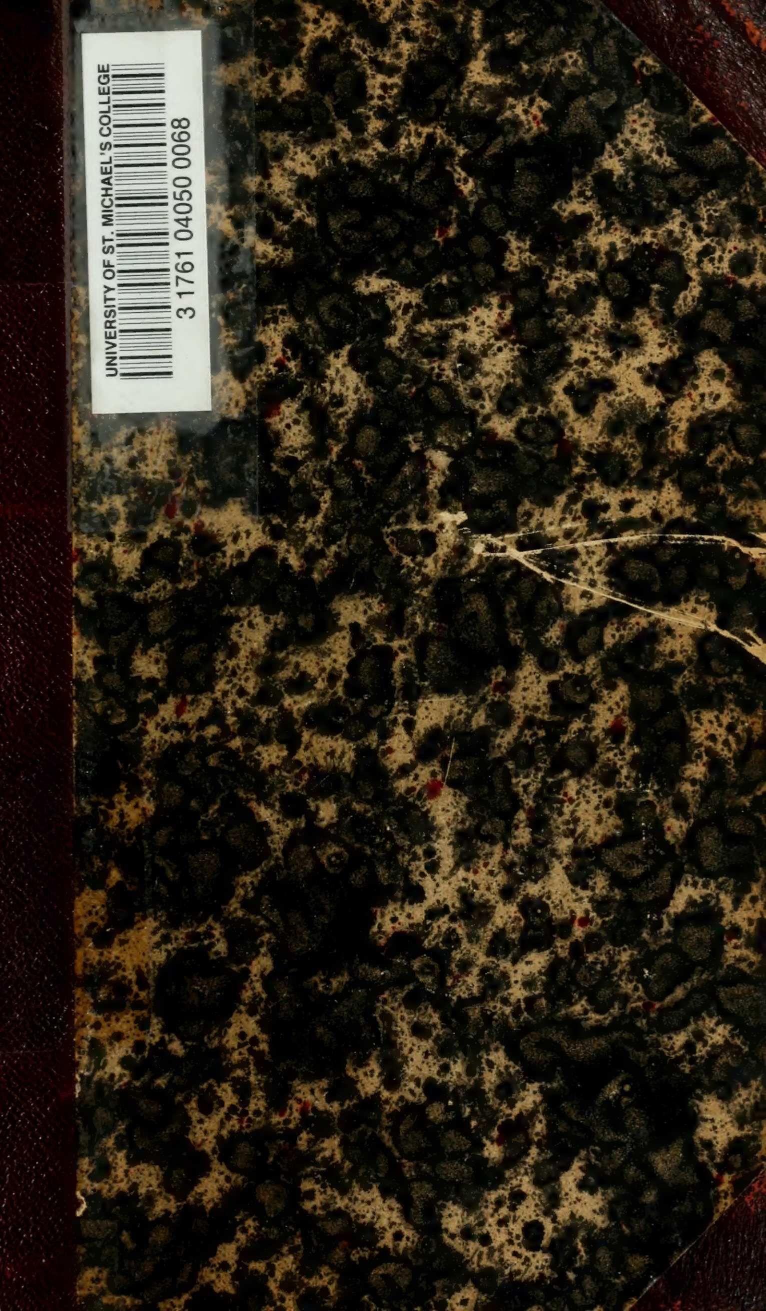
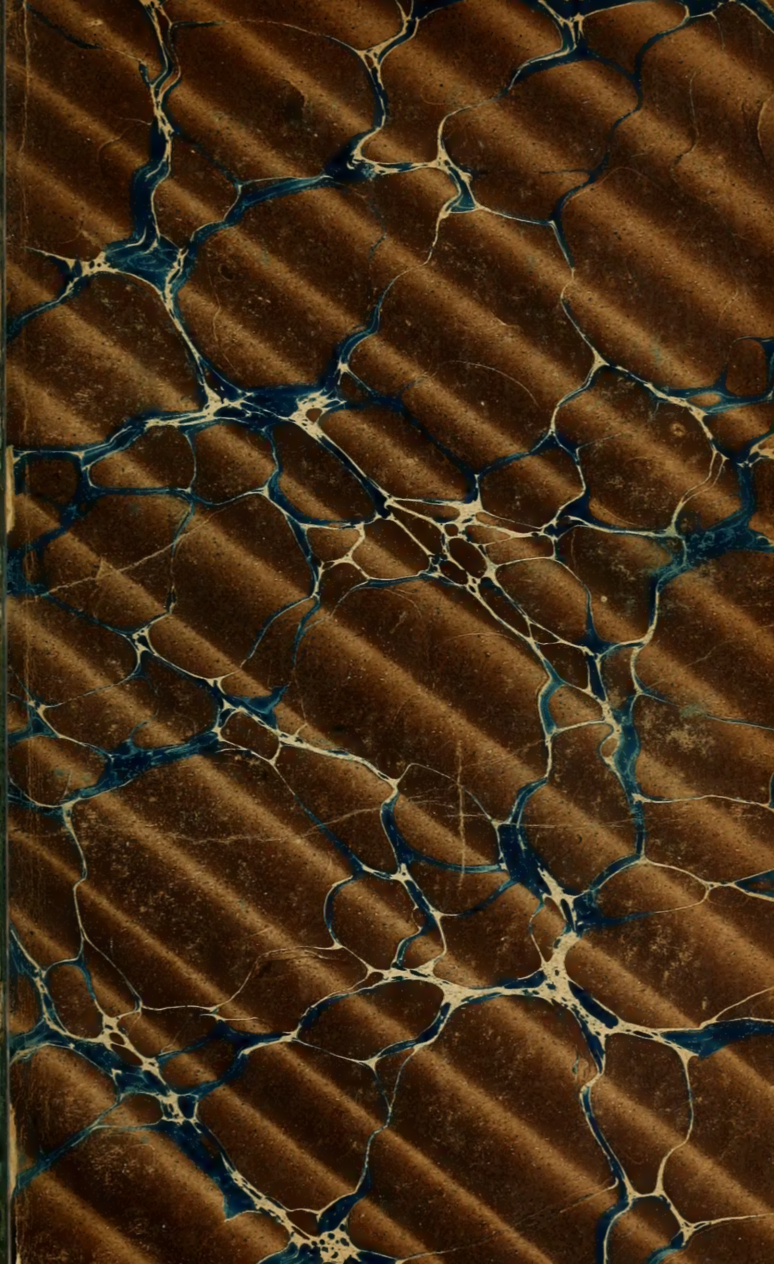

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 0068




BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED



HISTOIRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.



Μεγαλυνθήσεται Χριστὸς ἐν τῷ σώματι μου, εἴ τε διὰ ζωῆς, εἴ τε διὰ θανάτου.

Ἐμοὶ γὰρ τὸ ζῆν, Χριστὸς, καὶ τὸ ἀποθανεῖν, κέρδος.

(Chrysost. in Ep. *ad Philip.*, c. I, hom. 3.)

Jésus-Christ sera glorifié dans ma chair mortelle, soit par les combats de la vie, soit par les tourments de la mort.

Car, pour moi, Jésus-Christ, c'est la vie; et la mort, c'est le signal du triomphe et de la paix.

HISTOIRE

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

PAR

M. L'ABBÉ ROCHET

CHANOINE HONORAIRE DE LA ROCHELLE.

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE

AVEC APPROBATION.

TOME PREMIER



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29.

1866

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur l'Évêque de La Rochelle et Saintes, un livre ayant pour titre : *Histoire de saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople*, par M. l'abbé Rochet, chanoine honoraire de La Rochelle, et je n'ai rien trouvé qui pût en empecher la publication. Cet ouvrage, qui témoigne du talent et de la piété de l'auteur, porte un cachet remarquable d'impartialité, en même temps que d'amour profond et filial pour la sainte Eglise catholique. La marche de l'auteur est pleine de lucidité, même au milieu du mouvement terrible des passions humaines, qui rendent quelquefois si difficile la tâche de l'historien. Le génie merveilleux de saint Jean Chrysostome et la beauté de son âme, brillent de tout leur éclat dans ces pages pleines d'intérêt, nourries du suc de la tradition, et où l'enseignement dogmatique et moral de l'Église ressort de l'analyse des œuvres du saint docteur et des nombreuses citations qui en sont faites.

L'abbé Petit,
vicaire-général de La Rochelle.

La Rochelle, 5 décembre 1865.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR J.-F. LANDRIOT

ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE.

Monseigneur,

Le modeste travail sur lequel j'ose appeler un regard paternel. n'a cessé d'être pour moi, pendant de longues heures de recherches et d'études, une source d'émotions vives et profondes.

En effet, lorsque je m'efforçais de retracer la vie et les vertus du plus grand orateur, et de l'un des plus puissants génies de l'Eglise orientale, lorsque je m'attachais à recueillir, avec admiration et respect, les rayons épars de cette incomparable lumière.

Un nom m'arrivait sans cesse à la pensée et prenait toujours en moi la place de prédilection dans tous les mouvements du cœur.

Ce nom s'associait constamment, dans mes souvenirs, à ceux des premiers défenseurs et des premières gloires du berceau de l'Eglise; c'est qu'il me présentait un émouvant tableau des vertus apostoliques, ainsi qu'un caractère, un lien particulier de famille avec les princes de l'éloquence antique.

Aujourd'hui, Monseigneur, Votre Grandeur opère la réalisation de mes plus chers désirs, en me permettant d'abriter mon

insuffisance sous l'auréole de ce nom cher et glorieux, en m'autorisant à placer mes faibles débuts sous ses auspices.

Quel gage précieux, Monseigneur, Votre Grandeur me donne!

Le Prophète Élie, dit saint Chrysostome, laissa tomber son manteau pour conférer à son serviteur le pouvoir d'accomplir des prodiges.

Monseigneur, que Votre Grandeur incline vers moi son prestige, et que la gloire de son nom soit pour moi ce manteau mystérieux.

Mais, dans la dispensation des faveurs divines, un Évêque, revêtu du sacerdoce du Sauveur, est plus grand qu'un Prophète.

Que Votre Grandeur daigne donc, en acceptant mon humble offrande et l'hommage de mes premiers travaux, m'accorder aussi, comme signe de son approbation paternelle, un gage qui soit une affectueuse application des prérogatives de sa mission céleste.

Qu'Elle daigne répandre sur moi quelques-unes de ces bénédictions toutes-puissantes dont Jésus-Christ a placé le trésor dans son cœur.

C'est avec cette précieuse espérance, que j'ai le bonheur de vous offrir, Monseigneur, l'expression de mes sentiments de vénération profonde et d'amour filial, avec lesquels je suis,

De Votre Grandeur

Le très-humble et très-obéissant serviteur et fils,

ROCHET.

AVANT-PROPOS

L'histoire que nous présentons surtout aux âmes dégagées des préjugés de l'irréligion et de l'ignorance, est née d'une inspiration toute chrétienne, et semble se présenter dans les circonstances présentes avec quelque caractère de convenance et d'opportunité.

Le monde moral, à notre époque, marche, en s'écroulant, vers un avenir inexploré, qu'il appelle le progrès, et qui n'est en vérité que le progrès de la décrépitude, qu'une marche rapide vers le néant. Oui, notre vieux monde nous apparaît avec toutes les défaillances d'un être sur son déclin, qui s'empoisonne les entrailles, et qui veut parvenir à s'arracher la vie du cœur en appelant la destruction et la mort sur les sources mêmes de la vie.

Sous quel aspect, en effet, nous apparaît à cette heure la société présente? Ne se présente-t-elle pas à nous dans l'attitude d'une mère chargée de soucis et d'années, dont la tête penche vers la terre, moins affaissée peut-être sous le poids de ses mauvais jours

que sous celui de la honte qui lui revient de la décadence de sa famille et de la dégradation de ses enfants?

La fable a représenté le père de ses dieux dévorant les êtres infortunés auxquels il a donné le jour; mais aujourd'hui ce sont les enfants dénaturés qui se glorifient de pouvoir arracher un jour du sein de leur mère le sentiment et la vie.

Voyons, en effet : si la société chrétienne est sortie tout organisée du cœur entr'ouvert et du côté saignant du Dieu fait homme, qui s'éteignait sur la croix, quel cœur le Sauveur expirant a-t-il laissé dans ce monde pour remplacer son cœur de père? Dans les bras de quelle mère a-t-il déposé le genre humain régénéré, cet enfant de sa douleur et de ses larmes, auquel il donnait pour berceau le Calvaire et pour demeure l'univers entier?

La mère qui reçut alors dans ses bras la grande famille humaine, n'est-ce pas l'Église? et l'époux qui lui fut donné pour remplacer ici-bas l'Époux du Calvaire, n'est-ce pas saint Pierre, le pontife de Rome? n'est-ce pas à l'heure présente le saint, le doux, l'inébranlable Pie IX?

Eh bien! quel spectacle solennel et terrible se déploie sous nos yeux à cette heure! quelle bataille effrayante! quel combat à mort entre les hommes et le ciel! D'un côté, l'Église, épouse divine et mère, le pontife, vicaire du ciel, époux et père, tous les enfants fidèles à leurs genoux, et Jésus-Christ les unissant dans un ineffable embrassement d'amour céleste; de l'autre, les enfants révoltés, se voilant d'hypocrisie, exhalant leur haine, vomissant leurs blasphèmes et s'efforçant d'arracher au pontife leur père, l'air et la

liberté, pour pouvoir arracher aussi par le même attentat l'espérance et la vie au cœur de l'Église leur mère.

En présence d'un tel crime, n'est-il pas opportun et nécessaire de réveiller l'écho des voix puissantes que le Sauveur s'est créées, au temps des plus grandes épreuves, pour venger son honneur et faire au berceau de l'Église, son épouse, une armée d'athlètes et de défenseurs? Et quelle voix fut jamais plus puissante et plus victorieuse que celle du saint dont nous avons essayé d'écrire l'histoire?

Nous avons donc, par la publication de Saint Chrysostome, fait chose au moins opportune et convenable; et si nos faibles efforts ne peuvent pas, par impuissance, atteindre le noble but que nous inspire notre amour pour l'Église, qui viendra taxer en nous cet amour d'une présomptueuse témérité?

A celui qui viendra nous demander pourquoi nous avons assez présumé de nos forces pour vouloir apporter notre grain de sable à la citadelle de l'Église; ou, pourquoi nous, instrument de sa lumière, nous avons la témérité de faire acte de présence aux rayons de son soleil, nous demanderons, nous aussi, pourquoi la goutte de rosée, poussée par la main de la Providence, tombe, coule, et va s'ajouter au filet du ruisseau, qui lui-même va timidement se mêler aux eaux immenses des grands fleuves; nous demanderons pourquoi, dans l'arbre de l'Évangile, l'humble feuille prend toujours la place que Dieu lui donne au-dessous des fleurs et des fruits; pourquoi l'atome a reçu de l'auteur de toutes choses la mission d'apporter au lingot le précieux contingent de sa masse imperceptible; nous demanderons enfin pourquoi, dans toute

la nature, l'infiniment petit trouve partout ses attributions et sa place dans les grandes merveilles de la création.

N'est-il pas incontestable que tout être qui respire a droit à l'existence, par cela seul qu'il a reçu sa part de vie de la pensée même du Créateur? Ce serait donc, aux yeux de la nature, absence complète de raison que de venir nous demander pourquoi nous prenons place sous notre ciel, car c'est nous demander pourquoi nous sommes.

Mais si nous avons droit à l'existence, cette existence ne nous est donnée qu'au milieu d'un dédale effrayant de difficultés et de périls. Notre œuvre s'accomplit dans un champ couvert d'aspérités presque insurmontables; nous y marchons presque toujours dans des sentiers bordés de précipices; le sol que nous foulons présente l'aspect d'une terre ravagée par les orages, mais qui révèle à chaque pas, dans ses perturbations elles-mêmes, des prodiges étonnants de fécondité.

Tout, en effet, devient écueil dans cette difficile histoire. L'impossibilité de couvrir du voile du silence l'erreur momentanée de quelques membres égarés de l'Église, et le danger de signaler à la justice des consciences honnêtes la passion qui descend du trône et qui se dégrade jusqu'à frapper à ses pieds le pasteur inoffensif, par le seul motif qu'il refuse de se taire et d'adorer. Tels sont les obstacles contre lesquels vient se heurter à chaque instant la vérité captive qui veut se mettre en lumière ; tels sont les écueils qu'il nous faut braver à chaque page, pour consacrer par notre assentiment le triomphe des plus héroïques vertus.

Les patriarches, nos pères, jetèrent leur manteau, pour dérober à des regards coupables, la défaillance morale du chef de la famille, objet de leur culte de vénération et d'amour. Quel déchirement douloureux du cœur ne nous faut-il pas endurer, dans le cours de cet ouvrage, pour laisser à l'inflexible vérité le pouvoir de déchirer ce voile pieux, jeté sur une erreur par la vénération filiale ! C'est une lutte suprême entre la justice et l'amour. Mais quelque grande que soit la torture, la vérité vengeresse ne saurait jamais s'en émouvoir ; Elle ne saurait jamais ni s'effacer par faiblesse, ni faire abnégation du moindre de ses droits.

Voyez Moïse : il livre à la justice de cette vérité toujours inexorable la mémoire de Caïn, celle des enfants de Jacob, et celle d'un grand nombre de patriarches. Le Sauveur des hommes lui-même, le Dieu fait chair, la miséricorde infinie concède à la vérité la révélation du crime de Judas et la fragilité temporaire de saint Pierre.

Que Théophile donc nous pardonne ! Que Sévérien, Acace, Atticus se souviennent qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de dérober à la lumière des méfaits qui font éclater, au milieu des plus terribles combats, la force divine et toujours victorieuse de l'Église. Car le feu de la persécution la plus sanglante s'attiédit toujours sous la main de Dieu, pour se transformer en un rayon de chaleur fécondante, qui dans le champ du père de famille, fait germer, croître le bon grain et mûrir la moisson. Non leur âme ne se troublera point du simple récit de leur histoire. Au sein de la paix où Dieu, touché de leur repentir, a récompensé sans doute leur retour à la grâce, qu'ils daignent plutôt bénir nos faibles efforts; car en retraçant leurs erreurs de ce

monde, nous élevons, dans la mesure de nos forces, un monument à l'héroïsme de leur conversion, comme à la bonté de Dieu qui les couronne dans sa gloire.

Mais là ne s'arrêtent point pour nous le champ des insinuations possibles, ni l'obligation anticipée de notre défense. Car plus d'une fois en repoussant une injustice, en cherchant à flétrir un acte de cruauté barbare, nous nous trouvons face à face avec d'autres adversaires ; nous avons à défendre une victime inoffensive contre les représentants du pouvoir temporel.

Eh bien ! pourquoi, peut-on nous demander encore, pourquoi faire tomber par des révélations indiscrètes l'auréole de beauté qui relève la majesté du front impérial et qui s'ajoute à l'éclat du diadème ? Pourquoi renverser de leur trône les maîtres du monde, pour les livrer aux gémonies de l'histoire, comme des criminels vulgaires soumis à la vindicte des lois ?

Ah ! nous n'avons jamais tenté de porter une main sacrilége sur le culte de respect dont s'entoure la majesté des augustes chefs de l'empire ; malheur à qui ne reculerait pas d'horreur à la seule pensée d'un tel attentat ! Mais nous avons dû verser des larmes d'admiration et de sympathie sur la tombe d'une sainte victime. Nous avons dû nous efforcer, en honorant la mémoire du martyr, de donner son véritable caractère à la cruauté de ses oppresseurs.

Eh quoi ! mettre en lambeaux le masque menteur sous lequel cherche à se dissimuler une hypocrisie couronnée, arracher à l'orgueil d'une femme jalouse et cruelle le voile emprunté des plus belles vertus, et découvrir au grand jour une figure grimaçante et flétrie des siècles passés, n'est-ce pas apporter une ombre au magnifique tableau qu'admire et chérit la

France tout entière? N'est-ce pas honorer notre patrie et lui faire bénir le ciel, de ce qu'il daigne la consoler par l'aspect d'une suave et souriante figure, et par la main bienfaisante d'une incomparable vertu?

D'ailleurs, ne cessons point de le dire, la censure sévère des faiblesses et de la tyrannie d'un autre âge, est la plus saisissante leçon qui puisse nous faire apprécier et comprendre l'immense bienfait de la Providence divine, et nous faire à jamais bénir la main forte et sûre qui sait tenir, lâcher ou retirer à temps, aux bords des précipices, les rênes flottantes du char de l'État. Oui, nous pouvons le dire à toutes les nations, à tous les vents, à l'aspect de l'inexpérience des constitutions antiques; heureux le peuple qui, plein de confiance dans la sollicitude de son souverain, peut s'endormir en paix sur ses destinées, parce que son avenir repose sur des bras choisis d'en haut, pour remplacer sur la terre, dans une certaine mesure, le bras tout puissant de Dieu !

Dans le parcours si varié de la carrière mortelle de saint Chrysostome, nous n'avons point eu seulement à le défendre contre les passions des hommes. Ce n'eût été pour nous que chose douce et facile; mais une tâche plus pénible et plus dure nous imposait le fardeau stérile d'un plus triste labeur. Il nous fallait aussi défendre sa mémoire, et la religion peut-être elle-même, contre l'exagération empressée de ses amis.

Voyons en effet : avons-nous dû nous faire l'écho complaisant et docile de tous les prodiges annoncés par les mille voix de la renommée? Avons-nous dû sanctionner de notre adhésion les vagues rumeurs

qui se sont formulées en traversant les siècles, et qui sont arrivées jusqu'à nous? Examinons.

Le saint patriarche a-t-il parlé, s'est-il fait entendre à son peuple, lorsque sa dépouille mortelle fut déposée dans sa chaire de la métropole de Constantinople? A-t-il voulu, par une obstination jusqu'alors inconnue dans sa vie, ne quitter sa demeure sépulcrale de Comane, que sur les sollicitations écrites du successeur d'Arcadius? Telles sont les questions importantes que la science positive de l'histoire a droit de poser à l'admiration affectueuse des générations contemporaines du héros de l'Église orientale.

Saint Chrysostome a-t-il donc un instant ravivé ses lèvres éteintes, pour bénir encore son peuple et lui donner sa paix?

Il était digne de son cœur, assurément, de faire entendre à son troupeau bien-aimé, du fond de son cercueil, des paroles d'amour et de reconnaissance; mais ce fait, si consolant qu'il puisse être, se présente-t-il avec tous les caractères indispensables de la vérité? Notre sincérité nous impose le devoir d'émettre, en face de cette question, une opinion négative et formelle.

Non, pour nous, saint Chrysostome, à son second retour d'exil, n'a point fait entendre sa voix. Les paroles enflammées du patriarche son disciple et son ami, les images animées de son discours, ont seules alors frappé les oreilles et rempli les voûtes du lieu saint. Lorsque debout entre le peuple et la capse funèbre du martyr, Proclus évoquait sa vie tout entière, le peuple l'écoutait avec des tressaillements d'admiration et de bonheur; et ces esprits inflammables, sous ces même voûtes, qui tant de fois avaient retenti

des accents d'une voix puissante et chérie dont les échos étaient à peine éteints, s'imaginaient contempler encore dans sa chaire leur pasteur adoré, l'entendre, recevoir sa paix et l'applaudir encore. Alors, de l'esprit transporté d'étonnement l'illusion affectueuse est passée sur toutes les lèvres, et des lèvres elle est tombée tardivement sous la plume des auteurs.

Mais si rien sous les doigts de la mort, n'a pu rendre le feu de la vie à la langue inanimée du saint, n'est-il pas vrai du moins qu'avant d'aller reprendre possession de son siége, à la face du monde et du ciel, il ait réclamé pour sa dépouille des sollicitations solennelles, revêtues du sceau de l'État et du seing particulier du chef de l'empire? N'est-il pas incontestable que ses restes, jusque-là frappés de proscription, ne se sont détachés du tombeau de son exil, qu'après avoir entendu d'augustes paroles, et fait descendre du trône des protestations de repentir ?

C'eût été chose digne d'admiration, sans doute, que ce pouvoir étonnant d'une sainteté proscrite ; mais, l'impartiale vérité nous oblige à d'autres devoirs que celui d'une adhésion facile et d'une complaisance accommodante. Une conviction sérieuse ne saurait jamais s'asseoir sur les spécieux prétextes d'une aveugle crédulité!

En réponse à ces affirmations gratuites et pour motifs à nos scrupules légitimes, évoquons et laissons parler, non point une froide poussière, mais la grande âme elle-même, au moment de ses combats et du triomphe de ses vertus sacerdotales :

Saint Chrysostome écrit au Pontife universel de l'Église : « Nous fûmes rappelé de notre exil par un « notaire de notre pieux empereur. Plus de trente

« évêques marchaient à nos côtés, à notre entrée dans « la ville impériale. »

Telle est la déclaration de l'homme faible et fragile, de l'homme soumis aux tentations de l'esprit et de la chair. Ainsi pendant sa carrière d'imperfections et d'épreuves, alors que sa sainteté n'a pas encore acquis le cachet divin, le pasteur porte assez haut l'étendard des vertus chrétiennes, pour étonner le monde entier, par une humble et docile déférence à la voix d'un notaire qui lui parle au nom de l'empereur ; et lorsqu'il est admis à la participation de la gloire, lorsqu'il s'abreuve à la coupe des délices et des perfections divines, il se fera sur la terre, aux yeux du ciel et des hommes, le vil esclave de la petitesse et de l'orgueil! L'homme qui du sein de ses imperfections terrestres s'élevait jusqu'au dédain des susceptibilités humaines, pour obéir à la voix d'un émissaire obscur, ne croira plus, après la mort, ses prétentions satisfaites par l'ambassade solennelle des grands de l'empire, par l'honneur des hommages de l'armée et par l'affluence respectueuse de tous les peuples de l'Orient!

Non, nous ne pouvons pas croire à tant de faiblesse de la part de cet homme prodigieux, qu'au sein des privations de l'exil, des persécutions et des tortures, nous avons vu si fort.

Qui pourrait d'ailleurs admettre pour authentiques les paroles que l'on s'efforce de représenter comme émanées du cœur éclairé de l'empereur Théodose ? Qui n'hésiterait pas à placer sur les lèvres impériales ou sous sa plume un langage que l'histoire contemporaine universelle a laissé dans l'oubli ?

Ces paroles en effet, ces sollicitations, cette lettre, ce ne sont point des témoins qui nous en révèlent

l'existence; elles nous arrivent avec le cachet et les nuances d'une autre époque. S'il nous fallait en laisser à Théodose la paternité, force nous serait au moins de reconnaître qu'avant de nous parvenir elles ont subi l'oblitération des siècles, et qu'elles offrent en elles-mêmes de sérieux motifs d'excuse à l'incrédulité.

Eh quoi! Le saint aurait protesté du fond de sa tombe contre l'insuffisance des démonstrations impériales! Tout l'Orient se serait arrêté dans ses mouvements de vénération; les fêtes chrétiennes de la Cappadoce, de la Galatie, de la Phrygie, de la Bithynie, de la Thrace et de Constantinople, qui prenaient leurs vêtements de fête pour accueillir les reliques sacrées, se seraient tout-à-coup trouvées suspendues; les chefs de l'empire, les grands, l'armée, les magistrats se seraient vus déconcertés dans leur attente et dans leurs projets pieux; et tous ces faits se seraient accomplis à l'insu de l'histoire contemporaine, de cette histoire si religieusement attentive à recueillir comme des parcelles d'or, toutes les paroles qui tombaient des lèvres vénérées de son apôtre et de son docteur! Et c'est à la Grèce seule, dans sa chute et sa dégradation, qu'il serait réservé de venir, après dix siècles de silence, révéler au peuple de saint Chrysostome un prodige accompli sous ses yeux, sous les yeux de tout l'empire, et dont ni lui ni l'empire n'avaient soupçonné l'existence!

Non, cela n'est pas chose possible ; non, la lettre impériale ne fut pas écrite ; non, le prodige de Nicéphore Calliste ne s'est pas accompli.

Il ne nous était donc point permis de lui laisser prendre une place usurpée parmi les événements qui remplirent la carrière de saint Chrysostome.

Mais nous devions réserver un autre accueil à l'intervention du Sauveur, qui vint, dans le fait de la femme macédonienne, à la recherche d'une brebis indocile et d'un cœur égaré. Car l'histoire elle-même provoque les investigations des esprits incrédules, et livre à l'examen du monde entier le témoin matériel de ce prodige, par lequel Jésus-Christ daigne suspendre les lois de la nature, en confirmation de sa présence réelle sous les espèces ou symboles eucharistiques.

Nous devions encore recueillir avec bonheur l'apparition de saint Basilisque. Il est juste de s'incliner devant l'autorité d'un miracle éclatant, d'une apparition miséricordieuse, que toutes les bouches confessent, que toutes les âmes admirent, qui s'accomplit malgré la docilité de la victime, et qui met un frein à la précipitation des bourreaux.

Qui pourrait aussi refuser son admiration à cette longue patience du saint, qu'aucune privation ne put abattre, qu'aucune cruauté ne put lasser? Saint Chrysostome pouvait se sauver de l'exil et du supplice; à l'exemple du Sauveur, il a préféré mourir.

Il était facile, en effet, pour lui d'anéantir les efforts de ses premiers ennemis du Chêne; car ils ne comptaient dans leur assemblée que trente-six évêques, et lui pouvait s'appuyer sur quarante de ses frères, attachés à sa cause et constamment à ses côtés. C'était là la légion d'anges du Calvaire, ou mieux peut-être la consolation des oliviers; mais il fallait boire le calice, et le calice pour le Maître et pour le disciple c'est l'eau prophétique du torrent.

Tout l'invitait à se laisser dérober à la vigilance de ses guides par le flot des populations accumulées sur

son passage, soit aux portes de la basilique métropolitaine, soit dans le long parcours de la distance qui le séparait du lieu de son exil. C'eût été chose sainte pour les siens et pour lui, de s'approprier par la fuite une liberté que l'injustice et la haine seules leur avaient ravie. Et la plus austère vertu n'eût point trouvé de paroles pour les condamner; car lorsque l'autorité de ce monde, enivrée de l'excès même de sa puissance, s'élève contre les lois et la volonté divines, c'est alors que la nature elle-même nous crie : obéissez à Dieu plutôt qu'aux hommes. Oui, dans ces conditions douloureuses, lorsque la conscience est foulée aux pieds, l'Église livrée aux gémonies, et la loi de Dieu vouée à tous les mépris; enfin lorsque la loi des hommes s'est faite tyrannie, nul ne peut être tenu d'exposer volontairement sa tête à la fureur insensée de la persécution.

Saint Chrysostome pouvait donc au nom de la conscience et du ciel, écouter la voix de la nature, et revendiquer de plein droit sa liberté par la fuite, ne fût-ce que pour attendre l'orage à passer; mais il avait trop les yeux fixés sur le calvaire. Il était trop sensible à l'écho de la parole inspirée du grand-prêtre Caïphe : « Gardez-vous d'oublier qu'il faut qu'un homme périsse pour assurer le salut de la nation ! » Aussi, disait le saint martyr, je vois bien qu'il faut que je succombe et que je meure! Que le saint nom de Dieu soit béni ! Voilà l'homme; qui jamais oserait lui refuser son admiration?

En parcourant le champ des difficultés sans nombre que nous présentait cette histoire, il nous a fallu porter le flambeau d'une critique sévère au milieu de bien des ténèbres, et fuir les trompeuses lueurs d'une multitude de fausses clartés. Chaque auteur se présentait à

nous avec ses passions, ses erreurs, ses sympathies et ses lumières. La docile crédulité de Sozomène, l'esprit frondeur de Socrate, et les fabuleux récits de Nicéphore Calliste et de Georges d'Alexandrie venaient souvent se heurter contre la pieuse vénération de Pallade, l'admiration fougueuse de Théodore de Trimithunte et la froide raison de Synesius et de Théodoret. Dans le conflit de ces représentants ou témoins du siècle de saint Chrysostome, la main mal assurée hésitait souvent à recueillir, même le fait lumineux et l'observation impartiale qui devaient nous diriger dans notre marche incertaine.

Au milieu de ce dédale cependant un fil conducteur nous était présenté. D'autres nous avaient précédé dans la voie. Leur travail était là sous nos yeux, revêtu de la sanction de l'opinion publique. Tendre la main et cueillir le fruit de leurs veilles, quel flambeau c'était apporter à nos investigations laborieuses, et quel soulagement à nos pénibles efforts! Suivre la trace de leurs pas, quelle sécurité c'était présenter à notre marche aventureuse!

Sans doute ils nous eussent pardonné de nous placer dans leur pénombre, de marcher à la lueur de leur flambeau, peut-être même aussi de nous appuyer sur leur bras. Mais pourquoi, dans des recherches consciencieuses, nous imposer la direction d'une influence étrangère? Pourquoi chercher à nous abriter sous le manteau d'autrui? Le même soleil éclairait notre route; nous avions à naviguer sous le même ciel, emportés par les mêmes éléments, et devant nous se déroulait le même horizon.

Dans cette situation, sans vouloir tendre nos voiles au vent qui les poussait, nous leur avons laissé leur

direction, leur brise et leur étoile. Nous n'avons voulu non plus, rien leur emprunter des richesses qu'ils ont entassées dans les trésors de l'Église. Nous avons préféré cheminer lentement, appuyé sur nos propres forces, au risque de n'apporter après eux que le tribut d'un travail stérile à l'édifice sacré.

Dans tout le cours de la carrière magnifique de saint Chrysostome, la plus large part d'importance n'est point aux faits matériels; ils n'occupent qu'une place secondaire dans ses pensées, dans ses sentiments et même dans ses œuvres. La grande place est à la foi. C'est elle qui forme le cœur de l'enfant prédestiné, dans son berceau, qui déjoue les desseins et l'orgueil de Secundus son père, qui l'arrache aux bras trop humains de sa mère, et qui l'enlève à la solitude, pour lui faire porter le redoutable fardeau du sacerdoce et de l'épiscopat. C'est elle encore qui l'arme d'une force supérieure à la toute-puissance d'un peuple soulevé par la révolte, et qui, dans les dernières luttes de sa vie, lui donne une âme plus forte que la nature, les tourments et la mort. Oui, toute son existence ne fut qu'un brillant et long rayonnement de la grâce divine; comme sa mort, dans son martyre, ne fut sur la terre que le dernier épanouissement de sa foi.

Cette foi devait donc être aussi le dernier mot de son histoire. Elle devait former pour nous le parfum qui reste après que le feu destructeur de la vie a consommé son œuvre de mort. Ainsi quand la mort est assouvie, quand la tombe s'est fermée et que le silence s'est fait sur la dépouille du saint martyr, l'encens est consommé, le parfum reste; l'homme n'est plus, mais son cœur et sa foi s'exhalent encore.

Nous avons donc dû recueillir dans des pages séparées les dernières aspirations du cœur de cet homme extraordinaire, et quelques pâles reflets de ses enseignements et de sa foi. Puissions-nous avoir fait chose utile pour l'Église ! Puisse ce parfum des premiers âges du christianisme se répandre sur notre modeste travail, et lui communiquer sa vertu salutaire et féconde, pour l'édification des âmes et pour la consolation des disciples du Sauveur et des amis de sa croix !

AUTEURS CONSULTÉS.

Il n'est aucun événement dans cette histoire, aucun fait particulier qui ne soit appuyé sur des documents précis, incontestables. Plus de quinze mille citations ou notes explicatives, ajoutées à notre travail, avaient pour but de corroborer le récit, et de motiver les opinions auxquelles nous n'avons pas cru devoir refuser notre assentiment. Des considérations sérieuses, et des conseils portant à nos yeux le cachet d'une bienveillante impartialité, nous ont fait supprimer ces additions inutiles. La surabondance des citations peut bien avoir sa raison d'être dans la nécessité d'apporter les motifs et la justification des opinions de l'auteur; mais elle offre toujours l'inconvénient inévitable d'entraver la lecture, d'apporter des obstacles à la liaison essentielle des faits, et de jeter dans l'ordre des événements, au moins pour le lecteur, une solution de continuité fastidieuse et décourageante.

Nous avons donc supprimé toutes ces citations; nous avons pensé devoir laisser le lecteur seul en présence des faits, comme en face des principaux acteurs, de leur caractère, de leurs passions et de leurs œuvres. Nous nous bornons à lui signaler les noms des témoins.

Hermias Sozomène, le scolastique : *Histoire ecclésiastique;* édition de Genève 1612, Pierre de la Rovière.

Pallade, évêque d'Hélénopolis : *Dialogue sur saint Chrysostome;* édition de Paris 1858, Migne.

Socrate, le scolastique : *Continuation de l'histoire d'Eusèbe;* édition de Genève 1612, Pierre de la Rovière.

Théodoret, évêque de Cyr : *Histoire ecclésiastique*; édition de Genève 1612, Pierre de la Rovière.

Théodore, évêque de Trimithunte : *Vie de saint Chrysostome*, dans les œuvres du saint; édition de Paris 1858, Migne.

Georges d'Alexandrie : *De vita Beati Chrysostomi*; Bibliothèque de Photius; édition de Paris 1860, Migne.

Nicéphore Calliste : *Histoire ecclésiastique*; édition de Paris 1630, Fronton du Duc.

Innocent Ier, pape : *Lettres*, dans ses œuvres complètes; édition de Paris 1845, Migne.

Saint Jérôme, *Lettres*, dans ses œuvres complètes; édition de Paris 1845, Migne.

Martyr d'Antioche : *Éloge de saint Chrysostome*, dans les œuvres du saint; édition de Paris 1858, Migne.

Saint Chrysostome, patriarche de Constantinople : *Œuvres complètes*; édition de Paris 1858-60, Migne.

Isidore de Péluse : *Lettres*, dans ses œuvres; édition de Paris 1860, Migne.

Photius, patriarche de Constantinople : *Bibliothèque*, dans ses œuvres complètes; édition de Paris 1860, Migne.

Synésius de Ptolemaïde : *Lettres*; édition de Paris 1860, Migne.

Saint Cyrille d'Alexandrie : *Lettres*, dans ses œuvres complètes; édition de Paris 1859, Migne.

Acace de Bérœe : *Lettres*, dans les œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie; *supra*.

Sévérien de Gabales : *Œuvres*; édition de Paris 1858, Migne.

Théophile d'Alexandrie : *Œuvres*; édition de Paris 1858, Migne.

Philostorge : *Histoire ecclésiastique*; édition de Paris 1858, Migne.

Atticus : *Lettres*, dans ses œuvres; édition de Paris 1858, Migne.

Proclus : *Œuvres*; édition de Paris 1858, Migne.

Nilus Hyperechius : *Lettres*, dans ses œuvres; édition de Paris 1860, Migne.

Baronius : *Annales*, dans ses œuvres complètes, avec la critique de Pagi; édition de Lucques 1738-87.

Stilting : *Dissertation* sur les Acta sanctorum, dans les œuvres de saint Chrysostome ; *supra*.

Dom Ceillier : *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*; édition de Paris 1729-63.

Alban Butler: *Vies des pères et martyrs*, traduction de Godescar ; édition de Lille 1834.

Fleury, prieur d'Argenteuil : *Histoire ecclésiastique*; édition de Paris 1724.

Migne : *Vita sancti Chrysostomi* nunc primum adornata, œuvres de saint Chrysostome ; *supra*.

Rohrbacher : *Histoire universelle de l'Église catholique*; édition de Paris 1850.

Henrion : *Histoire ecclésiastique*, depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX; édition de Paris 1858, Migne.

Etc., etc.

HISTOIRE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

CHAPITRE I

État général de l'époque. — Naissance, éducation, premières années de saint Chrysostome.

A l'époque de la naissance de saint Chrysostome, de cet homme vraiment extraordinaire, qui devait faire jaillir tant d'éclat sur l'Église d'Orient, l'empire romain entrait dans une phase nouvelle : les trois fils de Constantin le Grand, Constant, Constantin II et Constance, venaient de se partager l'empire à Sirmium, ville impériale et capitale de la Pannonie. L'Orient était devenu le partage de Constance, prince dont la faiblesse n'était égalée que par son humeur triste, atrabilaire et jalouse. Presque incapable de régner, il mit sa gloire à prendre parti dans les affaires religieuses, où la division et le désordre furent presque partout le résultat de son intervention.

Pendant que tout l'Occident obéissait à Constant, vainqueur de son frère Constantin, l'Orient était agité par l'invasion victorieuse de Sapor, roi de Perse, conquérant cruel et persécuteur des chrétiens. L'incapable Constance lui livra huit batailles infructueuses, et perdit celle de Singar, sur les rives du Mygdonius, en Mésopotamie.

Ce fut pendant ces guerres désastreuses que naquit saint Jean Chrysostome.

A cette époque, l'Église était en paix ; le concile de Nicée avait abattu l'hydre naissant de l'arianisme. Du côté de l'Orient, saint Jacques, évêque de Nisibe, était en Mésopotamie, le boulevard de la religion et de l'empire. A Césarée de Cappadoce, saint Basile commençait, par ses succès dans les universités, à faire éclater cette vigueur de génie qui, dans le siècle de saint Augustin, de saint Ambroise et de saint Chrysostome, lui valut le surnom de Grand. Ses frères, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, ainsi que son ami saint Grégoire de Nazianze, se préparaient dans la solitude à devenir un jour les lumières de l'Église.

Dans les Gaules, un flambeau venait de s'éteindre ; Lactance, l'africain, avait quitté ce monde, en laissant au christianisme un gage de son zèle et de sa foi, dans des écrits qui l'ont fait surnommer le Cicéron chrétien. L'Occident voyait aussi naître saint Ambroise ; et saint Jérôme, par les soins du grammairien Donat, recevait, dans la capitale de l'empire, une éducation brillante. Non loin de l'Armorique, et près du rivage de l'Océan, la Gaule s'éclairait du génie de saint Hilaire ; en Égypte, celui de saint Athanase était dans toute sa splendeur.

Sous la plume de Juvencus, la poésie chrétienne laissait échapper son éclat virginal et modeste, à côté de l'éclat éblouissant et menteur de la poésie païenne. Plus que jamais, l'Église avait droit d'être fière de ses enfants et de compter sur un brillant avenir.

Mais Dieu ne lui laisse jamais oublier qu'elle n'est placée dans ce monde que pour soutenir des combats ; sans cesse, il lui rappelle qu'à l'exemple de son divin fondateur, elle doit s'abreuver au calice des mépris et de l'amertume, et qu'elle doit s'attendre à voir son cœur percé, son sein déchiré par l'enfant même qu'elle a comblé de sa tendresse et qu'elle a porté dans ses bras.

Au milieu des génies naissants qu'elle voyait, avec complaisance, croître, grandir sous ses yeux, dans l'intervalle de paix que lui laissait l'hérésie, au milieu de ces enfants fidèles dans lesquels elle pouvait contempler de si beaux fleurons pour sa couronne, elle s'aperçut un jour qu'entre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, elle nourrissait un serpent. Elle entourait de son zèle et de son amour celui qui devait être le plus habile et le plus acharné de ses ennemis. Julien l'Apostat, sauvé du massacre de sa famille par Marc, évêque d'Aréthuse, caché par ce saint évêque dans son église, élevé par ses soins et sous les yeux d'Eusèbe de Nicomédie, reçu dans les ordres, abrité, nourri dans le sanctuaire, Julien ne conservait dans son cœur pour l'Église, sa bienfaitrice et sa mère, que l'implacable cruauté d'un froid persécuteur.

Ainsi se préparaient ou commençaient à s'accomplir les événements et les luttes de ce siècle magnifique, qui n'a point eu d'égal dans les annales du monde.

Le saint, dont nous entreprenons d'écrire la vie et de retracer les vertus, en fut assurément une des plus grandes gloires. Il dut sa naissance à l'un des plus hauts et des plus puissants dignitaires de l'empire.

Secundus, son père, dont le nom, suivant l'usage des Romains, ne désignait que l'ordre de sa naissance, était depuis longtemps maître de la cavalerie, ou commandant supérieur des forces de l'empire d'Orient dans la province de Syrie. Le lieu de sa résidence était Antioche, ville de premier ordre et la seconde capitale après Constantinople.

La ville d'Antioche, assise sur cinq collines, près de la rive gauche de l'Oronte, était chère au cœur de tous les chrétiens; elle fut le second berceau du christianisme : c'est dans ses murs que les disciples du Sauveur prirent pour la première fois le titre de chrétiens. Elle fut le premier siége de saint Pierre, et peut-être le premier de toute l'Église. Elle possédait la seconde Église patriarcale de l'Orient; sa métropole, dédiée à l'apôtre saint Paul, et

située sur la colline la plus orientale, était séparée du reste de la ville par un ravin profond. C'est dans cette basilique que devait si souvent retentir la voix puissante de saint Chrysostome.

« Antioche, dit l'historien des croisades, était aussi cé-« lèbre dans les annales de l'empire romain que dans celles « de l'Église; la magnificence de ses édifices et le séjour « de plusieurs empereurs lui avaient fait donner le nom « de reine de l'Orient. Sa situation au milieu d'un pays « riant et fertile attira de tout temps les étrangers. A deux « lieues vers l'Orient, on voyait un lac abondant en pois-« sons, et qui communiquait avec l'Oronte; au midi « étaient le faubourg et la fontaine Daphné, si renommée « dans le paganisme. Non loin de là s'élevait la montagne « d'Oronte, couverte de jardins et de maisons de plai-« sance; au septentrion, une autre montagne, tour à tour « appelée la montagne Noire, à cause de ses forêts, et la « montagne d'Eau, à cause de ses nombreuses sources. Le « fleuve d'Oronte coulait au pied des remparts d'Antioche, « du côté de l'occident, et se jetait dans la mer à trois ou « quatre lieues de la ville. »

La situation, l'importance et l'étendue de cette ville, qui lui permettaient de recevoir de nombreuses garnisons, l'avaient fait choisir par les empereurs, et pour centre des forces militaires de la frontière orientale, et pour résidence du commandant supérieur de l'armée.

Secundus, dans la position brillante à laquelle ses talents militaires l'avaient fait élever, voulut associer à sa fortune une épouse digne de lui. Possesseur de grandes richesses, et l'un des premiers dignitaires de l'empire, il pensait que la piété, le mérite et la vertu devaient seuls l'inspirer et le diriger dans ce choix important, d'où devait dépendre le bonheur de sa vie. Dieu ne l'abandonna point dans l'accomplissement de ses désirs; ses vœux furent complétement exaucés. Anthuse, sur laquelle tomba son choix, quoique à peine âgée de seize ans, était en tout

digne de fixer son cœur et de partager sa destinée ; âme noble, énergique et fière, cœur tendre et généreux jetant un regard également insensible et sur les attraits de l'adulation et de la puissance, et sur les amertumes des afflictions et de l'adversité. Dans une telle union devaient se rencontrer toutes les conditions possibles de bonheur terrestre; mais Dieu, qui tient toujours en réserve, pour ses saints, quelques desseins particuliers de sa miséricorde, leur préparait des épreuves dans ce monde, parce que leur cœur était digne de lui.

Dans l'âme de Secundus, l'ambition n'avait pas encore entièrement fait place à des sentiments d'un ordre supérieur; l'illusion des honneurs et le prestige d'un pouvoir presque sans limites lui semblaient choses bien dures à sacrifier; et, dans ses rêves de bonheur à venir, il demandait au ciel un fils qui pût devenir l'héritier de sa fortune, de ses traditions de famille et de ses hautes dignités.

Dieu l'entendait, sans doute, mais avant de l'exaucer, touché peut-être des vœux secrets d'Anthuse, il voulut éprouver sa confiance; ce fut une fille qu'il lui donna pour son premier enfant. Cette sœur aînée de notre saint, formée par une telle mère, dans un siècle de foi brûlante, à l'école d'une telle vertu, n'eût peut-être apparu dans l'Église qu'avec l'auréole d'un modèle accompli de piété chrétienne, et son nom vénéré nous eût été transmis par la postérité reconnaissante, si la Providence ne l'eût fait naître à côté d'une plus grande sainteté; mais ce nom s'est perdu dans la renommée de son frère, comme son souvenir s'est éclipsé devant sa gloire.

Ce n'était pas là l'enfant qu'attendait Secundus; mais il fallut bien se soumettre à cette décision souveraine de la Providence. Déçu dans ses espérances, il s'abandonna sans réserve à la volonté divine; il attendit donc avec patience l'accomplissement de ses vœux. Dieu ne tarda pas à les exaucer : une seconde fois, il le rendit père, et l'enfant qu'il lui donnait cette fois était un fils.

Bien que Jean ne soit point né sur les marches du trône, on peut dire néanmoins que rarement un enfant vint au monde entouré de plus de prestige et flatté d'autant de présages d'un brillant avenir; mais aussi jamais enfant ne vint à la fois tromper et dépasser davantage les orgueilleuses espérances de sa famille. Le nom de Jean qui lui fut donné semblait inspiré par un heureux pressentiment de sa destinée future, car s'il exprime l'humiliation et la douleur, il signifie aussi la miséricorde et la mansuétude.

Il eut le bonheur de posséder une mère accomplie, qui sut comprendre que le premier de ses devoirs était de représenter dans la famille l'affectueuse sollicitude de Jésus-Christ, et de devenir l'image vivante de son cœur. Anthuse, pénétrée de la pensée de ce sublime devoir, n'oublia jamais qu'en nourrissant son fils de sa propre substance, elle devait alimenter aussi son âme des sentiments intimes de sa foi. Ce fut pour elle une mission divine, à laquelle on ne la vit jamais faillir; aussi sut-elle faire couler dans les veines de ce fils, avec son propre sang, un goût anticipé de la piété chrétienne. C'est ainsi qu'elle lui donnait le double aliment providentiel que savent donner les mères. « Jamais femme, dit un auteur, ne fut plus digne de porter « ce nom de mère ; les païens eux-mêmes ne pouvaient se « lasser d'admirer ses vertus, et l'on entendit un célèbre « sophiste s'écrier : Quelles merveilleuses femmes se trou- « vent parmi les chrétiens ! »

Mais pendant que tout semblait concourir au bonheur de la famille, pendant que Jean grandissait sous les yeux avides de son père et sous l'aile angélique de sa mère, et que tant de rêves et d'espérances entouraient son berceau, l'horizon de Secundus commençait à s'assombrir; la mort venait frapper à sa porte, et la famille allait s'incliner sous le poids de l'adversité. Secundus, en donnant au monde un tel fils, avait assez fait pour sa gloire et pour la terre. Il ne lui restait plus qu'à répondre au dernier appel du

ciel. Il partit pour une vie meilleure et laissa son épouse et son fils à la grâce de Dieu. Trop jeune encore, le pauvre enfant ne pouvait point verser de larmes sur la tombe de son père; incapable de mesurer la perte immense qu'il venait de faire, il reçut, sans le comprendre, pour premier vêtement un crêpe de deuil. Et qui sait si Dieu, dans ses vues de miséricorde pour le fils et la mère, n'a point voulu, par cette cruelle épreuve, aplanir les obstacles qui s'opposaient à ses desseins?

Jean, sous la main de son père, n'eût été peut-être qu'un général obscur, ou tout au plus une gloire pour ce monde, et dans la main de Dieu, qui se fit son guide et son seul père, il devint non-seulement une des gloires les plus pures, une des lumières les plus éclatantes de la terre, mais encore un des ornements les plus beaux que Jésus-Christ se soit fait ici-bas pour embellir sa couronne au ciel.

Ainsi, cette famille, naguère plongée dans l'ivresse de sa prospérité, vit tout à coup ses rêves séduisants s'évanouir dans les larmes, et toutes ses espérances se briser contre un tombeau.

Anthuse alors avait à peine atteint sa vingtième année. Quel coup affreux pour cette mère encore enfant! et quelle perspective effrayante s'offrait à ses yeux dans l'avenir! Son cœur brisé par la douleur, et désormais sans consolation et sans appui, le dur fardeau d'un triste et laborieux veuvage, deux enfants en bas âge, des maîtres à choisir, deux éducations à diriger, une fortune considérable à gérer, c'était trop à cet âge pour une femme ordinaire; mais, il faut le reconnaître, ce n'était pas trop pour elle. Les sollicitudes et les travaux d'une mère, encore si jeune, laissée seule aux prises avec les difficultés qui résultent de l'inexpérience et de la faiblesse, n'étaient point au-dessus de son courage. La pratique des vertus chrétiennes avait mis l'énergie de son âme à l'épreuve des coups inattendus de l'adversité.

Après les funérailles de Secundus, qu'elle fit avec la pompe et l'éclat dus à son rang, elle dit au monde un éternel adieu, prit ses vêtements de deuil et dévoua sa vie aux deux enfants que la Providence confiait désormais tout entiers à sa sollicitude. Deux devoirs étaient en présence et réclamaient simultanément tous les instants de sa vie; l'un, dicté directement par la nature, devait recevoir son accomplissement de l'instinct de son cœur; l'autre, inspiré par la foi, réclamait constamment sa coopération à la grâce. Elle sut les comprendre, et jamais on ne la vit faillir à la double tâche qui résultait pour elle de ces devoirs.

Elle n'avait point besoin de longs discours pour faire pénétrer dans l'âme de ses enfants la pensée du néant des choses humaines; souvent inclinés à ses côtés pour prier avec elle sur la tombe de leur père, ces deux orphelins s'accoutumaient à le voir tout entier dans une autre vie; et par le colloque pieux qui s'établissait entre le cœur de Jean, sur cette froide dépouille, et celui de Secundus, caché dans le sein de Dieu, le jeune enfant s'habituait à franchir les espaces qui séparent la terre du ciel, et la vanité du présent de la réalité de l'avenir. L'élan de la piété filiale partageait ainsi ses affections et ses pensées entre le séjour de la terre, où Dieu lui laissait un ange gardien pour veiller sur ses premières années, et le séjour de la vie future, où sa foi l'appelait à prendre un jour sa part de la gloire et du bonheur de son père. Il était donc porté par l'instinct même de la nature à se détacher des choses passagères d'ici-bas. Dès cet instant, on pouvait prévoir qu'un tel enfant ne serait jamais rien pour la vie matérielle de ce monde, et que si Dieu le destinait à jeter un jour quelque éclat sur la terre, il ne ferait jamais qu'y refléter un éclat emprunté du ciel.

Telle fut en effet sa destinée; s'il brilla dans son siècle comme un immense flambeau, sa lumière ne fut qu'une émanation de la splendeur divine, celle d'un génie éclairé

par la grâce et réchauffé par le feu de l'amour divin. Sans s'éclipser jamais, cette lumière a traversé quinze siècles : c'est que le génie qui l'apportait n'était qu'un instrument de la lumière de Dieu même, et qu'un rayonnement de Dieu ne saurait jamais s'obscurcir.

Jean grandissait, et tout dans son enfance le préparait aux vues de la Providence; mais alors commence pour Anthuse une carrière laborieuse et difficile, qui ne peut être remplie que par un cœur animé des plus nobles sentiments de la foi. Dans cette carrière, tout est peine, travail, difficulté, sacrifice : observer dans les enfants le premier éveil de la nature, rectifier leurs pensées, diriger leurs sentiments, développer leur intelligence, étouffer les mauvais penchants sans contrainte et sans efforts, caresser les impressions heureuses, faire pénétrer insensiblement dans le cœur l'amour du bien, fouler aux pieds sans cesse l'excessive sensibilité de la tendresse maternelle, pour faire comprendre que les variations de bonheur et de déplaisir dans la vie sont rigoureusement soumises aux variations de fidélité dans l'accomplissement des préceptes divins, enfin, élever, ennoblir, sous l'influence de la morale chrétienne, le premier essor de l'âme et tous les mouvements du cœur; telle est, à cette époque, la tâche de la mère chrétienne dans les conditions ordinaires de la vie. Mais, à côté de ce devoir, il existait pour Anthuse d'autres obligations, ou plutôt des obstacles qui devaient, en partageant sa sollicitude, enlever une partie de ses soins à l'éducation de sa famille. La gestion, difficile pour une femme, d'une fortune considérable, toutes les relations et tous les comptes d'interêt matériel, la vigilance, la perspicacité, la prudence qu'exigeaient l'administration compliquée des biens de ses ancêtres, qu'elle tenait à transmettre intégralement à ses enfants, la tenue plus difficile encore et la sage direction du personnel de sa maison; telle fut la seconde tâche imposée à cette femme extraordinaire; et tous ces devoirs ne furent point au-dessus de

ses forces; elle put suffire à tout; elle fut, à vingt ans, la femme forte à qui la divine sagesse rend hommage dans les saintes Écritures.

Quel immense bienfait qu'une telle mère! Aussi, Jean eut-il bientôt acquis par ses soins une précocité de piété sensible et tendre, une justesse de pensée, une pénétration d'esprit, une droiture de sentiments, qui, dans son âme ardente, avec son tempérament énergique et fougueux, ne purent être que l'heureux effet de la douce atmosphère dans laquelle une influence chrétienne avait fait respirer son cœur. L'enfant, en effet, ne participe pas seulement à la nature du sang et du tempérament du sein qui l'a porté, nous devons croire qu'il se reflète aussi sur lui quelque chose de la beauté des sentiments, de la maturité des pensées et de la sérénité de l'âme et du cœur de sa mère.

Cette capacité précoce de notre saint n'était donc pas seulement l'effet d'une belle organisation, d'une naissance heureuse; elle était aussi le fruit des leçons de la piété chrétienne et d'une intelligente et sage direction.

Mais il arrive un âge pour l'homme où l'intelligence a besoin de secouer ses ailes et de prendre un sublime essor; c'est le temps de la séparation de ce déchirement intime que s'impose la famille et que réclame la nature, comme s'il fallait toujours commencer par la torture du cœur pour ne pas manquer de prendre sa place et de remplir son rôle dans l'accomplissement des destinées de l'humanité.

Pour Jean, cette époque arriva bien vite; l'action affectueuse de la sollicitude maternelle eut bientôt atteint ses limites; Anthuse avait rempli successivement, avec la fidélité d'un ange, tous les devoirs de sa difficile mission. Une autre carrière allait s'ouvrir; cet enfant, doux et pieux, respectueux et tendre pour sa mère, avait appris d'elle à connaître la bonté de Dieu, qui seul alors était appelé par lui du nom de père. Chaque jour, il avait prié près d'elle au pied des autels; c'est avec elle et par ses

soins qu'il avait préparé son cœur à la régénération du baptême. Auprès d'elle, il aspirait à la communion du corps, du sang, de la personne toute entière de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cette grande initiation du jeune âge à la vie de l'enfant de Dieu. Désormais, nourri comme elle et les martyrs, du pain des forts, devenu comme elle le tabernacle vivant de Jésus-Christ, pouvant converser avec lui cœur à cœur, il eût été prêt à rentrer dans la vie de l'homme accompli, d'en remplir les devoirs, et ravi d'en supporter les épreuves; mais l'heure de ce grand événement, de cette ineffable transformation, n'était pas encore venue, et des soins temporels devaient l'arrêter encore longtemps impliqué dans les soucis d'une carrière qui n'entrait pas dans les desseins providentiels de Dieu.

Jean semblait appelé par sa naissance aux dignités les plus éminentes de l'empire, et toute son éducation devait tendre à lui faire atteindre ce but de l'ambition légitime de sa famille. On l'appliqua donc à l'étude des lettres et de l'éloquence, dont on avait fait à cette époque le levier de toutes les ambitions. L'éloquence était, en effet, le plus puissant moyen d'arriver immédiatement aux fonctions publiques. A cette époque du déclin des lettres profanes, l'éloquence et la philosophie jetaient encore un très-brillant éclat. Bien que, déchues de leur splendeur primitive, elles fussent condamnées à s'abriter à l'ombre du pouvoir, peut-être même à lui tendre une main suppliante et timide, elles conservaient néanmoins un certain caractère de grandeur. Elles semblaient se réserver, au milieu des débris des sociétés païennes, pour offrir un dernier et fraternel hommage au culte agonisant du polythéisme romain.

Les tribunes ne retentissaient plus de la voix toute-puissante des orateurs; mais l'éloquence, en descendant de ce vaste théâtre pour se reléguer dans une sphère plus étroite et se comprimer, en quelque sorte, sous le joug inflexible des règles de l'art, n'avait fait autre chose que de déplacer et modifier son empire. L'art lui-même subis-

sait une transformation. A l'essor sublime de l'éloquence antique se substituait un ordre systématique de périodes compassées, de mouvements méthodiques et d'arguments serrés, qui donneront toujours à l'art profane du IVe siècle du christianisme une place très-glorieuse à côté des grands modèles des siècles passés.

Les chrétiens allaient souvent puiser à ces sources, d'où jaillissaient encore de magnifiques reflets des traditions presque contemporaines des plus beaux siècles de la Grèce et de Rome. Les plus grandes gloires de la jeune Église chrétienne, saint Basile, saint Augustin, saint Chrysostome, ont, en quelque sorte, essayé leurs ailes et trempé leur génie à l'école païenne des rhéteurs, comme l'oiseau puissant éprouve ses forces en effleurant la terre, avant de prendre son vol pour les régions infinies du ciel.

Antioche était un des foyers où s'alimentait cette lumière encore vive des lettres païennes ; deux écoles célèbres y florissaient : l'une d'éloquence, sous l'habile direction de Libanius, le plus célèbre des rhéteurs de son siècle ; et l'autre de philosophie, que le sophiste Andragatius dirigeait avec un remarquable talent. Mais ces deux écoles et ces deux hommes se sont beaucoup moins recommandés par leurs œuvres à la reconnaissance de la postérité, qu'ils n'ont emprunté d'éclat à la gloire des grands hommes et des saints qui les ont quittés pour aller raviver leur génie au feu de la charité chrétienne.

Libanius, esprit indépendant et fier, mais toujours fidèle à ses divinités, unissait en lui l'orgueil du paganisme à quelques sentiments de magnanimité chrétienne. Critique sûr et sévère, orateur emphatique, d'un style obscur, et chargé d'une érudition déplacée, mais toujours remarquable par un certain caractère de force et de grandeur, il estimait sa profession, peut-être son talent, audessus de toutes les dignités humaines. Il accueillit avec dédain le titre de préfet du prétoire qui lui fut inutilement offert.

De son séjour à l'école d'Athènes, il n'avait recueilli qu'une haine implacable contre le christianisme; il ne voit en lui qu'un ennemi qu'il n'a pas le courage de prendre corps à corps, mais auquel il ne cesse de prodiguer le sarcasme, l'insulte et le mépris; il l'attaque dans tous ses ouvrages; partout, il se pose en sentinelle perdue de son paganisme qui s'éteint.

Un tel homme devait être cher à Julien l'Apostat. Aussi, le sophiste et l'empereur savaient-ils et s'aimer et se comprendre; Libanius surtout aimait sincèrement Julien, dont il corrigeait avec impartialité les écrits. Mais l'empereur fit d'inutiles efforts pour l'entraîner à sa cour. Libanius s'estimait trop grand pour se réduire aux humbles proportions d'un premier valet de l'empire.

Tel fut le maître que choisit Anthuse pour former à l'éloquence l'enfant dont la Providence avait laissé l'éducation à l'initiative de son cœur. Elle eût désiré pouvoir diriger ses pensées vers une autre carrière; mais elle ne pouvait se dispenser de le préparer au moins aux fonctions publiques, sans faillir aux devoirs de déférence et de respect qu'elle devait aux volontés comme à la mémoire de son époux.

Jean avait alors dix-huit ans accomplis.

Ce ne fut point sans une profonde inquiétude que cette mère chrétienne abandonna son fils, l'unique espérance et l'orgueil de sa famille, aux mains du plus dangereux ennemi de la foi de Jésus-Christ; mais elle était en mesure d'apprécier les circonstances qui pouvaient alors éloigner de son cœur les pieuses alarmes de l'amour maternel.

Jean offrait assez de garanties, dans son instruction première, dans sa correspondance à la grâce et dans la supériorité remarquable avec laquelle il avait toujours repoussé victorieusement les assauts que les derniers défenseurs du paganisme livraient sans cesse aux chrétiens. Une foi vive, une piété tendre, une pénétration d'esprit incomparable, une justesse d'appréciation qu'on ne sur-

prit jamais en défaut, sont une puissante sauvegarde pour un jeune homme qui goûte un vrai bonheur à se tenir toujours avec respect sous le regard de sa mère. Et quelle mère fut jamais plus honorée qu'Anthuse, et fut plus digne de l'être !

D'ailleurs Jean ne sortait point de l'atmosphère de vertus dans laquelle il avait respiré jusqu'à cet âge; à l'école de Libanius, il entrait dans une société chrétienne. Ce maître célèbre s'était fait une cour mieux choisie et plus pure que celles de Byzance et de Rome; de presque toutes les contrées de l'Orient, la jeunesse chrétienne la plus brillante accourait à lui; son école ne le cédait en rien à celle d'Athènes; souvent même il eut l'honneur de donner un dernier cachet de perfection aux éducations commencées dans cette capitale de l'antique civilisation païenne.

Jean rencontra dans cette école bien des célébrités naissantes, parmi lesquelles l'histoire a recueilli les noms de Théodore et de Maxime, qui furent plus tard, l'un évêque de Séleucie, en Isaurie, et l'autre évêque de Mopsueste, sur les rives du Pyrame, dans la Cilicie des plaines. Mais il en est une surtout qui fut pour son inexpérience un immense bienfait de Dieu.

Quel inappréciable trésor qu'un ami pieux et sincère à vingt ans! Et quel doux charme une amitié vraie peut verser sur les années les plus orageuses de la vie! Jean ne fut point privé de ce bienfait céleste; il fut assez favorisé de Dieu pour rencontrer, chez Libanius, un cœur dont l'inaltérable amitié sembla toujours planer comme une grâce bienfaisante sur ses bons et ses mauvais jours. Ce cœur ami, cet ange protecteur était Basile. Ces deux cœurs se sont rencontrés comme deux gouttes d'eau qui se rapprochent et se fusionnent, comme deux rayons de lumière qui mêlent leurs clartés. Que cette union si pure est une vive image de celle que l'amour divin doit consommer au ciel ! C'est, qu'en effet, ces deux cœurs représentaient ici-

bas, par leur réciproque amitié, l'émanation la plus vraie du cœur miséricordieux de Jésus-Christ, qui, sous le nom de charité, divinisa l'affection, dont il fit une étincelle de ce feu divin descendu par lui du ciel sur la terre. Jean et Basile s'aimaient donc comme s'aimeraient deux anges ici-bas, et Jésus-Christ leur maître commun, avait vraiment fait de leurs âmes un double sanctuaire de sa charité divine.

Pendant que cette union se cimentait par les plus généreux sentiments de la foi chrétienne, un autre Basile tombait entre les mains de Julien l'Apostat, ce serpent réchauffé dans le sanctuaire. Julien, pour se venger de son éducation chrétienne, fit écorcher vif le pauvre prêtre d'Ancyre. Il le fit tailler, dépecer à sept lambeaux de chair par jour. En présence de cette persécution barbare, il fallait plus que du courage, dans un jeune homme de vingt ans, pour se concerter avec un ami, dans l'intimité du cœur, sur les moyens les plus efficaces de pratiquer des vertus dont les plus beaux modèles étaient ainsi traînés au supplice et dépecés par le bourreau.

Aussi Dieu semblait-il s'incliner avec tendresse vers ces deux jeunes hommes. Ils n'aspiraient qu'à devenir d'humbles ascètes, ou tout au plus des héros chrétiens, et l'un d'eux fut par son génie un des plus brillants flambeaux dont l'Église catholique ait jamais éclairé le monde.

Libanius, leur maître, n'avait pas lieu d'ignorer quelle puissance d'action l'Évangile exerçait sur leur esprit. Il enviait leur bonheur sans pouvoir le partager ; il en souffrait dans son âme ; et, loin d'aspirer aux mêmes avantages, son âme se repliait sur elle-même et ne cessait de s'aigrir. Ces cruelles épreuves se renouvelaient pour lui chaque jour. Il avait vu plus d'une intelligence d'élite sortir de ses mains, quitter l'élément oblitéré de son polythéisme glacial, pour aller se réchauffer au soleil levant de la foi chrétienne. Il regrettait encore le départ de Basile le Grand, qui formait alors un des plus beaux fleurons

de cette couronne incomparable de docteurs, qui faisait rayonner la gloire de l'Église dans les trois parties du monde connu.

Il existe dans les grands hommes du christianisme un invincible attrait, celui de la supériorité de l'intelligence et du prestige du talent, unis à la sublimité des vertus. Plus rapprochés de Dieu que les autres hommes, plus haut placés dans les communications de l'intelligence infinie, ils apparaissent toujours entourés d'une auréole glorieuse, qui n'est, en réalité, que l'émanation et comme le pâle rayonnement de la splendeur divine.

Libanius, toujours accroupi dans les basses régions du paganisme, respirant toujours à pleine poitrine dans l'élément fangeux d'un culte immoral et souillé, fatigué peut-être aussi du terre à terre de ses divinités, Libanius l'ennemi de Jésus-Christ, ne pouvait se séparer de ces jeunes chrétiens, objets de son admiration! Avec eux, à leur départ, semblaient s'envoler son cœur et ses pensées, comme s'il se fût détaché quelque chose de lui-même qui les suivait dans l'exercice de leurs vertus et dans leurs glorieux travaux. Il se sentait plus homme et plus indépendant de la matière à la lecture des lettres de saint Basile; il éprouvait à son insu la mystérieuse influence que Dieu ne manque jamais de répandre sur les paroles et les œuvres de ses saints.

En voyant saint Chrysostome, il avait été frappé de la capacité de ce nouveau disciple, et son regard pénétrant avait vu dans ce jeune homme quelque chose de plus peut-être qu'un Basile. Il ne s'était point trompé; cette prévision, fondée sur de premiers succès, fut bientôt accomplie. Jean grandit et devint en peu de temps non-seulement égal, mais encore supérieur à son maître. Il ne tarda pas à prouver qu'il possédait toutes les qualités d'un grand orateur. Conception rapide, pensée juste et profonde, imagination belle et vive, langage séduisant, tout annonçait qu'il était né pour tenir le sceptre de la parole.

Libanius aussi parut grandir avec son disciple de prédilection, et l'adorateur de la matière prit un instant son essor pour s'élever à la hauteur des sentiments chrétiens. Également éloignée des stupides inspirations de l'égoïsme et des sombres hostilités de l'envie, son âme s'exalte et se remplit d'un noble orgueil. Il possède une merveille, et le cercle de ses auditeurs lui paraît être un centre d'admiration trop étroit pour le talent qu'il veut révéler au monde.

Il propose à Jean de composer une harangue à la louange des empereurs; que ne lui dit-il d'employer son éloquence à la glorification de l'Église! Jean, par déférence pour la volonté de son maître, s'empare de ce sujet stérile où rien ne fait tressaillir une âme chrétienne. Il se met à l'œuvre, et livre bientôt à son maître un travail d'enfant; travail consciencieux, sans doute; mais quelle distance incommensurable entre le premier essai du disciple et cette éloquence étonnante dont retentit plus tard la basilique de Saint-Paul d'Antioche; entre les froides périodes d'un discours académique et la parole véhémente que la population coupable d'Antioche ne pouvait entendre qu'avec des transports d'admiration et des frémissements involontaires de terreur! c'est la distance qui sépare l'essai du jeune aiglon qui secoue ses ailes, du vol rapide et puissant de l'aigle qui se berce nonchalamment, ou qui passe tranquille et sans déviation dans le tourbillon même d'une tempête.

Il était beau cependant, ce premier essai de saint Chrysostome. Libanius en était heureux et fier; il en fit un véritable événement. Il réunit un auditoire de savants, de rhéteurs et d'hommes de lettres, et leur donne lecture de la composition de son disciple. Terrible épreuve pour la modestie d'un jeune homme de vingt ans! Mais en lui la capacité merveilleuse de l'homme était loin d'atteindre la hauteur de l'humilité du chrétien; aussi Jean n'en est-il point ébranlé. Commencée au milieu des applaudissements, cette lecture est presque continuellement interrompue par

des élans d'enthousiasme et des manifestations bruyantes d'admiration. Libanius lui-même en fut ému ; son cœur trop plein ne put se contenir : il voulut consigner le récit de ce fait glorieux et l'expression particulière de son bonheur dans une lettre affectueuse qu'il adressait au jeune orateur, son disciple. — Libanius à Jean : — « J'ai reçu « votre élégant et magnifique discours. J'en ai donné lec- « ture à des hommes versés dans l'éloquence et d'une ha- « bileté remarquable dans l'art de composer des œuvres « oratoires; il n'en est pas un seul qui n'ait manifesté son « enthousiasme par des trépignements, des cris, et par « tous les mouvements spontanés qui trahissent les trans- « ports de l'admiration. J'en suis d'autant plus fier, que « vous présentez à la fois dans ce discours, et les lois et le « modèle de l'éloquence judiciaire. Bien heureux êtes-vous « d'avoir su créer un tel monument à la louange des em- « pereurs! Et bien heureux sont aussi les empereurs, le « père et les fils, d'avoir pu rencontrer un panégyriste tel « que vous. »

C'était un sentiment sérieux et profond que celui dont Libanius était animé; Jean lui paraissait être le plus grand de ses disciples et le plus brillant orateur de son temps. Cette conviction le suivit jusque sur le bord de la tombe. Cet homme qui pouvait se glorifier d'avoir guidé saint Basile le Grand et peut-être saint Grégoire de Nazianze, mais seulement comme un terme indicateur, immobile, sur le chemin de la science et de la vertu, cet homme, qui n'avait respiré dans l'atmosphère embaumée de la piété primitive du christianisme que pour se pénétrer davantage des émanations impures du culte de ses dieux, comme ces êtres maudits qui ne savent retirer du suc des plantes et des fleurs que le poison qui porte la mort, ce Libanius emportait dans la tombe un regret, celui de ne pouvoir léguer à Jean, comme un dépôt sacré, la direction de son école et l'héritage de sa renommée.

Autour de son lit de mort, ses amis, dont la présence à

cette heure suprême était le seul trait particulier qui pût faire distinguer la fin de ce sophiste païen de la fin ordinaire des brutes, ses amis lui demandèrent auquel de ses disciples il léguait l'honneur de diriger son école et de perpétuer son souvenir. Ils attendaient un nom qui leur fût cher, lorsque de ses lèvres déjà glacées s'échappèrent péniblement ces paroles : « Celui que je nommerais, c'est « Jean, si les chrétiens ne nous l'eussent enlevé. » Ainsi, la dernière aspiration qui s'échappa de cette poitrine mourante fut un hommage pour saint Chrysostome, et cet hommage est sincère, car on ne saurait mentir en présence de son propre cercueil.

Jean avait donc terminé glorieusement le cours de ses études littéraires. L'Église l'avait suivi de ses vœux, et le paganisme n'avait pu lui refuser un tribut sincère et public de son admiration; mais là ne se terminait pas sa carrière de jeune homme : il n'avait encore que vingt ans; ce n'était pas tout pour lui que l'éloquence, son éducation n'était pas complète; qu'importe en effet l'art de bien dire s'il ne s'allie intimement à l'art de bien penser? Le son le plus majestueux, s'il n'est qu'un son, n'offre jamais qu'un vain bruit qui s'arrête à l'oreille; mais assoupli, cadencé par l'art, il devient l'harmonie et descend comme un charme jusqu'au fond du cœur.

Jean possédait tous les secrets de l'éloquence, mais la philosophie avait à lui révéler bien d'autres secrets. Il n'était pas encore descendu dans le labyrinthe mystérieux de la pensée humaine; il ne connaissait pas son âme si candide, si forte et si belle. Il avait donc encore à franchir le seuil de ce sanctuaire intime où la volonté, l'intelligence, la conscience, la sensibilité, tout un monde de merveilles, vues à la fois dans un même centre immatériel de mouvement et de vie, y puisent des principes de sentiment et d'action, à la fois distincts et simultanés. Il ne connaissait pas son cœur, ce cœur grand, énergique, pur et virginal que la brise impure des doctrines mondaines

n'avait pas encore pu flétrir; il lui restait donc encore à porter son regard dans cet autre monde inconnu du cœur humain, dont la puissance indomptée remue, étreint, transporte et tyrannise le monde matériel des sens. Quel vaste champ allaient ouvrir devant lui les investigations de la philosophie!

Mais hélas! l'astre qui resplendit dans les ténèbres s'éclipse et disparaît bientôt devant la clarté de l'astre du jour : tel fut le sort de la philosophie païenne. Dans la nuit sombre du paganisme, rien n'égalait sa splendeur; mais, dès les premiers rayons de la lumière évangélique, on vit son pâle flambeau vaciller et s'assombrir. Elle en était là, lorsque Jean alla lui demander la solution de ces problèmes nébuleux et stériles que Jésus-Christ a laissés aux investigations de la raison humaine. La philosophie païenne, elle avait assurément bien peu de choses à lui révéler sur ces mystères; mais une autre philosophie, celle des oracles sacrés, l'attendait pour lui dire le reste.

Antioche possédait alors, pour représentant de la philosophie de l'école, un homme de peu de valeur, le sophiste Andragatius, qui dut sa renommée et les honneurs de la postérité, bien moins à son mérite personnel qu'au rare bonheur d'avoir pu refléter quelques rayons de la gloire de son disciple. Il était néanmoins le maître le plus habile que l'on connût alors en Orient.

Jean, déjà l'émule des grands maîtres de l'éloquence, avait besoin de tempérer, par l'application d'une méthode froide et sévère, l'ardeur brûlante de son imagination. Andragatius et lui se mirent donc à l'œuvre. L'un s'élance avec un vol d'aigle; l'autre marche tranquille, le compas et la règle à la main; l'un s'emporte avec la rapidité de ses pensées et ne peut contenir la véhémence de ses sentiments, l'autre lui trace méthodiquement sa route, coordonne ses pensées et règle tout avec poids et mesure. Jean a l'intuition de sa nature et la révélation instinctive des mouvements de son âme et de son cœur, Andragatius

lui découvre la coordination des lois de cette nature, lui dévoile les facultés secrètes de son âme et les liens indissolubles qui, partout et toujours, doivent étreindre son cœur. Ainsi Jean apprenait à classer ses pensées, à régler et diriger les conceptions de son intelligence.

Dans ce travail de la raison, sur les premiers essais d'une intelligence d'élite, la coopération froide et mesurée d'Andragatius n'était point cette goutte d'eau dont s'irrite et s'alimente l'incendie, mais bien cette rosée fécondante du matin qui vient tempérer de sa moiteur la terre embrasée par le feu brûlant du soleil.

La sollicitude d'un tel maître ne fut pas longtemps à porter ses fruits. L'homme supérieur est partout lui-même, et Jean fut chez Andragatius ce qu'il avait été chez Libanius. Il devint bientôt plus philosophe que son maître ; un coup d'œil rapide et sûr, une pénétration incomparable, une puissance irrésistible de logique, une clarté sans égale dans l'argumentation, enfin une magnificence exceptionnelle de langage, lui donnaient un tel prestige, qu'il paraissait bien moins être le disciple du maître que le modèle et l'honneur de l'école.

CHAPITRE II

Dispositions de saint Chrysostome. — Il s'attache à Mélèce d'Antioche.
Il prend pour maîtres et pour modèles Carterius et Diodore.
Il revient chez Anthuse.
Se livre aux luttes du barreau. — Ses nouveaux amis.
Ses dangers.

C'était un beau triomphe pour notre saint que le succès de ses premières études; ses maîtres en étaient glorieux; le récit de ses victoires littéraires et l'éloge de ses vertus passaient de bouche en bouche. Les païens eux-mêmes l'admiraient, mais sans le comprendre, car ils ne voyaient pas que la même cause qui lui donnait une incontestable supériorité d'intelligence et de talent, sa sainteté, le rendait aussi lui-même bien supérieur à tous ses triomphes. Non, la grandeur de sa gloire n'était pas égale à celle de l'humilité de son âme, et la splendeur étonnante qu'il fit rejaillir sur sa famille et sur l'école de ses maîtres, était bien loin de pouvoir être mise en parallèle avec l'élévation de ses sentiments et la sublimité de ses vertus.

A son insu, Jean exerçait dans le monde où l'avait placé sa naissance, une fascination qui tenait à la fois de l'admiration et du respect. C'était même une sorte de vénération spontanée : c'est qu'il s'échappait de cette âme, si limpide et si belle, de cette vie presque céleste, une influence, un charme irrésistible, que le paganisme ne saurait jamais comprendre, parce que ce charme est un apanage terrestre que Dieu ne donne qu'à ses saints.

Le paganisme ne connaît qu'une seule source de grandeur, l'orgueil; le christianisme non plus n'en connaît qu'une seule, l'humilité, vertu première et fondement de la sainteté chrétienne. A mesure que Jean grandissait en science, en célébrité, sa noble et douce modestie, inexplicable aux yeux du monde, semblait doubler le mérite et la supériorité de son talent. Sous l'influence victorieuse de la grâce divine, qui descendait dans son âme avec les tendres paroles de sa mère, il avait rompu ces chaînes d'airain dans lesquelles l'orgueil resserre et comprime les plus généreuses aspirations du cœur. Il avait brisé ces mouvements désordonnés de l'indépendance et de la fierté, qui se ruent contre les obstacles avec une impatiente impétuosité. Jamais cœur plus soumis, jamais âme plus douce dans son énergie, jamais capacité plus grande n'avait offert à l'Église persécutée la perspective d'un plus consolant avenir.

Chose vraiment étrange! au moment où Jean donnait à l'Église de si grandes espérances, l'Église, frappée au cœur par un enfant parricide, recommençait à se voiler douloureusement de ses premiers vêtements de deuil; et lorsque lui-même s'inclina dans la tombe, il ne succomba qu'avec la douleur de les lui voir reprendre encore.

Ame vraiment héroïque dans un jeune homme au début de sa carrière! Pendant que Julien offrait à ses dieux une hécatombe de victimes humaines, pendant que son ami, le jeune Théodore, avait les flancs entr'ouverts et déchirés par les bourreaux de l'empereur apostat, Jean s'affermissait dans les devoirs de la vie chrétienne. Non moins inaccessible à l'attrait délirant des passions qu'à l'enivrement stupide des succès, sa vertu fut inébranlable; jamais le monde ne le vit fléchir : c'est qu'il ne cessa jamais d'éclairer son intelligence et de nourrir et fortifier son cœur à la source divine des saintes Écritures. Les livres saints faisaient ses délices, et les vérités évangéliques, le pur aliment de ses pensées et de sa sensibilité naïve. Bien

souvent, l'esprit desséché par l'élément aride et glacé des lettres profanes, il venait dilater son âme dans l'atmosphère embaumée de la parole divine. Comme le voyageur haletant sous le soleil torréfiant de l'Arabie, qui vient s'asseoir et se rafraîchir sous les ombrages parfumés de Tadmor ou d'Émèse, Jean s'échappait chaque jour du vent brûlant et corrupteur des doctrines profanes, et venait chercher, dans la lecture des livres sacrés, cet oasis réparateur où son âme se délassait de l'épuisement qu'elle avait rencontré dans l'aridité stérile de l'enseignement des sophistes païens. L'exemple d'Evagre lui semblait être une voix intime qui l'invitait sans cesse à répudier, par un sublime effort, les traditions surannées et les préjugés erronés des écoles, qui penchaient visiblement vers leur déclin, pour embrasser les vertus neuves, les traditions supérieures de la vie évangélique.

Mais de même que, pour parcourir le champ des études classiques il s'était appuyé sur la main d'un guide, de même il lui fallait une main sûre, pour le diriger et l'appuyer dans la voie plus sublime qu'il se proposait de parcourir. Il ne pouvait s'élancer seul, par un essor aventureux et teméraire, dans cet espace sans limites des vérités éternelles, car la divinité, dans les saintes Écritures, présente, sous mille traits divers, son essence infinie; et le lecteur, en dévorant les paroles inspirées, se trouve à chaque page, face à face avec Dieu. Tous les attributs divins apparaissent, dans ces livres, ou clairement formulés en paroles humaines, ou mystérieusement voilés sous les formes transparentes du langage de l'homme; c'était donc vers l'essence infinie de Dieu même que Jean allait s'élever par ses études et ses méditations chrétiennes.

Mais Dieu seul sait se connaître et parler dignement de lui-même; il fallait donc à Jean un guide céleste, un interprète immédiat de Dieu, parlant dans les livres sacrés; il fallait que Dieu, par son interprète, lui parlât en quelque sorte et l'instruisît lui-même. Tel est en effet l'objet et le

but de l'institution divine du ministère de la parole, depuis que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Allez, enseignez... Je suis avec vous. » C'est un homme, après lui, qui fait entendre sa voix en vertu de cette mission : mais c'est l'esprit de Dieu qui réside sur ses lèvres. Aussi quand Carterius et Diodore se chargèrent d'expliquer à Jean le texte sacré des livres saints, ne se chargèrent-ils que de la mission de devenir les organes fidèles des enseignements divins.

Carterius, l'un de ses nouveaux maîtres, n'était pas seulement un interprète habile des saintes Écritures, c'était encore un homme profondément versé dans la connaissance de la perfection évangélique. L'étude, les méditations solitaires, la contemplation, lui donnaient, dans l'enseignement des voies de la sainteté, cette autorité qui révèle dans les saints le cachet de l'assistance et de l'amitié de Dieu. Depuis longtemps il était à la tête d'un nombreux monastère ; obligé de prendre chaque jour l'humanité telle que l'avait faite le monde qui la lui cédait, il connaissait tous les secrets des plus hideuses misères de la nature déchue ; il savait comment l'âme se détache de ses souillures, se dépouille de ses ténèbres, et, soutenue par l'instrument toujours prêt de la grâce, s'élève de vertus en vertus, jusqu'à l'imitation des perfections divines.

Sa tâche lui paraissait douce et son travail facile lorsque Jean venait lui présenter un cœur docile, une intelligence ouverte et préparée. La grâce entrait dans cette âme comme la rosée du ciel dans une terre féconde ; à la parole de Carterius, Jean se sentait saisi par le charme de l'inspiration divine ; le calme de la méditation et le vague émouvant de la solitude lui faisaient battre le cœur. Son esprit s'élançait malgré lui vers les lieux solitaires où les premiers chrétiens allaient se détacher des pensées d'un monde encore imprégné d'idées et de préjugés païens, pour s'élever, dans des régions plus pures, à la contem-

plation des choses et des vérités du ciel. Ces lieux ne lui semblaient pas seulement être la demeure de la paix et des vertus, il y voyait surtout l'empire silencieux des intelligences au pied duquel viennent expirer les flots agités des erreurs et des passions humaines. C'est qu'en effet la solitude est le champ fertile où la pensée se développe et fructifie; elle a couvert le monde de savants et de génies comme d'une abondante moisson; la solitude est la vraie terre des géants : c'est là que le christianisme a formé ses plus habiles défenseurs et préparé tous ses triomphes.

Il existe un entraînement presque irrésistible qui s'empare des esprits supérieurs et qui les pousse à l'accomplissement de leur destinée. Telle est l'impression secrète qui s'était emparée du cœur de Jean; ce cœur d'une sensibilité si douce et d'une énergie si remarquable, appelait instinctivement les pieuses émotions de la ferveur chrétienne et les sévères austérités de la vie des saints. — Carterius suffisait seul à l'embraser du feu sacré de la perfection et de l'apostolat évangélique; mais une autre main devait le conduire dans une autre voie non moins sublime. A la science intime et cachée des humbles vertus de l'Évangile, il fallait unir la science profonde des docteurs; il ne suffisait pas de vouloir être une lumière ignorée, il fallait encore travailler à devenir un flambeau.

Jésus-Christ qui voulut devoir son existence temporelle à la coopération de la nature humaine, daigna toujours attacher aux plus puissantes œuvres de sa miséricorde l'humble coopération de notre humanité. Quand il veut parler, l'homme intervient, et quand il veut agir, il prend encore pour instrument la main de l'homme. Il terrasse saint Paul sur le chemin de Damas, mais c'est pour le conduire à la maison d'Ananie. Cet Ananie ne fit point défaut à notre saint : un homme s'est rencontré qui fait époque dans sa vie, cet homme, cet Ananie, c'est Diodore de Tarse.

Diodore était une des gloires les plus pures du Christianisme. Penseur profond, apôtre infatigable, écrivain distingué, d'une expérience consommée, il était à la fois un des guides les plus éclairés de la perfection cénobitique, et l'un des plus fermes soutiens de l'Église. Il eût été peut-être un des oracles de son siècle s'il n'eût pris sa part de soleil auprès de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Jérôme et de saint Augustin; mais à côté de telles splendeurs, cette lumière pourtant si belle ne put que s'éclipser et prendre humblement sa place au second rang sous le ciel de l'Église. Nous devons néanmoins payer un tribut d'hommage et de reconnaissance à ces âmes pleines de grandeur et d'abnégation, à ces esprits vraiment forts, pour nous avoir formé les génies puissants qui furent et seront à jamais, et les consolateurs immortels de l'Église, et les colonnes inébranlables de l'édifice chrétien, pour les avoir créés, façonnés et comme pétris de leurs mains; et quelles mains que celles qui donnèrent au monde régénéré saint Athanase, saint Basile et saint Chrysostome ! Ce sera toujours un honneur impérissable pour Diodore d'avoir été le directeur et le maître des plus grands hommes du Christianisme et peut-être du monde entier.

Partagé qu'il était entre l'étude et la méditation des livres sacrés, sur lesquels il composa de nombreux commentaires, et la direction de ses communautés, vrais sanctuaires de perfection évangélique, Diodore put, néanmoins, consacrer un temps considérable à l'instruction des jeunes ascètes. Ces jeunes hommes étaient des conquêtes de la grâce divine, qui passaient des rangs désorganisés et vaincus des soutiens du paganisme, aux rangs serrés et victorieux des enfants de l'Église chrétienne. Ils formaient l'élite de la jeunesse romaine. Jean réussit à réunir chez son nouveau maître tous ses amis de l'école de Libanius. Là se donnèrent rendez-vous Théodore de Mopsueste et Maxime de Séleucie. Là tout rappelait le

souvenir d'Évagre d'Antioche, d'Athanase d'Alexandrie, et de Basile de Césarée. Quels hommes! et quelle école que celle de Diodore! Jamais la science, ce reflet de la sagesse divine, ne s'était reposée sur une terre plus féconde; jamais foyer de lumière n'avait rempli le monde des rayons d'une plus admirable splendeur.

Libanius et les vieilles colonnes du paganisme qui soutenaient encore, contre les coups de la justice divine, quelques dernières ruines du culte païen, voyaient, avec un œil d'envie, ces jeunes intelligences, si splendides et si pleines d'avenir, aller se fusionner dans les phalanges chrétiennes. Ils ne pouvaient les arrêter un instant près d'eux que pour en recevoir un éclat inutile et passager, pour savourer en quelque sorte leur dédain, et les voir s'envoler au christianisme, comme ces monuments ruinés auxquels de grands fleuves jettent en passant le tribut stérile de leurs eaux, avant d'aller prendre leur place dans l'immensité de l'Océan.

Rien de plus beau que cette réunion d'ascètes dont Jean était l'âme, le modèle et l'ange conducteur. Ces jeunes cœurs étaient épris de la beauté de la science divine. Les douceurs et la perfection de la vie commune, la lumière qui jaillissait des leçons de Diodore, et le charme des livres saints semblaient leur former comme un élément céleste, dans lequel ils allaient changer les défectuosités de la vie terrestre contre les perfections d'une vie toute angélique; l'attrait de cette vie nouvelle avait quelque chose d'émouvant pour l'âme et de suave pour le cœur. Tel dut être le sentiment qu'éprouva Moïse, quand, auprès du buisson embrasé qui conservait sa verdure, il entendit pour la première fois le son ineffable de la voix de Dieu.

Ainsi se formait, sur les degrés du sanctuaire, le futur patriarche de l'Orient, cet homme étonnant qui devait fournir, avec une égale supériorité, la double carrière de l'apostolat et du martyre. Désormais Jean se tenait prêt aux combats du Seigneur, et son âme, enflammée du dé-

sir des souffrances, semblait dire à Dieu : Me voici, Seigneur, envoyez-moi.

Mais qu'il existe peu d'horizons sans nuages! L'existence, la plus belle à son début, peut-elle se flatter qu'elle s'écoulera jusqu'à la tombe sous un ciel toujours serein?

Jean était prêt à s'élancer sur les traces des apôtres, et le temps de l'épreuve arrivait à grands pas ! Une puissance irrésistible s'empare tout à coup de son cœur pour le refouler vers le monde. Les supplications et les larmes de sa mère, l'appât puissant et trompeur de l'orgueil, qui lui faisait entrevoir, dans les luttes du barreau, de faciles victoires où son âme ardente pouvait s'abandonner à l'enivrement de ses succès, le langage insidieux et passionné de quelques amis, qui savaient par quels artifices on pouvait arriver jusqu'à son cœur, l'ardeur même de sa constitution, qui le faisait incliner insensiblement vers la jouissance des plaisirs du monde, tout sembla conspirer en lui contre l'action salutaire de la grâce divine. Lorsque le sanctuaire s'entr'ouvrait, le monde lui tendait les bras; lorsque la voix de la piété parlait à son cœur, la voix bruyante des passions retentissait à son oreille. Enfin, pour un moment, la grâce sembla vaincue, et l'élu de Dieu s'inclina devant la prépondérance momentanée des intérêts humains. Jean parut s'abandonner tout entier aux illusions mensongères de la mondanité.

Il fallait à son éloquence sans rivale un théâtre où son talent pût se développer sans entraves et jeter tout son éclat. Il n'avait point à choisir : le barreau l'attendait, et cette belle intelligence qui venait de puiser sa force et sa grandeur à la double coupe de la science humaine et des vérités divines, alla s'ensevelir misérablement dans le labyrinthe inextricable des lois.

Le barreau d'Antioche rivalisait alors avec ceux de Constantinople et de Rome; c'est là que se débattaient les plus graves intérêts de toutes les provinces de l'extrême Orient. Il se composait des jurisconsultes les plus élo-

quents et les plus habiles, lesquels avaient, comme à Rome, et leurs traditions et leur point d'honneur. Corps éclairés, puissants, ils eussent pu, dans tous les temps, imprimer aux mœurs romaines une impulsion heureuse, et mettre en honneur les hauts principes de la religion, de la justice et de la moralité. Leur sage influence eût pu devenir le boulevard de la civilisation et de la morale publique.

Mais l'histoire impartiale ne peut leur épargner son témoignage accusateur; ces grands corps, que les populations entouraient de leurs respects, et qui formaient les parties intégrantes des constitutions antiques, ne savaient pas toujours se maintenir à la hauteur des magnifiques fonctions que leur déléguait l'ordre social. Imprégnés qu'ils étaient des miasmes de corruption de l'élément païen, ils payaient largement aux préjugés le tribut de leurs faiblesses, et tous allaient également ployer le genou devant l'idole, et s'abreuver avec honte à l'eau bourbeuse du torrent.

Le barreau d'Antioche était frappé de ce vice d'organisation morale des sociétés païennes, qui semble se perpétuer, en s'amoindrissant, dans les corps analogues des premiers âges chrétiens. Placé sur une colline près du fleuve Oronte, le sanctuaire de la justice humaine, semblait se rapprocher du ciel, pour en recevoir les arrêts de la justice divine et les transmettre, entourés d'un plus grand prestige, aux populations qui réclamaient la sanction de leurs droits. Mais c'était un sanctuaire sans autel et sans prêtre. La magistrature n'était point réputée un sacerdoce, et l'interprète des lois ne se montrait pas toujours le protecteur de la veuve et de l'orphelin. L'amour généreux et sacré de la justice faisait souvent place dans ces cœurs à la stupide ambition d'une vaine célébrité.

Le magistrat, dépositaire du plus noble attribut de la puissance des rois, ne quittait, la plupart du temps, les insignes de ses fonctions augustes, que pour aller se mêler à la plèbe et demander sa part d'émotion aux pantomimes

des théâtres, aux gladiateurs des arènes, aux histrions des places publiques.

Tel était l'élément au milieu duquel allait respirer l'élève de Carterius et de Diodore. Oh ! sans doute, l'ardeur de sa foi, la supériorité de son intelligence et l'énergie de sa vertu pouvaient l'empêcher d'aller souiller son cœur au contact des restes déjà flétris des mœurs romaines. Il avait l'âme trop élevée pour s'attacher misérablement à ces ignobles lambeaux d'une société décrépite et d'une civilisation qui succombe. Mais, malgré sa résistance, le danger n'en était pas moins terrible, car, bien que supérieur dans la lutte, il n'en devait pas moins rencontrer en lui-même d'inévitables écueils. Le prétoire n'était le plus souvent, pour ses collègues et pour lui, qu'une arène ouverte où se débattaient les intérêts de l'orgueil passionné, plutôt que les droits sacrés de l'innocence. Puis comment arrêter l'enivrement de son âme ardente, quand, au sortir de la lutte, le peuple enthousiasmé l'attendait, pour le saluer de ses applaudissements? Dans de telles circonstances, Jean devait être vaincu par l'ardeur même de sa propre nature, et déjà pour lui la lumière de la grâce commençait à pâlir.

Il allait bien encore alimenter et raviver sa foi dans les pages brûlantes des divines Écritures. Il allait encore répandre son âme au pied de l'autel du sacrifice non sanglant de Jésus-Christ ; mais une autre puissance s'était emparée de ses sens, sans cependant posséder entièrement son cœur : le monde commençait à devenir son tyran.

Les émotions terribles de l'arène, où l'inepte Constance avait rappelé les gladiateurs, et celles non moins puissantes et plus dangereuses de la scène, exerçaient sur tout son être un empire absolu ; cette sensibilité si vive s'était fait comme une seconde nature des plaisirs, des spectacles et des jouissances des sociétés mondaines. Tout parlait à ses sens, et ses sens étaient ouverts à toutes les impressions. Que de chaînes il s'imposa, dans cette circonstance

malheureuse d'une aberration passagère ! Que d'obstacles presque insurmontables s'entassèrent, entre ces erreurs de sa jeunesse et la mission divine que la Providence lui préparait !

A la tyrannie des plaisirs du monde vint s'ajouter, pour Jean, une autre tyrannie, et plus redoutable et plus funeste encore : celle qui résultait de l'influence de quelques amis pervers. Tyrannie occulte et presque toujours irrésistible, en ce que n'offrant jamais à la sensibilité que la douce émotion d'un cœur affectueux, elle jette un voile de douceur sur la surface de l'abîme vers lequel elle conduit.

Le cœur aimant a besoin de goûter quelquefois l'affectueux empire d'un autre cœur ; et qui jamais, plus que Jean, fut avide de cette jouissance, eut soif de cette fusion intime de l'amitié? Il aimait sans réserve et sans contrainte, parce que son âme droite et pure était toujours sans remords. Mais l'affection de ses nouveaux amis n'avait point ce même caractère de droiture. Ensemble à la scène, au cirque, au barreau, dans les fêtes et réjouissances publiques, partout enfin, ils se regardaient comme associés naturels dans tous leurs plaisirs, et ses amis, en conséquence, ne voyaient en lui que le compagnon obligé de leurs désordres et de leurs frivolités. Ils résolurent de l'entraîner à leur suite. Mais dans leur complot, sa foi leur apparut un obstacle ; ils se firent les ennemis de sa foi. Ses habitudes et pratiques chrétiennes, ce dépôt sacré fait à sa piété d'enfant par la douce affection de sa mère, pouvaient encore entraver l'exécution de leur dessein ; ils se mirent à les battre en brèche. Ce fut un assaut terrible, un système complet d'hostilités concertées que Jean rencontra dans ses faux amis, et contre eux tous il était seul avec sa foi.

Sur le terrain des vérités chrétiennes, il était inattaquable ; et s'aventurer à des attaques téméraires contre les dogmes, objets de ses croyances, c'était lui procurer une victoire éclatante et provoquer le triomphe de la religion.

Mais il est une arme plus puissante que la dialectique, et devant laquelle les âmes les plus fortement trempées ne sont pas toujours invulnérables. Les sophistes d'Antioche, émules et disciples des sophistes de tous les temps, trouvaient dans le futile prétexte des convenances sociales, et dans une ironie cauteleuse et prudente, assez d'empire pour l'amener insensiblement à leurs idées; peut-être même espéraient-ils le faire participer à la honteuse dégradation de leurs déréglements.

Il ne faut pas, disaient-ils, fronder l'opinion publique, par la singularité trop prononcée des pratiques religieuses. A l'homme du monde il faut la vie du monde, et le défenseur de l'ordre social ne doit pas, sous peine d'abdiquer la dignité commandée par sa noble mission, rompre tout lien de solidarité, tout rapport de convenance avec la société, dont il est l'ornement et la force. N'est-ce pas une sorte de honte, même en présence des principes bien entendus du christianisme, qu'un homme, l'honneur du barreau d'Antioche, affecte de stigmatiser, par une attitude monacale et sévère, les compagnons de ses travaux et les admirateurs de sa gloire? Faut-il donc que tout soit confondu parmi les hommes? Faut-il faire de la scène du monde un cloître, et comprimer la noble liberté des enfants de Dieu dans les étroites et stériles rigueurs de l'austérité monastique? D'ailleurs, n'existe-t-il pas, comme dans la variété des créations divines, des différences nécessaires entre les vertus qui brillent dans la solitude, et celles qui sanctifient les membres épars ou réunis de la grande famille chrétienne? Tel est l'éternel arsenal où la licence et l'impiété puisent les armes surannées, avec lesquelles elles combattront toujours les préceptes les plus salutaires de la religion.

Jean avait beau répondre que tout est singularité dans la vie, et qu'après tout il serait criminel de préférer la singularité de la licence à celle de la vertu; que l'homme du monde, pour être digne de lui-même, a toujours besoin

de la force et de la foi du chrétien. Que le défenseur de l'ordre social ne peut se dispenser de puiser ses lumières et ses moyens de défense ailleurs que dans la société, qui ne peut elle-même se défendre ; que le désordre et la vertu ne sauraient vivre sur le même sol que dans un état d'antagonisme et de réprobation réciproque, et que tout l'odieux de cet antagonisme doit retomber sur celle des deux doctrines dont les tendances sont incompatibles avec nos devoirs envers Dieu notre père, aussi bien qu'avec le repos et le bien-être de la société, sur celle enfin qui n'apparaît jamais parmi les hommes qu'avec les caractères malheureux d'une anomalie perturbatrice du bonheur matériel et moral de l'espèce humaine. Que l'indifférence religieuse, en se séparant ostensiblement de la ferveur chrétienne, se stigmatise elle-même de la flétrissure qui résulte de cette séparation ; que sans transporter dans la société mondaine les austérités de la vie claustrale et cénobitique, il faut néanmoins y faire régner les mêmes vertus. La vie matérielle et morale du moine n'est point autre ici-bas que celle des princes et des heureux de ce monde ; elle ne porte en elle-même aucun caractère d'infériorité, bien qu'avec la dure nécessité d'un travail pénible, elle ne puisse emprunter ses forces qu'à de plus vils aliments. Ainsi, sans emprunter au cloître l'héroïsme d'une vie entière de prières et de macérations, le monde, pour alimenter sa ferveur, doit néanmoins aspirer, par des pratiques moins extraordinaires, à la sublimité des mêmes vertus. La grandeur absolue de la sainteté ne tient pas plus au milieu dans lequel elle respire, que l'éclat réel de l'astre du jour ne tient au voile de nuages qui nous en dérobe les rayons. Il n'existe point, en ce qui concerne les mêmes devoirs, une vertu pour le monde, une autre pour la solitude; il n'en existe qu'une seule, la même pour tous, laquelle ne saurait admettre de différence que dans les moyens employés pour l'acquérir, et dans le degré de perfection auquel elle peut être élevée par le cœur de l'homme.

Ainsi, Jean repoussait leurs allégations, réfutait leurs sophismes, mettait à jour tous leurs piéges, anéantissait tous leurs secrets complots. Mais, toujours victorieux, il ne laissait pas de subir insensiblement l'influence des vaincus; chaque assaut, bien que repoussé victorieusement, laissait néanmoins toujours une brèche; ses dangereux amis avaient trouvé le moyen infaillible de le dominer en multipliant leurs défaites. Semblable au général grec qui, s'affaiblissant dans ses victoires, arriva, de triomphe en triomphe, jusque sur le bord de l'abîme où s'engloutirent pour jamais sa fortune et son empire, Jean, toujours vainqueur de l'impiété, la suivait à grands pas; sa foi, comme sa vertu, dans le tourbillon d'une société mouvante qui se transforme et s'élabore, paraissaient exposées à se perdre à jamais dans un triste naufrage. Ses sens, son âme et son cœur, tout était aux plaisirs du monde; il en fait lui-même un sincère aveu. Le monde était à peu près son maître, ou plutôt son tyran; sa perte n'était donc plus qu'une affaire de temps, et l'on pouvait prévoir, dans un délai donné, l'époque certaine de sa chute.

Le paganisme d'Antioche, décimé, battu, mais encore debout, contemplait avec une complaisance secrète le triomphe que semblait lui préparer cette défection de la plus belle intelligence de l'Église. Libanius lui tendait les bras; il espérait en lui, pour effacer la honte qu'avait fait rejaillir sur le culte de ses idoles la mort de Julien l'Apostat. Ce prince expirant, dans un suprême accès de rage, avait lancé contre Jésus-Christ un sang impur, qui, sans pouvoir atteindre son but, était retombé comme un opprobre sur sa mémoire et sur ses dieux. Si Jean eût pu se laisser entraîner par Libanius, le paganisme était vengé; mais, bien que tout semblât de nature à faire redouter ce malheur, ce malheur cependant était chose impossible : l'Oronte eût plutôt remonté vers sa source; les jeunes intelligences chrétiennes, après avoir secoué les ignobles lambeaux des superstitions d'un autre âge, ne pouvaient plus

en accepter les puériles initiations, ni s'exposer au danger d'en contracter les souillures. Jean pouvait donc se pervertir, mais repasser au paganisme, jamais ! Qu'allait devenir cependant, au milieu de tant d'écueils, cette âme autrefois si docile et l'objet d'une éducation si chrétienne? Quel avenir attendait l'édifice cher et sacré d'Anthuse, de Cartérius et de Diodore ?

A l'époque où Jean semblait flotter entre le monde et l'Église, une persécution cruelle étendait ses ravages en Orient. Après la mort de l'empereur astrologue et pontife, Jovien, le premier de ses gardes, « homme illustre et d'un grand mérite, » dit l'historien Fleury, réunit sur sa personne les suffrages des grands officiers de l'armée (363). Élevé par eux à l'empire, il reçoit les titres de César et d'Auguste, et sauve l'armée par un traité désavantageux mais nécessaire. Puis il fait conduire à Tarse, en Cilicie, le corps de Julien, dont les funérailles « furent célébrées à la manière des païens, » et présidées par Procope, historien et général, chargé de cette mission en qualité de parent et d'ami de Julien l'Apostat. Ces funérailles furent accompagnées des malédictions universelles, et c'était justice, car Julien avait laissé, dans son palais d'Antioche, des coffres pleins de têtes et des puits remplis de corps humains.

Jovien rend la paix à l'Église et remet la croix au Labarum. Devant son attitude, le paganisme recule, les sophistes déposent le ridicule Tribonium, et les évêques bannis revoient leurs églises, qui s'ouvrent au flot des populations chrétiennes. L'empereur soutient Athanase contre les persécutions de l'arianisme, et l'Église d'Orient semble voir reluire pour toujours ses jours de triomphe et de paix. Mais Jovien (364), à son passage dans la ville d'Ancyre, en Galatie, avait provoqué peut-être la haine des ennemis du nom chrétien; il y prit les ornements consulaires, dont il voulut revêtir aussi son fils Varronien. Aucune manifestation, cependant, ne vint lui révéler de conjuration dans la population d'Ancyre, mais à Datastane, sur les confins de la Galatie et de la Bithynie, il fut trouvé sans vie, « la nuit du seize au dix-septième de février (364). »

Immédiatement après sa mort, Valentinien, chef de la seconde compagnie des Scutariens, est proclamé par l'armée. Le nouvel empereur reste en Occident, pour y soutenir, contre les barbares, la fortune de l'empire, et prêter un puissant secours au maintien de la foi. Mais deux grandes fautes viennent paralyser ses plans et ternir sa gloire. Il livre l'Orient à Valens, son frère (366), et, dans Rome, il laisse au Capitole l'autel de la victoire. Valens, après le concile de Lampsaque (370), se pose en protecteur des ariens. Il échoue devant saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nazianze ; mais il porte partout la persécution et la terreur. Sous ses auspices, Aétius, l'ami de l'Apostat, ravive l'hérésie, par l'addition de nouvelles et ridicules erreurs, dont saint Épiphane fit bonne justice, dans son *Histoire des hérésies.*

CHAPITRE III

Amis chrétiens : Évagre, Basile, Maxime et Théodore, saint Mélèce. Baptême. — Ordination. — Exhortations à Théodore.

Comme l'ange qui veille sur le sommeil de l'enfant au berceau, l'amitié chrétienne veillait, pleine de craintes et de sollicitudes sur le sommeil de l'indifférence, auquel Jean semblait vouloir abandonner les plus beaux jours de sa vie. Évagre, toujours vigilant et dévoué, le suivait du regard au milieu des fêtes d'Antioche. Évagre, apôtre infatigable et vertu sans tache, avait compris que cette âme pouvait être emportée un instant dans le tourbillon des aberrations humaines, mais que Dieu ne l'avait laissée temporairement aux illusions du monde, que pour la réclamer bientôt et l'enchaîner pour toujours à sa croix. Cet ami veillait donc sans cesse ; il fut à la fois, pour le jeune prédestiné, l'œil et la voix de la divine Providence ; il attendait avec anxiété l'heure de l'appel de Dieu ; cette heure ne tarda point à sonner.

Le cœur de Jean n'était pas créé pour se nourrir de l'appât empoisonné des séductions mondaines ; son regard pénétrant avait sondé la profondeur de cet abîme, dans lequel il se voyait descendre à grands pas. Souvent, il s'était demandé dans ses doutes : que sont les plaisirs que m'offre le monde? Ils sont une fascination fugitive, qui ne laisse après elle qu'un souvenir amer, quelques heures isolées d'éclat et d'agitations fébriles ; et puis ? Rien, si ce

n'est un vide immense qui semble être pour le cœur un élément mortel, un vague indéfini dans lequel l'âme se consume en vains et stériles désirs. Il n'avait encore fait qu'approcher ses lèvres de la coupe enchanteresse, et déjà, le cœur desséché, l'âme exténuée, les entrailles, en quelque sorte, brûlées par ces ardeurs impures, il cherchait un rafraîchissement dans le souvenir des jours si doux de son enfance. Telles étaient ses dispositions intimes, lorsque la voix d'Évagre arriva jusqu'à lui.

Une autre amitié, véritable reflet de la charité divine, le suivait fidèlement dans toutes les phases de ses égarements temporaires; un autre ange planait au-dessus de lui, c'était le cœur de Basile. Basile était un ami de prédilection, et Jean semble toujours se reposer avec bonheur dans le souvenir de cette amitié si tendre et si chrétienne; et c'est justice, car il lui doit peut-être le bienfait de sa vocation.

« J'avais, dit-il lui-même, de nombreux amis, intimes « et sincères, également fidèles et sensibles aux devoirs « de l'amitié; mais l'un d'eux, dans son attachement, lais- « sait les autres aussi loin derrière lui que ceux-ci s'é- « taient élevés au-dessus des amis ordinaires. Toujours « inséparables, nous nous étions suivis pendant tout le « cours de notre éducation. L'application aux mêmes « études, sous les mêmes maîtres, une ardeur, une ému- « lation égales sous l'influence des mêmes leçons; tout « concourait à nous donner la même aptitude et les mêmes « goûts.

« Cette flamme sacrée de l'amitié, née sur les bancs de « l'école, n'était point destinée à s'éteindre au vent des « sollicitudes et des agitations de la vie; car, lorsqu'il « nous fallut prendre notre essor et nous élancer dans une « autre carrière, nos pensées et nos sentiments se trou- « vèrent encore unis dans nos projets d'avenir. Bien d'au- « tres circonstances venaient resserrer les liens de cette « affection et les rendre indissolubles; le même lieu nous

« avait vu naître; nous n'avions donc point à nous préva-
« loir de la supériorité relative de notre patrie. Ma for-
« tune ne s'élevait pas jusqu'à l'opulence, et la sienne ne
« descendait point jusqu'aux limites du besoin. A cette
« conformité de notre situation matérielle, venait s'har-
« monier celle de nos projets sur le choix d'un état de vie.
« Nous étions d'une naissance également honorable; tout
« enfin tendait à cimenter notre union, par l'identité de
« nos vues et la conformité de nos sentiments.

« Mais quand arrive le moment d'embrasser la vie bien-
« heureuse et sublime des solitaires, et de franchir le
« seuil de la science des sages, de la seule philosophie,
« celle de la vérité, la balance entre nous alors n'est plus
« égale et s'incline; devenu plus léger, le bassin de mon
« ami s'élève, et le mien s'abaisse sous le poids des chaînes
« que m'imposent l'amour des jouissances profanes et les
« passions fougueuses de la jeunesse. Dès lors, notre ami-
« tié conserva sans doute sa force et sa sincérité pre-
« mières, mais de relations continues entre nous, il n'en
« exista plus. Comment, en effet, marcher de front sur
« l'océan de la vie, quand on est emporté par des vents
« opposés ?

« Mais à peine eus-je élevé la tête au-dessus des flots
« agités de la mer du monde, que je vis accourir à moi
« cet ami pour me serrer dans ses bras; non point qu'il
« fût possible de reprendre notre égalité d'autrefois, non;
« il m'avait précédé de trop loin dans la carrière; il s'é-
« tait élevé sur l'aile d'une foi brûlante jusqu'aux régions
« célestes, dans lesquelles il planait au-dessus de moi.
« Mais sa bonté si généreuse et le prix qu'il attachait à
« mon affection lui firent quitter ses autres amis, pour de-
« meurer constamment auprès de moi. C'était là le vœu
« qu'il nourrissait depuis longtemps, et dont ma pusilla-
« nimité seule avait formé le principal obstacle. Comment,
« en effet, allier une assiduité passionnée aux débats du
« prétoire, et les désirs insatiables des jouissances de la

« scène, avec l'amitié d'un homme absorbé dans les livres,
« et tout à fait étranger aux luttes ardentes du barreau ?
« Mais dès qu'il put m'entraîner à sa suite et m'associer
« à sa vie, ses sentiments, jusque-là comprimés, éclatè-
« rent subitement, comme après les douleurs d'un long et
« pénible enfantement. »

C'était l'heure de la miséricorde. Ici commence cette vie austère et sublime, où le génie et la sainteté se donnent la main, pour former une des plus belles existences que la terre ait jamais présentées en spectacle au ciel. Jean avait plongé ses lèvres dans la source empoisonnée ; il en avait goûté l'amertume; il avait touché du doigt l'édifice brillant et trompeur du bonheur terrestre, qui s'était évanoui sous ses yeux. Devant lui, le monde, les intérêts, les plaisirs, les passions de la terre, avaient à loisir étalé leur néant : le voile était tombé, l'illusion évanouie : c'était l'heure du triomphe de la grâce.

Mais avant d'entrer pour toujours dans cette atmosphère d'innocence et de paix, où l'air embaumé de la piété chrétienne avait répandu tant de charme sur son enfance, il voulut, en signe d'un éternel adieu, creuser un profond abîme entre le monde et lui, rendre impossible le retour à ses erreurs de jeune homme, et s'engager hardiment sous le drapeau de la croix. Aussi s'empresse-t-il de déposer pour toujours ses habits de vie mondaine, ces livrées odieuses des passions, dont l'éclat ne pouvait dérober à ses yeux la poussière impure du siècle qu'il avait répudié. Sa transformation est solennelle et complète; il rompt ainsi tout lien de confraternité servile avec les complices de ses erreurs; puis, revêtu des vêtements du pécheur, il remplace les insignes de la mondanité par les livrées de la pénitence; il abjure, à la face du monde, les préjugés qui furent la source des égarements temporaires de sa jeunesse; il répudie l'idole des plaisirs, à laquelle il avait eu la faiblesse de présenter son encens.

Désormais, tout est consommé; l'homme du siècle a

disparu; le saint est tout entier au pénible enfantement de l'apostolat et du martyre. Jean ne paraît plus alors que sous l'humble tunique du pénitent; le temps des plaisirs est remplacé par celui de la prière, et l'étude aride des lois fait place à la méditation des saintes Écritures. Il fait chaque jour un jeûne rigoureux; il se livre à de longues veilles, et ne consacre au repos de la nuit que quelques heures de sommeil qu'il prend, étendu sur une planche nue ou sur le pavé de sa maison. C'est ainsi qu'il commence à crucifier la nature.

Le bruit de sa réputation et de ses succès pouvait être pour son âme un dangereux écueil, ou du moins lui susciter de terribles combats. Il anéantit à jamais cet ennemi puissant; il embrasse avec ardeur les humiliations les plus intolérables; il s'attache aux pas ensanglantés de Jésus-Christ; il veut, comme lui, se clouer à la croix, et comme lui s'abreuver à longs traits au calice des amertumes et de l'ignominie.

Ses amis du monde, de la scène et du prétoire, étonnés de ce changement inexplicable, se préparent à lui livrer d'inutiles assauts; ces ardents admirateurs de son talent, jadis échos pompeux de sa réputation et prédicateurs de sa gloire, le poursuivent maintenant de leurs propos insultants et railleurs. Mais tous ces sarcasmes impuissants ne sauraient atteindre son âme. Contemplateur impassible de leurs dédaigneuses clameurs, il ne répond à leurs provocations insensées que par un élan plus généreux dans la contemplation des choses divines, et par de plus rapides progrès dans la voie nouvelle et difficile des humiliations.

Si Jean n'avait possédé qu'une intelligence ordinaire, un tel dédain des voies et des usages sanctionnés par la morale semi-chrétienne du monde, n'eût certainement offert, aux yeux de ses nouveaux détracteurs, que les apparences d'un mysticisme ridicule ou d'une stupide excentricité; mais versé qu'il était dans tous les secrets de l'éloquence, et mieux établi que jamais sur le piédestal de

gloire scientifique et littéraire où l'avait placé son incomparable talent, il imprimait à l'humilité de sa vie un caractère de grandeur et de sainteté, capable de frapper l'âme de ses détracteurs d'un sentiment irrésistible de respect et d'admiration.

Les esprits d'élite semblent toujours avoir quelque élément commun par lequel ils s'attirent, pour graviter ensemble vers un même centre de mouvement et de vie. Aussi, Jean fut-il bientôt compris et convoité par les esprits éminents du christianisme, comme il l'avait été par Libanius, le prédicateur posthume du paganisme romain.

Le siége d'Antioche était alors occupé par Mélèce : aucun personnage n'était plus capable d'apprécier le génie et les vertus de notre saint. Mélèce, que l'Église a placé sur ses autels, était l'homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu, que la divine Providence semblait avoir conduit du siége de Sébaste à celui d'Antioche, pour initier le jeune ascète à la vie du sacerdoce, et le préparer aux épreuves de la persécution et du martyre. Il avait passé lui-même par le feu qu'allumait si souvent alors la haine des persécuteurs. Envoyé trois fois en exil, par Constance, par Julien l'Apostat et par l'empereur Valens, il avait arrosé de ses sueurs le champ de l'Église, et payé sa dette à la destinée glorieuse des confesseurs.

Témoin des succès extraordinaires de Jean dans ses premières études, et de l'entraînement de son éloquence, lorsqu'il s'enivrait encore de la fumée d'une vaine célébrité, Mélèce s'était souvent bercé de l'espérance de l'associer aux ascètes de l'Église patriarchale d'Antioche; et lorsqu'il le vit terrassé, comme Saul, par la grâce divine, il s'empressa de lui donner enfin, parmi ceux qu'il appelait ses enfants, la place de choix que depuis longtemps il lui destinait. Il voulut l'avoir sous ses yeux; il était heureux de contempler près de lui cette vertu forte et sévère, dans un jeune homme au plus bel âge de sa vie. Il le prit dans son palais, se fit son ami, son maître, son père. Pen-

dant trois années qui s'écoulèrent dans les rapports intimes d'une amitié réciproque et parfaite, Mélèce initia son disciple à tous les secrets de la vie et de la perfection apostolique. Jamais la divine semence de la doctrine et de la sainteté de Jésus-Christ n'était tombée dans une terre mieux préparée et plus féconde. Jean prit son vol d'aigle, dans ce monde nouveau de la perfection solitaire et des vertus cachées du ministère des autels.

Toujours enivré, même depuis sa conversion, des éloges que lui valait l'éclat d'une élocution ravissante, il ne pouvait se soustraire au parfum séducteur de cet encens ; car il ne pouvait être que lui-même. S'il ouvrait les lèvres, dans une parole facile, limpide et brillante, sa pensée se déployait simple, claire, lumineuse et sublime. Même dans l'élément ingrat d'une conversation ordinaire, il donnait instinctivement à son langage le charme d'une naïve et séduisante simplicité. Souvent, il se sentait lui-même sous l'influence de cet entraînement de sa parole ; et la jouissance que ses auditeurs éprouvaient à l'entendre, se révélait à lui par un besoin irrésistible d'exprimer sa pensée.

C'était donc une privation vraiment cruelle que le sacrifice absolu d'un plaisir, d'autant plus légitime, qu'il était un don du Créateur, un privilége de la bonté de Dieu. Ce sacrifice, il le fait avec courage ; il condamne ses lèvres au silence le plus absolu ; puis, il fait avec ses sens un pacte sévère ; ses pensées, ses sentiments, il les refoule dans son cœur, et désormais, avant de déverser sur les populations d'Antioche ses trésors de science et de lumière, il n'ouvre son âme qu'à Dieu seul ; à lui seul, il parle à toute heure, avec lui seul, il se plaît à converser pendant le long silence des nuits ; il prête aux conseils des sages une oreille attentive ; il supporte avec patience l'arrogante stupidité des esprits forts ; il écoute avec bonté, même les fausses appréciations de l'ignorance. Enfin, à l'exemple du Sauveur, aux traces duquel il s'est attaché, ses vœux constants

et tous ses efforts tendent sans cesse à l'anéantissement de sa propre volonté.

Il n'admettait d'infraction au recueillement qu'il s'était imposé, que pour s'entretenir avec ses amis des vérités éternelles. C'est alors surtout que Basile exerça sur son esprit, cet empire que donnent à la fois l'ascendant du cœur et l'expérience de la vertu.

Mélèce était fier de son jeune ascète; il suivait, avec un regard plein d'affection et de sollicitude, et l'heureuse influence de l'amitié de Basile, et les progrès surprenants de son disciple dans la perfection sacerdotale. Le temps était venu de lui faire faire un premier pas dans la carrière du sacerdoce : une âme ainsi préparée ne pouvait s'arrêter plus longtemps sur le seuil du sanctuaire. Mélèce lui conféra donc le sacrement de baptême, puis l'ordre de lecteur. Dès lors, enrôlé dans la milice sacrée, Jean ne vécut plus que pour se préparer aux travaux de l'apostolat. Il avait sous les yeux un grand exemple : Basile, son ami, son ange tutélaire, avait franchi l'abîme qui sépare la sagesse de la terre de la folie de la croix; depuis longtemps, il avait disparu de la scène du monde, et s'était enseveli vivant dans la solitude d'un monastère.

Jean eût voulu s'envoler sur les pas de son ami pour se plonger avec lui dans les retraites inconnues, où l'on respire l'odeur du sacrifice et le parfum de la vertu; mais son âme était faite pour la lutte, et la porte du monastère ne devait s'ouvrir devant lui qu'après de terribles combats. C'est dans son propre cœur qu'allait s'établir ce champ de bataille, où la piété filiale, qui fut si longtemps un aliment à sa ferveur, allait livrer un terrible assaut à sa vocation sacerdotale.

C'est toujours le propre des desseins de Dieu, comme des vocations divines, de ne pouvoir se faire jour qu'à travers les difficultés et les obstacles. Il semble que Dieu veuille faire comprendre au cœur humain qu'il faut toujours qu'il finisse par se briser contre ses volontés. Jean

avait passé trois années dans le palais de Mélèce; trois années de séparation, c'était trop pour le cœur de sa mère. Anthuse crut devoir réclamer avec énergie sa présence auprès d'elle. Une mère ne se lasse jamais dans les exigences de son cœur. Jean crut devoir céder. Le culte de déférence et d'amour qu'il avait voué, depuis ses premières années, à cette mère si généreuse, ne lui permettait aucune hésitation; incorporé d'ailleurs et classé dans la hiérarchie sacerdotale, il ne pouvait rien avoir à redouter d'un changement de demeure, qui ne lui causait que la douleur de contempler seulement de loin, et d'envier sans cesse le bonheur de son ami.

Tous ces événements, qui semblaient faire diverger leurs vues et leurs tendances, n'avaient cependant eu pour résultat que de resserrer entre eux les liens sacrés de l'amitié qui les unissait depuis si longtemps. Jean n'était heureux qu'avec Basile, et Basile ne le quittait pas un seul instant. Il entretenait ainsi dans cette âme prédestinée le feu sacré qui, descendu du Calvaire, s'était fait un foyer permanent dans le cœur des apôtres, et de là s'était répandu pour embraser le monde.

Cette amitié, ces relations d'intimité, dans lesquelles deux cœurs également purs, également généreux, semblent, par la fusion de leurs sentiments et l'unité de leurs pensées, n'avoir, en réalité, qu'une seule vie, n'étaient pas tellement étroites, tellement exclusives, qu'elles n'admissent beaucoup d'autres affections, beaucoup d'autres sollicitudes. Elles étaient un reflet et comme une extension de l'amitié divine de Jésus-Christ, de cette amitié qui l'animait, lorsqu'il portait à la fois la tête de Jean sur son cœur, et, dans ce même cœur, la douleur inconsolable de la trahison et de la ruine de Judas. Ainsi, dans ces secrets entretiens où Basile parlait à Jean des douceurs de la solitude, Jean, tout ému des paroles passionnées, mais sincères de son ami, se sentait agité de pensées pénibles et douloureuses. Son cœur, à la fois, écoutait Basile et pensait à

d'autres amis. Ici l'apôtre se révèle; l'écrivain, l'orateur s'efface, et l'aspirant du sacerdoce s'élève à toute la hauteur de la mission divine que Dieu lui prépare dans l'avenir.

Il avait connu chez Libanius deux condisciples, deux rivaux et, par conséquent, deux amis, Maxime et Théodore. Maxime, âme faible, esprit parasite, vivant avec un certain éclat de la pensée d'autrui, capable cependant sinon de s'ouvrir une brillante carrière, du moins de parcourir honorablement celle dans laquelle une influence victorieuse l'aurait engagé.

Théodore, lui, génie vif, pénétrant, incisif, était capable de développer ou d'inventer indistinctement toutes les vérités comme toutes les erreurs; esprit ferme, plein d'énergie, de force et d'initiative, il était également versé dans la connaissance des saintes Écritures, et dans toutes les sciences des philosophes et des savants. Il pouvait devenir un saint, un apôtre, un héros dans la foi; mais adorateur exclusif de la pensée, toutes les voies de l'hérésie lui semblaient accessibles; de même qu'avec son cœur sensible et son âme fortement trempée, il pouvait, dans des circonstances données, s'inspirer de tous les nobles et généreux sentiments du sacerdoce chrétien.

Jean avait compris ces deux hommes et voulait les donner à l'Église. Il fallait donc les arracher au plus vite à l'entraînement des préjugés et des passions, à l'atmosphère empestée du monde, et les retirer de cette pente rapide, qui s'incline et vient plonger dans l'abîme de l'erreur et du vice. Il pensait qu'abrités dans la clôture d'un monastère, ils ne pourraient plus être atteints par le vent mortel des passions. Il pensait qu'en cet asile de la grâce divine, ils sauraient ouvrir leur âme à la brise rafraîchissante et pure, qui semble n'avoir quitté l'éden que pour se réfugier dans l'asile de la prière, de l'innocence et de la paix. Il ne se trompait point : Maxime s'appropria bientôt l'esprit, les vertus, la vie du monastère; et cet homme, dont la contagion du siècle n'eût fait peut-être qu'un bril-

lant sectateur des vices et des préjugés du monde, devint, en peu de temps, sous l'égide puissante des règles monastiques, l'ardent et sincère imitateur de Jésus-Christ.

Quant à Théodore, il avait devancé de bien loin son compagnon d'études; emporté par son caractère et soutenu par l'énergie de sa volonté, qui l'eût sauvé pour toujours, s'il eût été fidèle à la grâce, il eut bientôt atteint les limites, sinon de la perfection monastique, du moins de la régularité dans les pratiques austères de la communauté. Mais cette âme ardente, inquiète et jalouse de tout voir et de tout connaître, ne persévéra pas longtemps dans les voies uniformes d'une vie où tout est soumis à la rigueur d'une règle inflexible; il s'ennuya bien vite de la monotonie de cette existence, qui ne pouvait offrir chaque jour à son avide curiosité quelque chose de nouveau. Dans un moment fatal, ses regards se reportent vers le monde, et son cœur n'aspire bientôt plus qu'à s'abandonner sans réserve à ses illusions. Dès lors, il n'est plus à ses devoirs; son corps seul reste enfermé dans la clôture : son esprit et son âme en ont franchi les limites.

Pendant que Jean, son ami, plein de sécurité, rendait grâce à Dieu de sa vocation et de sa persévérance, Théodore, fatigué d'une carrière dont il n'était plus ni digne ni capable, rêvait, sous le froc, aux plaisirs, aux jouissances, aux aberrations du siècle. Ce n'était plus un religieux, un moine; c'était une sorte d'être sans nom, moine sans volonté de cœur et laïque sans liberté.

Une parole brûlante eût pu rallumer dans cette âme le feu de la ferveur chrétienne qui commençait à s'éteindre; mais la voix de Jean ne se faisait plus entendre à Théodore, et la lumière vacillante de sa foi ne suffisait plus pour le soutenir. Avec la ferveur s'éteignait aussi l'amour de la vie cénobitique. Dès lors, Théodore ne pouvait que souffrir dans un asile, où tout semblait lui reprocher son apostasie secrète. Aussi sa détermination est-elle prise. Il quitte honteusement le froc, se revêt d'habits séculiers,

abandonne le monastère, et revient payer au monde le tribut de ses faiblesses et de ses erreurs. Semblable à ces hommes qui se prennent à rougir de pouvoir compter, dans le cours de leur existence, quelques années exceptionnelles de pratiques chrétiennes, et qui se plongent sans souci dans une licence effrénée, pour rompre irrévocablement avec leur passé, Théodore s'empresse de répudier à la face du monde, et cherche à faire oublier les années de sa ferveur monacale; et pour s'enlever toute appréhension d'un retour éventuel à ses premiers sentiments, il élève une barrière infranchissable entre le cloître et lui. Tout semble donc consommé pour jamais; il se prépare à s'engager dans les liens du mariage; son choix est fixé; quelle chute!

Si Dieu permet qu'il se rencontre quelquefois dans la vie des heures de malheur, c'est qu'il sait toujours placer à côté de l'infortune la main de l'ange qui soulage et console; comme auprès de la plante vénéneuse, la plante salutaire qui guérit; comme auprès du désespoir, la voix de l'ami qui rappelle à l'amour de la vie. Dieu contemplait sans doute, avec amour et pitié, cette âme dévoyée, qui se tourmentait pour courir à sa perte, comme elle eût dû s'agiter pour s'arracher aux piéges inextricables où l'avait plongée son orgueil. Aussi lorsque Théodore se berçait de l'infernale espérance d'une ruine irrémédiable, et se croyait à l'abri de tout secours divin, une voix bien connue arrive jusqu'à son oreille, voix affectueuse, entraînante, irrésistible.

C'était Jean, l'instrument de Dieu, qui veillait au salut de Théodore, et qui réclamait, au nom du ciel, l'âme déposée par lui dans l'asile inviolable d'un monastère. Ou plutôt c'était encore l'autre Jean, le disciple bien-aimé, qui courait arracher à la mort éternelle l'enfant et l'ami qu'il avait engendré spirituellement à la vie de la grâce, et dont le monde avait fait sa proie.

Ce fut plus que de la surprise pour Théodore que cette nouvelle intervention de son ami, de cet ami vigilant et

fidèle ; il en fut atterré. Mais toute résistance était inutile : il fallut céder. Cette parole de Jean, autrefois douce et puissante, paraissait n'être plus une parole humaine ; elle avait pour lui quelque chose de divin qui le faisait tressaillir et qui pénétrait, comme un remords, jusqu'au fond de son âme. Il sentit que ce n'était point la voix d'un homme, mais celle de Dieu même qui lui reprochait sa faiblesse, et qui le rappelait à ses premiers engagements.

L'antiquité nous a transmis ces exhortations à Théodore, où Jean, transporté sans doute par l'Esprit de Dieu, s'élève au-dessus de tout ce qu'a produit jusqu'alors l'éloquence humaine. « Aussitôt que Jean eut appris, dit « l'historien Sozomène, que Théodore était presque tout « absorbé dans des préoccupations séculières, et qu'il son- « geait à s'enchaîner dans les liens de la chair, il lui fit « parvenir une lettre, dont les expressions et les pensées « ont un caractère trop divin, pour pouvoir être soumises « à l'appréciation d'une intelligence humaine. A peine « cette lettre fut-elle tombée sous les yeux du coupable, « que le repentir descendit immédiatement dans son « cœur. Il se dépouille de ses biens, renonce à ses projets, « et, sauvé par le zèle de saint Chrysostome, il vient re- « prendre sa vie première de philosophe chrétien. » Heureux s'il avait eu toujours auprès de lui ce cœur sacerdotal pour le comprendre, cette main amie pour le soutenir, et ce feu sacré du zèle apostolique pour embraser son âme !

Ces exhortations de saint Chrysostome signalèrent à l'Église ses premiers pas dans la carrière de l'apostolat, et, par ce début, il se plaçait au premier rang parmi les orateurs chrétiens.

Ces deux chefs-d'œuvre forment un splendide panorama de toutes les vérités chrétiennes. L'économie de la miséricorde et de la justice divines s'y reflète avec ses terreurs et ses charmes ; la vie future s'y retrace dans tous ses triomphes, et la justice divine s'y déploie dans toute la

majesté de sa grandeur; elle présente successivement, et sous tous ses aspects, l'horreur indescriptible de ses supplices.

Au premier plan de cet incomparable tableau nous apparaît, dans toute sa détresse, l'état lamentable de l'âme déchue; puis arrivent, l'espérance du pécheur, la pitié que ses égarements inspirent, la toute-puissance de la pénitence chrétienne, à laquelle aucun crime, aucune infidélité ne peut échapper; enfin, le cœur compatissant et tendre de Jésus-Christ, qui ne cesse de s'ouvrir au repentir sincère.

Après ce début magnifique, saint Chrysostome établit les qualités de la vraie pénitence du cœur et le caractère essentiel du péché, qui, même lorsqu'il atteint les proportions les plus monstrueuses du crime, s'efface toujours sous la rosée de la grâce divine.

Dans ce préambule, le jeune apôtre a fait entrevoir à Théodore la voie du salut, qui lui reste toujours ouverte et toujours prête à le recevoir; maintenant il déchire le voile du séjour des ténèbres et des damnés. Les tortures éternelles des réprouvés, la flamme inextinguible qui les dévore, la perte irréparable du royaume du ciel, plus cruelle encore que les tourments sans fin des victimes de la mort, les témoignages effrayants de tous les siècles, qui retracent d'une manière saisissante l'appareil redoutable du jugement dernier, toutes ces vérités terribles viennent successivement sous sa plume, comme pour creuser entre le monde et Théodore un abîme qu'il ne puisse plus jamais franchir.

A côté de cet océan de feux vengeurs, le saint lui fait contempler la multitude innombrable des anges rebelles, dont il forme la demeure, ainsi que le royaume glorieux du ciel qui nous est destiné. Puis se déroulent à ses yeux les beautés infinies et l'image ravissante des délices de la vie future. La grâce des formes corporelles ne peut ici-bas que se flétrir; mais les beautés d'une âme sans tache

peuvent sans cesse s'accroître et se développer en splendeur.

L'infortuné Théodore apparaît alors plongé dans la honte et la confusion, lorsque son ami le représente entraîné par les attraits d'une jeune fille. Hermione la Syrienne le tient enchaîné par ses charmes. Cette apparence éphémère et trompeuse, qui passe, en les embellissant, sur les traits du jeune âge, c'est un mensonge, dit le jeune docteur, c'est un mensonge qui se révèle bientôt sous la main impitoyable du temps. La beauté de l'âme, seule, est une vérité pleine d'irrésistibles attraits. L'âme la plus céleste peut, sans doute, perdre ses charmes et se flétrir, mais elle peut aussi toujours sortir de son avilissement plus glorieuse et plus belle.

Les débuts de la pénitence, de ce retour de l'homme à sa beauté primitive, semblent offrir un aspect rebutant et de nature à briser toute l'énergie de la volonté ; mais que les voies en sont faciles, et que les fruits en sont doux ! Ici, dans l'œuvre de saint Chrysostome, la vérité se confirme par des exemples, qui sont un dernier trait de lumière, mais un trait victorieux. Le jeune apôtre semble avoir compris qu'il a fait la conquête de l'âme égarée de Théodore ; il termine sa première exhortation par les conditions essentielles de la vraie pénitence, de la pénitence qui fléchit le cœur irrité de Dieu.

La seconde exhortation est une élégie pleine de tristesse sur les défaillances et les versatilités de la nature humaine. L'humanité, frêle et sans vigueur, tombe au premier écueil, et se relève, appuyée sur la première main qui se présente pour la soutenir. Tout s'altère, se modifie et change de face, dans la vie de ce monde. Un seul élément, l'élément final, un seul aspect de la destinée de l'homme est à l'abri des transformations d'ici-bas, et doit devenir le centre d'attraction de tous les mouvements de notre âme : c'est le ciel, c'est sa gloire, ce sont ses délices. Les malheurs de l'infortuné Théodore, du moine déchu, déshé-

rité de ces espérances, ont ému tous les cœurs. Il est tombé, Théodore; il est captif, enchaîné, parce que son âme ne s'est pas dilatée dans la vie et dans l'amour de Jésus-Christ. Il n'existe sous le ciel qu'un seul esclavage pour l'homme régénéré par la grâce : c'est le sien, c'est l'offense faite à Dieu. Mais il faut entendre cette voix émue, qui paraît descendre du ciel pour remuer la conscience de Théodore.

Rien n'est beau, grand, solennel, comme les premiers épanchements de surprise et de deuil que fait entendre saint Chrysostome, lorsqu'il apprend la chute lamentable de son ami. « Qui donc, s'écrie-t-il, changera ma tête en « un océan de larmes, et qui placera dans mes yeux une « source éternelle de pleurs? Ah! c'est à moi qu'il appar- « tient, bien plus qu'au prophète, de faire entendre ces « gémissements et d'exhaler ces cris de douleur; car ce ne « sont pas des cités puissantes, des villes innombrables « que je pleure; ce ne sont pas des nations entières dont « je déplore la ruine; non, mais c'est une âme au moins « égale à ces empires; c'est une âme qui les surpasse « même en grandeur. Cette âme était le temple le plus « saint, le plus beau, le plus digne de la majesté divine. « L'or et l'argent ne formaient point sa parure, mais elle « resplendissait de toutes les grâces de l'Esprit saint, du « Dieu de gloire et de paix. Elle ne renfermait ni l'arche « sainte, ni les chérubins qui l'ombragent de leurs ailes, « mais elle était la demeure chérie de Jésus-Christ le Fils, « de Dieu le Père, et de l'Esprit consolateur. »

Que de majesté dans cet épanchement de sa douleur! Mais, ensuite, que de révélations des horreurs et des supplices de l'enfer, dans la description presque inspirée qu'il adresse à la conscience égarée de Théodore! « Qui pourra, « s'écrie-t-il, raconter la terreur, l'épouvante que la vue « de ces ténèbres fait pénétrer dans nos âmes? Ces feux « vengeurs, ces flammes dévorantes ne consument point, « n'éclairent point : elles sont ténèbres. Elles nous pé-

« nètrent d'étonnement, de perturbation, de frémissement « et de stupeur. Une multitude indescriptible de tour- « ments, une immense tempête de tortures se précipitent « dans l'âme tremblante, glacée et muette de remords et « d'effroi. »

Au tableau des supplices éternels des damnés, succède, comme un rafraîchissement, sous les yeux de Théodore, la description des délices ineffables du séjour des saints, comme au voyageur qui parcourt les déserts de la Syrie se présentent les oasis d'Apamée, d'Hémath ou de Palmyre. Le ciel, sous la plume de saint Chrysostome, est un océan « de clartés, de paix, de joie, d'allégresse. Là, tout « est calme et sérénité; tout est jour, splendeur, lumière. « Auprès de cette lumière, celle de notre univers est « comme le pâle flambeau de notre demeure auprès de « l'éclat de l'astre du jour. Là, point d'obscurités, point de « nuages; la chaleur vivifie, les corps s'y dilatent et s'y « fortifient sans en ressentir les ardeurs; c'est un jour « éternel, qui ne s'éclipsera jamais ni sous les ombres de « la nuit, ni devant le crépuscule du soir. Il ne connaît « point l'intempérie des saisons; il ne subit jamais ni les « chaleurs de l'été, ni la glace des hivers. L'homme y jouit « sans cesse d'une plénitude de délices, qui ne peut être « comprise que par les âmes fortunées, qui s'y délectent « dans l'épanouissement d'une jeunesse éternelle. Cette « vie glorieuse est inaccessible aux chagrins, aux dou- « leurs, à la caducité de la vieillesse; car les corps y sont « transformés et pénétrés par l'élément d'une gloire in- « corruptible. Mais leur suprême bonheur, leur ineffable « délice, c'est d'y jouir, dans la confraternité des anges, « des archanges et des puissances du ciel, de la présence, « de l'amour et de la familiarité de Jésus-Christ. Théodore, « ô mon frère, élève ton âme et ton cœur au-dessus de « la voûte des cieux, et contemple la transformation éton- « nante de toute créature. »

Ici se déploient, avec une magnificence incomparable,

toutes les beautés et toutes les manifestations glorieuses de la vie future, du moins dans les formes et les limites accessibles à l'intelligence humaine. Jamais, chez aucun peuple et dans aucune langue, l'esprit de l'homme n'avait pris un essor plus sublime; jamais la parole humaine ne s'était revêtue de plus de splendeurs. C'est à la vue de ces pages étonnantes, qu'il fut permis à l'historien Sozomène de s'écrier, dans ses transports d'admiration : « Cette « éloquence est trop divine, pour qu'il soit possible d'en « retracer même l'image, dans l'étroite mesure d'un lan- « gage humain.

« S'il était possible, ajoute le jeune docteur dans la se- « conde exhortation, qu'une lettre emportât avec elle des « gémissements et des larmes, j'en aurais rempli ces pages « que j'adresse à votre cœur; car je pleure; je pleure de « ce que je ne vois plus votre nom parmi les noms de mes « frères. Je pleure, parce que vous avez déchiré, foulé « sous les pieds le contrat d'intime amitié qui vous en- « chaînait à la croix de Jésus-Christ. C'est là le malheur, « à jamais lamentable, qui pénètre mes sens d'un frémisse- « ment de crainte, d'angoisse et d'horreur. » Après ces paroles, un tableau saisissant des fragilités de la nature et de l'instabilité des institutions, de la puissance, des richesses et de la gloire de ce monde; un récit émouvant de la douleur des chrétiens qui gémissent sur l'apostasie de Théodore; enfin, un exposé touchant de la liberté de Jésus-Christ et de l'esclavage et du malheur du péché, ne laissent plus subsister aucune trace des impressions qu'avaient produites et la beauté d'Hermione et les illusions mensongères du monde. Théodore ne résiste plus; il est vaincu; la voix de l'Église l'appelle; il revient à cette mère qui lui tend les bras.

D'après Henrion, ces deux exhortations furent écrites par le saint en 369, l'année même de son baptême, un an environ

avant qu'il se retirât chez sa mère. Stilting, au contraire, les place à l'époque où le saint était chez Anthuse, et l'année qui précéda son départ pour la solitude, par conséquent l'an 373, quatre ans après l'époque fixée par Henrion.

C'est vers cette époque que l'on vit tomber du ciel, dans la ville d'Arras, dans les Gaules, une pluie mêlée d'une substance laineuse, que l'on appela la sainte manne (367). Cette même année, une autre ville des Gaules, Amiens, vit proclamer empereur, à l'âge de 8 ans, le fils de Valentinien Ier, Gratien, qui sembla devoir faire le bonheur de l'empire.

Pendant que Maternien gouvernait l'église de Reims, une révélation l'appelle à Poitiers, où succombe saint Hilaire, l'une des plus vives lumières de l'Occident (368). Un disciple de ce saint, saint Martin, qui vivait paisiblement dans la solitude de Ligugé, dans la deuxième Aquitaine, et qui, plus tard, fut élevé sur le siége de Tours, commençait son apostolat la même année qu'Ancyre et Néocésarée perdaient leurs évêques, Athanase et Musonius (368).

Pendant l'absence de l'antipape Ursicin, banni de Rome par Valentinien Ier, le pape Damase assemble un concile qui frappe d'anathème les hérétiques Ursicin et Valens. Athanase en réunit un pour le même objet, dans la ville d'Alexandrie (369).

Valens l'hérétique réduit les Goths catholiques à lui demander la paix. Ces peuples s'initiaient à la pratique des vertus sous la conduite d'Ulphilas, leur évêque, de même que les Scythes voyaient leurs mœurs s'adoucir, par les soins et les travaux de saint Brétannion (369).

A l'époque où saint Chrysostome recevait l'ordre de lecteur et se liait avec Basile d'une amitié de plus en plus intime (369), saint Basile le Grand allait à Samosate, en Comagène, conférer avec l'évêque Eusèbe. Mais bientôt un autre Eusèbe, évêque de Césarée de Cappadoce, laissait par sa mort, à Basile, son église et son troupeau (370).

Le schisme était à Constantinople. A l'évêque Eudoxe succède, de par l'empereur Valens, l'arien Démophile, tandis que saint Evagre, élu par les catholiques, s'en va mourir en exil (370). Mais pendant qu'en Orient l'impie Valens donne à l'Église des martyrs, en Occident saint Marcellin, Domnin et Vincent, partis d'Afrique, abordent à Nice, dans les Gaules, et vont fonder l'église d'Embrun (370).

Le schisme d'Antioche existait toujours. Athanase remplissait le monde de ses travaux, et Lucifer de Cagliari s'éteignait, dans son église de Sardaigne (371), à l'époque où saint Martin succédait à saint Lidoire sur le siége de Tours. Ce saint bâtit le monastère de Marmoutier, anéantit miraculeusement l'idole et le temple d'Amboise. C'est cette même année, que l'Église eut à pleurer la perte de saint Hilarion d'Égypte; elle en fut consolée par les vertus de saint Epiphane, qui, sacré par Eutychius (364), occupa pendant longtemps le siége de Salamine.

CHAPITRE IV

Résultat des exhortations à Théodore.
Instances de Basile. — Plaintes d'Anthuse. — Élection de Basile.
Traité du sacerdoce.

En ramenant dans la voie son ami Théodore, Jean avait cru donner à l'Église un apôtre ; il pensait avoir attaché peut-être un diamant à sa couronne. Le savoir, l'intelligence, l'ardeur de ce nouvel ascète semblaient faire présager qu'il serait en effet, un jour, l'ornement et la colonne de l'Église. « A son habileté dans l'interprétation des Écri- « tures, Théodore joignait une connaissance remarquable « de l'art oratoire et de la science philosophique. Absorbé « de nouveau dans l'étude des règles et dans la pratique « constante de la perfection et de la sainteté, soutenu, « nourri dans sa foi, par les discours et les exemples des « saints, il ne respirait plus que pour les travaux et les « vertus du monastère. » Mais, hélas ! Jean et l'Église elle-même ignoraient alors que ce beau feu contenait un élément destructeur qui devait bientôt porter l'incendie dans l'univers chrétien. Dieu semblait leur réserver la douleur de cette humiliation et de cette amertume.

Un zèle bien plus heureux s'était emparé du cœur de Basile. Il souffrait cruellement de la présence de Jean au milieu du monde. La réclusion à laquelle le saint s'était condamné dans la maison de sa mère, ne semblait pas être

à ses yeux une sauvegarde assez puissante, pour le garantir contre toutes les séductions et tous les dangers. Il lui semblait que ce beau génie, que cette vertu sans tache allait bientôt, comme la plante étiolée du désert, languir et s'éteindre peut-être au sein d'un élément aride et mortel; car cet élément était plus fait pour inoculer des germes de mort, que pour alimenter en lui le principe de la vie. Il ne cessait de lui répéter que l'Église tenait ouvertes devant lui les portes du monastère, et que pour une mère qu'il avait à quitter dans ce monde, Jésus-Christ lui présentait là des pères, des amis, des frères. Qu'il ne serait jamais digne de Jésus-Christ qu'à la condition de savoir lui faire tous les sacrifices, même celui de son propre cœur; qu'il avait tout à redouter de la vie du siècle; que le diamant même s'use et se corrode au frottement des substances les moins dures, et que la plus héroïque vertu laisse toujours emporter quelque chose de son éclat, au contact habituel des traditions du monde.

Jean ne cherchait point à réfuter ces exhortations pressantes de son ami, car sa conscience et son cœur parlaient avec Basile.

« Il ne cessait, dit-il lui-même, de me conjurer de me « joindre à lui, de prendre la fuite ensemble, et d'aller à « l'aventure, loin du toit paternel, nous choisir une habi- « tation commune. Un moment, je me laissai persuader, « et notre projet était sur le point de s'accomplir. Mais les « sollicitations incessantes de ma mère ne me permirent « pas d'accorder à mon ami cette consolation, ou plutôt, « de recevoir de lui cette insigne faveur.

« Car dès que cette mère trop aimée a le pressentiment « de mon projet de départ, elle m'aborde, me prend la « main et me conduit dans sa chambre particulière; puis « elle s'assied auprès de moi, sur la couche même où j'a- « vais reçu le jour, et là, fondant en larmes, elle ajoute, à « ces sanglots qui me déchirent le cœur, des paroles en- « core plus attendrissantes. Ainsi s'exhala sa douleur :

« Cher enfant, il ne m'a pas été donné de jouir bien « longtemps des vertus de votre père : tel fut sur nous « l'arrêt de la volonté de Dieu. J'ai passé des douleurs de « l'enfantement au deuil de sa mort, qui nous légua, dans « notre abandon, à vous, la destinée d'un orphelin, à moi, « jeune encore, les soucis et les peines d'un veuvage, que « l'on ne saurait apprécier que lorsqu'on en a ressenti les « rigueurs. Non, on ne pourrait point rendre par des pa- « roles les mugissements de cette tempête, qui menace « d'engloutir une jeune femme à peine sortie de la maison « paternelle, dépourvue de toute expérience dans les af- « faires, et cependant plongée tout à coup dans un deuil « accablant, et forcée d'embrasser des sollicitudes et des « travaux au-dessus de son âge et des forces de la nature.

« Que de fardeaux en effet et que d'obligations lui sont « imposées!... Secouer la paresse de ses serviteurs, sur- « veiller leurs vices, déjouer les mauvais desseins de la « famille, endurer avec énergie et courage les exactions « et la dureté barbare des préposés des impôts, tels sont « quelques-uns des devoirs d'une mère. Quand c'est une « fille que le père, en mourant, laisse après lui sur la « terre, elle est sans doute pour sa mère un grand sujet « de sollicitude, mais que de charges matérielles, que de « craintes de moins!... Un fils, au contraire, que de sou- « cis chaque jour, que d'alarmes il cause à sa mère! sans « parler des énormes sacrifices qu'exige une éducation « qui soit en harmonie avec la position sociale qu'occupe « la famille.

« Mais tous ces tourments ne m'ont point inspiré la « pensée de chercher un appui pour ma faiblesse, de « m'engager dans de nouveaux liens, et d'introduire un « nouvel époux dans la maison de votre père. Pour vous, « je restai toujours dans l'agitation et la tempête. Ap- « puyée avant tout sur le secours du Ciel, je n'hésitai « point à m'engager dans le creuset de fer d'un long et « pénible veuvage. Je trouvais un charme continuel à tous

« mes maux, dans le bonheur de vous voir et de conserver
« en vous, auprès de moi, la parfaite et vivante image de
« l'époux qui, sous mes yeux, s'était endormi dans la
« tombe.

« Ainsi, dans l'âge le plus tendre, lorsque vous n'aviez
« pas même encore appris à bégayer quelques paroles, à
« cet âge où l'enfant inonde le cœur de sa mère de joie et
« de bonheur, vous fûtes pour mon âme une source d'inef-
« fables consolations.

« Et vous n'avez point à m'adresser le reproche que, si
« j'ai su porter avec courage une viduité prématurée, les
« brèches faites à votre patrimoine ont dû m'en alléger le
« pesant fardeau : je sais que plus d'un orphelin s'est vu
« frappé du coup irréparable d'un tel malheur ; mais,
« quant à moi, j'ai conservé dans son intégrité tout votre
« patrimoine, et si, pour vous maintenir dans un rang
« digne de votre naissance je n'ai reculé devant aucun sa-
« crifice, c'est sur ma propre fortune, sur le patrimoine
« de mes pères, que j'ai fait peser toutes les charges que
« m'imposait l'accomplissement de ces obligations.

« Et gardez-vous bien de voir dans mes paroles, même
« l'apparence d'un reproche ; non, mon fils, je ne vous re-
« proche rien ; mais, en retour de tant de privations, de
« tant de sacrifices, votre mère vous demande une grâce,
« une seule grâce : ne me replongez pas dans l'horreur
« d'une seconde viduité ; n'allez pas rouvrir la source des
« larmes qui, pendant si longtemps, ont inondé le tom-
« beau de votre père... Mon fils, ne me quittez pas !... At-
« tendez que je meure ; mon heure n'est peut-être pas
« éloignée : dans le jeune âge, on conserve l'espérance
« d'atteindre aux jours d'une longue vieillesse, mais pour
« moi, parvenue au déclin de ma vie, je n'ai plus désor-
« mais en perspective que la mort.

« Ah ! lorsque vous m'aurez déposée dans la tombe, et
« que vous aurez mêlé mes cendres à celles de votre père,
« partez alors pour de longs voyages ; franchissez les

« mers, car vous n'aurez plus sur la terre aucun lien qui « vous puisse retenir ; mais tant que je respire, ayez le « courage de partager ma demeure et de vivre auprès de « moi. N'allez pas offenser Dieu par un stérile et vain ca- « price : et quel mal vous ai-je fait, ô mon fils, pour me « plonger ainsi dans un tel abîme de douleurs !...

« Si j'ai mérité le reproche de vous avoir impliqué dans « les sollicitudes et les embarras de la vie de ce monde, et « de vous avoir imposé la direction de mes intérêts per- « sonnels, ah ! j'y consens alors, foulez aux pieds les lois sa- « crées de la nature ; fermez votre cœur au souvenir de « votre éducation, aux témoignages d'amour de votre mère ; « n'écoutez plus rien, fuyez-moi comme une ennemie « acharnée à votre perte ; mais si j'ai tout fait pour vous « préparer une douce et paisible existence, brisez, si vous « le voulez, tous les autres liens, mais que celui-là, du « moins, que celui de la reconnaissance et de la piété filiale « vous retienne toujours auprès de moi !... — Vous avez, « dites-vous, de nombreux et fidèles amis, eh bien ! quel « est celui d'entre eux qui puisse vous faire jouir des « avantages d'une aussi grande liberté?... Non, mon fils, « croyez-en celle qui vous a donné le jour, il n'en est pas « un seul qui puisse travailler à votre avenir et s'intéres- « ser à votre honneur autant que le cœur de votre mère. »

« Telles et plus nombreuses encore se reproduisaient à « chaque instant les instances de ma mère ; immédiate- « ment, j'allais les transmettre à mon généreux ami ; mais « toujours insensible à ces paroles, il renouvelait ses sol- « licitations avec plus de persévérance et d'énergie.

« Telle était entre nous la situation ; Basile ne cessait « de réitérer ses pressantes observations, auxquelles je « n'opposais qu'une faible et molle résistance, lorsqu'un « bruit public vint nous jeter l'un et l'autre dans un « trouble inattendu : il s'agissait de notre commune élec- « tion pour la dignité du sacerdoce. A cette nouvelle, je « me sentis saisi d'un sentiment inexprimable de crainte

« et d'étonnement; je redoutais d'être enchaîné contre ma « volonté; mais aussi j'étais surpris, et je faisais d'inutiles « efforts pour m'expliquer quels pouvaient être, de la part « des électeurs, les motifs et l'origine des vues qu'ils ma- « nifestaient à notre égard. En jetant les yeux sur moi- « même, je ne pouvais rien apercevoir qui fût de nature « à me faire paraître à la hauteur d'une telle dignité.

« Alors cet ami généreux me prend en particulier; il « me donne communication de l'étonnante nouvelle; il me « prie de ne point rompre en cette circonstance l'unani- « mité de nos pensées et de nos sentiments, ni l'harmonie « que l'on signalait partout avec édification dans notre at- « titude et dans nos procédés. « Pour moi, me disait-il, je « suis prêt à m'attacher à vos pas, quel que soit le parti « que vous veuillez prendre : l'élection ou la fuite, n'im- « porte, je suis avec vous. »

« Ainsi parla Basile. Assuré désormais de ses disposi- « tions, et convaincu que ce serait blesser les intérêts « communs de l'Église entière que d'aller, par considéra- « tion pour ma propre faiblesse, enlever au troupeau de « Jésus-Christ le zèle et la capacité de ce jeune et ver- « tueux pasteur, je m'abstins de lui révéler mes intentions « particulières sur l'éventualité présente, moi qui jusqu'à « ce jour n'avais jamais pu supporter la pensée de lui dis- « simuler même une seule nuance de mes impressions et « de mes projets.

« Je fis donc violence à mon amitié; je répondis vague- « ment qu'une telle préoccupation était chose superflue, « pour un événement qui n'avait pas de raison d'être et « qui, d'ailleurs, nous apparaissait dans un avenir encore « lointain, qu'enfin ces réflexions pourraient être, dans un « autre temps, et plus utiles et plus opportunes. Je lui « persuadai de ne plus s'en faire un sujet d'inquiétude; « je lui fis concevoir la confiance que si l'événement ve- « nait à nous surprendre, je partagerais en tout point sa « conduite, et me conformerais fidèlement à ses détermi

« nations. Ces assurances rendirent la paix à l'âme in-
« quiète de Basile.

« Peu de temps après, arrive parmi nous l'Évêque con-
« sécrateur qui devait nous imposer les mains. Je me dé-
« robe à toutes recherches; mais Basile, confiant et sans
« aucun soupçon, est entraîné sous un tout autre prétexte,
« et reçoit le joug du sacerdoce.

« Il se reposait sur ma promesse de le suivre en toutes
« choses, ou plutôt il s'imaginait marcher sur mes traces.
« Il fut confirmé dans cette erreur par les paroles de quel-
« ques personnes de l'assemblée; car à la vue de sa résis-
« tance et de sa surprise, on s'était écrié, dans un mou-
« vement pénible d'étonnement : Quelle chose étrange,
« inexplicable!... Celui que l'on représentait comme le plus
« intraitable, se soumet au jugement des Pères avec défé-
« rence et respect (c'est de moi que le peuple parlait ainsi),
« tandis que celui-ci, d'un caractère docile, bienveillant
« et doux, s'indigne, s'emporte, et cherche dans sa résis-
« tance un aliment à sa puérile vanité.

« A ces paroles, qui s'associaient au souvenir de ses
« engagements, Basile semble frappé par un avertisse-
« ment du ciel; toutes ses répugnances s'effacent, il se
« soumet enfin. Mais dès qu'il apprend la nouvelle de ma
« fuite, il tombe dans un profond accablement. Il vient me
« trouver, s'assied auprès de moi, veut proférer quelques
« paroles, puis tombe accablé sous le poids de son émo-
« tion, et ne peut réussir, malgré ses efforts, à m'expliquer
« la violence qu'il a soufferte; il s'efforce de parler, mais
« la douleur arrête ses paroles sur ses lèvres.

« Le voyant en proie à l'agitation et les larmes aux
« yeux, comme j'en connaissais la cause, je me mis à sou-
« rire avec un vrai bonheur; puis je lui pris la main et
« l'embrassai malgré lui, rendant à Dieu de sincères ac-
« tions de grâces de ce que mon stratagème était enfin
« couronné d'un succès objet de tous mes vœux.

« Lorsque Basile me voit heureux et satisfait, il com-

« prend que je l'ai trompé. Dès lors, emporté par un mou-
« vement subit d'indignation, il laisse éclater son mécon-
« tentement et sa douleur. Puis la voix de la vertu se fait
« entendre, les sens s'apaisent, et dès que le calme s'est
« un peu rétabli dans son âme, il donne un libre cours à
« ses reproches. Enfin, dit-il, bien que vous affectiez un
« outrageant dédain pour tout ce qui me touche, et que
« désormais vous ne me comptiez plus pour rien, ce dont
« pourtant je ne puis connaître la cause, vous devriez au
« moins avoir quelque souci de votre considération per-
« sonnelle; car vous avez donné matière à tous les com-
« mentaires : on répète que vous vous êtes flatté de la
« vaine gloire d'une modestie qui fuit la dignité du sacer-
« doce, et nul n'est tenté d'entreprendre sur ce point votre
« justification. Quant à moi, je ne puis plus me présenter
« sur la place publique, tant sont nombreux ceux qui m'a-
« bordent chaque jour pour m'accabler de leurs reproches.
« Si je suis aperçu quelque part dans la ville, toutes nos
« connaissances communes, tous nos amis chrétiens me
« prennent en particulier, et font peser sur moi la plus
« grande partie de leurs accusations.

« Confident de ses sentiments intimes, me disent-ils,
« car rien de ce qui le concerne ne vous était caché, vous
« ne deviez pas nous laisser ignorer ses projets, mais
« nous en donner connaissance; assurément nous n'eus-
« sions pas été déçus de l'espérance de le faire tomber dans
« nos filets.

« Et moi je ne puis supporter la confusion d'avoir à leur
« répondre que votre résolution à cet égard m'était abso-
« lument inconnue; car ce serait ne leur faire voir dans
« notre ancienne amitié que le mensonge brillant d'une
« hypocrite ostentation. Et quand même cette opinion ne
« serait pas une erreur, ce qu'il m'est permis cependant
« de croire, lorsque je ne la vois que trop conforme à la
« triste réalité, puisque vous-même vous ne pourriez affir-
« mer le contraire en présence des procédés que je déplore.

« Quand même elle ne serait pas une erreur, ne faut-il « pas au moins chercher à voiler nos faiblesses, aux yeux « des étrangers dont l'opinion est en notre faveur? Non, je « ne saurais sans rougir leur révéler toute la vérité, leur « dévoiler la situation de nos rapports réciproques. Il ne « me reste plus qu'un seul parti possible : baisser les yeux, « garder le silence, me dérober à tous les regards et m'en- « fuir. Et quand même il me serait facile de me sauver de « cette première accusation, je ne pourrais échapper au « reproche de mensonge, car jamais ils ne se laisseront « persuader que vous avez refoulé le cœur de Basile, jus- « qu'à la condition de ceux qui ne sauraient avoir la pré- « tention de pénétrer dans nos pensées.

« Mais assez sur ce point, puisque vous êtes charmé du « résultat de votre conduite ; pour le reste, comment sup- « porter notre honte? Tous nous accusent, les uns de va- « nité, les autres d'orgueil ; les moins réservés de nos ac- « cusateurs font peser sur nous deux une autre imputa- « tion, et déversent l'outrage et l'injure sur les auteurs de « notre élection. « Ils ont souffert une déception, disent-ils, « et c'est une expiation légitime ; il serait juste aussi que « nous fissions rejaillir sur eux la honte d'un plus humi- « liant affront ; car on exclut de l'élection, ajoutent-ils, des « hommes dont l'âge et la vertu commandent le respect, « et voici que des enfants qui, hier encore étaient emportés « dans le tourbillon des sollicitudes profanes, pour avoir « un moment froncé le sourcil, s'être drapés dans un man- « teau noir et couvert le front du masque menteur de la mo- « destie, se voient tout à coup élevés par les Pères à cette « dignité sublime, qu'ils n'eussent pas osé peut-être ambi- « tionner, même dans l'illusion d'un songe! Ainsi, des « hommes qui, depuis les premiers jours de leur enfance, « ont consommé toute leur existence, jusqu'à l'âge le plus « avancé, dans la pratique constante des choses saintes, se « voient toujours soumis au devoir rigoureux de l'obéis- « sance, tandis que l'autorité qui commande est aux

« mains de leurs enfants, qui ne connaissent pas même
« l'existence des lois sacrées par lesquelles sont régies les
« obligations du sacerdoce.

« Et ce n'est encore là qu'une faible partie de leurs
« murmures, par lesquels ils ne cessent de m'assaillir.
« Quelle réponse opposer à ces propos accusateurs? Je ne
« sais quant à moi; c'est à vous à me dicter les termes de
« notre défense commune; car je ne croirai jamais que ce
« soit sans préméditation et par un mouvement irréfléchi
« que vous avez osé vous dérober aux suffrages des Pères,
« au risque de vous exposer à provoquer une telle irrita-
« tion dans le cœur de personnes si dignes de nos res-
« pects. Non, ce n'est point sans réflexion et sans dessein
« que vous avez pris la fuite, » et, je n'en puis douter,
vous avez tout prévu, tout calculé depuis longtemps, et
par conséquent, « à toutes ces inculpations votre réponse
« doit être prête.

« Eh bien, parlez, présentez des moyens de défense qui
« puissent imposer silence à tous vos accusateurs. Si vous
« avez envers moi des torts, si vous m'avez trompé, trahi,
« si vous avez jusqu'à ce jour exploité ma confiance et ma
« sincérité, je ne vous en demande point de réparation.
« Quelle chose indigne cependant!... Dans mon abandon,
« j'avais pour ainsi dire déposé mon âme toute entière
« dans la vôtre; mais vous, vous vous êtes enveloppé du
« voile mystérieux de la ruse, comme s'il se fût agi de
« vous soustraire aux tentatives, aux piéges d'un ennemi
« mortel.

« Si l'honneur du sacerdoce était à vos yeux un avan-
« tage, pourquoi donc votre fuite?... Et s'il vous apparais-
« sait comme un fardeau redoutable ou dangereux, pour-
« quoi ne pas en sauver celui que vous prétendez honorer
« de la première place dans votre cœur? Mais vous avez
« tout fait pour assurer ma chute; et certes il vous fallait,
« pour y réussir, appeler à votre secours la dissimulation
« et la ruse, contre un ami dont la conduite et le langage

« ont toujours été marqués, près de vous, du caractère de « la droiture et de la simplicité !

« Gardez-vous bien cependant de voir dans mes paroles « même l'apparence d'un reproche ou d'une récrimination. « Je m'abstiendrai de toute plainte, pour le cruel abandon « dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger, en » brisant cette douce unanimité de nos cœurs, où je pui- « sais autrefois tant de force et de pieuses jouissances. « Abstenons-nous donc de rappeler tous ces griefs, et li- « vrons-nous plutôt à la douceur du silence et de la rési- « gnation ; bien que cette douceur soit étrangement in- « compatible avec l'injustice de vos procédés envers moi. « Mais le jour où commença notre amitié réciproque, je « me suis imposé la loi de ne jamais consentir, s'il vous « arrivait de me causer une affliction volontaire, à vous « mettre en demeure de me présenter vos motifs d'excuse. « Or, vous ne devez pas ignorer quelle brèche vous avez « faite à notre considération, si du moins vous avez gardé « le souvenir de nos entretiens intimes et de la place que « nous occupions alors dans l'opinion publique. Tout sem- « blait nous permettre de voir la sauvegarde de notre « bonheur dans l'unanimité de nos sentiments et dans « l'union constante de nos cœurs ; et la voix publique pro- « clamait autour de nous que, de cette amitié, devait re- « jaillir sur ceux qui nous entourent, un avantage inap- « préciable.

« Je n'ai jamais, quant à moi, conçu la pensée qu'il en « pût résulter, du moins en ce qui me concerne, aucun « avantage pour autrui ; mais j'affirmais qu'il en résulte- « rait pour nous un bien considérable, celui de pouvoir « opposer un front inexpugnable aux traits de nos injustes « agresseurs. Je ne cessais de rappeler à votre esprit les « difficultés de notre époque, le nombre toujours croissant « des hommes pervers, l'absence de tout sentiment de « charité, le règne désolant de l'envie, enfin notre marche « commune au milieu des piéges et sur le penchant des

« précipices. Je déplorais cette disposition, presque uni-« verselle, à venir de toutes parts applaudir aux malheurs « qui peuvent fondre sur nous. De ce genre d'hommes, la « terre en est couverte; mais de cœurs accessibles à la « compassion, il n'en est pas un seul, ou, s'il en existe, « ceux-là forment au moins une rare exception. Tout cela « paraît tendre à nous faire redouter, dans notre rupture, « une explosion de rires de la part de nos détracteurs, et « même un malheur plus redoutable encore que le sar-« casme et la dérision. Le frère, appuyé sur le bras de son « frère, est comme une citadelle et comme une forteresse « invincible. Ah! ne tentez pas d'anéantir cette intimité « puissante qui nous unit; gardez-vous de briser cette « barrière infranchissable qui peut nous abriter longtemps « encore!

« Telles sont quelques-unes des pensées que je croyais « pouvoir confier à la garde de votre cœur. Que j'étais « loin de soupçonner le coup irréparable qui vient de me « frapper! Dans nos rapports d'intimité, j'osais croire à « la sincérité de votre âme, et je m'attachais à fortifier « ses sentiments par la douce expansion de l'amitié. Quelle « n'était point mon erreur! La vérité s'est fait jour enfin, « et l'illusion s'est évanouie! Ah! c'était un cœur malade « qu'à mon insu je m'efforçais de guérir. Infortuné que « je suis! je n'ai pu vous faire retirer aucun avantage de « ma sollicitude; et, pour moi-même, je n'ai fait que cons-« tater la stérilité de mes efforts. Empressé de repousser « loin de vous l'insistance importune de mes paroles, aux-« quelles vous avez fermé l'oreille de votre cœur, vous « m'avez lancé comme un vaisseau sans lest dans un océan « sans rivages, ne prenant nul souci de la fureur de la « tempête et des flots, au caprice desquels je suis aban-« donné.

« Arrive maintenant l'impitoyable calomnie, le sar-« casme dédaigneux, la persécution féroce, ou tout autre « outrage ou calamité, car telles sont les épreuves inhé-

« rentes à notre destinée : où m'enfuir alors? Dans quel
« sein d'ami puis-je aller déposer le fardeau de mes an-
« goisses? Qui verrai-je voler à mon secours? Qui vien-
« dra briser les efforts de mes ennemis et les réduire à
« l'impuissance? Quel cœur viendra consoler, fortifier mon
« cœur, et l'aider à supporter les erreurs des hommes? Qui?
« pas une âme! Quant à vous, vous vivrez en paix, bien
« loin du théâtre de cette guerre cruelle, et mes cris de dé-
« tresse ne pourront plus désormais arriver jusqu'à vous.

« Comprenez-vous maintenant toute l'étendue du mal
« que vous avez fait? Reconnaissez-vous, à l'heure où tout
« est consommé, les périls inévitables de la position qui
« m'est faite? Ah! c'est un coup mortel que celui dont
« vous venez de me frapper! Mais jetons un voile sur ces
« tristes souvenirs, puisqu'il n'est plus possible de révo-
« quer des faits accomplis, et que des maux incurables
« ne sont plus susceptibles de se cicatriser, même sous
« l'action des mains les plus habiles. Empressons-nous
« de les ensevelir pour jamais au fond de notre cœur ul-
« céré. Mais aux étrangers, que répondre? Qu'opposer à
« leurs reproches pour notre justification? »

Pendant toutes ces récriminations, Jean avait gardé le silence, et Basile avait pu décharger complétement le trop plein de son cœur. Il attendait enfin la réponse de son ami, qu'il regardait comme coupable. Il ne se doutait point que cet épanchement d'une noble et sainte douleur allait donner à cet ami l'occasion d'élever un des plus beaux monuments que les siècles chrétiens aient consacrés au sacerdoce.

« Bannissez, lui répondit-il, toutes vos craintes; non-
« seulement je suis prêt à répondre aux griefs que vous
« opposez à la sincérité de mes sentiments d'estime et
« d'amitié pour vous; mais encore je m'efforcerai, dans
« la mesure de mes lumières, de vous exposer des motifs
« capables de me justifier sur tous les autres points dont
« vous avez la générosité de me faire grâce. »

Tel est le début de ce livre admirable, où Jean présente à Basile sa justification complète, par l'exposé le plus sublime de la dignité, des devoirs et des vertus du sacerdoce et de l'épiscopat. Il s'excuse d'abord, ou plutôt il se glorifie de cette ruse dont on lui fait un crime, et par laquelle il a pu donner à l'Église un prêtre selon le cœur miséricordieux de Jésus-Christ.

Puis, dans un sentiment d'humilité profonde, et pour constater une incompatibilité radicale entre la grandeur du sacerdoce et sa propre faiblesse, il exalte, en termes magnifiques, la charité divine dont le sacerdoce est le prix, l'amour infini de Jésus-Christ pour son Église et la valeur presque infinie des âmes, qui ne pouvaient avoir pour rançon convenable que les douleurs, le sang et l'immolation d'un Dieu.

Le prêtre est le saint et l'ange de la terre; il est lui seul comme une armée rangée en bataille, pour défendre le troupeau de Jésus-Christ contre des ennemis innombrables, acharnés et cruels. Il est le juge de tous les crimes, le médecin de toutes les infirmités, et, par la puissance de la persuasion, il est la force qui relève l'homme pécheur de toutes ses chutes, et qui sait réparer toutes ses faiblesses.

A la prudence, à la sagesse du médecin, il unit la sollicitude, la vigilance, le dévouement paternel et l'amour miséricordieux du pasteur.

Jean proscrit sans réserve, dans l'élection du prêtre, toute considération pour l'opinion publique, pour la naissance, l'éclat de la fortune, et même pour les liens les plus sacrés de la nature. A ses yeux, l'ascendant d'une vertu solide, et surtout le feu brûlant de l'amour divin, doivent seuls faire incliner la balance et fixer le choix des pères. Ici, le jeune ascète ouvre son cœur à de douces émotions, et fait violence à la modestie de Basile, en rendant un éclatant témoignage de sa charité. Quant à lui-même, sa fuite était un devoir, une nécessité, qui n'a-

vaient pour objet que l'accomplissement de la volonté divine. Car le Sauveur ne pouvait appeler à la dignité du sacerdoce sa jeunesse, son inexpérience et son incapacité. Ni le peuple, ni les électeurs ne peuvent donc nullement lui faire un crime de ce refus, de cette juste appréciation de son insuffisance. Bien loin d'avoir eu même la pensée de leur infliger un affront, il n'a cherché qu'à les sauver du juste reproche de partialité qu'eussent provoqué de toutes parts l'éclat de sa naissance, son inexpérience et sa jeunesse.

Avec le troisième livre, Jean s'élève à des considérations sublimes ; il semble planer au-dessus du monde matériel à des hauteurs inaccessibles. C'est au ciel même, dans les secrets de la miséricorde divine, qu'il va puiser ses inspirations; et cette imagination si belle, s'élevant jusqu'au trône de Dieu, revient sur la terre, comme la figure de Moïse, toute resplendissante des reflets visibles de la beauté du ciel.

On l'avait accusé d'avoir repoussé son élection par un sentiment d'orgueil ; il s'indigne et renvoie à ses accusateurs cette pensée sacrilége, ou plutôt cet horrible blasphème. « Le seul soupçon, dit-il, qu'il soit possible à la « nature humaine de faire du sacerdoce un objet de dé« dain, est un stigmate qui révèle et flétrit à la fois les « ignobles sentiments d'un cœur capable d'en concevoir la « pensée. Car, si le sacerdoce avait à leurs yeux un tout « autre caractère que celui d'une chose ordinaire, com« mune, jamais ils n'eussent souillé leurs lèvres par l'ex« pression impie d'une telle accusation. »

Après ces paroles, Jean s'élance au ciel même, pour présenter le caractère sacerdotal dans toute sa splendeur. Rien de plus beau, de plus grand, de plus magnifique que le tableau qu'il retrace du sacerdoce chrétien. Il évoque tour à tour, avec une magnificence inimitable de langage, les lumières du ciel et de la terre, les anges et les prophètes. « Le sacerdoce, dit-il, s'exerce sur la terre, mais il

« est classé parmi les prodiges célestes ; et telle est, en ef-
« fet, sa nature ; car, ce n'est point d'un homme, d'un
« ange, d'un archange ou de toute autre puissance créée
« qu'il tient sa constitution miraculeuse, mais du divin Pa-
« raclet lui-même, qui nous ravit du séjour de la chair à
« la contemplation du ministère angélique. Aussi de l'âme
« du prêtre doit-il jaillir une lumière sans tache, comme de
« l'une de ces puissances du ciel. » Quelle dignité terrestre peut être comparable à la majesté du prêtre de l'ancienne loi ? « C'est un effrayant et terrible appareil que celui des
« rites sacrés qui précèdent la loi de grâce. Le son per-
« çant des clochettes, la disposition des grenades éblouis-
« santes, l'éclat scintillant des pierres précieuses, qui
« brillaient sur l'éphod et sur la poitrine du pontife, la
« tiare, le diadème, les longs plis de la robe flottante, la
« lame d'or, le saint des saints et le silence profond de
« l'enceinte inaccessible du sanctuaire. » Quelle majesté !

Mais en présence des mystères ineffables de la loi de grâce et d'amour, tout cet appareil éblouissant et terrible tombe, s'efface, s'anéantit. C'est ici l'accomplissement de cette parole tombée du ciel, et fixant la destinée de la loi du Sinaï : « Cette gloire n'est pas une gloire auprès de la
« splendeur incomparable qui doit l'éclipser et l'absorber
« un jour. » Voyez, en effet, dans le nouveau sacrifice, le
« Sauveur, victime immolée, étendue sur l'autel. Au-des-
« sus d'elle, le prêtre sacrificateur s'incline, adore et
« prie. Tous les fidèles resplendissent de l'éclat divin de
« son sang qui s'écoule. » Dans ce moment terrible et solennel, « croyez-vous être encore parmi les hommes, et res-
« pirer encore sur cette terre ? N'êtes-vous pas plutôt ravi
« dans les splendeurs du ciel ? Et libre de toute pensée
« matérielle et profane, votre âme, ainsi dégagée, et votre
« cœur sans tache, ne contemplent-ils pas les opérations
« mêmes du séjour de la gloire ?

« Oh ! prodige effrayant ! Incompréhensible amour du
« Sauveur des hommes ! Assis dans les cieux à la droite

« du Père, il se laisse néanmoins, à cette heure même,
« prendre et toucher par les mains de tous ses amis les
« pécheurs! Il se livre lui-même à ceux qui veulent le re-
« cevoir et lui prodiguer des témoignages d'un amour
« sincère! Voilà des faits étonnants qui frappent tous les
« yeux. Pensez-vous donc que ces merveilles puissent
« jamais devenir l'objet de notre dédain? Vous sem-
« ble-t-il qu'elles soient de nature à provoquer le dégoût,
« à mériter d'être foulées aux pieds d'une créature ter-
« restre? »

Après ce magnifique tableau de la puissance du prêtre, il interpelle les prophètes ; il évoque Élie, ses sacrifices et sa puissance sur les lois de la nature, et fait éclipser et pâlir ce pouvoir prodigieux, en présence de la puissance toute divine du prêtre chrétien.

Puis il fait appel au témoignage des rois de ce monde, comme à celui des anges du ciel. Les rois répondent par le fastueux et formidable appareil d'une puissance dont l'étendue s'arrête forcément aux étroites limites des corps qui rampent sur la terre; tandis que le prêtre chrétien commande, lie, délie sur la terre les âmes et les cœurs, et force encore la puissance divine à les lier et délier au ciel. Les anges, à leur tour, répondent qu'ils ne sont que des ministres ; et le prêtre a reçu la toute-puissance, pour le ciel et pour la terre, de juger, de condamner et d'absoudre sans appel.

Or, déverser un insultant dédain sur l'honneur d'une telle puissance, ne saurait être seulement l'effet des hallucinations d'un vain orgueil; ce serait encore une perturbation de l'intelligence, ce serait l'aberration même de la folie.

Après cela, Jean porte ses regards sur le mystère intime de la famille; il reconnaît que le cœur et le pouvoir du père ne sont rien en comparaison du cœur et du pouvoir du prêtre. Le père a pour empire la nature matérielle et morale de ce monde, tandis que l'empire du prêtre em-

brasse et la nature spirituelle et morale sur la terre, et la dispensation des plus grands bienfaits de Dieu dans le ciel.

Non, ajoute-t-il, il n'est pas possible de supposer qu'un simple motif de vaine gloire ait pu faire dédaigner un tel honneur. S'il a pris la fuite, c'est que son âme était absorbée et son esprit troublé par la considération de sa faiblesse, et par la vue de la sainteté presque divine et des difficultés insurmontables du sacerdoce.

Saint Paul lui-même, ravi jusqu'au troisième ciel, et brûlant de zèle et d'amour pour le troupeau de Jésus-Christ, saint Paul persécuté, flagellé, traîné dans les fers, éprouvait un frémissement de terreur à la vue des obligations redoutables de son divin ministère.

C'est, qu'en effet, il faut au prêtre la perfection et la sainteté des anges. Qui pourrait énumérer les maux incalculables qui viennent fondre sur le troupeau de Jésus-Christ, quand le prêtre n'est pas dépouillé du vieil homme, et que les imperfections humaines franchissent avec lui le seuil du sanctuaire? Qui pourrait raconter les désastres que causent à l'Église les passions qui résultent du seul sentiment de la vaine gloire auquel Jean a voulu se soustraire, et qu'il flétrit du nom énergique et vrai de bête féroce? Il n'aurait jamais voulu s'exposer à donner à l'Église, en acceptant le sacerdoce, l'affliction irréparable d'un tel malheur.

D'ailleurs, les obligations seules du sacerdoce ont dû le forcer à reculer devant les dangers sans nombre d'un aussi pesant fardeau. Que de vertus, en effet, il réclame!

Tout esprit de domination doit être banni du cœur du prêtre. S'il est bon, selon la parole de l'Apôtre, d'aspirer au saint ministère de l'épiscopat, on n'en doit pas moins flétrir tout désir secret d'élévation et de puissance. L'évêque doit refouler loin de son cœur cette faiblesse qui tend à s'attacher à l'exercice des fonctions sacrées, car il doit en conserver toute l'indépendance et toute la liberté.

Plutôt que de laisser porter atteinte à cette indépen-

dance de son âme, il doit être prêt à tout souffrir, comme le soldat qui combat et meurt sur le champ de bataille.

Jean paraît redouter en lui-même cet entraînement, cet esclavage de l'esprit de domination qui, seul, suffisait pour l'éloigner du sacerdoce.

Il exige du prêtre la mortification du corps, les veilles, les jeûnes; il veut qu'il se couche sur la terre nue pour prendre son sommeil.

Son âme doit être inaccessible au mouvement désordonné de la colère, par lequel l'homme devient pour tous un objet de terreur, et s'abandonne quelquefois à toute la férocité d'un animal furieux. Que de malheurs ne résultent point de cette passion indomptable!

Placé comme Moïse sur la montagne, le prêtre frappe tous les yeux de l'éclat de ses erreurs ou de ses vertus. Aussi bien que la lumière de ses exemples, le scandale de ses désordres se répand dans une sphère étendue et presque sans limites. Au respect dont il était honoré dans l'accomplissement des fonctions de son ministère, succèdent tout à coup, quand il s'égare, le mépris et la haine qui s'attachent à le terrasser, comme un être maudit, et plus odieux qu'un tyran.

A ces dangers de la vie ordinaire, Jean ajoute une description énergique de la guerre que le prêtre a toujours à soutenir dans les assemblées où doit se faire l'élection. Puis il retrace, avec son inimitable talent, la prudence et la sagesse nécessaires à l'évêque, dans le choix des veuves attachées à l'église et nourries des aumônes des fidèles. La réserve incomparable qui doit caractériser son zèle dans leur direction; son amour pour les pauvres, sa douceur, sa condescendance, sa délicatesse, pour ne pas blesser leur susceptibilité; sa prévoyance et son économie dans la gestion des revenus de l'église, qui sont le patrimoine de l'indigence; enfin, sa bonté pour les étrangers sans ressources, et sa patience miséricordieuse pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

Puis il arrive aux soins dont l'évêque doit entourer la portion la plus délicate et la plus pure du troupeau du Sauveur. Rien n'égale la sollicitude qu'il réclame pour les âmes chastes et virginales que l'Écriture appelle les épouses de l'Agneau. Que de vigilance! que d'alarmes au moindre danger! Quel père selon la nature eut jamais l'âme agitée d'autant de saintes terreurs, que celle de l'évêque chargé de veiller à la conservation de la pureté sans tache des épouses de Jésus-Christ!

Aux charges effrayantes qui semblaient le refouler loin du sacerdoce, Jean ajoute une considération toute-puissante, celle de la responsabilité, des dangers et des angoisses de l'évêque dans l'accomplissement de ses redoutables fonctions. Il a dû s'enfuir, bien qu'il fût appelé comme Moïse, qui tremblait à la vue de sa mission divine; il a frémi de terreur en pensant à la chute de Saül et d'Héli, ces élus de Dieu, qui tombèrent victimes de leur prévarication. Il s'est senti glacé d'effroi, par celle de Judas, ce serpent réchauffé dans le sein de Jésus-Christ.

Par sa fuite, il a sauvé les électeurs du poids d'une responsabilité terrible, car il ne se croit pas plus capable de diriger les âmes, que l'homme étranger à l'architecture ne l'est de faire éclore, sous le marteau des travailleurs, les formes gracieuses d'un élégant édifice; que l'ignorance de la science médicale ne l'est de rendre au malade la santé perdue; que le laboureur ne l'est de braver, sur un frêle esquif, les tempêtes et les écueils de l'Océan, le soldat de cultiver les champs, et le pilote de diriger la marche d'une armée, ou de tracer le plan régulier d'un champ de bataille.

Le prêtre est, à la fois, athlète, soldat et général d'armée, chargé de la défense de l'Église, du corps mystique de Jésus-Christ. Deux armes lui sont indispensables : l'exemple qui brille, et la parole qui transmet la pensée, qui soutient et fortifie le cœur, et qui purifie l'atmosphère où l'âme nage et respire.

La parole, d'après saint Chrysostome, c'est le médicament, c'est le fer, c'est le feu. C'est elle qui coupe, brûle et guérit. Elle est l'arme invincible du prêtre, et les miracles, sans elle, seraient frappés d'une irréparable stérilité. L'Église est une place forte, assaillie de toutes parts par des ennemis barbares et cruels, et le prêtre, seul, mais terrible comme une armée en bataille, doit connaître toutes les ruses des ennemis, assister par sa science à tous leurs conseils, et repousser tous leurs assauts par l'arme toujours prête et toujours victorieuse de la parole. La parole, c'est le glaive de feu que tient le prêtre à la porte du bercail de Jésus-Christ.

Bien que saint Paul fût investi d'une puissance supérieure à la parole, celle de la sainteté; bien que sa vie, ses œuvres, ses miracles, tout lui donnât sur les cœurs, sur les intelligences et sur la nature entière un pouvoir prodigieux, cependant, il ne dédaignait point de recourir au prestige de l'éloquence, pour la propagation et la défense des vérités chétiennes. Damas, Antioche, Athènes, Corinthe, Thessalonique, Éphèse et Rome semblent entendre encore les échos de sa voix inspirée, et le paganisme s'inclinant devant lui, le saluait du nom du dieu de l'éloquence. Ses épîtres ont changé le monde, et demeurent encore comme le rempart indestructible de toutes les Églises de l'univers.

L'évêque est constitué par l'Esprit-Saint l'homme de la doctrine et de la science divines. Docteur du monde, les œuvres de sainteté ne sauraient lui suffire. Ses lèvres doivent être les gardiennes et les organes de la science et de la sagesse.

Défenseur de l'Église et du trésor sacré des vérités chrétiennes, il doit se tenir debout, inébranlable sur la brèche, et repousser tous les traits des ennemis par les armes défensives de la doctrine et de la parole.

Au livre cinquième de cet incomparable monument, Jean s'applique à descendre des hauteurs d'où son regard

avait contemplé l'ensemble et l'harmonie des qualités et des devoirs de l'ambassadeur divin sur la terre; il s'incline vers les qualités spéciales, les devoirs et les écueils du prêtre et de l'orateur sacré; puis, il va pénétrer jusqu'au fond du cœur de ses auditeurs, pour sonder leurs dispositions hostiles et les révéler au grand jour.

L'illusion éblouissante qui résulte des éloges menteurs de la foule, vient à la fois et servir de thème à sa justification, et motiver des conseils de la plus haute sagesse. Il prend l'orateur et le conduit d'une main sûre entre les deux écueils de la vaine gloire qui s'attache et fait ombre au vrai talent, et de l'insuffisance coupable qui fait de l'orateur un indigne jouet de la malignité publique.

Il ne le fait échapper à ces dangers que pour lui faire sonder toute la profondeur d'un autre abîme. Cet abîme est celui de l'orgueil, qui s'élève et s'enflamme au contact des louanges, ou qui s'abat, sans force et sans vie, sous la flagellation impitoyable de la critique et de la jalousie.

Le peuple, quand il s'émeut, est une mer en fureur, qui ne connaît plus ses limites. Sa colère est un orage, et son exaltation s'élève en mouvements impétueux, comme les commotions irrésistibles de la tempête. Quelle sagesse ne faut-il pas pour tenir son cœur également éloigné de la bruyante exagération de ses louanges, et de l'amertume accablante de ses mépris !

Le prêtre est au peuple, au troupeau qui l'écoute, un père tendre et fort, que ses enfants ne sauraient pas plus amollir par la douceur enivrante de leurs caresses, que décourager par l'émotion attendrissante de leurs larmes, ou par le sourire insultant de leur dédain.

Si le pénible enfantement de l'esprit, que l'on appelle le travail intellectuel, est d'une incontestable nécessité pour une intelligence ordinaire, il devient une condition de vie ou de mort, de puissance ou de nullité, pour l'âme privilégiée qui s'est élevée aux dernières limites de l'éloquence. L'aigle ne se soutient que par un vol continu dans les ré-

gions supérieures vers lesquelles il a pris son essor. Ainsi le travail est le soutien de l'éloquence, et l'on ne saurait jamais pardonner à tel orateur de se laisser tomber avec nonchalance dans les régions inférieures d'un médiocre talent. Ni l'influence inattendue des circonstances, ni les perplexités subites qui compriment et glacent le cœur, ne peuvent rien contre l'attente et l'avidité du peuple; il veut toujours voir planer l'orateur au sein de l'auréole sublime, dans laquelle il aime à voir jaillir l'éclat de sa parole prophétique.

Mais, hélas ! il n'existe point ici-bas de puissance sans faiblesse, ni de grandeur sans abaissement : l'azur même du ciel est souvent obscurci par les nuages; de même, la plus magnifique intelligence ne saurait être affranchie, ni de l'imperfection temporaire qui forme le cachet de la nature humaine, ni de l'agression injuste et ténébreuse de la calomnie qui s'exhale au pied des grandeurs, comme une bave impure, de la bouche des hommes incapables, haineux et rampants. Il faut donc à l'orateur chrétien une âme forte et placée bien haut, en dehors de ces atteintes d'une détraction inintelligente et stupide.

C'est dans le cœur même de Dieu qu'il doit placer et son cœur et ses desseins, et c'est de ce cœur divin que doivent découler les inspirations et les pensées de son âme. Médiocre ou sublime, son intelligence ne doit cesser jamais de graviter vers le ciel, et le fiel intolérable de la détraction, aussi bien que l'appât irrésistible des louanges humaines, ne sauraient être pour lui qu'une sorte de fardeau fangeux qui s'attache aux nobles sentiments de son âme, pour la forcer à pencher vers la terre. Quand il succombe dans le combat, et qu'il se sent étouffer dans cette fange des impressions terrestres, alors son auréole s'efface, il dit adieu tristement et pour toujours à son zèle divin, ainsi qu'à tous ses nobles travaux.

Jean s'est vu dans une situation trop infime, au-dessous de cette grandeur du prêtre et de l'orateur sacré, pour

oser prétendre à tant d'élévation et de puissance. A ses yeux, l'ambition démesurée de l'éloquence, parmi les chrétiens, dégénère trop souvent en une véritable fureur ; il se sent également incapable et de se soustraire aux attraits séducteurs de cette ambition effrénée, et de fouler aux pieds les stupides faveurs et les aveugles applaudissements de l'opinion publique, de cette bête sauvage, féroce, indomptée, et de trancher ses horribles têtes, ou plutôt de les étouffer avant leur apparition.

Quiconque, à ses yeux, ne s'est pas soutenu sans cesse au-dessus de ce repaire hideux des passions, et n'a pas brisé le joug honteux de la faveur populaire, n'aura plus de jours sereins sur la terre : il s'est plongé pour jamais dans un dédale inextricable d'angoisses et de chagrins cruels.

Enfin arrive le dernier chapitre du sacerdoce. Jean veut porter un dernier coup au cœur ulcéré de son ami, qui l'écoute les larmes aux yeux. Il lui présente, comme en un faisceau serré, toutes les terreurs qui l'ont repoussé loin du sanctuaire, au moment de sa fuite. Le premier sentiment qui l'ait épouvanté, c'est celui du compte terrible qu'au grand jour le pasteur doit à Dieu, pour la gestion des intérêts éternels du troupeau commis à ses soins. Il semblait entendre sans cesse retentir à ses oreilles ces paroles effrayantes de l'Écriture : Soyez soumis et dociles à la voix de vos pasteurs, car ils veillent sur vos âmes, dont ils doivent rendre compte au jugement redoutable de Dieu. (Hébr., 13, 17.) Quelle sainteté que celle qui peut et doit aller sans crainte s'offrir aux investigations de l'éternelle justice ! Aussi l'âme du prêtre doit-elle briller, aux yeux de Dieu, d'un éclat plus beau que la lumière la plus resplendissante du soleil, pour que l'Esprit-Saint l'honore de sa présence divine, et qu'elle puisse dire : Ma vie n'est plus ma vie ; elle est la vie de Jésus-Christ que je possède en moi. (Galat., 2, 20.)

Il faut au prêtre une force, une énergie, une vertu cé-

leste, devant laquelle doit pâlir et s'éclipser la sainteté même des anachorètes. Pour le prêtre, tout devient piége, guerre, combat; il lui faut conquérir de haute lutte, et la paix et la résignation du cœur, au milieu des privations de la misère, et l'humble simplicité de la modestie, au milieu des superfluités de l'opulence et de l'ostentation. Il faut qu'il s'avance d'un pas assuré, dans un chemin plein de dangers, avec la candeur et la sérénité de l'âme, également éloigné d'une rusticité grossière et d'une complaisante urbanité. Quelle vigilance infatigable, quel héroïsme de sentiment et de volonté ne lui faut-il pas, pour maintenir son âme et son cœur sans souillures, et pour ne jamais les faire pencher vers l'un ou l'autre de ces deux abîmes!

Les éloges et l'adulation du peuple, cet autre fléau, qui vient, comme un vent impur et brûlant, altérer et flétrir l'éclat virginal de la vertu sacerdotale, cet hydre aux mille têtes qui peut être vaincu, mais qui ne saurait jamais mourir, ne cesse de semer des piéges sous ses pas, et ne tend à rien moins qu'à faire de l'instrument des miséricordes divines le vil et rampant esclave des fluctuations décevantes de l'opinion publique.

Du milieu de ces périls, le prêtre ne peut considérer qu'avec effroi le caractère redoutable et divin de ses fonctions sacrées. En effet, que de difficultés presque insurmontables! Près du peuple, il est l'homme, le cœur et la voix de Dieu; toutes les âmes sont pour lui des livres ouverts; près de Dieu, s'effacent devant lui Moïse, Élie et les Prophètes, car sa voix monte vers le Créateur comme celle du Père et du fondé de pouvoirs de l'univers entier. Le ciel s'abaisse devant lui, s'entr'ouvre à sa parole; à l'autel, incliné sur la personne même de Jésus-Christ, il est assisté, servi par des anges; car la victime qu'il immole est le Dieu trois fois saint.

Il est impossible à tout lecteur non passionné de jeter les yeux sur ces pages brûlantes que Jean consacre à la louange du sacerdoce, sans se sentir plongé dans une at-

mosphère divine, sans respirer à plein cœur le parfum de l'essence même de la divinité, sans se sentir tout imprégné de la majesté de Dieu. Quel spectacle, en effet, que celui qui se déploie aux yeux de la foi, dans l'étonnant mystère de nos autels !

Enivré d'enthousiasme à la vue de la grandeur infinie du sacerdoce, Jean détourne un regard enflammé vers son ami, qu'il voit attendri, fasciné par le charme de sa parole. « Et vous ne frémissez pas encore, lui dit-il, d'avoir « voulu plonger dans cet océan de lumière et de sainteté « mon âme faible et souillée, tandis que l'âme du prêtre « doit resplendir de clartés, comme le flambeau divin dont « les rayons embrassent le monde entier !

Jamais rien d'aussi grand ni d'aussi beau n'avait été pensé par les princes de l'éloquence humaine. Lorsque Jean parle des saints mystères qui s'accomplissent sur nos autels, sa voix s'élève et s'agrandit à l'égal de l'accent des Prophètes ; c'est alors un organe surhumain, qui s'étend de la nature créée, et dans la limite des facultés humaines, presque jusqu'à la grandeur de la voix même de Dieu.

Au temps où le saint traçait ces lignes, les monastères et les déserts étaient peuplés de cénobites et d'anachorètes. Le paganisme, en tombant dans la nuit, avait laissé dans les lois et dans les mœurs de fortes teintes, des traces profondes, qui faisaient encore, des palais et des cités, comme autant de repaires posthumes des vices et des passions des générations païennes, qui s'étaient enfin couchées dans la tombe pour y dormir leur éternel sommeil ; les plus saints et les plus nobles cœurs de la communauté chrétienne trouvaient plus facile de se réfugier au milieu des sables des déserts et de la solitude des montagnes, pour en disputer les oasis et les cavernes aux bêtes féroces et les transformer en des asiles de sainteté, que de braver les périls d'une société trop peu façonnée aux obligations des maximes chrétiennes. Le monde fidèle,

trop jeune encore dans la foi pour les suivre, même de loin, dans le sentier des vertus, les accompagnait de ses louanges et leur payait un juste tribut d'enthousiasme et d'admiration; ces hommes étaient pour lui les héros de la foi, les modèles accomplis de la perfection évangélique.

En présence de ce prestige de la vie solitaire, Jean a voulu placer le sacerdoce à son rang; et, sous sa plume, la sainteté, la grandeur du ministère apostolique, s'élèvent et planent dans une région sublime au-dessus de toute autre grandeur et de toute autre sainteté. Le prêtre est, comme le Fils de Dieu lui-même, un homme de douleurs et de combats; il passe au milieu des souillures du monde en lui jetant sa lumière, sans que le contact des passions humaines puisse ternir jamais la beauté sans tache de son dévouement et de sa virginité.

A la vue du danger, le solitaire prend la fuite; le prêtre demeure et combat jusqu'à la mort. Telle est l'étonnante destinée qui lui fut faite sur le Calvaire; tout pour lui vient alimenter la lutte, irriter le combat; et les traits acérés de la malignité du monde, et les soupçons calomnieux de l'injustice, et l'entraînement irrésistible de sa propre nature, et même l'aspect des châtiments rigoureux réservés à ses faiblesses, tout tend à faire de sa vie une vaste arène de combats outrés, dans lesquels, pour lui, la mort seule est le terme de la guerre et le signal du triomphe.

Jean a fui cette effrayante destinée, parce qu'il s'est senti trop faible pour soutenir une telle guerre, lui, nourri dans toutes les sensualités de la vie séculière, lui, livré si longtemps, et toujours sans défense, à ses passions, véritables bêtes féroces qu'il a nourries, caressées, et qui lui dévorent le cœur. « Aussi, gardez-vous bien, dit-il à son « ami, je vous en conjure, gardez-vous de blâmer mes « terreurs, et prenez en pitié les perplexités d'un ami que « vous voyez en proie à de si cruelles angoisses. »

Puis il ouvre son âme toute entière; il dévoile les replis les plus intimes et les plus cachés de son cœur. Il se re-

présente comme agité par les plus horribles tempêtes ; il voyait dans l'avenir l'honneur et la prospérité de l'Église compromis et sacrifiés par sa promotion au sacerdoce; car c'était, à ses yeux, un époux dégoûtant de souillures que l'on voulait donner à l'Église de Jésus-Christ ; c'était un pasteur ignorant et timide, que l'on se disposait à mettre à la tête d'une armée immense, pour qu'il en prît en main le commandement, et qu'il livrât immédiatement avec elle une sanglante bataille.

C'est en effet une bataille effrayante, longue, acharnée que celle à laquelle le prêtre consacre son existence tout entière; bataille où la mort et l'enfer moissonnent plus de victimes pour l'éternité, que les combats de la terre, qui ne sont que des jeux, n'en peuvent arracher à la vie passagère de ce monde. Les ennemis du prêtre sont l'enfer, les démons et les vices, près desquels la rage dévorante des animaux féroces semble n'être que paix et douceur.

Cette guerre, que Jésus-Christ a commencée dans les langes mêmes de la crèche, et dans laquelle il est mort, à la fois, et resté vainqueur, que d'existences elle a dévorées et dévorera jusqu'à la fin des temps! Il était impossible à Jean de s'exposer, par l'acceptation du sacerdoce, à succomber tristement sous le poids de cette guerre cruelle. Il a dû veiller à la conservation de la gloire de Jésus-Christ et du salut éternel de son âme : il a donc dû prendre la fuite.

Le saint s'est aperçu que ses motifs de justification portaient la terreur dans la conscience de Basile. Il s'attache alors à le consoler; et les deux amis, désormais inséparables, resserrent pour jamais les nœuds de l'amitié la plus sincère et la plus sainte.

Ainsi se termine ce livre, ce chef-d'œuvre, qui n'avait de modèle dans aucune langue; épanchement sublime d'un cœur de vingt-six ans, mais d'un cœur tout pénétré de la lumière divine, qui déborde et s'épanche, dirait-on,

comme autrefois elle s'épanchait par la voix jeune et puissante de Daniel.

Ces pages étaient dignes de faire les délices des saints et des pasteurs de l'Église. « Il n'est aucun cœur, s'écrie « dans son admiration Isidore de Péluse, il n'est aucune « âme, aucune, qui puisse se pénétrer des sentiments de « cet ouvrage, sans se sentir embrasée du feu de l'amour « divin. Jean place le sacerdoce bien au-dessus des plus « augustes objets de notre vénération ; il l'élève dans une « sphère divine, inaccessible à tout élément profane : c'est « une dignité céleste et qui ne peut être que l'apanage « d'une conscience sans tache.

« Oui, cet oracle de la sagesse, cet interprète lumineux « des secrets divins, a su coordonner son enseignement « avec tant de lumière, de science et de précision, que « tous les pasteurs, apôtres et prêtres fervents, ministres « lâches et sans cœur, tous y peuvent contempler, et le « tableau de leurs vertus, et la représentation de leurs « infidélités. »

A l'époque où saint Chrysostome composait cet incomparable traité du sacerdoce, de grandes passions s'agitaient et de grands travaux s'accomplissaient à la surface du monde chrétien.

Depuis six ans (366), un illustre pontife, saint Damase, gouvernait l'Église de Rome et de l'univers entier. Pendant que dans un concile de Rome il condamnait Auxence de Milan, et rejetait le concile de Rimimi, dans l'Orient, saint Basile le Grand, de Césarée de Cappadoce, et Mélèce d'Antioche défendaient la bannière du christianisme contre le tyran Valens.

Basile élevait son frère Grégoire sur le siége de Nysse, en Cappadoce, près de la province d'Arménie, alors toute embaumée des vertus de saint Aphraate, solitaire de Mésopotamie et de Syrie (372).

Antioche voit s'éteindre une de ses lumières, Julien Sabas, qui, pendant la dernière persécution, a prédit la mort de Julien l'Apostat. L'empereur Valens répand partout la terreur;

il semble rappeler l'ère des martyrs. La Syrie, la Mésopotamie et tout l'Orient voient encore couler le sang des chrétiens. Saint Nicétas et saint Sabas tombent en même temps sous les coups d'Athanaric, roi des Goths, digne émule de l'arien Valens.

Mais l'Occident annonçait une consolation prochaine au bercail de Jésus-Christ. Le jeune Théodose, fils du comte Théodose, apparaît à la tête des armées, et se prépare à créer au monde chrétien un avenir de gloire et de paix. En Afrique, un jeune homme de vingt ans désole alors le cœur de l'Église, qu'il doit couronner un jour d'un si beau diadème. Augustin, malgré les larmes de Monique, sa mère, malgré le souvenir de Patrice, son père, dont la tombe est à peine fermée, s'abandonne à tous les déréglements de l'esprit et du cœur, pendant que, sur l'autre plage de la mer intérieure, saint Pacien réjouit l'Europe chrétienne par son apostolat et par ses écrits (373).

L'Orient souffrait toujours ; le mauvais vouloir d'Eustathe de Sébaste et la persécution de l'hérésie entretenaient un sombre nuage au front de l'Eglise. Mais il lui vient un secours de l'Occident : saint Jérôme quitte son monastère d'Aquilée, se sépare de Rufin, son compagnon d'études, et vient remplir l'Orient de l'éclat de sa renommée et du parfum de ses vertus.

A cette époque, un grand deuil semblait assombrir le ciel de l'Église orientale. Athanase quittait le champ du combat pour aller au ciel recevoir sa récompense; il s'était choisi pour successeur le vénérable Pierre II, qui se vit disputer son siége par le faux évêque Lucius, lui-même ordonné prêtre par le faux évêque Georges. Lucius, aidé du comte Magnus et du préfet Pallade, organise une persécution en règle. On enlève aux solitaires leurs directeurs, les deux Macaire, ainsi que saint Pambon, l'anachorète de Nitrie, le guide de sainte Mélanie l'Ancienne, qui partage leur exil. Mais, dans leur détresse, ils sont soulagés et sauvés par sainte Mélanie (373).

Pendant que les ariens renouvelaient ainsi, contre les chrétiens, les fureurs des vieux tyrans, et que Pierre II d'Alexandrie se retirait à Rome, sous la protection du pape Damase, alors absorbé par les erreurs des lucifériens, que dirigeait Grégoire d'Elvire, le saint évêque Moyse évangélisait les Sarrasins de l'Arabie, et Grégoire l'Ancien laissait, à l'âge de cent ans, le siége de Nazianze à son fils, Grégoire le Théologien, qui, déjà depuis deux ans, occupait le siége de Sasimes.

L'Église avait alors d'illustres défenseurs qui luttaient contre tous les efforts de l'hérésie, pendant que les solitudes de Syrie et d'Égypte lui préparaient de nouveaux athlètes. A cette époque, en effet, saint Chrysostome se plonge dans une caverne solitaire, et saint Jérôme dans le désert; Rufin vient en Orient, écouter les leçons de l'incomparable Didyme d'Alexandrie. Le concile de Valence rétablit la paix dans les Gaules; Acceptus est élevé sur le siége de Fréjus, et saint Ambroise est élu par son peuple évêque de Milan (374).

CHAPITRE V

Vie cénobitique. — Pratiques et travaux des moines.
Découragement du saint. — Ses études.
Son entrée dans une caverne. — Le travail de la solitude. — Maladie.

Un grand événement venait de s'accomplir dans la vie du saint dont nous essayons de retracer les vertus. En se faisant l'athlète du sacerdoce, Jean avait élevé sans doute un monument impérissable à sa gloire; mais aussi, la même main qui s'était avancée, pour asseoir sur un piédestal sublime celui que Jésus-Christ daigne revêtir ici-bas de son caractère sacerdotal, avait en même temps fixé, par une barrière d'airain, les limites de ses aspirations premières, et creusé profondément, entre le monde et lui, l'obstacle éternel d'un abîme qu'il ne pouvait plus essayer de franchir. Ce monument fixa donc sa destinée; son existence dès lors fut classée, dans les desseins de la Providence, parmi celles des instruments de sa miséricorde divine. Cette existence devenait, par là même, dans les mains de Dieu, comme un de ces éclats de lumière qu'il envoie des régions supérieures pour éclairer la terre : à leur lueur, le cœur des hommes secoue ses ténèbres, les sentiers de la vertu se dégagent, et l'humanité découvre le chemin du ciel.

Basile, par son amitié, n'avait voulu qu'arracher aux séductions du monde l'ami d'enfance, dans lequel un secret instinct lui faisait pressentir quelque chose de grand, qui fascine et séduit. Il comptait peut-être n'avoir fait

autre chose que de sauver à l'Église une colonne inébranlable; mais il venait aussi d'attacher une perle à sa couronne maternelle, et de placer dans son ciel une étoile brillante; il venait de créer pour elle un docteur, un apôtre, un défenseur, et, pour lui-même, un protecteur, un ange fidèle. Désormais sa mission est remplie; il n'aura plus, comme Ananie, qu'à prêter l'oreille à la parole prophétique et presque surhumaine de celui dont il a dessillé les yeux; puis son nom ira s'ensevelir avec ses vertus, sur la terre, dans le silence de l'histoire, mais au ciel, dans le secret des miséricordes infinies de Dieu.

Deux années s'écoulèrent chez Anthuse, pendant lesquelles Jean fit au monde, à sa famille, à l'amitié, ses dernières concessions. Il était alors dans le plus bel âge de la vie : son existence était acquise à Jésus-Christ, à l'apostolat, à l'Église. Ce ne fut donc point une époque de lutte, mais seulement un dernier et long adieu, qu'il adressait aux témoins de sa vie passée, aux dépositaires de ses espérances d'autrefois.

Ce temps lui fut laissé pour s'aguerrir aux tourments de la carrière apostolique. La ville d'Antioche était alors soumise à de douloureuses épreuves; le paganisme et l'hérésie se la disputaient tour à tour. Sous Julien l'Apostat, le paganisme y sévit avec rage; et pendant la tyrannie de l'empereur Valens, l'hérésie sembla prendre à tâche de frapper de terreur la cité chrétienne et de la comprimer sous un sceptre de fer.

Jean faillit un jour devenir victime de ce despotisme haineux et sans pitié qui forme toujours le caractère spécial de l'hérésie. Dans tout l'empire, les chevalets étaient tombés et les bûchers éteints; il fallait donc inventer un autre genre de tortures. Dans cette circonstance, l'hypocrisie vint prêter au despotisme l'important appui de ses desseins ténébreux; et l'empereur arien, comme Julien son modèle, saisit avec bonheur ce nouvel engin de barbarie, que n'avaient inventé ni Caracalla ni Néron.

La guerre faite à l'Église fut donc dissimulée sous le voile pieux d'un zèle ardent contre la magie. Valens avait fait d'Antioche le théâtre de cette nouvelle campagne contre la superstition. Des perquisitions, appuyées par une force publique imposante, portaient la crainte dans toutes les âmes et la perturbation dans toutes les familles ; nul ne pouvait se croire à l'abri des outrages des soldats.

Il arriva, pendant le séjour de Jean chez sa mère, que l'auteur infortuné d'un livre suspect, ne pouvant se soustraire aux investigations des agents du pouvoir, jeta, sans être aperçu, le livre maudit dans l'Oronte. Cependant il fut découvert, arrêté, chargé de chaînes, et promené dans cet état par les rues de la ville ; puis, convaincu par des témoignages accablants, il se vit infliger un châtiment long et cruel.

Jean passait alors avec un ami dans les jardins que baignent les eaux de l'Oronte. Ils se rendaient ensemble à la basilique des saints martyrs. Tout à coup son ami voit flotter près du rivage un corps qui lui semblait être un fragment de linge ou de vêtement. Il descend dans le fleuve, reconnaît un livre et s'en empare. L'aventure alors devient entre eux une plaisanterie. Jean déclare en riant qu'il prétend à sa part de la découverte. On ouvre le volume ; qu'aperçoit-on ! c'est un livre proscrit. Sur ces entrefaites, un soldat arrive. L'ami cache le livre et s'enfuit en tremblant. Que faire en effet? Personne n'eût voulu croire qu'ils l'avaient retiré du fleuve ; et d'ailleurs ils ne pouvaient plus le jeter au courant, et la crainte les empêchait de le partager. Enfin Dieu permit qu'il fût possible à Jean de l'ensevelir dans les eaux de l'Oronte.

Ainsi Jean et son ami purent échapper au supplice qui leur était réservé.

Cette persécution dégoûtante des tyrans de Constantinople fut, pour le saint, un puissant motif de chercher à se préparer, par des pratiques austères, aux luttes terribles qu'il s'attendait à rencontrer sur son chemin, dans la car-

rière du sacerdoce; aussi ne tarda-t-il point à commencer enfin le dur et glorieux travail des souffrances et du martyre de l'apostolat. Il se met donc à l'œuvre; il aborde avec courage ce sol abrupte, mais fécond de la carrière des apôtres et des saints. Semblable aux généraux romains qui, par de rudes et longs travaux, préparaient leurs soldats à ces combats d'extermination qui leur faisaient décerner les titres de sauveurs de la patrie et de seconds fondateurs de Rome, Jean pensa, qu'avant de frapper les grands coups qui devaient étonner Antioche et consoler l'Église tout entière, il lui fallait retremper sa nature amollie, et la façonner aux habitudes sévères, aux dures privations des combats de Jésus-Christ. Il sentait qu'il avait encore à faire mourir en lui quelque chose d'humain, quelque levain terrestre. Il résolut donc de s'ensevelir vivant dans la solitude, comme dans un tombeau, pour s'y former, dans l'anéantissement des sens, dans le travail de la mort, un cœur plus fort, plus généreux, une âme plus ardente et plus pure : il se fit anachorète.

Au nord d'Antioche, sur la plage septentrionale de l'Oronte, la petite chaîne du mont Pierius, qui descend du nord, s'affaisse et paraît se coucher sur le rivage du fleuve; au midi, le mont Casius, qui s'avance jusqu'à l'Oronte et semble soulever Antioche sur ses quatre collines, pour qu'elle puisse se mirer avec ses beaux temples dans les eaux; sur la rive droite et septentrionale du fleuve, la montagne Noire, qui la regarde, comme pour l'inviter à venir se reposer à l'ombre de ses forêts et se désaltérer à l'eau de ses fontaines, tout ce pays pittoresque et champêtre, tous ces sites enchanteurs, étaient émaillés de chapelles isolées, d'habitations solitaires; et lorsque, à la nuit, tombait le sourd murmure de la grande cité, qui s'enveloppait de ténèbres comme d'un immense linceul noir, les montagnes, les plaines et la solitude s'animaient comme aux jours de fête; la lumière étincelait aux sommets des rochers et des collines, et le chant des cénobites et des so-

litaires portait au ciel un concert de louanges, qui montait, agrandi de toute la majesté du silence de la nuit. Quels beaux siècles que ces premiers âges de notre foi chrétienne !

Ce fut parmi ces anachorètes que Jean alla chercher les prémices de son héritage d'apôtre et de martyr. Il voulait boire à ce calice, avant de s'exercer à monter au Calvaire. Son âme avait soif de solitude et de macération. Cette âme de feu portait avec impatience le fardeau des habitudes séculières et les infirmités du vieil homme ; elle voulait rajeunir ses ailes, et quitter la dépouille dégoûtante de la vieille humanité.

La vie cénobitique, en tous temps si flétrie par l'impiété, ces lieux de méditation, de paix, qui sur les lèvres de l'ignorance se travestissent en séjours de mollesse, en asiles honteux d'oisiveté, ces lois communes de liberté sainte et d'affection fraternelle, que la corruption des siècles païens de toutes les époques a toujours cherché, par de hideuses parodies, à présenter comme des repaires infâmes de prostitution ; cette vie d'anges, enfin, ces mœurs célestes, douces émanations de la beauté du ciel, qu'ils font sourire de bonheur, et qui, dans un monde à morale semi-païenne, ne sauraient obtenir pour hommage que le ricanement insensé d'un bestial et cynique dédain, tout cet ensemble vraiment miraculeux de la perfection évangélique, que le regard inintelligent du paganisme pouvait contempler, mais sans le comprendre, comme le sauvage ébahi contemple les grands feux du pôle arctique, dont tout le ciel paraît embrasé, réunissaient en Orient presque tout ce que l'Église renfermait d'intelligences supérieures ; ils formaient des athénées de sciences religieuses et profanes, et des sanctuaires de vertus.

On allait chercher dans ces asiles la nourriture substantielle de l'âme, la mort des sens, le travail soutenu de l'intelligence, l'asservissement des corps et l'expansion des plus généreuses aspirations du cœur.

Jean se complaît à retracer aux chrétiens d'Antioche les principaux traits de la vie de ces hommes célestes, auprès desquels il est allé retremper sa foi.

Dès minuit, au premier chant du coq, le supérieur, ou père de la communauté, comme un ange qui veille avec sollicitude, passe dans les cellules, repousse du pied chacun des frères, et leur adresse à tous quelques paroles saintes, pour les réveiller de leur sommeil et les appeler à la prière. Ils se lèvent dans le silence d'un recueillement profond, se réunissent, puis élèvent leur cœur et leur voix vers Dieu, par le chant des hymnes et des psaumes tirés des saintes Écritures. Leur première parole est une prière, et leur premier son de voix est un chant d'action de grâces. Ils récitent ensemble les matines ou la prière du matin, et les laudes ou le sacrifice de louanges ; puis, retirés dans le silence mystérieux de leurs cellules, ils se recueillent dans la méditation des livres sacrés, ou transcrivent, pour les générations à venir, les livres pleins de sagesse dans lesquels les génies qui ne sont plus, comme des flambeaux éteints, ont laissé tomber quelques étincelles latentes, où d'autres génies, sacrés ou profanes, sauront aller puiser l'aliment et le feu de leur cœur, et former, pour la postérité, l'éclat rajeuni d'une lumière nouvelle.

Dans ces retraites silencieuses, l'âme seule est en possession de la vie active ; la nature matérielle se tait, s'efface, et tout obéit à l'empire de l'esprit. Quatre fois le jour, aux troisième, sixième et neuvième heures, et sur le soir, les pères en silence allaient se grouper au chœur de l'église pour chanter des hymnes et répandre leurs prières dans le sein de Dieu. En se retirant dans leurs cellules, ils ne cessaient de s'entretenir avec le ciel, par l'organe des apôtres et des prophètes, dont le texte sacré formait la matière ordinaire de leurs méditations et de leurs études.

Quand le signal du soir les appelait à cette dernière prière du jour, où l'homme religieux, avant de s'endormir

dans les bras du Sauveur, comme l'enfant prend son sommeil sur le cœur de sa mère, semble déposer son âme entre les mains de Dieu, pour la reprendre, le lendemain à son réveil, et plus pure et plus sainte, ces intelligences viriles se plongeaient quelque temps dans des méditations profondes, où les misères et les faiblesses de leur frêle nature étaient pesées dans la balance de la justice divine. C'est là qu'ils sondaient les plaies de leur cœur et qu'ils jugeaient leur conscience, à la lueur anticipée des derniers jugements de Dieu. Tous les jours de sa vie, Jean demeura fidèle à cette méditatiou, ainsi qu'à l'examen du soir.

A l'énergie de la vie intellectuelle, la règle anachorétique ajoutait un complément indispensable, celui de l'asservissement du corps. L'homme ici-bas est chose céleste par l'âme; par le corps, il est terre, fange, poussière. De même que le ciel s'étend et plane au-dessus de la terre, de même, les deux éléments réunis dans l'homme doivent conserver toujours, l'un son abaissement, et l'autre sa prééminence et sa grandeur.

La règle avait sagement interdit toute satisfaction purement humaine et tout ce qui pouvait dégénérer en consolation sensible, et par suite en abus. Les pères ne pouvaient en aucun temps s'entretenir entre eux; ce délassement n'était point admis dans le monastère; dans toute la communauté régnait en tout temps un profond recueillement.

Sur le soir, après les fatigues du jour, tous les Pères se réunissaient pour prendre ensemble leur seul repas; le pain et le sel formaient toute leur nourriture. L'usage de l'huile commune était une délicatesse; des légumes, quelques herbes cuites, tels étaient les seuls aliments que l'on pût tolérer pour le soulagement des frères atteints d'infirmités, ou même affaiblis par la maladie.

Après le repas et l'action de grâces, un signal les invitait à prendre un léger repos. C'était un tribut que payait

la règle monastique aux anciens usages de l'Orient. Cette condescendance était rationnelle; car le but essentiel de la vie cénobitique n'était point d'anéantir le corps et les sens, mais de les rendre dociles; et le climat, les longues veilles et les fatigues faisaient de cette mesure une impérieuse nécessité.

Ils avaient pour lit une natte étendue sur la terre. C'est là qu'ils prenaient le repos du jour et le sommeil de la nuit, pendant les courts intervalles que leur laissait la prière. Mais le juste repose plus en paix sur la terre nue, que l'esclave de la mollesse et de l'opulence dans la couche voluptueuse où se berce sa sensualité.

Ils marchaient sans chaussures; de grossiers tissus de poils de chèvre ou de chameau, des peaux rudes et desséchées, que la main de l'homme n'avait point assouplies, leur formaient d'informes et singuliers vêtements. Le mendiant qui, pour émouvoir la charité publique, cherche à déployer toutes les livrées des privations et de la misère, n'aurait pu, sans rougir, couvrir sa nudité de ces lambeaux dont s'honorait la pauvreté monastique. Tous marchaient pieds nus, sans exception pour la délicatesse; les chaussures étaient une recherche intolérée, un luxe inconnu. Quelles que fussent l'éducation, la naissance ou la dignité des frères, il leur fallait toujours s'incliner sous ce niveau de la fraternité chrétienne; car c'est là, mais là seulement, devant Dieu, que toute grandeur s'affaisse, que toute colline s'écroule et s'applanit.

La passion des biens de la terre, l'orgueil de la propriété matérielle, ces irréconciliables ennemis de l'union et de la paix, dans les sociétés humaines, ce foyer toujours ardent de dissensions, de guerres et de proscriptions cruelles, n'étaient pour eux que des expressions d'une langue étrangère, qu'un écho lointain du langage égoïste et passionné du monde. Si la règle du monastère leur accordait la faculté de recueillir l'héritage de leurs pères, ce patrimoine et tout le fruit de leur travail devenaient, entre

leurs mains, la richesse et l'apanage des indigents. Les ressources communes, destinées à subvenir aux besoins les plus impérieux de la nature, formaient le seul trésor du monastère. Tout était mis en commun, et cette identité de pensées, de vie, d'espérances, de destinée et d'intérêt universel atteignait leurs sens les plus intimes, et dominait leurs mouvements les plus secrets. Leurs pensées étaient des livres ouverts; ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme.

D'autres religieux, isolés sur les montagnes, se condamnaient pour le reste de leurs jours aux austérités de la vie solitaire; ils prenaient, couchés sur la cendre, le court sommeil de la nuit; ils se couvraient de durs cilices, qui souvent leur ensanglantaient les membres; ils s'ensevelissaient jusqu'à la mort dans des cavernes noires et profondes, et, cachés pour jamais à tout regard humain, ils s'abandonnaient, dans ces tombeaux prématurés, aux macérations de la plus sévère pénitence.

Telles étaient les saintes rigueurs de la ferveur chrétienne, aux premiers jours de l'Église de Jésus-Christ. Il est facile de comprendre que des hommes, façonnés par ces pratiques austères, pouvaient être opposés sans crainte à la haine furieuse des empereurs, ainsi qu'à la froide cruauté des bourreaux. Des vertus surhumaines avaient modifié profondément en eux la nature de l'homme; ils sortaient du monastère avec l'indépendance absolue et le courage invincible des héros, unis à la constance impassible des saints.

Souvent, à l'aspect de ces austérités inspirées du ciel, l'étranger, qui s'aventurait à visiter l'enceinte des monastères, ne pouvait contenir ses sentiments d'admiration; il admirait d'abord, puis, touché des paroles de paix et de bonheur des cénobites, il ne voulait plus habiter d'autre demeure; il s'y fixait pour y terminer ses jours.

Mais, dans ce recueillement profond de la solitude, tout l'homme n'était pas absorbé par les macérations et la

prière; une noble et large part était faite au travail pur de l'intelligence. Ces âmes puissantes, dégagées de l'empire des sens, ne se plongeaient tout entières dans la méditation des textes sacrés, que pour en faire jaillir des faisceaux de lumière. C'est de là que sont sortis ces commentaires nombreux des saintes Écritures, ces dissertations, ces exégèses, dans lesquelles la parole divine apparaît dans toute la variété de ses splendeurs. Là, toutes les questions étaient résolues, toutes les difficultés anéanties, tous les mystères dévoilés. C'est là que la poésie elle-même, honteuse d'avoir étalé ses charmes sur les absurdes fantômes d'un polythéisme insensé, montait, sous la plume vraiment homérique de Grégoire de Nazianze, dans le ciel même, son céleste domaine, et devenait, pour la première fois depuis David, le vrai langage de la divinité. Dieu parlait par la langue de l'homme; il ne dédaignait pas de se révéler dans ses plus profonds mystères, sous les formes harmonieuses que le paganisme appelait le langage des dieux.

Ainsi ces intelligences d'élite, échauffées par le souffle de Dieu, ne se concentraient dans les étroites limites d'un monastère, qu'à la manière du bois de la fournaise, pour s'embraser et s'épancher ensuite sur le monde en gerbes de feu.

C'est là que Jean va se former insensiblement ce trésor de, science et cet inépuisable foyer de chaleur et d'éloquence, qui donneront à chacune de ses paroles, aux yeux ravis de ses auditeurs, d'après leur propre témoignage, l'éclat d'autant de parcelles d'or.

Mais le corps, cet associé de la destinée humaine, recevait aussi sa part dans les obligations du monastère. De longues heures étaient consacrées à l'action salutaire du travail des mains; les membres du corps n'étaient jamais privés de l'usage légitime de leurs droits; mais aussi la règle, pleine de sagesse, ne leur faisait jamais le sacrifice des intérêts sacrés de l'âme et du cœur. Le travail devait

être l'accomplissement d'un devoir, une œuvre d'expiation nécessaire; il ne devenait jamais un écueil.

L'élégance et la beauté de l'art pouvaient quelquefois, sous la direction d'une main habile, servir de véhicule aux prétentions de la vanité; les œuvres d'art furent proscrites; des usages consacrés par l'expérience ne toléraient chez les frères que des travaux qui fussent de nature à confondre l'orgueil, à relever, à mettre en honneur les sentiments les plus nécessaires à l'homme régénéré, ceux de l'humilité chrétienne. La culture de la terre, la fabrication des corbeilles et des cilices, la confection des habits des Pères, la collection quotidienne et le transport du bois et des vivres du monastère, enfin la préparation de la nourriture de la communauté, tels étaient les travaux manuels de ces hommes angéliques. Ils sentaient en eux, sans doute, au milieu de ces occupations matérielles, le pesant fardeau de l'élément terrestre; mais, soutenus et portés sur les ailes de leur foi, leurs cœurs ne pouvaient sentir dans tous ces travaux qu'un point de contact inévitable avec la terre, leur point d'appui, qu'ils semblaient ne fouler que du bout du pied, parce qu'ils contemplaient au ciel leur héritage et leur patrie.

A ces œuvres de la matière, à ce tribut payé chaque jour à la partie infime et rampante de notre nature, se joignait, dans les solitaires, l'expansion d'un sentiment nouveau, que Jésus-Christ seul a fait descendre sur la terre, celui de la charité chrétienne. C'est la plus suave émanation que le cœur humain ait jamais reçue du ciel. Leur porte et leurs mains s'ouvraient à tous les besoins, à toutes les misères. Riches, indigents, infirmes, vagabonds, justes, pécheurs, amis, ennemis, tous également admis, consolés, nourris, puisaient à la même coupe de l'amour chrétien la douceur d'une assistance empressée, d'un conseil affectueux et salutaire, et d'un soulagement parfait du cœur. L'étranger qui franchissait le seuil du monastère était aborbé par des paroles saintes, qui péné-

traient jusqu'à son âme; puis un frère faisait tomber la poussière de ses vêtements, lui lavait et lui baisait les pieds, le faisait asseoir à la table de l'hôtellerie et se tenait respectueusement debout auprès de lui pour le servir. Ainsi les anachorètes, devenus les fils aînés de la grande famille des enfants de Dieu, consacraient à leurs frères le produit du travail de leur solitude, la succession qu'ils avaient recueillie de leurs familles terrestres et l'épanchement de leurs plus affectueux sentiments.

Jean se sentit respirer à l'aise dans cet asile de dévouement et de pénitence. Une vie si belle avait un irrésistible attrait pour son âme vierge, sensible, ardente et tout enivrée de la noble passion des vertus monastiques; mais en lui le vieil homme n'était pas éteint; son silence temporaire n'était pas l'indice de la mort, mais seulement d'un léger sommeil; Jean n'était donc point encore mort à la nature; bercé, pendant toute sa vie de jeune homme, dans la molle sensualité qui résulta pour lui de l'usage de sa fortune et des exigences de son rang, élevé, nourri sur la pente qui s'élève des basses voluptés du paganisme à la noble sévérité des austérités chrétiennes, il n'avait pu se débarrasser qu'à demi de cet importun fardeau des jouissances séculières qui le faisaient pencher de tout leur poids vers la terre. Le pain noir et desséché de la communauté, l'aspect rebutant et le goût intolérable d'un aliment grossier, dont l'huile fétide des lampes formait le principal assaisonnement, un travail continu, des macérations immodérées, formaient à ses yeux une existence incompatible avec sa délicatesse. Il se prit à douter de sa vocation, et ses forces semblèrent le trahir.

Il avait tout prévu cependant; il connaissait d'avance toute la rigueur de ces austérités; ainsi le confesse-t-il lui-même : « Lorsque je voulus accomplir le dessein de « quitter les délices d'Antioche, écrit-il, pour aller m'a- « briter sous la tente des cénobites, je m'inquiétais de nos « moyens de subsistance et de la qualité de nos aliments;

« j'interrogeais avec anxiété la règle et les Pères ; je dési-
« rais savoir si chaque jour il me serait servi du pain
« frais, si les moines n'étaient point obligés d'assaisonner
« leurs mets avec l'huile des lampes, si je ne serais point
« réduit à n'avoir pour aliment que de vils légumes, à
« supporter de durs travaux, à creuser péniblement la
« terre, enfin à porter le bois et l'eau de la communauté. »
Ce qui présente un travail accablant, même pour la vigueur et la main calleuse d'un esclave.

Jean avait donc prévu toutes ces choses ; il en avait médité la rigueur, et cependant son courage, un instant, parut fléchir.

Mais l'exemple des anachorètes parlait à ses yeux un langage divin qui releva bientôt ce courage abattu. Tous ces visages mortifiés et sévères, où le rayonnement d'une paix céleste paraissait embellir même les traces profondes des austérités, semblaient passer devant lui comme des visions qui venaient lui montrer, au-dessus des pénitences de la terre, les récompenses et les couronnes du ciel. Son âme savait comprendre et goûter un tel langage ; elle rougit bientôt de sa pusillanimité. De tels exemples étaient à ses yeux une lumière bienfaisante qui venait éclairer sa faiblesse, et lui révéler, dans son découragement, une honteuse lâcheté.

La tentation ne fut donc point de longue durée ; toutes les difficultés furent bientôt aplanies. Le jeune homme, un moment surpris, étonné de lui-même, avait assez payé sa dette à la faiblesse humaine. Il se relève avec cette ardeur de volonté, cette énergie de résolution devant lesquelles s'étaient brisés les liens qui l'enchaînaient au monde. Il s'abandonne dès lors, sans réserve, à la vie dure et pénitente par laquelle les anachorètes s'honoraient de remplacer le sacrifice sanglant du martyre. Rien ne lui coûte désormais ; rien ne répugne à sa délicatesse ; ni le travail pénible du corps, ni l'huile nauséabonde, ni les veilles prolongées, ni le sommeil sur la terre nue. Le calice de

l'amertume a remplacé pour lui la coupe des jouissances et des plaisirs; il embrasse le long martyre de la mort des sens, il se voue à la pénitence; il ne s'appartient plus; il s'est donné, non pour une heure, mais pour toujours.

Ainsi s'écoulent rapidement quatre années, qui sont demeurées dans sa mémoire comme le souvenir des délices d'un rêve. Elles furent, en effet, bien douces pour lui, ces années où Dieu s'attachait à former son cœur pour l'accomplissement de ses vues de miséricordes sur les populations chrétiennes qu'il devait lui confier un jour.

A la paix de cette vie silencieuse et méditative, à la sérénité d'âme qui résultait nécessairement d'une vie de prière et de charité, venait s'ajouter, pour le saint, un charme particulier qu'il puisait dans l'affection et les entretiens d'un vieillard, que le Sauveur avait placé sur son chemin, comme Samuel sur le chemin de David. Ce vieillard, dépositaire des traditions de sainteté des siècles apostoliques, venait lui présenter chaque jour, et dans ses traits qui, sous une couronne de cheveux blancs, reflétaient la paix du ciel, et dans sa parole persuasive, affectueuse et douce, l'emblème du bonheur inconnu de la solitude et l'enseignement des vertus dont son âme était altérée. Souvent, assis ensemble sur les roches blanches du mont Pierius, ou près des rives de l'Oronte, sous un ciel parsemé d'étoiles, que Jean aimait à contempler, le jeune homme et le vieillard s'entretenaient de leurs destinées éternelles. Dans ces heureux moments, entre ces deux âmes, l'une dépositaire des saintes doctrines du christianisme, et l'autre l'espoir naissant de l'Église, le passé léguait ses traditions et son enseignement à l'avenir. L'âme forte du vieillard, sortie victorieuse des persécutions et des épreuves, sous les règnes désastreux de Constance, de Julien l'Apostat et de Valens, animait, modérait, façonnait, la jeune âme aux aspirations brûlantes, le jeune cœur vierge aux mouvements impétueux.

Ainsi cette main habile soumettait au joug intelligent

de la discipline monastique la nature ardente du saint, qui s'assouplissait insensiblement et se laissait entièrement dompter.

Mais Jean semblait ne pas trouver assez d'aliment à son activité dans les seules pratiques de la perfection cénobitique; il ne lui suffisait pas d'être l'honneur du monastère, il voulut encore en être le défenseur. Écoutons sur ce sujet l'histoire contemporaine; elle nous envoie un écho lointain de l'histoire de ces temps heureux.

« Pénétré un jour, dit l'historien Fleury, du récit qu'on « lui avait fait des excès et des emportements de certains « habitants d'Antioche contre les plus saints solitaires; il « se rendit à la prière que lui adressa un de ses amis, de « détruire les préjugés que la plupart des personnes du « monde ont contre la vie monastique. Ces préventions « étaient telles, que l'on regardait alors l'austérité des « moines comme une folie, et que plusieurs employaient « les menaces et la violence, pour en détourner ceux qui « pensaient à l'embrasser. L'aversion pour cet état était « commune aux chrétiens et aux païens, et un de ceux-là « s'était emporté jusqu'à dire : Que de voir des hommes « d'une condition libre, d'une naissance illustre, et qui « eussent pu vivre dans les délices, choisir un genre de « vie si rude et si austère, cela seul était capable de les « faire renoncer à la foi et sacrifier au démon. C'était aussi « le sujet ordinaire des railleries dans la place publique et « dans tous les lieux où s'assemblaient les gens oisifs : « L'un disait : J'ai été le premier qui aie mis la main « sur un tel moine, et je l'ai roué de coups. L'autre : « J'ai découvert la retraite d'un tel. L'autre : J'ai bien « échauffé le juge contre lui. L'autre se vantait de l'avoir « traîné par la place et mis au fond d'une prison. Là-dessus « les assistants éclataient de rire. Les chrétiens en « usaient ainsi, et les païens se moquaient des uns et des « autres. » Tous ces excès étaient l'effet d'une aberration désolante et cruelle, qui tendait à couvrir de mépris une

des plus magnifiques et des plus saintes institutions de l'Église.

Ces plaintes étaient amères : Le saint se refuse tout d'abord à croire aux infamies que lui raconte son ami ; mais dès que la vérité se révèle à ses yeux dans sa triste réalité, la douleur la plus vive s'empare de son âme ; il verse des larmes ; il demande à Dieu de l'effacer du livre des vivants, plutôt que de le rendre jamais témoin de ces scènes lamentables. Mais le messager lui déclare que l'Église attend de lui plus que des larmes : « Ce n'est « point maintenant, lui dit-il, l'heure des lamentations, « mais le moment solennel de la lutte. Il faut vous em- « presser d'arrêter l'incendie ; il faut que par votre puis- « sante parole vous opposiez un rempart au feu de la per- « sécution. » Malgré ces instances, Jean hésite encore à rentrer dans cette arène brûlante ; il appréhende que les païens n'apprennent par ses écrits les plaies qui rongent le sein de l'Église. Son ami lui répond que ces plaies sont étalées au grand jour, et qu'il connaît une multitude de fidèles qui se laissent entraîner à ce torrent des passions antichrétiennes.

« Afin donc de désabuser le monde sur ce sujet, saint « Jean Chrysostome entreprit ses trois livres apologéti- « ques de la vie monastique vers l'an 375, ou plus tard, « l'année suivante, lorsque Valens, exerçant sa fureur sur « les catholiques, prescrivit que les moines fussent enrôlés « dans l'armée comme les autres sujets de l'empire. »

Dans ces écrits, inspirés par le spectacle des vertus qu'il avait sans cesse sous les yeux, le saint fit tomber, aux yeux du monde, le voile ténébreux dont les préjugés et l'ignorance ne cessaient de couvrir partout le mérite des saints de la solitude et des déserts ; mais en même temps qu'il dessillait les yeux du monde, le jeune docteur ouvrait aux solitaires eux-mêmes les voies peu connues de la plus haute perfection.

« Deux fervents solitaires l'ayant prié de leur indiquer

« les moyens d'acquérir la componction, il leur répondit « par deux livres adressés, le premier à Demetrius, le se- « cond à Stelechius ; le saint y développe tout ce qui con- « cerne la nécessité, les motifs et les caractères de cette « vertu ; il indique aussi les moyens de la conserver et de « l'entretenir. »

C'est ainsi que les institutions monastiques prenaient une large part dans le mérite des travaux apostoliques du plus grand évêque de l'Orient. Qui pourrait énumérer tous les titres qu'elles ont acquis et qu'elles acquerront encore à la reconnaissance des peuples?

Jean marche donc à grands pas, sous la direction d'une main habile, dans la carrière privilégiée des apôtres et des docteurs, et comme partout, il porte dans cette transformation par le travail et la pénitence, un caractère incontestable de supériorité; mais aussi, comme partout, son ardeur insatiable de progrès lui fait entrevoir et chercher encore, au delà de la vie monastique, une atmosphère plus grande, un air plus libre et plus fort, une discipline enfin plus en harmonie avec la soif brûlante de perfection qui le dévore.

Il envisage d'un œil d'envie les jouissances célestes des solitaires, de ces hommes exceptionnels qui n'ont que Dieu seul pour témoin de leurs pensées et pour compagnon de leurs œuvres; il ressent toute l'importunité de la présence des hommes, qui rappelle toujours la terre; il n'aspire qu'à répandre son âme tout entière et sans intermédiaire dans le sein de Dieu.

Le langage muet mais émouvant de la solitude et l'immensité silencieuse du désert, ce reflet visible de l'immensité divine, absorbent ses sens et plongent son âme dans une extase d'adoration et d'amour. C'est Dieu qui commence à se montrer lui-même, à se communiquer à son esprit, à lui parler seul.

A chaque degré de cette échelle mystérieuse de la sainteté sacerdotale, la sollicitude divine avait placé près de

lui le cœur et la voix qu'il était capable de sentir et de comprendre; sa mère, la douce et sensible Anthuse l'instruit dès le berceau; Libanius lui fait parcourir le vaste champ des lettres et des sciences humaines; Andragatius le fait homme et l'introduit dans le sanctuaire de la justice : c'est là que l'Église va le prendre et l'enrôler. Sa carrière profane est remplie et lui sert de degré pour s'élever et se former à la carrière du sacerdoce et de l'apostolat. Alors arrivent successivement près de lui, poussés par l'esprit de Dieu, Diodore, Evagre, Basile, Mélèce et ce vieillard Syrien, son dernier maître, qui semble être pour lui la dernière personnification sensible de la grâce divine, et qui vient placer la dernière pierre à l'édifice de sa perfection.

Désormais les représentants de Dieu s'effacent; Dieu veut être son seul confident, son seul ami, son seul maître, et lui parler seul, par la voix de la solitude et du désert.

Jean quitte donc la laure des anachorètes; il s'avance sans témoins dans des plages désertes, loin de toute habitation humaine, entre le mont Pierius, le fleuve Oronte et la grande mer : il est enfin seul avec Dieu!

Il choisit une caverne pour protéger son corps contre les bêtes féroces et les intempéries des nuits; il se couche ou s'appuie sur la roche nue, ou plutôt il ne prend presque plus aucun sommeil. Il s'expose à toute la rigueur des saisons, également accablé par les chaleurs de l'été qui le brûlent et le calcinent, et par le froid des hivers qui lui glace les membres, pour éteindre à jamais en lui le vil foyer des passions. Les produits du désert, la fontaine de la caverne, suffisent à ses besoins matériels; le livre des saintes Écritures, l'étendue sans fin de la solitude, l'aspect du firmament toujours sans nuages, alimentent son âme de méditations sublimes. Tout le transporte, le ravit, et le pénètre en quelque sorte de l'essence même de Dieu. Incliné pendant les nuits sur les pages sacrées des Écritures, son cœur s'abreuve de la douce volupté des misé-

ricordes infinies; la voix des vents et des tempêtes lui parle de la justice et des jugements éternels de la vie future, que le juge souverain a placés, comme ses ministres, au seuil de l'éternité. L'étendue incommensurable des plaines du désert, l'abîme sans fond de l'Océan, et le champ des étoiles qui semblent se jouer dans un espace sans limites, tout concourt à déployer, à rendre présentes à son âme la grandeur infinie, la majesté terrible et la gloire adorable de Dieu.

Quel charme et quelle vie!... Deux années s'écoulent et semblent n'avoir pour le saint que la durée d'un songe. Et cependant quelles années!.... Toujours sur pied, le jour, la nuit, et même pendant les quelques instants qu'il consacre à prendre sa nourriture, il ne tient plus de l'homme que par les formes humaines : il tient de l'ange par tous les côtés; car dans cette longue extase de la contemplation, la vie de l'intelligence déborde, la chair est anéantie, les sens muets, et l'esprit, libre de l'influence du corps, se berce avec ravissement dans les espaces et la splendeur de l'immensité divine.

Mais, même dans les délices de ce ravissement divin, l'homme est toujours homme, et la nature ne saurait abdiquer son empire, abandonner entièrement ses droits. Jean en fit bientôt la triste expérience.

Soumis à l'influence délétère, aux exhalaisons corrodantes d'une caverne humide, glacés par une température inaccoutumée, usés enfin par deux années d'insomnies et par l'indomptable activité d'une âme de feu, ses membres en défaillance ne répondaient presque plus à l'appel du cœur; le corps commençait à s'affaisser sur lui-même, et le solitaire vit tout à coup avec regret, mais trop tard, toutes ses forces s'anéantir. L'invasion du mal avait fait des progrès rapides; cette organisation puissante s'était affaiblie de toute la vigueur que dépensait l'intelligence.

Près de succomber aux ardeurs d'une maladie réputée mortelle, il se croit arrivé sur le bord de la tombe. Il veut

unir au sacrifice de sa vie un sacrifice spontané du cœur: il renonce au bonheur de la solitude. Il adresse donc un dernier adieu, lance un dernier regard à la caverne, aux rochers, au désert, à la grande mer, à tous les témoins de ses travaux, à tous les confidents des émotions intimes de son âme, et revient tristement dans l'immense et turbulente cité d'Antioche. Dieu l'y menait à son insu, pour y réparer ses forces. Il avait alors trente-deux ans.

C'est ainsi que Dieu poursuivait l'accomplissement de ses desseins : le fruit était mûr, l'apôtre était formé. Cette maladie, qui mit un terme à la vie extatique du désert, c'était la main divine qui venait enlever le saint à la solitude, pour le placer sur la montagne. Julien avait disparu de la scène; après lui, l'Église qui commençait à respirer, venait d'entendre encore des cris de persécution et de mort; il était temps que la voix de Jean, elle aussi, se fît entendre; que cette lumière concentrée rejaillît enfin sur le monde, pour ranimer les espérances des martyrs, pour réchauffer de son feu la jeune Asie chrétienne, et communiquer une vie nouvelle aux restes presque inanimés du paganisme mourant.

Pendant que ces événements se préparaient en Orient, l'Occident voyait saint Ambroise consacrer ses premiers soins aux devoirs de la charité sacerdotale. Le saint évêque de Milan fait transporter de Cappadoce dans sa ville épiscopale le corps de saint Denys, l'un de ses prédécesseurs.

La même année 375, saint Philarète, évêque de Brescia, donne un catalogue des hérésies, pendant que le concile d'Illyrie et les lois de Valentinien Ier consolent l'Église de la mort d'Eusèbe de Verceil et de celle de l'empereur lui-même, qui descend subitement dans la tombe. Son successeur, Gratien, jeune prince de dix-sept ans, consent à partager l'empire d'Occident avec son frère Valentinien II, qui n'était âgé que de quatre ans (376).

La première loi du jeune empereur est en faveur de l'Église,

qu'elle dédommage de celles que son oncle Valens avait portées contre les moines et les catholiques de l'Orient.

L'année suivante fut heureuse pour la religion. L'ordination de saint Jérôme, par Paulin d'Antioche, et le concile de Rome, où l'on condamna les erreurs d'Apollinaire, sont deux événements qui portèrent la joie au cœur de l'Église, un moment attristée par la mort de saint Juvenal, évêque de Narni.

En Orient, l'Arménie avait, elle aussi, son deuil; Nersès le Grand quittait la terre pour aller recevoir sa récompense au ciel. Dans l'Arménie romaine, Aérius semait les principes du presbytérianisme, pendant que saint Épiphane, par deux ouvrages, l'*Anchorat* et le *Panarium*, anéantissait pour jamais les erreurs des Messaliens et des Collyridiens.

Cette même année, saint Grégoire de Nazianze se retire à Seleucie d'Isaurie, dans le monastère de Sainte-Thècle, et saint Basile se rend en Pisidie. Là le grand docteur donne à saint Amphiloque d'Icone, dans trois lettres canoniques, un enseignement admirable sur toutes les règles de morale comme sur tous les points de la foi; puis il va tenir un concile à Comane de Pont, pour apaiser les troubles suscités par Eustathe de Sébaste.

A cette époque, les chrétiens ont de grands sujets d'affliction. Démosthène, préfet du Prétoire, fait assembler deux conciles d'ariens dans les villes de Nysse et d'Ancyre, et fait persécuter les amis de saint Basile.

Le schisme d'Antioche, dans lequel le pape Damase prend parti pour Paulin, occupe alors presque tous les esprits, à peine distraits un instant par le conciliabule arien de Cyzique et par le concile d'Icone. Saint Jérôme en écrit au pape Damase, et le vénérable prêtre Vidal, ainsi qu'une députation d'Orientaux, se rendent à Rome pour réclamer la cessation du scandale. Mais il devait durer longtemps encore.

Cependant Dieu préparait quelques instants de repos à son Église. Le tyran persécuteur Valens allait rendre compte au ciel de ses cruautés; vaincu par les Goths près d'Andrinople, il expira dans une cabane, au milieu des flammes. Avec lui disparurent, pour un temps, les instruments de la persécution, et tous les évêques persécutés virent leurs prisons s'ouvrir, et purent retourner dans leurs églises.

CHAPITRE VI

Maladie. — Mélèce. — Diaconat. — Concile de Constantinople. Flavien. — Sacerdoce.

De tous les bienfaits de Dieu, le plus grand et le plus salutaire, c'est la consolation et le courage qu'il nous accorde au milieu des infirmités humaines, envisagées au point de vue de la foi chrétienne. C'est là la goutte de rosée qu'il répand du ciel sur le cœur brûlé par le feu de la douleur. L'homme reçoit toujours avec reconnaissance les rigueurs des hivers, parce qu'il comprend et reconnaît qu'elles purifient le sein de la terre, lui renouvellent ses forces et lui préparent sa fécondité ; de même, pour qu'il puisse aussi rendre à Dieu des actions de grâces au milieu des adversités de la vie, il suffit qu'il apprenne à les comprendre, et tel est un des premiers buts de la foi chrétienne. A sa lumière, l'adversité, c'est l'hiver de l'existence humaine et le creuset de la vertu.

Telle fut pour notre saint cette cruelle épreuve, qui semblait anéantir ses projets, briser sa carrière, et qui n'eut pour résultat que de mettre à sa perfection le double sceau de la patience et de la résignation. Il avait supporté toutes les austérités de la pénitence, il lui restait encore à passer par la douleur ; et la douleur le trouva tel que l'avaient trouvé le monastère et la solitude. Cette âme privilégiée était partout elle-même, grande et forte, aussi bien contre les orages des passions qu'au milieu des défaillances

de la nature. C'est qu'elle était en quelque sorte tout imprégnée de Dieu. Le saint, soumis à tout sur la terre, attendait, dans un filial abandon, pour la mort ou pour la vie, la manifestation de la volonté divine; il attendait avec le calme de l'obéissance; mais cette volonté souveraine avait déjà parlé.

L'ange qui n'avait cessé de le protéger aux jours des périls de sa jeunesse, et qui l'avait observé, dans sa sollicitude, jusqu'au fond du réduit solitaire auquel il comptait consacrer le reste de ses jours, Mélèce, qui l'avait suivi du cœur et des yeux, veillait encore. Il venait de quitter pour la dernière fois la terre de l'exil. De retour enfin dans son bercail, il portait des regards pleins d'amour vers sa brebis la plus chère; il lui tendait les bras, il s'apprêtait à lui rouvrir la porte du sanctuaire.

Jean était entré pour beaucoup, sans doute, dans les desseins de la miséricorde divine, qui rendait enfin Mélèce à son troupeau. Néanmoins, bien d'autres causes avaient armé la justice de Dieu contre les ennemis de son Église. Elle s'était lassée de la cruauté des tyrans; elle venait de frapper un grand coup sur la pourpre impériale : Valens, l'arien et le persécuteur, brûlé par les Goths dans une cabane d'Andrinople, laissait enfin respirer par sa mort les victimes qui gémissaient, par tout l'Orient, dans les cachots et dans les fers.

A sa place un bon prince, Gratien, monte sur le trône, et prend, avec le sceptre de l'empire, le rameau d'olivier qui promet la paix à l'Église. A son appel, les exilés, évêques, prêtres et fidèles, peuvent revoir enfin leurs familles et leurs troupeaux. Mélèce arrive aussi, lui, les traits altérés par la souffrance, mais le cœur plein des grandes choses qu'il médite pour ses enfants si longtemps orphelins.

« Il fut reçu dans Antioche avec une joie extrême. Toute « la ville alla au-devant de lui; les uns lui baisaient les « mains, les autres les pieds; ceux que la foule empêchait

« d'approcher, s'estimaient heureux d'entendre sa voix « ou de contempler son visage. »

Jean aussi vint alors à lui; mais il vint, frappé comme Saul, non sur la route de la persécution et du crime, mais sur un autel solitaire qu'il avait choisi lui-même, et que Dieu n'avait pas accepté pour l'achèvement de son sacrifice. Mélèce avait compris que la caverne du désert pouvait bien refléter l'image des vertus cachées de Nazareth, mais que Jean était choisi pour d'autres combats, pour une autre destinée, et que Dieu, dans les desseins adorables de sa miséricorde, avait placé plus haut son Calvaire et sa Croix.

Quant à lui-même, sa mission était tracée. Après cinq années d'épreuves employées au service de l'autel et passées sous sa vigilance paternelle, son disciple s'était montré digne de devenir son coopérateur. La lumière était prête; il n'avait plus qu'à la placer sur la montagne. Jean avait déjà fait un pas dans la hiérarchie sacrée : il était lecteur; mais cette dignité ne l'avait établi que sur le seuil du sacerdoce; il avait un pied dans le temple, et le saint des saints était encore fermé. Mélèce écarte le voile devant l'élu du sanctuaire, et Jean, par le diaconat, entre dans l'Arche sainte. Il reçoit le sacrement qui confère une partie du caractère sacerdotal de Jésus-Christ. Ce ne fut point toutefois sans opposer à la voix de Mélèce la répugnance légitime de son humilité. Dans d'autres circonstances, il avait déjà fui ces saintes et redoutables fonctions, et, devant la responsabilité des devoirs sacrés du diaconat, il eût assurément pris la fuite une seconde fois, si Dieu, d'avance, n'avait eu soin de le dompter.

Ses nouvelles obligations étaient difficiles et nombreuses : la gestion des biens de l'Église, la distribution quotidienne des aumônes, le maintien de l'ordre et du recueillement des chrétiens dans les assemblées, la coopération aux fonctions du prêtre dans l'administration des sacrements, la préparation et la direction des catéchumènes, la participa-

tion à l'oblation du saint sacrifice de l'autel par l'assistance et la prière, enfin l'administration même du corps et du sang de Jésus-Christ, qu'il était chargé de distribuer dans les assemblées et de porter aux malades et dans les maisons des absents, toutes ces obligations emportaient une responsabilité trop grande pour que le nouveau diacre n'en fût pas effrayé ; mais aussi ses répugnances et ses craintes attestaient une trop grande intelligence de l'importance de ses devoirs, il se montrait trop capable de les bien remplir, pour que Mélèce n'eût pas à s'applaudir devant Dieu du choix qu'il avait fait pour son Église.

Le saint patriarche semblait avoir été réservé pour l'accomplissement de cette mission spéciale ; l'élection de Jean au diaconat fut le dernier et le plus beau fruit de son zèle de pasteur : ce fut l'œuvre la plus féconde de son administration épiscopale.

Une fois Jean établi dans le sanctuaire, Mélèce n'hésita plus à quitter ses fidèles d'Antioche, à la voix de l'empereur Théodose, qui l'appelait au premier concile œcuménique de Constantinople. Il avait placé dans des mains sûres le dépôt sacré des intérêts de son Église : il laissait au saint la garde de son troupeau. Son zèle s'élevait alors à de plus grands projets; il songeait à donner la main à la pacification du monde, longtemps agité par les erreurs de Macédonius. Mais sa carrière touchait à son terme. Il partit avec Flavien, son conseiller, l'homme de sa droite. Il était loin alors de s'imaginer qu'après avoir rempli l'Orient des exemples de son zèle et de ses vertus, il allait, dans la ville impériale, offrir aux représentants du monde entier un autre exemple non moins digne d'admiration, celui de la vie sans tache d'un apôtre, couronnée par la patience, la résignation et la mort d'un saint.

N'est-il pas permis de penser qu'après avoir introduit Jean dans les rangs de la hiérarchie sacrée, Dieu semblait réclamer encore de lui qu'il présentât, dans Flavien, aux représentants de l'Église universelle, celui qui devait re-

cueillir son héritage, compléter son œuvre et conférer à son disciple le caractère redoutable du sacerdoce? Jean et Flavien, quels hommes et quelles vertus!.. Flavien, après son élection que l'on s'est efforcé de flétrir, et dans laquelle apparaît néanmoins l'action de la bonté divine, Flavien, le prolongateur apparent d'un schisme déplorable, sut paraître grand de zèle, de science, de vertus sacerdotales, même à côté de celui que l'admiration, l'enthousiasme et la reconnaissance publique ont proclamé l'oracle de l'Orient et décoré du nom glorieux de Chrysostome.

Sorti de l'une des plus honorables maisons d'Antioche, il avait précédé Jean et Basile dans la carrière du sacrifice et du mépris des jouissances de la terre. L'esprit grave et sérieux, le cœur droit, tendre et pur, l'âme ardente et la volonté ferme, Flavien n'avait pu contenir son indignation à la vue des ruses et de l'injustice des partis, dont la haine ne fut même pas assouvie par la malheureuse déposition de saint Eustathe. Soutenu par Diodore, pendant l'épiscopat de Léonce, il s'était fait le rempart de la foi catholique contre l'invasion de l'arianisme protégé par l'empereur Constance. Quoique encore dans les rangs laïques, ces deux hommes, animés de l'esprit de Dieu, pleins d'amour pour l'Église et s'appuyant l'un sur l'autre, cœur à cœur, maintenaient la foi chancelante des chrétiens, animaient de leur ardeur les pasteurs restés fidèles, entraînaient la population pieuse hors de la ville, même pendant la nuit, pour prier sur les tombeaux des martyrs et s'inspirer de leur héroïsme et de leur foi. C'est dans ces tristes circonstances qu'ils rétablirent, suivant l'usage céleste que saint Ignace d'Antioche avait appris des thérapeutes et des anges, le chant alternatif, à deux chœurs, des psaumes, des hymnes et des cantiques, qu'ils terminaient par la stance *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit!* Sorte de refrain extatique qui prolonge l'aspiration de l'âme et supplée à l'imperfection de la prière, comme par un écho de l'amen éternel.

Après le dernier exil du saint évêque Mélèce, ces deux mêmes athlètes de l'Église, alors revêtus de la dignité du sacerdoce, se lèvent encore pour s'opposer, comme deux puissantes barrières, au torrent dévastateur de la persécution. Ils prennent encore ensemble la tutelle du troupeau, qu'ils défendent victorieusement contre la férocité des loups dévorants. Pour soustraire le peuple à la fureur des émissaires de Valens, ils l'emmènent au pied des montagnes; mais, chassés de cet asile par les tyrans, « ils se « transportent sur les rives du fleuve; non point qu'ils « veuillent, comme les captifs de Babylone, suspendre « leurs instruments aux saules du rivage ; un chrétien ne « saurait rester muet même en face de la mort ; mais ils « veulent chanter avec un cœur libre des hymnes à leur « créateur, leur chef, leur sauveur, dans toute l'étendue « de ses domaines. Ainsi ces deux incomparables pasteurs « conduisent et maintiennent leur troupeau commun dans « une arène de combat, pour lui fournir un exercice, un « pâturage, une vigueur dignes de ses destinées. »

Tel fut Flavien. Sa mission providentielle semblait être de précéder Jean dans tous les travaux, dans toutes les situations de la carrière apostolique, et de l'entraîner après lui, puis de s'appuyer sur l'empire et le prestige de son éloquence, enfin d'aller abriter son propre cœur et son troupeau sous l'égide puissante de son amour et de son autorité. Mais un événement s'accomplit, qui pouvait anéantir toutes ces espérances.

Jean tremblait encore à l'aspect des engagements irrévocables qu'il avait contractés, lorsque Flavien, après vingt ans de sacerdoce, suivit à Constantinople, à travers les steppes et les montagnes de l'Anatolie, saint Mélèce, leur commun protecteur et père. Ils se séparèrent comme deux amis bien-aimés, compagnons de zèle et de vertus. Une telle union avait formé des liens bien plus forts et bien plus doux que ceux de la nature. Quelques mois après cette séparation, ils devaient se revoir, mais alors comme

le père et l'enfant qui se jettent dans les bras l'un de l'autre après l'exil d'une longue absence.

C'est qu'en effet, pendant que Jean se multipliait dans Antioche et veillait avec une anxiété paternelle à la garde du troupeau, de grands événements s'accomplissaient à Constantinople, et leur situation respective allait se modifier presque intégralement. La mort venait frapper Mélèce au milieu des travaux du concile; la ville impériale voyait tomber subitement les livrées de la joie publique pour faire place aux insignes funèbres de la douleur. La cité tout entière s'était voilée d'un long crêpe de deuil. Le saint patriarche d'Antioche, président du concile, passait, sous les yeux des Pères, du théâtre des combats de ce monde au séjour des récompenses éternelles. On perdait l'homme de l'union et de la paix. Tous les cœurs étaient encore pénétrés des paroles de conciliation qu'il avait fait entendre au sein du concile. Sa mort fut une calamité publique, et tous les yeux versèrent des larmes amères sur son cercueil. Avant même que sa dépouille mortelle fût descendue dans la tombe, il devint l'objet de la vénération universelle. Son corps, enveloppé de tissus de lin et de soie, embaumé de mille parfums, reposa quelque temps dans l'église des saints Apôtres; puis les évêques, l'empereur Théodose, la population de Constantinople et tous les peuples « accoururent en foule à ses funérailles, qui se « célébrèrent au milieu d'un nombre infini de lumières; « deux rangées immenses de torches allumées étincelaient « et formaient comme deux longs fleuves de feux. On appli« qua sur son visage des linges, que l'on partagea ensuite « aux fidèles, qui les gardèrent comme des préservatifs. » — « Il parle à Dieu face à face, s'écriait dans son oraison fu« nèbre saint Grégoire de Nysse; et il prie pour nous et « pour les ignorances du peuple. »

Admirables hommages, qui doivent être bientôt couronnés par un autre plus beau! La dépouille de Mélèce repose peu de temps dans la capitale de l'empire; elle est

portée, par ordre de l'empereur, à l'église patriarcale d'Antioche, et le pasteur, même après sa mort, redevient encore le gardien du bercail. A son passage sur les voies impériales, toutes les villes de l'Asie Mineure ouvrent leurs portes, contre la coutume et les répugnances romaines qui repoussent les morts de l'enceinte des cités.

La ville d'Antioche reçoit son pasteur et son père avec tout l'empressement de l'amour filial et tout l'abattement de la plus inconsolable douleur. Il est déposé par les mains de ses clercs dans l'église de Saint-Babylas, qu'il a lui-même édifiée au delà du fleuve Oronte, en l'honneur de son saint prédécesseur. Là reposent ensemble les dépouilles, les vêtements mortels de deux âmes qui demeureront unies, malgré la mort, dans leur amour pour leur troupeau. C'est aussi là que Jean, le disciple bien-aimé de Mélèce, viendra verser des larmes sur le tombeau de son maître et de son père, et rappeler aux fidèles les vertus et les exemples de leur pasteur.

Ce n'était pas seulement un guide, un protecteur, que celui dont Jean pleurait la perte irréparable; c'était surtout un modèle accompli de zèle apostolique et de sainteté sacerdotale. Et lui n'avait encore atteint que l'ordre inférieur du diaconat. Qu'allait-il devenir?... Il était permis de concevoir de telles inquiétudes. Mais depuis trop longtemps Dieu lui tendait la main, pour qu'il eût même un seul instant à désespérer de l'avenir. Son protecteur avait disparu de ce monde, sans doute; mais Flavien, son ami, venait de recueillir l'héritage de Mélèce: il avait reçu dans le concile, avec le caractère sacré d'évêque, le siége et le patriarcat d'Antioche. Sans cesser d'être son ami, Flavien devenait donc ainsi son père, et c'est à lui que Dieu réservait la consolation et l'honneur d'élever saint Chrysostome à la dignité du sacerdoce.

Depuis longtemps déjà le saint préludait à cette future carrière par des travaux dont l'Église universelle s'honore. Il avait écrit, en six livres, ses entretiens avec

Basile ou le *Traité du sacerdoce,* dans lequel il semble dérober à Dieu le secret de ses desseins miséricordieux pour la régénération des hommes; le *Livre à la jeune veuve de Thérasius,* œuvre d'une douce morale et d'une suave piété; le *Livre à saint Babylas,* contre Julien et les Gentils; le *Traité de la virginité chrétienne*, dans lequel la vertu des anges, devenue l'apanage de l'Église et de ses enfants, se revêt d'un charme divin et devient un reflet ineffable de la beauté même du Ciel.

Enfin le *Livre de la Providence*, qui fut le fruit de la sollicitude et des angoisses pastorales du jeune et saint docteur. Là, Jean est prêtre, ami, père, apôtre et consolateur. Stagire, l'ami de sa jeunesse, l'appelait à son secours. Stagire, d'une illustre maison d'Antioche, avait dit adieu pour toujours à sa famille, qui l'avait inondé de ses larmes, à son père, dont il était chéri comme l'espoir de sa vieillesse, à sa fortune, à sa patrie, à tout ce qui sur cette terre peut attacher à la vie un cœur sensible et généreux. Il avait ainsi brisé tous les liens de la nature pour aller jouir, dans la solitude, auprès de quelques religieux, et des attraits de la pénitence chrétienne, et des douceurs de la croix de Jésus-Christ.

Sa ferveur fut admirable aux premiers jours de sa profession; mais ce beau feu ne tarda point à s'éteindre. A la régularité succéda bientôt la nonchalance; l'amour des fleurs, le goût de la culture des plantes, firent disparaître l'amour de la lecture et le goût de la méditation. Enfin, la perfection monastique fit place à la divagation de l'esprit, à la dissipation de l'âme. Stagire était tombé. L'heure était belle pour l'ennemi du salut des hommes. Il ne la laissa point échapper. Un jour, pendant une prière, le moine infidèle avait les sens égarés; un démon impur, révélé par la vision d'un sanglier couvert de fange, s'empare de l'infortuné religieux, l'agite, le transporte et le torture avec fureur. Stagire est possédé.

Dans les intervalles de paix que lui laisse Satan, il re-

vient à Dieu sans réserves; il veille, il jeûne, il prie. Pour obtenir sa délivrance, il fait de longs pèlerinages sur les tombeaux des martyrs et se recommande aux prières des saints. Inutiles efforts! La possession n'en devient que plus cruelle. Dans cette horrible épreuve, sa foi semble faiblir. L'abattement, la tristesse, le désespoir s'emparent de son âme. Alors, il se tourne vers son ami, vers le diacre d'Antioche. Théophile d'Éphèse, leur ami commun, expose à Jean toute l'horreur à laquelle est en proie le malheureux Stagire, et Jean s'empresse de voler à son secours.

A peine rétabli lui-même de ses infirmités, il ne pouvait se séparer, même pour quelques jours, du troupeau de Mélèce, pour aller relever ou soutenir le courage du pauvre supplicié. Mais qu'eût pu faire sa présence? C'est sa parole qui manquait à Stagire; et cette parole il la lui fit parvenir par les *Trois livres de la Providence*, œuvre de cœur et de foi, dans lequel le moine possédé put contempler les desseins affectueux de la bonté divine, clairement manifestés par le bienfait de sa vocation, et même par la possession cruelle qui l'avait plongé dans son désespoir. Le saint put aussi quelquefois se rendre auprès de Stagire, et confirmer par ses paroles la doctrine consolante par laquelle il avait ranimé son courage chancelant.

Ainsi, pendant que l'enfer était battu dans le concile œcuménique de Constantinople par la condamnation des erreurs de Macédonius, par la rédaction d'un symbole et par l'élévation de saint Grégoire de Nazianze sur le siége métropolitain de la ville impériale, il l'était aussi dans la métropole de la Syrie par la parole, l'énergie et les écrits du disciple de Mélèce. Beau prélude du futur successeur de saint Grégoire et de Nectaire! Magnifique apostolat, qui semblait appeler immédiatement la dignité du caractère sacerdotal, et peut-être même accuser de lenteur impardonnable la sage temporisation de l'évêque consécrateur. Mais cette lenteur elle-même était providentielle.

Jean n'était point à l'aise dans l'exercice de son zèle; il

avait le cœur ulcéré, l'âme à la gêne, et la conscience torturée par l'anxiété du doute : car le schisme régnait dans Antioche et scindait en deux parts l'Église universelle.

Après que le saint patriarche Eustathe eût emporté dans la tombe, avec sa dépouille, l'objet de la haine et de l'injustice des hommes, après qu'il eût reçu devant Dieu la récompense des persécutions qu'il avait endurées, la double élection de Mélèce et de Paulin, l'une par les amis d'Eustathe, avec l'appui d'Athanase et de l'Occident, et l'autre par les cent mille catholiques d'Antioche, avec l'applaudissement de tous les évêques de l'Orient, avait donné deux titulaires à la première chaire du prince des apôtres, et deux patriarches aux Églises de Syrie. Le monde entier s'était affligé de ce scandale. Saint Jérôme en avait la conscience troublée : « L'Orient, écrit-il au saint pape Da-« mase, agité par ses anciennes fureurs, déchire la robe « sans couture du Seigneur. J'ai cru devoir à ce sujet « consulter la chaire de Pierre. »

La chaire de Pierre, sur le rapport de Lucifer de Cagliari, consécrateur de Paulin, avait reconnu ce dernier pour successeur de saint Eustathe, et repoussait Mélèce. Saint Jérôme ne pouvait donc point admettre un autre avis. Il vint en Syrie, chez Évagre, épancher sa douleur. Mais malgré l'influence souveraine de ces deux grands hommes, et malgré ses fluctuations et ses doutes, Jean avait cru devoir persévérer dans ses premiers sentiments; il avait formé sa conscience et s'était attaché sans plus d'hésitation à la fortune de Mélèce, dont les vertus avaient captivé son cœur.

Mais à cette heure, Mélèce vient d'expirer au concile de Constantinople; Jean lui-même a pleuré sur ses restes inanimés, et Paulin vit encore. Le schisme peut donc être anéanti. Mélèce n'est plus; il emporte sans doute avec lui dans la tombe tout levain de discorde; il enlève tout prétexte à la division des cœurs. Jean doit donc désormais vivre en paix dans la simplicité de sa foi. Mais non; Dieu

veut l'éprouver encore. La mort de Mélèce ne fait qu'ajouter à l'ardeur de l'incendie. La division se ranime plus forte et plus persévérante que jamais.

Et cependant le concile avait une occasion d'établir la concorde; car des deux évêques d'Antioche, un seul, Paulin, restait en possession du siége patriarcal. Il était admis par les Pères qu'il devait seul gouverner l'Église métropolitaine. Tous les clercs de Mélèce avaient juré de ne prêter leur coopération ni leur assentiment à la nomination d'aucun autre évêque, et de repousser pour eux-mêmes cette redoutable dignité. Jean et Flavien l'avaient promis par serment; tout semblait donc aplanir les voies à la conciliation.

Mais pendant les débats, et presque en présence du cercueil de Mélèce, un orage s'élève au sein du concile. Un grand nombre d'évêques veulent lui donner un successeur, et cette prétention devient l'occasion d'une surexcitation ardente et d'une vive discussion. Saint Grégoire de Nazianze alors se lève, au nom de la paix, pour parler en faveur de la cessation du schisme : « Vous n'avez sous les « yeux, leur dit-il, que la seule ville d'Antioche; mais « étendez vos regards sur l'Église universelle. Faut-il « donc que tout l'univers soit jeté dans une perturbation « scandaleuse pour deux hommes, deux évêques? Et « quand même ils seraient deux anges, valent-ils le scan- « dale et la division du monde entier? Paulin est au dé- « clin de ses jours; laissez-lui, quelques heures encore, le « gouvernement de son Église, et bientôt, descendant dans « la tombe, il vous laissera la seule solution possible à ces « difficultés inextricables, le seul remède efficace à tous « ces maux. Quant à moi, gardez-vous de penser qu'un « intérêt indigne d'un évêque puisse m'inspirer de tels « sentiments; car je n'ai, pour ce qui me concerne, qu'un « seul désir, celui de descendre du siége où m'a fait mon- « ter l'obéissance, et de consacrer désormais à la solitude « le reste de mes jours. »

Ce discours eût eu l'approbation de saint Chrysostome; mais Dieu ne réclamait alors ni son appréciation ni sa voix. Les jeunes évêques ne purent tolérer que l'on souscrivît pour l'Orient aux désirs d'évêques qui vivaient au delà des mers occidentales, et qui s'étaient attachés par circonstance à la communion de Paulin. Ils s'agitent donc au sein de l'assemblée, entraînent les anciens évêques et les gagnent complétement à leur cause, sous le spécieux prétexte que l'Orient, dépositaire du tombeau de Jésus-Christ, du foyer de Nazareth, de la gloire du Thabor et du berceau de l'Église, ne doit point en cette matière le céder aux prétentions de l'Occident. Ainsi la cause du schisme l'emporte; ainsi l'élection d'un successeur à saint Mélèce est arrêtée à la grande majorité des voix.

Flavien, le vertueux ami de saint Chrysostome, le prêtre modèle d'Antioche, que ses vertus semblaient présenter naturellement au choix du concile, fut ainsi nommé patriarche de Syrie, aux applaudissements de tous les partisans de son saint prédécesseur. Il accepta, mais avec répugnance. Dans son étrange perplexité, qui n'eût partagé ses craintes? qui n'eût cédé comme lui? L'union, la paix dans les représentants de l'Église universelle, ne pouvait-elle pas être achetée, avec une sécurité complète, par une scission partielle dans une même cité, lorsque cette division ne pouvait point être de nature à frapper de stérilité le zèle des pasteurs, ni la charité des populations chrétiennes?

Cependant, Flavien, en acceptant malgré ses serments l'héritage de Mélèce, en venant s'asseoir à son tour à côté de Paulin, pour recueillir un magnifique lambeau du patriarcat d'Antioche, venait, en réalité, sanctionner et perpétuer les divisions intestines de l'Église. Déplorable situation, qui devait nécessairement résulter d'un mode d'élection des évêques que n'avait pas encore pu modifier l'expérience des siècles.

Flavien et Paulin se présentaient aux populations ca-

tholiques, sinon avec des vertus égales, du moins avec des titres égaux. Mais Flavien avait l'approbation des évêques, des prêtres et des chrétiens de toutes les Églises orientales; c'était vers lui que s'inclinaient tous les cœurs. Jean lui-même, l'admirateur de sa sainteté sacerdotale, un moment indécis, fut bientôt entraîné, moins par l'élan spontané des fidèles et du clergé d'Antioche, que par le souvenir de Mélèce et par l'image de ses vertus, qui se reflétaient avec un éclat admirable dans la vie apostolique de son successeur.

Flavien, de son côté, sentait tout le prix d'une telle conquête; il comprenait tout l'avantage qu'il pouvait tirer de son incomparable talent. Les liens de leur ancienne et mutuelle amitié n'avaient pu que se fortifier par les privations d'une longue absence; et Dieu même avait mis entre les mains du nouveau patriarche des moyens infaillibles de se l'attacher à jamais. Jean était mûr pour les fonctions du ministère; il était dans toute la vigueur de l'âge; il avait passé quarante ans.

Flavien eût voulu partager avec lui, lui céder même tout entière l'immense responsabilité qu'il avait contractée dans son élection au patriarcat d'Antioche; mais il ne pouvait lui céder qu'une partie de son pesant fardeau. Dans cette âme puissante, dans ce cœur brûlant, dans cette intelligence incomparable, il contemplait avec bonheur l'énergie, la prudence, la force, le zèle nécessaires pour faire face à toutes les exigences, pour surmonter toutes les difficultés de la situation. Mais il y découvrait aussi cette humilité qui s'épouvante à l'aspect de la grandeur du caractère sacerdotal. Il fallait donc encore livrer un assaut et faire violence à cette modestie; le succès, sans doute, pouvait lui paraître incertain; mais il savait qu'une fois vaincu, Jean, enchaîné par sa conscience, devenait le guide sûr, le modèle parfait et l'ange gardien de son immense troupeau.

Jean, d'ailleurs, ne pouvait plus trouver que dans son

humilité seule la raison d'un refus dont la Providence avait anéanti tous les motifs sérieux et même tous les prétextes. Depuis longtemps il ne tenait plus au monde ; de ce côté, tout lien était à jamais rompu. L'Église était dans le deuil de l'une de ses gloires : saint Cyrille de Jérusalem avait quitté l'arène du combat. Il fallait à cette Église un nouveau docteur, une nouvelle étoile au ciel de sa jeunesse, à la place de celle qui venait de s'éclipser sous le nuage de la mort. Jean de Jérusalem, successeur de saint Cyrille, ne pouvait être une compensation à sa douleur de mère ; un autre Jean devait sécher ses larmes et changer son crêpe funèbre en un vêtement de fête, en livrées de réjouissance et de bonheur. D'ailleurs, elle avait désormais sur le saint des droits imprescriptibles et sacrés ; Jean lui-même était en demeure avec elle ; il lui restait encore à répondre à son appel. Il ne pouvait oublier qu'il n'avait reçu l'ordre et les obligations du diaconat que pour se dévouer à jamais à la carrière du sacerdoce. Le sacrifice était donc déjà moralement accompli. Dieu semblait ne plus attendre que la coopération efficace de Flavien pour le faire monter à l'autel et fermer à jamais sur lui les portes du sanctuaire.

Cette coopération ne se fit pas longtemps attendre. Averti, dit-on, par un envoyé du ciel, Flavien avait hâte d'imposer les mains à son ami, qui possédait déjà les vertus des apôtres des premiers temps, et qui, plus d'une fois, dans l'exercice des fonctions de son ordre, avait eu lieu d'aspirer à la puissance spirituelle du caractère sacerdotal. Un jour fut donc fixé pour l'accomplissement de cet acte solennel ; jour à jamais mémorable dans les annales de l'Église d'Antioche ! Depuis l'épiscopat de saint Pierre et le baptême de saint Paul, jamais, pendant quatre siècles, cette cité privilégiée n'avait été témoin d'un événement aussi considérable, et surtout aussi fécond en bénédictions divines. Lorsque Jean s'inclina devant l'autel pour recevoir l'imposition des mains, qui marquait sur son front et gra-

vait dans son âme le caractère ineffaçable du prêtre de Jésus-Christ, le ciel attentif s'inclinait une troisième fois sur cette ville d'Antioche, qu'il avait destinée à devenir le berceau de son Église et la patrie d'élection de ses plus grands apôtres; car c'était un successeur que la grâce divine venait donner à saint Paul, dans la basilique érigée en son nom et sous son patronage, en souvenir de sa vocation. Jean fut, en effet, le plus grand imitateur de ses travaux apostoliques, et le plus puissant écho de sa parole inspirée. Ce fut un beau jour pour la terre; car l'esprit de Dieu se créait parmi les hommes deux organes à la fois, et presque deux prophètes. En effet, pendant que Jean recevait en Orient l'imposition des mains, saint Augustin se convertissait en Occident sous l'influence de la douce parole de saint Ambroise.

Ce fut pour saint Chrysostome une régénération complète que cette ordination, à laquelle avaient pris part Antioche, Chalcis, Béræe, Séleucie et toutes les populations syriennes. Lorsque, étendu sur le pavé nu de la métropole, en présence de cette multitude et du clergé dont le cœur palpitait d'émotion et d'espérance, il entendait la voix de Flavien, qui, les bras étendus, les yeux fixés au ciel, appelait sur lui l'esprit de sagesse, de science et de sainteté, l'âme de saint Paul passait tout entière dans son âme. Le feu de sa charité descendait brûlant dans son cœur. De ce moment mémorable et solennel de la grâce à celui du triomphe, où courbé sous le poids des travaux et des épreuves, il succombait près de Comane, par la cruauté féroce des soldats d'Arcadius, tout se touche, tout se lie et s'enchaîne dans cette existence héroïque. Ce même cœur qui bat d'amour et de terreur sur la dalle du temple, ce même homme qui, la face contre terre, offre à Dieu ses sueurs et son sang pour le bonheur du peuple, nous le verrons un jour, sous le soleil brûlant de la Cappadoce, inonder de ses sueurs et de son sang les rochers arides du mont Ophlinius, et s'offrir encore à Dieu

pour le bonheur de son peuple et le salut de ses persécuteurs.

Comme le Sauveur lui-même dans les bras de Siméon, c'est dans le temple que Jean vient commencer l'oblation de son sacrifice; et comme le même Sauveur, au sortir du temple, il n'attend plus dans la vie que des travaux, des contradictions et le martyre. Toutes ces tribulations lui préparaient une existence d'agitation et de douleur; mais son âme était prête, elle aussi, comme la victime au pied de l'autel avant l'heure du sacrifice.

Les travaux, Flavien les avait préparés. Les persécutions avaient leurs causes et leurs principes dans la corruption, l'hypocrisie et les intrigues de la cour de Constantinople. Enfin, le martyre, sorti de la condition des simples chrétiens, faisait encore partie de la destinée des évêques. Il avait toujours sa raison d'être dans le levain de paganisme qui fermentait sans cesse au sein d'une civilisation mal affermie et de générations encore barbares, qui ne pouvaient se passer ni des scènes sanglantes de l'arène, ni de la fumée nauséabonde du sang chrétien.

Telle était la triste et sombre perspective que l'ordination de Jean lui présentait dans l'avenir. Mais son cœur était armé de l'héroïsme de la grâce, et son âme, désormais à Dieu seul, se tenait haut placée au-dessus de la scène terrestre des événements de ce monde. Son corps seul n'était pas en dehors de toute atteinte; mais son corps n'était qu'un vêtement corruptible, qu'il abandonnait à l'usure des tribulations et des douleurs de la vie présente.

Ici commence pour le saint une longue période de douze années, qui suffirait seule à former toute la carrière d'un apôtre. Flavien avait longtemps préparé, médité, la tâche importante qu'il se proposait de confier à son zèle. En acceptant le caractère d'évêque et les fonctions redoutables de l'épiscopat, il avait dans la pensée le secours intelligent et le bien incalculable qu'il pouvait espérer du talent et de l'énergie de son puissant coopérateur.

Les fidèles d'Antioche avaient besoin, pour les contenir, de toute la puissance de sa parole. Cette population mouvante, inquiète et jalouse, avait les sens ouverts à toutes les impressions les plus passionnées, et la tête prête à tous les coups de main. Inconstante, vaniteuse et vindicative, elle passait, en un clin d'œil, des plus nobles transports de l'enthousiasme à toute la férocité de la haine, aux derniers excès de la vengeance. En toutes choses, elle flottait entre les extrêmes, et les démonstrations bruyantes et désordonnées de la jactance touchaient souvent au morne silence de la tristesse et de l'abattement. Elle aimait sincèrement ses pasteurs, et payait de sa confiance absolue leur dévouement et leurs travaux. Dans ce peuple exceptionnel, la chaleur et la vie débordaient de tous les cœurs. Julien l'Apostat ne l'avait aperçu qu'à travers les préjugés de son âme vaniteuse et dure, et n'avait pas su le comprendre. C'était un peuple à part, et capable de tout l'héroïsme de la foi; mais il lui fallait une intelligence supérieure pour tempérer, contenir et diriger sa chaleur et sa vie; il fallait une autorité puissante, pour imposer un frein à l'impétuosité de ses passions, une main forte, pour creuser un lit et poser une barrière à ce torrent.

Flavien a compris que son Église, au milieu d'une population turbulente, et que le schisme dévore, ne peut devoir sa paix et son bonheur qu'à l'ascendant d'une parole irrésistible. Il nomme Jean son prédicateur; il se repose uniquement sur lui du soin de rompre à son peuple le pain sacré de la science et de lui distribuer le lait fortifiant de la doctrine. Ce jour fut une ère de grâces et de salut pour les Églises de l'Orient.

Jean embrasse avec ardeur ses nouvelles obligations, si bien en harmonie avec la nature de son talent. Cette voix puissante qui, depuis les triomphes du prétoire, ne s'était fait entendre qu'au milieu des chants du monastère et dans la prière solitaire du désert, se réveille de son long silence, plus vibrante et plus noble qu'au temps de ses ac-

cents profanes. Elle s'est fortifiée de toute la puissance de la science chrétienne; elle s'est embrasée de tout le feu de la charité. Cette voix, ou plutôt cette âme, réveillée de son sommeil, empruntait une sorte de nuance surnaturelle au caractère de sa mission divine. Ce n'était plus la parole étudiée de l'orateur terrestre; c'était l'homme de Dieu, qui semblait descendre des régions supérieures pour annoncer aux hommes le secret des mystères du ciel.

Quand Antioche entendit pour la première fois ces accents jusqu'alors inconnus, qui pénétraient et remuaient toutes les fibres les plus intimes du cœur, une sorte de transport s'empara de la foule étonnée. Cette multitude, fascinée, se tenait tantôt immobile, attentive et suspendue aux lèvres de saint Chrysostome, tantôt frémissante et s'agitant comme les flots de la grande mer, tantôt silencieuse et retenant son haleine, pour s'abreuver à longs traits des eaux vives de la doctrine catholique, que Jean lui présentait embellie des plus irrésistibles attraits. Jamais les pensées divines n'avaient emprunté, pour pénétrer dans les âmes, des formes à la fois plus suaves et plus brillantes; sa parole était une mélodie céleste; de ses lèvres éloquentes, les vérités, même les plus austères de l'Évangile, tombaient en paroles pleines de charmes dans ces cœurs avides des douces émotions de la foi chrétienne.

Dès ce moment, Jean avait rencontré sa sphère; il s'était fait une royauté. Le peuple d'Antioche était à lui; c'était son peuple. Admirable puissance de l'éloquence! A sa voix, cette multitude immense s'agitait tumultueusement ou rentrait dans le silence, comme les flots de l'Océan se soulèvent et s'aplanissent sous la main de celui qui suscite et calme la tempête; mais aussi des acclamations, des élans d'enthousiasme et des cris d'admiration s'échappaient de toutes les poitrines. L'éclat de ses paroles leur apparaissait comme une rosée éblouissante, qui se dépose en gouttelettes d'or; et le nom de Chrysostome,

passant de bouche en bouche, répondait au sentiment de surprise dont le transport agitait tous les cœurs.

Le charme magique de son élocution et l'influence souveraine qu'elle exerçait sur tous les esprits avaient quelque chose de surhumain, qui rappelait les accords d'une lyre céleste, et qui faisait naître le besoin de créer un nom nouveau pour celui qui semblait être une personnalité nouvelle, entre la majesté divine et la nature humaine. Dans la fascination et l'ivresse de la multitude, la nature terrestre en lui semblait s'être éclipsée. Ils ne voyaient plus que l'envoyé du ciel; ils n'entendaient plus que la voix inspirée, et tout l'homme était concentré dans la parole. Jean, comme le divin précurseur de Jésus-Christ, n'était donc plus pour le peuple qu'un organe surhumain, qu'un instrument harmonieux du ciel, présentant une des formes variées de la voix de Dieu. Ce nom de Chrysostome ou de bouche d'or, qui s'échappa de tous les cœurs, comme un cri spontané de surprise, au milieu des applaudissements qui remplissaient la basilique de Saint-Paul, fut désormais pour Jean le seul nom possible, parce que c'était le seul qui rendît, aux yeux de la multitude des fidèles, la beauté de ses discours et la magnificence de son langage. Ce nom ne devait jamais périr dans la mémoire des peuples; car il résultait d'une sorte de baptême glorieux conféré par un mouvement universel de reconnaissance et d'admiration.

Le troupeau tout entier d'Antioche était confié par Flavien à sa sollicitude, et se transmettait ainsi des mains de saint Mélèce à celles de son disciple et de son ami. Quel vaste champ offert à cette ambition insatiable de dévouement, de travaux et de sacrifices! mais aussi quelle main, à la fois habile, hardie, infatigable, il fallait pour remuer chaque jour la fange dégoûtante de l'immoralité, dans laquelle se traînait encore cette civilisation semi-païenne! Quelle longue persévérance et quelle patiente charité, pour soulever sans cesse l'indigent au-dessus de l'abjec-

tion et des livrées de la misère, pour éclairer son âme de la lumière de la foi chrétienne et lui faire chérir quelque chose de noble et de grand, en dehors du bouge où se dérobait aux regards son affreuse nudité ! Tel est le double et sublime emploi que Flavien, ou plutôt que Dieu lui-même donnait à remplir au nouveau pasteur d'Antioche.

Antioche, cette ville fastueuse et brillante, n'était pas telle que la représentaient ses savants et ses rhéteurs. Le prestige apparent et pompeux de sa civilisation n'était qu'un voile éclatant dont elle couvrait l'horreur de sa misère. Le levain impur de la corruption païenne fermentait toujours au fond de presque tous les cœurs. Le société se transformait sans doute; mais ce travail de régénération religieuse et morale marchait avec une lenteur désespérante. On avait contemplé trois siècles de luttes acharnées entre l'erreur et la vérité; le sol était encore tout imprégné du sang et jonché des ossements des athlètes de l'Église; et cependant le paganisme était encore debout. Il combattait encore pour ses dieux; il ne cessait d'aspirer, avec une aveugle et brutale fureur, aux délires de la prostitution et de la bestialité. La population chrétienne elle-même avait encore au cœur quelques fibres païennes, et, bien que l'idolâtrie fût arrachée des âmes, il en restait néanmoins toujours quelques racines profondes qui germaient sans cesse, comme dans ces arbres puissants dont les rameaux souterrains couvrent la terre de leurs rejetons, longtemps après que le tronc a disparu du sol.

Et Jean avait à soulever l'une après l'autre toutes ces racines apparentes ou cachées de la vieille souche de l'idolâtrie, qui voulait encore occuper sa place au milieu de la jeune société chrétienne. Il lui fallait effacer tous les anciens souvenirs, anéantir les usages surannés, et balayer tout le honteux bagage de la superstition; il lui fallait surtout descendre au fond des cœurs, remuer sans pitié la fange des passions honteuses, abattre les idoles de l'orgueil; il lui fallait enfin éteindre l'ardeur brûlante de la

haine et de la vengeance, pour introduire dans les consciences des vertus sincères, une piété fervente, et raviver les âmes par le feu réparateur de la charité chrétienne. La tâche était longue, difficile et pleine de dangers; mais le saint était prêt à cette œuvre; Dieu l'avait préparé pendant quarante ans. Il aborde donc avec courage et prudence ce ministère plein d'écueils. L'éclat incomparable de son éloquence, au milieu d'un peuple impressionable et glorieux de pouvoir se montrer appréciateur du mérite et de se passionner pour le vrai talent, lui créa bientôt un cercle nombreux d'admirateurs, qui de la ville d'Antioche s'étendit à toutes les provinces de l'empire romain. Il devint l'orgueil et la gloire de ce peuple; et dès lors il fut aussi le maître souverain des consciences. Jamais souveraineté ne fut plus aimée, et jamais influence ne se manifesta par des résultats plus magnifiques.

Il faisait tellement pénétrer dans son auditoire son horreur pour la dépravation, il tenait tellement tous les cœurs dans sa main, que cette multitude suspendue à ses lèvres, et se mouvant suivant l'accent de sa parole et les inflexions de sa voix, tantôt frissonnait d'horreur à l'aspect du vice dont il lui jetait la hideuse image dans toute son affreuse réalité, tantòt se frappait la poitrine et fondait en larmes, et tantòt s'abandonnait à la paix d'une douce confiance en Dieu.

Le saint se multipliait et suffisait à tout; tous pouvaient l'entendre, et tous venaient s'incliner devant l'autorité de sa mission sacrée : juifs, idolâtres, chrétiens, tous étaient là; pas une âme n'était oubliée; il calmait toutes les douleurs, sondait toutes les plaies, redressait tous les égarements. Les besoins et les mouvements de leurs âmes n'étaient ni plus grands que son zèle ni plus multipliés que sa parole. Tous les jours il parlait; tous les jours il répondait complétement à leur soif insatiable d'entendre les enseignements divins. L'enceinte des basiliques était trop étroite; pour y suppléer, il se transportait

chaque jour dans les églises et dans les simples chapelles des communautés.

Tant de travaux ne pouvaient rester frappés de stérilité. Dieu daigna donc accorder à son serviteur la seule récompense qu'il eût ambitionnée; il ramena dans le bercail presque toutes les brebis dévoyées, qu'il avait trouvées errantes et sans pasteur. Rarement la semence divine de la parole évangélique tomba sur une terre favorisée d'une plus heureuse fécondité. Les cœurs se laissaient façonner et pétrir; les âmes et les volontés s'assouplissaient sous la douce pression des préceptes de l'Église. En peu de temps, le saint changea la face d'Antioche; devant lui les dieux fuyaient et leur culte s'effaçait. Aux augures, aux bois sacrés, aux sacrifices, avaient succédé les jeûnes, la pénitence et les réunions des nouveaux catéchumènes. Les coutumes et les superstitions d'un autre âge, profondément enracinées dans les mœurs, ne purent tenir contre l'autorité de sa parole et l'ascendant de sa sainteté; elles furent remplacées par les agapes, les prières, les chants sacrés, échos terrestres des chants éternels des anges, et par l'oblation perpétuelle du saint sacrifice de la messe, que l'on offrait le plus souvent sur les tombeaux des martyrs. De fréquentes réunions, des fêtes brillantes tenaient le peuple en haleine; et les passions cédaient la place aux vertus surnaturelles que la religion enseigne. L'immoralité, frappée au front d'un stigmate de honte et d'infamie, n'osait plus marcher le front levé. Le saint avait effacé jusqu'à la trace qu'elle avait laissée dans les mœurs, comme une bave degouttante dont le paganisme souillait, à leur passage, toutes les générations qui venaient faire leur temps sur la scène du monde. Antioche enfin n'était plus un dernier repaire de l'idolâtrie; elle formait désormais, tout entière, une famille unie, une société nouvelle et sainte, où le sceptre était à la vertu.

Jean, à son début, n'avait pas seulement été frappé d'indignation en voyant cette civilisation naissante s'arrêter

dans sa marche laborieuse, et se faire encore un honneur de porter les livrées et les stigmates de la superstition et de l'immoralité; mais il s'était aussi senti le cœur saigner de douleur à la vue d'une dégradation non moins profonde, quoique moins effrayante, celle de la honte attachée, dans l'opinion publique, à l'humble condition de l'indigence. La pauvreté n'était pas, aux yeux des générations païennes, ce que Jésus-Christ l'a faite par son adoption divine. Il existait, chez les peuples adorateurs de la matière, deux caractères distincts de dégradation morale, deux objets d'un légitime et perpétuel mépris, l'esclavage et la pauvreté. L'esclavage se réhabilitait souvent par l'adresse et la fortune; mais le pauvre, esclave ou libre, n'avait jamais en perspective que le double et triste apanage de sa misère, l'abjection et le dédain.

Et cependant le pauvre est le membre de Jésus-Christ, son image vivante; c'était donc, pour saint Chrysostome, une réhabilitation complète à créer dans l'opinion publique, une révolution radicale à provoquer dans les habitudes et dans les mœurs. Il fallait balayer tous les préjugés, pour inoculer à cette multitude le germe vivifiant de la charité chrétienne, et révéler dans l'indigent le membre obscur et dédaigné du corps mystique de Jésus-Christ, son frère, son ami, l'enfant de son Église. Il fallait faire resplendir à tous les yeux l'auréole de mérite et de gloire dont la divinité de Jésus-Christ a couronné, par trente ans de solidarité, la dure obligation du travail et les amères privations de l'indigence; mais il fallait aussi faire contempler au pauvre, dans les heureux dépositaires des honneurs et de l'opulence, d'autres frères, d'autres amis, d'autres membres du Sauveur, qui s'inclinent affectueusement vers lui pour lui tendre la main. Il fallait démontrer que l'inégalité des conditions, que sanctionne la justice, s'efface et disparaît par l'extension aux hommes des sentiments de la charité divine, et devant le contact chrétien des membres extrêmes du corps de Jésus-Christ, qui

se rapprochent et se touchent dans tous les degrés de la hiérarchie sociale ; qu'ainsi la charité réunit et fusionne tous les éléments divers des sociétés humaines, qui s'étaient toujours fuis et redoutés, sous l'empire de la politique, des lois et de l'imperfection de la nature. Partout en effet où, dans le monde païen, la pauvreté souffre, demande et pleure, l'opulence détourne les yeux, dédaigne et s'enfuit ; tandis que la charité chrétienne arrive, qui prie, chérit et console.

Ainsi donc, révéler à l'opulent le mérite de la richesse, à l'indigent l'honneur de la pauvreté, telle est en particulier la tâche que saint Chrysostome s'était imposée. Grande et magnifique mission, qu'il sut remplir avec tout le zèle d'une âme inspirée, avec tout le succès d'un envoyé de Dieu. Jamais son éloquence ne prenait un essor plus sublime, que lorsqu'il avait les yeux fixés sur les haillons du pauvre, et le cœur ému du sentiment de ses privations. Alors ses paroles paraissaient se voiler d'une empreinte de tristesse ; on eût dit que sa voix même semblait humide de larmes ; on voyait sa poitrine se soulever à peine sous les étreintes de la douleur. Toutes les angoisses de la détresse et de la misère, présentes à ses yeux, l'agitaient de leurs tortures, et sa charité s'exhalait en plaintes déchirantes. Ce n'étaient plus alors, dans l'assemblée, ces applaudissements prolongés qui retentissaient chaque jour sous les voûtes des basiliques ; c'était le feu de la charité qui débordait de tous les cœurs. Toute cette multitude ne lui répondait plus que par des frémissements, des larmes de compassion et des sanglots.

On vit alors dans Antioche une société nouvelle, offrant un spectacle digne d'admiration. Dans le pauvre, le riche avait rencontré son frère, et dans le riche le pauvre chérissait son soutien et son ami. Le pauvre vivait des dons spontanés du riche, et le riche s'appuyait sur le bras du pauvre. On ne vit plus dès lors ni le père dans la détresse accélérer la mort de ses enfants, ni les enfants dépourvus

de secours, se débarrasser de la présence de leur père, trop lent à rendre le dernier soupir. On ne vit plus le moribond aller rendre son âme à Dieu, sur le bord des grandes routes, auprès des bornes et des angles des carrefours. La charité recueillait les enfants jetés sur la voie publique. Les veuves, les diaconesses recevaient les jeunes filles qui ne furent plus réduites à mendier le trafic honteux de leur honneur et de leur vertu, pour obtenir d'une main dédaigneuse un morceau de pain. Le pauvre était nourri, soulagé, consolé dans sa propre demeure, et l'Église offrait un asile et des aliments à ceux qui n'avaient pas où poser la tête. Elle avait ses établissements publics de malades et ses communautés de vieillards, de veuves, de vierges et d'enfants. L'évêque présidait à tout. Les chrétiens lui portaient leurs offrandes, que les diacres et les prêtres avaient soin de distribuer chaque jour, sous la surveillance supérieure du premier pasteur.

Le paganisme étonné se récriait, à l'aspect de ces mœurs et de ces vertus nouvelles des disciples de Jésus-Christ. Quelques-uns s'écriaient avec admiration : Voyez donc comme ils s'aiment les uns les autres! C'est que le paganisme ne savait rien aimer, lui; rien en dehors de lui-même; il ne savait que haïr.

Saint Chrysostome eût pu jouir avec délices de cet heureux fruit de ses travaux, si d'autres sentiments n'eussent dominé son âme tout entière. Il s'était lancé dans la carrière; il voulut aller en avant. Il avait su comprendre que la vie d'un apôtre n'a pour éléments sur la terre que le travail, la lutte, la persécution, enfin la mort. Il avait mis la main à l'œuvre; il ne pouvait plus tourner la tête en arrière, sans abdiquer en quelque sorte l'honneur de partager la mission divine et l'apostolat de Jésus-Christ. D'ailleurs son œuvre de réformation n'était pas encore accomplie. L'égoïsme et la corruption n'étaient pas les seuls ennemis qu'il eût à dompter; un autre, plus insaisissable et plus terrible, l'esprit de secte et d'incrédulité, vivait à

ses côtés, et sapait dans l'ombre les fondements de la foi chrétienne. Toujours sur les traces des passions humaines, il affectait toutes les formes, s'étalait sous toutes les couleurs et serpentait en tout lieu. Le saint avait à prendre cet ennemi corps à corps, pour le terrasser et le réduire à l'impuissance. Mais il fallait le reconnaître et le saisir. Il l'étudie donc, appuyé sur le double secours de la grâce et de la nature; il le poursuit dans tous ses retranchements, déjoue toutes ses trames, et met à découvert tous ses refuges. Il le voit et l'attaque sous le voile des bienséances mondaines; il lui déchire le masque menteur de l'hypocrisie, et s'efforce de le traquer dans le cercle étroit de ses absurdes systèmes. Toujours d'une dialectique incisive et serrée, et d'une logique impitoyable, il le confond, le réduit au silence, et met à découvert l'affreuse nudité de ses principes destructeurs.

Au premier rang de cette armée de chrétiens infidèles, se présentent à ses yeux les disciples d'Eunomius, dont l'orgueil s'élevait jusqu'à prétendre, pour la vie future, à la connaissance complète de l'essence inaccessible de Dieu. Dans cinq homélies, saint Chrysostome leur démontre l'incompréhensibilité de la nature divine, qui se dérobe dans son infini, même à la puissance du regard des anges. Dans sept autres discours, il monte jusqu'au ciel; il déchire le voile mystérieux de l'essence divine, et présente à ses frères égarés : Dieu le Père, et Jésus-Christ le Verbe, un à la fois, et distincts dans l'unité de la substance éternelle.

Derrière les rangs des frères indociles, se pressaient aussi devant lui des groupes impuissants, mais toujours ennemis de la nation déicide. Le saint prend les faits présents et passés, fait appel au témoignage des païens et des prophètes, et contraint à la fois les sectateurs des idoles et le peuple bourreau, sinon à ployer le genou devant la victime du Calvaire, du moins à confesser que l'univers entier ne cherche plus sa gloire et son espérance que dans

le signe glorieux et triomphant de la croix. Puis il arrache de la synagogue les chrétiens qu'une superstition insensée y conduisait, sous prétexte de donner une sanction plus inviolable et plus sainte à leur serment.

Les fidèles eux-mêmes appelaient aussi, par leurs scissions scandaleuses, l'intervention irrésistible de son autorité. Mais quelques paroles lui suffirent pour calmer l'irritation qui divisait les sectateurs de Paulin des disciples de Mélèce. Enfin le panégyrique de saint Philogone, évêque d'Antioche, prononcé quelques jours avant la Nativité du Sauveur, vint apporter un complément à l'influence qu'exerçait l'empire de sa parole.

Sous l'autorité d'un tel caractère et l'ascendant d'une telle supériorité, la religion chrétienne respirait à l'aise dans Antioche, et l'Église de Jésus-Christ se développait enfin sous un ciel pur. Ainsi saint Chrysostome s'efforçait d'anéantir les erreurs, les préjugés et les vices. Mais la nature humaine était là, toujours imparfaite et fragile; le torrent qu'il avait enchaîné devait bientôt se soulever, rompre ses digues, et lui préparer d'autres épreuves et d'autres travaux.

L'époque du ministère de saint Chrysostome, laquelle fut inaugurée par son ordination au diaconat, est mémorable dans l'histoire par la gravité des événements qui s'accomplirent, et qui portèrent à la fois la consolation et le deuil au cœur de l'Église.

A la joie pure que causèrent au monde chrétien le concile de Rome, les lois du nouvel empereur et le retour des évêques exilés, vint s'ajouter, en Orient, une bien amère douleur. Saint Eusèbe de Samosate, saint Mélèce d'Antioche et saint Grégoire de Nysse, semblèrent n'être conduits dans leurs églises que pour aller verser des larmes sur un tombeau. La main de Dieu, qui les avait délivrés, les amena pour consoler les chrétiens de la perte du plus grand docteur de l'Asie, de Basile de

Césarée, surnommé le Grand. C'était encore une étoile qui tombait du ciel de l'Église militante (378).

Le siége de Constantinople, devenu la proie des plus viles ambitions, avait vu successivement Macédonius et Démophile s'acharner à persécuter les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze arrive dans la ville impériale. Son autorité, son éloquence rendent le calme à ce peuple avide de croyances, mais fatigué des fluctuations, des absurdités et des fureurs de l'arianisme (379).

Constantinople recouvre donc sa paix. En Occident, saint Ambroise pleure la mort de son frère Satyre; et l'Orient voit monter sur le trône de l'impie Valens le général Théodose le Jeune, dit le Grand, l'un des plus glorieux et des meilleurs princes qui, depuis Auguste, aient gouverné le monde romain.

L'empire était sauvé. Pendant que Gratien rédigeait des lois, Théodose gagnait des batailles, refoulait la barbarie jusqu'aux dernières limites de l'empire, et faisait respecter les armes impériales dans tout l'univers.

L'Église aussi triomphait; mais pour elle, ici-bas, le bonheur n'est jamais sans quelques larmes. Au sortir d'un concile d'Antioche, saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile le Grand, va recevoir le dernier soupir de sainte Macrine sa sœur, et saint Eusèbe de Samosate expire à Dolique en Comagène, sous les coups d'une femme arienne.

L'Église semble trouver une compensation à ces douleurs dans la profession de foi du concile de Rome, qui frappe d'anathème Eunomius, Apollinaire et Macédonius; mais elle voit bientôt s'éclipser dans la mort une autre de ses gloires : saint Éphrem va recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Il laisse, dans ses disciples, des défenseurs infatigables de la foi chrétienne; tels furent Isaac, Balœus, Zénobius, Absamias, Grégoire et saint Maruthas, l'un des plus illustres docteurs de Syrie (380).

A cette époque, le baptême de Théodose le Grand par saint Aschole de Cappadoce, les voyages de saint Jérôme à Constantinople et dans l'Asie-Mineure, réjouirent un instant les chrétiens, par l'impulsion qui dut en résulter pour la propagation de l'Évangile; mais ils furent presque neutralisés dans leurs conséquences par les intrigues et les troubles de Maxime le Cynique, malheureusement patronné dans un écrit de saint

Grégoire de Nazianze, sous le pseudonyme de philosophe Héron.

D'autres malheurs viennent encore mettre obstacle au progrès de l'Évangile. Priscillien prêche sa doctrine. Ses erreurs se répandent bientôt en Espagne. Ses adeptes, chassés de ce pays, après le concile de Sarragosse, font d'inutiles efforts pour tromper la bonne foi du souverain pontife. A Sirmium, saint Ambroise a la douleur d'être combattu par l'impératrice Justine, et peut à peine défendre la vierge de Vérone, Endicie, contre d'infâmes calomniateurs.

Alors quelques événements heureux : le concile de Gangres, la nomination au siége de Sébaste de Pierre, frère de saint Basile, et le concile général de Constantinople, offrent une compensation aux sujets d'affliction qui ne cessaient d'assombrir le front maternel de l'Église (381).

Dans ce concile, le second œcuménique, saint Grégoire de Nazianze est élevé sur le siége patriarcal de Constantinople. A Mélèce qui succombe au milieu de ses travaux, le prêtre Flavien est donné pour successeur sur le siége métropolitain d'Antioche. Mais, même avant la fin du concile, saint Grégoire, effrayé de la responsabilité de sa charge, demande à se retirer dans la solitude; et Nectaire, nommé par les Pères à sa place, est confirmé dans son siége par le pape Damase. Le concile termine ses travaux par la rédaction d'un symbole renfermant le décret de la procession du Saint-Esprit, et par la promulgation de plusieurs canons ou règles générales obligatoires pour tous les chrétiens.

L'Occident eut aussi, dans la ville d'Aquilée, un concile, mais sans caractère œcuménique. Saint Ambroise en fut l'âme et l'organe. Il fut également le promoteur du concile de Milan, appelé concile d'Italie. Ces événements, la sainteté de saint Just de Lyon et la puissance d'intercession de saint Romain, de la ville de Blaye en Bordelais, la piété de sainte Marcelle de Rome, les vertus virginales de sainte Aselle et l'héroïsme généreux de sainte Paule, exerçaient une grande et salutaire influence sur le cœur des chrétiens ; mais malgré ces autorités et ces exemples, le paganisme avait encore de puissants défenseurs. En Italie, il était soutenu par un préfet de Rome, le célèbre Symmaque, le Libanius de l'Occident (382).

Néanmoins, à cette époque, le christianisme, par ses docteurs.

dominait la situation. Saint Jérôme, par ordre du pape Damase, corrige le Psautier sur le texte des Septante; il revoit et corrige le texte grec du Nouveau Testament; enfin, il prête un concours intelligent aux travaux liturgiques du pontife, et fait régner à Rome, par son ascendant sur plusieurs femmes chrétiennes, les vertus austères des temps apostoliques (383).

Pendant qu'il travaillait ainsi, le troisième concile de Constantinople frappait encore un coup sur l'arianisme; saint Amphiloque éclairait par un stratagème la foi de l'empereur Théodose; et Maxime, le grand usurpateur, préparait en Bretagne son invasion dans l'empire romain.

Alors les événements se précipitent. Maxime fond sur les Gaules; l'empereur Gratien est assassiné par ordre d'Andragatius, général du tyran, qui bientôt se voit toléré dans son usurpation par Théodose. A Rome, saint Sirice, fait évêque, prélude par ses œuvres à sa future élévation sur le trône pontifical. Le concile de Bordeaux en Aquitaine frappe les priscillianistes, pendant que saint Martin de Tours les confond par ses vertus, dont l'éclat rayonne sur le monde entier. En Orient, un enfant de sept ans, Arcadius, est revêtu de la pourpre impériale; mais son père, Théodose, supplée au défaut qui résulte de sa jeunesse : il lui donne pour précepteur saint Arsène (384).

A Tongres en Belgique meurt l'évêque saint Servais, après avoir annoncé l'invasion des Huns, d'Attila le Conquérant, et de ses hordes sauvages. Pendant qu'en Occident Symmaque, réfuté par saint Ambroise, perd au tribunal de l'empereur Valentinien II la cause désespérée de la statue de la victoire, un écho de sa voix réveille le zèle antichrétien du sophiste de l'Orient, de Libanius, qui s'imagine devoir aussi lui composer un long discours sur les temples abandonnés du paganisme.

Mais des faits plus importants occupaient alors l'opinion publique. Le voyage d'Augustin à Rome, son séjour à Milan; les écrits de saint Jérôme contre l'hérétique Helvidius, ses lettres à sainte Eustochie, contre les abus et les imprudences des vierges romaines; le dévouement de la pieuse Fabiola, qui, la première, établit à Rome et desservit elle-même un hôpital de malades; enfin, les écrits et les travaux du pape saint Damase semblaient, dans les desseins de la Providence, n'avoir pour but que de préparer à l'Église des consolations, pour le deuil immense dans lequel elle allait être plongée par la mort de ce

même pontife qui la gouvernait depuis dix-huit ans. Damase mourut à Rome, plein de jours et de vertus, à l'âge de quatre-vingts ans.

Après trente et un jours de deuil, Rome et l'Église mirent fin à leur viduité par l'élection de saint Sirice, quarantième successeur de saint Pierre. Cet heureux événement et les lueurs d'espérance que parut donner au monde la mort de l'hérésiarque Priscillien, furent malheureusement compensés par la mort de saint Hellade, évêque d'Auxerre dans les Gaules, et par la persécution dont saint Ambroise fut l'objet de la part de l'impératrice Justine, mère de l'empereur Valentinien. L'Italie alors était témoin d'un double et touchant spectacle : sainte Monique arrive à Milan, pour veiller sur la jeunesse d'Augustin son fils, et ce fils s'unit d'une amitié sainte et virile avec saint Alypius, qui partage ses études et ses projets. En Orient, sainte Mélanie l'Ancienne préside aux funérailles de saint Pambon, dont elle conserve la dernière corbeille ; mais Timothée, patriarche d'Alexandrie, cède en mourant son siége au trop fameux Théophile, qui doit être un jour l'instrument des douleurs et du martyre du saint dont nous essayons de retracer les vertus (385).

Alors saint Optat, de Milève en Numidie, se livrait à ses nombreux travaux ; saint Ambroise, à Milan, composait des hymnes ; saint Jérôme et sainte Paule partaient pour leurs solitudes d'Orient ; Rome préparait la convocation d'un nombreux concile, qui se réunit sur les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul ; et l'impératrice Justine renouvelait contre le saint évêque de Milan, à l'occasion de la basilique Porcienne, ses intrigues, ses calomnies et ses persécutions.

Trois grands événements signalent surtout cette époque : saint Augustin se convertit à Milan ; saint Cyrille de Jérusalem s'éteint ; et saint Chrysostome reçoit l'imposition des mains, qui lui confère le caractère sacré du sacerdoce. Mais ces événements ne doivent éclipser ni l'éclat des miracles de saint Martin de Tours et de saint Illydius d'Auvergne, ni la renommée des vertus de saint Mathurin, simple prêtre du diocèse de Sens, dans les Gaules.

CHAPITRE VII

Guerre de Maxime. — Impôt. — Révolte d'Antioche. — Mission de Flavien. — Zèle de saint Chrysostome. — Ses homélies.

Saint Chrysostome avait employé deux années à déraciner les vices, à remuer profondément les masses, à régénérer les populations efféminées de la Syrie. Ce furent deux années de labeur et de succès éclatants. Flavien ne cessait de rendre à Dieu des actions de grâces, pour la bénédiction dont il avait favorisé le zèle et la parole de son coopérateur. Il se croyait peut-être au terme de ses anxiétés et de ses travaux, lorsqu'une catastrophe vint fondre sur son troupeau comme un orage dévasteur, et le plonger tout entier dans le désespoir et l'épouvante.

Maxime, l'usurpateur au cœur altier, met en mouvement ses légions. Après avoir dompté la Bretagne, il franchit la Manche à la tête d'une nombreuse armée, voit mourir l'empereur Gratien, prend la pourpre, et choisit la ville de Trèves pour siége de son empire. Puis il envoie inutilement des ambassadeurs à Théodose, pour réclamer sa part dans le gouvernement de l'empire romain. Les hésitations et les lenteurs de l'empereur d'Orient l'offensent et l'irritent; il tombe sur l'Italie, chasse l'empereur Valentinien, et prend, sans coup férir, Modène, Plaisance, Rome et Bologne; puis il passe en Afrique. Il soumet les villes, emmène les garnisons, repasse la mer et monte au nord faire camper son armée victorieuse dans les plaines

de la Pannonie. C'est de là qu'il compte s'abattre sur l'empire d'Orient, cerné de toutes parts par des flottes formidables, sous la conduite du général Andragatius.

Théodose ne s'était pas bercé d'illusions au bruit de cette tempête; fort de la protection divine et de son génie, et soutenu par les prières d'un humble solitaire d'Égypte, il accélère les préparatifs de défense. Il laisse à Constantinople son fils Arcadius, va consoler à Thessalonique les majestés fugitives de l'impie Justine et de l'empereur Valentien son fils, et, prompt comme la foudre, il arrive, à la tête d'une puissante armée, sur les crètes des montagnes de la Pannonie, en face des retranchements de l'usurpateur Maxime. La lutte ne fut pas longue : Maxime, culbuté dans deux batailles, poursuivi jusque dans Aquilée, est fait prisonnier et mis à mort par l'armée victorieuse, à l'insu de Théodose et contre sa volonté.

Cette guerre avait été courte, glorieuse et peu sanglante; mais elle avait nécessité d'énormes sacrifices, des charges ruineuses. L'empereur avait encore ajouté le surcroît impolitique d'un impôt odieux. Il avait voulu s'attacher son armée et signaler la dixième année de son règne et la cinquième de l'association d'Arcadius à l'empire par des prodigalités et des largesses. Le temps était mal choisi. Le peuple, qui n'hésitait jamais à répondre à l'appel du souverain, dans une guerre nationale et juste, bien qu'il dût la payer de son sang et de sa fortune, ne pouvait se résigner à se laisser dérober le fruit de son travail et le pain de ses enfants, pour satisfaire de frivoles et vains caprices. Les hommes sages et modérés de la ville d'Antioche allèrent se jeter aux pieds du préfet, en versant des larmes de douleur sur une cruauté dont ce peuple si fidèle était victime. Ils en appelèrent à la justice de Dieu, mais tout fut inutile; l'impôt cruel fut maintenu dans toute sa rigueur. Alors le peuple d'Antioche fait éclater sa colère par de violents murmures. Il poursuit de ses menaces et de ses malédictions les officiers du fisc, dont les exactions

ont dévoré les économies de son travail, et tari pour de longues années les sources de la prospérité publique. Ces manifestations imprudentes ne présentent tout d'abord qu'un caractère excusable d'insubordination.

Mais lorsque la multitude est témoin des tortures de ses pauvres, qui ne peuvent verser des trésors qu'ils ne possèdent pas; lorsque l'on entend de tous côtés les cris et les sanglots d'un frère, d'un père ou d'un ami, livrés au bourreau parce qu'ils ne peuvent plus suffire aux exigences des officiers de l'empereur, alors la fureur du peuple monte comme un orage et déborde comme un torrent; la ville entière est agitée; l'air se remplit d'un bruit étourdissant et confus qui gronde comme un tonnerre de vociférations menaçantes. Tout le peuple des travailleurs, le peuple souffrant et malheureux, s'agite, ivre de colère, remplit les rues et les carrefours de la ville, et se précipite sur les images de l'empereur, qu'il brise à coups de pierres et dépèce en lambeaux.

C'est l'heure de la démence; l'empire est à la terreur. La voix de saint Chrysostome est muette; elle ne peut plus se faire entendre. La foule se porte partout en flots serrés pour épancher sa fureur sur les insignes de l'empereur, qu'elle poursuit de ses outrages. Elle renverse ses statues d'airain, celles de son père, de ses enfants, et surtout celles de Placille son épouse, dont la dépouille mortelle est à peine refroidie dans la tombe.

Placille, l'ange tutélaire de l'indigence et le modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes, l'humble, douce et charitable Placille, la consolatrice de toutes les douleurs! Le pauvre était son ami, le premier placé dans son cœur. Elle le visitait, seule et sans suite, dans l'humble réduit de sa misère aussi bien que dans les établissements publics, et dans les hospices des églises. Elle pansait elle-même, de ses mains impériales, les plaies les plus dégoûtantes des malades. Elle les assistait et les soignait dans leurs infirmités. Elle « goûtait leurs aliments, les leur fai-

sait prendre ; elle coupait leur pain, leur donnait à boire, et s'honorait de remplir auprès d'eux les devoirs que l'on abandonne aux plus humbles serviteurs. Elle ne cessait de rappeler à l'empereur le souvenir de sa condition première, où, retiré dans la Galice, il comptait passer le reste de ses jours à pleurer la mort injuste et cruelle de son père. Elle ne pouvait oublier que sa carrière d'impératrice et d'épouse fut inaugurée par des larmes ; car Théodose l'avait associée à son deuil, avant de la faire asseoir avec lui sur le trône de Constantin.

Telle était cette femme que chérissait encore Théodose, et que l'Église a cru devoir placer sur ses autels. Le peuple d'Antioche oublie tous ses bienfaits : dans son aveugle colère, il attache des cordes au cou de ses statues, et les traîne par toute la ville dans l'ordure et la fange ; puis il les met en pièces, avec des railleries insultantes, au milieu d'obscénités horribles et d'impures vociférations.

Et contre ces horreurs, Antioche n'avait point de force publique ; les magistrats n'osaient se montrer. Ils ne voyaient ni dans leur dignité, ni dans leur caractère, assez d'autorité pour arrêter le flot de l'émeute ; ils eussent été massacrés. L'autorité se tenait dans l'ombre ; les temples étaient fermés ; l'évêque même n'osait pas opposer sa dignité vénérable et sacrée à ce débordement d'une multitude égarée et sans frein. La chose publique était abandonnée tout entière à la sédition, à la fureur.

Les auteurs de ces excès n'appartenaient point à la partie paisible et chrétienne de la population d'Antioche. Des jeunes gens, la tête enflammée par l'indignation publique, des étrangers sans religion et retenus par aucun lien de famille, des hommes dévoyés, appartenant à la partie la moins éclairée du peuple, d'infortunées victimes des passions, placées au dernier degré de la hiérarchie sociale, enfin des malheureux, exaspérés par les tortures de la misère et par le ver rongeur entretenu dans l'âme par la dépravation, tels furent les acteurs de ce drame effrayant

et lugubre, qui n'eut pour conséquence immédiate que de voiler la ville d'Antioche d'un sombre crêpe de deuil.

Mais après s'être amoncelées, les vagues tombent; et quand elle a jeté la perturbation dans les éléments, la tempête s'évanouit. Ainsi s'éteignent les commotions populaires, et telle fut aussi la fin de ce soulèvement formidable, qui pouvait avoir pour conséquence de changer la ville d'Antioche en un monceau de ruines.

La surexcitation du peuple a ses phases nécessaires d'apaisement; les esprits reviennent bientôt de leur égarement temporaire; ils se prennent alors à contempler avec stupeur les lugubres traces de leur colère, comme des débris épars après un naufrage.

Tel fut le premier résultat de la sédition d'Antioche : le Prétoire, les monuments, les établissements publics, tout était saccagé, mutilé. Le désastre était immense. « O « peuple infortuné! s'écriait saint Chrysostome; ton crime « a dépassé la limite ordinaire des crimes; ta blessure est « large et profonde; ta plaie ne peut offrir aucune espé- « rance de guérison; aucun secours de l'art ne pourra « jamais cicatriser ta blessure. Il ne te reste d'espoir que « dans le secours miraculeux du ciel. »

Quel spectacle en effet! la terre était jonchée de fragments de statues, de reliefs et d'objets de décoration. Pour ces hommes revenus à la raison, la vue de ces débris, témoins irrécusables de leur révolte, fit succéder à la surexcitation fébrile de la colère l'abattement, la consternation et le désespoir. Ces imaginations ardentes n'eurent plus alors devant les yeux que les instruments et les conséquences de la vengeance impériale, les confiscations, les cachots, les tortures et la mort. Les uns quittent la ville et s'enfuient dans les montagnes; d'autres se cachent dans les lieux les plus reculés et les plus secrets de leurs demeures; personne n'ose franchir le seuil de sa maison; les rues sont silencieuses et les places publiques désertes. Seuls, après l'apaisement de l'émeute, les magistrats com-

mencent à sortir, rassurés qu'ils sont par le profond silence qui règne dans la cité. Désormais ils osent, quelques-uns s'aventurer à la recherche des coupables, d'autres sortir de la ville pour aller porter à Théodose la nouvelle de ce grand crime.

Alors des bruits sinistres parcouraient tous les rangs de la population et la glaçaient d'effroi : la colère de l'empereur allait sévir; Antioche devait subir un châtiment terrible. Des rigueurs barbares étaient annoncées contre la ville et les habitants. La confiscation complète de tous leurs biens, l'incendie de toutes leurs maisons et de leurs établissements publics, le supplice atroce du feu, par lequel ils devaient mourir lentement avec leurs femmes et leurs enfants; enfin l'anéantissement complet de la ville, sur laquelle devait passer le soc de la charrue. Ces épouvantables menaces, grossies par l'imagination, en même temps que se déployait l'appareil effrayant de la justice, passaient de bouche en bouche, et portaient de famille en famille le saisissement, l'épouvante et le frisson précurseur de la mort.

Mais pendant que le bras inflexible de la justice humaine s'étendait sur les victimes entassées dans les cachots et s'apprêtait à les frapper, la miséricorde étendait aussi ses bras, et vers le ciel pour en faire descendre le pardon et la clémence, et sur les coupables eux-mêmes pour arrêter l'effet des sentences vengeresses de la justice. Flavien et Jean étaient émus jusqu'aux larmes à la vue des malheurs de leur peuple; ils se faisaient ouvrir les prisons, pour aller présenter à ces âmes un instant égarées, et désormais en proie à la torture du remords, ce ministre miséricordieux de la justice éternelle, des cœurs de pères et des paroles d'amis, pour partager leurs angoisses, essuyer leurs larmes, soulager leur cœur de l'oppression et les faire revivre à l'espérance. C'étaient leurs brebis, leurs enfants que ces coupables; il fallait les sauver et de l'abîme du désespoir et de l'horreur du supplice. Flavien

et Jean se partageaient cette œuvre de consolation et de paix; mais Flavien avait une autre mission à remplir.

L'évêque d'Antioche avait l'âme abîmée dans la tristesse et l'amertume; il veut porter à ceux qu'il appelle ses enfants un autre secours que celui de ses larmes et de ses vœux; c'est à la porte du palais de l'empereur qu'il veut aller frapper lui-même. Il n'attend pas que l'enquête des magistrats soit chose accomplie; il confie à Jean son bercail, quitte Antioche et se met en route pour Constantinople; il veut présenter pour les coupables une rançon; le ministre de la miséricorde divine veut aller offrir sa tête couronnée de cheveux blancs au bras irrité du représentant de la justice humaine. Toute la population d'Antioche et de la Syrie contemplait, les larmes aux yeux, ce vieillard courbé sous le poids des fatigues et des années, saluant d'un dernier adieu sa sœur à l'agonie, et partant pour un long et dangereux voyage, au fort de l'hiver, à travers les glaces des montagnes et les difficultés des routes. Il n'avait pas même la certitude de parvenir au terme de son voyage; mais il fallait ou faire le sacrifice de sa vie, ou sauver son troupeau; le pardon des siens ou la mort, tel était le cri de sa conscience. Il partait d'ailleurs sans inquiétude et le cœur content; car Jean veillait à sa place.

« il se mit donc en chemin, dit un historien fidèle, et « son voyage fut très-heureux. Le temps fut toujours « beau, malgré la saison, et le saint évêque fit plus de di- « ligence que ceux qui étaient partis le jour même de la « sédition pour en porter la nouvelle, » (tant le feu de la charité chrétienne l'emporte sur l'ardeur égoïste qui caractérise les intérêts humains). « Car bien qu'ils eussent pris « les devants, ils trouvèrent tant d'obstacles, qu'ils furent « obligés de quitter leurs chevaux et de monter en cha- « riot. »

Le pasteur était parti; saint Chrysostome, resté seul, avait tous les regards et tous les cœurs tournés vers lui.

Pendant sept jours, à l'exemple des amis de Job, il garde le silence : c'était le silence du deuil. Enfin il commence à soulager toutes ces âmes oppressées par l'anxiété, le remords et la douleur. Il s'empare de cette multitude, la soulève par sa parole au-dessus de ses angoisses, et lui rend la vie, une vie plus douce que le pardon qu'ils invoquent, celle de la confiance et de la paix.

Alors se succèdent vingt homélies, vingt chefs-d'œuvre, qui n'ont rien de supérieur dans aucune langue, aux yeux de celui qui sait se tenir à la hauteur des pensées de la foi. Dans la première, il trace à grands traits un effrayant et lugubre tableau des calamités qui sont venues fondre sur la grande cité d'Antioche. Il la représente frappée de la malédiction divine, qu'elle n'a cessé de provoquer par ses impurs blasphèmes. Il développe avec une éloquence entraînante ces paroles mémorables de saint Paul : Avertissez les riches et les puissants du monde de ne pas s'enivrer du prestige de leur grandeur ! Puis il attaque avec vigueur et sans relâche trois péchés, trois crimes, à la fois causes et conséquences de toutes les calamités qui pèsent sur les populations de la Syrie : la haine, la détraction et le blasphème. Ces hommes, accablés d'anxiétés et de douleurs, ne cessaient de s'épancher en sentiments coupables, en paroles outrageantes contre les délateurs, les magistrats et les agents de la force publique. Saint Chrysostome s'empare de leurs sentiments de fureur et d'affliction ; il les émeut et les apaise successivement ; il les exalte et les excite à recourir aux sources salutaires de la grâce divine. « Voyez, leur dit-il, les places et les lieux publics sont « déserts, et l'église ne peut contenir tous les fidèles. Dans « la ville, on cherche des êtres humains comme dans la « solitude, et dans l'église, on est pressé par la foule qui « s'y précipite. Tous y viennent chercher un refuge, comme « dans un port paisible, pour éviter les désastres de la « tempête. »

Pendant quatre jours, il ne cesse de leur prodiguer des

consolations et de relever leur courage; il excite leur confiance en la protection de Jésus-Christ, qui s'incline vers la souffrance pour la soulager et la bénir. Tantôt il leur retrace les malheurs de Job, la perte de ses richesses, la mort de ses enfants, les malédictions de son épouse, les reproches de ses amis, son fumier, ses ulcères, son désespoir. Tantôt il fait entendre les chants de louange et de bonheur des enfants dans la fournaise; tantôt il étale à leurs yeux les crimes et la consternation, la pénitence et le pardon des habitants de la ville de Ninive. Chacune de ses paroles dissipe une crainte, soulage un cœur, enlève un poids et fait respirer une poitrine.

Une heureuse coïncidence vint fournir à son zèle un aliment inépuisable; les jours de pénitence étaient arrivés; le carême était sur le point de s'ouvrir. Saint Chrysostome allait donc opposer aux désordres passés les saintes rigueurs de la mortification et du jeûne. Mais là se présentait encore une tâche ingrate et difficile : ce peuple, ardent et passionné pour le mal, opposait presque toujours aux œuvres de pénitence et d'expiation une inertie décourageante, et souvent il les dénaturait par d'inexcusables abus. Il semblait vouloir se prémunir contre les sages austérités du carême, ou bien en atténuer les rigueurs par des réjouissances illicites et des festins scandaleux. Le jeûne était pour eux un si lourd fardeau, qu'ils comptaient les jours de cette pénitence, et qu'ils en voyaient arriver le terme avec bonheur. Leur aversion pour toute mortification des sens allait même jusqu'à leur jeter dans l'âme une inquiétude prématurée, par la prévision du jeûne de l'année suivante. « Hommes terrestres et charnels, leur disait-il, vous ne voyez dans l'accomplissement « du précepte de la loi que la souffrance des privations matérielles, et non la transformation morale de l'âme et la « conversion du cœur. » Quelques-uns se privaient d'aller entendre la parole de Dieu, parce que leur faiblesse ne leur permettait pas de prolonger le jeûne jusqu'au soir,

et de participer au saint sacrifice. Il fait appel à leurs sentiments chrétiens. « Vos infirmités, leur dit-il, vous « peuvent exempter peut-être de l'obligation d'un jeûne « rigoureux; mais elles ne sauraient vous dispenser de « venir prêter l'oreille aux leçons de la parole divine. Les « repas des chrétiens doivent être si sobres, qu'ils n'em- « pêchent pas l'application aux choses sérieuses. »

Ces observations furent entendues; le lendemain de cette leçon, il eut lieu de féliciter les fidèles de leur empressement; car, même après le repas du soir, ils se pressaient à l'église, autour de la chaire sacrée, pour prendre leur part d'édification, et recueillir les enseignements de la sagesse de Dieu. « Ce saint prédicateur, dit l'historien « Fleury, ne comptait pour rien les applaudissements « que le peuple lui donnait quelquefois. Il ne regardait « que la conversion effective. Il ne se contentait pas de « parler; il s'informait exactement du profit que ses au- « diteurs faisaient, comme un médecin s'informe de l'état « de ses malades, il en était continuellement occupé; de « là vient que dans ses homélies, il revient toujours aux « jurements, et ne veut point cesser, qu'il n'en ait guéri « son peuple. Il leur avait souvent parlé contre les specta- « cles; mais la crainte fit plus que tous ses discours. Ils « s'en retirèrent d'eux-mêmes dans ce temps d'affliction; « et non-seulement les chrétiens, mais les païens quit- « taient le théâtre et l'hippodrome, pour venir à l'église « chanter les louanges de Dieu. Toute la ville se purifiait « de jour en jour; au lieu des chansons dissolues et des « éclats de rire, dont les rues et les carrefours retentis- « saient auparavant, on n'entendait plus que des gémisse- « ments, des prières, des bénédictions. Les boutiques « étaient fermées, et toute la ville était devenue une « église.

« Cependant l'empereur avait appris la sédition d'An- « tioche, comme il était encore à Constantinople au com- « mencement de l'année 387. Il ne l'apprit d'abord que par

« le bruit commun, à cause du retardement des courriers, « et dans le premier mouvement de son indignation, il « résolut d'ôter à cette ville tous ses priviléges, de la livrer « aux flammes, de la réduire aux simples proportions « d'une bourgade, et de transporter la dignité de métro- « pole de la Syrie et de l'Orient à Laodicée, jalouse depuis « longtemps de la grandeur d'Antioche. Aussitôt, il en- « voya sur les lieux deux de ses principaux officiers, Hel- « lebicus, maître de la milice, et Cæsarius, maître des « offices, pour informer exactement et châtier les plus « coupables.

« L'évêque Flavien les rencontra près de Constanti- « nople; et ayant appris d'eux le sujet de leur voyage, il « répandit des torrents de larmes et redoubla ses prières « à Dieu, prévoyant l'affliction de son troupeau. »

Il ne se trompait point; l'apparition dans Antioche de deux officiers de l'empereur, de deux ministres de vengeance, ne laissait entrevoir au peuple consterné que des mesures impitoyables, et replongea tous les cœurs dans la terreur et le désespoir.

« Ils déclarèrent la ville déchue de ses priviléges; ils « interdirent les spectacles du théâtre et de l'hippodrome, « et firent fermer les bains; rude châtiment en pays « chaud. Ils commencèrent à informer contre les coupa- « bles; et principalement contre les sénateurs et les ma- « gistrats qui n'avaient pas réprimé la sédition. »

Mais pouvaient-ils commencer l'œuvre de la justice sans que le pasteur fût à son poste, auprès de son troupeau, pour le consoler, essuyer ses larmes ou pleurer avec lui? Non, avec un pasteur tel que Jean, ce n'était pas chose possible.

Aussi, dès qu'il s'aperçoit que l'arrivée des officiers de l'empereur, la terreur et les menaces, ont chassé de l'enceinte de la ville le reste de la population consternée; quand il voit ces infortunés s'enfuir, pour chercher un asile dans les gorges des montagnes et dans les réduits

les plus inaccessibles des forêts et des déserts, il ne peut rester en paix dans sa demeure, sans nul souci de leur détresse. Il court à la recherche du troupeau qui s'enfuit.

Mais, alors, un spectacle affligeant se présente à sa vue ; partout, devant lui, les maisons sont désertes ; le forum lui-même est abandonné ; la ville entière n'offre plus que l'aspect d'une affreuse solitude. On aperçoit à peine, dans cette immense cité, deux ou trois êtres isolés, qui passent en silence comme des cadavres ambulants.

« Effrayé, dit-il lui-même, de cette désolante solitude, je me rendis, le cœur glacé, vers le prétoire où siégeaient les magistrats et les envoyés de l'empereur ; je voulais assister au dénoûment de cette horrible épreuve.

« Là, je vis étendue, gisant près des portes du palais, une multitude accablée, anéantie, qui respirait à peine sous les étreintes d'une terreur mortelle. C'était chose navrante à contempler ! Près de ce prétoire à l'aspect sinistre, tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, muets d'épouvante, se regardaient avec stupeur ; ils semblaient n'avoir ni la force de s'interroger, ni la faculté de se comprendre. Ils se redoutaient les uns les autres, car, à chaque instant, ils étaient témoins des trahisons qui faisaient saisir et traîner devant les juges ceux mêmes qui fondaient sur leur innocence toutes leurs espérances de salut.

« Dans cette situation accablante, ajoute le digne pasteur, nous élevions tous vers le ciel des yeux pleins de larmes, nous élevions les mains en silence ; mais le cœur épanchait son amertume, adressait à Dieu ses supplications, et faisait entendre ses cris de détresse. Il demandait aide et secours ; il suppliait le ciel de prêter assistance à la conscience des juges, d'amollir l'inflexibilité de leur cœur, et d'adoucir la rigueur de leur sentence.

« Tel est le spectacle déchirant qui s'offrait à ma vue, à la porte du prétoire.

« Mais lorsque je fus entré dans l'intérieur de ce théâtre

de tortures, je me sentis l'âme saisie de terreur, à l'aspect de l'appareil effrayant de la justice.

« Là, je fus en présence de soldats armés de massues et d'épées, prêtant force et coopération à la rigueur des magistrats; car tous les coupables avaient, à la porte du prétoire, leur père, leur mère, leurs enfants, leurs épouses et leurs amis; et si quelque sentence de mort venait faire sortir de son abattement cette multitude et la soulever d'horreur, les soldats arrivaient, pour refouler par la force ses mouvements de désespoir, assurer le triomphe des arrêts de la justice, et mettre un frein au tumulte par la menace et le fer.

« Et j'étais là, dit saint Chrysostome, assis au milieu des victimes et témoin de leurs douleurs! J'avais sous les yeux leur agitation, leurs défaillances et des scènes de désespoir qui m'arrachaient des larmes et me faisaient saigner le cœur.

« Je vis, au milieu de ces scènes déchirantes, la mère et la sœur d'un personnage puissant que l'on jugeait dans le prétoire. Elles étaient étendues sur le pavé du péristyle, aux yeux de tous, au milieu d'une cohorte de soldats, sans serviteurs, sans amis, sans aucune manifestation de pitié ni de sympathie. Elles avaient leurs vêtements traînés et flétris, et le visage couvert d'un voile; elles cachaient aux regards leur honte et leur deuil, autant que le leur permettaient leur découragement et leurs angoisses. Elles se traînaient ainsi près des portes, écoutant la voix des bourreaux, le bruit des coups, le son des instruments de tortures, les cris des suppliciés et les menaces effrayantes des juges. Chaque coup porté, chaque cri de douleur leur agitait les membres, soulevait leur poitrine d'horreur et leur faisait éprouver des tourments plus intolérables que ceux des infortunés soumis à ce supplice. Elles élevaient au ciel des mains tremblantes; elles demandaient à Dieu force et patience, pour les témoins qu'elles entendaient se débattre au milieu des tortures, dans la crainte que la fai-

blesse ne leur fît accuser ou trahir les prisonniers qui leur étaient chers.

« Ainsi partout, en dehors comme dans l'enceinte du prétoire, on ne voyait régner que le deuil, les tourments et la consternation. Les juges eux-mêmes, à cet aspect, avaient, dit saint Chrysostome, le cœur plein de larmes; ils gémissaient de se voir investis d'un mandat qui les forçait à se faire les instruments d'une justice inexorable. »

Et les hommes soumis à ces épreuves mortelles étaient les chefs de la noblesse et les princes de la cité qui s'appelait avec orgueil la perle de l'Orient! « O vanité des vani-« tés! s'écrie saint Chrysostome. Tout ici-bas n'est donc « que vanité! (Eccl., I, 1, 7.) Nous assistons au triste ac-« complissement de cet oracle des saintes Écritures : La « gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe des « champs; l'herbe se dessèche et la fleur tombe, déformée « et flétrie. » (*Ibid.*)

Enfin, à la tombée du soir, la cessation des tourments et le renvoi des témoins vinrent mettre un terme à ces scènes lamentables.

« On attendait l'événement; on faisait des vœux, afin « que Dieu inspirât aux juges de différer le jugement, « et le renvoyer à l'empereur. Enfin ils envoyèrent en « prison les coupables chargés de chaînes; et l'on voyait « aussi passer, au milieu de la place, ceux qui avaient fait « la dépense des spectacles, et rempli les autres charges « publiques. On confisquait leurs biens; on mettait des « panonceaux sur leurs portes. Leurs femmes, chassées de « leurs maisons, étaient réduites à chercher une retraite « qu'elles avaient peine à trouver, parce que chacun crai-« gnait de se rendre suspect en les recevant. » (Fleury, xix, 3.)

Alors apparut un spectacle digne d'admiration : pendant que les coupables étaient dans les fers, et que les meneurs de la foule et les instigateurs du désordre étaient en fuite, les vrais amis du peuple, ceux qui prient pour son

bonheur, et qui l'invitent à la pratique des vertus, dont ils sont des modèles, entendirent ses cris de détresse ; ils vinrent essuyer ses larmes, et s'interposer entre la sévérité des juges et le repentir des coupables.

C'étaient les anachorètes, anciens compagnons de saint Chrysostome, ces nombreux et saints athlètes de l'Église qui peuplaient les rochers et les vallées stériles des environs d'Antioche. De tous côtés, ils descendent des montagnes; ils quittent leurs solitudes et leurs cavernes, ces témoins silencieux de leurs austérités et de leurs prières : ils viennent apporter des consolations à la ville étonnée de leur présence, et partager l'affliction, les terreurs et la destinée de leurs frères. Dieu ne voulait pas sans doute que les ministres de la justice humaine pussent sévir contre les membres égarés de son troupeau, sans rencontrer les ministres de ses miséricordes, et sans entendre de leur bouche la voix de l'indulgence et du pardon.

« Ces envoyés de Dieu, dit saint Chrysostome, apparurent tout à coup au milieu du peuple et sur les places « publiques, comme des anges descendus du ciel; pendant « qu'un ange terrestre, le vieillard Flavien traversait les « steppes de l'Asie Mineure, et marchait avec des peines « inouies vers la demeure de l'empereur. C'était en effet « une image de la cour céleste, que l'apparition en tous « lieux de ces saints du désert ; leur seul aspect portait « dans les âmes les plus désespérées la consolation, la paix « et le mépris des souffrances. A la vue de ces visages « austères, s'écrie le saint docteur, quel cœur chrétien « ne se sent invinciblement porté, par un mouvement in- « time, à braver la douleur, à rire de la mort, à dédai- « gner la vie ?

« Mais ce n'est point là le seul but de leur mission con- « solatrice. Ils se présentent avec autorité devant les mi- « nistres de l'empereur, pour prendre la défense des cou- « pables. Ils leur déclarent qu'ils viennent apporter leur « tête et leur sang pour la rançon des captifs et pour la

« délivrance du peuple de tous les malheurs dont il est « menacé. Leur résolution est inébranlable; ils sont dé- « terminés à ne pas quitter Antioche, que ses enfants ne « soient sauvés. Ils ne partiront que si les juges leur « pardonnent, ou bien s'ils consentent à les envoyer, eux « pauvres vieillards, en compagnie des condamnés, pour « plaider leur cause au pied du trône de Théodose. Il est « pieux, bon et miséricordieux, s'écrient-ils, le souverain « qui gouverne notre univers; il vit dans la crainte et « dans l'amour du Seigneur. Nos larmes et notre douleur « auront le pouvoir de fléchir sa colère. Quant à vous, « nous ne permettrons pas, nous ne souffrirons pas que « vous osiez tirer l'épée et trancher une seule tête. Et si « nous ne pouvons arrêter votre bras, sachez bien que « nous sommes prêts à partager le sort de vos victimes, « à mourir tous avec elles.

« Ils se sont couverts de crimes; oui sans doute ; mais « leurs crimes ne sont point encore à la hauteur de la « clémence impériale. Les images de l'empereur, ajoute « l'un des vieillards, naguère renversées et souillées, ont « été promptement réparées; elles sont aujourd'hui res- « plendissantes et replacées sur leurs bases. Et vous, « quand vous aurez frappé de mort des hommes, des « images du Dieu vivant, pensez-vous pouvoir un jour les « rappeler à la vie? Ainsi parlaient les solitaires, et les « juges les écoutaient avec respect. Ils passaient les jours « entiers auprès de la porte du prétoire, bien résolus d'ar- « racher aux mains des bourreaux les victimes que l'on « conduirait à la mort.

« Les magistrats étaient frappés d'étonnement, à la vue « de tant de dévouement et d'héroïsme; mais ils ne pou- « vaient ni leur livrer les coupables, ni leur permettre le « long voyage de Constantinople. Ils leur demandent de « donner leur supplique dans un écrit, qu'ils s'engagent à « porter eux-mêmes au pied du trône impérial. Puis ils « les rassurent, par la promesse qu'ils s'efforceront, par

« leurs instances, d'arrêter les coups de la vengeance de « Théodose. »

Parmi ces hommes vénérables que le désert envoyait au secours de l'orgueilleuse cité, la reconnaissance publique a signalé Macédonius, surnommé le Critophage. Macédonius, homme sans études et sans éducation, était d'une simplicité primordiale et d'une admirable sainteté. Toute son existence s'était écoulée au milieu des rochers des montagnes, où les nuits et les jours étaient également remplis par les austérités et la prière.

Cet homme de Dieu ne parut s'émouvoir ni de l'indignation et de la colère de l'empereur, ni des pouvoirs étendus de ceux qu'il avait chargés de sa vengeance. Dès qu'il les aperçoit, il marche à leur rencontre au milieu de la ville; il arrête leurs chevaux; il les saisit par leurs vêtements et leur ordonne de descendre. A la vue de ce frêle vieillard, de triste apparence et couvert de haillons, les officiers de l'empereur se croient insultés; ils ne peuvent contenir leur indignation. Mais bientôt, informés par les hommes de leur suite des vertus et de la sainteté de ce vieillard, ils s'empressent de mettre pied à terre, et se jettent à genoux pour lui demander pardon.

Macédonius, soudainement inspiré par la sagesse divine, leur adresse ces paroles : Allez, dignes représentants de notre auguste souverain, allez dire à votre maître, qu'il n'est pas seulement empereur, mais aussi qu'il est homme. Qu'il ne doit pas avoir seulement les yeux fixés sur son diadème, mais qu'il doit abaisser aussi ses regards sur sa propre nature. Il est homme et gouverne des hommes, formés comme lui par la main divine, et comme lui portant dans leurs traits l'image et la ressemblance de Dieu. D'où lui vient donc l'inhumanité cruelle de vouloir faire effacer du livre de vie cette image privilégiée de Dieu? N'est-ce pas provoquer la colère du Créateur, que d'outrager son image? Il ne peut contenir ses mouvements de vindication, à la vue des opprobres d'une image de bronze,

et c'est pour la venger, qu'il ne craint pas de porter le glaive et la main sur l'homme, son frère, la ressemblance et l'ami de Dieu! Quelle distance pourtant entre une représentation inerte, froide, sans vie, et l'image pleine de vie, de cœur, d'intelligence et de raison! Mais quoi! pour une statue d'airain qu'il a perdue, nous pouvons, en quelques jours, en créer mille, et plus grandes et plus belles! Mais lui, pourra-t-il jamais raviver un seul cheveu des malheureuses victimes qui seront tombées sous les coups de sa vengeance?

Macédonius parlait avec tout le feu d'une charité brûlante; mais, originaire de Syrie, il ne connaissait que sa langue maternelle; des interprètes traduisaient ses paroles et les rendaient en grec aux officiers de l'empereur. Hellebicus et Cæsarius, ces hommes admirables, dit l'historien Théodoret, demeurèrent étonnés d'un tel discours; ils n'attendaient ni cette élévation ni cette énergie, de l'apparente rusticité de Macédonius; ils lui donnèrent l'assurance que son intervention et ses remontrances seraient soumises à l'appréciation de Théodose.

Dans cette terrible épreuve, saint Chrysostome n'eut pas seulement la consolation et le secours de ses anciens frères du désert; d'autres coopérations plus puissantes lui vinrent de toutes les églises de la Syrie. Les évêques de Béroœe, de Chalcis, d'Apamée, de Laodicée, de Seleucie, etc., accoururent, accompagnés de leurs prêtres; ils vinrent partager son affliction et ses travaux. Ils parcouraient la ville; ils arrêtaient les juges, pour leur arracher des assurances de pardon. L'insuccès n'abattait point leur courage; leur énergie puisait une force nouvelle dans le mauvais vouloir des magistrats, dans leur répulsion et leurs refus. Ils se jetaient à leurs pieds, leur baisaient les mains, leur embrassaient les genoux qu'ils mouillaient de leurs larmes. Quelquefois ils allaient les supplier de les frapper eux-mêmes à la place des victimes; ils ne se retiraient point qu'ils n'eussent obtenu des paroles de clé-

mence, et qu'ils ne pussent en emporter l'espérance au fond du cœur. Scène étrange et vraiment renouvelée du Calvaire, où la miséricorde et la charité, la tête dans la poussière, viennent ramper volontairement au pied de la force matérielle, et réclamer la mort, comme gage de salut pour les coupables.

C'est au milieu de ses calamités et de ses terreurs, que le peuple sait discerner ses amis sincères. Saint Chrysostome avait à rendre de solennelles actions de grâces à ces saints évêques qui, pour venir consoler et sauver son peuple, avaient abandonné temporairement leurs propres troupeaux. Mais il avait aussi d'ignobles lâchetés à flétrir; il avait à démasquer l'hypocrite égoïsme des représentants de la philosophie païenne; il avait à leur graver au front les stigmates de l'impudeur, de la honte et de l'infamie.

Le philosophe est partout lui-même; avant tout, son orgueil. Si le peuple est heureux, il vient s'asseoir à son foyer; il lui livre d'absurdes systèmes d'impiété, frappe son imagination, l'endoctrine et l'égare; mais si le pauvre peuple, sa victime, tombe dans la détresse, le philosophe alors le laisse périr et s'enfuit.

Au milieu de la consternation d'Antioche, saint Chrysostome cherchait en vain ces hommes excentriques, inventeurs de doctrines, instigateurs de révoltes, et prédicateurs stupides de toutes les folies de l'humanité. Mais alors ils avaient disparu; la peur les avait balayés comme des immondices, dès que l'horizon avait paru s'assombrir. Libanius seul avait semblé vouloir faire quelque chose; il était parti tardivement pour Constantinople. Excepté lui, tous avaient pris la fuite. A la vue de cette défection universelle, saint Chrysostome ne put contenir son indignation :

« Où sont donc maintenant, s'écrie-t-il, dans une ho-
« mélie, ces hommes aux longs manteaux, à la barbe
« ondoyante, qui se promenaient majestueusement sur les

« places publiques, un bâton à la main? Hommes vraiment « cyniques, et vils adorateurs de leur ventre. Êtres plus « abjects et plus misérables encore que les chiens dégoû- « tants dont ils se sont fait des modèles. Où sont-ils, à « l'heure des angoisses et de la terreur? Ils se sont enfuis; « tous ont déserté la ville, à la vue du péril, et sont allés « dans les cavernes cacher la honte de leur faiblesse. « Seuls, les amis de la vraie sagesse, de la sagesse de la « croix, paraissent avec confiance au milieu du peuple, « sur les places et les voies publiques, comme si la tem- « pête n'avait fait aucun ravage parmi nous. Les habi- « tants des cités ont fui dans les déserts, et les hôtes « des déserts sont venus animer de leur présence la soli- « tude des cités. Démonstration accablante du néant de « la philosophie et de ses inventions mensongères! mais « aussi, témoignage éclatant de la vérité de la doctrine « évangélique!

« Les anachorètes, dépositaires du trésor de la doctrine « et de la religion des apôtres, se montrent à tous les « yeux les vrais héritiers de leur héroïsme et de leurs « vertus. Qu'est-il donc besoin maintenant d'écritures et « de témoignages authentiques? Il est dans les faits une « voix qui frappe tous les regards et qui parle à tous les « yeux; car le disciple se révèle à la vertu du maître. De- « vant cette voix tout discours pâlit, toute parole s'efface. « C'est par elle que la vanité du culte des idoles se révèle « au milieu des calamités publiques; c'est à la lumière des « faits passés et présents que se montrent à nu l'inutilité « de ses fictions et le cynisme de ses mensonges. »

Aussi saint Chrysostome ne pouvait-il tolérer que des chrétiens, à la source des consolations divines, fussent exposés à recevoir, de la bouche des infidèles, des paroles d'encouragement et de paix.

Un faux bruit, répandu dans la ville, avait annoncé l'arrivée prochaine d'une force imposante de soldats, chargée d'exécuter des mesures d'extermination. La multitude,

toujours tremblante, était comme suspendue entre la mort et la vie; elle alla réclamer, auprès d'un magistrat païen, quelques assurances qui fussent de nature à calmer ses terreurs; mais saint Chrysostome ne put voir, sans indignation, une population chrétienne tendre une main suppliante, et mendier des consolations auprès d'un adorateur des idoles.

« J'ai dû, leur dit-il, payer un juste tribut d'éloges à ce « représentant de l'autorité, pour sa bonté compatissante ; « car à la vue de l'agitation et des rumeurs qui se sont « répandues dans la cité tout entière, à la vue de votre « précipitation à chercher votre salut dans l'ombre de la « retraite, il vous a fait entendre des paroles d'espérance ; « il a ramené dans vos esprits la raison et la paix. Oui, « j'ai dû lui prodiguer mes félicitations, mes éloges ; mais « la rougeur de la honte m'est montée au front, à la vue « du peuple de Dieu, du troupeau de Jésus-Christ prê-« tant une oreille docile à la voix du serviteur des dé-« mons. J'ai souhaité voir la terre s'entr'ouvrir sous mes « pas et m'engloutir, pour me sauver du supplice de l'en-« tendre vous adresser ses consolations et ses reproches, « ranimer votre courage, et vous faire rougir de votre in-« digne faiblesse. Était-ce donc à lui, ténébreux adorateur « de divinités immondes, à vous éclairer sur l'importance « et la sainteté de vos obligations! N'est-ce pas plutôt à « vous seuls qu'il appartient de déverser la lumière sur « les peuples infidèles? De quel œil désormais oserez-vous « contempler ces hommes, devant lesquels vous avez ab-« diqué la supériorité de votre vocation et de votre carac-« tère? Qui nous rendra notre ascendant, pour leur parler « avec autorité dans leurs fautes, avec confiance dans « leurs afflictions ; pour adoucir en eux l'amertume de la « douleur et les porter à l'espérance? »

De telles paroles étaient comprises de ce peuple impressionable, et portaient toujours leurs fruits.

Les informations terminées et les coupables mis aux

fers, les deux officiers font un rapport à l'empereur, et Cæsarius se rend à Constantinople, pour le lui porter et recevoir ses ordres. La modération avec laquelle ont agi les commissaires et l'absence de toute exécution font bientôt renaître la confiance; les anxiétés s'apaisent; la population respire, et va se presser encore dans la vieille basilique, pour entendre les avertissements de Dieu par l'organe de saint Chrysostome.

Pendant cinq jours encore, cet homme vraiment apostolique eut sur les bras toute la population d'Antioche; comme une mère qui se sent tressaillir de joie et de bonheur, en portant autour de son cœur toute sa famille dont Dieu lui fait une couronne. Il est seul, mais il suffit à tout. Ses nuits sont à Dieu, qui le fortifie dans la contemplation et la prière, et ses jours sont à son troupeau, qu'il console et soutient dans l'exercice de son ministère. Il lui reste encore à compléter l'œuvre d'expiation commencée au début de la révolte. Il leur prêche donc l'humiliation et la pénitence; il s'efforce de bannir pour jamais du bercail de Flavien deux vices monstrueux, la détraction et le blasphème.

Mais dans le cercle étroit et plein d'écueils où s'agite péniblement la faiblesse humaine, un abîme appelle sans cesse un autre abîme. Les magistrats avaient sévi contre le peuple, en fermant les théâtres et les bains publics; mais le peuple est comme un torrent; si quelque obstacle lui ferme le passage, il monte sur ses digues et se répand dans la plaine. Ainsi faisait la population d'Antioche; privée de l'usage légitime des bains dans les établissements publics, elle descendait chaque jour sur la plage que baigne l'Oronte, et se dédommageait par la licence de la dure nécessité de subir son châtiment. Là s'étaient établis des danses et des jeux, où la pudeur était alarmée par l'indécente confusion des sexes; et ces scènes dégoûtantes avaient lieu, pendant qu'un grand nombre de familles en deuil pleuraient les malheurs de leurs chefs, ou

de quelques-uns de leurs membres enfermés dans les prisons, ou peut-être même à la veille de monter sur les degrés de l'échafaud.

Le saint docteur avait à faire justice de ces désordres intolérables; mais il n'avait d'autre autorité que celle de son caractère, ni d'autre glaive que celui de sa parole et de son talent. Il commence par reconnaître que les fidèles sont étrangers à ces scènes révoltantes; puis il stigmatise en termes sanglants ces réunions scandaleuses, où l'on ne sait si la démence le cède à l'immoralité. Dieu l'assistait visiblement dans ces circonstances; car chacune de ses homélies était à la fois et la cause et le signal d'un nouveau progrès.

Dans la vingt-et-unième, il eut le bonheur de pouvoir consoler son peuple par le récit de la mission et du succès de Flavien, son sauveur et son évêque. Le saint put ainsi prévoir le terme de son immense responsabilité. « Ce n'est « pas assez, leur dit-il, pour la clémence infinie de Dieu, de « nous avoir sauvés des angoisses et des terreurs de la « mort, elle daigne encore dépasser l'étendue même de nos « désirs; car elle nous apporte la sentence de notre par-« don, et nous comble de consolations par la présence « prématurée de notre bien-aimé Père. Quelle gloire pour « notre belle patrie, et quel triomphe pour son pasteur! » Ici le saint trace un magnifique tableau de la mission de son évêque.

Flavien, épuisé de fatigues et de privations, au milieu des jeûnes du carême, avait toujours continué sa route. Arrivé dans la grande ville de Constantinople, il aborde le palais impérial avec le frisson de l'incertitude et la pensée d'un massacre horrible, dont la menace plane toujours sur la tête de son troupeau. La crainte le saisit; il se sent presque défaillir; mais il faut affronter la colère du maître; il poursuit donc. A la vue de l'empereur, toute la confusion et tout le crime des coupables s'apesantissent sur lui, lui glacent le cœur; il ne peut plus faire un pas;

sa tête tombe sous le poids de la honte ; il se cache le visage dans ses mains et fond en larmes.

Théodose ne peut résister à l'affliction profonde de ce vénérable vieillard ; il s'approche, et sent une émotion plus douce succéder à celle de la colère. Il lui retrace tous les priviléges et tous les bienfaits dont il n'a cessé de favoriser la ville d'Antioche ; et le récit de chacune de ses faveurs est accompagné de cet épanchement de sa douleur et de son amertume : « Était-ce donc là la reconnaissance « qui m'était réservée, pour prix de tous mes bienfaits ! « Quelle accusation, quelle plainte ont-ils à porter contre « moi? Sont-ils exaspérés par le souvenir d'une offense? « Et quand même de justes griefs armeraient leur fureur « contre la majesté du chef de l'empire, pourquoi faire « peser leur vengeance jusque sur la mémoire des morts? « Pourquoi les poursuivre de leurs malédictions et les flé- « trir de leurs outrages? N'ai-je pas toujours placé, dans « mon amour, cette ville avant toutes ses rivales, même « avant celle où j'ai reçu le jour? N'ai-je pas toujours « manifesté la satisfaction et le bonheur de pouvoir me « retrouver bientôt au milieu d'elle ? »

Ces reproches amers soulageaient l'oppression de l'évêque, en provoquant une abondante effusion de larmes ; elles firent pénétrer dans son cœur un peu de hardiesse et de confiance, et brisèrent les liens qui retenaient ses lèvres.

« Seigneur, lui dit-il, vos témoignages d'amour, pour « notre patrie, sont présents à notre mémoire, et notre « âme en est d'autant plus accablée de désolations et dé- « chirée de remords. Frappez donc, brûlez, immolez ; « n'opposez aucun frein à votre juste colère ; la sévérité « de vos châtiments n'atteindra jamais la grandeur de nos « crimes ; d'ailleurs auprès de nos malheurs la mort « même aurait pour nous la douceur d'un bienfait. Ah ! « seigneur, quelle destinée plus horrible que la nôtre? « Aux yeux de toute la terre, nous sommes couverts de

« l'ignominie du crime ; et bien plus encore, nous avons « outragé notre bienfaiteur ; nous sommes des ingrats. Si « nous avions vu tomber sous les coups des barbares la « ville d'Antioche et ses murailles, si nous avions con-« templé ses maisons en feu, ses habitants livrés à l'es-« clavage, nos larmes auraient coulé pour un moindre « malheur que celui qui nous plonge aujourd'hui dans « toute l'horreur de l'épouvante et du désespoir ; car pen-« dant votre règne, sous l'aile de votre sollicitude pater-« nelle, nous aurions espéré la prompte réparation de toutes « ces calamités ; Antioche, notre cité, se fût bientôt revêtue « d'une splendeur, eût bientôt acquis une liberté, devant « lesquelles eussent pâli sa splendeur et sa liberté pre-« mières ; mais aujourd'hui que votre cœur est fermé, « votre cœur, cet asile plus sûr pour nous que le plus for-« midable rempart, où nous enfuir, où chercher notre « refuge ? Nous avons irrité notre maître, notre père et « notre bienfaiteur ; nous ne pouvons plus soutenir le re-« regard des hommes, ni même la clarté de ce soleil té-« moin de notre attentat. La honte nous fait baisser les « yeux et nous couvre d'ignominie. La liberté, si pleine « de charmes, la douce confiance se sont évanouies ; les « angoisses du remords, les perplexités de la terreur, l'hor-« reur de l'esclavage, et l'opprobre ineffaçable des forfaits « accomplis oppressent et glacent tous les cœurs. Nous « osons à peine respirer, en face de tout l'univers qui se « fait le vengeur de votre injure et notre impitoyable « accusateur. Hélas ! notre malheur serait-il donc à ja-« mais consommé ! Vous seul, seigneur, tenez en suspens « pour nous la mort ou la vie. Les plus sanglants outrages « ont souvent fait éclater la vertu la plus magnanime. « Lorsque l'ange des ténèbres eut plongé le genre humain « dans l'abîme, la miséricorde divine se pencha sur l'a-« bîme pour l'en retirer, le rétablir dans ses droits et lui « créer une plus belle destinée. Ce sont ces mêmes esprits « de ténèbres qui se sont ameutés ; l'enfer s'est remué

« tout entier, pour dépouiller des faveurs de votre bien-
« veillance une ville qui vous était si chère. Frappez-la
« donc, seigneur, et vous réjouirez l'enfer; ou plutôt par-
« donnez, faites un prodige; écrivez Antioche la crimi-
« nelle au premier rang de vos cités chéries; vous cou-
« vrirez de confusion le prince de l'enfer, et vous augmen-
« terez l'horreur éternelle de son supplice.

« Et c'est justice, seigneur, que vous sauviez, par une
« sentence de pardon, une ville amie que la jalousie de
« votre amitié paternelle a fait plonger par Satan jusqu'au
« fond de l'abîme; car si vous ne l'aviez pas tant aimée,
« l'enfer et les démons ne se fussent pas acharnés à sa
« perte. Elle ne doit donc sa chute qu'à la grandeur
« même de votre amour. Pour elle, pour nous, ni les ra-
« vages de l'incendie, ni la ruine complète d'une ville si
« belle, ne peuvent égaler l'amertume de cette pensée,
« que jamais aucun des maîtres du monde n'eut à venger
« une aussi cruelle injure.

« Ah ! si vous le voulez, ô prince magnanime, ô modèle
« d'humanité, de sagesse et de piété, si vous le voulez,
« vous pouvez en ce jour orner votre tête d'un diadème
« impérissable et plus éclatant que celui de votre empire;
« car cette couronne de la terre, vous la devez en partie
« à la munificence d'un autre homme; mais la gloire de
« la clémence, vous ne la devrez qu'à l'héroïsme de vos
« vertus.

« Auguste et vivante image du cœur de Dieu sur la
« terre, vous pouvez faire jaillir le bien du mal; et vous
« ne sauriez jamais tirer de la haine du démon, notre en-
« nemi mortel, une plus terrible vengeance. Le triomphe
« glorieux, que vous prépare votre clémence, fera rejaillir
« sur votre règne une auréole de gloire, et plus durable
« et plus brillante que celle de la victoire, qui ne cueille
« ses lauriers que dans le sang et les larmes. Ils ont ren-
« versé, traîné, mutilé, mis en lambeaux, vos statues et
« vos images; mais vous pouvez vous en élever d'autres

« plus belles ; non point des statues de marbre, de bronze « et d'or, que le temps ronge et détruit, mais de vivantes « et d'éternelles, dans les cœurs de tous les hommes à « qui sera racontée la victoire que vous aurez remportée « sur un juste ressentiment.

« Les murs mêmes de ce palais, encore pleins du souve- « nir de Constantin le Grand, votre illustre prédécesseur, « sont les témoins impérissables de sa magnanimité, de « sa gloire et de sa clémence ; ils sont devenus par lui le « sanctuaire vénérable de la miséricorde et du pardon. « Ses images furent aussi mutilées et traînées dans la « fange ; mais pendant qu'un essaim de vils adulateurs « excitait sa colère et l'animait à la vengeance, l'empereur « porta la main à son front, et leur répondit, avec un sou- « rire sublime, que sa majesté n'en éprouvait aucune at- « teinte. Ce triomphe étonnant de la charité sur les mou- « vements de la nature est encore sur toutes les lèvres et « dans tous les cœurs. Ce prince a fait à son nom une « couronne de gloire, près de laquelle pâlit et s'efface « celle qui lui revient de la fondation de tant de villes, et « du légitime orgueil de tant de conquêtes.

« Mais pourquoi l'exemple du grand Constantin ? pour- « quoi chercher ailleurs des vertus étrangères ? Souvenez- « vous, seigneur, des sublimes paroles que vous fîtes en- « tendre le jour de la résurrection du Sauveur. Souvenez- « vous de vos admirables décrets envoyés à l'univers entier ; « vous ordonniez de faire ouvrir les portes des cachots et « de briser les fers des criminels pour les rendre au foyer « de la famille ; et ces actes de bonté ne suffisaient pas en- « core aux aspirations miséricordieuses de votre cœur. Plût « à Dieu, dites-vous alors, qu'il fût en mon pouvoir de rou- « vrir les tombeaux et de rendre aussi les morts à la vie !

« Prince, souvenez-vous de ces paroles ! Voici l'heure « d'accomplir ce beau mouvement de votre foi. Rendez à « la vie les habitants d'Antioche, qui n'ont plus sous les « yeux que l'appareil de la mort ; vous le pouvez, sei-

« gneur, il ne vous en coûtera qu'une seule parole ; laissez « agir seule la bonté de votre cœur, et la ville d'Antioche « reprendra sa place parmi les cités vivantes. Rendez-lui « son nom, son avenir, et qu'elle les tienne de votre seule « clémence ; vous aurez à sa reconnaissance un titre plus « glorieux que celui de son fondateur ; car elle n'a point « lieu d'être fière de son berceau, qui fut obscur et sans « magnificence. Vous lui rendrez la vie au temps de sa « prospérité, lorsqu'elle a peine à contenir dans son en- « ceinte la multitude innombrable de ses habitants. Il « vous reviendra plus de gloire à la sauver de la perspec- « tive et de la certitude du supplice, que vous n'en pour- « riez avoir à la délivrer de la domination des barbares.

« Il ne s'agit pas seulement ici, seigneur, du salut de la « ville d'Antioche ; il s'agit bien plus encore de votre « propre gloire et de l'honneur immaculé du nom chrétien. « Les juifs, les païens et les barbares ont les regards fixés « sur vous et vous contemplent. Ils attendent avec impa- « tience l'arrêt irrévocable qui va tomber de vos lèvres ; « s'il est dicté par la miséricorde et l'indulgence, ils seront « frappés d'admiration, et ne pourront qu'applaudir au « mouvement magnanime de votre cœur. Ils rendront « gloire au Dieu dont la providence paternelle apaise la co- « lère de ceux qui ne reconnaissent ici-bas d'autre maître « que lui seul, et dont la sagesse sait créer, au milieu « même des faiblesses de la nature de l'homme, une per- « fection égale à la vertu céleste des anges. Grand Dieu ! s'é- « crieront-ils, qu'elle est étonnante la puissance des chré- « tiens ! Ils viendront en foule se réfugier sous l'aile ma- « ternelle d'une religion qui sait commander à ses enfants « une morale si sublime. Voyez, diront-ils encore, quelle « est la puissance de la religion chrétienne ! Elle a contenu « l'indignation et la colère d'un homme qui dans l'uni- « vers entier ne connaît point d'égal ! Elle a pénétré son « âme d'une sagesse à laquelle ne saurait atteindre un « simple mortel. Qu'il est donc grand le Dieu des chré-

« tiens qui sait, quand il lui plaît, élever ainsi les hommes « au-dessus des forces de la nature !

« Gardez-vous, seigneur, de prêter l'oreille aux insinua- « tions d'une haine inflexible, et toujours prête à vous re- « présenter que l'exemple d'Antioche serait, pour les autres « villes, une garantie d'impunité non moins qu'un aliment « de révolte et d'insolence. Il en serait ainsi, sans doute, « si le pardon n'était qu'une concession imposée à la fai- « blesse; mais jamais, lorsqu'il devient un acte de modé- « ration et de vertu, dans l'exercice de la puissance.

« Les coupables sont à vos pieds; ils sont en proie aux « angoisses de la mort; ils n'attendent plus que l'arrêt « d'une condamnation irrévocable. Vous les eussiez fait « immoler par la hache du bourreau, qu'ils n'eussent pas « enduré d'aussi cruelles souffrances. Leurs jours s'écou- « lent au milieu de la terreur et du désespoir. Au déclin « du jour, ils s'attendent à ne point rouvrir, le lendemain, « leurs yeux à la lumière, et le matin, ils désespèrent de « respirer encore à l'arrivée du soir. Plusieurs infortunés, « en prenant la fuite, au milieu des déserts, sont tombés « sous la dent des bêtes féroces. Des hommes habitués à « la mollesse, des femmes nobles et d'un rang élevé, des « enfants encore au berceau, gisent épars dans des ca- « vernes, et se disputent les repaires des animaux sau- « vages.

« L'aspect de la ville est celui du deuil, de la dévasta- « tion et de la captivité. Car sans avoir perdu ses édifices « ni ses murailles, elle est plus abîmée dans la douleur « qu'une ville dévastée par les ravages de l'incendie. Elle « n'a point à ses portes les barbares ; elle n'est point sous « le coup d'un assaut, ni dans les étreintes d'un ennemi « vainqueur ; mais elle endure plus de tortures que si ses « habitants étaient livrés à toutes les horreurs du pillage. « Un rêve est un objet d'épouvante ; le bruit seul d'une « feuille qui tombe suffit pour causer un frémissement de « terreur. Quand même vous la ruineriez de fond en

« comble à la face du monde entier, vous ne donneriez « pas aux autres villes un exemple plus effrayant des « malheurs qu'enfante la rébellion.

« Non, le pardon ne fera point pâlir dans les cœurs le « prestige de votre puissance. Bien loin de les porter à la « révolte, il vous les enchaînera par des liens plus indis- « solubles et plus sacrés. Ne prolongez donc point, sei- « gneur, notre agonie ; mais permettez à ces peuples qui « vous chérissent de respirer encore. Ils en seront touchés « bien plus que de la magnificence de vos largesses et de « l'éclat de vos exploits.

« Par combien de travaux et de prodigalités n'eussiez- « vous point acheté l'honneur de gagner en un instant « l'amour du monde entier, et de mériter de la part de « toutes les générations contemporaines, les mêmes vœux, « les mêmes prières qu'elles forment chaque jour, pour « les membres les plus chers de leur famille? Eh bien ! « dites une seule parole, et vous aurez conquis tous les « cœurs. Ils élèveront les yeux et les mains au ciel, pour « en faire descendre des grâces de bonheur sur votre per- « sonne auguste, et des grâces de prospérité pour votre « empire.

« Ouvrez donc votre âme à la douce jouissance de con- « quérir des cœurs, ainsi qu'aux délices anticipées de la « récompense incomparable que Dieu vous destine dans « le séjour de son éternité. Car il est facile au maître de « sévir contre ses sujets insoumis, mais il est rare et dif- « ficile qu'il pardonne. Vous donnerez un grand exemple « aux siècles à venir. Votre clémence couvrira de honte et « de confusion tous ceux qui seraient tentés de s'éloigner « des traditions de miséricorde et de grandeur que vous « leur aurez léguées.

« De quelle gloire, seigneur, votre nom ne va-t-il point « se revêtir aux yeux de tous les hommes ! Lorsqu'une « ville immense est coupable, et qu'au milieu de sa popu- « lation épouvantée, de ses gouverneurs et de ses juges

« consternés, pas un seul homme n'ose élever la voix pour « elle, un vieillard, seul, se présente et parle, et votre « majesté se laisse fléchir par la prière de ce vieillard « revêtu du sacerdoce. Ainsi toute la grandeur de votre « puissance semble s'éclipser à vos yeux devant le prêtre « du Seigneur; votre piété s'élève au-dessus de l'indi- « gnité du ministre, jusqu'à la hauteur même de Dieu, « qui daigne le revêtir du prestige de son autorité.

« Mais aussi quel honneur pour vous que ce choix de « la ville d'Antioche, qui nous fait médiateur entre son « repentir et votre miséricorde! Ce choix est un témoi- « gnage éclatant, qu'aux yeux de votre peuple, les prêtres « du Seigneur sont plus haut placés dans l'estime de « votre majesté, que les plus grands dignitaires de son « empire.

« Mais je ne suis pas seulement l'envoyé du peuple « d'Antioche; je suis aussi l'ambassadeur de Dieu, du « souverain des anges et des hommes. Je viens en son « nom vous déclarer que si vous pardonnez aux hommes « leurs fautes et leurs faiblesses, votre Père céleste vous « pardonnera vos fragilités et les fautes dont vous vous « serez rendu coupable envers lui. Songez à ce jour ter- « rible, où nous devons tous rendre compte de nos œuvres. « Souvenez-vous que vous pouvez en ce jour, sans travail « et sans larmes et par une seule parole, fléchir la justice « de Dieu, votre Père, et vous assurer au jugement de « Jésus-Christ une sentence de pardon. L'arrêt que vous « allez prononcer sera donc votre propre sentence.

« D'autres ambassadeurs paraissent en votre présence « avec l'éclat de l'or, des présents, et des richesses. « Pour moi je ne viens vous apporter que la loi sainte « de Jésus-Christ et l'exemple qu'il nous a donné sur la « croix, en mourant pour nous mériter le pardon de nos « offenses.

« Grâce donc, seigneur, grâce pour mon peuple! Ne « trompez pas mes espérances et mes promesses. Si vous

« voulez pardonner à notre ville, et l'honorer encore d'un « nouveau témoignage de votre bonté première, j'y re- « tournerai le cœur plein d'allégresse, pour unir, dans un « commun transport, nos sentiments éternels de recon- « naissance; mais si vous repoussez ma prière, si vous « répudiez, si vous bannissez de votre cœur notre ville « chérie, non-seulement je n'y retournerai pas, pour la voir « descendre dans la tombe, mais j'irai chercher un autre « asile ; j'irai mourir sur une plage étrangère, loin de ma « patrie; je ne reverrai plus ici bas mon troupeau, qui « s'est rendu pour jamais indigne de la pitié du plus « pieux des empereurs, et du plus doux des enfants des « hommes. »

C'était saint Chrysostome qui parlait ainsi par la bouche de l'évêque d'Antioche.

Théodose, attendri comme Joseph à la vue de ses frères, s'efforce comme lui de contenir ses larmes. Si Jésus-Christ notre seigneur et maître, répond-il à Flavien, s'est fait esclave pour nous ; s'il s'est laissé crucifier par ceux qu'il avait comblés de bienfaits ; s'il a prié son père de pardonner aux auteurs de son supplice, comment oserai-je hésiter à pardonner à mes ennemis, moi simple mortel comme eux, et serviteur du même maître? Comment leur refuser la réconciliation due à leur repentir?

Antioche était sauvée! Flavien fondant en larmes se jette aux pieds de l'empereur ; c'est le seul témoignage qu'il puisse lui donner de sa reconnaissance. Il lui propose de célébrer avec lui la Pâque à Constantinople. Mais Théodose avait hâte de faire jouir les coupables de son bienfait ; partez mon père, lui dit-il, je sais que votre peuple est tourmenté d'une anxiété mortelle ; allez calmer ses angoisses et lui porter l'assurance de son pardon. Flavien insiste et demande que l'Empereur daigne envoyer son fils, pour porter à ses sujets la première nouvelle de sa clémence. Priez Dieu plutôt, lui répond Théodose, d'éteindre le feu de la guerre, et d'aplanir tous les

obstacles. J'irai moi-même alors leur annoncer qu'ils peuvent compter sur mon affection, autant au moins que sur ma justice.

Flavien avait tout fait, pour préparer cette œuvre de réconciliation ; il avait apporté dans la ville impériale les chants de douleur que son malheureux troupeau faisait entendre chaque jour dans les églises d'Antioche. Ces chants, pleins d'une religieuse tristesse, il les avait fait répéter par les jeunes courtisans, chargés d'égayer la table de l'Empereur. En entendant ces mélodies, qui lui pénétraient insensiblement le cœur et les sens, Théodose sentait sa colère tomber, ses sens irrités s'adoucir, et son âme se délecter au charme victorieux de la miséricorde. On vit des larmes lui couler des yeux, inonder son visage et tomber sur la coupe qu'il tenait à la main. C'était l'heure du triomphe de la grâce divine.

Après cet admirable succès, Flavien ne songe plus qu'à partir de Constantinople ; il se fait précéder d'un courrier chargé des lettres de grâce qui doivent rendre à son troupeau la confiance et la vie, puis il se met en route après lui.

Pendant ce temps, Théodose, dans son palais a l'âme agitée par le zèle de la charité chrétienne ; il appréhende que Flavien ne s'arrête dans quelque ville de l'Anatolie, pour y satisfaire aux obligations du devoir pascal. Il envoie des courriers pour s'assurer de la diligence du saint évêque. Mais la sollicitude du pasteur ne pouvait rester en arrière de celle du chef de l'Empire. Les courriers ne purent que constater la supériorité du zèle de Flavien.

L'arrivée du saint vieillard dans Antioche fut un triomphe magnifique ; rien n'égale les transports de bonheur que ce peuple impressionnable et mobile fit éclater à la vue de son pasteur, de celui qu'il appelait à juste titre son sauveur et son père. Toute la ville fut illuminée, et l'on orna de festons, de fleurs et d'insignes joyeux les édifices, les voies et les places publiques. Mais Flavien,

humble, simple et modeste, renvoyait à Dieu seul l'honneur de la victoire remportée sur la colère de l'Empereur, et la gloire d'un succès qui changeait la destinée d'Antioche et de toute la Syrie.

Ne serait-il pas permis, sans porter atteinte à notre confiance en la bonté divine, d'affirmer aussi que ce succès éclatant dépendit, en quelque manière, de la coopération efficace des paroles que saint Chrysostome avait mises sur les lèvres de son évêque, et dont l'onction avait au moins ému le cœur exaspéré de Théodose?

Le jour de Pâque de cette année fut un jour de résurrection morale pour Antioche; saint Chrysostome monte en chaire, et cette fois sa voix n'est couverte que par des acclamations de reconnaissance et des cris d'allégresse et de bonheur; car le salut du peuple est irrévocablement accompli.

La mission du saint docteur est donc remplie. Il s'empresse de remettre à Flavien la direction de son troupeau; mais lorsque le calme et la paix succèdent à la tempête, Dieu prépare pour lui, dans le secret de ses desseins, de bien heureux, mais bien terribles événements.

Ce troupeau qu'il a tant aimé, dans son malheur et ses souffrances, il va bientôt lui dire un solennel adieu. Pasteur et père, il a partagé toutes ses terreurs, soutenu constamment son courage, et ranimé ses espérances; il s'est fait son ami, son consolateur et le compagnon de son infortune; et lorsque la clémence impériale dissipe les alarmes d'Antioche et lui rend son horizon plus splendide et son ciel plus serein, le saint s'entend appeler par la voix de Dieu dans un autre champ d'épreuves, dans une autre carrière de souffrances et de travaux. Cette vie, si belle et si longtemps préparée, ne doit donc s'écouler qu'au milieu des combats et des angoisses; comme celle du Sauveur, elle ne doit s'éteindre que sur la croix.

Depuis l'époque de l'ordination de saint Chrysostome jusqu'à celle de son élévation sur le siége métropolitain de Constantinople, que d'événements s'accomplissent dans les deux mondes d'Orient et d'Occident!

Dès l'année 387, en Arménie, saint Pierre de Sébaste s'éteint; Antioche coupable est sauvée par son évêque; les pérégrinations de saint Jérôme et de sainte Paule édifient l'Église universelle, pendant que les deux Sérapion d'Égypte et saint Marcien de Chalcis présentent au monde des modèles accomplis de toutes les vertus chrétiennes (387).

En Occident, le baptême de saint Augustin console les chrétiens de la mort de sainte Monique, sa mère. Le jeune docteur défend la foi par ses écrits, pendant que Théodose le Grand donne à l'univers, par ses lois, des garanties durables en faveur de la civilisation chrétienne. Le pape saint Sirice par ses lettres, et saint Ambroise par ses démarches, tentent inutilement de gagner le cœur de l'usurpateur Maxime. Le tyran leur répond par l'expulsion de saint Ambroise et par l'envahissement de l'Italie. Il favorise les Juifs et se joue des lois de l'Église; mais Dieu l'attend. Il va livrer bataille à Théodose, malgré les prédictions de saint Jean d'Égypte : il est vaincu, mis en fuite et meurt assassiné (388).

Le martyre de sainte Ursule et de ses compagnes, qui furent immolées par les Huns dans la ville de Cologne, et la mort de saint Euverte, évêque d'Orléans, semblent faire monter un nuage de tristesse au front de l'Église; mais ce nuage paraît bientôt se dissiper en présence des vertus de Valentinien II, rétabli par Théodose, et de celles de saint Népotien et de saint Artémius, évêques d'Auvergne.

A Milan, saint Ambroise interdit l'entrée du sanctuaire de son église à l'empereur Théodose, qui se soumet à ce règlement ecclésiastique, en même temps qu'il refuse à Symmaque le rétablissement de l'autel de la victoire.

En Orient, deux malheureux événements viennent contrister le cœur des chrétiens; Évagre succède à Paulin sur le siége

d'Antioche, et saint Grégoire de Nazianze quitte sa solitude pour la vie meilleure du ciel (389).

Mais dans les Gaules, pendant que saint Donatien, évêque de Reims, s'endort dans la tombe, saint Paulin de Bordeaux inaugure une vie de vertus, par la réception du sacrement de baptême.

Le martyre de saint Marcel d'Apamée, dont les enfants furent arrêtés, par un concile d'Antioche, dans leurs projets de vengeance, et le massacre de plusieurs chrétiens d'Alexandrie, sont compensés par la ruine du fameux temple de Sérapis, et par l'anéantissement complet du culte des idoles en Égypte. Ces événements s'accomplissent au grand regret et malgré les efforts d'Eunape de Sardes, philosophe éclectique de l'époque.

La destruction de la bibliothèque du Sérapéon est-elle un fait imputable aux chrétiens du IVe siècle? C'est incontestable, dit le professeur Ampère, et l'histoire répond : non.

La mort de saint Macaire d'Égypte, bientôt suivie de celle de saint Isidore de Scété, qui semblèrent inaugurer tristement l'année 390, trouvèrent aussi leur compensation dans la condamnation des Messaliens ou dormeurs frénétiques de la plus singulière espèce. Ces extravagants furent aussi condamnés par le concile de Sida, dans la Pamphilie, lequel fut convoqué par saint Amphiloque, évêque d'Icone (390).

Deux conciles de Carthage, qui promulguèrent plusieurs lois de discipline, ceux de Rome et de Milan, contre les erreurs de Jovinien, hérétique impur qui renouvelait au grand jour les infamies de Basilide; enfin la soumission de Théodose le Grand, qui, depuis le massacre de Thessalonique, se faisait un devoir rigoureux de donner au monde l'exemple d'une piété forte et sincère, et l'élévation de saint Augustin au sacerdoce, furent une série d'événements heureux, qui portèrent la joie et l'espérance au cœur des chrétiens (391).

Les vertus d'Évagre de Pont et celles de son disciple Pallade, édifiaient alors les déserts de Nitrie et des cellules, en Égypte. Le concile de Capoue en Campanie citait à comparaître l'évêque Flavien d'Antioche, pour rendre compte du schisme, qui s'éteignit bientôt par la mort d'Évagre, son antagoniste. Le même concile renvoyait au jugement des évêques de Thessalonique et de Macédoine la cause de Bonose de Sardique, métropoli-

tain de Dacie, qui niait la virginité perpétuelle de Marie; pendant que saint Jérôme, encouragé par son ami Sophrone, traduisait en latin les livres de l'Ancien Testament.

A cette époque, malgré les vertus de Théotime, évêque des Scythes, que les barbares, dans leur vénération, appellent le dieu des Romains, on voit quelques nuages assombrir les beaux jours dont jouit le christianisme : saint Jérôme et Rufin ne s'entendent plus au sujet d'Origène, et leur amitié se refroidit; saint Phœbade, évêque d'Agen en Aquitaine, quitte le monde, ainsi que Diodore de Tarse, ami de Carterius et de saint Chrysostome. Les Novatiens, forts de l'ancienne protection de l'empereur Valens, assemblent un concile à Sangare en Bithynie, et font acte de vitalité, pendant qu'une grande révolte porte la désolation dans l'empire. Arbogaste, le Gaulois païen, et le tyran Eugène, prennent les armes; et le cruel général fait étrangler dans son palais l'empereur Valentinien II, qui vient de recevoir le baptême. Enfin l'ignoble Fortunat, en Afrique, étend, malgré les efforts de saint Augustin, les conquêtes de l'horrible secte des manichéens, et rivalise avec les sectateurs de Donat, qui tiennent un concile à Cabarsussi, déposent des évêques, et placent le diacre Maximien sur le siége de Carthage (392).

L'Église, cependant, est consolée de tous ces revers par les vertus de saint Victrice, évêque de Rouen dans les Gaules, par la conversion de Sulpice Sévère, et par les travaux de saint Augustin, qui fait assembler le concile général d'Hippone (393).

A cette même époque, l'élévation au sacerdoce de saint Porphyre de Thessalonique, alors à Jérusalem, et celle de saint Paulin de Nole, les célèbres prédictions de Jean d'Égypte, l'association à l'empire du jeune Honorius, fils de Théodose, présentent au monde chrétien des sujets de consolation qui s'effacent bien vite devant un événement désastreux, irréparable : saint Arsène, précepteur des princes, quitte la cour de Constantinople et va s'enfermer dans la solitude. L'empire romain perd en lui son plus ferme et plus sûr appui (394).

Les déserts étaient alors remplis de la renommée de saint Jean le Nain ou Colobe, de saint Pœmen ou le pasteur, et de saint Jean d'Égypte. Saint Jérôme encourageait Héliodore et dirigeait les vertus cléricales de Népotien, pendant que saint Épiphane de Salamine ordonnait prêtre Paulinien, frère du saint et savant anachorète de Bethléem. Mais ces faits heureux et

consolants ne pouvaient point effacer complétement l'impression fâcheuse causée en Orient par la mésintelligence qui régnait entre saint Épiphane de Chypre et Jean de Jérusalem.

En Occident, les donatistes lèvent la tête; ils tiennent un concile en Numidie, dans la ville de Bagaia. Saint Ambroise fuit la présence du tyran Eugène, qui traverse les Gaules à la tête de son armée; et saint Paulin va cacher ses vertus dans la solitude, près de la ville de Nole dans la Campanie. Le tyran Eugène, qui compte sur le génie de ses généraux Arbogaste et Flavien, livre bataille à Théodose, près d'Aquilée; il est vaincu, pris par Théodose et mis à mort par ses propres soldats, et le fier Arbogaste, son soutien, se perce de son épée. Ainsi l'idole d'Hercule, qui surmontait les enseignes du tyran, s'abaisse et tombe pour toujours devant l'image de la croix.

En Orient, le concile de Constantinople et la dédicace de l'église du Chêne ou de l'Apostoléion, due à la munificence du ministre Rufin, furent attristés par de désolantes nouvelles, celles de la mort de saint Jean d'Égypte, de saint Amphiloque d'Icone, de saint Grégoire de Nysse et de saint Macaire d'Alexandrie (395).

Enfin, à toute cette série d'événements vint s'ajouter un désastre irréparable pour l'Église : la fin chrétienne mais prématurée de l'empereur Théodose le Grand. Cette mort ouvrit une ère de luttes pour l'Église universelle. Les fils de Théodose se partagèrent l'empire; Honorius, le plus jeune, eut l'Occident, appuyé par l'épée du brave Stilicon, d'origine vandale, et le faible Arcadius s'adjugea l'Orient, alors gouverné par le ministre Rufin, pauvre homme d'État, originaire de la Novempopulanie en Aquitaine.

Deux événements importants viennent former le corollaire de cette révolution politique. Arcadius, dirigé par les intrigues de l'eunuque Eutrope, épouse la gauloise Eudoxie, et Rufin appelle dans l'empire Alaric et ses Goths. Il espérait ainsi se défendre contre Stilicon, qui menaçait de venger la mort de Promotus, que ce lâche ministre avait fait assassiner par les Bastarnes.

Une ère nouvelle s'annonce en Occident pour la vie monastique. Pendant que Cassien édifie par ses vertus le désert de Scété, si célèbre par ses laures, les Gaules marchent sur les traces de l'Orient et commencent à se peupler de monastères;

Sulpice Sévère se met sous la conduite de saint Martin, le père de la vie cénobitique en Occident.

En Italie, les travaux de saint Gaudence, évêque de Brescia, l'invention des reliques des saints martyrs Celse et Nazaire, l'ambassade à saint Ambroise de la vertueuse Fritigèle, reine des Marcomans; en Orient, la mort du traître et criminel Rufin; enfin, en Afrique, l'élévation de saint Augustin sur le siége d'Hippone, forment une suite d'événements qui furent acceptés comme présentant un heureux présage pour l'Église et l'empire. Ils reçurent un complément dans l'élection de saint Porphyre, successeur de l'évêque de Gaza dans la Palestine; mais la mort de Népotien, l'ami de saint Jérôme, celle de saint Liboire, évêque du Mans en Gaules, le refus obstiné qu'Évagre de Pont oppose au vœu de l'Église contre son élection à l'épiscopat, la mort de saint Clair de Tours, le modèle des prêtres, enfin les épreuves et la mort de saint Martin de Tours, qui bientôt apparaît à Sulpice Sévère, présentent un triste contrepoids aux sujets de consolation sur lesquels on avait fondé de si grands motifs d'espérance.

Saint Martin de Tours laissa dans les Gaules de nombreux disciples : saint Martin de Saintes et saint Martin de Brives-la-Gaillarde; saint Florent de Glonne, près d'Angers; saint Maxime ou saint Mesme, abbé du monastère de Saint-André, sur la rivière de la Saône; saint Corentin, premier évêque de Quimper en Armorique; saint Maurile, de Milan, évêque d'Angers; enfin, saint Brice, persécuteur et successeur sur le siége de Tours du premier thaumaturge des Gaules.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le général d'Honorius, Stilicon, à la tête d'une nombreuse armée, feignait de poursuivre Alaric dans le Péloponèse, le laissait échapper et se faisait ainsi déclarer ennemi de l'empire par l'eunuque Eutrope, ministre de l'empereur Arcadius. Saint Ambroise multipliait les miracles pour affermir et consoler son église, prédisait l'époque de sa mort, et succombait enfin aux atteintes d'une maladie cruelle. Cette mort frappa tout l'empire de stupeur. *Si ce grand homme s'éteint, disait le général Stilicon, l'Italie est menacée d'une prochaine ruine.*

Saint Simplicien, successeur de l'illustre archevêque de Milan, était à peine monté sur son siége, qu'il vit Marcelline, sœur du grand docteur, le suivre de près dans la tombe. L'Ita-

lie septentrionale était encore témoin des combats des martyrs. Saint Vigile, évêque de Trente, avait chargé Sisinnius, Alexandre et Martyrius d'aller annoncer l'Évangile au canton d'Anaune, à l'extrémité de son diocèse; ils y cueillirent tous la palme du martyre.

L'Église d'Afrique, alors, était une des plus éprouvées de l'Occident, mais elle ne s'endormait point dans l'indifférence; saint Augustin, toujours sur la brèche, attaquait sans cesse toutes les erreurs anciennes et nouvelles. Un concile général de Carthage fixait la discipline ecclésiastique par des canons pleins de sagesse, et plaçait Possidius sur le siége de Calame en Numidie, en même temps que le concile de Turin, présidé par Proculus, évêque de Marseille, donnait aux églises des Gaules divers règlements, condamnait les calomniateurs de saint Brice, évêque de Tours, mettait ordre à de graves abus, et déterminait Félix de Trèves à quitter à la fois son siége et son troupeau.

Sainte Paule, qui, secondée par sa fille Eustochie, voyait prospérer d'une manière remarquable son monastère de Bethléem, est tout à coup plongée dans une amère mais consolante douleur. Une autre fille, Pauline, épouse du vertueux Pammachius, la quitte elle et sa famille, et Pammachius, désormais seul au monde, va terminer son existence au fond d'un monastère.

Quelques événements heureux : la double réconciliation de saint Jean de Jérusalem avec saint Jérôme, et de saint Jérôme avec Rufin ; le retour en Italie de Rufin et de sainte Mélanie l'Ancienne; la prospérité de l'école d'une femme d'Alexandrie, de la célèbre et savante Hypatia ; ses rapports scientifiques avec Synésius, évêque de Cyrénaïque, ainsi que leurs travaux poétiques, tous ces faits s'éclipsent et semblent s'effacer complétement dans l'histoire, en présence de deux autres faits immenses : la fin de l'épiscopat de Nectaire, et l'élection de saint Jean Chrysostome au siége métropolitain de Constantinople.

CHAPITRE VIII

Élection de saint Chrysostome au siége de Constantinople.
Réforme des mœurs.

La paix était rétablie dans Antioche, et saint Chrysostome, qui ne pensait pas même pouvoir s'abandonner aux douceurs d'un légitime repos, avait recommencé le cours de ses homélies, et resserrait ainsi de nouveau les liens sacrés qui l'enchaînaient au cœur du peuple. Il exerçait par la parole une puissance de persuasion irrésistible, à laquelle ne pouvaient se soustraire ceux même qui prétendaient partager avec lui la palme de l'éloquence. C'est par cet empire de la parole qu'il s'empara des esprits et des cœurs. Toujours prêt à combattre, il attaquait et stigmatisait partout la licence effrénée de la corruption ; à l'église, dans les assemblées publiques, dans les maisons privées, chez les pécheurs eux-mêmes, partout il allait flageller et flétrir, avec une souveraine indépendance, les préjugés, les abus et les vices. Il parlait avec entraînement contre les désordres, comme s'il se fût agi d'injures qui lui fussent personnelles. La multitude l'adorait ; mais il ne laissait pas que de froisser l'orgueil des riches et des grands, qui se faisaient la plus large part, dans le débordement des passions.

Il passa dix années à ce rude labeur de la réformation d'Antioche. Il avait contre lui l'orgueil des heureux du monde et tous les mauvais penchants de la nature ; néan-

moins porté jusqu'aux nues par l'admiration de ses auditeurs, et par l'enthousiasme que répandait au loin sa réputation de vertu, de savoir et d'éloquence, il remplit, dit un historien, tout l'univers romain du bruit de sa renommée.

Cette époque fut de toute sa vie la plus féconde; le saint docteur avait atteint la période la plus élevée de son talent. Il multiplia les chefs-d'œuvre sur toutes les parties de la science chrétienne. Cinq homélies sur Anne, mère de Samuel, trois discours sur David et Saül, huit homélies contre les juifs, deux catéchèses, les homélies sur l'obscurité des prophètes et sur les esprits tentateurs, celles sur la paresse, sur le cimetière et la croix, et sur l'Ascension, plusieurs panégyriques, ceux des saints Bernice et Prosdoce, celui de son ami Diodore de Tarse, et plusieurs autres, ne furent qu'un prélude à ces travaux plus importants.

Après un nombre considérable de discours dont plusieurs ne nous sont pas parvenus, le saint docteur aborde enfin l'exégèse biblique, dans laquelle on a pu dire avec raison qu'il ne connaît point d'égal. Les discours sur Ozias et les premières homélies sur la Genèse ont signalé son début. D'autres homélies se succédèrent rapidement, sur le titre des Actes des apôtres, sur le changement des noms, sur la pénitence et sur plusieurs autres sujets.

Puis vinrent successivement les panégyriques de saint Paul et de saint Babylas; enfin les homélies sur les veuves, sur la Pentecôte, sur saint Ignace et sur le tremblement de terre.

Alors arrivent deux chefs-d'œuvre, le discours sur le bonheur de la vie future et celui sur la conformité de Jésus-Christ avec son Père. Ils sont suivis des commentaires sur Isaïe, sur les psaumes, sur saint Mathieu, sur saint Jean, et sur l'épître de saint Paul aux Romains.

Parmi ces œuvres apparaît avec une perfection admirable, l'explication de la première épître de saint Paul aux

Corinthiens, devant laquelle pâlissent les commentaires sur la seconde épître aux Corinthiens et sur toutes les autres épîtres du grand Apôtre.

Ainsi s'écoulèrent pour saint Chrysostome les dix années qui suivirent la sédition d'Antioche. Il vécut absorbé dans un travail prodigieux et continu. Flavien et saint Chrysostome, unis dans la sollicitude d'un même zèle, avaient dévoué leur vie tout entière au bonheur de leur peuple. Flavien était incliné sous le poids des années ; il semblait avoir déjà choisi la tombe où son prêtre, son collaborateur et son ami devait déposer un jour sa dépouille mortelle. Il se reposait dans l'espérance de lui léguer son Église et son troupeau. Mais d'autres évenements qui se préparaient allaient tromper ses espérances ; d'autres desseins de la miséricorde divine étaient alors sur le point de s'accomplir.

Le cinquième des calendes d'octobre, sous le consulat de Cæsarius et d'Atticus, Nectaire, archevêque de Constantinople, s'éteignait après une vie d'agitations, de tourments et de tempêtes. Constantinople était, surtout depuis le règne de l'impie Valens, le centre et le foyer de tout le mouvement et de toutes les innovations religieuses de l'Orient. Là s'agitaient toujours et règnaient quelquefois, les passions et les fureurs du schisme et de l'hérésie. Arius, Macédonius, Eutychès, Nestorius, y passent tour à tour, et chacun d'eux y laisse un levain presque indestructible de révolte et de perturbation.

Pendant seize ans, Nectaire avait gouverné cette Église, essuyé toutes ces tempêtes, et tenu tête à tous ces novateurs. Il succombait à la fatigue ; peut-être moins accablé par les travaux, que par les chagrins mortels que ne cessaient de lui causer les hommes de désordre, qui cherchaient les uns après les autres, au nom de la liberté d'examen, à faire prévaloir leurs systèmes sur le code sacré des vérités chrétiennes dont l'Église est dépositaire. Ces infatigables perturbateurs de tout repos public avaient

chassé de Constantinople saint Grégoire de Nazianze. Ils conduisaient Nectaire au tombeau; le siége métropolitain de Constantinople, le premier après celui de Rome, semblait être pour eux, à la fois, une pomme de discorde et le théâtre perpétuel de leur ambition sacrilége.

Aussi se tenaient-ils toujours en alerte. Nectaire était à peine dans la tombe, qu'ils se lèvent de toutes parts et s'agitent comme pour remporter la place d'assaut. En vain s'efforce-t-on de concilier les esprits pour les réunir sur le choix d'un successeur de l'évêque; la multitude des ambitions particulières frappe de stérilité tous les efforts. Toutes les combinaisons échouent, toutes les délibérations demeurent sans résultat sérieux.

Des prétendants pleins d'audace osent se présenter, appuyés sur la cabale; ils viennent assiéger la porte du palais de l'empereur. Ce sont des prêtres que l'ambition dévore; des hommes indignes du caractère sacré dont ils sont revêtus. Ils adressent aux électeurs des suppliques et leur apportent des présents. Ils osent s'abaisser jusqu'à se mettre à genoux devant la multitude; mais la multitude, par un sentiment de respect d'elle-même, ne paraît accueillir leur sollicitation qu'avec indignation et mépris.

Alors le peuple, le vrai peuple, celui qui ne se propose, comme élément de bonheur sur la terre, que le travail et la vertu, vient aussi, lui, frapper à la porte du palais de l'empereur; mais c'est pour le prier avec larmes de lui chercher pour pasteur un homme qui ne soit pas indigne de la sainteté du sacerdoce.

Un grand vide s'était fait depuis quelques années dans l'Empire romain; Théodose le Grand, appelé dans l'éternité pour recevoir sa récompense, avait laissé les rênes de l'admimistration impériale à deux mains impuissantes; celle d'Honorius avait recueilli l'Occident; et l'Orient tombait en celle d'Arcadius, associé depuis quelque temps à l'Empire. Ce prince comptait déjà trois années de règne,

trois années de faiblesses, quand la ville impériale de Constantinople conduisit dans la tombe son pasteur.

Arcadius paraissait ne pouvoir porter que deux fleurons du beau diadème de Théodose, le nom glorieux d'empereur et la majesté souveraine; tout le reste s'était évanoui. L'autorité n'était que nominative. Le fils aîné du grand homme avait abdiqué toute initiative et toute volonté souveraine en faveur du premier ambitieux qui s'était présenté; ce premier ambitieux fut Rufin de la province d'Aquitaine. Un autre intrigant l'avait renversé; c'était l'eunuque Eutrope. C'est lui qui fut appelé par ses fonctions et par la Providence à repousser les prétentions sacriléges des ambitieux qui réclamaient dans le siége de Nectaire la succession de Macédonius. Il eut la sagesse de ne prêter l'oreille qu'aux inspirations de la justice, qui se révélait à lui par la conscience alarmée des fidèles et par la voix du peuple, du vrai peuple chrétien.

Le nom de saint Chrysostome était dans toutes les bouches à Constantinople aussi bien que dans les églises de la Syrie. Eutrope, alors plus puissant que l'empereur Arcadius lui-même, au nom duquel il gouvernait l'Empire, avait apprécié son mérite, admiré son éloquence, dans un voyage qu'il fit en Orient. Il ne vit que lui, dans ces circonstances difficiles, qui fût capable de ramener le peuple de la capitale au sentiment comme à la pratique des vertus chrétiennes. Jean était à ses yeux le seul homme qui fût à la hauteur des difficultés de l'époque, et qui pût contenir d'une main ferme l'esprit inquiet et turbulent des agitateurs. Ce fut pour lui comme une inspiration du ciel, qui semblait avoir préparé lui-même l'élection du successeur de Nectaire; car il lui suffit de prononcer le nom du saint docteur d'Antioche, pour réunir les suffrages unanimes du clergé, du peuple et de la cour; et ces suffrages furent immédiatement sanctionnés de l'approbation de l'impératrice et de l'empereur lui-même. Dès que l'élection fut connue, l'Église de Constantinople réclama la présence

de son nouveau pasteur. Mais là s'offrent des difficultés d'une autre nature. L'empereur n'ignorait pas que Jean était chéri de la population d'Antioche et de toute la Syrie; il savait que ce peuple irritable et prompt à la révolte ne consentirait point à le laisser partir, et qu'il ne céderait jamais qu'après des excès déplorables et devant des mesures de rigueur.

Il fallait donc user de stratagème : Eutrope, auteur providentiel de cette élection, prie l'empereur d'informer par lettre Astérius, comte d'Orient, du choix que l'on a fait de saint Chrysostome; puis de lui tracer les mesures à prendre, pour s'emparer sans bruit de sa personne, et le faire conduire à Constantinople à l'insu de la population d'Antioche. « Rien n'était plus sage, dit un historien de l'Église, que ce conseil du premier ministre; » car si les fidèles d'Antioche eussent eu quelque soupçon des desseins de l'empereur, rien ne leur eût coûté pour leur faire subir un échec, ou du moins pour en rendre l'exécution difficile.

L'empereur écrit donc en secret au comte d'Orient une lettre pressante : « Arcadius, auguste, glorieux, à « Victor, patricien et préfet d'Orient : Je dis : un nombre « considérable de prétendants ineptes et sans pudeur, ne « tenant aucun compte ni de leurs souillures, ni de la « crainte des jugements éternels, ni de la censure des « hommes, sont venus réclamer le titre et le siége épis- « copal de Constantinople.

« Quant à nous, toujours animés du sentiment de la « crainte de Dieu, nous les avons renvoyés déçus de leurs « espérances.

« Maintenant, je t'ordonne par cette lettre, revêtue pour « toi d'un caractère sacré, de nous envoyer, avec pru- « dence, le prêtre Jean, de la grande ville d'Antioche, sans « qu'aucun des habitants puisse soupçonner son départ. « Si tu remplis cet ordre avec exactitude, tu feras chose « digne de nos plus grands éloges. » « *Arcadius.* »

Le comte, pénétré de l'importance de cette mission, se met en devoir de la bien remplir. Il part immédiatement pour Antioche ; il examine la situation, et ne s'occupe plus qu'à chercher les moyens de mener à bonne fin l'entreprise confiée à son habileté. Son plan est bientôt arrêté. L'exécution seule en est difficile ; il a compris que le seul parti qu'il ait à prendre est d'attirer le saint en dehors de la ville et de s'emparer de sa personne.

Il cherche donc un prétexte ; il lui dit qu'il serait heureux de visiter avec lui les tombeaux des martyrs, qui se trouvaient à peu de distance des murs de la ville, dans une église près de la porte de Rome. Jean, sans méfiance, ne s'aperçoit point de la ruse ; il y consent volontiers. Ce n'était pour lui qu'un pieux pèlerinage ; car la piété semblait être le seul sentiment dont le comte fût animé. Mais il ne tarda point à s'apercevoir qu'il était tombé dans un piége. A peine en effet ont-ils franchi la porte d'Antioche, qu'Astérius se saisit de sa personne, le fait monter sur son char et l'emmène à Dagras.

Là se trouve un eunuque accompagné d'un officier de la cour. Ils reçoivent saint Chrysostome des mains d'Astérius, comme on reçoit un prisonnier de guerre, et l'emmènent à Constantinople.

Cette ville, après Rome la plus fameuse de l'univers, voyait son origine se perdre sous le voile obscur de l'antiquité la plus reculée. Elle était alors dans tout l'éclat de sa splendeur et de sa prospérité. Comme la ville éternelle, elle était assise sur sept collines. Elle s'appuyait au sud sur la Propontide, à l'est sur le Bosphore de Thrace ; au nord elle s'inclinait en amphithéâtre, et se penchait jusqu'au rivage d'un golfe dont les eaux, moins agitées que celles de la mer, offraient un abri sûr à ses vaisseaux. Elle disputait à Rome le titre pompeux de reine du monde. Au-dessus de ses murailles qui parcouraient un espace de trente milles, et qui par leur grandeur ne le cédaient pas même à celles de Babylone, ses édifices écla-

tans, ses églises aux toitures dorées, ses palais grands comme des villes annonçaient jusque dans le lointain, aux yeux étonnés, l'heureuse rivale de la cité des empereurs. Elle semblait s'étaler avec complaisance, au milieu des villes et des palais, dont s'émaillaient dans une immense étendue, les rives de la Propontide et du Bosphore. Son port offrait un asile aux vaisseaux de tous les peuples de l'univers. Elle s'était entourée de fossés larges et profonds, par lesquels les eaux de la Propontide lui formaient une ceinture qui l'isolait entre l'Europe et l'Asie, et l'autorisait à joindre le titre de reine des mers à celui de capitale de l'empire.

Du Bosphore, de la Propontide et du Pont-Euxin, apparaissaient sur la rive orientale, baignée par les eaux du golfe et des deux mers, la basilique de Sainte-Sophie, l'une des merveilles du monde, l'église de Sainte-Irène et le palais des empereurs. Le souverain de la terre avait ainsi fixé sa demeure, aux yeux de tout l'univers, sur la même colline à côté de la demeure et du sanctuaire du souverain du ciel. Rien de comparable à l'éclat, à la grandeur, à l'élégance des monuments de Constantinople.

« Le monarque qui la fonda, dit un historien éloquent, « régnait sur toutes les nations de l'univers, et dans l'exé« cution de ses desseins il put faire concourir ensemble « les arts et les sciences de la Grèce, le génie et la puis« sance du peuple-roi. Non content d'employer les plus « beaux marbres des îles de l'archipel, il avait fait trans« porter des matériaux du fond de l'Europe et de l'Asie. « Toutes les villes de l'empire romain, Athènes et Rome « elle-même se dépouillèrent pour embellir la nouvelle « cité des Césars. »

Les successeurs de Constantin s'étaient efforcés de surpasser encore la magnificence et la prodigalité du nouveau fondateur de Byzance. Ils avaient érigé des monuments, orné les édifices, tracé des places publiques, élevé des temples somptueux. Quatorze quartiers magnifiques,

trente-deux portes, des cirques immenses, des églises innombrables, de splendides palais, une situation incomparable, assuraient à Constantinople la prééminence sur toutes les villes de l'Orient, et légitimaient ses prétentions au titre de rivale de Rome.

Si le cœur de saint Chrysostome avait pu se rendre accessible aux mensongères illusions de la gloire humaine, il eût trouvé dans son élévation, en quelque sorte, une légitime excuse à cet enivrement de la faiblesse de l'humanité; car non-seulement il devenait le pasteur de la seconde ville de l'empire, mais encore il se voyait élever au rang de second dignitaire de l'Église; il allait marcher le premier après le patriarche de Rome, le chef de l'univers chrétien.

Mais son âme était bien éloignée des impressions de cette nature; il n'avait devant les yeux que sa faiblesse, et commençait à sentir le poids effrayant d'un fardeau qu'avait fui saint Grégoire de Nazianze et sous lequel Nectaire lui-même venait de succomber. En allant à Constantinople, il ne comptait que sur un accroissement de travaux et de souffrances; il pensait entrer dans un sentier plus rapide vers la tombe et l'éternité. Ses prévisions ne le trompaient point; l'événement devait répondre complétement à son attente.

L'empereur Arcadius de son côté se livrait à d'autres pensées et concevait d'autres espérances. Il veut recevoir le pauvre prêtre d'Antioche avec toute la pompe, tout l'éclat, tous les honneurs dus au premier dignitaire de l'Église d'Orient. Il convoque un concile, appelle les évêques et réunit tous les grands de l'empire. Il réclame en particulier la présence de Théophile, évêque d'Alexandrie.

Depuis saint Marc, Anien, Abilin et Cerdon, le siége d'Alexandrie jouissait d'une prééminence d'honneur sur tous les autres siéges de l'Église d'Orient. Avant l'érection en patriarcat du siége de Constantinople, le patriarche d'Alexandrie ne le cédait qu'à l'évêque de Rome, et l'em-

portait même sur le patriarche d'Antioche, le gardien du second berceau de l'Église.

L'empereur voulut donc que saint Chrysostome fût sacré solennellement par le premier patriarche de son empire. Mais Arcadius n'était pas homme à deviner l'évêque d'Alexandrie. Théophile avait un caractère inflexible, colère, dangereux : ambition, ruse, intelligence, orgueil, tout l'homme était là. Cet appel et le nom de Jean sonnaient mal à son oreille; ce n'est qu'à regret qu'il se rendit au vœu de l'empereur. Il vint donc à Constantinople, non pour se soumettre, mais pour faire opposition à l'élu du peuple et proposer au concile un évêque de son choix.

Il avait chargé de la direction d'un hôpital d'Alexandrie le prêtre Isidore, homme d'une simplicité primitive, d'un mérite incontestable et d'une rare vertu. Cet Isidore était peu versé dans la connaissance des hommes; il avait consacré les plus beaux jours de sa vie à l'exercice des austérités monastiques, dans les déserts de Nitrie, en Égypte. Il avait connu les deux Macaire, qui l'avaient initié par leurs exemples aux plus sublimes vertus de la vie contemplative. Élevé par saint Athanase à la dignité du sacerdoce, il se sentait enchaîné par un lien secret du cœur à l'Église d'Alexandrie. C'était là le sujet qu'il fallait à Théophile; en le voyant, il s'était dit : Cet homme m'appartient.

L'évêque Théophile, pour lequel un seul regard était une révélation, avait rencontré dans cette conscience pure mais trop docile, un instrument flexible à toutes les combinaisons tortueuses de sa politique. Il lui fit quitter le désert et l'établit dans Alexandrie sous sa main. A l'époque où l'usurpateur Maxime, vainqueur dans trois batailles, menaçait d'une invasion l'empire de Théodose, et balançait sa fortune, Théophile avait fait partir Isidore pour l'Italie, avec des présents et des lettres de félicitation destinés au vainqueur quel qu'il fût. Isidore avait ordre de se

tenir à Rome et d'attendre l'issue de la guerre. Il devait, après la victoire, offrir au plus heureux des concurrents les lettres et les présents du patriarche. Mais Isidore n'était pas fait pour la diplomatie. Il fut bientôt découvert par un diacre de l'église romaine, et flétri par l'indignation publique. Honteux de sa déconvenue et poussé par la crainte, il s'enfuit clandestinement en Égypte. Pour Théophile, c'était un échec ; mais la cause même de l'insuccès d'Isidore était aux yeux de son maître une garantie précieuse de son aveugle docilité.

Tel était l'homme dont l'évêque d'Alexandrie voulait récompenser les services personnels par le siége métropolitain de Constantinople. Il comptait faire de ce siége un appendice du sien, et lorsqu'il parut devant saint Chrysostome, il s'attacha plus que jamais à l'accomplissement de ses desseins ; il refusa même ouvertement de condescendre à la demande de l'empereur, en présence des évêques ; il déclara qu'il s'opposait à l'élection de saint Chrysostome et qu'il ne procéderait pas à son ordination. La seule vue du saint avait déconcerté ses projets ; car il avait découvert dans son regard l'intelligence et la capacité de plus d'un Nectaire. Il comprenait que devant un tel homme, son étoile allait infailliblement pâlir ; il fallait donc à tout prix l'éloigner de Constantinople. C'en était fait de l'élection de saint Chrysostome, si l'eunuque Eutrope, pour assurer son œuvre, ne fût encore intervenu.

Eutrope se connaissait en hommes : il n'ignorait pas que les habiles de toutes les époques savent temporiser devant les difficultés, jeter un voile sur leurs complots et céder momentanément à l'orage. Il mesure d'un seul coup d'œil toute l'étendue de la trame qui s'ourdit dans l'ombre. Il ne perd pas une heure ; il s'apprête à frapper un grand coup. C'était chose facile, car il tenait dans ses mains le sort de l'évêque d'Alexandrie. Il lui présente de nombreux mémoires remplis d'accusations accablantes, dont il peut avoir à se disculper devant l'assemblée des évê-

ques. Vous allez, lui dit-il, ou vous rendre à l'avis de vos frères, et conférer l'ordination à Jean d'Antioche, ou vous défendre devant eux, au concile, contre vos accusateurs. Théophile avait pour lui, peut-être alors, le témoignage de sa conscience; mais l'orage grondait et dût-il en sortir victorieux, l'épreuve ne laissait pas que d'imprimer une tache humiliante à son caractère. Il préfère donc se rendre. Il confère solennellement le caractère épiscopal à saint Chrysostome, et le 26 février de l'année 398, sous le consulat d'Honorius et d'Eutichianus, tous les évêques et le clergé réunis procèdent à son installation sur le siége de Constantinople.

Ainsi s'accomplit cet événement mémorable qui donnait pour évêque à la capitale de l'empire d'Orient un des plus dignes successeurs des apôtres, et qui fut pour saint Chrysostome le commencement d'une carrière de persécution et le signal du martyre.

Par son élévation, il devenait le père et le pasteur d'un immense troupeau. Le champ était vaste et d'une culture difficile et laborieuse; n'importe, il se met à l'œuvre; et c'est par sa propre maison qu'il commence son apostolat. Dès les premiers pas dans cette voie inexplorée, il se sent heurter contre des obstacles; il se trouve immédiatement aux prises avec des traditions qui le mettent en opposition flagrante avec les superfluités somptueuses de ses prédécesseurs. Ils avaient pensé que le premier évêque de l'Église orientale, toujours en présence du faste imposant des grands dignitaires de la cour, ne pouvait, sans amoindrir le prestige de son autorité sacrée, se réduire à l'humble et simple condition d'un évêque des temps apostoliques. Le prétexte était spécieux; mais aussi la réfutation en était terrible; car à côté de l'évêque, le pauvre qui formait le plus beau trésor de l'Église, ne pouvait contempler qu'avec un œil d'envie le faste superflu de son premier pasteur.

Saint Chrysostome arrive à Constantinople avec d'au-

tres sentiments et d'autres pensées. Il a puisé dans son cœur, inspiré par la grâce, la conviction inébranlable que l'empire qui s'attache à l'autorité du prêtre est toujours la conséquence nécessaire du plus ou moins de rapports qu'il sait établir, aux yeux du peuple, entre sa vie pastorale et la vie du Sauveur. Il n'avait donc point, dans sa pensée, à modifier en face des empereurs la vie sainte et modeste de l'humble prêtre d'Antioche. Cependant il crut devoir accorder aux justes exigences des bienséances sociales ce que l'esprit de Dieu ne lui permettait pas de refuser sans inconvenance. Aussi jamais évêque ne porta-t-il plus haut le caractère sacré de l'épiscopat. Les grands du monde ne le virent jamais ni s'abaisser ni faiblir; il planait sur les sociétés mondaines de toute la majesté du sacerdoce, en même temps que les économies de l'Église, dont il réduisit les dépenses à des proportions convenables, aussi bien que celles de sa table et de ses vêtements, portaient le bien-être dans le réduit du pauvre, et le soulagement aux malades qu'il recueillait dans les hospices. Il se fit donc tout d'abord le consolateur, le modèle et le père nourricier de son troupeau.

Mais son esprit n'était pas tellement absorbé par la pensée d'offrir à son Église l'exemple des vertus sacerdotales, qu'il ne se livrât avec une égale ardeur à l'accomplissement de ses autres obligations. Il s'attachait surtout à prémunir son nouveau bercail contre les sacriléges assauts de l'hérésie. Il lui parlait presque tous les jours; dans son premier discours il épancha son âme tout entière. Il avait en présence les ariens, les anoméens, les manichéens, les marcionites et les valentiniens. Il porte un coup d'œil rapide sur cette formidable coalition de l'erreur et du doute; sur ces sectateurs du libre examen, toujours armés de leurs arguments cent fois pulvérisés, contre la doctrine catholique. Il les attaque avec une supériorité qui les déconcerte et qui porte la perturbation dans leurs rangs.

Ces hérétiques, divisés sur tous les points, s'entendaient sur un seul, par lequel ils étaient frères, celui de livrer un combat à mort à l'Église de Jésus-Christ. Sur ce terrain commun, ils marchaient comme un seul homme. Saint Chrysostome se voyait seul contre cette armée ; seul, il avait à terrasser cet hydre monstrueux qu'il compare à Goliath, à l'enfant de la licence et du crime.

Si dans le premier discours, il se contente de signaler l'ennemi qui rôde autour de son troupeau, dans le second il l'attaque sur tous les points.

Il commence par payer un juste tribut d'éloges à son nouvel auditoire. Il parle ainsi de l'attitude et des vertus de ce peuple auquel il venait consacrer sa vie, et dont il commençait à conquérir l'affection : « Je ne vous ai parlé « qu'un seul jour, et déjà je sens que je vous aime comme « si j'étais né parmi vous. Ce n'est point que mon cœur « soit embrasé du feu de la charité divine ; mais c'est qu'il « est entraîné vers vous par un irrésistible attrait. Le zèle « brûlant qui vous caractérise, la charité qui vous unit, « votre attachement sincère à vos pasteurs, et l'intimité « dans laquelle se confondent vos âmes seraient capables « d'émouvoir l'airain et d'entraîner un cœur de glace. « Non, je ne vous aime pas moins que cette Église qui, « pour me bénir autrefois, s'est penchée sur mon berceau, « qui m'a nourri de la doctrine céleste et m'a fait grandir « dans la foi chrétienne. Elle est sœur de la vôtre, et cette « fraternité se révèle dans vos œuvres. Elle vous a pré- « cédés, sans doute ; elle est votre aînée ; car votre Église « n'a point à se prévaloir de son antiquité ; mais vous ra- « chetez déjà cet avantage par l'ardeur et la sincérité de « votre foi. Non, la multitude qui compose les assemblées « d'Antioche, ni la splendeur de son auditoire ne sont « point de nature à faire éclipser la grandeur de votre pa- « tience ni l'héroïsme de votre courage. De tous côtés les « loups vous environnent, et ne peuvent porter atteinte à « l'intégrité du troupeau. La flamme même de l'hérésie

« ne saurait arriver jusqu'à vous; vous demeurez immo-
« biles au milieu de la tempête. »

Les anoméens en effet semblaient cerner Constantinople; ils remplissaient et tenaient comme en échec la Thrace et l'Asie-Mineure; mais ils n'osaient pas même tenter de se réunir en assemblées publiques. Saint Chrysostome les attaque, les prend corps à corps, les confond et les réduit au silence.

Les anoméens, ou mieux eunoméens, qui formaient un des plus puissants rameaux de l'arianisme, avaient pour chef Eunome, évêque de Cyzique. Eunome était originaire de Cappadoce. Beaucoup d'esprit, peu de jugement, une éducation arienne devaient en faire un chef de secte ardent et dangereux. Il se mit à chercher la vérité comme si Jésus-Christ n'avait pas laissé d'Église au monde. Il flotta longtemps entre les erreurs d'Arius et celles de Sabellius; mais il eut le temps, avant sa mort, de voir enfin ses erreurs se fixer et se former en corps de doctrine. Il niait la divinité du Fils et du Saint-Esprit, et confondait les attributs divins avec l'essence même de Dieu; c'était la négation du christianisme. Il se fit des disciples et peupla de ses adeptes un nombre considérable d'églises. Telle était la situation de cette hérésie, lorsque saint Chrysostome fut appelé par l'empereur et par les fidèles au gouvernement de l'Église de Constantinople.

Ce n'était point sur la crédulité du peuple que les fauteurs du désordre avaient fondé leurs principales espérances. L'hérésie, qui serpentait d'abord dans les provinces les plus éloignées, gagnait les villes de proche en proche; elle s'insinuait insensiblement dans l'esprit des prêtres. Avec l'erreur sur les croyances arrivait également une autre erreur, non moins fatale, qui s'exerçait sur les consciences et les devoirs. Il ne suffisait donc pas au saint pasteur de terrasser l'hérésie par des arguments irrésistibles et de réformer les croyances du peuple, il fallait aussi mettre la main à l'œuvre avec constance et courage pour

accomplir une mission plus sainte ; il fallait tenter la réforme des clercs.

Le saint avait confié l'administration particulière de sa maison à des hommes d'un mérite remarquable, dont le zèle et le dévouement lui devinrent d'un puissant secours dans l'accomplissement de ses desseins ; mais, ainsi qu'il arrive toujours parmi les hommes, les imperfections de ces ministres vinrent s'ajouter aux griefs qui semblaient résulter pour les clercs des réformes commandées par la plus impérieuse nécessité. Ces réformes leur parurent odieuses. Ils virent avec colère que l'on cherchât à leur imposer un frein ; leurs longues habitudes de désordre ne leur faisaient contempler, dans ces règlements salutaires, que des mesures d'une rigueur inutile et cruelle.

Saint Chrysostome avait eu le malheur d'honorer de sa confiance un prêtre d'Égypte, nommé Sérapion, qu'il fit archidiacre de Constantinople. Sérapion était un homme d'une vertu rigide ; mais enclin à la colère et prompt à la réplique, il ne semblait avoir été placé près du saint que pour attiser imprudemment le feu de la haine et des persécutions que lui suscita son zèle. Ce feu n'était pourtant encore qu'à l'état de fermentation latente.

« Ce grand évêque, dit un historien de son siècle, croit « devoir, dès son début, réprimer et flétrir des usages « dangereux que le relâchement de la discipline a depuis « longtemps introduits dans l'Église dont il a reçu le « gouvernement. » Dans l'exercice de son zèle, il ne fait acception de personne ; il donne aux empereurs eux-mêmes des avis sages et salutaires ; il adresse à ses prêtres des exhortations pressantes ; il descend jusqu'à la prière ; il leur fait des instances ; il les conjure de conformer leur vie aux prescriptions des lois portées ou sanctionnées par l'Église. « Serait-il juste, leur dit-il, de re- « vêtir d'un caractère sacré des hommes qui ne veulent « pas en remplir les devoirs les plus impérieux ? Des clercs « obstinés qui refusent de réformer un genre d'existence

« incompatible avec la vraie sainteté de la vie sacer-« dotale ? » Il consigne sans miséricorde à la porte du sanctuaire quiconque a la témérité de se soustraire aux prescriptions de la discipline ecclésiastique.

A ces sollicitations, à ces instances, à ces mesures sévères, saint Chrysostome fut obligé d'ajouter des moyens plus efficaces, qui portèrent à son comble le mécontentement des clercs. Il fit faire avec un soin scrupuleux une enquête sur le genre de vie, la nourriture et les habitudes du clergé de sa capitale et de son diocèse ; il leur adressa des réprimandes sévères; il soumit aux règles canoniques leur vie, leurs vêtements, leur table, leur travail et leur tenue dans l'accomplissement des devoirs de leur ministère.

Le saint évêque, ajoute Sozomène, porté par inclination à réprimer les abus, et fort de la justice et de la nécessité de ses réformes, mettait presque toujours dans son action et dans son langage une sainte énergie peu propre à lui concilier les cœurs. Chez lui, le devoir et l'autorité, secondés par la nature, fortifiés par l'action d'une parole vibrante et d'une élocution facile, donnaient à ses reproches souvent répétés une accentuation acerbe, qui torturait la conscience et faisait germer infailliblement ou le repentir ou la haine.

Le clergé de Constantinople sut néanmoins lui tenir compte de ce zèle et comprendre l'importance de cette réformation. A sa voix , en effet , ces prêtres , sous un ciel énervant, au milieu d'un peuple et d'une civilisation où tout respire la mollesse, s'apprêtent insensiblement à donner au monde un exemple mémorable de la supériorité de la grâce divine sur les penchants les plus invétérés et les plus forts. On le voit se modifier, sous la main de son évêque, s'épurer, s'élever à la hauteur de ses plus sublimes obligations. Toute la partie saine de ce grand corps rentre sans peine dans les humbles traditions de pauvreté, de tempérance, de sainteté que leur ont léguées les

apôtres. Mais la joie pure, que porte au cœur de saint Chrysostome le spectacle de cette heureuse transformation, ne laisse pas que d'être parfois violemment troublée par des symptômes précurseurs de quelque tempête.

Au fond des sociétés humaines s'entasse toujours un élément impur qui, dans les mouvements tumultueux, remonte à la surface et répand dans la masse du peuple le trouble et la perturbation. Tel fut le sort de l'Église de Constantinople. Les cœurs mal disposés avaient pris prétexte des sages réformes de leur évêque, et peut-être aussi du changement de leurs frères, non pour suivre l'exemple général, mais pour s'endurcir dans leur mécontentement. Leurs mauvaises dispositions avaient été singulièrement surexcitées par l'imprudente sévérité de l'archidiacre Sérapion. Cet homme violent, témoin de l'attitude hostile de quelques clercs, dans une assemblée générale du clergé, ne craignit pas d'adresser la parole à saint Chrysostome pour l'animer contre les coupables : « C'est en vain, évêque « vénéré, lui dit-il d'un ton de voix contenu qui n'était « que la modération de la colère, c'est en vain que vous « prétendez assujettir ces hommes aux sages mesures que « vous leur imposez ; si vous ne les soumettez à la pres- « sion d'une même verge de fer, vous ne le pourrez ja- « mais. »

Ces paroles imprudentes furent lancées comme un tisson d'incendie, et devinrent la cause et le signal d'une violente opposition.

Tout semblait donc conspirer pour créer à saint Chrysostome une vie d'agitations, de tourments et de luttes. Les paroles inqualifiables de Sérapion étaient encore dans toutes les bouches, et faisaient fermenter la haine dans les cœurs endurcis des coupables, lorsque des événements malheureux vinrent fermer pour toujours toutes les voies de conciliation, et creuser un abîme entre le saint évêque et ses ennemis.

Des clercs s'étaient rendus indignes de leur sainte voca-

tion; ils avaient tout fait pour avilir leur caractère, et faisaient rejaillir sur la religion elle-même l'opprobre dont ils s'étaient couverts. Il fallait couper, selon le précepte de l'Évangile, ces membres gangrenés du corps mystique du Sauveur, et leur fermer sans pitié les portes dû sanctuaire. Saint Chrysostome hésitait. Ardent contre le vice, il sentait son âme tout entière se soulever de commisération, quand il s'agissait de faire une blessure aussi grave au cœur de l'épouse de Jésus-Christ; mais le mal était trop incurable, et la complicité d'une temporisation intempestive n'eût eu pour résultat que d'en accélérer le progrès. Il fallait donc agir sans retard et sans faiblesse. Saint Chrysostome le comprit. Les coupables obstinés furent ignominieusement privés de leurs fonctions et bannis de l'Église.

L'effet naturel de ces mesures de rigueur, dit l'historien Socrate, devait être d'enflammer la haine et de pousser à la conspiration. Malheureusement l'exaspération des esprits ne rencontra que trop d'éléments d'opposition dans cette œuvre de régénération morale. Saint Chrysostome n'avait pas seulement à séparer du tronc de l'Église des rameaux stériles et flétris; il avait encore à purifier certains lieux sacrés d'une fermentation mondaine. Les moines de Constantinople n'étaient pas tous fidèles à l'esprit de leur sublime vocation, les usages, les idées et les abus du monde avaient fait invasion dans l'enceinte des monastères. Chaque communauté croyait devoir céder quelque chose de ses observances à l'entraînement général. On ne s'apercevait pas qu'en voulant marcher avec son siècle on se laissait aller au mouvement de recul, par lequel le peuple, avec ses passions, tendait à rétrograder jusqu'aux préjugés de la civilisation païenne. Le contraste frappant des privations de la vie commune et de la nudité des cellules monastiques comparées au luxe, à la somptuosité des habitations et des habitudes séculières, répandait sur ces sanctuaires de silence et de paix une teinte

de tristesse et d'ennui qui faisait déserter les monastères. C'était chose odieuse et choquante, pour des âmes chrétiennes, que de voir, dans les carrefours et sur les places publiques , des hommes de prière étaler aux yeux du peuple la grotesque et ridicule alliance du froc religieux avec les sensualités du monde.

Le saint évêque ne pouvait tolérer cet étrange oubli des convenances et des devoirs ; il visitait souvent les monastères ; il comblait de louanges et de témoignages d'affection les moines fidèles à leurs saints engagements. Il veillait à ce qu'ils ne fussent victimes d'aucune injustice, et rien n'égalait sa sollicitude pour subvenir à tous leurs besoins. Mais ceux dont la mollesse aspirait à flairer l'air du monde, et tentait de se soustraire, par cet adoucissement, à la sévérité des règles monastiques, il les forçait de rentrer dans l'enceinte des cloîtres, et ne cessait de leur reprocher amèrement le déshonneur qu'ils faisaient rejaillir sur l'Église et sur leur vocation.

A la tête de ce scandale s'était placé le moine Isaac, homme sans conscience, d'une intelligence médiocre et d'un caractère dangereux. Isaac ne pouvait consentir à cesser d'unir l'honneur de la profession religieuse aux douceurs de la vie séculière. Il s'était fait de ce relâchement une seconde nature ; il voyait avec désespoir que le saint évêque allait le rappeler au sentiment de ses devoirs, proscrire ses habitudes de mollesse et briser son idole. Il ne pouvait sans doute méconnaître la justice et l'urgence de cet acte d'autorité ; mais dans un tel homme, le relâchement avait servi de véhicule à l'orgueil. Sa conscience lui crie de se soumettre ; il préfère se révolter.

Il s'attache dès lors, comme une lèpre maudite, à la vie épiscopale de saint Chrysostome ; c'est une guerre à mort qu'il lui déclare ; il ne le quittera désormais que lorsque la tombe se sera refermée, pour lui dérober sa dépouille mortelle.

De tous ces éléments divers de conspiration, il résulta

contre saint Chrysostome un concert d'accusations indignes, qui n'eurent tout d'abord pour résultat que de mettre à découvert l'absurdité des griefs sur lesquels on tentait de les appuyer. Les premières hostilités ne se firent pas longtemps attendre : on essaye avant tout de jeter sur sa réputation quelques nuages ; puis on travaille à saper clandestiment son autorité. Les meneurs murmurent adroitement à l'oreille du peuple quelques paroles timides sur les imperfections de son caractère, sur la singularité de son genre de vie et même sur l'inconvenance de ses procédés. Tous ces petits griefs s'aggravent insensiblement en passant de bouche en bouche. Le saint pasteur n'est bientôt plus à leurs yeux qu'un homme taciturne, colère, arrogant et cruel. On ne se croit même plus obligé de garder aucune mesure ; on calomnie sa vie, on travestit ses sentiments ; son dévouement, son zèle, ses charités, ses œuvres, tout est représenté sous des couleurs mensongères ; tout est stigmatisé d'un caractère odieux.

« Rien n'était plus facile, dit l'historien Sozomène, que « de donner à leurs calomnies une apparence de vérité. « Saint Chrysostome n'admettait point d'étranger à sa « table, et ne pensait jamais devoir accueillir lui-même « aucune invitation. Je ne connais à cette conduite parti- « culière d'autre raison que celle que m'a donnée, sur ma « demande, un homme dont je n'ai pas lieu de soupçonner « la sincérité. Le saint, m'a-t-il dit, avait contracté dans « la solitude et dans la pratique trop rigoureuse des aus- « térités de la pénitence, ainsi que dans une longue et « persévérante application à l'étude, des douleurs de tête « et d'intestins qui lui faisaient une impérieuse nécessité « de choisir des aliments convenables, et de fuir le bruit « et l'alimentation des tables étrangères. Tel fut cepen- « dant le thème malheureux et fécond dont s'emparèrent « les clercs insubordonnés. Ils en firent le texte perpétuel « de leurs discours, et la base principale de leurs plus « graves accusations. »

Saint Chrysostome, tout absorbé par ses obligations d'apôtre et de pasteur, n'accordait que peu d'attention et d'importance à ce système de dénigrement qui tendait à le noircir aux yeux de l'empereur, de la cour et du peuple. Il laissait parler et murmurer dans l'ombre les mécontents et les conspirateurs. D'autres soins plus importants occupaient ses pensées. D'ailleurs la partie saine du clergé de Constantinople, une fois rentrée dans le devoir, commençait à chérir la main puissante qui l'avait arrêtée sur le penchant de l'abîme. Le saint pouvait goûter un dédommagement dans cette consolation; mais son cœur que le zèle de la maison de Dieu dévore aspire toujours à de nouveaux travaux. Libre d'inquiétude à l'endroit de la partie vraiment sacerdotale de son clergé, tous ses vœux se reportent vers sa patrie, vers cette mère qu'on aime toujours. Il se retrace souvent à l'esprit la détresse d'Antioche, de cette Église, sa première mère, à laquelle il ne peut penser sans se sentir les yeux mouillés de larmes.

Là, le schisme régnait encore, mais pourtant sans diviser les cœurs. Un certain nombre de chrétiens étaient restés fidèles à la mémoire de saint Eustathe; ils avaient suivi la fortune de Paulin et d'Évagre ses successeurs, qu'ils avaient successivement élus à sa place, avec l'appui d'Athanase et de l'occident; tandis que d'un autre côté saint Méléce et Flavien son successeur, avaient l'approbation chaleureuse de toutes les Églises et de tous les évèques et chrétiens de l'orient. Paulin était sans doute excusable de voir dans la protection de l'occident et d'Athanase un motif sérieux de se poser en légitime titulaire du patriarcat d'Antioche. Mais Évagre, qui lui fut donné pour successeur, ne jouit pas longtemps du même bonheur. Il aperçut bientôt dans ses protecteurs une attitude chancelante. On appelait partout une réconciliation. Rome et l'Égypte voulaient ouvrir pour l'Église d'Antioche une ère de concorde et de paix; Évagre vit donc bientôt s'évanouir pour toujours cette protection lointaine.

Athanase et le Souverain-Pontife avaient compris que dans un schisme où la foi n'était pas en péril, la seule attitude à prendre était celle d'une neutralité prudente. Il n'allait donc plus rester dans l'Église d'Antioche d'autre autorité que celle de Flavien que soutenait l'assentiment des Églises, puisque Évagre, abandonné des protecteurs de son parti, n'avait plus en sa faveur que l'appui de quelques fidèles de la Syrie, et de quelques prêtres d'Égypte et de l'occident.

Dans de telles circonstances, procurer à Flavien la protection et l'amitié du Souverain-Pontife, c'était frapper le schisme au cœur, en attendant que des évènements providentiels vinssent en faire une complète justice. Saint Chrysostome met tout en œuvre pour atteindre ce but. Il s'adresse à Théophile, patriarche d'Alexandrie. Il n'avait point en cela de répugnance à vaincre ; car il lui conservait moins de ressentiment que de reconnaissance, pour l'opposition malveillante qu'il avait apportée à son élection. Théophile, heureux peut-être d'une occasion qui lui permet de réparer ses torts, accueille avec empressement la proposition de saint Chrysostome et s'engage à l'appuyer d'une active et franche coopération. Les deux évêques s'entendent immédiatement sur les moyens à prendre ; animés du même désir, celui de la paix de l'Église, ils se nomment d'un commun accord deux représentants, qu'ils chargent d'aller porter leurs requêtes au Souverain-Pontife. Les députés choisis furent Acace, évêque de Bérœe, ville voisine d'Antioche, et ce même Isidore que Théophile avait tenté d'élever à la place de saint Chrysostome sur le siége de Constantinople. Saint Chrysostome les fit accompagner par quelques évêques et par plusieurs prêtres et diacres des églises de Syrie..

Leur mission eut un succès complet ; peu de temps après leur départ, ils apportèrent à Théophile des lettres du pape Sirice, alors sur le siége de saint Pierre, qui contenaient pour Flavien des témoignages d'amitié pater-

nelle, devant lesquels disparurent les restes d'opposition qui fermentaient encore en Égypte. Acace eut enfin le bonheur de remettre à Flavien et les lettres de réconciliation de l'évêque de Rome, et les témoignages d'union et d'amitié du patriarche d'Alexandrie.

Après cet événement, le schisme, qui du reste n'avait jamais été de nature à porter atteinte à l'union des cœurs dans la foi, n'attendit plus que son heure à sonner pour s'éteindre. Les partisans obstinés d'Eustathe tenaient encore leurs assemblées, même sans évêque ; mais Évagre en descendant dans la tombe emporta les derniers prétextes de la scission, et tous ses adhérents vinrent, l'un après l'autre, se ranger sous la houlette de leur pasteur légitime.

Ce fut une consolation pour saint Chrysostome, que ce succès de son amour filial, qui rendit l'union et la paix à sa patrie. Mais pendant que par ses députés il gagnait à Flavien, son père et son ami, l'approbation de Rome et d'Alexandrie, il était engagé lui-même dans une lutte terrible qui ne lui laissait ni repos ni paix. Il avait à porter le dernier coup dans son église au relâchement de la discipline ecclésiastique.

Tous les ordres réguliers, malgré leurs préjugés et leurs longues habitudes, étaient rentrés dans le devoir. Le clergé séculier lui-même s'était incliné sous le joug salutaire de l'obéissance ; saint Chrysostome avait flétri d'un stigmate ineffaçable la flatterie, la mollesse, l'amour des richesses et de la bonne chère, et tous les autres fléaux qui depuis longtemps ravageaient son église. Il ne lui restait plus qu'à faire un effort suprême, pour enlever enfin au clergé de Constantinople, par une suite de mesures et de réformes radicales, un usage, un scandale, une aberration intolérable dans l'Église de Dieu.

Des ecclésiastiques, en grand nombre, même de ceux dont l'âge, les travaux, l'attitude et les vertus commandent le respect, se permettaient de garder et de nourrir

dans leurs maisons de jeunes vierges, sans parents, sans asile, et qui ne pouvaient avoir dans le monde aucun appui. Ces vierges étaient admises au foyer du prêtre comme des sœurs adoptives. On les appelait vierges sous-introduites, ou sœurs agapètes. Les prêtres se faisaient leurs protecteurs, géraient leurs affaires, administraient leur fortune, et quand elles étaient nées dans l'indigence, ils les nourrissaient du revenu de leurs églises.

Ces abus, acceptés jusqu'alors par les mœurs orientales, avaient leur raison d'être dans la condition faite aux femmes par les législations et les coutumes légales de l'Orient. D'après ces lois et coutumes, la femme ne pouvait sans inconvenance se présenter en public, et dès lors elle devenait incapable de se charger elle-même de la gestion de ses propres intérêts. Les prêtres qui recueillaient les vierges dans leurs maisons, croyaient donc remplir un devoir rigoureux de charité chrétienne, en acceptant une situation qui leur permettait d'intervenir dans les affaires de leurs sœurs adoptives, toutes les fois qu'elles ne pouvaient agir elles-mêmes sans blesser les convenances sociales.

En retour de leur coopération dans la gestion des intérêts temporels de ces vierges, ils se déchargeaient sur elles du soin, de l'ordre et de l'entretien de leur propre maison. Ils pouvaient ainsi se livrer, sans préoccupations extérieures, aux saintes fonctions de leur ministère pastoral. Ils avaient en cela, disaient-ils, le double appui du bon témoignage de leur conscience et de l'approbation de l'opinion publique. Ils affirmaient que malgré cette cohabitation imprudente, jamais aucune liberté criminelle ne venait porter atteinte à la sainteté de leurs vœux.

Tel n'était pas sur tous les points l'avis de saint Chrysostome; il s'était promis devant Dieu de fermer la porte de cet abîme. Sa conscience lui criait de ne pas s'arrêter devant ce danger. Il résolut donc d'introduire encore cette dernière réforme, et de porter ce dernier coup au relâchement de ses clercs.

Il le fit en deux homélies adressées, l'une aux ecclésiastiques coupables, et l'autre aux vierges insensées qui ne croyaient pas devoir reculer devant l'inconvenance de cette singulière cohabitation. Le saint attaque ces abus avec une admirable énergie. Il compare ces associations scandaleuses aux repaires honteux de prostitution publique. Les êtres dégradés, s'écrie-t-il avec indignation, les hommes de la bestialité qui ne craignent pas de tenir leur porte ouverte à la corruption, ce sont des idolâtres marqués du stigmate de l'infamie, qui n'invitent à la prostitution que ceux qui veulent bien s'y rendre. Mais vous, vous chrétiens, ce sont les saints mêmes que vous allez chercher sur les places publiques, pour les entraîner à la dépravation.

Ne cherchez point à colorer ces imprudences par les plus beaux prétextes; car dans le cas même où ces cohabitations seraient en elles-mêmes sans reproche, et n'offriraient aucun danger sous le rapport des relations et du sacrilége matériel, ne sont-elles pas toujours plus ou moins une cause permanente de scandale? Et ce scandale ne doit-il pas être proscrit sans réserve, puisqu'il est inutile dans sa cause, et qu'il n'est fondé sur aucune raison plausible de convenance ou de nécessité?

Saint Chrysostome attaque successivement tous les motifs colorés, tous les prétextes menteurs de ces honteuses sociétés de femmes et d'ecclésiastiques. Il en dévoile sans réserve toutes les tristes conséquences : la pente rapide de l'abîme et le péril de la chute, la mollesse inévitable qui résulte d'un commerce efféminé, l'attrait irrésistible de la vue et de la conversation entre différents sexes, enfin l'attachement passionné du cœur. Puis il invoque l'acte public et solennel dans lequel les ecclésiastiques ont contracté leurs engagements éternels et sacrés. Il fait appel à leur conscience, à leur délicatesse, à leur honneur, à leur piété. Il n'est pas une fibre du cœur qu'il n'appelle à son aide, pas un sentiment généreux qu'il n'associe à sa cause.

Il anéantit ainsi complétement tous les étais sur lesquels s'appuie le monstrueux échafaudage d'une discipline nouvelle, également repoussée par le sens droit du peuple et par les saintes traditions des siècles apostoliques.

Aux vierges il représente, avec une incomparable énergie, les dangereuses épreuves dans lesquelles la candeur virginale de leur piété ne laisse pas que de perdre toujours quelque chose de son éclat. Il leur expose qu'à l'ombre même de l'arbre du salut, elles présentent aux saints, leurs protecteurs, les éléments corrupteurs d'une existence lascive. Il leur fait comprendre et sentir que la beauté d'une âme sans tache et la virginité du cœur ne s'alimentent pas seulement de l'horreur de la licence et du crime; mais qu'elles empruntent un charme particulier à la simplicité modeste, qui repousse avec un égal dédain, et les superfluités de la parure et les plaisirs amers de la vie mondaine.

Tant de zèle, tant d'éloquence unis à tant de sainteté, dans un homme revêtu du caractère auguste de pasteur du peuple, et vieilli dans les travaux et les privations d'une vie austère, devaient exercer sur tous les cœurs une influence irrésistible; aussi la population de Constantinople put-elle bientôt voir avec admiration tous les abus, toutes les traditions semi-païennes s'évanouir à sa parole, comme un nuage s'évapore sous l'influence de la chaleur du soleil.

CHAPITRE IX

Communautés de vierges, de veuves. — Sainte Olympiade.
Hospices.
Réforme de mœurs. — Femme macédonienne.

Il ne suffit pas, dans l'accomplissement des desseins de la divine Providence, de porter la hache à la racine de l'arbre et de le jeter au feu. L'extirpation radicale des abus ne saurait atteindre seule le but de réparation et de salut que Jésus-Christ est venu poursuivre sur la terre. En plantant la croix sur le calvaire à la vue de tous les peuples, il venait à la fois planter le symbole de l'anéantissement du vice, et l'instrument de la régénération religieuse et sociale du monde.

A cette œuvre il a consacré sa vie et sa mort. Ainsi firent les premiers apôtres. Comme Jésus-Christ ils succombèrent dans la lutte ; ils eurent aussi leur calvaire et leur croix. Mais dans les desseins adorables de Dieu, la mort est un levain où fermente la vie ; et ce ne fut jamais que sur les ruines de la corruption et du vice, fécondées par le sang des justes uni lui-même au sang de Jésus-Christ, que l'on peut asseoir pour toujours le piédestal inébranlable de la religion et de la vertu.

Telle fut aussi l'œuvre commencée par saint Chrysostome. L'impiété, les préjugés, les abus longtemps acclimatés dans l'Église, avaient disparu devant les premiers efforts de son apostolat. Ils n'avaient laissé d'autres traces

que celle de la réprobation dont le saint les avait flétris. Mais ces traces du relâchement et de l'hérésie ressemblaient à de bien tristes ruines. Saint Chrysostome les avait frappées à mort; il les avait anéanties. Mais la destruction et l'anéantissement ne sont pas la vie; il restait encore de grands désastres à réparer. Les prêtres étaient sans soutien, les vierges sans asiles. Tous, prêtres, vierges, veuves, indigents, attendaient avec confiance qu'un zèle réparateur vînt combler le précipice qui semblait s'ouvrir sous leur pas. Ce zèle ne se fit point attendre.

Saint Chrysostome ne se donne aucun repos; rien ne l'arrête, ni sa frêle santé, qui malgré la vigueur d'une constitution robuste, avait dû céder à l'austérité de ses pénitences, ni ses autres travaux qui seuls eussent pu remplir la vie d'un homme, ne l'empêchent de se livrer tout entier à la réforme de son Église. Il pourvoit aux besoins des prêtres; il ne veut pas que la privation du nécessaire vienne les forcer de partager leurs pensées entre les sollicitudes de la vie terrestre et les saintes préoccupations de leur ministère pastoral. Il les met en mesure d'assurer l'ordre et le maintien de leur maison, ainsi que l'administration de leurs intérêts personnels; il les dégage par sa prévoyance de tout lien terrestre. Désormais les prêtres n'ont plus en ce monde qu'un seul lien, celui du cœur qui les enchaîne à Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il se forme de dignes coopérateurs à son apostolat.

Mais tous les clercs n'étaient pas disposés à voir dans les mesures de réparation de leur évêque les caractères d'un bienfait. Ce ne fut point, en effet, sans un brisement cruel du cœur, qu'il fallut faire le sacrifice d'un genre de vie qui s'alimentait en paix des satisfactions de la nature; et, bien que la justice et la nécessité de ces mesures fussent l'objet d'un assentiment universel, elles ne laissaient pas que d'être heurtées par des obstacles. Ces obstacles surgissaient spontanément des cœurs passionnés, comme les vapeurs morbides surgissent des cloaques et des

égoûts. Ainsi, lorsque toutes les voix rendaient hommage à la sollicitude apostolique de saint Chrysostome, le mécontentement se formait, s'étendait et grondait sourdement sous le voile du mystère, ou bien maugréait en silence et ne cessait d'amonceler contre le saint des nuages menaçants. Ainsi se préparait déjà la dernière période de sa vie d'apôtre, celle de son sacrifice.

Les vierges ne furent pas entourées de moins de sollicitude que les autres parties de son troupeau. Près des églises il établit pour elles des asiles, où la prière et les œuvres de la charité chrétienne occupaient tous leurs instants. Le saint évêque n'admettait dans la vie religieuse que deux éléments essentiels, le dévouement et la sainteté de l'Évangile. A ses yeux, il faut à la vierge, aussi bien qu'à la femme du monde, une famille qui soit à la fois pour elle, et le sanctuaire où se consomme le long sacrifice de son existence, et l'autel où chaque jour elle doit immoler ses affections, ses volontés et son cœur.

La vierge de saint Chrysostome était vraiment l'ange de la terre, et l'image animée de la passion et de la miséricorde de Jésus-Christ. Elle était vouée pour sa vie à toutes les rigueurs de la pénitence. Elle marchait pieds nus, couchait sur la terre nue, dont quelquefois une natte seulement la séparait. Elle avait pour vêtement et pour parure un cilice. Elle ne vivait que d'herbes et de légumes; le pain pour elle était une sensualité. Un seul repas, sur le soir, le travail manuel, une méditation continuelle à peine interrompue par quelques instants de sommeil, remplissaient toutes les heures du jour et de la nuit.

Dans la prière d'un cœur pur comme le ciel, elle offrait sans cesse à Dieu les besoins du pécheur, et les vœux de l'Église persécutée, les souffrances du bercail et les larmes du pasteur. Il semble que ces mains faibles, mais sans tache, pouvaient sans audace sacrilége, au milieu des tempêtes, s'approcher du vaisseau tourmenté de l'Église et lui prêter un puissant appui.

Puis ces mêmes mains, jamais oisives, ne cessaient à certaines heures de s'élever vers le ciel, que pour tisser les habits des pauvres et préparer les linges et les ornements des autels, ces insignes glorieux de la captivité du roi des anges. Ainsi s'écoulait la vie angélique des vierges entre le travail et la prière. En repoussant toute implication dans les sollicitudes de la vie séculière, elles accomplissaient partiellement et par anticipation les deux grandes phases de la vie humaine ; leur corps vivait de la vie des corps sur la terre, et leur âme, par ses affections et ses pensées, conversait au ciel avec Dieu même, au milieu des esprits bienheureux.

Du reste, elles n'étaient point deshéritées des joies pures de la famille dans ce monde. Elles vivaient ensemble comme vivent des sœurs unies par un lien plus fort que celui de la nature. Elles avaient pour les diriger un ange conducteur. Nicarète était l'heureuse mère, la directrice immédiate de leurs communautés. Nicarète était une de ces âmes privilégiées qui semblent n'apparaître parmi les hommes, que comme des esprits bienheureux envoyés du ciel pour leur en enseigner le chemin. Elle était originaire de Nicomédie sur la Propontide. Le charme de la chasteté chrétienne lui fit fouler aux pieds toutes les jouissances même les plus légitimes de sa condition sociale. Elle était insensible à l'adversité comme au plaisir ; elle perdit ses biens ; elle parut à peine s'en être aperçue. Dans ce qui lui resta, sa charité sut trouver encore la part de l'indigent. Elle fuyait l'agitation et l'éclat du monde, dont le bruit la troublait dans l'accomplissement de ses œuvres mystérieuses de charité. Quand la persécution enleva saint Chrysostome à l'Église de Constantinople, la sainte, persécutée pour son attachement à son évêque, accomplit alors le plus ancien et le plus cher des vœux de son enfance ; elle s'ensevelit, pour le monde et pour l'histoire, sous l'impénétrable linceul d'un éternel oubli.

Telle fut Nicarète, que saint Chrysostome avait chargée

de réaliser ses vues de perfection sur les vierges de son Église.

Par ces sages mesures bien des abus s'effaçaient ; le saint ne leur laissait plus de raison possible d'existence. Le prêtre, dégagé des préoccupations du présent et de l'avenir, était tout à son ministère ; la vierge était rentrée dans le monastère ; elle avait trouvé là sa place naturelle auprès du cœur de Dieu.

Les vierges étaient sans doute la partie la plus céleste des trésors et de la couronne de l'Église ; mais d'autres ornements devaient aussi briller au diadème de l'épouse du Sauveur, et compléter la variété dont la sainte Écriture compose les nuances de sa beauté. Le ciel n'exclut aucun mérite, et l'Église, ce ciel de la terre, ouvre elle aussi son sein à tous les genres de vertu.

Elle voyait avec bonheur s'élever les sanctuaires de la virginité ; mais elle imposait aussi d'autres soins à la charité de saint Chrysostome ; elle l'invitait à corriger d'autres abus. Les veuves qui formaient la partie agissante et la cheville ouvrière de l'Église, avaient bien dégénéré de leur première sainteté. Ce n'étaient plus ces femmes fortes qui préparaient les voies à l'Évangile ; elles avaient répudié les dures privations d'une existence de deuil, et les sombres livrées de la pénitence. La mort, en brisant le lien conjugal, les avait soustraites à la nécessité de subir la loi d'un époux. Désormais libres de tout frein, et bien éloignées de remplacer par le joug salutaire de Jésus-Christ celui dont elles avaient peut-être déploré la rigueur, elles croyaient pouvoir étendre les limites de leur liberté jusqu'à celles de la licence.

Elles vivaient oisives et s'abandonnaient à la mollesse des plaisirs sensuels. Adonnées au luxe, à la bonne chère, elles ne craignaient pas d'étaler les superfluités scandaleuses de leur table et de leurs vêtements. Leur assiduité compromettante aux bains publics et dans les lieux de réunion profane, leur empressement à recueillir, à colpor-

ter les nouvelles, les détractions, les calomnies et les scandales dont se repaît toujours la curiosité publique, leur insubordination, leur orgueil, tout réclamait de la part du saint évêque une intervention immédiate, et des mesures promptes, énergiques, inflexibles.

Saint Chrysostome ne pouvait hésiter; il voyait aussi là des rameaux stériles à couper à l'arbre de l'Église. Il fait venir chez lui les veuves qui faisaient fausse route dans la voie de la perfection chrétienne. Il leur rappelle l'importance et la sainteté de leurs devoirs. Il les engage à remplacer le luxe et la bonne chère par le jeûne et la tempérance, l'éclat de leurs parures et les ornements du corps, par la modestie et la simplicité de leurs vêtements. Il supprime avec autorité les bains, les promenades, les visites, les jeux et les conversations équivoques, pour y substituer la méditation et la prière, le travail des mains, le soulagement des pauvres, la visite aux hospices, le soin et l'ornementation des autels. Il leur déclare enfin qu'il faut sans retard substituer le dévouement à l'égoïsme, et que la licence doit immédiatement faire place à la vertu. Que si le joug de la sainteté dans l'état du veuvage leur paraît être un fardeau trop pesant pour leur faiblesse, il leur faut alors se résoudre à rentrer une seconde fois sous la loi d'un époux.

Ces exhortations ne tombaient jamais de ses lèvres sans porter des fruits de conversion sincère. Quelle influence, en effet, ne devait point exercer cette sainte liberté, de la part d'un évêque, en qui l'on ne pouvait contempler sans respect un corps inaccessible aux impressions de la nature et desséché par les saintes rigueurs de la mortification! Ces femmes, qui n'avaient été qu'un instant égarées par leur sensibilité, s'inclinaient et tombaient à genoux sous l'étreinte morale de sa parole. Elles ne se relevaient que pour consoler et dédommager l'Église des chagrins dont elles n'avaient peut-être pas même eu la pensée formelle de l'affliger.

Le mal que saint Chrysostome s'attachait à proscrire n'était pas cependant un relâchement universel; la contagion n'avait point envahi tous les cœurs, énervé toutes les âmes. De saintes femmes, abritées dans le sanctuaire, avaient su se dérober au despotisme des bienséances frivoles, et se soustraire pour toujours aux attraits d'une existence oisive et mondaine. Leur vie pénitente et solitaire, la ferveur et la foi dont elles s'inspiraient dans leurs œuvres en faisaient des modèles de sainteté; leur vue seule suffisait pour inoculer au cœur le goût et l'amour des vertus chrétiennes.

Procule, Salvine, Pentadie, Olympiade s'étaient ainsi vouées au deuil perpétuel de leur propre mort; car elles étaient mortes au monde, à la vie des sens. Elles avaient dit adieu pour toujours aux jouissances terrestres. Pentadie, d'une naissance illustre, était devenue l'épouse de Timase, premier ministre de l'empire d'Orient. Ils quittèrent ensemble ce monde, l'un pour la tombe et l'éternité, l'autre pour un sépulcre anticipé, dans lequel s'écoula le reste de son existence. Elle devint diaconesse de l'Église de Constantinople.

Sainte Olympiade, autre veuve, dont le nom, à côté de celui de saint Chrysostome, brille comme un diamant à côté du rayon qui l'éclaire, avait naturellement sa place à la tête de ces saintes femmes; car elle avait acheté par de plus grands sacrifices qu'aucune autre l'honneur de porter les insignes de la pénitence et de la pauvreté de Jésus-Christ. Elle était, elle aussi, diaconesse de l'Église de Constantinople. C'était une âme héroïque; un cœur à la hauteur du martyre. « Ne l'appelez pas une femme, dit l'historien contemporain Pallade, car elle est homme par la grandeur et la noblesse de ses sentiments. Elle porte une âme virile, un vrai cœur d'homme, malgré le témoignage contraire de son sexe. »

Sa naissance l'avait placée, dans la ville impériale, au premier rang de la noblesse; elle était d'une beauté magnifique et d'une éducation princière. Son immense for-

tune et ses connaissances scientifiques et littéraires en faisaient une femme exceptionnelle, dans la capitale et dans tout l'empire d'Orient. Orpheline dès les premières années de sa jeunesse, elle avait uni son sort à Nébridius, préfet de Constantinople. Mais Dieu voulut qu'elle n'accordât qu'un tribut de deux années à l'éclat fastidieux de la puissance et des hommes; après vingt mois d'une union stérile, elle alla sanctifier ses regrets, perpétuer son deuil et peut-être consacrer à Dieu sa virginité dans l'obscurité d'une retraite perpétuelle.

« L'empereur Théodose, dit un historien, ayant ouï « parler d'elle, voulut lui faire épouser un Espagnol, son « parent, nommé Elpide, et l'en pressa extrêmement. » Mais la jeune veuve lui répondit avec assurance : « Si « Dieu, mon roi, m'eut destinée à consommer mon exis- « tence dans la carrière du mariage, il ne m'eût pas sitôt « ravi le premier époux auquel il semblait avoir consacré « ma vie; mais il s'est chargé lui-même de démontrer « qu'il ne m'a point jugée propre à remplir de tels enga- « gements. » En entendant ces paroles, l'empereur ne pouvait se contenir. Il laisse éclater sa colère; il commande au préfet de Constantinople de s'emparer de l'administration de sa fortune, et de la tenir éloignée de la gestion de ses intérêts temporels, jusqu'à ce qu'elle ait accompli sa trentième année. Le préfet remplit sa triste mission avec la plus grande rigueur : poussé par Elpide, il ne lui permet ni de voir les évêques, ni d'aller à l'église pour répandre son cœur dans le sein de Dieu. Il espérait en vain fatiguer sa patience et la forcer à chercher un refuge sous le joug d'un époux. Mais la sainte repousse encore ces tentatives infructueuses de l'empereur et de son ministre : « Vous m'avez témoigné, seigneur, lui dit-elle, une « bonté digne de la sagesse d'un empereur et de la solli- « citude d'un évêque : vous m'avez déchargée, pour le « temps de mon inexpérience, de cet intolérable fardeau « dont j'étais accablée. Vous feriez mieux encore, s'il vous

« plaisait d'ordonner que tous mes biens fussent distri-
« bués aux pauvres ou consacrés aux besoins des églises.
« Car depuis longtemps la vaine complaisance qui peut
« résulter pour moi de la distribution de ces aumônes, et
« l'attachement du cœur à tous ces biens matériels, au
« préjudice des véritables richesses, m'apparaissent comme
« un péril qui porte le trouble dans ma conscience et qui
« remplit mon âme de frayeur. » L'empereur fut touché de ces paroles ; et dès qu'on lui fit connaître la sainteté de cette femme généreuse, il lui fit rendre la libre disposition de sa fortune.

Le genre d'existence qu'Olympiade avait choisi lui permit de s'abandonner sans réserve à la pratique des vertus dont l'apôtre saint Paul a formé l'apanage de la viduité. Elle se vit affranchie pour toujours du joug des fragilités et bienséances sociales ; elle se fit par ses austérités, même aux yeux du monde, une auréole inviolable de piété, de modestie et de simplicité. La prière faisait ses délices ; la pénitence était pour elle un vrai repos du cœur. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux ; elle se faisait une loi de ne jamais prendre pour aliment rien de ce qui fut animé d'un souffle de vie. Elle ne se permettait le soulagement du bain, qu'autant qu'elle y voyait un moyen d'absolue nécessité pour soutenir sa santé délabrée ; car un mal d'intestins lui faisait éprouver de longues et cruelles douleurs. Mais encore n'est-ce que revêtue de sa tunique qu'elle croyait pouvoir s'accorder cet adoucissement à ses souffrances. Ses veilles étaient continues ; rien n'égalait la simplicité de ses vêtements. La grandeur de son humilité, la continuité de ses larmes, l'étendue de sa charité, faisaient de cette femme incomparable un ensemble accompli de la perfection évangélique unie à la munificence de la bonté divine.

Elle consacrait sa fortune au service des autels, et, d'après les conseils de saint Chrysostome, elle donnait largement aux monastères, aux hôpitaux, aux prisonniers, aux

exilés. Elle répandait ses aumônes par toute la terre, dans les villes, dans les campagnes, dans les îles et au milieu des déserts. Elle affranchit des milliers d'esclaves. Elle instruisait les femmes infidèles, elle visitait les malades, elle assistait les vieillards, les veuves, les orphelins, les vierges; enfin elle réunissait en elle tous les dévouements, et se livrait à toutes les œuvres de la charité chrétienne. Saint Chysostome voyait dans ses largesses un fleuve immense, qui coulait à plein bords jusqu'aux extrémités du monde, et qui répandait sur son passage la fraîcheur, l'abondance et la fertilité.

A son début, son inexpérience lui faisait semer avec profusion ses aumônes, mais elle semblait concentrer ses libéralités dans l'enceinte des temples, et consacrer toutes ses immenses richesses au culte de Dieu. Je ne veux pas vous dérober, lui dit saint Chrysostome, les éloges que mérite votre zèle. Mais celui qui fait profession devant Dieu d'aspirer à la perfection des vertus évangéliques doit se montrer toujours un prudent et sage dispensateur de ses biens. Vous donc qui pensez pouvoir accumuler vos trésors en un seul lieu, vous les régissez avec aussi peu de sagesse que si vous mettiez votre bonheur à les déposer au fond de l'Océan. Avez-vous donc effacé de vos souvenirs, que la consécration de votre âme au cœur affectueux de Dieu fut accompagnée de l'abandon de votre fortune en faveur de l'indigence? Auriez-vous oublié que vous vous en êtes constituée la dispensatrice auprès des pauvres affamés, qui réclament leur part dans vos largesses, et que de cette gestion vous serez appelée à rendre au grand jour un compte rigoureux?

Si vous voulez vous montrer docile à mes avis, vous serez attentive à proportionner vos bienfaits à l'étendue des besoins du pauvre. Vous pourrez ainsi multiplier vos œuvres de miséricorde, et vous assurer à vous-même une plus ample moisson de mérites et de droits sur la miséricorde divine.

Avec de tels conseils, Olympiade ne pouvait être que l'instrument de la Providence auprès des églises de l'Orient. Aussi fut-elle honorée de l'amitié de plusieurs saints évêques. Quelques-uns l'avaient devinée ; d'autres jouissaient de ses bienfaits. Il est glorieux pour sa mémoire de pouvoir compter parmi ses amis saint Amphiloque, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, frères de saint Basile, saint Épiphane de Salamine et saint Optime, évêque d'Antioche en Pisidie, auquel elle ferma les yeux ; car il mourut à Constantinople. Elle combla même de ses largesses et de ses prodigalités Antiochus, Acace et Sévérien, ces hommes implacables qui se firent depuis ses plus ardents persécuteurs. Il semble que Dieu lui réservait ainsi le cachet spécial des âmes privilégiées, celui de se dévouer pour des ingrats.

Nectaire la consultait souvent sur les affaires de son église. Mais saint Chrysostome sut mieux la comprendre, et l'honora d'une confiance et d'une amitié plus particulières que tous les autres. Aussi fut-elle pour lui ce que saint Joseph fut pour le Sauveur : une consolatrice, un soutien, une mère. Elle le déchargeait des préoccupations et du soin de sa nourriture et de ses vêtements. Aussi le saint ne touchait-il en rien aux revenus de son église. Il recevait d'elle, comme un enfant ou comme un frère, le pain de chaque jour, pendant que lui-même distribuait à son troupeau le pain spirituel des vérités de la foi chrétienne.

C'est une attention providentielle de Jésus-Christ pour son Église, que l'envoi de ces âmes célestes sur le chemin aride et souvent impraticable de la carrière apostolique. Dieu n'a jamais cessé d'entourer ses amis de témoignages d'affection qui descendent jusqu'à la familiarité de la tendresse. Sous les patriarches, il suppléait à la stérilité des traditions antiques par la descente et l'intervention sensible des esprits du ciel. Mais depuis que, fécondée par l'Évangile, la terre se suffit et sait produire elle-même ses

anges, c'est par leur entremise, le plus souvent, que Dieu se plaît à verser ses consolations et ses grâces dans le cœur de ses saints. C'était assurément une mission de cette nature qu'Olympiade avait à remplir auprès du saint évêque de Constantinople.

Chose admirable! la miséricorde divine ne s'exerce ostensiblement ici-bas que par l'intermédiaire de l'humanité. Même dans l'ordre du salut, dans l'administration des sacrements de l'Église, l'homme ouvre le ciel à l'homme, et la terre, peuplée et régénérée par le ciel, le remplit à son tour de la multitude de ses propres enfants.

Saint Chrysostome marchait d'un pas rapide, mais assuré, dans la voie de la réforme et de la sanctification de son église. Son œuvre était grande, difficile et compliquée; il avait à rétablir l'harmonie dans tous les ressorts de cette machine immense qui se compose des volontés, des passions, des habitudes, des besoins et des caprices d'un peuple. Mais désormais ses instruments étaient prêts. Les clercs, les prêtres et les communautés, rentrés sous le joug tout paternel de la discipline ecclésiastique, n'attendaient plus que le moment de l'action, comme des soldats armés devant un champ de bataille.

Le premier emploi qu'il fit de ces éléments de bien qu'il s'était préparés, eut pour but l'amélioration matérielle et morale de la condition des pauvres et des malades, ces membres dédaignés et souffrants de Jésus-Christ. Plusieurs églises n'avaient point d'hospices; les pauvres, délaissés dans leurs demeures, ne recevaient que par intervalles les dons isolés de la charité chrétienne. Des besoins ignorés, des infirmités cachées, que la honte de l'indigence dérobait souvent aux investigations des prêtres, abreuvaient d'amertume la triste existence de ces malheureux, et mettaient prématurément un terme à des jours pleins de larmes et d'angoisses. Le saint évêque ne pouvait se sentir le cœur à l'aise, à la vue de tant de douleurs; il résolut d'y porter remède. Il ordonne que chaque église ait

un hospice ; lui-même en fait construire un grand nombre ; et deux prêtres, dont il a depuis longtemps éprouvé le zèle, la prudence et la piété, sont chargés par lui de la direction de tous les hôpitaux de Constantinople.

C'était un amour de père et de pasteur que celui qui l'animait envers les pauvres. Il voyait en eux le trésor de l'Église et les enfants chéris de Dieu. Rien n'égale, à cet égard, sa prévoyance et sa sollicitude; il choisit, pour leur donner des soins, des médecins habiles; il place auprès d'eux des hommes spéciaux, chargés de préparer leurs aliments. Enfin, pour l'entretien des bâtiments, il fait choix d'ouvriers chrétiens, de ceux surtout qui ne sont point engagés dans les liens et les obligations du mariage.

Pour subvenir à ces besoins, pour couvrir ces dépenses, il ne se donne aucun repos; il va frapper à toutes les portes, il fait appel à tous les cœurs. L'église patriarcale devait, la première, payer sa dette et dépouiller son sanctuaire inanimé, pour revêtir le temple vivant du Sauveur. Saint Chrysostome fait venir l'économe de cette église; il supprime sans restriction tout besoin exagéré, toute dépense superflue. Puis il s'examine lui-même : il trouve à dérober quelque chose aux frais de sa table et de son entretien; il soumet à des lois plus sévères et plus dures l'extrême rigueur de sa frugalité. Le riche ameublement qu'avait laissé Nectaire, et qui lui semblait être une insulte à la misère publique, des vases sacrés, des ornements précieux sont recueillis et vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. Les pauvres d'Antioche avaient eu son patrimoine; il ne lui restait plus qu'à se priver du nécessaire, pour trouver encore une part à ceux de Constantinople. Cette part, elle était grande et belle ; et désormais elle ne leur fit plus défaut dans leur détresse, car l'exemple était donné! Tous les clercs marchent sur les traces de leur évêque, et, dans le clergé de la capitale et des provinces, le pauvre est désormais l'enfant de la famille, avec lequel on s'empresse de partager la nourriture et le vête-

ment. Tous les prêtres s'exécutent avec héroïsme; l'élan est universel. Mais, cependant, que de souffrances restent encore, malgré le dévouement des prêtres! Les dons ne peuvent point s'étendre à tous les besoins, les vêtements couvrir toutes les nudités, ni les aliments apaiser la soif et la faim de tous ceux que le feu de la maladie dévore ou qui demandent du pain.

Il faut donc aller puiser à d'autres sources, faire entendre à d'autres oreilles les cris de douleur de l'indigence, et faire sentir ses privations et ses angoisses à d'autres cœurs. Le saint apôtre ne veut pas laisser les fidèles étrangers à l'ardeur de sa sollicitude. Il veut que le malade et l'indigent, ces membres si chers de sa famille, soient des membres de la famille des heureux et des riches de son troupeau. Dans sa confiance, il va frapper à la porte des riches; il les émeut de compassion; il les attendrit jusqu'aux larmes et leur fait ouvrir leurs trésors. Il recueille en abondance le superflu du luxe et de la somptuosité des courtisans du monde; il s'en fait une ressource inépuisable pour le bien-être de ceux qu'il appelle ses enfants.

Mais il craint que quelque pauvre n'échappe encore à sa vigilance. Il multiplie ses agents et les envoie dans les réduits les plus obscurs, dans les bouges solitaires où vont s'entasser, loin du regard des hommes, le vice, la honte et la misère. Toutes ces mesures ne lui suffisent pas encore; il veut que chacun des fidèles ait à ses côtés un membre souffrant de Jésus-Christ, qu'il puisse, à chaque heure du jour, consoler, soulager et servir. Il veut que chaque famille chrétienne s'honore d'avoir un hôpital domestique, et qu'ainsi chaque fidèle puisse partager avec son frère l'indigent son argent, son pain et sa demeure. Il expose avec un charme irrésistible la douce union des premiers chrétiens de Jérusalem, dont tous les biens étaient communs, et qui n'avaient ainsi qu'un seul intérêt, qu'un cœur et qu'une âme.

« Combien pensez-vous, dit-il à ses chrétiens, que la

« vente de tous vos biens puisse vous donner de richesses « pour former le trésor et le patrimoine commun des fi- « dèles ? Il est indubitable que vous en pourriez recueillir « non pas seulement un million, mais bien plutôt deux ou « trois millions de livres d'or ; car il existe au moins cent « mille chrétiens dans cette capitale ; tout le reste appar- « tient à la nation juive, ou demeure encore esclave des « divinités païennes ; et je ne vois point que l'on puisse y « compter plus de cinquante mille indigents. Quelle faci- « lité de subvenir aux frais de leur entretien et de leur « nourriture, si vous leur imposez la vie commune ! Les « adorateurs des démons, eux-mêmes, pourront-ils alors « vous refuser leur obole ? Et quelle âme, en présence d'un « tel dévouement, voudra rester encore sous le joug des « superstitions païennes ? Non, pas un seul cœur ne pourra « résister à la puissance d'un tel entraînement. Vous les « enchaînerez tous au char de l'Église ; vous les soumettrez « tous au joug divin de votre foi. Marchez donc avec cou- « rage et confiance dans cette voie d'une abnégation hé- « roïque, et bientôt, favorisés par la grâce, il vous sera « donné de contempler avec bonheur la réalisation de nos « plus chères espérances. »

Quelle âme, quel cœur, quelle imagination eût pu résister à l'ardeur d'un tel zèle ? Les prêtres ne se donnaient aucun repos ; les veuves allaient au chevet de tous les malades ; les communautés fournissaient les vêtements ; les grands du monde se dépouillaient des livrées de la vanité pour concourir à la subsistance des pauvres ; les nobles dames de la cour, elles-mêmes, n'hésitaient pas à quitter les marches du trône, pour aller dans les hôpitaux panser les plaies des blessés, porter aux infirmes leurs aliments, et se faire ainsi les humbles servantes de l'indigence. C'était bien là la charité de Jésus-Christ ; c'était bien la vraie famille chrétienne, enfantée à Nazareth et sur le Calvaire, et constituée définitivement, avec la mission des apôtres, dans le cénacle de Jérusalem.

Le saint comptait à peine une année de ministère comme patriarche de Constantinople, et déjà la ville impériale avait changé complétement d'aspect. Toutes les œuvres capitales étaient fondées; longtemps agités et dévoyés, les esprits commençaient à se calmer et les cœurs à s'assouplir au joug de la foi chrétienne. Les clercs, désormais humbles, soumis, dévoués, s'étaient entièrement soustraits à l'influence de quelques éléments hétérogènes, que les ennemis du dehors ne cessaient d'introduire au sein du clergé de Constantinople. Enfin, le temps était arrivé de frapper au cœur d'autres ennemis que l'indifférence, les passions, le schisme, l'hérésie et le paganisme avaient entassés dans la capitale de l'empire.

Œuvre colossale pour un seul homme! Mais le génie et la sainteté de saint Chrysostome étaient à l'épreuve de ces hautes luttes, qui font partie intégrante de la destinée des apôtres et des saints.

Avant de renverser, il faut s'assurer des moyens de reconstruire; et la résurrection morale que saint Chrysostome méditait pour son peuple devait avoir son germe tout fécondé dans les mesures qu'il mit en œuvre pour anéantir les abus. Aussi, lorsqu'il se tourna vers ce peuple, son premier soin fut-il de chercher à transformer les cœurs par l'exercice continu de la prière. Il prend l'homme tout entier, pour le mettre en rapport avec Dieu. Le chrétien, ses œuvres, ses sentiments, sa vie, c'est un encens perpétuel qui monte sans cesse vers le ciel. Il veut même sanctifier l'action matérielle du sommeil par une interruption salutaire qui permette aux hommes de participer à l'office de la nuit. Il exige que la femme ne trouble point la paix de son sommeil; mais à la condition d'assister à l'office de l'église, et de sanctifier, par l'élévation de son cœur à Dieu, le travail et toutes les heures du jour. Quand à l'homme, il veut lui former une vie nouvelle de la prière et de la pensée de Dieu. Toujours et forcément impliquée dans les travaux et les préoccupations de la journée, son âme ne

peut être entièrement à Dieu que pendant le calme et le silence des nuits. « La nuit, leur dit-il, n'est point faite « pour être occupée tout entière par le sommeil et la « mollesse. Contemplez l'infatigable activité de l'homme « du commerce, de l'artisan, du voyageur. Voyez l'Église : « la nuit, elle se lève pour offrir à Dieu le sacrifice de « louanges. Avec elle, suspendez votre sommeil, levez-« vous; admirez l'ordre et l'éclat des étoiles, ce profond « silence, ce repos universel ! Alors l'âme est pure, elle a « des ailes ; elle se soulève, émue et transportée par la ma-« jesté du silence et des ténèbres, dans un élan sublime et « mystérieux de contemplation et d'amour; tandis qu'en-« sevelis dans leur sommeil, comme des masses inertes et « sans vie, les hommes charnels rappellent la fin du monde « dans leur linceul de mort.

« Je vous conjure tous, hommes et femmes : tombez à « genoux, gémissez, priez ! Si Dieu vous a comblé des « bénédictions de la famille, s'il a multiplié le nombre de « vos enfants, réveillez-les dans leur berceau ; que votre « maison soit pour vous le temple de la prière pendant le « long recueillement des nuits. Si vous redoutez leur fai-« blesse, et que les veilles soient pour eux un danger, « qu'ils se lèvent une ou deux fois pour une courte prière, « et qu'ils reprennent ensuite leur repos. »

Ces conseils austères n'étaient point de nature à flatter la stupide nonchalence des hommes de plaisir, et cependant ils portaient toujours des fruits de vie. Cette population efféminée, mais intelligente et vive, comprenait qu'il faut à l'homme un autre pain que celui de l'ordre matériel. Les riches eux-mêmes se laissaient mettre un frein à leur arrogance. Ils souffraient qu'on détrônât leur orgueil et qu'on osât leur parler avec indépendance de modération et d'humilité. Quelques-uns semblaient dédaigner d'assister aux assemblées des fidèles. Saint Chrysostome les attaque avec une liberté sans égale; il leur arrache et leur déchire le voile menteur dont ils osaient

masquer leur arrogance. « Quels sont donc, leur dit-il, les « motifs d'une si haute estime de vous-mêmes? Quelles « sont les causes de ce dédain avec lequel vous semblez « nous faire une grâce de votre présence dans l'assemblée « des chrétiens? Ah! c'est par condescendance que vous « venez prêter l'oreille aux vérités divines qui vous dé« couvrent le chemin du ciel et de la vie! Pourquoi donc « tant d'indigne présomption?

« Est-ce le prestige de votre richesse qui vous égare la « conscience? Est-ce l'éclat soyeux de vos vêtements? « Mais ignorez-vous donc que cette soie que vous portez, « des vers vous l'ont donnée, et que la main des barbares « en a formé votre parure? Ignorez-vous que l'ignoble « courtisane, le voleur infâme, le vil sacrilége, et les « hommes les plus corrodés par les stigmates de la dépra« vation, ont le même droit que vous de se parer de ces « tissus somptueux? Oh! descendez de la hauteur de votre « orgueil, et contemplez quelque peu la bassesse de votre « nature. Voyez! vous n'êtes que terre, poussière, cendre, « fumée. Vous semblez planer au-dessus des autres « hommes par l'autorité du commandement, et vous ram« pez honteusement sous l'ignoble pression d'un joug « d'airain, celui de vos passions les plus dégoûtantes; « semblables à cet homme insensé qui ne cesse d'étaler au « dehors les insignes de sa puissance, et qui, dans sa « maison, s'incline lâchement sous la verge de ses valets. »

Et les riches baissaient la tête à ces paroles qui semblaient tomber du ciel, et le pauvre s'enrichissait en bien-être de tout le superflu dont le luxe se dépouillait pour le secourir dans sa détresse. Saint Chrysostome semblait avoir ainsi dans une main le cœur du pauvre, et dans l'autre celui du riche, pour les rapprocher, leur apprendre à s'aimer en frères, à vivre en amis, enfin à s'appuyer l'un sur l'autre comme deux compagnons de voyage dans le chemin de l'éternité.

En sanctifiant par l'aumône la possession des richesses,

le saint coupait sans doute les rameaux à l'arbre mauvais des passions humaines; mais cet arbre maudit pouvait germer encore et porter encore des fruits mortels : il fallait donc en arracher du sol toutes les racines.

Mais comment arrêter l'entraînement de ces tempéraments efféminés, en présence de l'immodestie des femmes et de la lascivité de leurs parures? Comment conserver les cœurs sans tache, quand, à chaque pas, la vertu la plus éprouvée avait à se tenir en garde contre des écueils voilés sous les plus séduisants attraits?

La femme n'était pas partout alors cet ange consolateur que Dieu donne à l'homme pour l'animer et le soutenir dans le sentier de la vertu; la femme du monde, à Constantinople, se faisait un honneur de se poser comme une enseigne honteuse de lubricité. « Quelques-unes d'entre « elles, dit un auteur, paraissaient avoir oublié que les « habillements furent destinés, dans leur origine, à cou- « vrir l'ignominie du péché, et qu'ainsi c'est renverser « l'ordre que de faire servir à une vanité criminelle ce qui « devrait être pour nous un motif de pénitence, de confu- « sion et de larmes. »

Ces femmes affectaient, sans rougir, de promener sur les places et dans les lieux publics leurs nudités révoltantes. On les voyait quelquefois jeter sur ces nudités, avec nonchalance et regret, un voile dont la transparence n'avait pour résultat que de dissimuler l'aspect rebutant et grossier du vice, et de le revêtir en même temps des plus irrésistibles appas.

En présence de ces monstrueux abus, saint Chrysostome ne pouvait croire son peuple à l'abri des châtiments de la justice divine. On avait beau s'efforcer de justifier ces débordements sensuels par les exigences de la vie sociale et par l'empire et la tyrannie des bienséances mondaines, il arrache sans pitié ce voile menteur, sous lequel il surprend et met en lumière le feu d'une passion impure.

Il parle avec énergie; et dans le transport d'une sainte indignation, il imprime un stigmate de honte au front de ces femmes légères et coupables. Il représente en traits saisissants le caractère particulier d'infamie qui s'attache à leurs désordres scandaleux. Il les compare aux femmes dégradées qui s'honorent de croupir dans la fange de la prostitution. Il les trouve même encore plus engagées sur la pente de l'abîme. « Car ces femmes sans honneur, leur « dit-il, savent au moins limiter à l'enceinte de leurs mai- « sons l'irrésistible séduction de leurs infâmes attraits. « Mais vous, c'est sur les places et sur les voies publi- « ques, que vous allez attendre l'innocence; et vous faites « échouer la candeur même dans les piéges que vous lui « préparez. Vous n'avez jamais osé, dites-vous, porter l'au- « dace de l'infamie, jusqu'aux sollicitations d'un langage « corrupteur. Je veux bien qu'à cet égard vous ne soyez « pas coupable ; je reconnais comme possible que vous « ayez reculé devant cette énormité. Mais il est dans l'in- « décence apprêtée des vêtements et des parures une voix « plus entraînante que le son articulé qui vient seulement « frapper l'oreille. Eh bien! pourriez-vous affecter les pré- « tentions de l'innocence, quand vous ne craignez pas de « déployer toutes les séductions de vos ajustements, et « d'imprégner ainsi du feu de la passion jusqu'aux der- « nières fibres du cœur? Lorsque vous aiguisez et tirez à « loisir, contre la candeur inattentive, le poignard ou la « lance meurtrière ! Enfin lorsque vous cherchez et sai- « sissez l'occasion favorable pour porter à l'âme un coup « mortel?

« Parlez donc! quel est celui que la société juge et con- « damne? Quel est celui que le représentant de la justice « humaine a mission de frapper d'un juste châtiment? « Est-ce celui qui reçoit la coupe empoisonnée, ou bien « celui qui la prépare et la présente? Ah ! femmes mon- « daines, vous êtes les aveugles instruments de la passion « qui tue. Cette coupe fatale, d'où s'écoule le poison

« mortel, depuis longtemps vous l'avez préparée, et vous « n'avez pas rougi de verser autour de vous le breuvage « qui porte la mort au fond du cœur. Je vois dans l'énor- « mité de votre attentat, un degré d'horreur et de per- « versité que ne comporte pas même le crime de l'empoi- « sonneur et de l'assassin. Car l'assassin et l'empoison- « neur, c'est au corps seul qu'ils s'attachent ; c'est le corps « seul qu'ils font tomber dans leurs piéges et qu'ils frap- « pent de mort. Mais vous, vous n'hésitez pas à vous « souiller d'un crime plus barbare et plus atroce ; car c'est » à l'âme que vous tendez vos piéges ; c'est à l'image de « Dieu que vous donnez la mort ! Mais encore si pour vic- « times de vos séductions horribles, vous ne vous atta- « chiez à choisir que vos propres ennemis ! Si vous aviez à « venger une injure ! si vous aviez à vous plaindre d'avoir « vu votre honneur indignement flétri ! si quelque raison « enfin pouvait sinon légitimer, mais du moins excuser « votre conduite ! Mais non ; vous n'avez d'autre but, « d'autre pensée que la satisfaction d'un vain et ridicule « orgueil, d'une criminelle et pitoyable vanité. Voilà vos « chimères, voilà vos dieux ! Et pour leur procurer un ali- « ment, vous vous faites un jeu de la mort éternelle des « âmes ! »

C'est ainsi que le saint évêque s'attachait à frapper, à stigmatiser, à flétrir, ces énormités scandaleuses de la mondanité. Ces femmes, sans délicatesse et sans honneur, pensaient offrir un motif suffisant de justification, dans une affectation de simplicité qui semblait exclure de leur âme même la pensée du mal. Saint Chrysostome ne pouvait s'y laisser tromper. A ses yeux, quel que soit le prétexte menteur dont le crime se voile ou se colore, la mort qu'il donne n'en est pas moins la mort. Il leur imposa silence ; il bannit de Constantinople ces honteux scandales, qui tendaient à faire de la capitale de l'empire un immense foyer de corruption.

Sous l'influence de cette parole puissante, la ville des

empereurs se transformait et s'imprégnait insensiblement de la morale évangélique. Le saint en avait banni les jurements, les imprécations et les blasphèmes. Les pécheurs les plus obstinés, les âmes les plus endurcies, les cœurs les plus desséchés par le feu des passions, ne pouvaient l'entendre sans se dilater à l'impression de la grâce, comme la glace s'humecte et se fond sous l'influence d'un rayon de chaleur. Il épanchait auprès des pécheurs sa compassion, son zèle, son affection qu'il portait jusqu'à la tendresse. Il les prenait et les soulevait vers le ciel, comme la mère prend et soulève son enfant : « Fussiez-vous tombés mille fois, leur dit-il; fussiez-vous devenus depuis longtemps des habitués du crime; venez à moi, venez et vous serez guéris. » Et les pécheurs venaient, à cette voix affectueuse et paternelle; ils se jetaient à ses pieds, faisaient la confession de leurs faiblesses, participaient aux saints mystères, et se retiraient avec Dieu dans le cœur, et dans l'âme, la paix.

Cette réconciliation par l'homme dans le sacrement de pénitence, est, avec le don de la vie, le plus grand bienfait que Dieu daigne accorder ici-bas à sa créature.

Deux événements, ménagés par une intervention visible du ciel, vinrent prêter une coopération toute-puissante à l'efficacité de la parole du saint. Dieu se sert quelquefois, pour dompter la turbulence des peuples, du ministère dévastateur des fléaux et des calamités publiques. Le commencement du pontificat de saint Chrysostome fut marqué par un de ces événements terribles. Pendant une nuit désastreuse, la population de Constantinople se réveille tout à coup frappée de consternation et de stupeur : des commotions profondes se font entendre dans les entrailles de la terre, et produisent à la surface et sur le sol même de la ville impériale des oscillations violentes, qui couvrent la province tout entière de ruines et de terreur. En quelques instants tout est renversé, brisé. Le bouleversement est universel; Constantinople ne présente bientôt plus que le

triste aspect d'une immense épave après un naufrage. « La ville, dit le saint évêque, n'est plus qu'un vaisseau « mis en pièces, dont on ne peut contempler que des débris « épars. L'un recueille une planche, l'autre une rame ; un « autre s'empare d'une voile ; d'autres cherchent à s'ap- « proprier d'autres objets ; la confusion résultant du nau- « frage a porté la perturbation même dans la conscience « et dans les sentiments de justice. Le pillage succède à « la tempête et tout est confondu.

« Tel est le spectacle que viennent de nous offrir les « cités du Bosphore et la capitale de l'empire. Dans « ce bouleversement terrible l'un abandonne sa maison, « l'autre ses champs, un autre ses serviteurs. On a vu « même des infortunés partager leurs richesses, distri- « buer leur or et leur argent, et s'en aller dans leur éga- « rement, étaler et répandre au loin l'immense tableau « des calamités et du deuil de Constantinople. On a vu « d'autres insensés abandonner à la rapacité de leurs flat- « teurs ou de leurs ennemis, leurs maisons, leurs for- « tunes, pour s'en aller au loin languir de misère et « mener une vie errante, au milieu des barbares et des « étrangers. »

Quelle perspective désolante offrait alors au saint pasteur le troupeau qu'il aimait plus que son repos et sa vie ! Mais ce qui portait surtout dans son âme un amer chagrin, c'était l'insouciance religieuse de ce peuple lascif, au milieu des malheurs incalculables sous le poids desquels il était accablé. C'était là chose intolérable pour son zèle. Il s'empare alors du souvenir récent des événements passés ; il leur reproche leur indifférence, et leur fait monter la rougeur et la honte au front. « Après tant de « désastres, s'écrie-t-il, après cette horrible tempête, en « présence de ces ruines et de cette immense catastrophe « qui s'est accomplie sous vos yeux, vous allez encore vous « précipiter dans un nouvel abîme ! Quelle est donc votre « démence ! Et quel nouveau pardon faudra-t-il inventer

« pour effacer vos égarements ! Je m'adresse aux absents « aussi bien qu'à ceux qui m'écoutent. J'ai l'âme abreuvée « de douleur à l'aspect de votre indolence. Quoi ! ni la « crainte des châtiments futurs, ni l'enseignement des ca- « lamités présentes, ne peuvent relever vos âmes à la hau- « teur des pensées du ciel ! Et vous vous abîmez encore « dans la stupide délectation de l'avarice ! Semblable au « ver dégoûtant qui se plonge, se délecte et s'étend dans « la fange, comme pour enivrer et noyer dans la corrup- « tion ses sens engourdis, vous ne paraissez ni pouvoir « vous soulever de cette dégradation abrutissante, ni « même prêter l'oreille à la parole divine qui se fait en- « tendre pour vous enseigner vos devoirs ! »

Puis il invitait ce pauvre peuple à venir recevoir le don de la miséricorde ; il lui promettait le pardon de ses péchés. Et le peuple le suivait confiant et docile. Incomparable et céleste ministère que celui qui prend ainsi l'homme dégradé sur le fumier de ses passions, pour en faire immédiatement un ange, et pour lui restituer sa place, au milieu des enfants de Dieu !

Mais les devoirs que Dieu donnait à remplir à saint Chrysostome au milieu de son peuple, n'étaient pas tous marqués du caractère de la lutte. La consolation venait souvent dans son âme prendre la place du combat. La Providence semblait tendre ainsi la main. pour soutenir le pasteur et répandre la joie au cœur de l'Église.

Une des grandes et douces consolations du saint évêque lui vint d'un cœur qui se fit alors auprès de lui l'instrument de la bonté divine, et qui se préparait, à l'heure même, à se faire bientôt l'instrument de l'enfer pour le conduire à la mort. Au mois de septembre de l'année qui l'avait vu monter sur le siége de Constantinople, une grande solennité s'accomplit dans la capitale. L'impératrice Eudoxie, ce double instrument de l'enfer et du ciel, faisait transporter des reliques de Constantinople à l'église des Martyrs. Elle cédait alors au mouvement de la grâce,

qui ne fait jamais défaut, même à l'auteur du crime, quand la voix de Dieu le trouve attentif.

Au milieu de la nuit, toute la population de Constantinople, des flambeaux à la main, entoure et remplit la grande église de la capitale. Tout le clergé, l'impératrice et la cour prennent place dans le lieu saint. On dépose les reliques des martyrs dans une capse, couverte d'un voile précieux, et l'on s'avance en procession vers la basilique de Saint-Thomas, dite l'église des Martyrs, à neuf milles de Constantinople. En tête apparaissent les communautés de moines, puis les chœurs des vierges et les divers ordres du clergé. La foule était immense ; les hommes libres et les esclaves, les citoyens et les étrangers, les princes et les sujets, tous suivaient les reliques des saints. Les femmes les plus endormies dans la mollesse secouaient leur nonchalance ; elles se confondaient dans la foule et le disputaient d'ardeur aux hommes les plus forts. Les enfants, les vieillards et les dignitaires ne tenaient compte ni de leur dignité, ni de leur douleur ni de leur délicatesse. Les princes et les magistrats descendaient de leurs chars, renvoyaient leurs licteurs et leurs satellites, pour se mêler au peuple et suivre à pied la marche des martyrs jusqu'au lieu de leur repos.

A la tête de cette multitude, l'impératrice Eudoxie, revêtue de la pourpre impériale et le diadème au front, suivait lentement à pied la capse sacrée ; elle suivait, dit saint Chrysostome, comme la servante des saints. Elle avait la main sur les reliques et sur le voile, foulant au pied le faste stupide et brillant des dignités humaines. Elle marchait à la vue du peuple tout entier ; elle leur montrait à tous le visage rayonnant et céleste que le regard servile des eunuques du palais impérial n'ont jamais le droit de contempler. L'amour des martyrs et la splendeur de la charité divine avaient laissé dans l'ombre tout le bagage ténébreux dont l'orgueil humain se fait un objet d'esclavage.

Auprès de l'impératrice marchait saint Chrysostome,

qui présidait au triomphe de ces héros de la foi chrétienne. On traverse ainsi le Forum et l'on s'avance sur le rivage de la Propontide, dont les flots s'abaissant pour expirer sur la plage, semblent saluer en passant les reliques des martyrs. Les torches et les flambeaux répandaient au loin leur lumière; les eaux semblaient enflammées, et l'on eût dit que la Propontide était un immense fleuve de feu. La suite continue de lumières resplendissait au milieu de la nuit et présentait l'aspect d'un courant de flammes depuis Constantinople jusqu'à l'église des Martyrs.

Le peuple ne pouvait se lasser d'admirer la simplicé majestueuse, la piété sans faste de l'impératrice Eudoxie. Elle était là, mêlée à la plèbe, sans satellites, et comme la fille du simple citoyen romain. Le pauvre comme le riche se plaisaient à contempler la compagne de l'empereur, parcourant ce long chemin, les yeux, la main et le cœur attachés aux reliques des martyrs, et ne laissant échapper d'autres manifestations que celles de la joie, du bonheur et de la sérénité de son âme.

Lorsque l'on arrive à la Drypie et que la foule entoure la basilique de l'apôtre saint Thomas, dite l'église du Martyre, la capse s'avance lentement à travers cette mer de têtes, dont les flots mouvants ressemblent aux vagues de l'Océan. Alors le jour commençait à paraître. On dépose les reliques dans leur tombeau; l'impératrice se place au milieu du peuple, et saint Chrysostome élève la voix. Sa parole prend un accent inaccoutumé; la foule se calme, le bruit tombe, le mouvement s'apaise. Le saint s'abandonne alors à tous les élans de son cœur; et des cris d'enthousiasme et de bonheur s'échappent de sa poitrine. « Peuples, que vous dire, et que vous raconter! Je sens « mon âme tressaillir; elle s'abandonne aux transports du « délire, mais d'un délire plus beau que la sérénité de la « sagesse. Elle prend son essor, elle s'agite, elle s'envole; « elle va se plonger dans l'ivresse des pures voluptés du « ciel. O peuple, que vous raconter et que vous dire!

« Faut-il exalter à vos yeux la puissance des martyrs? « Faut-il vous faire un saisissant tableau de l'allégresse « et de l'empressement de la cité tout entière! Est-il be-« soin de rendre un éclatant hommage au zèle auguste de « notre souveraine, et d'honorer le concours des gran-« deurs et des puissances de l'empire? Attendez-vous que « je signale la honte du roi des ténèbres, et la défaite des « princes de l'enfer? Demandez-vous que je vous retrace « la grandeur et la beauté de l'Église, la puissance de la « croix, les prodiges du crucifié, la gloire du Dieu créateur « et père, et la grâce de l'esprit d'amour et de miséri-« corde? Voulez-vous que je vous retrace le ravissant « spectacle du bonheur et de la joie du peuple, du tres-« saillement de la ville impériale, des transports pieux « des communautés monastiques, des chœurs célestes des « vierges, et des ravissements de vos prêtres et de vos « pasteurs? Eh! comment, Seigneur, pourrai-je raconter « les merveilles de votre puissance, et faire entendre à « l'oreille de l'homme tous les hommages dus à votre « grandeur? »

Le saint poursuit son discours qui prend la forme d'un dithyrambe en l'honneur des martyrs. Il exalte la piété de l'impératrice; il signale la variété de peuples et de langues dont se compose le corps temporel de l'Église. Puis il appelle et promet pour le lendemain la présence de l'empereur. Il s'adresse à l'impératrice : « Comme vous autre-« fois, lui dit-il, Marie conduisait le peuple de Dieu, por-« tant dans la terre promise les ossements de Joseph, au « milieu des cris de joie, des chants et des cantiques. Et « ce fut après l'immersion de l'armée des Égyptiens dans « la mer Rouge; mais vous, c'est après la défaite et la « fuite des puissances de l'enfer. Marie, vint après la mort « de Pharaon d'Égypte, et vous après la ruine de l'em-« pire de Satan. Elle portait à la main des instruments « sonores, et vous, vous portez un cœur qui sait faire « entendre une harmonie plus suave et plus belle. Elle cé-

« lébrait la liberté des Juifs, et vous, vous donnez une « couronne à l'Église. Elle ne faisait parler au ciel que la « langue d'un seul peuple. Et vous! ah! que vous êtes « grande, ô Reine! Voyez; à votre appel, des peuples sans » nombre viennent chanter les louanges des saints dans « toutes les langues. A votre voix tous les vents et toutes « les nations nous apportent leurs concerts. Ils nous arri- « vent de l'orient, du septentrion et de l'occident ; de « Rome, de la Syrie, de la Grèce et de la Sarmatie ; toutes « les langues viennent s'unir pour chanter ensemble un « même cantique sur la lyre de David. La joie de ce « triomphe réclamait une auguste présence, celle du chef « glorieux de l'empire ; mais votre sagesse a détourné du « recueillement de cette fête l'appareil bruyant du cor- « tége impérial. Et c'est pour le lendemain de cette solen- « nité, que vous avez promis aux martyrs l'hommage « pieux de l'empereur, qui viendra porter sa consécration « au culte inauguré par votre initiative et par votre pré- « sence. »

Le lendemain, en effet, l'empereur arrive à l'église, entouré de tous les grands de l'empire. Il est revêtu des insignes de sa puissance et porte sur la tête le diadème impérial. Il s'avance avec respect près du tombeau des martyrs; il dépose à leurs pieds sa couronne ; puis il se prosterne, pour leur rendre, à la face des soldats et de la cour, le culte et les honneurs qui leur sont dus. Après lui s'avancent les grands officiers de l'armée. Ils déposent également leurs boucliers et leurs épées, et vont se prosterner, pour adresser leur prière aux saints et s'en faire auprès de Dieu de puissants protecteurs.

Saint Chrysostome se disposait à faire entendre à la cour son éloquente parole ; mais l'empereur avait hâte de repartir. Il retourne à Constantinople accompagné de son cortége. Le peuple seul demeure pour entendre les enseignements de son pasteur. Rien ne peut le détacher de saint Chrysostome ; ni l'éclat des grandeurs profanes, ni

la pompe des fêtes de la cour n'étaient point capables d'effacer l'influence que le saint évêque exerçait sur tous les cœurs, par l'ascendant de son caractère et par l'enthousiasme que provoquait son éloquence. Du reste, rien n'était plus nécessaire que cet empire absolu de la grâce, du génie et de la sainteté, sur ces imaginations mobiles qui se laissaient tourner à tout souffle de vent. Aussi jamais peut-être depuis saint Paul le ministère apostolique n'eut-il pour interprète un caractère plus beau de sainteté, de dévouement et de génie. Le ciel même semblait s'intéresser prématurément à sa gloire, et lui donnait, parmi les docteurs et les saints, les plus sincères admirateurs.

« Jean était, dit saint Nil, la lumière de la grande Église « de Byzance. Il était l'ami familier du Ciel et le flambeau « de l'univers entier. De son regard d'ange, ce prêtre pro- « digieux pouvait contempler souvent, à toute heure, au- « tour de la maison de Dieu, des phalanges d'esprits cé- « lestes qui ne la quittaient jamais, surtout à l'heure du « sacrifice adorable et non sanglant de nos autels. Frappé « d'étonnement et transporté de bonheur à l'aspect de « cette armée céleste, il ne pouvait s'empêcher, dans l'é- « panchement intime de l'amitié, de déposer quelquefois « le trop plein de son âme.

« Et cependant c'était pour lui chose presque familière ; « car à peine le prêtre montait-il à l'autel pour commencer « le redoutable sacrifice, que sous ses yeux des légions « d'anges descendaient du ciel, tout resplendissants de « lumière dans leurs vêtements glorieux. Ces esprits bien- « heureux remplissaient le sanctuaire. Ils se tenaient dans « l'attitude d'une profonde adoration, les pieds nus, le vi- « sage incliné, les yeux fixés sur l'autel. Ils entouraient « avec recueillement et silence la victime immolée, et de- « meuraient immobiles jusqu'à la consommation du re- « doutable sacrifice. Puis ils se répandaient dans l'enceinte « du temple. Ils accompagnaient, assistaient et dirigeaient

« les évêques, les prêtres et les diacres chargés de distri-
« buer aux fidèles le précieux sang et le corps sacré du
« Sauveur. »

Quelle élévation d'intelligence et quelle puissance de persuasion ne devait point avoir un homme accoutumé par anticipation à respirer en quelque sorte la lumière céleste, à contempler les splendeurs divines, à converser avec les habitants du Ciel! Aussi le saint évêque connaissait-il comme par intuition les besoins et les travers de son peuple, et tenait-il tous les cœurs dans sa main.

Cette main sainte et paternelle cèdait quelquefois au besoin d'unir à la douceur le tempérament obligé d'une rigueur inflexible. Du reste, la population de Constantinople, assez semblable à celle d'Antioche, avait elle-même besoin de sentir sans cesse la pression d'un joug sévère et d'obéir à la direction d'un bras puissant. Et ce n'est pas chose nouvelle pour saint Chrysostome que l'éducation d'un peuple vain, léger, impressionnable, pour lequel, vivre c'est jouir, et qui n'a d'énergie et de volonté que pour la dernière sensation qui l'entraîne. Il connaît le faible de son troupeau; s'il le voit un instant s'égarer, il lui parle, il l'impressionne, il s'empare de ses sens et le rappelle au sentiment de ses devoirs.

Le mercredi de la Semaine-Sainte de l'année 399, un orage effrayant vint fondre sur la ville et sur la province de Constantinople. Les récoltes et tous les fruits de la terre semblaient devoir être anéantis par le fléau dévastateur. Tout à coup la terreur s'empare des esprits; le peuple est consterné; la cour même est effrayée. On se représente déjà sous d'horribles couleurs les ravages de la famine. Les fléaux et les calamités publiques sont une des formes de la voix de Dieu que tous les peuples savent comprendre, et surtout les peuples chrétiens. La population de Constantinople entend cet appel d'en haut; elle se porte en foule dans les églises pour implorer la protection divine. Cette ville, essentiellement amie de l'agitation, des

partis politiques et des discussions religieuses, paraît tout à coup se transformer et changer d'aspect. Le schisme, l'hérésie, les sectes philosophiques, tout s'efface à la fois devant le danger qui menace d'anéantir la source première de la prospérité publique ; on n'entend plus dans la cité que des voix suppliantes, on n'aperçoit plus que la foule prosternée et priant au pied des autels.

Saint Chrysostome s'empare avec empressement de cet élan religieux créé par un besoin momentané, mais qui peut laisser au fond des cœurs des traces profondes. Il ordonne des prières et des processions. Il se met à la tête de son peuple, et le conduit processionnellement à la basilique des Saints-Apôtres. On implore surtout la protection de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thimothée et de saint André, fondateur de l'Eglise de Byzance. Ces supplications ne furent point de la part du peuple une manifestation stérile de sa confiance et de sa foi : Dieu daigna les entendre et les exaucer. Bientôt on vit l'orage s'apaiser et le calme succéder à la tempête ; mais la foule demeura longtemps encore en proie à ses frayeurs.

En face de Constantinople, sur le rivage opposé du Bosphore, apparaissait l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul. C'est de ce côté que dans les calamités, au milieu de la consternation publique, se portaient tous les regards et tous les vœux ; car de cette plage, Saint-Pierre et Saint-Paul, comme deux sentinelles de Dieu, semblaient veiller sur la capitale et sur les destinées de l'empire. La foule passe donc la mer, qui disparaît sous la multitude des vaisseaux ; elle va déposer au pied de l'autel des Saints-Apôtres, son repentir, ses promesses, ses vœux, ses craintes et ses espérances.

Mais les flots de l'Océan ne sont ni plus instables ni plus mobiles que les sentiments et les volontés d'un peuple ardent et passionné. Cette foule que l'on voyait, au fort de la terreur, prosternée et versant des larmes sincères au pied des autels, s'abandonna bientôt à des impressions

d'une autre nature. A peine l'orage, en se dissipant, commençait-il à rendre à Constantinople l'aspect accoutumé de son ciel serein, que déjà l'éclat bruyant des jeux et des réjouissances venait donner un démenti cruel aux espérances de conversion que la tempête avait fait naître.

Le faible, l'inconséquent Arcadius avait revêtu de la sanction de son autorité la profanation scandaleuse des jours de deuil consacrés au souvenir de la mort du Sauveur. Le Vendredi-Saint, des courses de chevaux, le Samedi-Saint, les jeux du Cirque, les spectacles, l'ouverture des théâtres, opposaient un contre-poids et peut-être une protestation éclatante aux sentiments, au deuil, à la piété des chrétiens, ainsi qu'aux offices funèbres de l'Église. Offrir au peuple l'ivresse des sensations et des plaisirs, c'est s'emparer de son âme et c'est la tuer au point de vue de la morale chrétienne. Aussi la multitude, délivrée de ses terreurs, se porta-t-elle, avec le trouble et la frénésie de la passion, aux courses, au cirque, aux théâtres, sans qu'aucune pensée lui rappelât les engagements sacrés qu'elle avait contractés la veille à la vue du péril.

Saint Chrysostome en fut consterné. Deux jours, longs comme des années, s'écoulèrent sans qu'il pût se soulager de l'oppression qui l'accablait. Enfin arriva le jour de la Résurrection. Sa première parole fut un cri de douleur, d'indignation et d'amertume. Ses paroles tombaient comme des éclats de la foudre sur le peuple, sur la cour et sur les puissants du monde. Pour tous, c'était Dieu qui tonnait ses menaces de vengeance et ses promesses de pardon. Jamais l'orateur de Rome, même en foudroyant Catilina, ne sut trouver d'accent aussi terrible; jamais il ne put lancer de malédiction qui tombât d'aussi haut. Celui qui parle à Rome, c'est l'homme; à Constantinople, c'est le prophète, l'Apôtre, c'est Dieu. « Ciel! qu'avons-nous con-« templé! Qui pourrait contenir les justes transports de « son indignation? C'est à vous-mêmes, peuples, que j'en « appelle; soyez vos propres juges! » Ces mouvements

s'échappaient de temps en temps de sa poitrine comme des coups de tonnerre répétés, qui soulevaient l'âme de terreur.

Puis il représente avec énergie et douleur la sainteté de notre foi profanée, les bienfaits de Dieu dédaignés, le devoir imprescriptible de le servir indignement sacrifié; le compte terrible que nous aurons à rendre au grand jour de la justice, l'expiation effrayante des plus légères souillures, et la rigueur des châtiments éternels si légèrement oubliés. « Ce qui me frappe de terreur et de consterna-« tion, leur dit-il, c'est de voir les coupables affecter la « contenance assurée et paisible de l'innocence, après avoir « infiltré le poison de la mort dans leurs âmes et dans « celles de leurs enfants. Comment oserez-vous désormais « venir vous asseoir à la table sainte? Comment oserez-« vous participer au pain du Ciel? Avez-vous le cœur cou-« vert de confusion et pénétré de douleur et d'amertume? « Vous baissez la tête... Hélas! les fronts qui s'inclinent « sont peut-être ceux qui n'ont point à rougir de leurs « propres infidélités : ce sont ceux dont l'âme ne connaît « point d'autres nuages et n'a point à redouter d'autre « confusion que celle qui leur peut revenir des égarements « de leurs frères. Puis-je donc n'avoir point le cœur « abreuvé d'une amère tristesse, quand je me vois ainsi « témoin des ravages de l'enfer dans le troupeau confié « par Jésus-Christ à ma sollicitude? Ah! l'enfer... Si vous « voulez unir votre courage à mes efforts, nous le rédui-« rons à l'impuissance et nous repousserons ensemble ses « assauts criminels.

« Oui, cherchons ensemble les cœurs qui portent les « traces de ses blessures; efforçons-nous de les arracher « à la dent cruelle de ce lion rugissant. Eh! que l'on ne « vienne pas nous dire qu'il n'a pu, dans sa rage, entraî-« ner loin du bercail qu'un petit nombre de victimes : n'en « vissiez-vous que dix, que cinq, que deux, qu'une seule, « une seule, c'est une perte immense! Le bon pasteur s'é-

« loigne de ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la
« recherche d'un seul agneau, de l'agneau qui s'égare et
« qui ne saurait revenir au bercail qu'avec lui. Gardez-vous
« donc de dire : un seul a succombé; l'abîme ne s'est fermé
« que sur une seule victime; une seule âme, une seule
« brebis manque à l'appel du pasteur!... Apprenons à con-
« naître le prix de cette âme! C'est pour elle que toutes
« les choses visibles ont été créées. Pour elle, la loi de
« grâce est donnée, les châtiments sont décrétés, les pro-
« diges sans nombre répandus sur la terre, et les mystères
« accomplis dans le temps et pour l'éternité. Pour elle,
« Dieu même porte l'amour jusqu'à frapper sans pitié son
« propre Fils, son Fils unique. Oui, reconnaissez la valeur
« d'une âme à la rançon qu'il a fallu payer pour la retirer
« de l'abîme. Partez, allez à sa recherche, efforcez-vous
« de l'arracher au torrent qui l'entraîne et de la ramener
« au bercail.

« Mais si vos prières et nos instances, en présence de
« leur endurcissement, demeurent inefficaces et stériles,
« j'userai de l'autorité dont Dieu m'a fait dépositaire. Oui,
« je le déclare et je le proclame à la face du ciel, si, même
« après ces avertissements et ces menaces, quelque âme
« obstinée va se jeter encore à la perdition, au milieu de
« ces jeux et de ces spectacles corrupteurs, les portes du
« bercail lui seront fermées; de la participation aux saints
« mystères, elle n'en jouira plus; il ne lui sera plus permis
« d'approcher de la table sainte; mais, comme la brebis
« dégoûtante, dont la plaie dévorante devient un objet de
« contagion, elle sera bannie du troupeau sain et fidèle,
« de peur que sa lèpre ne s'étende sur les autres brebis :
« tel est le sort que je lui destine. »

Le saint Évêque fut obligé d'en venir à l'accomplissement rigoureux de ses menaces. Il frappa d'excommunication tous ceux qui refusaient de réparer leur scandale par une sincère conversion. La ville entière en fut consternée, et fit éclater dans cette circonstance les sentiments

de la componction la plus vive et la plus sincère. Mais un ressentiment profond commença dès lors à fermenter dans le cœur des courtisans contre Chrysostome ; et désormais il dut compter sur une haine implacable de la part de l'impératrice et de la cour.

Le peuple, lui, révérait la voix de son pasteur, et s'inclinait sous sa houlette. Sous cette autorité paternelle, il revenait de ses illusions et réparait ses erreurs. Le saint se délectait à soutenir ces pauvres pécheurs ; il ranimait sans cesse leur courage. Aussi vit-il avec bonheur son troupeau chéri se retirer des cirques et des théâtres. Il maudit avec lui les écoles abhorrées de la corruption païenne, dont l'ignorance et la faiblesse des empereurs avait voulu faire, pour la religion chrétienne, une condition rigoureuse de tolérance ou de persécution.

Ainsi saint Chrysostome éclairait, gouvernait, sanctifiait son Eglise ; il en était à la fois le père, le consolateur et le flambeau. Sa parole même lui semblait insuffisante ; dans son église, les saintes Écritures étaient lues en langue gothique pour les nations barbares. Un prêtre était chargé d'adresser à ces peuples des instructions spéciales qu'ils pussent entendre.

Il en est de la clarté pure de la doctrine de Jésus-Christ comme de celle de l'astre qui nous éclaire, autour de laquelle tous les êtres créés viennent prendre successivement leur part de lumière et de chaleur. Tous les peuples de l'Orient venaient entendre la parole de saint Chrysostome ; ils venaient se grouper en haie compacte autour de sa chaire comme autour de leur soleil. Mais ils semblaient ne point vouloir prêter l'oreille à d'autres paroles que la sienne.

Le premier dimanche après Pâques, le huitième jour après l'homélie sur les spectacles, le saint voulut faire entendre à son peuple une voix vénérée, celle d'un vieillard blanchi dans les travaux de l'apostolat. Il céda donc la parole à l'évêque de Galatie, qui l'assistait dans ses fonc-

tions sacrées. Mais alors de sourds murmures parcourent les rangs des auditeurs, et sont bientôt suivis de manifestations énergiques et du plus vif mécontentement : c'était saint Chrysostome lui-même que l'on voulait entendre. Tout ce peuple ne pouvait se lasser de recevoir ses enseignements; il aimait à se laisser captiver par le charme de sa parole.

Aussi cette parole inspirée par une foi brûlante planait-elle, comme le rayonnement d'un flambeau, sur les flots mouvants de cette population avide de l'entendre, et le charme gagnait jusqu'aux cœurs des païens et des hérétiques, que l'entraînement et la curiosité conduisaient en foule dans les rangs serrés de l'auditoire chrétien.

Chaque jour une multitude innombrable assiégeait les portes de l'église et remplissait la nef. Toute la population, hérétiques, païens, catholiques, emportés par un désir insatiable de l'entendre, se pressaient, s'entassaient pêle-mêle autour de la chaire sacrée. Leur nombre toujours croissant, leur ardeur immodérée, et l'impossibilité de les contenir, fit appréhender à saint Chrysostome que ces réunions ne fussent un jour attristées par quelque douloureux accident. Aussi se vit-il obligé de renoncer à parler de la chaire des prêtres. Il choisit l'ambon des lecteurs, plus rapproché du centre de l'église. De là le son de sa voix rayonnait également dans toute l'étendue du temple, et répondait davantage à l'insatiable avidité de ses auditeurs.

Mais dans cette affluence tous ne cédaient pas à l'empire de motifs également irréprochables; tous n'apportaient pas les conditions d'une égale sincérité. Quelques âmes infidèles n'obéissaient qu'aux mouvements passionnés d'une maligne espérance, celle de puiser dans l'enseignement et dans les paroles du saint docteur les éléments d'une critique amère, et l'occasion de flageller à la fois la doctrine et l'orateur. Mais qu'arrivait-il alors, dit l'historien Sozomène. A peine commençait-il à se faire entendre,

qu'il les subjuguait tous par l'évidence de sa doctrine, et les tenait ravis et captifs sous le prestige et l'empire de son éloquence. Ils étaient entrés ennemis dans l'enceinte du temple, ils en sortaient pénitents, amis et chrétiens.

Dieu daignait quelquefois lui prêter un appui visible et miraculeux de sa puissance, dans ce travail de régénération religieuse et sociale. Un sectateur de l'hérésie antitrinitaire de Macedonius fut entraîné par la foule et certainement aussi par une impulsion intime de la miséricorde divine, jusqu'au pied de la chaire du saint évêque. Il l'entendit avec intérêt, puis avec plaisir, puis enfin avec adhésion complète. Saint Chrysostome s'attachait à développer les vrais caractères du culte et de la piété que Dieu réclame de nos cœurs. Ces salutaires impressions, sous l'influence victorieuse de la grâce, le convertirent. Il se fit chrétien; puis il voulut faire partager à son épouse son culte, ses espérances et sa destinée. Mais cette femme était obstinément attachée à ses erreurs. Elle se sentait enchaînée par l'attitude hostile et railleuse de ses amies; elle se dérobait toujours, par de vagues promesses aux sollicitations pressantes de son époux. Elle ne voulait briser aucun des liens qui la retenaient dans l'hérésie; mais enfin sur la menace de voir rompre tout commerce intime avec son époux, elle se rend à ses prières, elle consent à tout.

Le nouveau néophyte croyait toucher à la réalisation de ses espérances; il n'était que victime de sa crédulité : l'adhésion de son épouse n'était pas sincère. Elle se réservait au fond du cœur un attachement secret à toutes ses erreurs; avec cette réserve, elle crut pouvoir se prêter ostensiblement aux pratiques extérieures du culte catholique. Tous ses plans sont dressés; une femme attachée à son service devient la confidente de ses projets et l'instrument de sa supercherie. Dès lors elle paraît se faire un devoir d'assister aux offices de l'église avec une édifiante régularité. Désormais rien ne l'arrête; du sacrilége, de l'hypo-

crisie, elle se fait un jeu ; son époux la voit avec bonheur participer aux saints mystères. « Mais à l'heure de la con-« sommation du sacrifice (les initiés, dit l'historien Sozo-« mène, comprennent le sens de cette expression), elle « reçoit et garde en secret ce que le prêtre lui présente ; « puis elle s'incline profondément comme absorbée dans « la méditation. A ses côtés sa complice lui donne secrè-« tement le pain dont elle s'était pourvue, et qui devait « remplacer aux yeux de tous le corps adoré du Sauveur. « Mais dès qu'elle approche de ses lèvres ce pain, il se « durcit et prend la densité d'une pierre. La coupable est « saisie d'un sentiment de terreur ; elle se voit en présence « de l'intervention divine, et, pour échapper au châtiment « de son hypocrisie, elle va se jeter, toute éplorée, aux « pieds du saint pasteur. Elle lui confesse son crime ; elle « lui raconte en tremblant le prodige, dont la pierre qui « porte l'empreinte de ses dents est à ses yeux un irrécu-« sable témoin.

« Saint Chrysostome contemple avec étonnement cette « matière informe, d'une couleur et d'une substance in-« connue, qui porte écrite en caractères miraculeux l'ex-« pression de la miséricorde et de la protection que Dieu « ne cesse d'accorder à son Église. Il étend la main ; il « prononce la formule de pardon sur cette femme, qui « baigne le pavé de ses larmes, et qui désormais s'associe « d'âme et de cœur, aux prières, au culte, à la foi de son « époux.

« Si cet événement, contraire aux lois de la nature, « pouvait devenir un jour, dit l'historien Sozomène, l'ob-« jet d'un doute injurieux ; s'il pouvait être nié par une « incrédulité stupide, j'en appelle au témoignage même « de ce pain miraculeux, que l'on conserve encore dans le « trésor de l'Église de Constantinople. »

Ainsi Dieu prêtait l'appui d'une coopération matérielle, aux travaux apostoliques du pasteur de son choix. Mais pendant que ces événements s'accomplissaient dans les

régions supérieures de la religion et de la conscience humaine, d'autres se préparaient, dans la sphère inférieure des passions terrestres, et l'ordre social lui-même allait être ébranlé jusque dans ses fondements. Au pied du trône de l'Empire d'Orient, la civilisation et la barbarie allaient se prendre corps à corps dans une lutte suprême ; elles allaient faire trembler sur ses bases le vieux monde romain, et mettre en question les destinées de l'Empire.

Pendant les deux premières années de son épiscopat, saint Chrysostome avait accompli de grandes choses. Il avait arrêté, dans les esprits et dans les mœurs, la réaction des idées païennes et la recrudescence du culte des plaisirs. Mais pendant ces pénibles travaux, les peuples aussi marchaient, et de grands événements s'accomplissaient dans les deux mondes d'Orient et d'Occident.

Dans les premiers mois de l'année 398 (25 avril), Honorius, empereur d'Occident, protégea les lois et la discipline des églises par des lois sages, qui furent sanctionnées de l'approbation de tous les amis de la paix, pendant que Stilicon, le dernier défenseur de l'empire, faisait rentrer dans le devoir, par la valeur et la fidélité de Mascezel, les provinces de Mauritanie entraînées à la révolte, et réunies en coalition sous les enseignes du parjure Gildon (398).

Stilicon souilla sa gloire en faisant jeter dans le Pô, sous ses yeux, avec une jouissance barbare, l'infortuné *Mascezel*, le vainqueur des rebelles d'Afrique.

Ainsi l'empire d'Occident se défendait alternativement et se souillait de crimes et d'infamies. L'Église, elle aussi, combattait pour sa propre défense ; elle luttait contre les erreurs et les passions, mais pour le maintien de la sainteté de ses membres et de la pureté de sa foi. Saint Augustin, le géant de l'Occident, confondait successivement les donatistes Glorius et Fortunius ; il réduisait au silence les cœlicoles, anéantissait les arguments d'Honorat d'Afrique, animait de sa présence et de sa parole le quatrième concile de Carthage, et faisait exposer, par plus de

cent règles canoniques, les obligations les plus importantes de la discipline ecclésiastique.

A cette époque, un fait touchant vient apporter la joie au cœur du souverain-pontife et de l'Église d'Italie. Nicétas, évêque de Romaciane en Dacie, entend parler de saint Paulin, et, par un mouvement spontané de vénération et de sympathie, il veut quitter les bords du Danube, pour aller s'entretenir avec le saint d'Occident. Il arrive à Nole dans la Campanie; il épanche son âme dans celle de saint Paulin; il parle à son ami de ses travaux et de ses souffrances au milieu des Daces, des Besses, des Gètes, des Scythes et des autres barbares de l'Orient. Il resserre ainsi les liens qui font de toutes les églises du monde un faisceau dont se compose le bercail de Jésus-Christ.

Honorius savait quelquefois comprendre l'importance de la mission civilisatrice de l'Église. Il accorde aux évêques une action toute paternelle sur les différends et les divisions des chrétiens. Il leur permet de juger les causes civiles, et les constitue les arbitres volontaires des fidèles.

Rufin, alors, traduisait en langue latine l'ouvrage des principes d'Origène (Περὶ ἀρχῶν); puis, accusé d'origénisme, il se retirait dans Aquilée, avec des lettres de communion du pape saint Sirice. Impliqué dans cette affaire, saint Jérôme se justifie dans sa lettre à Pammachius, et se plaint à Rufin lui-même de quelques paroles imprudentes par lesquelles il pouvait être compromis. Puis il continue son apostolat dans son admirable lettre à Lœda, la fille du prêtre païen Albinus et l'épouse du fils de sainte Paule.

Pendant tous ces travaux de l'Occident, l'Orient subissait une phase de douleur; il voyait s'éteindre deux de ses lumières : Évagre de Pont succombait à l'épuisement causé par l'excès de ses austérités, et cette perte était bientôt suivie d'une autre plus regrettable encore. Didyme, l'aveugle et le flambeau de l'Égypte, laisse l'Église d'Afrique dans une obscurité qui ne se dissipera qu'avec l'élection de saint Cyrille, neveu du patriarche Théophile (399).

L'Église d'Orient pleurait ses docteurs, et celle d'Occident, encore consolée par les travaux de saint Augustin et le concile de Carthage, fortifiée par le triomphe des soixante martyrs de la Bysacène, par les lois contre l'idolâtrie et par l'apologie de Rufin, l'Eglise d'Occident, que les écrits de saint Sirice avaient

fait briller d'une gloire exceptionnelle, allait bientôt, elle aussi, verser des larmes et se voiler le front d'un long crêpe de deuil.

Sirice allait descendre dans la tombe, et laisser temporairement le troupeau de Jésus-Christ sans guide et sans pasteur.

CHAPITRE X

Lois pour l'Église. — Loi contre les asiles. — Rivalité d'Eutrope et de Gaïnas. — Chute d'Eutrope.

Les gouvernements temporels, qui n'ont point été créés pour peser les destinées de l'Église ni pour mettre des entraves à la liberté de ses pasteurs, ne savent pas toujours se maintenir à la hauteur des concessions qui leur sont faites. Si parfois, dans le calme des passions politiques, l'Église daigne accepter leur coopération et leurs services, les princes, en se créant des titres à sa reconnaissance, s'imaginent trop souvent s'être conquis des droits. Leur ambition s'étend alors jusqu'à faire de la religion un apanage de leur couronne. Ils saisissent l'occasion de se créer sur le gouvernement du troupeau de Jésus-Christ un empire imaginaire, ou du moins s'efforcent-ils de sanctionner le fait accompli de leurs empiétements sacriléges, par les titres qui résultent pour eux du bienfait de leur intervention.

Ce n'est pas à de telles conditions sans doute que Constantin, Théodose et tous les hommes d'une portée supérieure entendaient prêter à l'Église de Jésus-Christ l'appui matériel et moral de leur puissance. De la sphère élevée dans laquelle ils s'étaient placés, ils n'étaient point accessibles à la ridicule ambition de porter impunément la main sur l'arche sainte, et de chercher dans cette prétention téméraire un moyen d'élévation que Dieu ne leur

avait point accordé. S'ils consacraient à l'Église leur bras et leur épée, ils s'en faisaient un honneur, comme un enfant se fait un honneur de consacrer son sang à la défense de sa mère.

Mais tels n'étaient point les sentiments de l'eunuque Eutrope, dans les mains duquel la faiblesse d'Arcadius avait laissé tomber les rênes de l'Empire d'Orient. Homme intelligent, ambitieux, avare, vif et cruel, Eutrope n'usait du commerce des hommes que pour s'assurer de lâches créatures. Il ne faisait indistinctement le bien ou le mal, que dans la pensée de s'élever et d'entasser des trésors. Il s'était élevé par la ruse, l'intrigue, la cabale et l'audace, des rangs infimes de l'esclavage aux premières dignités de l'Empire.

Confondu tout d'abord dans la foule des eunuques, dont il partageait l'abjection et le mépris, il avait su s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur, et gagner l'affection de l'impératrice Eudoxie. Il savait s'effacer à propos; il ne perdait jamais l'occasion de se rendre nécessaire. L'œil ouvert sur tous les événements, il avait profité de toutes les circonstances, exploité toutes les disgrâces de ses confrères, et s'était placé sans peine à la tête des eunuques de la cour. De là son ambition et ses regards s'étaient portés naturellement jusqu'aux pieds du trône où siégeait, sans autorité, l'incapable et faible Arcadius. L'occasion était magnifique; Eutrope la saisit. Le traître Rufin avait laissé le champ libre; la victoire devait donc rester au plus habile des compétiteurs.

Dans de telles conditions la victoire pour Eutrope ne pouvait être douteuse : il devint le favori de l'empereur.

Doué d'une supériorité d'intelligence incontestable, le nouveau ministre ne laissait échapper aucune occasion de faire apprécier ses services. Sa pénétration ne connaissait point d'obstacles; et même en présence des ministres de sa cour, l'empereur dut souvent, dans des circonstances majeures, recourir à la sagesse de ses conseils. La confiance

engendra bientôt dans le cœur du souverain un respect profond, une affection filiale; et l'eunuque Eutrope ne fut plus seulement pour Arcadius un conseiller intime, un ministre, un ami; c'était trop peu pour lui que ces titres; il devint l'homme nécessaire à l'administration de l'Empire, et se fit appeler le père adoptif de l'empereur.

C'était trop de grandeur pour un esclave; Eutrope avait dépassé la limite de ses forces et de sa capacité. L'excès et l'élévation de son pouvoir enfantèrent le vertige et l'insolence. Devant lui les lois de l'empire durent souvent fléchir; car il s'était placé désormais au-dessus des arrêts de la justice. Depuis la fondation de la république, jamais eunuque n'avait inscrit son nom sur les tables consulaires. Eutrope donne à l'univers ce scandale pour la première fois : à la qualification ambitieuse de père adoptif de l'empereur, il fait ajouter avec une intolérable impertinence, les titres de patrice et de consul.

A la mort de Nectaire, il avait puissamment servi les intérêts de l'Église. Il était alors au faîte du pouvoir. Il avait arraché le masque au patriarche d'Alexandrie et déjoué la cabale que Théophile tramait dans l'ombre contre l'élection de saint Chrysostome. Son ambition inclinait alors du côté du prêtre d'Antioche, parce qu'il comptait l'enchaîner par un bienfait imaginaire à sa destinée. Mais il se trompait sur le caractère et la sainteté du sujet, objet de son choix. Le bienfait, à ses yeux, n'était que pour l'homme qu'il comptait asservir; mais aux yeux de saint Chrysostome il n'était que pour l'Église. Le saint ne recueillit pour lui que les obligations et les souffrances dont il se croyait incapable de porter le trop lourd fardeau. Le ministre ne tarda point à s'en convaincre.

Cet homme barbare et sans cœur comptait se faire de la religion un instrument et de saint Chrysostome une créature. Il s'imagina leur créer des liens et leur donner des preuves de sa faveur, en frappant le schisme et l'hérésie par des réglements sévères et des édits cruels.

L'hérésie avait tout fait sans doute pour provoquer de telles rigueurs. Les provinces étaient infectées des doctrines de Montan, d'Eunome et d'Apollinaire. Les sectateurs de ces erreurs ne cessaient de semer partout, parmi les populations indociles, la haine contre le ministre, et l'esprit de révolte et d'agitation contre l'Église. Mais ni saint Chrysostome ni l'Église, n'avaient nullement besoin de ce zèle de la lance et de l'épée que Jésus-Christ par sa paix a condamnée à rentrer pour toujours au fourreau.

Les années précédentes, un nombre considérable de lois et de décrets avaient déjà signalé la sévérité d'Eutrope. Mais il voulut à l'arrivée du saint évêque porter à l'hérésie un coup terrible et décisif. Il fit impitoyablement chasser de toutes les villes les prêtres et les clercs de Montan et d'Eunome. Toute réunion de ces hérétiques, même à la campagne, devait, dit Philostorge, entraîner la confiscation du local, et la mort du concierge. L'implacable ministre fit brûler tous leurs livres, dont les détenteurs devaient payer de leur tête leur infraction à ses lois.

Il comptait peut-être pouvoir ainsi, par des lois draconiennes, frayer une voie facile à l'apostolat de saint Chrysostome. Mais il ignorait que si l'Église accepte quelquefois le frêle appui de la main des hommes, elle ne se fait jamais leur esclave, et que c'est à d'autres mains que pendant trois siècles de persécution elle avait dû sa splendeur et sa prospérité.

Jean, du reste, tenait à lui faire comprendre cette sainte indépendance, que l'Église, par ses martyrs, avait prêchée et confessée jusqu'au pied de l'échafaud. Il tenait à lui démontrer que la liberté de la religion est la sauvegarde de celle des peuples. Eutrope lui-même ne tarda point à lui présenter une occasion.

Enivré d'honneurs, de puissance, et de sales plaisirs, le ministre insolent ne voyait rien dans l'empire au-dessus de ses prétentions insensées. L'empereur rampait à ses pieds; l'impératrice Eudoxie souffrait en silence; les gé-

néraux maugréaient; le peuple s'inclinait tristement devant ses statues d'or érigées sur les places publiques, et les flatteurs, par leur langage, l'endormaient dans son insouciante arrogance, au milieu des miasmes impurs de ses ignobles passions. Cette âme, pétrie de vices, pesait d'un poids immense sur toutes les classes de l'empire. Mais les murmures de ses victimes et l'indignation qui soulevait tous les cœurs et toutes les consciences ne pouvaient pas encore se faire entendre jusqu'aux oreilles de l'empereur Arcadius.

Saint Chrysostome entendait, lui, tous les jours, gronder cet orage; et bien qu'aucun lien de solidarité quelconque ne l'unît à la destinée d'un homme dont la présomption allait jusqu'à se placer au-dessus des lois, il crut cependant devoir tenter de tempérer cette incommensurable ambition par de sages remontrances. Il osa lui parler de modération; il osa lui démontrer la nécessité de l'humilité chrétienne et du joug salutaire de l'Évangile. Il pensa faire arriver jusqu'à son cœur les gémissements et les sanglots des citoyens, victimes des spoliations cruelles par lesquelles ses agents remplissaient ses trésors. Mais le ministre tyran ne pouvait comprendre un pareil langage. Pour lui, le flambeau de la raison n'éclairait plus; il s'était éteint, dans l'atmosphère empestée du vice. La soif insatiable de l'or et la délectation brutale de l'avarice avaient aveuglé son intelligence et pétrifié son cœur.

Les avis du saint évêque ne furent donc point pour lui la voix du ciel. Ils ne furent qu'une étincelle pour sa colère, qui désormais franchit le seuil des temples. Il ne craignit plus d'aller chercher ses victimes jusque dans la maison de Dieu.

Les églises, dans ces siècles de la ferveur primitive, jouissaient d'un droit inviolable, qui fut conservé bien longtemps encore chez presque tous les peuples. Tout coupable ou criminel qui venait se réfugier dans le sanctuaire, à l'ombre de l'autel, s'y trouvait à l'abri du glaive

de la justice. Les agents du pouvoir et de la force publique s'arrêtaient au seuil des temples, afin de ne point souiller, par l'exécution d'un arrêt de vengeance, la maison du Dieu de la miséricorde et du pardon. Ce droit d'asile était souvent un rempart contre les arrêts de vindication du premier ministre. Or Eutrope ne pouvait souffrir que quelque puissance au monde osât résister à sa haine. Il résolut de ne plus tolérer que l'autel même de Dieu fût une sauve-garde contre ses coups.

Il savait qu'il n'avait point à compter, pour l'accomplissement de ses desseins, sur la coopération servile de saint Chrysostome ; il avait en trop haute estime le caractère de l'homme de Dieu ; depuis longtemps il avait appris à connaître son indépendance. C'est donc ailleurs qu'il chercha ses instruments et ses moyens d'action ; puis il attendit une occasion pour rompre la dernière barrière qui s'opposait à sa tyrannie ; cette occasion ne tarda point à se présenter.

Toute dignité, tout mérite éclatant lui portait ombrage ; les plus illustres généraux n'osaient, en sa présence, se prévaloir de leurs services, ni faire reconnaître les avantages que l'empire ne devait qu'à leur valeur. De ce nombre fut Timase, l'orgueil des légions, et la terreur des barbares. Eutrope contemplait avec une secrète envie l'élévation et la renommée de ce général, qui fut un des plus grands capitaines de son temps. Un sentiment instinctif de sa propre valeur lui faisait comprendre que l'éclat de sa fortune allait pâlir devant la gloire du modeste et puissant homme de guerre. Timase avait porté partout avec honneur les armes de l'empire. Il avait répandu parmi les barbares tout le prestige du nom romain ; lui-même n'entendait prononcer son nom qu'avec l'accent du respect et de la reconnaissance.

C'était trop de mérite et de faveurs, en présence du ministre cruel et jaloux. Le faire soupçonner, puis accuser de prétentions à la tyrannie, obtenir une condamnation à

l'exil, le reléguer dans une oasis, au milieu des déserts de l'Afrique, où peu de temps après il fut trouvé sans vie dans un amas de sables brûlants dont il s'était fait un linceul; tout cela ne fut qu'un jeu facile à la jalousie féroce du premier ministre.

Timase immolé, disparu de la scène, Eutrope pouvait tenir sa fureur pour assouvie ; il pouvait du moins épargner l'épouse infortunée du général. Il le pouvait; un autre l'eût fait sans doute; mais Eutrope n'était pas accessible à ces sentiments de justice et de grandeur; il veut envelopper l'épouse et l'époux dans une commune ruine. Il veut se saisir de Pentadie; il la fait rechercher et poursuivre par une horde de soldats et d'agents forcenés. Mais Pentadie s'était réfugiée au pied de l'autel de l'église des Saints-Apôtres, et saint Chrysostome était là. Les agents et la cohorte du ministre-tyran durent s'arrêter au seuil de l'église; car, forcer la porte du temple, par un attentat arbitraire et sacrilége, c'eût été soulever l'indignation universelle, armer la conscience du peuple et se creuser un précipice. Eutrope, d'ailleurs, connaissait trop bien la fermeté de saint Chrysostome; il savait que ses bourreaux auraient été forcés de fouler aux pieds le corps du saint évêque avant d'arriver jusqu'à la victime : il prend donc une marche plus sûre.

Il fait appel au double prestige de l'autorité des lois et de la majesté de l'empereur. Il tente d'arracher à la faiblesse d'Arcadius une loi contre les asiles. C'était emprunter le manteau de la justice pour couvrir complaisamment la noirceur de ses attentats. N'importe; il abattait par là le seul obstacle qui s'opposât à sa tyrannie. Le vingtième jour du mois de juillet de l'année 398, sous le consulat d'Honorius et d'Eutychius, il fit sanctionner cette loi de la signature de l'empereur, et la fit sceller du sceau de l'empire. Ainsi fut consacrée cette mesure monstrueuse qui sanctionnait la toute-puissance d'un tyran, et qui, dans ces siècles de despotisme barbare, enlevait à l'Église un

privilége dont la cessation portait atteinte à la sécurité publique.

Un historien résume ainsi quelques-unes des dispositions de cette loi, que n'eussent pas portée peut-être les barbares de la Tauride ou de la Sarmatie :

« Qu'il ne soit permis à aucun clerc ou moine, même de « ceux qu'on appelle cénobites, de revendiquer ou de re« tenir par force les criminels condamnés au supplice... « Que si l'audace des clercs et des moines est telle qu'il en « faille venir à une guerre plutôt qu'à une procédure « judiciaire, qu'on nous en donne avis, afin que nous « puissions au plus tôt en faire une sévère punition. Au « reste, on s'en prendra aux évêques, s'ils savent que les « moines aient commis dans leurs diocèses quelques excès « au préjudice de cette loi, et ne les ont pas châtiés. »

Saint Chrysostome se sentit accablé sous ce coup, porté par une main hypocrite. A la misère de son peuple, il voyait s'ajouter une cruelle oppression. Il voyait avec amertume l'autorité vénérée de l'empereur enlever la dernière garantie d'impartiale justice à ce peuple, pour le soulagement duquel il avait vendu jusqu'aux vases sacrés de son église. Comment, en effet, ne pas avoir le cœur torturé d'angoisses à la vue de ces tentatives sacriléges d'un ministre avare et cupide, contre les droits et la sécurité de son troupeau? Mais le temps était à la tyrannie; saint Chrysostome eût fait alors des efforts impuissants; il laissa donc gronder la foudre et garda le silence. Il semblait pressentir que le ciel se ménageait une occasion éclatante de venger complétement cet attentat à la dignité de l'Église et du peuple, sur la personne même de leur commun persécuteur.

Pendant qu'Eutrope levait ainsi la tête et voyait tout fléchir devant lui, le pauvre peuple qui nourrissait l'indolence du ministre du prix de ses travaux et de ses sueurs, le peuple opprimé, qui gémissait sous sa verge de fer, eut bientôt la consolation de découvrir parmi les hommes qui

baissaient la tête devant l'insolence du ministre, sinon un défenseur de ses droits, du moins un inexorable vengeur de ses souffrances. Ce vengeur fut Gaïnas. Gaïnas était Goth d'origine et chef de sa nation, qu'il avait mise au service de l'empire. Homme supérieur par l'ascendant du caractère, mais homme aux passions brutales, à l'âme de fange ainsi qu'au cœur d'airain, il ne pouvait tolérer, dans sa fierté barbare, que le chef de l'armée et les défenseurs de l'empire en fussent réduits à mendier bassement les bonnes grâces d'un ignoble tyran. Il résolut d'aller l'attaquer jusque sur les marches du trône. Il se rendit nécessaire, afin de pouvoir l'atteindre et de l'écraser.

Saint Chrysostome et les chrétiens ne prenaient aucune part à cette guerre mortelle d'influence et d'intrigues, bien que ce fût sur eux principalement que dussent tomber les coups; ils demeurèrent paisibles spectateurs de la bataille.

Gaïnas n'ignorait pas qu'il pouvait succomber dans la lutte; mais il voulait, même au prix de ses jours, anéantir la puissance et le nom de son ennemi. Les deux rivaux calculaient leurs moyens d'attaque et de défense, comme deux bêtes féroces dans l'arène, qui se mesurent du regard avant de s'entre-déchirer et de se mettre en pièces.

Gaïnas avait, en Phrygie, un parent, le général Tribigilde, homme aussi turbulent, moins habile, mais non moins implacable que lui. C'était l'homme de ses volontés; il le fit l'instrument et l'exécuteur de ses vengeances. Il donne à ses parents, à ses amis, tous les emplois de l'armée, et tient ainsi dans sa main les légions; puis il fait descendre ses Goths dans les plaines de l'empire, et lâche Tribigilde dans les champs de la Phrygie. Le barbare ne se montre que trop docile à cet ordre cruel; il ravage les campagnes, il rançonne, pille et détruit les villes, et remplit bientôt tout le pays de sang et de ruines.

Gaïnas paraît ému de cette révolte, et fait éclater une indignation hypocrite. Il part pour la Phrygie, avec l'assentiment d'Arcadius; mais c'est en réalité pour se mettre

à la tête de ses barbares. Le masque était tombé. Gaïnas marche vers la capitale et dévaste tout sur son passage. Il ne pouvait pas jouer plus longtemps le rôle de la fidélité, car une longue dissimulation n'était pas compatible avec son caractère. La guerre seule, une guerre impitoyable, était, dans cette circonstance, le seul parti qui pût lui convenir. Il franchit avec son armée la frontière de la Bithynie; puis il se porte vers la Propontide, établit son camp près des murs de Chalcédoine, et menace Constantinople.

Le jeune empereur, effrayé de cette audace, ne jugea pas prudent d'aller présenter la bataille à des hommes déterminés à combattre jusqu'à la mort. Il écrit à Gaïnas, et lui promet tout ce qu'il lui plaira d'exiger de sa faiblesse. Le barbare, sous divers prétextes, se fait livrer Aurelianus et Saturninus, hommes consulaires, qui se dévouent à la mort pour le salut de l'empereur, mais auxquels, par un bienfait signalé de la Providence, leur ennemi ne devait faire aucun mal. L'empereur les lui cède, mais non sans se sentir le visage couvert de honte et le cœur déchiré par la justice du remords.

Cependant les bourreaux de Gaïnas étaient prêts à saisir les victimes; les deux protecteurs, les deux soutiens d'Arcadius, livrés par leur pupille, allaient bientôt être attachés au gibet. Mais, en présence d'un tel crime, saint Chrysostome ne pouvait, contemplateur stoïque d'un lâche assassinat, fermer ses lèvres vengeresses et sanctionner cette monstruosité de la complicité de son silence. Il court au camp des rebelles; il pénètre dans la tente de Gaïnas, il parle, il supplie, il conjure, et force le barbare à commuer la peine de mort en une sentence d'exil. Ainsi furent tempérées les conséquences désastreuses de la faiblesse impériale. Toutes ces concessions amenèrent la paix. Arcadius alla bientôt la signer lui-même avec Gaïnas, à Chalcédoine, au pied de l'autel de Sainte-Euphémie, dont le tombeau fut témoin de leurs mutuels serments.

L'ennemi mortel d'Eutrope voyait réaliser toutes ses espérances. Il était au comble de ses vœux ; car une des conditions essentielles de cette paix fut l'abandon par l'empereur de son ministre, de son ami, de celui qu'il avait officiellement honoré du nom de père.

Désormais la puissance d'Eutrope est anéantie. Le colosse est renversé ; sous ses pieds tout croule ; il ne s'arrêtera plus dans sa chute qu'au fond du précipice. Son existence même ne dépend plus que de la clémence, de la colère ou d'un caprice du vainqueur.

Saint Chrysostome eût pu peut-être encore le sauver de l'abîme ; mais c'était l'heure de l'expiation ; tombé pour toujours des mains du tyran, le sceptre était désormais à la justice. Eutrope, bien que renversé du faîte de la puissance et des honneurs, ne pouvait descendre si vite de la hauteur de son orgueil, pour prêter une oreille attentive aux conseils de la sagesse et de la modération. Il ne se fiait qu'à son étoile, et l'insensé ne voyait pas que son étoile commençait à pâlir.

L'impératrice Eudoxie avait longtemps souffert de son arrogance. Elle nourrissait contre lui, dans son cœur, une haine toujours croissante, qui devait tôt ou tard éclater comme un orage ; et le ministre insouciant, frappé de vertige au sein de sa grandeur, approcha de lui-même l'étincelle, et fit éclater la foudre qui devait l'anéantir.

Aux souvenirs amers, aux justes griefs de l'impératrice, qu'il a souvent cru pouvoir abreuver sans crainte de l'amertume de ses dédains, il ose, dans son aveuglement, ajouter encore l'insulte et l'outrage. Il ne craint pas de faire soulever d'indignation et de dégoût la délicatesse et le cœur de sa souveraine. Il ne peut s'imaginer que le glaive de la loi puisse arriver jusqu'à lui. La prudence l'abandonne ; il ne peut plus faire trembler ; il ose braver encore ; mais, cette fois, il donne lui-même le signal de sa condamnation et de sa mort.

L'impératrice outragée ne met plus de bornes à sa

haine. Elle prend dans ses bras ses deux enfants : elle court, tout éplorée, tremblante et baignée de ses larmes, se jeter aux pieds de l'empereur. Elle va, comme autrefois Esther aux pieds d'Assuérus, demander justice contre un traître. L'occasion était favorable : Gaïnas se tenait prêt à toute éventualité ; les crimes d'Eutrope étaient dans toutes les bouches ; des cris de malédiction s'échappaient de tous les cœurs ; l'indignation soulevait toutes les poitrines ; l'armée réclamait sa mort, et l'empereur n'avait plus besoin de ses services ; tout était donc consommé ; la cause du tyran était jugée dans l'opinion publique ; la conscience du peuple tout entier l'avait condamné.

Dans ce péril suprême de son ministre, Arcadius, aussi peu capable de conjurer l'orage qui menace ses amis que capricieux dans les motifs qui le déterminent à les choisir, Arcadius, toujours esclave et jamais roi, se fait lui-même l'instrument de la vindicte publique. Il donne des ordres pour l'exil, pour la confiscation des biens de son favori ; puis il fait effacer son nom des tables consulaires ; puis, enfin, il décrète que sa tête devra tomber sous les coups du glaive vengeur. L'infortuné buvait à longs traits la coupe empoisonnée des illusions de la vie. Il ne comparut devant ses juges, autrefois ses adulateurs, que pour entendre prononcer sa sentence de condamnation.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait forcé l'inexpérience d'Arcadius à sanctionner sa loi contre les asiles ; et maintenant lui-même, à la vue de l'échafaud, s'enfuit de son palais et se voit réduit à la violer, en venant se jeter au pied des autels pour en réclamer la protection séculaire.

Eutrope fut aussi pusillanime dans sa chute qu'il s'était montré présomptueux au faîte du pouvoir. Il était terrassé par ce coup terrible ; il gisait étendu près de la table sacrée ; il tenait l'autel serré dans ses bras ; il grinçait des dents ; ses membres étaient agités de convulsions violentes. Il avait les yeux hagards, l'imagination troublée ; il ne

voyait autour de lui que des épées, des chaînes et des bourreaux.

Heureusement il avait rencontré là saint Chrysostome, le défenseur de Pentadie. Le saint évêque, dont il commençait à méditer la ruine, eut occasion de lui montrer, dans ce moment, comment un évêque sait se venger noblement de ses plus vils persécuteurs. Dès qu'il apprend cette grande infortune, il se rend à l'église pour défendre le proscrit contre les tentatives sacriléges des soldats. Il le voit accablé, l'armée transportée de fureur, et le peuple se livrant à toute son indignation et demandant vengeance. Il arrête l'armée et calme l'irritation du peuple par la puissance de sa parole et par l'ascendant non moins irrésistible de sa sainteté. Les officiers de l'empereur et les bourreaux de Gaïnas tentent inutilement de forcer la porte de l'église, pour s'emparer du coupable au nom de sa propre loi ; le saint leur résiste, les arrête, se charge de la cause d'Eutrope, répond de ses jours et le sauve du supplice.

Mais il ne veut pas que cet événement si terrible soit pour le ministre criminel et pour ses ennemis une stérile leçon. Le lendemain, pendant qu'Eutrope jouit encore du bénéfice de l'asile, l'évêque inflexible monte au jubé des lecteurs, d'où le peuple a coutume de l'entendre, et, dans un discours magnifique, il flétrit la présomption et l'orgueil des puissances du monde, et retrace au peuple, en traits saisissants, l'effrayante instabilité des choses de la terre. L'affluence du peuple était immense. On accourait de toutes parts, soit pour contempler une fois sans crainte les traits, autrefois si terribles, du ministre déchu, soit pour être témoin de l'attitude singulière des émissaires de la cour.

« Vanité des vanités ! s'écrie le saint pasteur avec le « sage autrefois saturé des délices de la vie. Vanité des « vanités ! Tout ici-bas n'est que vanité ! Que sont deve- « nues aujourd'hui ces splendeurs de la puissance consu- « laire ! Où sont ces fêtes, ces torches, ces lumières, ces

« réjouissances, ces festins et ces immenses réunions des « courtisans de la fortune? Où sont vos ornements, vos « tentures et vos couronnes d'or! Où sont les applaudisse- « ments de la ville impériale, les acclamations des specta- « teurs du cirque et les adulations de la multitude de vos « admirateurs? Tout s'est évanoui! Le vent de la tempête « secoue, brise, emporte le feuillage de l'arbre fastueux « qui chancelle sur ses bases ébranlées. Frappé des coups « de sa fureur, le tronc lui-même s'incline sur ses racines « rompues, et nous apparaît aujourd'hui renversé, perdu, « gisant sur le sol qui semblait autrefois être si fier de le « porter.

« Eh bien! où sont donc aujourd'hui ces lâches adula- « teurs, ces ignobles instruments de vos passions? Où sont « ces esclaves qui précédaient vos pas, pour vous faire « place sur les voies publiques? Ils se sont tous enfuis à la « vue du péril; ils ont jeté peut-être avec mépris les in- « signes de vos inutiles faveurs, pour assurer leur vie aux « dépens de vos jours. Est-ce ainsi qu'en ont agi les mi- « nistres de l'Église? Ah! l'Église! vous l'avez persécutée « au temps de votre puissance; et lorsque vous avez à peine « cessé de lui faire la guerre, elle vous ouvre ses bras pour « vous recevoir, pour vous cacher à la rage de vos ennemis « et vous sauver. Et ces théâtres, l'objet de tant de sollici- « tude et de tant d'amour, ces théâtres qui vous ont ab- « sorbé tant d'or et d'argent, et qui nous ont si souvent « rendus victimes de votre injustice et de votre indigna- « tion, qu'ont-ils fait pour vous arracher au supplice? Ils « vous ont indignement trahi!

« Et vous, peuple, gardez-vous de penser que mes pa- « roles aient pour but d'insulter au malheur et d'aggraver « le deuil d'une grande chute. Non; elles n'ont d'autres « motifs que le désir et le devoir de soutenir ceux qui ne « sont pas encore tombés. Hier, quand les gardes armés « vinrent du palais impérial pour l'arracher de vive force « à l'asile inviolable du sanctuaire de Jésus-Christ, il cou-

« rut tout tremblant aux vases sacrés. Il avait sur le « visage la pâleur de la mort ; les frissons de la terreur « agitaient ses membres. Il avait la voix éteinte, la langue « glacée et la parole inarticulée. »

Puis le saint fait appel à tous les sentiments du cœur. Il s'efforce d'amollir ces âmes exaspérées ; il les exhorte, avec l'accent de la charité la plus brûlante, à la compassion chrétienne, à la miséricorde, au pardon. « Mais vous « direz peut-être, ajoute-t-il, que par ses lois barbares il « s'est fermé les portes de cet asile. Hélas ! ne voyez-vous « pas qu'il s'est frappé lui-même par le coup qu'il a pré- « tendu porter ? Lui-même il s'est fait le premier violateur « de ses décrets impies. Il vient ainsi protester à la face « du ciel contre sa propre cruauté. Que son malheur est « pour nous tous une terrible leçon des vicissitudes de la « vie ! Et que l'autel sacré nous apparaît majestueux et « formidable, aujourd'hui qu'il retient et protège ce lion « enchaîné ! N'est-il pas pour nous, à cette heure, l'image « du conquérant victorieux qui foule aux pieds les bar- « bares vaincus, et qui les tient enchaînés à son char de « triomphe ? »

Saint Chrysostome sentit qu'il s'était rendu maître de cette multitude, naguère livrée à toute sa fureur. Les têtes s'inclinaient, les cœurs étaient émus, les larmes coulaient, et la colère du peuple était vaincue. Dès cet instant, Eutrope était sauvé.

« Ai-je calmé votre indignation ? s'écrie alors le saint « évêque. Ai-je éteint le feu de votre colère ? Ai-je pu « bannir de vos âmes les mouvements implacables de la « vengeance et de l'inhumanité ? Vos cœurs sont-ils chan- « gés ? Ai-je pu les transformer par le sentiment divin de « la compassion et de la miséricorde ? Oui, je le vois ; j'en « ai pour témoins vos visages et vos larmes. Allons donc « tous nous jeter aux pieds de l'empereur ; ou plutôt sup- « plions la miséricorde divine d'adoucir la sévérité de ses « menaces et d'incliner son cœur au pardon, afin qu'il

« cède au doux sentiment de la mansuétude, et que, malgré les clameurs et les cris de vengeance, il accorde la « grâce à nos sollicitations.

« Déjà son âme est attendrie. Il sait que son ministre « fugitif s'est réfugié dans le sanctuaire de Jésus-Christ. « Toute sa cour a fait appel à son indignation. Elle a réclamé le coupable pour l'égorger comme une victime « dévouée à l'anathème. A ces cris féroces, l'empereur n'a « pu contenir ses sentiments paternels de compassion. Il « leur a répondu par des larmes. Il leur a dit que le criminel est aux pieds de la table sacrée ; et l'émotion de « son âme a calmé leur fureur.

« Eh bien, serions-nous plus implacables que l'auguste « chef de l'empire? L'empereur pardonne, bien qu'il soit « le premier offensé. Sa justice se tait, son indignation « s'apaise, et vous, vous résisteriez encore! Ah! si vous « agitez encore contre lui le glaive acéré de votre haine, « comment oserez-vous solliciter auprès de Dieu le pardon « de vos propres infidélités? Savez-vous ce qui se passe « dans le cœur de cet homme, contre lequel vous appelez « toute la rigueur de la justice? de cet homme sous les « yeux duquel vous étalez sans pitié les livrées de l'infamie et l'appareil horrible de la mort! Le savez-vous? « Dieu vous l'a-t-il fait connaître? Ah! peut-être à cette « heure est-il un saint digne de toute l'amitié du ciel? « Prosternons-nous donc et prions tous, pour conjurer la « clémence divine de le sauver du supplice et de lui donner, dans ce monde, le temps de recevoir le sacrement « de la régénération et d'expier ses crimes. »

Ce discours arracha des larmes à tout ce peuple, que la fureur avait rassemblé dans la nef de l'église. Tous les cœurs étaient attendris; mais la victoire n'était pas complète : le saint avait encore à livrer un plus terrible combat.

Les soldats de l'empereur et de Gaïnas viennent encore forcer les portes de l'église. On tire les épées, et l'on fait

entendre contre saint Chrysostome des imprécations horribles et des menaces de mort. Mais le saint, qui défendait la vie d'un infidèle et d'un persécuteur de l'Église, n'hésite pas un instant : il va leur opposer sa poitrine. Ici la puissance, l'autorité s'effacent, la force brutale elle-même s'incline devant la majesté du représentant de Dieu : les armes tombent devant la poitrine du prêtre, et ces hommes, si forts de leur haine et de la mission de l'empereur, sentent leur résolution s'évanouir et demeurent impuissants. Ils s'arrêtent devant saint Chrysostome, et l'emmènent au palais impérial, défendre de vive voix la cause du coupable. Là de nouveaux efforts, une nouvelle lutte devaient mettre sa constance à l'épreuve. Il veut parler; sa voix est étouffée par des vociférations barbares, des menaces et des malédictions. On lui fait un crime de son zèle, de son discours et de sa persistance. Rien ne l'ébranle; il demeure inflexible. Il maintient intacte l'inviolabilité du lieu saint; il leur expose que la force morale de l'Église, fondée sur la pierre est chose invincible. Il leur déclare qu'elle demeurera toujours inaccessible à tout effort humain. « L'É-« glise de Jésus-Christ, leur dit-il, ce n'est ni cet espace, « ni ces toits, ni ces murailles. L'Église est tout entière « dans sa morale et dans ses lois. La sécurité de son asile « ne repose ni dans la solidité de ses portes, ni dans la « grandeur et la force de ses bâtiments; elle est tout en-« tière sous la garantie du respect de Dieu, de la religion « et de la sainteté de ses ministres. »

Ces paroles tombaient comme des oracles du ciel et pénétraient jusqu'au fond des cœurs. Que peut faire alors l'empereur en présence de la vengeance du peuple, de l'armée qui veut frapper, et de la miséricorde du prêtre qui réclame, supplie et pardonne? Il ne peut que céder et laisser la religion triompher de la vengeance; il ne peut que laisser au ministre de la clémence le soin d'assurer à son ennemi vaincu le bienfait du pardon. Il se laisse donc fléchir, et saint Chrysostome, assuré de ce succès, quitte

avec bonheur le palais impérial, comme autrefois Flavien après sa victoire sur la colère de Théodose. Il va porter au peuple ameuté des paroles de paix, et court annoncer au ministre infortuné qu'il vient d'échapper au supplice.

Mais Eutrope devait donner au monde une preuve frappante que la divine Providence n'abandonne jamais la destinée de l'homme aux chances aveugles du hasard. Il fallait sans doute une grande expiation à ses crimes, car lorsque la justice humaine était désarmée, celle de Dieu poursuivait l'accomplissement de ses desseins.

Assuré de la protection du lieu saint, Eutrope n'eût pas dû sitôt quitter son asile ; mais il crut le temps opportun pour s'échapper de Constantinople. Il sort de l'église, l'infortuné ! Mais à peine est-il sorti qu'il est surpris, condamné, frappé d'une sentence d'exil et relégué dans l'île de Chypre. Il a perdu tous ses biens, tous ses honneurs, et son nom même est effacé du tableau des consuls. Monument éternel de honte pour sa mémoire, car sa place vide dans les fastes consulaires, en laissant Théodose seul, vient attester à la postérité que le consulat fut souillé par un grand crime.

C'était un grand triomphe pour Gaïnas; mais le barbare n'était point encore satisfait de tant d'humiliations. Son rival était abattu sans doute, mais il respirait encore : sa haine réclamait quelque chose de plus. Il le rappelle de Chypre par l'entremise de l'empereur, et lui fait trancher la tête.

Ainsi disparaît cet homme dangereux, qui fut pendant quatre années le maître et la terreur de l'Orient. Alors ses victimes lèvent la tête ; mais ce n'est qu'en le maudissant qu'elles viennent prendre dans la capitale leur part d'air et de soleil. L'une d'entre elles, le poëte Claudien, désormais à l'abri de tout danger, élève aussi la voix, mais d'une manière indigne de sa renommée : il ne prend la plume que pour flétrir le tyran et pour insulter à son malheur, par deux livres de satires et d'outrages.

Ainsi fut frappée de stérilité la victoire de saint Chrysostome. Il se fût estimé néanmoins encore heureux s'il eût pu jouir de la consolation que lui préparait son zèle, celle de voir Eutrope aspirer à la régénération du baptême et mourir en chrétien.

Mais Dieu semble quelquefois abandonner ses amis aux angoisses de la désolation et de la douleur, et c'est ainsi qu'il les enchaîne à sa propre destinée, par leur participation à l'amertume de son calice. Le saint évêque de Constantinople allait avoir une belle et large part dans cet héritage du Calvaire. Il allait voir l'héroïsme de sa charité travesti par la haine, et, tout en poursuivant avec un dévouement sans exemple le cours de ses travaux apostoliques. il voyait déjà s'entasser au-dessus de sa tête les nuages d'une tempête, qui, plus tard, devait fondre sur lui.

A cette époque de mœurs semi-barbares, on peut se demander pourquoi les deux rivaux, Eutrope et Gaïnas, n'ont pas eu recours aux chances d'un combat singulier, pour terminer leur querelle. C'est que, sans doute, la conscience humaine, éclairée par la vive lumière du christianisme naissant, ne s'était pas encore ravalée jusqu'à faire descendre l'honneur au niveau de la vengeance personnelle et de l'assassinat. L'invasion de la barbarie n'était pas encore complète. Elle n'était pas assez puissante pour étouffer à la fois dans les cœurs le sentiment de la charité chrétienne, la dignité du caractère de l'homme, le respect de soi-même, la justice et la raison.

Le duel, chose remarquable, est le triomphe de l'impétuosité, de la passion brutale sur la lumière et l'empire de la raison humaine. Que peut-on imaginer, en effet, de plus brutalement insensé? Un ami vous insulte : vous faites appel à la vengeance; à son insulte il ajoute un coup d'épée, et l'honneur est satisfait! Mais quel honneur que celui de tremper ainsi ses mains dans le sang d'un homme, et souvent d'un ami? Au sein des hordes barbares qui peuplent les forêts et les déserts du

nouveau monde, de tels crimes peuvent être réputés des traits de force, d'audace, ou des preuves d'aptitude à la guerre ; mais un honneur : jamais. Jamais, surtout au sein d'une société chrétienne et civilisée. Mais vous tenez à vous faire vous-même l'exécuteur de vos arrêts de vengeance! Sauvez-vous donc alors au milieu des sociétés sauvages qui ne savent offrir à l'honneur, à la vie de l'homme, aucun abri contre l'insulte et la haine.

Le duelliste ne peut apparaître aux yeux de l'ordre social que sous l'aspect rebutant qui caractérise le meurtrier, car, dans la perpétration de son œuvre de vengeance, il ne le cède en rien à l'assassin. En quoi serait-il moins coupable? L'un vous dit : la bourse ou la vie! L'autre : ta vie ou la mienne, ton sang ou le mien ! L'un, toujours prêt, se cache pour attendre ; l'autre se cache pour se préparer. La victime du premier devait se tenir sur ses gardes et se munir pour la défense ; la victime du second, après la provocation, n'a jamais le temps de se tenir prête. L'assassin nocturne ou public a le courage d'exposer deux fois sa tête : d'abord à la colère de son adversaire, puis à la vindicte des lois ; le duelliste prend toutes les mesures possibles pour ne pas exposer ses jours dans le combat ; puis il se met encore à l'abri des rigueurs de la justice, sous le masque de l'honneur. Le premier n'a pour mobile que le besoin ou l'amour de l'argent, le second n'obéit qu'aux mouvements désordonnés de la jalousie, de la haine ou de la vengeance.

Le duelliste combine ses moyens, se prépare à la longue et saisit le moment opportun. « J'attends mon grade de lieutenant, disait un jeune homme, pour me couper la gorge avec M... » Est-ce donc assez du masque de l'honneur pour couvrir un tel sentiment de démence?

Parmi ces hommes à préjugés barbares et qui se piquent d'honorabilité, combien de cœurs aveuglés par le ressentiment et la haine, et combien de mains souillées de sang ! Le nom seul du bourreau imprime un sentiment de répulsion et d'horreur ; eh bien ! placez en face de lui le duelliste, et faites le parallèle. Vous ne refuserez pas au bourreau la qualité d'honnête homme ; mais, après cela, dans quelle catégorie placerez-vous le second ?

Mais, dira-t-on, souffrir une insulte, sans la venger, c'est une tache ; une tache ! pour qui? pour un barbare? peut-être. Mais pour un homme civilisé, non : c'est de la grandeur d'âme. Et

pour un chrétien, le pardon d'une insulte et d'un outrage, c'est le mérite de la vertu. Dieu même demande plus encore d'une âme haut placée : il demande d'elle de l'amour pour son ennemi. C'est de l'héroïsme, sans doute, mais cet héroïsme n'est lui-même que de la charité!

Il faut une perturbation bien monstrueuse dans la conscience et dans la raison, pour voir une tache, une humiliation dans l'accomplissement du plus sublime des devoirs de l'homme. Mais il est au monde une tache réelle, une tache à jamais ineffaçable au front, au cœur, à la mémoire d'un homme : c'est la tache de sang.

Il y a bien plus : la mémoire et la conscience du duelliste établissent dans sa poitrine et dans son cœur toutes les conditions d'un enfer vivant, où retentissent jusque dans l'éternité ces paroles vengeresses : Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère Abel? Son sang a crié vers moi!

CHAPITRE XI

Conséquences de la disparition d'Eutrope. — Tentative des ariens.
Saint Chrysostome s'occupe des Églises de Thrace,
de Pont, des provinces d'Asie et de Scythie, de Palestine, etc.
Révolte de Gaïnas.
Intervention de saint Chrysostome — Chute et fin de Gaïnas.

Par son discours sur Eutrope, saint Chrysostome avait triomphé de l'exaspération du peuple et désarmé la vengeance des grands, de l'empereur et de l'impératrice Eudoxie. La loi sur les asiles avait suivi la destinée de son auteur; elle était effacée et ne comptait plus parmi les lois de l'empire. Un nouvel éclat en rejaillit sur l'Église et sembla féconder ses éléments de prospérité; car au milieu de cet ouragan terrible, Dieu semblait avoir parlé par la bouche de l'évêque, et poursuivi lui-même l'accomplissement de ses desseins de miséricorde et de justice. Le peuple se sentait soulagé par cette intervention visible du Ciel. Désormais, à l'appel du saint pasteur, il courait avec joie aux exercices de la nuit, au chant des psaumes, à la célébration des saints mystères. Le cœur de ce peuple, à l'exemple des cœurs de David et de Jonathas, était collé, dans une affection sainte, au cœur de son évêque, et son âme vivait du sentiment et de la vie que l'âme de l'évêque lui communiquait.

Mais il n'en était pas ainsi des grands, des hommes du pouvoir et des fauteurs de l'hérésie. Ils avaient apprécié l'étendue de son dévouement à l'Église et l'héroïsme de

son amour pour le peuple. Ils avaient admiré, dans son indépendance, l'autorité sublime d'un apôtre et d'un saint, mais d'un saint qui saurait flétrir leurs erreurs et stigmatiser leurs vices. Plus ces hommes passionnés, engraissés des faveurs de la terre, se sentaient éblouis du pur éclat de la sainteté de saint Chrysostome, plus ils s'obstinaient à ne voir en lui que l'irréconciliable ennemi de leurs faiblesses et l'inflexible censeur de leurs passions. Ils ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper à sa vue un double sentiment d'amour et de crainte. Ils ne pouvaient en effet s'empêcher d'aimer le père affectueux et le modèle accompli de toutes les vertus ; mais ils se sentaient frappés d'une impression irrésistible de terreur à la vue du pasteur incorruptible, qui ne se résoudrait jamais, en présence de leurs débordements, à déshonorer son caractère par la solidarité du silence.

Aussi mirent-ils tout en œuvre pour terrasser cet adversaire de leurs désordres. Ils s'attachèrent à le bannir du cœur du peuple, dont il s'était fait un asile, un inexpugnable rempart. Dans cette guerre infernale, on alla fouiller dans toutes les passions, dans tous les mauvais mouvements du cœur, pour se forger des armes. Rien ne fut épargné ; le mettre en suspicion auprès de l'impératrice, qui régnait alors sur l'esprit de l'empereur et par lui gouvernait l'empire, travestir tous ses discours, donner à tous ses procédés des motifs odieux, transformer en cruauté les plus beaux élans de son zèle, noircir tous ses sentiments, donner à sa fermeté les couleurs de la haine, telles furent peut-être les moins criminelles de leurs tentatives d'extermination contre le saint évêque. L'orage grondait au-dessus de sa tête ; mais son heure n'était pas encore venue ; les instruments du martyre seulement se préparaient.

Saint Chrysostome assistait chaque jour à toutes ces manœuvres de proscription et de mort que l'enfer dirigeait ; mais il n'en marchait pas moins avec confiance à

l'accomplissement de ses devoirs de pasteur et d'apôtre, sans s'inquiéter aucunement des mauvaises passions qui pouvaient venir se heurter contre les mouvements de sa charité.

L'hérésie alors le préoccupait tout entier. Les ariens, bannis par l'empereur Théodose des églises de Constantinople, se réunissaient en foule dans les faubourgs, non loin des murailles de la ville, dont ils semblaient assiéger les portes. Les jours du sabbat et du dimanche, que les chrétiens consacraient chaque semaine au culte de Dieu, la foule des fidèles remplissait les églises pour entendre la parole divine et participer aux saints mystères; les ariens alors s'attroupaient à la faveur des ténèbres de la nuit, sous les péristyles dont les empereurs avaient orné les portes de Constantinople. Là, partagés en groupes divers, ils chantaient alternativement, en chœurs séparés, des hymnes composées en faveur de l'hérésie d'Arius. Ces chants occupaient toutes les heures de la nuit et ne se terminaient qu'à l'aurore. Alors ils quittaient les portes de la ville, marchaient en rangs serrés, et continuaient leurs chants jusqu'aux lieux où se tenaient leurs conventicules. Toutes ces hymnes étaient dirigées contre la foi des chrétiens et contre ceux qui tenaient à la consubstantialité du Verbe. Tous les sectateurs des aberrations ariennes ne cessaient de lancer contre les croyances chrétiennes des propos outrageants. Par ces insultes, ils s'excitaient eux-mêmes à la haine. Ils poussaient des vociférations au milieu des rues de Constantinople : « Où sont-ils, s'écriaient-« ils avec dédain, ceux qui nous affirment que trois puis-« sances n'en sont qu'une? » Les catholiques ne pouvaient entendre ces cris injurieux sans manifester un sentiment énergique d'indignation, et la fermentation générale commençait à devenir menaçante.

De son côté saint Chrysostome sentait sa sollicitude s'alarmer à la vue de ces scandales. Il craignit que tous ces chants sacriléges et ces démonstrations bruyantes ne fus-

sent de nature à battre en brèche la foi des âmes simples, qui formaient la portion la moins éclairée du peuple. Il résolut de porter un remède au mal. Il voulut paralyser l'influence corruptrice des réunions hérétiques, par des réunions semblables en faveur de la foi catholique. Il choisit, dans la partie la plus saine de son troupeau, des âmes ferventes, pour passer les nuits dans les temples à chanter en l'honneur de la divinité de Jésus-Christ des hymnes, des psaumes et des cantiques. Ainsi les sectateurs d'Arius n'eurent plus à se prévaloir de leur prétendue ferveur, et ce moyen de prosélytisme, qui n'était pas exempt d'une certaine nuance d'hypocrisie, fut ainsi frappé tout à coup d'une complète stérilité.

La splendeur et la dignité des réunions catholiques effacèrent complétement la pompe factice de leurs assemblées, lesquelles, malgré leurs chants passionnés, ne laissaient pas que d'avoir, même à leurs propres yeux, une teinte lugubre, qui produisait une sorte de serrement de cœur. Tant il est vrai que l'erreur ne peut pas plus revêtir l'éclat splendide de la vérité, que le crime ne saurait conquérir la paix et le bonheur d'une vertu sans tache.

L'impératrice Eudoxie voulut rendre dans cette circonstance, à la ferveur catholique, un hommage digne de son haut rang et peut-être de son orgueil. Elle fit don à l'église d'un grand nombre de croix d'argent d'un travail précieux, et destinées à recevoir les lumières à la lueur desquelles se célébraient les offices et les chants de la nuit.

Cette institution de saint Chrysostome n'avait, aux yeux de la censure la plus sévère, absolument rien qui fût répréhensible. Le chant alternatif des psaumes faisait partie des plus anciennes et des plus saintes traditions de l'Église chrétienne. Saint Ignace en était l'auteur. Ce saint évêque, second successeur de saint Pierre sur le siége d'Antioche, avait vu, dans un songe, les anges du ciel se renvoyer d'un chœur à l'autre les louanges de la Trinité, principal attribut de l'essence divine. Immédiatement il avait éta-

bli dans son Église cette même forme de chants et de prières, qui représentait sur la terre l'image parfaite du cantique éternel des esprits bienheureux. Les ariens ne doutaient nullement de la sainteté de ces usages, puisqu'ils en avaient fait le but de leurs réunions nocturnes et la base principale de leurs moyens de propagande.

Mais toujours le crime donne la main au crime. Ces hommes, découverts et frappés sous leur masque hypocrite de piété, ne virent point sans colère leurs manœuvres éventées et leurs agents les plus actifs réduits à des efforts impuissants. Ce moyen anéanti, leur colère leur en suggéra d'autres non moins coupables : ils se jetèrent dans la voie du trouble et de la sédition.

Une nuit, ils s'assemblent en nombre considérable ; ils délibèrent, s'animent mutuellement à la vengeance, et prennent la résolution de se précipiter sur les réunions catholiques. Aveuglés par le prestige trompeur de la supériorité d'influence, dont ils avaient longtemps abusé sur la population de Constantinople, ils regardaient avec un profond mépris les défenseurs de la consubstantialité du Verbe. Ils brûlaient du désir d'en venir aux mains avec eux, dans la pensée de leur faire subir une humiliation et peut-être de les anéantir ; se réservant bien de crier à la persécution s'il leur arrivait, contre leur attente, d'éprouver un échec dans leurs tentatives criminelles, ou d'attribuer au Ciel leur victoire si le succès venait couronner leurs efforts.

Triste rôle réservé dans tous les siècles aux sectateurs du mensonge ! La perturbation, la révolte, le fer et le feu, furent toujours les arguments les plus logiques de l'erreur. Les aberrations religieuses ou politiques ont toujours eu des conséquences déplorables ; l'hérésie d'Arius en présente surtout une triste démonstration.

Une fois leur dessein arrêté, les ariens prennent leurs mesures. Pendant que le peuple de Constantinople s'abandonne paisiblement au sommeil, pendant que la nuit

couvre de son obscurité comme d'un voile leurs machinations odieuses, les perturbateurs, heureux de la complicité des ténèbres, quittent subitement leurs chants nocturnes et se précipitent sur les assemblées catholiques. Étrange égarement de ces esprits dévoyés ! ils associent dans le service religieux d'une même nuit, le chant des miséricordes divines au massacre de leurs frères. Dans cette attaque fratricide, provoquée par la haine et conduite par la trahison, le peuple compta plusieurs innocentes victimes. L'eunuque même de l'impératrice, Brison, dont la mission avait pour but de protéger les réunions catholiques, fut atteint au front par une pierre, et reçut un coup violent qui mit ses jours en danger.

Le clergé, la cour et toute la population de Constantinople, s'émurent de douleur et d'indignation contre cet attentat. L'impératrice Eudoxie se crut personnellement atteinte dans la personne de Brison, et l'empereur résolut de mettre fin à ces éléments perpétuels de désordre. Il interdit aux ariens leurs réunions publiques, et désormais l'hérésie n'osa plus troubler la paix de la capitale par ses vociférations, ses tentatives de vengeance et ses cris de mort.

Ces mesures, impérieusement réclamées dans l'intérêt de la sécurité publique, furent représentées comme une persécution cruelle. On essaya de les flétrir comme un attentat à la liberté du mal.

« Quant aux catholiques, les agressions dont ils étaient
« l'objet n'étaient point de nature à refroidir leur ardeur,
« et l'usage d'alterner en deux chœurs dans leurs assem-
« blées le chant des hymnes et des psaumes, a persévéré
« jusqu'à nos jours. Leur saint évêque alimentait sans
« cesse la ferveur dont leur âme était embrasée. Par ces
« institutions aussi bien que par ses discours, il s'atta-
« chait de plus en plus le cœur du peuple ; mais le mécon-
« tentement faisait des ravages parmi les grands et jusque
« dans les rangs du clergé. La liberté de son langage et

« l'indépendance de son autorité ne faisaient que semer et « féconder des germes d'irritation et de haine. Tel est le « sort réservé de tout temps aux apôtres du christianisme ; « telle est la destinée que la conjuration des vices a faite « au saint, sous les auspices et par une inspiration de « l'enfer. C'est que, vigilant pasteur, il est tout attentif à « la garde de son bercail. Il n'est pas une passion qu'il ne « flétrisse, pas un vice qu'il ne stigmatise, pas un abus « qu'il n'efface. Tous ces cœurs, égarés par l'orgueil et « l'opulence, dégradés par les plaisirs, avilis par l'impiété, « vautrés et perdus dans l'immondice de leurs sales vo-« luptés, ne peuvent tolérer son influence. Ils ne peuvent « entendre qu'avec un amer regret sa parole irrésistible, « qui leur rappelle la noblesse de leur destinée et les « saintes obligations de la vertu.

Le cœur de saint Paul, dit le saint docteur, était grand comme le monde entier. Aussi ce cœur fut-il toujours son modèle ; il en avait sans cesse l'éloge sur les lèvres, et les travaux sous les yeux. Son zèle comme celui de l'apôtre des Gentils, franchissait souvent les limites de son vaste diocèse ; il se trouvait à l'étroit dans son église, et son expansion réclamait un plus vaste horizon. De la capitale, comme d'une colline, son regard planait sur les églises de la Thrace, de la Phrygie et de toute la province d'Asie. La Thrace, divisée en six Églises, renfermait tous les abus qu'il avait rencontrés à Constantinople. Ses six évêques luttaient plus ou moins contre le torrent envahisseur. Ils se tenaient toujours sur la brèche ; mais ils étaient souvent débordés par la licence et l'hérésie. Ils ne trouvaient ni dans l'ascendant de leur caractère, ni peut-être aussi dans la sainteté de leur vie assez d'autorité pour arrêter les menées de l'arianisme, et faire rétrograder l'insubordination des clercs sur la pente du précipice.

Saint Chrysostome vient à leur secours. Il suit avec un plein succès la marche progressive déjà mise en usage dans son propre clergé : conseils, persuasion, ordres, me-

naces, rigueur, il met tout en œuvre, il a recours à tous les moyens autorisés par l'Évangile. Il fait au vice, au relâchement, une guerre d'extermination; et Dieu daigne bénir encore ce nouvel élan de son zèle. Les clercs acceptent sans murmure le joug de la discipline jusqu'alors laissé dans le mépris; on voit s'effacer de plus en plus l'hérésie honteuse et confondue; et les évêques de cette belle province reprennent tout leur ascendant sur leurs troupeaux, qui se dépouillent de leurs traditions de superstitions et de licence, pour embrasser les devoirs de la vertu chrétienne et progresser dans la ferveur,

Les églises de Thrace réformées, saint Chrysostome tourna ses regards vers l'Asie dont les fidèles et les pasteurs réclamaient son intervention. Là, l'erreur avait fait d'horribles ravages; onze Églises, onze évêques voyaient avec douleur la religion tomber en décadence, et l'impiété relever la tête avec orgueil. La ferveur avait en partie disparu de ces Églises abandonnées. Elles ne se recrutaient plus que d'âmes indifférentes. La multitude conservait toujours sa tradition et remplissait toujours les basiliques; mais de vrais fidèles, on n'en comptait presque plus. La foi même menaçait ruine. Parmi les clercs, les saintes lois de la discipline ecclésiastique tombaient en désuétude, et s'effaçaient rapidement sous l'influence corruptrice et mortelle des passions sensuelles et des abus.

Averti de cette douloureuse situation, le pasteur infatigable mesure d'un seul regard l'étendue et la profondeur de la plaie. Il sent qu'il faut couper sans miséricorde les membres ulcérés, gangrenés et flétris de ce grand corps qui se décrépite. Il corrige, il destitue, il réforme; et, par une activité sans exemple, il rétablit en peu de temps dans ces provinces désespérées, la force morale dans les clercs, et parmi les fidèles, la foi, la discipline et la ferveur. Ce fut le triomphe de la grâce divine.

De la province d'Asie, sa sollicitude est appelée dans celle de Pont, gouvernée aussi par onze évêques. Là,

le même relâchement, les mêmes abus, réclament les mêmes mesures, les mêmes réformes et la même vigueur. Il proscrit les plaisirs dangereux, le luxe et la licence ; il rappelle les clercs à la sainteté de leur vocation, et dote ces Églises de sages règlements, qui garantissent leur persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes.

Il s'était à peine écoulé deux années, depuis que saint Chrysostome occupait le siége de Constantinople, et déjà les trente-trois provinces de son immense patriarcat étaient rentrées sous la loi de la doctrine évangélique. Mais le disciple et l'émule de saint Paul avait le cœur plus grand que ses trois vastes diocèses.

Il apprend que la Palestine, le berceau de l'Église de Jésus-Christ, est ravagée par un fléau plus dévastateur que la peste et la guerre. Elle était devenue le dernier repaire des horribles mystères du culte païen. L'ame, le cœur, les institutions, les mœurs, tout se corrode et s'avilit dans l'horreur de cette dégradation intellectuelle et morale de tout un peuple. Ces esprits égarés retombaient dans la fange de leurs superstitions d'autrefois ; ils se vautraient, avec une sorte d'aveugle fureur, dans les aberrations immondes des cérémonies païennes. Dans les monstrueux mystères de Majuma, les femmes devaient se dépouiller du voile inviolable de la pudeur, et répudier le caractère de dignité que commande la nature, pour affecter en public les nudités de la bête.

Saint Porphyre, évêque de Gaza, se sentait trop faible contre l'invasion de cette corruption des esprits et des cœurs. Il envoya son diacre Marc, auprès du saint patriarche de Constantinople, pour réclamer par son entremise la protection du chef de l'Empire ; car il n'avait point d'autre digue assez puissante que l'on pût opposer à la violence du torrent. Saint Chrysostome reçoit avec effusion de cœur l'envoyé de Porphyre. Au récit qu'il entend des malheurs de la Judée, il se sent l'âme brisée de douleur. Il réunit les moines et les solitaires ; il fait appel à

tous ceux qu'il trouve embrasés du feu sacré pour la maison de Dieu. Dans son amertume, il leur expose, avec l'accent d'un apôtre, la situation déplorable de ces populations en délire. Il excite leur enthousiasme, enflamme leur dévouement; il les dispose à tout tenter pour la régénération de leurs frères. Il n'eut point de peine à les déterminer à se dévouer, pour la moralisation de ces peuples égarés; car il ne faisait que répondre à leur propre désir. Il leur confie donc cette mission si belle; il leur remet dans les mains un exemplaire des rescrits de l'empereur, adressés au préfet du prétoire d'Orient, pour la destruction graduelle des temples des idoles. Puis il les envoie avec Marc, consoler, aider, et secourir le pieux évêque de Gaza.

Mais les officiers de l'empereur, chargés de prêter leur coopération aux envoyés de saint Chrysostome, ne furent point insensibles à l'attrait maudit des sesterces de l'idolâtrie. Arrivés en Palestine, ils se laissent corrompre, et tout est remis en question.

Saint Porphyre alors se décide à partir lui-même pour Constantinople. Il entraîne Jean, évêque de Jérusalem; il emmène avec lui son diacre, Marc, le fidèle compagnon de ses travaux et de ses peines. Ils vont ensemble faire un nouvel effort, pour obtenir la protection de l'empereur; ils vont aussi se jeter dans les bras de saint Chrysostome. Le saint reconnaît le diacre Marc; il reçoit les pèlerins avec effusion, comme on reçoit des frères. Puis il les recommande et confie leur requête à l'eunuque Amantius. Amantius était un grand serviteur de Dieu; c'était le chrétien fidèle. Saint Chrysostome l'honorait de son affection particulière, et l'impératrice l'entourait des hommages d'une filiale vénération.

Par Amantius, Marc et Porphyre ont accès au pied du trône. Ils consolent l'impératrice et lui promettent la naissance d'un fils; puis ils se retirent chargés des faveurs d'Arcadius et d'Eudoxie. De son côté, saint Chry-

sostome leur assura le plus énergique concours. Il s'agit du salut des âmes ; rien ne lui coûte pour prêter une coopération efficace au saint évêque de Gaza.

Mais il ne veut point faire appel à la charité de l'empereur, pour les frais de cette mission dispendieuse. De saintes femmes, d'un dévouement à toute épreuve, et fermes dans leur foi, se mettent, sur son invitation, à parcourir la Phénicie dans tous les sens. Elles répandent partout leurs largesses, et suffisent aux dépenses des agents de l'évêque et du patriarche. Saint Chrysostome leur avait fait comprendre tout le mérite et toute l'importance d'une telle générosité. Leur coopération matérielle devait, en effet, leur donner, dans cette mission, une part glorieuse ; elles devenaient les coadjutrices des apôtres de Jésus-Christ dans l'œuvre de moralisation de ces peuples égarés. Ainsi furent anéanties, dans la Palestine, les dernières traces de la prostitution et de ces fêtes révoltantes. La destruction complète du temple de Marnas, des bois sacrés et des autres repaires de l'idolâtrie, ne laissa plus aucun vestige des infâmes superstitions du culte païen.

Cette sollicitude pour les Églises lointaines, n'absorbait point tout le zèle et toutes les pensées du saint évêque ; il s'occupait aussi sans cesse, avec énergie et persévérance, de la conversion des églises soumises à sa juridiction. Dans la province septentrionale du patriarcat de Constantinople existait une race remuante et guerrière, toujours combattant et toujours indomptée, les Scythes. Ces peuples qu'avaient vainement attaqués Sémiramis, Cyrus, Alexandre et Darius, se formaient en hordes menaçantes, attendaient l'occasion, et se tenaient toujours prêts à fondre sur l'Empire. Le regard fixé sur leur proie et sans cesse l'arme au poing, ils étaient pour les Romains une menace permanente. C'était une épée de Damoclès suspendue depuis des siècles sur les nations civilisées de l'Asie et du continent européen.

Les Scythes avaient néanmoins commencé depuis quel-

que temps à s'incliner sous le joug civilisateur de l'Évangile. Mais ils semblaient ne pouvoir pas s'empêcher de se laisser aller à leur penchant naturel pour l'insubordination, et les menées clandestines des partisans d'Arius les avaient facilement entraînés dans l'arianisme.

Saint Chrysostome les vit avec douleur engagés et retenus dans les piéges de l'hérésie. Il résolut de leur jeter à son tour le filet du pêcheur. Il leur envoie donc un nombre considérable de prêtres, de diacres et de lecteurs, parlant leur langage. Il assigne à ces prêtres une église qui devient le centre de leurs travaux et le siége de leur apostolat. Il parvient ainsi, par les efforts de ces hommes de zèle et d'abnégation, à ramener un grand nombre d'âmes dans le giron de l'Église. L'hérésie alors s'agite et crie; elle se sent frappée au cœur. Mais ces clameurs n'étaient point de nature à paralyser l'activité du saint évêque. Il va souvent lui-même ranimer par sa présence l'ardeur des missionnaires et la foi des nouveaux convertis. Il leur parle par l'entremise d'un interprète habile; il leur adresse des discours pleins d'éloquence et de chaleur; enfin, il leur laisse des prédidateurs pour entretenir le feu sacré qu'il a fait pénétrer dans leurs âmes. C'est ainsi que partout, à Constantinople comme dans les régions du nord, il ramène dans la voie de la vérité tous les membres égarés de ces grandes familles barbares, dont les tentes couvrent la Sarmatie, de l'Ister au Borystène et jusqu'au delà des palus méotides.

« Pendant que le saint s'occupe avec succès de la con-
« version des Scythes, il apprend que d'autres tribus
« nomades, qui promènent leurs tentes dans la partie sep-
« tentrionale de la vallée du Danube, se montrent altérées
« des vérités du salut. Dans ces régions désolées, il ne se
« rencontrait pas une âme qui pût apaiser leur soif par
« les eaux salutaires de la doctrine. Il cherche donc im-
« médiatement parmi ses prêtres des hommes de dévoue-
« ment et d'abnégation, des cœurs mûrs pour le sacrifice,

« et prêts à marcher jusqu'à la mort sur les traces des « apôtres. Il les envoie porter la bonne nouvelle de l'É- « vangile à ces peuples errants qui les appellent. Moi- « même, dit un de ces hommes que les chrétiens écoutent « toujours comme une des voix de l'Église, moi-même « j'ai lu les lettres pressantes que le grand évêque adres- « sait à Léonce, évêque d'Ancyre, pour lui faire connaître « les dispositions des Scythes, pour lui demander des prê- « tres puissants en paroles et des ouvriers de la doctrine, « afin de provoquer la conversion de ces peuples et de les « engager pour toujours dans le vrai chemin du ciel. »

C'était un spectacle digne d'admiration, que ce travail incessant de l'Église, luttant sans fin contre la barbarie qui s'était abattue des régions du nord, arrachant l'une après l'autre du sol chrétien les racines séculaires de la corruption païenne ; enfin terrassant par le seul empire de la grâce et de la raison toutes les têtes, sans cesse renaissantes de l'hydre presque indestructible de l'erreur. C'est Simon, c'est Manès, ce sont les novateurs Valentin, Marcion, Arius, rejetons gangrenés de cette souche maudite, qui s'élèvent l'un après l'autre, n'ayant entre eux aucun ensemble de vues, aucune communauté de sentiments, aucun lien d'affection réciproque. Mais ils viennent ensemble offrir, au nom de leur raison individuelle, un caractère commun, celui d'ennemis de la vérité chrétienne. Ils apparaissent unis par ce lien unique de solidarité, qui les enchaîne au char impuissant du paganisme, à l'heure de son agonie, dans laquelle il succombe et s'éteint.

Pendant que saint Chrysostome cherchait à dissiper le nuage de ténèbres dont les sectateurs d'Arius avaient tenté d'envelopper la nation des Scythes, un autre fléau, non moins terrible, menaçait une autre partie de son troupeau. La doctrine de Marcion avait pris pied dans la province de l'Euphrate. A cette nouvelle, le saint patriarche écrit à l'évêque de l'Église de Cyr que menace l'hérésie. Il le conjure de bannir ou d'étouffer au plus tôt

l'erreur qui fait invasion dans son bercail; et, pour lui venir en aide, il fait porter, par des mains sûres, les édits des empereurs en faveur de l'Église.

Ainsi le saint pasteur veillait à tout comme une sentinelle vigilante; il combattait partout comme un digne athlète de Jésus-Christ. Aussi bien aux extrémités des provinces les plus reculées que dans la capitale de l'Empire, les hérétiques ressentaient l'ascendant irrésistible de sa parole, et les troupeaux s'inclinaient sous la puissance paternelle de sa houlette.

Cette puissance du caractère épiscopal que portait si haut l'évêque de Constantinople, ne trouvait pas même à s'arrêter devant les obstacles contre lesquels venaient échouer les efforts mêmes de la puissance impériale. C'est que les limites devant lesquelles, ainsi que les flots de la mer, viennent se briser les pouvoirs humains, ne sauraient être des barrières pour l'autorité dont le centre est au ciel, et dont la sphère d'action embrasse à la fois l'univers terrestre et le séjour que Dieu réserve à ses amis du ciel.

Saint Chrysostome eut occasion de donner une preuve éclatante de l'indépendance de cette autorité dont Dieu l'avait fait dépositaire. Dans un discours sur les mauvais jours que traversait l'Empire, il s'élève avec douleur contre les fauteurs des désordres et de la perturbation de l'ordre social tout entier. « Dans ces tristes jours, s'écrie-t-
« il avec une liberté vraiment apostolique, l'anarchie com-
« plète de l'autorité, de la conscience et des cœurs règne
« en permanence. Nos regards ne s'arrêtent autour de
« nous que sur des abîmes et des écueils; le sceptre est
« aux suspicions, aux perplexités, à la terreur, aux an-
« goisses... La confiance a fui tous les cœurs; on ne
« compte plus ni sur la foi de son ami, ni sur l'amitié de
« son frère. La charité s'est évanouie; la guerre, la
« guerre sourde, latente, sévit dans l'ombre et règne au
« milieu des larmes timides et du deuil universel. On ne
« rencontre partout que masques empruntés, que dissi-

« mulation, qu'hypocrisie. Vous n'apercevez autour de
« vous que la douce toison de la brebis, couvrant comme
« d'un voile la fureur concentrée du loup ravissant. Oui,
« la vie serait plus en sécurité parmi des ennemis impla-
« cables, qu'au milieu de cœurs hypocrites qui dissimu-
« lent la haine sous le manteau de l'amitié. Ces hommes,
« hier, vous baisaient la main et vous comblaient de leurs
« caresses; aujourd'hui, les masques sont tombés, et vous
« ne vous trouvez plus qu'en face d'ennemis acharnés et
« de vils fauteurs d'infamie. »

Ces paroles retentissaient comme des coups de tonnerre qui dissipaient toutes les illusions et dessillaient tous les yeux. Elles remuaient profondément la population hétérogène de Constantinople La voix du saint docteur était comme une main puissante, qui soulevait les masses de leur stagnation fétide pour les mettre au soleil.

Mais sa force n'était pas seulement dans l'énergie de la pensée qui se transmet par la parole. En lui, l'expression et la parole n'étaient que l'épanchement extérieur du feu divin qui lui brûlait le cœur. Ce feu se révélait dans toutes ses œuvres; de même qu'il s'échappait de sa poitrine dans tous ses discours.

Une circonstance mémorable vint en effet prouver au monde que l'homme de Dieu serait toujours l'homme fort, sachant se tenir à la hauteur de sa mission divine. Dieu semble avoir voulu donner la main à son serviteur, et démontrer que si sa parole est plus puissante que les efforts réunis de l'erreur et du vice, son âme et son cœur sont aussi plus forts que la barbarie, et plus grands que le péril.

Depuis la chute d'Eutrope, un autre tyran s'était assis sur les marches du trône. Le faible Arcadius, vaincu par Gaïnas, n'osait faire exécuter ni ses volontés ni ses lois, et tremblait devant l'arrogance de ce barbare insolent. En religion, Gaïnas était arien; mais il était tout dans l'Empire. Il s'imaginait qu'il ne pouvait exister qu'une seule

loi, dans Constantinople, celle de sa volonté. Mais écoutons plutôt le récit de l'évêque de Cyr, l'historien de ce siècle de calamités et d'espérances :

« L'empire avait alors pour général Gaïnas, Scythe « d'origine. Cet homme, au cœur barbare, avait toute la « morgue et toute l'arrogance d'un tyran. Il avait sous sa « main une nombreuse armée formée des plus braves « soldats de sa nation, et l'empereur l'avait investi du « double commandement de la cavalerie et de l'infanterie « romaines. Il tenait ainsi dans ses mains toutes les forces « de l'Orient. Non-seulement le peuple, l'armée, les géné- « raux et les grands, mais l'empereur lui-même, qui soup- « çonnait ses desseins d'usurpation, et qui le voyait tra- « mer dans l'ombre ses projets criminels, étaient effrayés « de sa puissance. Le barbare élevait la tête au-dessus du « diadème impérial. Il ne pensait pas que l'on pût hésiter « devant ses volontés et ses exigences. Infecté du poison « de l'hérésie d'Arius, il demande à l'empereur, ou plutôt « il exige une des églises de Constantinople pour la célé- « bration de son culte. Arcadius ne pouvait point accé- « der à cette demande ; mais il voyait du danger à la « repousser par un refus formel. Il a recours à la ruse ; il « lui répond qu'il comprend toute l'importance de sa dé- « marche ; mais que la gravité d'une telle mesure le met « dans la nécessité de réclamer l'avis de son conseil. Il « ajoute qu'il lui promet d'user de son influence souve- « raine en faveur de sa requête. »

Effrayant symptôme de décadence que ce rôle secondaire, que cette pusillanimité dans le chef absolu d'un empire ! Arcadius désapprouvait cette prétention qui tendait à l'annulation, à la radiation complète de ses décrets. L'insolence de Gaïnas réclamait une réponse énergique. Elle ne devait être accueillie que par un refus plein de dignité. Mais le barbare était puissant ; l'empereur n'ose lui résister en face. Il préfère le rôle de négociateur, si peu digne de la majesté d'un empereur romain.

« Il mande donc à sa cour saint Chrysostome, cet « homme au cœur divin. Il expose à ses yeux les préten- « tions de Gaïnas, sa puissance sans égale et ses projets « secrets de domination tyrannique. Il le conjure d'aban- « donner une église, pour apaiser la fureur implacable du « barbare, de l'ennemi des hommes et de Dieu. »

« Gardez-vous bien, seigneur, lui répond cette âme « magnanime, de vous engager jamais par une telle pro- « messe. Gardez-vous de disposer des choses saintes, pour « les livrer à la voracité des chiens. Je ne tolérerai jamais « que les réunions augustes, qui dans leurs chants sacrés, « célèbrent par leurs hymnes et leurs louanges le Verbe « éternel de Dieu, soient indignement chassées de ses « temples. Je ne saurai jamais souffrir que ces édifices « consacrés au nom de Jésus-Christ soient abandonnés et « livrés à ses ennemis, qu'ils soient destinés à devenir le « théâtre de leurs impiétés, et que ces voûtes soient « souillées sous nos yeux, par les échos de leurs impurs « blasphèmes. Empereur, que votre majesté ne s'abaisse « point jusqu'à douter de sa force, devant la colère inso- « lente de ce barbare. Qu'elle daigne nous réunir en- « semble dans un même lieu. Qu'elle soit témoin impas- « sible de notre entrevue, et qu'elle veuille seulement prê- « ter à notre entretien une oreille attentive. Je prends « avec confiance l'engagement de fermer la bouche à cet « homme audacieux, et d'arrêter ses exigences, pour une « concession qui ne doit jamais être faite à sa tyrannie.

« A cette réponse, le faible empereur se sent le cœur à « l'aise et la conscience soulagée d'un pesant fardeau. « Dès le lendemain, il convoque dans son palais saint « Chrysostome et Gaïnas. Le saint docteur emmène avec « lui tous les évêques qui se trouvent alors à Constanti- « nople. C'était déjà pour Arcadius le prélude d'une vic- « toire que cette humiliation de son ennemi. » Gaïnas qui voyait l'empereur à ses pieds, n'avait point cru la résis- tance possible, et le voilà réduit à plaider humblement

sa cause devant un évêque catholique au pied du trône impérial.

« Il expose l'objet de sa requête, et demande à l'empe-
« reur avec autorité l'accomplissement de sa promesse.
« Mais saint Chrysostome prend la parole; il lui répond
« avec toute la majesté de son caractère divin. Il lui
« déclare que la mission de l'empereur est de prêter à la
« religion l'appui de sa puissance souveraine; mais qu'il
« ne lui sera jamais permis de compromettre la majesté
« de sa couronne, par des tentatives téméraires contre la
« maison de Dieu. » Puis il rappelle au barbare son origine et sa patrie; il lui reproche sa révolte et sa fuite, malgré les serments solennels par lesquels il s'était lié pour toujours envers Théodose. Il avait juré de se montrer à jamais l'allié sincère de l'empire, l'ami de l'empereur et de sa famille et le fidèle observateur des lois. Il lui présente le texte des édits de Théodose contre l'hérésie; et le somme d'accomplir ses promesses et de tenir ses serments. Puis, en sa présence, il déclare à l'empereur qu'il serait plus digne de lui d'abdiquer la puissance impériale, que de fouler lui-même aux pieds les lois de l'empire, pour livrer les temples à l'hérésie et trahir honteusement la religion de Jésus-Christ.

« Mais répond Gaïnas, nous avons, nous aussi, notre
« culte; et pour le service de ce culte, il nous faut un
« édifice sacré. Les temples vous sont ouverts, réplique
« saint Chrysostome, et nul ne peut vous empêcher d'en
« franchir le seuil, pour aller offrir à Dieu vos prières.
« — Mais moi je suis membre d'une secte chrétienne dif-
« férente de la vôtre, et je veux un temple pour mes co-
« religionnaires, et pour l'exercice de mon culte. Et ce
« n'est point une grâce que j'ose réclamer; c'est un droit
« qui m'est acquis par les services que j'ai rendus, et
« par les nombreuses batailles que j'ai livrées pour la
« prospérité de l'empire.—Si l'empire a dû quelque gloire
« à votre épée, répond saint Chrysostome, vous devez

« reconnaître au moins que la récompense s'élève de « beaucoup au-dessus de l'importance de vos services. « L'empereur a daigné vous élever au rang de chef su- « prême de l'armée; et vous êtes revêtu de la dignité « consulaire. Portez vos regards en arrière, et comparez « ce que vous fûtes, avec ce que l'empereur vous a fait. « Rapprochez votre indigence et vos privations de chef « barbare, de l'éclat éblouissant et des richesses du grand « dignitaire de l'empire. Rappelez-vous les vêtements « grossiers de Gaïnas, avant le passage du Danube, et « contemplez maintenanant la magnificence et les hon- « neurs du chef de la milice impériale. Oui, rendez-vous « justice, et confessez l'importance minime de vos travaux, « en présence des récompenses innombrables dont l'em- « pereur vous honore. Et quand tout en vous rappelle la « munificence auguste de votre bienfaiteur, gardez vous « bien d'affecter l'attitude et le langage d'un ingrat. » Ce discours énergique d'un évêque dont la parole éclairait l'univers entier, frappa le chef barbare d'une sorte de stupeur. Il ne put ouvrir les lèvres pour proférer une seule parole; son arrogance et ses prétentions tombèrent à la fois.

Ainsi l'ascendant et la fermeté de saint Chrysostome sauvèrent la couronne impériale d'un échec et d'une humiliation irréparables. La Providence avait réservé sans doute à l'épiscopat la mission d'abriter encore cette fois l'honneur du nom romain, car sans l'intervention du saint évêque, Arcadius allait encore fléchir le genou devant un sujet rebelle, et l'empire était mis honteusement à la merci de l'ambition et des caprices de Gaïnas.

Le trône d'Arcadius n'était pas sauvé cependant par cette première victoire; il pouvait encore être pris d'assaut. Gaïnas s'était brisé sans doute contre une autorité supérieure à la sienne; mais dans l'empire, sa puissance colossale était encore debout. L'empereur avait apaisé sa première révolte par une insigne faiblesse; ils s'étaient

liés l'un à l'autre par un serment solennel. Ils avaient échangé leurs promesses sur le tombeau de sainte Euphémie, dans un temple de Calcédoine ; et bien que ce pacte honteux livrât l'empire d'Orient aux mains de Gaïnas, Arcadius avait toujours néanmoins respecté la sainteté de son serment. Mais le barbare, de son côté, ne s'était cru lié par aucune promesse. Il nourrissait toujours contre l'empire ses projets de pillage et de dévastation. Des nuées de Goths, de Taïfales, de Scythes et de Vandales en occupaient les palais et les forteresses. Les Romains n'étaient qu'au second rang, et souvent même ils étaient traités en captifs. Saint Chrysostome et son clergé luttaient avec un courage infatigable, mais presque sans succès, contre cette barbarie. Le cataclysme était général. Les villes, les campagnes et jusqu'à la capitale, tout était envahi ; Constantinople était presque devenu barbare. C'en était fait de l'œuvre de Constantin, aux yeux des populations consternées. Elle paraissait être frappée à mort, et de toutes parts on n'attendait plus que l'heure de la dévastation à sonner.

Le ciel même semblait être conjuré contre la ville et donner la main aux barbares. Le peuple était plongé dans la terreur ; et voilà qu'un prodige vint augmenter l'épouvante. Une comète immense et telle que jamais de mémoire d'homme, il n'en avait paru dans les siècles passés, vint couvrir et dérober à la vue une grande partie du ciel. Elle s'étendait jusqu'à l'horizon et planait au-dessus des campagnes et de la ville de Constantinople. Le peuple et la cour ne virent dans ce phénomène qu'un présage du ciel annonçant un avenir de calamités et d'horreur. L'ordre social était-il donc sur le penchant de sa ruine? Non, car le saint pasteur priait pour son bercail, et Dieu veillait sur l'empire. Ce prodige était plutôt le signal d'une intervention protectrice du ciel; c'était le signe précurseur de la justice. En effet, d'effroyables événements se préparaient.

« On vit alors, dit l'historien Socrate, combien Dieu

« daignait chérir le peuple et la cité. Gaïnas, inaccessible « à tout sentiment de délicatesse, et poussé jusqu'à la « rage par un nouvel échec dans ses tentatives de pillage, « ne met plus aucune réserve à ses plans d'extermination. « Il profite des ténèbres d'une nuit obscure. Il amène « auprès du palais impérial une multitude de barbares « et de soldats. Puis il les dispose autour de la demeure « des empereurs, avec des engins pour la livrer aux « flammes. Lui-même préside à tout, et parcourt la ville « pour assurer l'exécution de son complot. Mais au mo- « ment où les barbares vont procéder à la perpétration « de leur crime, une vision étrange vient tout à coup les « frapper d'épouvante ; une multitude d'anges leur appa- « raît d'une grandeur surhumaine, et présentant l'as- « pect d'une légion de soldats armés. A cette vue les « complices de Gaïnas s'arrêtent ; la terreur les saisit et « les emporte ; ils s'imaginent combattre contre le ciel, et « cherchent leur salut dans la fuite. »

Le chef barbare ne pouvait croire à cette intervention divine. Il se rit de leur crédulité. Mais la nuit suivante et les autres nuits, le même attentat est arrêté par le même prodige. Les esprits du ciel protégeaient ainsi les jours d'Arcadius. Gaïnas ne pouvait comprendre le nouvel ennemi qui s'opposait à l'accomplissement de ses desseins de vengeance. Il entre en fureur ; et lui même ose se présenter devant le palais à la tête de ses barbares. Mais sous ses propres yeux, la même légion d'anges arrête encore et déconcerte ses soldats. Alors il s'imagine qu'une armée formidable, cachée pendant le jour, s'avance la nuit pour résister à ses tentatives de pillage. Honteux mais non terrassé par cet échec, il modifie ses plans ; il a recours à la ruse. Il se dit agité par les esprits de l'enfer ; et pour se guérir il simule un pèlerinage à l'église de Saint-Jean-Baptiste. Cette église, érigée par la munificence de l'empereur Théodose, était en dehors des murs, à sept milles de Constantinople.

C'était un prétexte pour sortir de la ville. Il sort, en effet, avec une partie de ses soldats. On veut emporter des armes et des munitions de guerre; mais le stratagème est immédiatement découvert. Les gardes des portes s'opposent à la sortie des armes. Un combat s'engage; les gardes sont massacrés, et la ville tout entière est plongée dans la consternation. C'était enfin la guerre.

Arcadius alors secoue ses entraves et s'élève au sentiment de dignité que commande la situation. Il déclare Gaïnas ennemi de l'empire. Il fait fermer les portes de la ville; et l'armée impériale va livrer aux barbares laissés par Gaïnas, un combat sanglant, près de l'église des Goths, qui disparaît bientôt, dévorée par les flammes.

A cette terrible nouvelle qui lui parvient dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, le chef rebelle comprend enfin que tous ses complots sont découverts. Il quitte le temple, et s'en va parcourir la Thrace, pour rallier les différents corps de son armée. Sur son passage, il prend et rançonne les villes; il ravage les campagnes et répand partout le pillage et la dévastation; puis il vient faire camper son armée sous les murs de Constantinople. « A ces tristes « nouvelles, tout l'empire, chefs et sujets, sont encore « une fois plongés dans la consternation et la terreur. Au- « cun général n'ose prendre sur lui d'aller à la tête des « légions lui présenter la bataille. Tous les grands, tous « les adulateurs du pouvoir, » tous les vils mercenaires qui ne craignaient pas, pour satisfaire leur ambition et leur orgueil d'aller puiser sans cesse dans les caisses publiques, sentent leur courage défaillir, ou cherchent leur salut dans les retraites les plus solitaires. Parmi tous ces affamés d'or et d'honneur, « il ne se trouve pas « un seul homme qui soit capable de s'exposer au danger « pour aller conjurer la colère du barbare, tant est mi- « sérable la pusillanimité des courtisans du pouvoir, tant « est grande la terreur qu'imprime à tous les cœurs le « caractère implacable et féroce de Gaïnas. »

Sous l'impression de cette terreur universelle, un seul homme paraît capable d'affronter la mort, pour sauver la couronne et l'empire, c'est celui devant lequel est déjà tombé le prestige de la puissance redoutée du tyran. « On « vient donc, dit l'historien Théodoret, solliciter le dé- « vouement de saint Chrysostome, de cet athlète invin- « cible de Jésus-Christ. On vient le prier de partir, au « péril de ses jours, pour le camp des barbares. Le « saint évêque, sans tenir aucun compte de l'opposition « qu'il a faite à Gaïnas, ni du sentiment de vengeance « que le barbare nourrit contre lui, fait immédiatement « ses préparatifs et part pour la Thrace. A la nouvelle « de la députation de l'empereur et de la présence de « saint Chrysostome, Gaïnas se sent tout pénétré d'un « sentiment irrésistible de respect. Il ne peut se dé- « fendre d'une impression profonde de vénération pour « la piété du pasteur, et d'admiration pour la fermeté « de l'homme de Dieu dans la défense des droits de l'É- « glise. »

Alors sa passion s'efface; il veut montrer par une manifestation éclatante que le sentiment qui l'anime pour saint Chrysostome n'est point du ressentiment ni de la haine, mais une vénération filiale, sincère et profonde. « Il sort de son camp, entouré de ses généraux et de sa « famille; il s'avance au loin à la rencontre de l'auguste « ambassadeur d'Arcadius; il l'aborde avec respect; il « s'incline, lui prend la main, la pose sur ses yeux; il or- « donne à ses enfants de se prosterner et de lui baiser les « pieds. C'est ainsi que la vertu sait fléchir les cœurs les « plus durs et faire pénétrer dans les âmes les plus in- « flexibles des sentiments de confusion et de respect. » Dans Gaïnas, la barbarie elle-même tombait à genoux devant le représentant de l'Église chrétienne. Magnifique triomphe de la sainteté qu'enfante la religion! Mais aussi sublime exemple donné par un barbare aux successeurs de Constantin et de Théodose! A l'aspect de ce chef ré-

volté, laissant tomber sa colère et ses armes, et s'inclinant devant le caractère auguste d'un évêque, le cœur se resserre et se glace à la pensée de l'avenir; car ce même empereur qui, dans ses mauvais jours, demande à l'intervention de saint Chrysostome le salut de son empire, ne tardera pas à le faire traîner en exil, à l'abreuver d'outrages, à faire souiller ses cheveux blancs par les mains impures de ses soldats.

La mission de saint Chrysostome ne désarma point le rebelle, mais elle l'éloigna de Constantinople. Elle assura le triomphe de la religion; elle prépara celui des armées romaines. D'un côté, Gaïnas était trop engagé dans la révolte pour s'arrêter; de l'autre, le courage remontait au cœur des généraux et des soldats de l'empire. On ne pouvait d'aucun côté s'exposer à négocier encore. Le barbare savait avec quelle méfiance on devait accueillir ses serments. La spoliation d'Arcadius et la conquête de sa couronne lui parut donc être la seule issue honorable et possible de la situation périlleuse dans laquelle il s'était engagé. Toute son espérance était dans son génie et dans la fidélité de son armée; tandis que l'espérance d'Arcadius et sa cause étaient tout entières dans les mains de Dieu, bien plus que dans la bravoure de ses légions.

Gaïnas ne perd pas une heure. Il lui semble que l'invasion rapide de l'Anatolie doit faire tomber en ses mains toutes les provinces de l'Orient. Il court en Chersonèse, franchit seul l'Hellespont, s'empare de Lampsaque et s'apprête à soulever les provinces de l'Asie mineure, pendant que son armée, dépourvue de vaisseaux, construit péniblement des radeaux pour se jeter en Asie. Mais arrivent en même temps deux ennemis redoutables et tout à fait inattendus : ce sont les vents d'Occident et la flotte impériale. Les vents dispersent en un instant leurs frêles vaisseaux, et la flotte les coule ou les détruit. Alors se présente l'armée romaine, sous les ordres du général Phlaubitas.

Phlaubitas était d'origine barbare; mais, à l'intégrité d'une conscience chrétienne, à la science militaire, il unissait l'énergie d'un vrai cœur de Romain. Il attaque subitement l'armée ennemie et la met en déroute ; puis il lâche ses soldats pour en poursuivre les débris et les anéantir. A la vue de tant de désastres, Gaïnas ne perd point espérance. Il tourne ses regards vers le nord; il franchit le Bosphore de Thrace, et, prompt comme l'éclair, il vole chez les Rodopes et les Hommons, les appelle à la révolte et rallie quelques restes fugitifs de son armée vaincue. Avec ces débris et ces recrues, il pouvait relever l'honneur de son drapeau; car il présentait encore aux armées romaines une contenance redoutable. Mais Dieu, qui n'avait point abandonné l'Église ni l'Empire, sut leur créer partout d'intrépides et d'habiles défenseurs. Arcadius avait toujours à la tête de son armée le général Phlaubitas, et par lui la vertu, la bravoure et la science militaire; tandis qu'en Occident, Honorius, son frère, s'appuyait sur l'épée toujours victorieuse de Stilicon. La partie entre les Goths et les Romains n'était donc pas égale. Gaïnas met en mouvement ses hordes sauvages; il tombe avec fureur sur l'armée romaine, qui lui fait subir un dernier échec. Il s'échappe avec peine. Il s'enfuit dans les contrées septentrionales de la Thrace qu'occupait le général Vidès à la tête de ses Huns ; il lui livre bataille, et reçoit dans ce combat le coup de grâce et la mort. Vidès, fidèle à ses usages barbares, envoie à Constantinople la tête ensanglantée du rebelle. Ce fut pour la cité tout entière un spectacle hideux. Les Romains, dont la civilisation s'abaissait insensiblement, malgré l'influence de l'Évangile, jusqu'au niveau de la barbarie victorieuse, firent promener par la ville, plantée sur une pique, cette tête livide, dont le seul aspect, naguère encore, répandait partout l'épouvante. Toute la population put enfin la contempler sans danger, mais non sans une profonde impression d'horreur.

Ainsi se termina cette guerre désastreuse et sanglante, qui faillit placer la couronne du fils de Théodose sur la tête de Gaïnas. Arcadius et l'empire d'Orient venaient encore d'échapper à leur ruine. L'empereur ne pouvait méconnaître la protection visible du ciel. Heureux si, miraculeusement instruit par tant de bienfaits, il eût su respecter toujours cette autorité divine qui, par l'intervention de saint Chrysostome, venait de sauver le trône impérial, et qui, par l'Église, s'était faite le palladium des libertés romaines !

Quels sont les vrais amis des libertés publiques? Ce sont, évidemment, les disciples du libérateur du monde, du sauveur de l'humanité, de Jésus-Christ; car la vraie liberté ne peut être que la liberté du bien, de la vertu. La liberté du mal n'est que la liberté du despotisme brutal; car quiconque fait le mal lèse un droit, s'élève contre la justice ou tyrannise une volonté quelconque. D'où résulte que quiconque veut la liberté du mal est un tyran.

Quelle était la liberté du citoyen romain sous la république? Que devint-elle sous l'empire? Quelle liberté faut-il reconnaître aux républiques de l'ancienne Grèce? Dans les républiques, toute liberté consistait à n'avoir point d'unité ni de perpétuité dans le commandement. Sous l'empire, la liberté privée était réduite aux proportions de la liberté du quadrupède; l'homme n'avait que le droit d'enrichir ses maîtres et de s'immoler selon leur bon plaisir.

Mais dès qu'il fut dit au monde de ne voir dans la société que des frères, l'homme, alors, dit à l'homme : je ne suis pas ta chose; tu n'as pas le droit de me forcer à souffrir, à m'immoler, à mourir pour toi; ton despotisme est anéanti. Je suis libre, je te respecterai comme mon frère ou mon père; mais le règne de mon esclavage est fini. Jésus-Christ a brisé mes chaînes et m'a fait son ami; je suis l'enfant de son Église au même titre que tous les hommes mes frères.

Alors, mais seulement alors, la liberté fit son apparition

dans le monde. On vit encore des supérieurs et des inférieurs; mais le respect remplaça la tyrannie, et l'esclavage fit place à la vraie fraternité.

La loi de la force fut bannie des législations chrétiennes, en présence de la loi d'amour du rédempteur des hommes.

Pendant que les puissances temporelles, agitées par la révolte des barbares, se sentaient vaciller sur leurs fondements, l'Église, sortie victorieuse de ses luttes, voyait enfin sa bannière, la croix du Sauveur, s'élever paisiblement au sommet du Capitole.

Le quarante-unième successeur de saint Pierre, saint Anastase, occupait dignement le siége laissé vacant par saint Sirice. Ses lettres à Paulin de Nole, ses ordonnances liturgiques, la construction de la basilique crescentienne sur la voie Mamertine, et celle du temple de Sainte-Marie in Aquiro, consacrent sa mémoire parmi celles des bienfaiteurs de l'Église.

C'est sous son pontificat que Théophile d'Alexandrie se déclare contre les doctrines d'Origène, aux applaudissements de saint Jérôme, et réunit dans un concile, contre le grand commentateur des saintes Écritures, tout ce qu'il peut rencontrer d'évêques, d'abbés et de clercs dans son immense patriarcat d'Égypte.

A l'instigation de Théophile, Origène, l'un des plus puissants génies de l'univers chrétien, est classé parmi les Judas de son siècle. Il suffit, aux yeux de cet homme implacable, qu'un novateur dénature les écrits d'un Père de l'Église, pour que ce Père soit frappé des anathèmes de la postérité.

C'est à cette époque qu'eut lieu sa réconciliation avec saint Épiphane, évêque de Salamine, et que Pallade fut récompensé de ses vertus par son élévation sur le siége d'Hélénopolis, ville voisine de Constantinople. Pallade fut témoin de tous les événements dont la ville impériale devint le théâtre pendant les dernières années du quatrième siècle et le commencement du cinquième. Il eut le bonheur de vivre avec saint Chrysostome, de s'initier à ses vertus et de participer à ses souffrances. Il jouissait d'une grande réputation de sainteté. Saint Olympiade l'avait choisi pour l'instrument de ses œuvres les plus impor-

tantes. Enfin, poussé jusqu'à Rome par la persécution dont saint Chrysostome était l'objet, il écrivit, pour répondre aux questions du diacre Théodore, cet admirable dialogue par lequel il eut le bonheur d'élever un monument impérissable à la mémoire du saint patriarche son ami, l'un des plus grands génies et des plus magnifiques caractères de l'antiquité chrétienne.

CHAPITRE XII

Événements qui préparent les combats et les souffrances
de saint Chrysostome. — Situation de l'Église.
Théophile, Isidore et les grands frères. Eusèbe de Valentinianople,
Antonin d'Éphèse. — Concile d'Éphèse. — Géronce de Nicomédie.
Sévérien de Gabales ; ses intrigues.
Intervention de l'impératrice Eudoxie. — Réconciliation.

Pendant que l'armée des Goths balançait en Orient la fortune de l'empire, et que l'évêque de Constantinople ramenait la confiance au cœur de ses défenseurs, l'Église, elle aussi, soutenait de grandes luttes. Elle éprouvait, en Occident, des pertes sensibles, tandis qu'en Orient l'horizon de saint Chrysostome commençait à s'assombrir. Dans la troisième Lyonnaise s'éteignait saint Grégoire de Tours, le thaumaturge des Gaules. En Afrique, saint Augustin, et les Pères de Tolède, en Espagne, luttaient avec persévérance et succès contre les erreurs de Donat et de Priscillien, dont les sectateurs sauvages tentaient d'ébranler les bases du christianisme, et de faire pencher le monde nouveau vers les monstruosités surannées du culte païen.

Dans l'Église d'Orient, en dehors de la sphère de saint Chrysostome, se préparaient lentement les événements qui devaient marquer du sceau du martyre la dernière période de sa carrière apostolique, et le pousser graduellement dans la tombe, en lui faisant épuiser la lie du calice et subir la mort bienheureuse des témoins de Jésus-Christ.

Rufin d'Aquilée, plein d'admiration pour le génie in-

comparable d'Origène, voulut, dans l'élan d'un zèle plus ou moins pur, doter l'Église d'Occident d'une traduction latine des écrits du grand homme. Origène était le géant du christianisme. On l'admirait comme la lumière du monde entier. Il était réputé le « second docteur après les apôtres. » Mais falsifiés ou non, ses écrits étaient entachés d'erreurs que réprouvaient également et le sens orthodoxe des Écritures, et l'enseignement universel de l'Église. Saint Jérôme, la sentinelle vigilante du troupeau de Jésus-Christ, éleva la voix contre le traducteur, et le pape Anastase, souverain pasteur du bercail, le fit venir à Rome, pour entendre la justification qu'il pouvait opposer à ses accusateurs. Rufin présente son apologie; mais Anastase, peu convaincu par ses allégations, croit devoir flétrir à la fois les écrits du disciple et du maître par une condamnation solennelle.

Le combat était donc engagé dans l'Église; l'erreur était battue : saint Jérôme l'avait prise corps à corps. Elle était terrassée, sans doute, mais elle n'était pas anéantie. Saint Jérôme et d'autres athlètes s'étaient placés sur le seuil du temple pour en défendre l'entrée. La Palestine, l'Égypte et l'Italie étaient successivement devenues le théâtre de ces combats terribles contre l'hérésie, qui veut s'efforcer, avant tout, de planter son drapeau dans l'enceinte même de la cité de Dieu.

Saint Chrysostome, tout absorbé dans la sollicitude que réclamait son immense troupeau, garanti par ses soins contre les erreurs d'Origène, n'avait dû prendre aucune part aux travaux, à l'agitation des Églises d'Orient et d'Occident, ni s'associer aux efforts des évêques engagés dans la lutte; mais il ne devait pas tarder à ressentir les commotions de la tempête; de terribles contre-coups devaient arriver bientôt jusqu'à lui.

Son ciel, pourtant, était encore sans nuages, mais tout se préparait pour en ternir la sérénité. La mort semblait veiller à sa porte ; elle attendait son heure à sonner ; puis

elle devait l'emporter avec elle, pour l'achever, loin de son troupeau, sur une terre étrangère.

Le saint avait, dans Alexandrie d'Égypte, un ennemi mortel : c'était Théophile, homme au cœur d'airain, non moins cruel dans sa vindication qu'implacable dans sa haine. Cet ennemi, toujours l'œil ouvert sur lui, toujours la colère au cœur et la ruse à la main, devait, tôt ou tard, trouver occasion de l'impliquer dans ses piéges et de le faire tomber sous ses coups.

Théophile était un ardent censeur des écrits d'Origène. Obligé, par quelques moines anthropomorphites des montagnes de l'Égypte, d'anathématiser les livres et la doctrine du grand docteur, il voulut en donner une réfutation et les frapper d'une réprobation publique. Il se lance donc tête baissée dans ce conflit ; et la marche qu'il s'efforce d'imprimer aux événements a bien moins pour but de le conduire au triomphe de la vérité, que de mettre en ses mains un moyen quelconque d'accabler saint Chrysostome. Car il a vu dès le commencement et voit toujours dans le saint patriarche un obstacle insurmontable au succès de ses intrigues et de ses projets d'ambition. Dans cette pensée, il sait faire arme de tout ; il se crée des instruments ou se fait un marchepied de toutes choses. Aussi l'accomplissement même de ses devoirs devient-il à ses yeux un moyen de réaliser ses désirs de vengeance.

L'évêque d'Alexandrie était chargé, de temps immémorial, d'annoncer, chaque année, à tous les évêques, l'époque de la fête de Pâques et le commencement de la pénitence du carême. En conséquence de ce droit, l'an 401, Théophile écrit, à cette occasion, des lettres pascales. Par ces lettres, il associe dans une même réprobation les écrits d'Origène et ceux de l'hérétique Apollinaire. De leurs écrits il passe à leurs adhérents ; il les attaque, les stigmatise et les cloue impitoyablement au pilori de l'opinion publique. Il parut acerbe et violent. Cependant sa cause était juste et sainte. Pour ce motif, sa véhémence

n'était ni sans excuse ni sans raison. Néanmoins, dans l'intérêt même de la religion, il devait procéder avec plus de mesure. Mais une fois lancé dans la polémique, rien n'était plus difficile que de l'arrêter. Il saisit avec une infernale jouissance, même dans l'accomplissement de ce devoir sacré, l'occasion de raviver son ancienne colère contre saint Chrysostome. L'occasion est favorable : rien ne peut l'empêcher de la saisir. C'en est donc fait. Il va reprendre tous ses projets d'ambition et venger sa défaite. Cet orgueil insatiable a pris son essor, et cet essor doit le conduire jusqu'à Constantinople.

Un autre événement, provoqué par sa cupidité, fut une étincelle qui vint enflammer sa colère, et sa colère elle-même allait allumer un incendie qui devait embraser à la fois toutes les Églises de l'Orient. Une veuve de qualité, Théodote, sœur du préteur Théodore, avait confié secrètement au prêtre Isidore d'Alexandrie, à l'insu de Théophile, dont elle redoutait la rapacité, des sommes considérables qu'il devait distribuer aux pauvres. Le mystère est bientôt découvert. Le malheureux Isidore devient alors victime d'une persécution cruelle, de la part de son ancien protecteur. On l'accuse d'un crime infâme, à l'âge de quatre-vingts ans ! Et, bien qu'il se justifie, il est chassé par Théophile, et réduit à s'enfuir dans les montagnes de Nitrie. Il comptait y terminer ses jours comme il avait commencé sa carrière, au milieu des saints exercices de la prière et des austérités du désert. Il y fut bientôt suivi par des moines que Théophile avait autrefois appelés dans Alexandrie. Ces hommes, d'une vertu sévère, s'enfuyaient à l'aspect de son avarice, qui leur pénétrait l'âme d'indignation et d'horreur. Ils ne pouvaient plus, en effet, rester les amis d'un adorateur du veau d'or et de la fortune. Ils allèrent donc, eux aussi, cacher leur chagrin dans le désert; plusieurs évêques suivirent leur exemple.

Par cette retraite générale, la vengeance de Théophile éprouvait un échec. A cette nouvelle, il ne se sent plus de

colère. Il envoie des affidés dans les montagnes, poursuivre de leurs calomnies des hommes vertueux qui préfèrent au spectacle de ses rapines le voisinage des bêtes féroces, et l'aspect et les privations des lieux inhabités. Cela ne lui suffit pas encore. Il écrit à tous les évêques; il leur ordonne de chasser impitoyablement des montagnes tous les directeurs des communautés; il les leur représente comme des sectateurs obstinés des erreurs et des impiétés d'Origène. Il pensait comprendre le prêtre Isidore dans cet infâme arrêt de proscription, mais son espérance fut un moment déçue : la mesure ne fut pas exécutée dans toute sa rigueur. Les principaux abbés, au nombre de quatre : Ammonius, Eusèbe, Euthime et Dioscore, surnommés les grands frères, ne peuvent accepter sans protestation cette mesure arbitraire; ils viennent à la métropole plaider leur cause devant leur persécuteur. Mais Théophile ne daigne pas même les admettre en sa présence; et sans les appeler ni les entendre, il les fait condamner comme infectés d'origénisme, et cela parce qu'ils refusent de croire et d'enseigner que l'essence divine est, comme l'humanité, servie par des organes et revêtue d'un corps matériel.

Cette condamnation pesait particulièrement sur Ammonius et Dioscore, qui ne partageaient pas les aberrations des anthropomorphites. Théophile put ainsi semer la discorde parmi les communautés religieuses. Il avait les yeux ouverts sur les monastères, et suivait avec anxiété tous leurs mouvements. Quand il vit la guerre s'implanter dans les cellules et les moines s'accuser réciproquement, les uns d'origénisme ou de spiritualisme outré, les autres d'anthropomorphisme, il comprit que l'heure était venue d'accomplir enfin ses projets de pillage et de dévastation. Il prend donc pour théâtre de l'exécution de ses vengeances la partie des montagnes de Nitrie occupée par les monastères. Il y pousse une horde forcenée de soldats et de malfaiteurs; il arme une partie des moines contre Dioscore et ses frères, et lui-même, enfin, à la tête d'une troupe de

soldats abrutis par l'ivresse, vient activer par sa présence l'exécution, à ses yeux trop tardive, de ses ordres impies et cruels. Mais il semble rougir dans sa conscience de la monstruosité de son crime ; il attend, pour l'accomplir, les ténèbres de la nuit. Alors il s'élance avec ses satellites en fureur; il parcourt toutes les sinuosités de la montagne ; il détruit, livre au pillage, à l'incendie, les cellules et les monastères ; il immole et ravage sans pitié, comme une bête féroce altérée de carnage et de sang.

Mais malgré ses ruses et ses fureurs, trois des grands frères peuvent se soustraire à sa vengeance ; Dioscore seul tombe entre les mains des soldats. Il est saisi par des valets éthiopiens, arraché de son église et chassé de la montagne. Ammonius, Eusèbe et leur frère Euthimius s'étaient cachés dans une citerne pendant toute la durée de l'invasion : Ils avaient ainsi laissé passer l'orage. Après le départ des soldats, ils sortent de leur retraite et vont chercher un asile dans la Palestine. Là, les trois frères sans refuge, sans soutien, sans ressources, vont se jeter aux pieds de Silvanus, évêque de Jérusalem. Mais Théophile n'était pas homme à tolérer qu'on leur offrît quelque part un abri contre sa haine ; il écrit à tous les évêques de la Palestine, et leur ordonne de les chasser au plus tôt des limites de leur juridiction. Ainsi les grands frères, ralliés bientôt par Dioscore, Isidore et trois cents moines, sont chassés de toutes les églises. Ils partent donc à l'aventure, ne sachant où prendre en repos leur part d'air et de soleil. Ils ne cessent d'errer de ville en ville, jusqu'à ce qu'il leur soit enfin possible d'aller réclamer la protection de l'empereur et l'hospitalité du saint évêque de Constantinople.

L'indigne patriarche d'Alexandrie avait eu tout le loisir possible de poursuivre l'accomplissement de ses desseins ; car, à l'époque de cette perturbation, l'empereur était impliqué dans des difficultés inextricables : il avait sur les bras la révolte de Gaïnas. Saint Chrysostome lui-même était occupé tout entier à la pacification des Églises du

diocèse d'Asie. Ainsi, pendant que, d'un côté, toutes les armées de l'empire étaient sur pied pour protéger Constantinople, et que, de l'autre, l'Égypte et la Palestine devenaient successivement le théâtre des fureurs de Théophile, un spectacle bien différent s'offrait aux regards des populations de l'ancienne Grèce.

De saints évêques, dévorés du zèle de la maison de Dieu, se rendaient auprès de saint Chrysostome, pour réclamer en faveur de leur Église l'appui de son influence et l'efficacité de son intervention. On vit alors autour du saint patriarche des évêques de la Carie, de l'Hellespont, de la Lydie et des villes de la Grèce asiatique. Parmi ces évêques, on remarquait avec un sentiment de respect de vénérables vieillards qu'amenaient dans la capitale les besoins de leurs troupeaux, Théotime de Scythie, Ammonius de Thrace, Arabien de Galatie, etc.

Théotime, successeur de Vétranion sur le siége archiépiscopal de Thomi, dans le diocèse de Scythie, attirait surtout l'attention et provoquait, par la noblesse et l'austérité de son attitude, un sentiment irrésistible de vénération. Il était enfant de la nation scythe. Élevé dans un monastère et nourri dans toute la sévérité des observances monastiques, il en avait encore les habitudes et le maintien. Il portait de longs cheveux blancs. Ses vêtements étaient simples et sévères. Il ne prenait aucun soin de son corps. Dans ses aliments, et pour les besoins de chaque jour, il se conformait strictement aux exigences de la nature. Les Huns ne pouvaient le contempler sans admiration. Il leur semblait voir dans ses vertus comme un rayonnement d'une émanation céleste; ils appelaient ce saint vieillard le dieu des Romains.

« Un jour, dit l'historien Sozomène, Théotime, traver-
« sant à cheval des districts barbares, se vit tout à coup en
« face d'une troupe de malfaiteurs. Les gens de sa suite se
« crurent perdus; ils pensèrent être tombés dans un piége.
« Ils furent saisis de frayeur et firent entendre des cris

« de désespoir. Mais Théotime, sans partager leur crainte, « descend paisiblement de cheval et se met en prière. Les « barbares arrivent auprès d'eux et continuent leur route « sans les apercevoir : ils n'ont pas même détourné la tête. »

Les Huns allaient souvent porter leurs ravages dans les contrées occupées par la nation des Scythes; Théotime pouvait exciter son peuple à les repousser par la force des armes, mais il aimait mieux arrêter leurs brigandages par un moyen plus humain et plus sûr. Il allait au-devant de leurs bandes affamées; il leur offrait des présents et les admettait à sa table. Il parvint de la sorte à gagner leur cœur. Il leur fit aimer la douceur de la vertu, leur imprima des sentiments d'admiration pour la religion chrétienne, et put enfin bientôt adoucir la férocité de ces hordes sauvages.

Un de ces barbares soupçonna que les présents du saint vieillard étaient un indice de richesse; il résolut de s'emparer de sa personne et de se faire donner une rançon. Il prépare donc un lacet qu'il attache à son bouclier, selon l'usage des hommes de guerre; puis, il saisit la première occasion pour le lancer sur le saint archevêque, afin de l'entraîner avec lui; mais, au moment de la perpétration de son crime, la main qu'il soulève pour lancer l'engin demeure suspendue, et ce n'est qu'à la puissance des prières de Théotime qu'il doit la cessation de ce châtiment miraculeux. Tel était ce saint vieillard, qui, malgré son grand âge, était venu jusqu'à Constantinople réclamer pour son Église les avis et l'intervention de saint Chrysostome.

Pendant qu'en Égypte Théophile faisait une chasse cruelle aux moines de Nitrie, Théotime et les autres évêques étaient réunis en concile à Constantinople pour discuter les grands intérêts de leurs troupeaux. Mais la guerre arrivait à leur porte : les grands frères approchaient de la capitale, et de graves commotions allaient se faire sentir jusque dans le lieu saint.

Tous ces évêques exposaient en paix à leurs collègues les besoins de leurs Églises, lorsqu'un incident malheureux vint porter le deuil et la consternation dans leur assemblée. C'était un dimanche, avant l'oblation du saint-sacrifice. Les Pères étaient au nombre de vingt-deux, présidés par saint Chrysostome. Tout à coup, Eusèbe de Valentinianople, ville de Cilbiane en Lydie, s'avance au milieu d'eux et leur présente un écrit contre Antonin d'Éphèse, son métropolitain. Ce fut un coup de foudre pour cette auguste assemblée ; le premier mouvement général fut celui d'une impression d'horreur pour une délation qu'on pensait être un acte affreux de diffamation. Il n'en était pas ainsi pourtant; Eusèbe, dans cette circonstance, était animé pour l'Église d'un zèle généreux et sincère. Il n'avait pour mobile que la gloire de Dieu; mais il n'inspirait aux Pères qu'une médiocre confiance. Il avait contre lui son passé; son caractère était connu de tous, et surtout de saint Chrysostome : ardeur d'un moment, faiblesse habituelle et versatilité jusqu'à l'inconséquence, tel était l'homme qui se portait pour accusateur contre Antonin d'Éphèse. Il ne pouvait être admis qu'avec circonspection. Son libelle contenait sept chefs d'accusation, qui tous étaient de nature à provoquer des réprimandes sévères et même la flétrissure d'une condamnation publique.

Antonin, homme habile et cupide, n'avait cessé de déshonorer en secret, par son avarice et son ambition de bas étage, le caractère épiscopal dont il était revêtu. Ses méfaits étaient monstrueux, sa culpabilité flagrante : Eusèbe l'accusait d'avoir fait fondre des vases sacrés pour en donner à son fils le prix sacrilége, d'avoir enlevé les marbres du baptistère et de les avoir consacrés à l'ornementation des bains de sa maison; d'avoir décoré sa salle à manger de colonnes dérobées à son église; de garder à son service particulier un homme souillé d'un meurtre, sans s'être assuré de son repentir par une sévère expiation; de s'être emparé du prix de vente des terres que l'Église devait à la

munificence de l'impératrice, mère de l'empereur Julien l'Apostat ; de n'avoir pas rougi de continuer avec sa femme une cohabitation clandestine à laquelle il avait dû solennellement renoncer pour aspirer à la dignité du sacerdoce ; enfin, de livrer à prix d'argent les plus purs trésors de l'Église, les ordinations des évêques, et de mesurer ses exigences à l'importance des revenus attachés à leurs titres.

Vous avez ici présents, ajoutait l'évêque accusateur, et ceux qui doivent leur ordination à ce contrat criminel, et ceux dont les mains sacriléges se sont présentées pour en recevoir le prix. Le sang de Jésus-Christ est vendu, son temple est profané, son Église est trahie. J'ai les preuves et les témoins de ces faits que je livre à votre juste réprobation.

Saint Chrysostome, à la conscience duquel surtout était portée cette dénonciation, ne put contenir un mouvement involontaire de répugnance, une expression profonde de tristesse. Il sembla tomber subitement dans le trouble et l'hésitation. « Eusèbe, mon frère, lui dit-il, pénétrez-vous « des conséquences malheureuses de votre démarche pré- « sente, et voyez si vous avez lieu de persister dans votre « accusation. Vous n'ignorez pas sans doute que souvent « la passion s'attache à dénigrer la vertu, la sainteté même ; « vous n'ignorez pas non plus que bien souvent les faits « énoncés par la malveillance ne peuvent nullement sup- « porter l'épreuve d'un sérieux examen. Croyez-moi, « gardez-vous d'accuser par écrit l'évêque Antonin notre « frère.

« Il nous sera facile d'étouffer sans scandale tous les « abus que vous livrez à notre réprobation. » Cette parole conciliante et charitable eût fléchi tout autre cœur que celui d'Eusèbe ; mais l'évêque de Cilbiane n'avait pas assez de sainteté ni d'énergie de caractère pour comprimer cette fougue d'un moment. Il s'irrite, il s'emporte, il s'abandonne à toute l'ardeur de son indignation contre les crimes de l'évêque d'Éphèse. Au lieu d'entendre les pa-

roles de paix de saint Chrysostome, il persiste avec opiniâtreté dans son accusation. Saint Chrysostome comprit que, dans une telle circonstance, il ne fallait ni porter un jugement prématuré ni repousser, par fin de non-recevoir, les accusations d'Eusèbe. Un seul parti restait à prendre, c'était de recourir à la temporisation. Il soupçonnait quelque mésintelligence entre les évêques de Cilbiane et d'Éphèse; et cette mésintelligence expliquait à ses yeux, de la part d'Eusèbe, une animosité qui ne lui semblait pas compatible avec le zèle de la vraie charité chrétienne. Il sentait, quant à lui, qu'il devait suspendre son jugement et tenter une réconciliation entre l'évêque Antonin et son accusateur. Il s'adresse donc à Paul d'Héraclée, ami de l'évêque d'Éphèse; il le conjure de tout mettre en œuvre pour opérer entre eux un rapprochement; puis, il se lève et va se joindre aux évêques qui s'étaient réunis dans l'église pour assister à l'oblation du saint-sacrifice. En arrivant, il salue le peuple selon l'usage et lui donne la paix; puis il va prendre sa place au milieu de ses frères les évêques. Eusèbe s'était introduit secrètement au milieu d'eux. Quand saint Chrysostome a donné la paix au peuple et s'est assis, il juge le moment favorable; il se lève subitement et s'avance au milieu des évêques, en présence du peuple. Il leur présente alors un autre libelle rempli des mêmes accusations; puis, élevant la voix, il demande justice et conjure saint Chrysostome, par les plus terribles serments et par le salut de l'empereur, de le sauver de la fureur d'Antonin d'Éphèse. On crut dans toute l'assemblée qu'il priait le saint évêque d'intervenir auprès d'Arcadius pour l'arracher à quelque péril imminent qui menaçait ses jours.

Saint Chrysostome, effrayé de cet emportement qui pouvait porter le trouble et l'agitation parmi les chrétiens réunis pour le saint sacrifice, reçut immédiatement de ses mains le libelle accusateur. Mais il se sentait agité d'une émotion trop vive pour monter lui-même à l'autel où s'ac-

complissent les saints mystères. Après la lecture des saintes Écritures, il prie Pansophius, évêque de Pisidie, de monter à sa place au saint autel. Il est convaincu qu'une telle agitation d'esprit ne lui permet pas d'y monter lui-même sans se mettre en opposition avec le précepte de l'Évangile : Si tu présentes ton oblation à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère conserve contre toi des sentiments d'aversion ou de haine, quitte là ton offrande et va te réconcilier avec ton frère ; puis tu viendras achever ton sacrifice et me présenter tes vœux.

Après la célébration des saints mystères et le départ du peuple, les évêques sortent du sanctuaire et vont se réunir dans le baptistère. Saint Chrysostome, qui les préside en qualité de patriarche, vient s'asseoir au milieu d'eux. Il fait comparaître Eusèbe; il l'interroge paternellement, en présence de toute l'assemblée des Pères. « Eusèbe, mon frère, lui dit-il, je vous le répète, tenez-vous en garde contre la passion, qui souvent ose porter des accusations dont elle ne peut donner de preuves convaincantes. Vous êtes libre encore ; ne vous exposez point aux reproches de votre conscience, en agissant avec témérité. Si cette inculpation n'est pas établie sur des preuves d'une évidence assez complète, nous ne vous obligerons point à la soutenir devant les évêques; mais si vous pouvez en donner une démonstration établie sur d'irrécusables témoignages, notre caractère sacré nous met dans l'obligation de l'accueillir. Veuillez donc vous recueillir en vous-même. Veuillez prendre une décision consciencieuse avant la lecture publique du libelle que vous nous présentez ; car, une fois que les Pères en auront pris connaissance et qu'on en aura dressé l'acte authentique, votre dignité d'évêque ne nous permettra plus de vous admettre à faire une rétractation. »

Ainsi procédaient toujours dans l'Église les graves débats de la justice. Quel contraste admirable et frappant offre cette prudente et sage temporisation, à côté des formes

arbitraires et brutales de la procédure, dans l'instruction des causes soumises à la justice civile, à cette même époque de réformation judiciaire !

Comment Eusèbe ne sut-il pas comprendre ce mouvement de la charité chrétienne qui semblait l'inviter, par la bouche de saint Chrysostome, à sauver Antonin d'une flétrissure éternelle ? Comment put-il fermer obstinément et toujours son âme à ce sentiment évangélique qui l'initiait à la douceur du pardon ! Comment put-il s'acharner à courir au-devant du scandale d'une accusation publique ? Comment enfin put-il se résoudre à ramasser la fange pour couronner ainsi de honte et d'infamie un front sacerdotal ? En vérité, le cœur humain renferme et laisse entrevoir parfois de bien impénétrables mystères !

Eusèbe, loin de se laisser fléchir, persiste à réclamer la lecture de son libelle d'accusation. Tous les Pères, quoique à regret, obtempèrent à sa demande. Ainsi, la justice divine, à l'insu des hommes, et par leur entremise, laissait exécuter ses arrêts. L'iniquité d'Antonin avait atteint ses dernières limites; la mesure était comble; l'heure de la réparation allait sonner. On donne donc lecture de l'acte d'accusation de l'évêque de Cilbiane. A la vue de tous ces crimes et de tous ces sacriléges, saint Chrysostome tombe absorbé dans une profonde affliction. Il se fait dans l'assemblée un morne silence. Enfin, les plus anciens évêques élèvent la voix; ils s'adressent au saint patriarche : « De tous ces faits, lui disent-ils, il n'en est pas un seul qui ne soit un crime contre les saints canons. Mais, pour ne point nous impliquer dans des débats qui nous feraient consommer un temps considérable, attachons-nous au dernier, qui nous semble à juste titre être le plus horrible. Si nous le trouvons établi sur des preuves et des témoignages irréfutables, s'il est revêtu de tous les caractères de la vérité même, il ne nous reste plus d'objection à faire aux autres chefs d'accusation; car la cause de cet attentat contre les lois les plus sacrées de l'Église est la source de

tous les crimes. Ainsi l'a déclaré la parole infaillible de l'Esprit saint : l'avarice est la cause efficiente de tous les maux de la terre; elle est la source féconde de tous les malheurs. Comment, en effet, la stupide avarice, qui ne craint pas de vendre au poids de l'or la communication de l'Esprit saint, pourrait-elle épargner les marbres et les terres de l'Église, ou respecter les vases sacrés du sanctuaire ? » L'avis de ces vieillards était plein de sagesse ; il fut admis sans réclamation.

Alors, saint Chrysostome est obligé d'accepter un éclat qu'il ne voit qu'avec amertume. Il se met donc en devoir, quoique à regret, de commencer l'instruction de ce procès scandaleux. Il avait en sa présence le coupable Antonin : « Mon frère, lui dit-il avec tristesse, qu'avez-vous à répondre à toutes ces inculpations ? » Antonin se lève et proteste nécessairement avec indignation contre ce qu'il appelle une infâme calomnie. « Comment, en effet, dit Pallade, eût-il pu convenir de ses méfaits ? Comment eût-il pu signaler le début de son procès par un aveu complet de ses scandales ? » Deux témoins étaient présents; on appelle ces deux évêques qu'Eusèbe accusait d'avoir donné de l'argent pour leur ordination au sacerdoce. Ils se lèvent et repoussent les allégations d'Eusèbe par d'énergiques dénégations.

Les Pères continuent avec anxiété l'instruction de cette affaire. Ils portent une attention scrupuleuse sur les moindres indices qui peuvent mettre en lumière et faire triompher la vérité. Ils recueillent tous les faits qui sont de nature à faire ressortir l'innocence ou la culpabilité de leur collègue : il s'en présente d'accablants. Ces faits, qui se révèlent en grand nombre, apportent une vive lumière dans leur conscience de juges. On travaille ainsi jusqu'à la huitième heure du jour.

On arrive enfin à l'interrogation des témoins en présence desquels s'étaient conclus les contrats sacriléges ; puis, viennent ceux sous les yeux desquels l'argent avait

été compté; mais tous étaient absents et dans l'impossibilité de comparaître. Ce contre-temps allait faire subir forcément à la procédure un moment d'arrêt; car saint Chrysostome ne crut point avoir assez éclairé sa conscience pour prendre immédiatement une décision importante. Comment, en effet, en l'absence des témoins, eussent-ils pu prononcer avec prudence une sentence d'acquittement ou de condamnation? Les preuves étaient incomplètes; le jugement des Pères ne pouvait être formé; force fut donc d'attendre encore. Saint Chrysostome crut surtout nécessaire d'entendre les dépositions des témoins à la charge de l'évêque d'Éphèse; mais ils habitaient des pays éloignés, et la difficulté des communications ne lui permettait pas de les faire venir à Constantinople. Il résolut donc de se rendre lui-même en Asie, pour les entendre et terminer promptement l'instruction de ce triste procès.

Antonin était coupable, et sa conscience ne lui laissait aucun repos. Il avait appris à connaître le zèle et l'intégrité de saint Chrysostome. Il était convaincu que rien au monde ne pourrait empêcher ni la vérité de lui parvenir, ni la justice d'obtenir, par son intervention, un triomphe éclatant; ce fut donc avant tout pour lui, dans l'intérêt de sa cause, une nécessité d'étouffer au plus tôt la lumière que recherchait le concile. Dès qu'il apprend le projet du saint évêque, il se croit perdu. Mais il cherche des instruments de salut dans les moyens mêmes qu'il a pris pour courir à sa perte. Il appelle à son secours les protecteurs et les complices de ses iniquités.

Dans sa cupidité mercenaire, il n'avait pas rougi d'unir aux fonctions divines de son ministère sacerdotal les honteux emplois qui mènent à la fortune. Il s'était fait l'intendant d'un grand seigneur de la cour. Il s'était abaissé jusqu'à se louer comme régisseur des immenses propriétés que ce protecteur possédait en Asie. Aller se jeter aux pieds de ce puissant seigneur et s'engager par d'hypocrites promesses, à faire venir à Constantinople les

témoins réclamés par le concile, lui parut être le seul moyen infaillible de mettre obstacle au départ de saint Chrysostome, et de se sauver de la flétrissure ineffaçable qui le menaçait.

Le protecteur d'Antonin ne perd pas une heure; il fait intervenir l'autorité même de l'empereur Arcadius. Il connaissait l'influence qu'exerçait la majesté sacrée de l'empereur sur l'esprit du saint archevêque, qui voyait en elle, dans l'ordre humain, la plus parfaite image de la majesté divine. Il pouvait donc compter sur son respect et sa docilité. Par un avis de la cour, on fait dire à saint Chrysostome, au nom de l'empereur, qu'il n'est pas convenable qu'au milieu des troubles dans lesquels la révolte de Gaïnas menace de plonger la capitale et les provinces, il abandonne, lui pasteur du troupeau, la cour et la ville; surtout lorsque le danger dont on est menacé lui fait, plus que jamais, un devoir impérieux de soutenir le chef et les sujets par ses encouragements et ses consolations. Quant aux témoins réclamés par les Pères, on lui promet de les faire venir d'Asie, pour qu'il puisse recevoir leur déposition.

Saint Chrysostome croit devoir obtempérer à cet avis dont la signification semble affecter à la fois les caractères d'une injonction, d'un conseil et d'une prière. Il reste donc, et le coupable se croit sauvé. Antonin jouit pour un moment du succès de ses manœuvres. Ce délai lui semble être une ancre de salut; car il le met en mesure de répandre l'argent à pleines mains, ou d'user d'autorité pour tenter la conscience des témoins et les empêcher de comparaître.

Mais saint Chrysostome a lu jusqu'au fond de son âme; il a pénétré ses desseins les plus secrets. Aussi ne compte-t-il plus sur l'accomplissement de sa promesse. Il ne se voit plus qu'en face d'un ennemi déclaré de l'Église et de Dieu. Désormais tout délai lui paraît être une faiblesse. A ses yeux il faut sauver l'honneur du sacerdoce, sous peine

de se rendre coupable d'une honteuse complicité. Les Pères étaient toujours à Constantinople; il les prie instamment d'envoyer en Asie quelques-uns des évêques présents au concile, pour interroger eux-mêmes les témoins, et compléter l'instruction commencée.

Le choix des Pères tomba sur Synclétius, métropolitain de Trajanople, dans la Thrace, Hesychius, évêque de Parium, de la province d'Hellespont, et Pallade, évêque d'Hélénople, en Bithynie. Qu'allait-il résulter de la nouvelle phase dans laquelle venait d'entrer ce déplorable procès?

Le premier commissaire, Hesychius, était l'intime ami de l'évêque d'Éphèse. Son élection le plongeait dans une étrange perplexité. Quel parti prendre, en effet? Pouvait-il refuser la mission du concile? Mais c'était encourir le reproche d'une solidarité coupable. Devait-il, au contraire, accepter hautement son mandat et procéder contre l'évêque d'Éphèse? Mais c'était paraître dédaigner et trahir les droits les plus saints de l'amitié. Dans cette alternative, une seule résolution lui restait à prendre : il simule une maladie, et se débarrasse ainsi d'un fardeau qu'il ne pouvait porter. Cette défection fut comprise; elle pouvait être contagieuse; mais Dieu sait poser des limites à l'influence des exemples mauvais. Les deux autres commissaires, Pallade et Synclétius ne sont point ébranlés par cette prudence pusillanime; ils n'en deviennent que plus zélés à remplir les pénibles obligations de leur mandat. Ils partent donc pour l'Asie, sur les traces d'Antonin et d'Eusèbe. Arrivés à Smyrne, ils écrivent aux deux évêques, qui les avaient précédés avec des motifs divers, et leur désignent comme lieu de réunion, pour l'audition de leurs témoins, la ville d'Hypèpe. L'ordre était pressant; un acte du concile frappait d'excommunication tout évêque, témoin ou prévenu, qui refuserait de comparaître avant soixante jours dans cette ville, pour se présenter à ses juges.

Synclétius et Pallade avaient fait toute la diligence possible, et cependant il était déjà trop tard. Les deux enne-

mis avaient utilisé, pour s'entendre, la longueur de la route. Ils étaient redevenus amis. L'or d'Antonin et la versatilité d'Eusèbe avaient plus fait pour opérer entre eux une réconciliation, que tous les efforts tentés par saint Chrysostome et par les Pères du concile. Eusèbe avait été complétement séduit ; il s'était engagé, par un serment criminel, à sauver Antonin de la juste condamnation qu'il avait encourue. Le coupable et l'accusateur arrivent néanmoins au lieu désigné par les évêques ; mais ils arrivent seuls et bons amis. Ils donnent divers prétextes pour justifier l'absence des témoins qu'ils s'étaient bien donné de garde de convoquer. C'était se faire un jeu de la justice ; les commissaires ne pouvaient se faire complaisamment les dupes d'une telle mystification. Ils interrogent Eusèbe ; ils lui demandent dans combien de jours il compte présenter ses témoins ; ils lui déclarent qu'ils sont déterminés à les attendre.

On était aux fortes chaleurs de l'été. Le perfide Eusèbe s'imagine pouvoir fatiguer les deux évêques. Il s'efforce de lasser leur patience par ses délais. Dans la pensée de leur faire supporter toute la rigueur de la saison, il demande quarante jours encore. Il s'engage à produire ses témoins après ce terme, sous peine de subir les censures portées par les saints canons. Mais, au lieu de tenir sa parole, il abandonne l'accusation, et profite de ce nouveau délai pour s'enfuir clandestinement à Constantinople.

Les commissaires, sans compter sur sa promesse, devaient à leur propre dignité d'attendre les quarante jours ; mais ce terme expiré, les prescriptions du concile devaient être remplies. Ils écrivent donc à tous les évêques d'Asie, pour les informer de la nouvelle phase dans laquelle vient d'entrer le procès de l'évêque Antonin. Ils leur exposent qu'Eusèbe, l'accusateur, est frappé d'excommunication comme coupable ou de calomnie envers l'évêque d'Éphèse, ou de désertion et d'outrages envers la justice. Dans l'ignorance complète de la fuite d'Eusèbe,

ils se résignent à subir encore un mois d'attente. Mais après cette nouvelle preuve de leur longanimité, leur devoir les appelait à Constantinople auprès de saint Chrysostome, pour lui rendre compte de leur ingrate et pénible mission. C'est là qu'ils découvrent à la fois la retraite et la supercherie d'Eusèbe. Ils ne pouvaient avoir une preuve plus convaincante de sa duplicité. L'indigne évêque de Cilbiane répond à leurs justes reproches par le récit mensonger d'une prétendue maladie, pour laquelle il s'était vu forcé d'entreprendre subitement ce voyage. Il promet enfin de présenter bientôt ses témoins.

On était encore dans l'attente, lorsque la mort d'Antonin vint créer à saint Chrysostome d'autres travaux et d'autres sollicitudes. Un décret, rendu par le clergé de l'Église d'Éphèse et par les évêques d'Asie, sollicitait le saint patriarche, par les conjurations les plus terribles, de venir établir la réforme, la paix et l'unité dans cette Église, déchirée en tout sens par l'hérésie, et livrée tout entière à l'acharnement des partis. Les tentatives ouvertes de l'arianisme, le relâchement des catholiques, les prétentions sacriléges de la simonie, en faisaient une arène de discorde acharnée et de criminelle ambition.

« En ces temps passés, lui disaient-ils, nous avons « gouverné nos peuples par une application arbitraire des « traditions et des lois de l'Église; venez donc à nous, « vénérable Père, venez donner à l'Église d'Éphèse et la « forme et le caractère d'une Église de Dieu. Cette Église « d'Éphèse, qui compte tant d'années de privations et de « souffrances! qui succombe aujourd'hui sous les coups « impies des sectateurs d'Arius! A cette heure de deuil et « d'angoisses, la cruauté de l'avarice, la rage de l'ambi- « tion, comme des loups dévorants, à la gueule san- « glante, la ravagent et la déchirent, pour s'emparer de « sa chaire antique, au risque de n'en posséder que les « lambeaux. »

Le siége vacant d'Éphèse semblait, en effet, comme un

joyau de grand prix, devoir se vendre au poids de l'or et devenir la proie du plus offrant. C'était un spectacle digne de larmes. Saint Chrysostome avait l'âme agitée et navrée de douleur à la vue de la ville d'Éphèse et de tout le diocèse d'Asie, abandonnés à la plus dangereuse anarchie, celle des croyances et des mœurs. L'ignorance générale et l'absence de pasteurs rendaient à ses yeux la situation presque incurable, et réclamaient des mesures exceptionnelles. Il fait donc immédiatement ses préparatifs de départ. Il ne tient compte ni de la rigueur de la saison, ni de sa santé chancelante et délabrée. Il obéit à la voix de toute une Église en deuil. Il confie son siége et son bercail à Sévérien de Gabales. Mais, hélas! en allant porter l'ordre et la paix dans l'Église affligée d'Éphèse, il était bien loin lui-même de soupçonner à quel loup dévorant il abandonnait son propre troupeau.

Dans ces siècles si rapprochés des siècles de fer du paganisme, l'Église était souvent réduite à confier la houlette pastorale à des hommes que la rigueur des temps ne permettait pas d'admettre à d'assez longues épreuves. Ces dignitaires prématurés du sacerdoce chrétien, mal affermis dans les devoirs de la perfection évangélique, ne savaient pas toujours séparer les instincts et les intérêts particuliers de leurs passions, des saintes et sévères obligations de leur ministère. Ils ne cherchaient pas seulement à vivre, mais aussi quelquefois à s'engraisser de l'autel. Tel était Sévérien, qu'une régularité de quelques années avait fait élever au siége de Gabales. C'est à cet homme que saint Chrysostome crut pouvoir confier, pendant son absence, la direction de l'église métropolitaine de Constantinople. Sévérien était éloquent, capable, zélé, mais dévoré d'ambition. Il était venu, sur l'invitation de saint Chrysostome, partager avec lui le ministère de la parole. Le saint patriarche avait été séduit par ses succès; et, sous l'empire de cette illusion, il n'avait pas cru pouvoir confier son peuple à des mains plus sûres.

Pour lui, les malheurs de l'Église d'Éphèse ne lui laissent aucun repos. Désormais, sans inquiétude sur le sort de son peuple, il suspend le cours de ses homélies, et se hâte d'effectuer son voyage. Il monte sur un vaisseau qui fait voile pour Apamée, ville située non loin de l'Hellespont. Mais à peine sont-ils engagés dans la Propontide, qu'un vent furieux d'Aquilon les chasse vers l'Asie et menace de les briser sur la Proconèse. La terreur s'empare de l'équipage; on plie les voiles, et le vaisseau parvient avec grand'peine à doubler enfin le cap Triton. Sauvé de ce danger, le pilote fait jeter l'ancre; mais la tempête ne cesse de sévir avec fureur et de battre le vaisseau dont on entend les flancs craquer de toutes parts. Deux jours s'écoulent ainsi dans les angoisses. Saint Chrysostome encourage et rappelle à la confiance équipage et passagers; il a recours au Maître souverain des mers et des tempêtes. Il ordonne des jeûnes et des prières, afin d'obtenir de Dieu qu'il daigne abréger la durée du péril, et leur accorder une heureuse navigation. Dieu ne ferma point l'oreille à leurs instances; après deux jours, la tempête se calme; un vent favorable s'élève, et le troisième jour ils entrent dans le port d'Apamée. Là le saint patriarche était attendu par trois évêques, Paul, Syrien et Pallade, qu'il avait désignés pour ses compagnons de voyage. D'Apamée, ils semettent ensemble en route, pour gagner, à pied, la grande cité d'Éphèse, où devait s'accomplir leur laborieuse et difficile mission.

Le nom de saint Chrysostome remplissait depuis longtemps toutes les provinces de l'Asie. Il fut reçu, dans la ville d'Éphèse, comme un successeur de saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre bien-aimé du Sauveur. Tous les évêques de Lydie, d'Asie, de Carie et de Phrygie, apprirent avec bonheur son voyage. Tous attendaient de lui sans doute le rétablissement de la paix; mais plusieurs aussi n'étaient mus que par un ardent désir de le voir. Aussi, le saint évêque avait-il à peine séjourné quelques jours dans

la ville d'Éphèse, que tous ces évêques vinrent se grouper autour de lui, poussés par le désir de le contempler et d'entendre sa parole. Ils étaient au nombre de soixante-dix.

Saint Chrysostome les assemble en concile ; il leur expose l'anarchie et les désastres de l'Église d'Éphèse, ainsi que l'objet de leurs travaux. Il leur rappelle que depuis la mort d'Antonin, cette Église est en proie à l'animosité des partis, qui se sont formés pour envahir son siége et s'emparer de sa houlette. Chaque parti veut assurer le triomphe à l'homme de son choix, et chacun repousse son compétiteur par la violence et l'injure. Quant à lui, son âme est abreuvée d'amertume et de douleur à la vue d'un incendie dont le feu n'est point de nature à s'éteindre sous la puissance de ses efforts. Il déplore les excès de la passion qui règne partout, et de la discorde qui divise les âmes. Il gémit de l'inefficacité de son influence et de son autorité. Les partis ne sont disposés à rien entendre ; une mesure à la fois radicale et prudente peut seule étouffer les ambitions rivales et ramener la paix. Il ose donc leur proposer un moyen de neutraliser l'agitation, sans blesser les prétentions jalouses d'aucuns partis. Il croit atteindre ce but par la nomination d'un évêque étranger à la cabale.

Cet avis fut accueilli par des sentiments unanimes d'approbation. En conséquence, sur son initiative, les Pères du concile appellent immédiatement au siége métropolitain, objet de leur réunion, un diacre de Constantinople, Héraclide, originaire de Chypre. Héraclide avait passé sa jeunesse sous Évagre, qui l'avait formé pendant de longues années à toutes les vertus sacerdotales, dans la solitude de Scétis.

C'était l'heure des réparations et de la justice. La tombe s'était fermée sur la dépouille du malheureux Antonin ; Héraclide avait relevé sa houlette pastorale, et le versatile Eusèbe, à la vue des Pères du concile, ne pouvait plus résister à la véhémence de ses remords

L'infortuné vient donc enfin se présenter à l'auguste assemblée. Il réclame la faveur d'être admis à leur communion. Saint Chrysostome incline du côté de la clémence; mais la majorité des Pères s'oppose à l'admission d'un homme qu'elle déclare tenir pour un vil calomniateur. Eusèbe, refoulé plus encore par le cri de sa conscience que par l'opposition des évêques, ne perd cependant pas tout espoir. Il compte sur la charité du saint évêque de Constantinople. Depuis deux années, leur dit-il, l'instruction de ce procès est entravée par l'absence des témoins; aujourd'hui, je demande à les faire comparaître; et, bien qu'Antonin soit descendu dans la tombe, nous avons néanmoins encore tous les éléments nécessaires au triomphe de la justice. Car je vois ici présents tous ceux qui n'ont pas craint de lui payer leur ordination à prix d'argent.

Le concile accepte sa promesse; il ne croit point devoir mettre obstacle à sa justification, surtout lorsque Eusèbe vient offrir ses témoins et ses preuves. On se met donc immédiatement à reviser tout le procès.

Après la lecture de l'instruction commencée, Eusèbe est prié d'introduire les témoins. Alors les Pères voient avec douleur entrer avec eux six évêques, coupables d'avoir acquis à prix d'argent leurs fonctions sacrées. Aux dépositions des témoins à leur charge, ils opposent tout d'abord d'énergiques dénégations.

La mission de saint Chrysostome et des Pères se compliquait étrangement et rendait leur tâche difficile. Les accusés, enhardis par les perplexités de leurs juges, protestent avec indignation contre la persistance des témoins. Ils font appel à la conscience, à l'impartialité des prêtres. Ils comptent les gagner à leur cause par une affectation éclatante d'assurance et de sécurité. Mais les prêtres se gardent bien de leur donner des gages d'adhésion et de trahir ainsi leur conscience. Ils font, contre les évêques simoniaques, une déposition accablante, et persis-

tent jusqu'à la fin dans l'accomplissement de leur devoir. Des laïques, hommes et femmes, admis parmi les témoins, confirment la sincérité de leurs dépositions. Ils spécifient la nature des gages reçus par le prélat consécrateur, et précisent le temps, les lieux, les circonstances. C'était trop d'évidence : en présence de tant de lumières, toute dénégation était devenue matériellement impossible ; rien ne pouvait désormais étouffer la voix accusatrice de la vérité. Les coupables sont convaincus et couverts de confusion ; ils font donc humblement l'aveu de leurs crimes.

Il est vrai, disent-ils en rougissant, que pour notre élévation à l'épiscopat nous avons versé de l'argent et donné des gages à l'évêque consécrateur ; mais nous avons cru cette mesure nécessaire pour nous affranchir des charges curiales. Nous reconnaissons maintenant notre erreur, et nous vous supplions de nous maintenir, s'il se peut, dans l'exercice de nos fonctions sacrées ; sinon, de nous faire restituer l'or que nous avons versé ; car plusieurs d'entre nous ont engagé tout ce qu'ils possédaient, même les parures de leurs femmes.

Saint Chrysostome ne put voir sans émotion cette double misère et cette profonde dégradation. Quelle chute à ses yeux que celle de ces élus de Dieu, traînant jusqu'à l'autel la basse cupidité de leur ambition mercenaire ! J'ai confiance, dit-il aux Pères du concile, qu'à ma prière l'empereur daignera les honorer de sa commisération, et qu'il voudra bien les affranchir de leurs charges matérielles; mais, quand à ce qui nous concerne, veuillez ordonner que les héritiers d'Antonin leur restituent l'or et l'argent qu'ils ont donné pour leur ordination.

Les Pères eurent alors à remplir une sorte de cérémonie funèbre; il leur fallait accomplir un devoir plus triste et plus déchirant pour le cœur que l'exécution d'une sentence de mort. Ils déposent les coupables, au milieu d'un silence lugubre, et les déclarent déchus de leur dignité sacrée. Ils ne leur laissent, comme vestige et souvenir de

leur grandeur passée, que le privilége de communier avec les clercs. Les six évêques criminels sont là debout, entendant leur sentence, qui ne leur laisse que la faculté de communier dans le sanctuaire. Ils demeurent immobiles et muets; ils acceptent le jugement irrévocable du concile ; puis ils s'inclinent et se retirent avec le remords dans le cœur, comme Adam chassé de l'Éden par l'Ange de la justice divine.

Le concile confie leurs églises à des hommes de mœurs pures, d'une capacité reconnue, et recommandables par une continence perpétuelle. Ainsi prit fin cette lamentable affaire qui, pendant plusieurs années avait semblé devoir avilir le caractère sacerdotal, éteindre ou du moins attiédir la foi des fidèles, et faire du sanctuaire de Jésus-Christ un ignoble repaire d'avarice sacrilége et de honteuse cupidité. Ce procès avait duré deux années.

La conscience publique était soulagée et saint Chrysostome respirait enfin au sortir de cette atmosphère. Il crut pouvoir alors s'apprêter à voler vers son troupeau. Qu'il lui tardait de revoir son église pour laquelle cependant il ne conservait aucune inquiétude! Mais, lorsqu'il se dirigeait à marches forcées vers Constantinople, il se vit encore arrêté par de nouveaux malheurs. Il n'était pas quitte avec le relâchement et l'hérésie. Tout semblait faire penser qu'il touchait bientôt à l'ascension du Calvaire, et que sa carrière apostolique inclinait vers sa fin. De nouveaux soucis en effet venaient troubler ses veilles en Asie, pendant que Sévérien, à Constantinople, lui préparait dans l'ombre un calice dont l'amertume devait le conduire au tombeau. Les novatiens et les quartodécimains s'étaient emparés de plusieurs siéges et régnaient en tyrans sur toutes ces églises. Ils ne cessaient de distiller, au milieu de ces populations avides de doctrines, le venin de leurs erreurs; ils propageaient partout la haine de leurs sectes contre l'Église catholique.

Saint Chrysostome ne pouvait laisser incomplète son

intervention dans ces provinces désolées. Il dépose, en passant, les évêques novatiens et quartodécimains, et les remplace par de légitimes pasteurs. Dans la province d'Éphèse, il a mis à jour et flétri les mystères ténébreux de Midas; en Phrygie, il fait raser les temples de Cybèle, il déconcerte ses adorateurs, et met un terme au scandale du paganisme, comme aux empiétements fanatiques de l'hérésie.

C'était un grand coup que cet ensemble de mesures. Saint Chrysostome voyait sa mission accomplie; il n'aspirait plus qu'à revenir au milieu des siens. Mais lorsqu'il se préparait à quitter l'Asie, il apprit que tout n'était pas fait encore pour la paix de l'Église; l'enfer et l'impiété ne se tenaient pas pour vaincus. A Nicomédie, aux portes mêmes de Constantinople, il eut la douleur de rencontrer des désordres contre lesquels il dut invoquer toute la rigueur des lois ecclésiastiques.

Le siége de Nicomédie était alors occupé par un homme indigne du caractère sacré dont il était revêtu. Géronce, cet évêque prévaricateur, plus coupable encore qu'Antonin d'Éphèse, n'avait dû son élévation qu'à l'intrigue. C'était un homme éloquent, habile, insinuant, et versé dans l'art de la médecine; mais homme ambitieux, sans conscience, et capable de tout. Autrefois diacre de saint Ambroise, dans l'église de Milan, il s'était vanté, dans un mouvement de ridicule orgueil, d'avoir surpris et dompté, pendant une nuit, un onoscélide, sorte de démon des cosmogonies orientales. Saint Ambroise, pour ce propos indigne d'un ministre de Dieu, lui fit subir une pénitence et le tint renfermé dans sa maison. Mais Géronce parvint à s'évader, et vint à Constantinople accuser saint Ambroise. Il se fit bientôt des amis parmi les seigneurs de la cour, et put ainsi se frayer un accès au pied du trône d'Arcadius. Dans cette situation, il usa de son influence pour faire appeler à de hautes fonctions à la cour le fils d'Hellade, évêque de Cœsarée de Cappadoce. Pour Géronce, c'était un

gage précieux; il y vit un moyen assuré de mettre un pied dans le sanctuaire. Il ne perdit pas un instant; il s'empressa de réclamer, en retour de ses services, la consécration épiscopale et la direction de l'Église de Nicomédie.

Saint Ambroise ne pouvait manquer de voir dans cette ordination un outrage pour l'Église de Jésus-Christ. Il écrivit à Nectaire, alors sur le siége de Constantinople, pour lui dénoncer ce méfait. Il le pria de déposer Géronce, de venger ainsi l'honneur du sacerdoce et de rétablir l'autorité de la discipline ecclésiastique. Mais il était trop tard. Géronce s'était déjà créé partout des clients, des amis et des admirateurs. Nectaire, malgré ses efforts, ne put surmonter l'opposition de la ville et de l'Église de Nicomédie. Tout ce peuple était fasciné par le faux pasteur, et Nectaire descendit dans la tombe avec la douleur de laisser une portion considérable de sa province à la merci d'un homme que Jésus-Christ lui-même, dans les saintes Écritures, avait flétri du nom de mercenaire.

Saint Chrysostome, à son retour d'Asie, eut à lutter contre le même homme et la même opposition. Mais Géronce n'avait plus affaire à la faiblesse de Nectaire; une main plus inflexible et plus forte allait le renverser. Le saint patriarche examine l'immoralité de son élection et la licence de sa vie. Il a le cœur navré du résultat de cet examen. Il n'hésite plus alors, il prend une détermination radicale : il le dépose, malgré les cris des opposants, et met à sa place Pansophius, dont le zèle et la piété vont réparer les scandales de ce pasteur illégitime. Pansophius, ancien précepteur de l'impératrice Eudoxie, avait toutes les vertus intérieures d'un saint évêque de l'Église de Dieu; mais il était dépourvu de cette inébranlable énergie qu'il faut savoir opposer au vice. Il rencontra dans les esprits une opposition menaçante et terrible. Géronce entretenait, par des menées clandestines, le mécontentement général contre saint Chrysostome et contre lui. Des soulèvements, des cris, des émeutes, venaient souvent protester,

par la force aveugle, contre l'autorité du nouvel évêque. Ces démonstrations s'adressaient également aux mesures les plus légitimes du patriarche réformateur. A l'autorité des canons de l'Église, on opposait les procédés et les services de Géronce. Les meneurs vinrent même jusqu'à Constantinople, réclamer la réintégration de leur ancien et faux pasteur. Ils se livraient à d'énergiques manifestations, par des chants et des processions publiques. On eût dit qu'il s'agissait de faire intervenir toutes les puissances du ciel, pour détourner de l'Église et conjurer les ravages de la peste ou de quelque autre fléau dévastateur.

Saint Chrysostome commençait à boire le calice. Son étoile, si brillante, penchait désormais vers son déclin. Il avait bien rempli sa carrière d'apôtre; il arrivait au terme de ses travaux. Dieu seul alors lui restait fidèle. Il préludait à son triomphe, et lui laissait entrevoir et pressentir les persécutions, les souffrances et le fardeau de la croix. Le saint avait lutté courageusement contre l'erreur et le vice, que lui restait-il encore, sinon à lutter dans un dernier combat contre les angoisses et la douleur?

Il était représenté comme un novateur sans mesure. Les mécontents de Nicomédie et de Constantinople et tous ceux dont le relâchement ou les passions allaient se heurter sans cesse contre ses mesures et sa vigilance, s'excitaient mutuellement à le décrier comme un homme inflexible et colère, et comme un injuste censeur. Ils ne cessaient de saper son autorité par tous les moyens possibles.

Ses ennemis se recrutaient chaque jour de toutes ces scories qui flottent à la surface des sociétés humaines; et dès ce moment il était évident que le saint évêque, qui n'avait à leur opposer que l'influence de ses vertus, la sainteté de sa vie et la générosité de son zèle, devait tôt ou tard, et tomber dans leurs piéges, et succomber sous leurs coups.

Pendant que saint Chrysostome accomplissait en Asie les réformes nécessaires à la paix des consciences, un évé-

nement heureux venait changer l'aspect de la ville de Constantinople : l'impératrice mettait au monde un fils. Cette faveur du Ciel excita des transports de joie et fut le signal d'une nouvelle intervention de l'empereur en faveur de l'Église. La naissance de cet enfant avait été prédite à l'impératrice par saint Porphyre, de Gaze, et Jean, de Cœsarée, que saint Chrysostome avait introduits à la cour. En récompense et sur la recommandation d'Eudoxie, l'empereur Arcadius leur avait fait des présents magnifiques. Il avait donné des ordres pour arrêter la persécution dans l'Église de Gaze. Là, le paganisme encore debout, avait repris avec insolence ; l'empereur, pour l'anéantir, avait fait procéder immédiatement et pour la deuxième fois à la démolition du temple de Marnas, où se tramaient des complots de dévastation contre les chrétiens. Il avait aussi fait raser les autres édifices consacrés aux idoles, que les premiers officiers, gagnés par l'or des païens, avaient laissés sortir de leurs ruines.

Pendant l'absence de saint Chrysostome, saint Porphyre et Jean, de Cœsarée, malgré leur ardent désir d'aller consoler par ces nouvelles leurs Églises persécutées, s'étaient néanmoins laissés tenter par les instances de la cour. Ils avaient retardé leur départ et s'étaient réunis à Sévérien, pour célébrer ensemble à Constantinople la double fête de la Résurrection de Jésus-Christ et de la Communion pascale. Ainsi, dans ces deux grands hommes, la sainteté semblait prêter l'appui de son influence à l'ambition hypocrite de l'ennemi de saint Chrysostome ; et la vertu donnait à son insu la main à l'iniquité.

Mais enfin, après plus de cent jours d'absence, arriva le saint archevêque de Constantinople. Cette âme, passionnée de charité sacerdotale et brûlée du zèle de la maison de Dieu, s'épanouit de bonheur à la vue des murs de la capitale dont l'enceinte abritait son troupeau. Mais hélas ! le sanglier de la forêt avait passé par le champ du père de famille ; le loup dévorant avait profité de son absence pour

porter la mort au cœur du bercail. Il avait tout fait pour aveugler et fasciner ses victimes, et lorsque apparut saint Chrysostome, un instant le troupeau sembla ne plus reconnaître ni les traits, ni la voix de son pasteur. Il ne connaissait plus que la voix du mercenaire. Cette voix, c'était celle de l'évêque de Gabales, le Syrien ; c'était aussi celle d'Antiochus, de Ptolémaïde.

Antiochus et Sévérien étaient fortement doués, et brillamment servis par la Providence ; mais ils unissaient le prestige d'une parole entraînante et d'une éloquence splendide à la bassesse d'une honteuse rapacité. Le talent, la petitesse et l'orgueil formaient en eux un monstrueux mélange ; et ce mélange hideux, qui n'excluait aucun vice, s'était fait une place brillante sous le masque de toutes les vertus.

Antiochus avait précédé Sévérien à Constantinople. Saint Chrysostome avait été frappé de la splendeur de son talent ; il avait même cru devoir réclamer, dans l'intérêt de la religion, la coopération puissante de sa parole. Mais Antiochus, en apportant son concours au saint évêque, n'avait point eu la pensée de devenir un écho fidèle de la mission du Sauveur ; il n'avait voulu faire du son harmonieux de sa voix et de son éloquence persuasive que des instruments dociles de son ambition et de son avarice. Il s'était retiré de Constantinople chargé d'or et d'argent, seul fruit de son triste labeur ; puis il s'était enfui pour aller se cacher, avec sa honte, dans l'enceinte éloignée de la ville de Ptolémaïde.

Le mal est une contagion qui gagne, corrode ou transforme facilement les cœurs. Sévérien était éloquent aussi lui, plus encore que l'évêque de Ptolémaïde ; et malgré l'accent syrien qui déparait son langage, la justesse et l'énergie de sa pensée, jointes au sage emploi de l'Écriture, le faisaient entendre avec plaisir, même après les plus belles homélies d'Antiochus. Il avait toujours dans la pensée l'exemple de l'évêque de Ptolémaïde : la moisson

dorée d'Antiochus lui revenait sans cesse à l'esprit comme un fantôme importun. Son ambition lui rappelait souvent qu'avec son éloquence il pouvait, aussi bien que son prédécesseur, acquérir de grandes richesses; et c'est avec un tel dessein qu'il avait osé quitter son Église, son troupeau, pour venir se fixer à Constantinople; et ce dessein, qu'il nourrissait dans son esprit avec délice, n'eut pas un seul instant la vertu de le faire reculer d'horreur. Saint Chrysostome, dont l'immense fortune avait enrichi les pauvres et les hospices des églises, était bien éloigné de soupçonner dans un frère une telle cupidité : lui qui mettait son bonheur à partager le pain de l'indigence, comment eut-il pu croire à la soif des richesses! L'adorateur du Dieu fait pauvre ne pouvait reconnaître dans un évêque un adorateur du veau d'or; et, lorsqu'à son départ pour l'Asie, il invitait l'évêque de Gabales à partager ses sollicitudes de pasteur, il était bien loin de penser qu'il ouvrait au mercenaire la porte de la bergerie.

Après le départ de saint Chrysostome, Sévérien chercha d'abord à s'asseoir d'une manière durable au sein d'un troupeau qui n'était pas le sien. Il s'était muni de nombreux sermons, composés avec soin, dans lesquels il voyait un moyen assuré de se lancer dans le chemin de la fortune. L'accueil cordial et franc qu'il avait reçu du saint patriarche, l'accent oriental de sa voix, qui donnait à sa parole une nuance inaccoutumée, son empressement à saisir toutes les occasions, à tirer parti de toutes les circonstances, lui frayèrent bientôt un chemin vers la cour. Son influence s'accrut au-delà de ses espérances, et bientôt il vit s'ouvrir devant lui les portes du palais d'Arcadius.

Tout semblait alors lui sourire : il possédait la confiance et l'amitié de saint Chrysostome; le peuple, les grands et la cour admiraient son talent; il était enivré de l'encens des fidèles; il jouissait de la faveur des grands dignitaires de l'empire; il se voyait honoré de la bienveillance de l'empereur, et l'impératrice elle-même ne lui ca-

chait point son estime. Que fallait-il de plus à Sévérien pour qu'il pût se croire au faîte des honneurs? Il s'y crut en effet, et prit habilement ses mesures pour se conserver les fruits de cette victoire inespérée.

Que fait-il alors? A la cour, il prodigue son encens avec adresse. Il se garde bien de la reprendre de ses excès. Il comble de caresses le peuple, dont il cherche à devenir l'idole. Puis, lorsqu'il se croit assuré de l'ascendant victorieux de sa parole, il s'aventure à battre en brèche la considération et l'autorité de son bienfaiteur. Il laisse échapper d'abord contre lui des allusions timides; puis il s'efforce de le terrasser et d'effacer même son souvenir du fond des cœurs. Il n'eut que trop de succès dans ses ignobles complaisances auprès du peuple; et la confiance générale se laissa trop facilement séduire par ses odieuses insinuations. C'était chose facile d'ailleurs de supplanter le saint évêque; car, dans son zèle de pasteur, il n'avait jamais su ni caresser les passions du peuple, ni s'incliner devant les vices de la cour. Avec une délicatesse ordinaire, Sévérien eût rougi d'exploiter ainsi l'absence de saint Chrysostome au profit de son ambition personnelle; mais Dieu se chargea bientôt lui-même de lui donner une sévère leçon. Dieu ne se résigne pas toujours, dans la longanimité de sa justice, à supporter l'ignominie du pécheur jusqu'au comble de la mesure. Dans cette circonstance, il ne tarde point à porter un stigmate éclatant au cœur de l'homme qui ne sait ni se respecter, ni rougir. Il ne veut pas tolérer que toujours le sceptre soit au vice ; car si la passion souvent s'élève avec orgueil et semble triompher de la vertu, souvent aussi la justice divine, dont elle se joue, sait à la fin prendre sa place sur la terre et se créer un vengeur.

Un homme se rencontra sur le chemin de l'ambitieux évêque de Gabales, et cet homme, en se heurtant contre lui, fit tomber le masque de mansuétude dont il voilait son caractère, et le fit apprécier de tous à sa juste valeur :

c'était Sérapion, archidiacre de Constantinople. Sérapion avait de rares vertus, mais il était violent et colère. Il semblait ne savoir comprendre ni la miséricorde, ni le pardon. On eût dit qu'il s'était attaché comme un mauvais génie à la carrière de saint Chrysostome pour lui faire éprouver, malgré son bon vouloir, toute la lie du calice. Ami dévoué du saint évêque, il eût souffert mille morts plutôt que de paraître un instant trahir son amitié. Dans les circonstances ordinaires, il était ferme jusqu'à l'entêtement ; mais quand il se croyait dans le vrai, sa ténacité ne connaissait point de bornes; et quel que fût l'avantage de l'indulgence, il était incapable de jamais fléchir. Il portait le zèle jusqu'à la passion et la sévérité jusqu'à la haine. Tel était l'homme que l'évêque de Gabales rencontra sur ses pas dans l'exécution de ses desseins.

Sérapion était témoin des calomnies que Sévérien ne craignait pas d'insinuer contre le saint patriarche; il était témoin de ses efforts constants pour se concilier les faveurs du peuple, aux dépens de l'influence et de l'autorité légitime de son ami. Son indignation lui fit passer les bornes de la prudence. Il n'hésita pas à battre en brèche la popularité du calomniateur; mais il le fit par la manifestation du plus insultant mépris. Surpris un jour par l'arrivée subite de Sévérien, il ne daigne ni se lever en sa présence, ni lui rendre les honneurs dus à sa dignité d'évêque ; il ose même affecter ostensiblement de ne tenir aucun compte de la considération et du respect attachés, au moins par les convenances, à son caractère personnel. Le dédain était insolent et l'injure intolérable. Sévérien, outré de ce mépris, ne put contenir son indignation. « Ou « Sérapion, s'écria-t-il, ne mourra pas chrétien, ou Jésus- « Christ ne s'est jamais fait homme. »

C'en fut assez pour Sérapion. Cet homme, naturellement colère, dépassait toujours le but qu'il se proposait d'atteindre. Il s'empare des paroles de Sévérien; son imagination les exagère; il s'abandonne à la plus vive

exaspération; et dans cette surexcitation fébrile, il vient dénoncer à saint Chrysostome tous les méfaits de l'évêque de Gabales. Son irascibilité naturelle prête une nouvelle acrimonie à l'amertume de son indignation. Il accuse Sévérien non-seulement de saper, pour le compte de son ambition personnelle, l'autorité sacrée du patriarche, son ami, mais encore de nier dans un langage impie l'incarnation du Verbe de Dieu. Sévérien avait dit : « Ou Séra« pion ne mourra pas chrétien, ou Jésus-Christ ne s'est « jamais fait homme. » Sérapion retranche les premières paroles et ne dénonce que les dernières, qui présentent un sens incomplet : « Jésus-Christ ne s'est jamais fait « homme. » Le mensonge était flagrant; et cependant des hommes vendus à sa cause ne craignent pas d'apporter leur témoignage en confirmation de cette injuste calomnie. L'étincelle est donc lancée; elle suffira pour causer un vaste embrasement. Cette accusation, en effet, devint bientôt le signal d'une opposition ouverte entre l'évêque de Gabales et le patriarche de Constantinople.

Et cette opposition elle-même trouva des éléments de surexcitation dans la réalisation des desseins de vengeance de Sévérien contre l'infortuné Sérapion. Transporté de colère contre l'archidiacre, il s'était empressé de réunir un concile d'évêques. Il voulait y faire comparaître l'ami de saint Chrysostome, le convaincre de calomnie, le faire chasser honteusement de l'Église et le faire dégrader par les Pères de sa dignité. Saint Chrysostome en avait l'âme amèrement affligée. Mais le concile s'assemble, et l'archidiacre présente sa justification. Il affirme et s'efforce de prouver, par de nombreux témoignages, que s'il ne s'est pas levé de son siége, en signe de respect, à l'arrivée de Sévérien, c'est qu'il ne s'est pas aperçu de sa présence.

L'accusé semble s'exprimer avec tout le calme et toute l'assurance de la vérité. Le concile est frappé de l'énergie de sa défense : il penche vers la miséricorde; il propose le pardon; il invite Sévérien à partager ces sentiments en-

vers Sérapion; il le presse même de recevoir ses motifs d'excuses. Saint Chrysostome lui-même tente de calmer la colère de Sévérien. Il propose d'infliger à Sérapion un châtiment sévère; et sa promesse reçoit immédiatement une complète exécution. Ainsi Sérapion, malgré ses services intelligents, malgré son affection généreuse, se voit chassé pour une semaine de la maison du saint évêque, et privé de toutes les fonctions de sa charge. L'évêque de Gabales devait être satisfait de cette condescendance. La justice elle-même l'était; mais il n'en était pas ainsi de la vindication : elle voulait sévir et frapper encore. Sévérien ne pense pas que son ennemi soit soumis à d'assez dures humiliations; il exige du concile que l'infortuné soit repoussé de l'autel et privé de la participation aux saints mystères. C'était, assurément, trop de haine ou de rigueur. Saint Chrysostome en éprouve une affliction profonde. Il sent que, désormais, son impartialité ne lui permet plus de prendre part à des délibérations qui ne doivent avoir pour but que de servir des desseins de vengeance. Il se lève donc avec l'âme agitée d'une douloureuse émotion; il veut quiter l'assemblée. « Portez, dit-il aux Pères, le plus « scrupuleux examen sur les incidents de cette déplorable « affaire; puis mettez un terme à la discussion, par un « jugement irrévocable et consciencieux. Vous pourrez « ainsi bannir la division qui déchire le sein de l'Église. « Quant à moi, mon âme tout entière me refuse toute par- « ticipation à ces débats affligeants. » Après ces paroles, le saint évêque se retire. Tous les Pères alors se lèvent et frappent l'évêque de Gabales de la flétrissure d'un blâme humiliant et sévère, de ce qu'il a dédaigné de se rendre à la parole de l'évêque Jean.

Sévérien s'était assez oublié pour mériter une censure exceptionnelle; tout Constantinople était témoin de ses méfaits. Sérapion, dans ses mouvements de vengeance particulière, n'avait fait que jeter sur le coupable une nuance d'intérêt, par l'addition inutile d'une insulte et

d'un mensonge. Ce mensonge était sans doute en lui-même de nature à provoquer l'indignation, mais il fut aussi l'instrument de la justice divine : il fit tomber le masque de l'imposteur et déchira le voile brillant qui couvrait ses desseins.

Les évêques et saint Chrysostome avaient alors sous les yeux les charges qui pesaient sur l'évêque de Gabales ; la vérité, l'effrayante vérité s'était fait jour. L'homme de Dieu ne pouvait donc pas laisser plus longtemps son Église à la merci d'un tel homme. Après avoir mis fin aux divisions qui désolaient les Églises d'Asie, il devait se hâter de guérir aussi les plaies de son propre troupeau. Sa présence à Constantinople rendait celle de Sévérien absolument inutile ; et, d'ailleurs, la conduite de cet évêque ne lui permettait plus d'y rester sans danger. Mais Sévérien s'était fait des admirateurs et des créatures. Le mettre en demeure de retourner dans son Église de Syrie, c'était lui demander un trop pénible sacrifice. Force fut donc au saint patriarche d'user, pour le faire partir, de l'autorité que lui donnaient les saints canons. Il se ménage une entrevue pour lui rappeler l'importance de ses devoirs. « Sévérien, mon frère, « lui dit-il, depuis longtemps votre Église est veuve et « souffre de l'absence de son évêque. Depuis longtemps « votre troupeau, qui vous fut confié par Jésus-Christ, est « privé de votre parole : il réclame à grands cris son pas-« teur. Allez donc, mon frère ; hâtez-vous de vous rendre « au sein de votre Église qui vous appelle. Vous fûtes ho-« noré par le Sauveur du pouvoir pastoral dont il a fait « votre apanage : gardez-vous de négliger l'usage de ce « don précieux de Dieu. » Ces paroles étaient toutes fraternelles ; mais Sévérien y vit les symptômes d'un orage auquel il fallait échapper à tout prix. Il prend donc le parti de l'obéissance ; il fuit le théâtre qu'il avait choisi pour le triomphe de son ambition ; il s'éloigne. Mais au lieu de regagner la Syrie et la ville de Gabales, il se retire à Chalcédoine, sur l'autre rivage de la Propontide. Là, ses agents

vont prendre le mot d'ordre et dresser avec lui les plans d'un immense complot. Il s'agit de soulever ses amis de Constantinople et de remplir de leurs plaintes, contre saint Chrysostome, les provinces, la capitale et même le palais de l'empereur. C'est une conjuration complète.

Pour le saint patriarche comme pour tous les esprits éclairés, Sévérien n'était qu'un ambitieux armé de la houlette du pasteur; il ne devait attendre aucune sympathie, aucune condescendance, aucune faiblesse. Le saint pouvait et devait l'aimer comme homme, mais, comme évêque, l'aimer et l'honorer : jamais. L'étoile de l'évêque de Gabales semblait donc devoir se cacher pour toujours dans l'ombre : l'honneur de l'Église l'exigeait. Mais c'est vers l'opposé du bien que l'on voit le plus souvent marcher le courant des opinions humaines. Sévérien avait encensé la cour, et la cour ne pouvait que rester fidèle à son adorateur.

L'impératrice Eudoxie s'émut des prétendus malheurs de l'évêque de Gabales. Cette femme, d'un incommensurable orgueil, qui voyait ramper à ses pieds le sénat, la cour, l'empereur, et par eux l'empire tout entier, ne pouvait tolérer qu'on osât, même dans l'Église, recourir à des mesures d'autorité quelconque, à l'encontre de ses volontés. Quand la femme a franchi les limites que lui pose la nature, quand elle peut refouler l'homme au-dessous d'elle et s'armer du prestige de l'autorité, son esprit s'égare, elle prend le vertige, elle devient un tyran insensé. Telle fut l'impératrice Eudoxie, en présence des hésitations et de la faiblesse de l'empereur Arcadius; elle se crut personnellement engagée dans cette affaire de juridiction ecclésiastique. Elle prend donc hautement en main la cause de son protégé. Toute pénétrée de la légitimité de son intervention, elle censure ouvertement la sévérité de saint Chrysostome, et rappelle Sévérien à Constantinople.

Et Sévérien se tient pour satisfait ! Il se croit canoniquement dispensé du devoir de la résidence ! Il ne prête plus

l'oreille à la voix, aux cris de détresse de son troupeau. Dans l'enivrement de sa joie, il accepte avec empressement la faveur de cette intervention féminine, au mépris des lois et des censures de la discipline ecclésiastique.

Mais il ne suffit pas à l'impératrice d'annuler par la force les mesures les plus légitimes du patriarche, son pasteur : elle veut encore commander à son cœur d'évêque ; elle exige qu'il honore de son amitié l'homme que sa conscience oblige de bannir comme le perturbateur de son troupeau. C'était trop exiger et trop peu connaître l'âme de saint Chrysostome. Il pouvait tolérer la force et subir la violence, mais jamais franchir la limite de ses devoirs. L'impératrice, par le fait de son intervention, le mettait en demeure de protester contre la violation des saintes règles de l'Église. Il ne devait pas faillir à cette obligation. Il rompt donc toute communication avec Sévérien de Gabales. Il lui fait comprendre qu'il n'a plus aucun prétexte d'abandonner son peuple, pour venir à Constantinople se tordre et s'aplatir devant l'idole de la puissance, et s'enivrer de la fumée corrosive des honneurs. La cour tout entière s'émut de cette rigueur inflexible. Aussi, pour plaire à l'impératrice, tous, eunuques, guerriers et courtisans, se mettent-ils en devoir d'opérer une réconciliation. On voit donc alors les membres des grands pouvoirs de l'empire, des généraux, des sénateurs, des dignitaires du palais venir auprès de saint Chrysostome, pour le prier de se réconcilier avec l'évêque infidèle. Le saint les écoute avec respect, mais il maintient l'autorité de la discipline violée, aucune instance ne peut le fléchir.

L'impératrice Eudoxie avait eu plus d'une fois occasion de reconnaître le fond du cœur du saint archevêque. Elle n'ignorait pas qu'inflexible conservateur des saintes lois de l'Église, il savait néanmoins s'incliner avec respect, toutes les fois que l'Église elle-même s'incline devant une majesté qu'elle sanctionne et qu'elle honore. Dans cette pensée, elle se rend avec son fils, le jeune Théodose, dans l'église

des Saints-Apôtres, à l'occasion d'une importante solennité. Tout le peuple fut témoin de cette démarche de l'impératrice. Arrivée dans le temple, elle s'avance vers saint Chrysostome, elle prend son fils et le place sur ses genoux. Elle le supplie alors et le conjure par le salut de cet enfant, l'espoir de l'empire, d'accorder enfin à Sévérien l'amitié que depuis longtemps elle réclame.

Ainsi la double majesté de César et de Constantin s'abaisse, dans cet enfant, en faveur d'un homme que la conscience publique et l'histoire reconnaissent indigne du caractère sacré dont il est revêtu. Sans doute, s'incliner en présence du saint patriarche, de la part de la puissance impériale, ce n'était pas descendre : c'était s'honorer; mais s'incliner pour Sévérien de Gabales, c'était effacer le caractère auguste qui s'attache à la grandeur impériale : c'était abdiquer.

Saint Chrysostome reçoit avec bonheur dans ses bras le jeune Théodose; il l'élève comme Siméon; il l'offre et le donne à Dieu comme l'homme de sa droite. Il écoute, avec un respect qui tient du culte, les paroles de pardon qui tombent, comme un écho de la voix des anges, de cette bouche de l'enfant angélique et royal. Puis il rend, mais à regret, à l'indigne Sévérien une amitié dont il ne doit recueillir un jour que la plus vive amertume; et pour gage de sa sincérité, comme pour poser un obstacle au retour de leur division de la veille, il annonce immédiatement au peuple cette réconciliation avec son persécuteur.

Il veut faire partager aux fidèles l'héroïsme des sentiments qui l'animent. Il engage, il prie, il conjure la foule entassée dans la basilique d'ouvrir son cœur à la charité de Jésus-Christ, et de prêter l'oreille à la voix de la miséricorde. « Je suis votre père, leur dit-il, et je dois à mes « enfants un avis paternel. Je suis père, et ma sollicitude « est sans limites, et je suis prêt à verser tout mon sang « pour vous. Mais s'il est beau, s'il est juste que le pasteur « s'immole et verse son sang pour le troupeau bien-aimé,

« n'est-il pas beau, juste et nécessaire aussi que ni les tri-« bulations, ni les souffrances, ni la mort, ne puissent sé-« parer jamais les brebis du pasteur?

« C'est avec toute l'effusion de mon cœur que je vous « dis ces choses, et c'est avec le plein abandon du vôtre « que je vous conjure d'entendre ce qui me reste à vous « dire encore. Je viens vous apporter les paroles de la « paix. Et de quoi peut vous parler un prêtre du Seigneur, « si ce n'est de cette paix descendue du ciel pour le bon-« heur des hommes? Il ne peut exister parmi vous aucune « opposition à mes paroles; car je parle de la paix que le « Fils de Dieu, par l'effusion de son sang, est venu donner « aux hommes sur la terre ainsi qu'aux esprits du ciel, « pour les unir et les confondre à jamais dans un embras-« sement fraternel et divin. Je suis envoyé de Dieu pour « toucher vos âmes par le sentiment de la miséricorde. « Oh! gardez-vous de me faire monter au front un nuage « de douleur, de honte et de confusion. Gardez-vous d'im-« primer à ma mission céleste un caractère intolérable « d'impuissance et de stérilité. Laissez fléchir vos cœurs « et soyez dociles à mes avis : c'est votre père qui vous en « conjure.

« L'Église de Jésus-Christ doit-elle donc toujours souf-« frir! Ne faut-il pas au moins qu'elle puisse déposer quel-« quefois son crèpe de deuil et de tristesse! Eh bien! « rendez-lui sa joie! Calmez votre indignation, ouvrez vos « âmes à la mansuétude, dilatez vos cœurs dans la paix, « et mettez un frein à votre colère. L'Église a vu trop « longtemps la division et la guerre s'agiter dans son sein. « Cessez donc tout combat et recevez à la paix l'évêque « Sévérien, notre frère; recevez-le sans réserve, à plein « cœur et les bras ouverts. »

Ces paroles généreuses retentissaient encore aux oreilles des fidèles de Constantinople, lorsqu'une autre voix se fit entendre. Sévérien, réconcilié par sa victime avec ce même peuple qu'il avait voulu soulever contre elle, ne pouvait

pas rester muet : c'eût été refouler l'élan de la charité sacerdotale; c'eût été protester par son silence et contre le bienfaiteur et contre le bienfait. Il prend donc, quoique à regret peut-être, le parti d'élever aussi la voix : mais il ne se servira de cette circonstance que pour couvrir ses desseins secrets.

Le jour suivant, en effet, il proteste avec feu, dans un discours éloquent, du bonheur et de la sincérité de son âme. « Les anges du ciel, dit-il à la foule étonnée, me « prêtent aujourd'hui leurs accents divins pour vous « annoncer une grande joie. Aujourd'hui l'Église est en « paix, et l'hérésie s'abandonne à toute sa colère; le vais- « seau de l'Église repose à l'abri du port, et la rage de « l'hérésie est aux prises avec la fureur de la tempête; les « fauteurs de l'hérésie sont agités par des divisions « cruelles, et les pasteurs de l'Église veillent en paix à la « sécurité de leur bercail. Les brebis du Seigneur reposent « doucement à l'ombre de la houlette : elles peuvent dé- « sormais braver sans crainte et la dent et la rage des « loups dévorants. La vigne du Seigneur est dans l'abon- « dance; le champ de l'impie se couvre de ronces stériles « et l'iniquité s'affaisse dans les angoisses de la faim. Le « peuple de Jésus-Christ dilate son âme à toutes les délices « du bonheur, et les ennemis de la vérité succombent dans « l'opprobre. Le ciel est dans l'allégresse, et l'enfer est en « deuil; les anges, enfin, se parent d'un vêtement de « gloire et voient le ciel entier tressaillir de joie, tandis « que les esprits de l'enfer se couvrent le visage d'un « voile honteux de confusion.

« Ah ! c'est que le Sauveur, le roi de la miséricorde et « de la paix, vient de remporter une grande victoire ! Il a « mis en fuite le démon de la discorde, apaisé ses dissen- « sions et cimenté l'union des cœurs. Lui, la lumière éter- « nelle du ciel comme le soleil est la lumière de la terre, « il a répandu sur son Église les splendeurs de sa paix. « Oh ! qu'il est beau, qu'il est digne d'amour le nom de la

« paix! Le nom de la paix, c'est le nom du Verbe éternel, « de Jésus-Christ lui-même. Que cette paix céleste de- « meure donc en nous par lui, notre Sauveur, dans les « siècles des siècles! »

Ainsi parla Sévérien après sa réconciliation avec saint Chrysostome. Ce fut un spectacle de tristesse et de douleur; car il était de notoriété publique qu'au moment où l'évêque de Gabales exaltait ainsi la paix, dont il devait la faveur à la générosité du saint patriarche, il nourrissait au fond de son âme, contre son bienfaiteur, un levain mortel.

Par cette réconciliation, qui n'était pour Sévérien qu'un instrument de plus dans ses mains fratricides, le saint évêque ouvrait donc à son ennemi les portes de son église, et cimentait lui-même, au sein de son peuple, la puissance infernale qui devait lui creuser son tombeau. C'était armer son ennemi d'un pouvoir assassin et lui présenter sa poitrine. Il ne pouvait plus l'ignorer : la longue opposition de Sévérien et ses intrigues en étaient un irrécusable témoignage. Il avait sans cesse à ses oreilles les avertissements de Sérapion : tout tendait donc à le convaincre du danger qui le menaçait, même dans son existence. Mais quelles que fussent la grandeur du péril et l'évidence accusatrice des faits, la charité sacerdotale lui faisait entendre encore un langage plus fort. Il crut le temps opportun de faire un généreux sacrifice. Il lui répugnait de mettre sa sécurité personnelle dans la balance, en regard de la paix et de la sécurité de son église : il ne voulut donc point troubler les consciences, pour se mettre à l'abri des piéges de ses ennemis.

Il semble que Jésus-Christ, par son exemple, veuille faire entrer, dans la destinée de ses serviteurs les plus fidèles, une coopération constante à leur propre sacrifice. Il s'est offert lui-même parce qu'il a voulu s'offrir. Il faut toujours, en effet, quelque chose de spontané dans l'immolation du martyre.

Pendant que saint Chrysostome se livrait tout entier à l'accomplissement de ses devoirs d'évêque et de patriarche, d'autres événements malheureux vinrent porter le deuil et la perturbation dans presque toutes les provinces de l'Asie Mineure (400).

La réconciliation de saint Épiphane et de Théophile n'avait été, dans l'intention de ce dernier, qu'une manœuvre habile, ayant pour but d'assurer le succès de ses projets. Le concile de Constantinople, où commence le déplorable procès d'Antonin d'Éphèse, la mort de cet évêque, la déposition de ses complices, celle de Géronce de Nicomédie, le succès scandaleux des intrigues d'Antiochus de Ptolémaïde et de Sévérien de Gabales, les efforts de ce dernier pour supplanter saint Chrysostome, enfin la persécution acharnée de Théophile contre les grands frères, les douleurs et l'expatriation de ces hommes vénérables, forment une série de malheurs dont la conséquence finale doit être de faire traîner saint Chrysostome en exil et de le conduire au tombeau.

Ces calamités ont eu quelque compensation dans les écrits de saint Augustin d'Afrique. Ce grand évêque était alors le flambeau de l'Occident. Il confond successivement et réduit au silence Petilien, évêque de Cirtha, désignée depuis par le nom de Constantine, et Parménien, évêque de Carthage, qui propageaient les erreurs de Donat au sein même de l'Église. Il redresse ensuite l'opinion de saint Cyprien sur le baptême, et compose l'admirable livre de ses confessions.

A cette même époque, le premier concile de Tolède, en Espagne, travaille à l'union des évêques, profondément altérée par les priscillianistes. Il décrète la nécessité de la continence perpétuelle pour le diaconat, et porte divers canons de discipline ecclésiastique. Il sanctionne pour tout laïque la liberté de garder, en qualité de concubine, une femme d'un rang inférieur au sien, que les lois romaines ne permettent pas de prendre pour légitime épouse; mais à la condition essentielle qu'il n'ait de cohabition qu'avec cette femme unique. Ce concile reçoit à la paix, suivant l'avis de saint Ambroise, les évêques Sympo-

sius et Dictinius, qui rétractent et réprouvent les erreurs des priscillianistes. Il accorde la réconciliation à plusieurs autres évêques, et, pour la première fois dans l'Église, il donne à l'évêque de Rome le nom de pape, sans autre addition. C'est l'appeler par excellence le père des pères.

Alors florissait le monastère de Lérins, si fécond en grands hommes; alors aussi commençait la renommée de saint Honorat, d'origine consulaire, et de sainte Marguerite de Pisidie, qui donnèrent leurs noms aux îles de Marseille. Mais à côté de ces sujets de consolation, quelques événements malheureux viennent porter le deuil et la douleur au cœur de l'Église.

Saint Vigile, évêque de Trente, est massacré par les païens de son propre diocèse. Rufin d'Aquilée écrit au pape Anastase, auquel il présente sa profession de foi. Le souverain pontife en prend occasion de condamner les erreurs d'Origène. Il écrit à Jean de Jérusalem, ami de Rufin, en faveur de ce malheureux prêtre, qui semblait chanceler dans la foi, depuis sa traduction du Περὶ ἀρχῶν du docteur d'Alexandrie.

La mort inattendue de Fabiola, dame romaine d'une remarquable sainteté, l'apparition à Rome de Pélage le Breton, que saint Prosper appelle le serpent de la Grande-Bretagne, lequel niait le libre arbitre et le péché de nos premiers pères, les erreurs de Rufin de Syrie, précepteur de Pélage, et celles de Rufin, envoyé de saint Jérôme, pendant que l'Orient était bouleversé par les complots de Théophile et de Sévérien contre saint Chrysostome, semblent envelopper l'Église entière d'un sombre voile de deuil. Cependant quelques sujets de consolation viennent apporter un tempérament à ces causes de douleur : saint Épiphane de Chypre déploie dans son Église un zèle digne des temps apostoliques; saint Porphyre de Gaza parvient à porter le dernier coup à l'idolâtrie sur la terre fécondée par les travaux du Sauveur.

En Occident, les évêques ne restaient point oisifs dans la grande régénération religieuse du monde. Le cinquième concile de Carthage se hâte de réparer le mal fait à la religion par quelques lois de l'empereur Honorius. D'autres conciles s'efforcent d'assurer l'indépendance des évêques et des clercs. Les évêques, les prêtres et les diacres y sont astreints, sous peine de déposition, à la continence perpétuelle.

Saint Augustin continue ses immenses travaux; il publie le

livre *de la Virginité,* bientôt suivi de celui *sur le Bien du mariage,* et saint Jérôme présente son apologie contre Rufin d'Aquilée, qui l'accusait de s'être fait comme lui le traducteur du Περὶ ἀρχῶν d'Origène.

A la vue de ces succès, l'Église semblait se réjouir de sa prospérité, lorsqu'un immense malheur vint encore la plonger dans le deuil.

Saint Anastase, son chef, après deux ans et vingt-six jours d'un court et glorieux pontificat, quitte la terre, dit saint Jérôme, et se laisse emporter au ciel pour n'être pas témoin des malheurs qui vont peser sur la capitale du monde. Il fut enterré dans le cimetière qui porte son nom (ad ursum pileatum). Pendant vingt jours, le siége pontifical demeura vacant, comme pour payer au pontife le tribut de sa douleur (401).

CHAPITRE XIII

Grands frères. — Théophile. — Saint Épiphane de Salamine à Constantinople.

Le retour de saint Chrysostome à Constantinople avait été pour lui le prélude de l'ascension du Calvaire. Par un caractère de parfaite ressemblance avec Jésus-Christ, qui brûlait du désir d'accomplir son sacrifice, le saint s'était senti l'âme enivrée de bonheur à la vue de son troupeau. Dans son premier discours, il n'avait pu contenir l'émotion de son cœur qui s'était échappée en paroles brûlantes. « Non, s'était-il écrié dans un mouvement d'épanchement « affectueux, non, rien, dans cette longue absence, ne « pouvait égaler mon bonheur à la seule pensée de vous « voir encore ; il me semblait avoir des ailes pour m'envo- « ler vers vous. Ah ! c'est qu'il n'existe point en ce monde « de douceur comparable à celle de ma joie, quand je puis « encore vous contempler autour de moi. Elle égale en « grandeur les sentiments réunis que fait éprouver à cha- « cun de vous le retour de votre pasteur et de votre père ; « car vos cœurs ne forment-ils pas les fleurons de ma cou- « ronne et les rayons de ma gloire ?

« Rien, à mes yeux, ne peut égaler la beauté de mon trou- « peau. Mon troupeau ! c'est la vigne et le champ précieux « du Sauveur, c'est le charme de la nature ; il est pour moi « comme un jardin délicieux planté d'arbres en fleurs. Si « jamais il s'en rencontrait de ces arbres au doux feuillage

« dont les rameaux stériles ne portassent aucun fruit, je « ne leur épargnerais ni mes travaux, ni mes sueurs, ni « mes veilles ; je ne me donnerais aucun repos, pour amé-« liorer leur nature et leur rendre une abondante fécon-« dité. Oui, s'il m'arrive, dans ce champ bien-aimé, de « rencontrer une plante sauvage, je la verrai bientôt, par « mes soins, se transformer en une vigne féconde, s'affais-« sant sous le poids luxuriant de ses fruits. Je m'efforcerai « chaque jour de faire croître et verdir l'olivier franc à la « place de l'olivier stérile ; car telles sont la nature et la « fertilité de cette terre bénie que m'a confiée la bonté du « Sauveur.

« Et ce dévouement absolu pour le bercail de Jésus-« Christ n'est et ne peut-être pour moi que l'accomplisse-« ment d'un devoir de justice ; car, en effet, ne suis-je pas « pour la vie votre esclave et votre serviteur ? Oh ! aimable « et doux esclavage, dont le Seigneur m'a fait une source « intarissable de pures délices ! Non, vous ne vous êtes « point imaginé, j'en ai l'assurance, que, pendant les « jours de mon absence, mon esprit et mon cœur aient pu « perdre un seul instant votre souvenir. A toutes les heures « du jour, ce souvenir occupait ma pensée, et je vivais de « cœur et d'affection au milieu de vous. Dans toutes mes « prières, vos noms étaient sur mes lèvres, et vos âmes « étaient l'objet de tous mes sacrifices. »

Quand cette âme céleste s'épanchait ainsi dans le cœur affectueux des fidèles, l'ambition et la haine murmuraient sourdement dans l'ombre, et souvent même en plein soleil, autour de lui. Dans son magnifique discours sur la paix et l'union des cœurs, il avait gagné la cause de Sévérien auprès du peuple de Constantinople, irrité de ses intrigues et de ses scandales. Il avait obtenu son pardon, vengé généreusement sa renommée, et relevé, dans l'opinion publique, le piédestal sur lequel cet ambitieux allait bientôt s'asseoir pour écraser son défenseur. Tout était donc prêt désormais pour cette grande lutte, où la sainteté de-

vait succomber comme une victime pure, et le triomphe allait, comme toujours, devenir le partage de l'iniquité. Saint Chrysostome avait fourni sa carrière ; il ne lui restait plus que la pénible élaboration de son dernier sacrifice : la persécution, l'exil et la mort.

Il fallait une circonstance pour faire éclater cet orage, qui devait porter la désolation et le deuil dans l'église de Constantinople. Cette circonstance était préparée : elle ne tarda point à s'offrir ; elle surgit des complications causées par l'arrivée des grands frères.

Plusieurs moines échappés des mains de Théophile d'Alexandrie, Hiérax, Ammonius, Eusèbe, Euthyme et Dioscore, ce dernier évêque d'Hermopolis, arrivent accompagnés d'Isidore et des autres victimes que l'on a vues si cruellement chassées par Théophile des déserts de Scethis en Égypte. C'étaient des hommes consommés dans la pratique des vertus chrétiennes. A leur seul aspect, ils inspiraient un sentiment profond de vénération. Ils étaient nés de parents chrétiens. Soumis, dès leur enfance, aux préceptes de l'Évangile, ils ne s'étaient jamais inclinés, même dans l'ardeur irréfléchie de la jeunesse, vers les vanités et les folies du monde. Ils ne s'étaient jamais laissé prendre au vertige de l'orgueil. Les déserts silencieux du Midi, les solitudes des montagnes avaient eu pour eux, dans leur enfance, un charme émouvant qui les avait portés à la contemplation des choses divines. Jeunes encore et tout entiers pénétrés par ce charme puissant, ils avaient fui la société des hommes ; ils avaient choisi le désert pour patrie et pour témoin secret de leurs vertus. Là, seuls sous d'humbles toits faits de leurs propres mains ou par la nature, ils s'abritaient quelques instants contre les rayons brûlants du soleil et contre la rosée des nuits. L'âme avait pour élément de vie la contemplation, la lecture et la prière ; le corps recevait un médiocre aliment du ministère matériel de leurs membres, qu'ils soumettaient à la dure condition de l'esclavage, à la loi pénible du

travail. Ils aimaient la compagnie inoffensive des chèvres sauvages, des bufles et des oiseaux du désert, bien plus que la société des heureux de la terre. Les racines amères, qu'ils disputaient aux chamois des montagnes, avaient pour eux plus de douceur que la table sensuelle et voluptueuse des hommes qui ne veulent point reconnaître la loi du Sauveur.

Le plus âgé de ces solitaires, vieillard de quatre-vingt-dix ans, avait conversé plusieurs années avec le bienheureux Antoine : il s'appelait Hiérax. Ce nom lui vint de sa charité, la première des vertus chrétiennes. Pallade se plaît à reconnaître que ce nom lui fut conservé même après sa mort. Le second en âge était Ammonius. Ammonius était sexagénaire ; il avait avec lui ses trois frères : Eusèbe, Euthyme et l'évêque Dioscore. Ils avaient tous souffert avec courage la persécution et confessé la foi. Par l'ordre de l'empereur Valens, ils avaient subi la prison, le carcan et l'exil sous les yeux même du peuple d'Alexandrie. Leur science était admirable ; aucune pensée, même des moins importantes, aucune parole des saintes Écritures qui n'eût été l'objet de leurs méditations.

Tels furent ces hommes contre lesquels s'acharnait la fureur de Théophile. Chassés de leur solitude de Scethis, ils avaient erré longtemps sur la terre de l'exil ; puis, enfin, dirigés par la Providence, ils étaient venus se fixer, avec plus de quatre-vingts de leurs frères, près de la ville de Bethsan ou Scythopolis, dite la ville des Palmiers, dans la province de Samarie en Palestine. La paix de cette retraite leur était garantie par la protection de Silvanus, évêque de Jérusalem. Les palmiers des vallées du Liban leur permettaient de se livrer à des travaux qui brisaient la monotonie de leur solitude, et remplissaient les heures laissées libres et non consacrées aux exercices monastiques. Cette vie leur rappelait à chaque instant le souvenir de leur désert.

Mais c'était trop de bonheur pour eux, aux yeux de

Théophile ; la haine de cet homme implacable ne pouvait tolérer, dans l'accomplissement de ses projets de vengeance, aucun moment d'arrêt. Il s'imagine que les grands frères, pour s'abriter contre sa haine, se dirigent vers la capitale et vont solliciter la protection toute-puissante de l'empereur. Dans cette pensée, il fait immédiatement partir pour Constantinople des émissaires chargés d'étouffer, par la calomnie, leurs plaintes et leurs requêtes, et de leur fermer ainsi tout accès auprès de la justice impériale ; en même temps il écrit à tous les évêques de la Palestine, pour qu'ils aient à les chasser au plus tôt de leur province.

Cette nouvelle vint répandre la consternation dans la laure des pauvres exilés du Liban. La persécution les atteignait encore. Ammonius, Dioscore et leurs frères se virent donc obligés de plier encore une fois leur tente et de partir pour Constantinople. Ils ne pouvaient plus différer d'aller réclamer la protection de saint Chrysostome, et de conjurer la persécution en déposant leurs justes griefs au pied du trône d'Arcadius. Ils étaient accompagnés d'Isidore, comme eux fugitif et persécuté, comme eux fuyant la vindication et la haine de Théophile. Isidore recevait ainsi la récompense de ses services. C'est lui qui s'était chargé des présents de l'évêque d'Alexandrie, pendant la guerre de Maxime, et qui devait les offrir au plus heureux des concurrents qui se disputaient la succession des empereurs romains ; c'est lui qui s'était heureusement acquitté d'une mission commune de Théophile et de saint Chrysostome, pour la réconciliation de Flavien d'Antioche avec l'Église de Rome, la première en autorité, la maîtresse et la reine de toutes les églises chrétiennes. Ces services étaient récents et demandaient une récompense ; mais, alors, tout était dans l'oubli. Arrivés dans la capitale de l'empire, Isidore et les grands frères vont se jeter aux genoux du saint patriarche de Constantinople. La vue de saint Chrysostome les rappelle à la confiance ; car son caractère et sa sainteté leur sont parfaitement connus. Ils

comptent, pour le succès de leur requête, sur la noble indépendance qui forme un des principaux traits de son caractère. Ils lui révèlent, avec l'amertume de la souffrance, les persécutions clandestines dont les poursuit depuis longtemps le patriarche Théophile ; ils lui dénoncent le dessein manifeste de proscription qu'il trame contre eux, sous le voile hypocrite du zèle de la maison de Dieu.

Saint Chrysostome, à la vue de ces vénérables vieillards en cheveux blancs, portant sur leurs visages les traces de leurs macérations et de leurs souffrances, au récit de leurs malheurs pour lesquels ils venaient implorer sa pitié, ne put contenir les mouvements d'une émotion profonde. Il en fut touché jusqu'aux larmes. Sa charité lui fit un besoin d'alléger au plus tôt la situation douloureuse de religieux et d'évêques injustement proscrits. Il connaissait trop le caractère de Théophile pour ne pas embrasser d'un seul regard toute l'étendue de cette grande misère. Il ne se contente pas d'en gémir en secret ; il lui faut quelque chose de plus efficace en présence d'une telle infortune. Son cœur s'ouvre aux exilés ; il les reçoit avec honneur et bienveillance. Il les admet immédiatement à prendre part aux prières de l'Église. Mais quant à la participation aux saints mystères, sa prudence, les lois ecclésiastiques et le respect particulier qu'il porte au patriarche Théophile, son ennemi, lui font un devoir rigoureux d'user à cet égard d'une sage temporisation. Sa conscience a besoin d'être éclairée ; il attend donc et le résultat de l'examen de leur cause, et les explications du patriarche, leur accusateur.

Il les interroge lui-même sur la cause de leur infortune. Quel est, leur demande-t-il, le sanglier de la forêt ou la bête féroce qui vient de porter la dévastation dans la vigne si féconde du Seigneur ? Asseyez-vous, seigneur, répondent les exilés, et, si vous le pouvez, daignez guérir nos plaies profondes et cruelles. L'auteur de nos malheurs, c'est le pape Théophile, le patriarche d'Alexandrie. Si,

comme les autres évêques, vous redoutez ses intrigues, si vous tremblez devant ses menaces, si vous ployez sous son autorité, nous n'avons plus qu'un seul motif d'espérance; nous nous abandonnons à la justice de l'empereur. Mais, si vous aimez l'honneur de l'Église, obtenez-nous de notre persécuteur qu'il nous permette encore de vivre dans notre patrie, car nous n'avons péché ni contre Dieu ni contre lui.

Saint Chrysostome ne put découvrir dans ces hommes malheureux ni levain caché d'hérésie ni sentiment de haine; il ne put constater en eux qu'une courageuse et fière énergie, qui résulte toujours, pour celui qui souffre, et de la conscience de son droit, et de l'injustice de son malheur. Il pensa qu'il devait lui suffire d'attester leur innocence auprès de Théophile, pour réveiller en lui sa sollicitude de pasteur et toucher son cœur d'évêque. Il voulut donc tenter, au moins pour l'acquit de sa conscience, de le ramener au sentiment de la justice, et de provoquer de sa part une prompte et solennelle réparation. Il semblait ne pouvoir pas douter du succès de sa démarche, inspirée par un double mouvement de compassion et de charité sacerdotale. Mais il connaissait mal, ou plutôt il n'osait pas soupçonner l'inflexible ténacité de cette âme de fer, contre laquelle il allait inutilement se heurter.

Dans sa confiance, il n'hésite point à promettre aux grands frères de plaider leur cause auprès du patriarche d'Alexandrie; peut-être même ose-t-il leur garantir le succès de son intervention. Il leur fait néanmoins une rigoureuse obligation de garder un profond secret sur la cause et les incidents de leur voyage, et leur recommande d'attendre en paix le résultat de son entremise. Il leur donne pour demeure les bâtiments annexés à l'église de la Résurrection. Sur sa demande, de saintes femmes, sous la conduite d'Olympiade, se dévouent à leur service. Ces hommes de Dieu trouvent ainsi, pour leur nourriture, dans les aumônes des diaconesses, un supplément à l'in-

suffisance du travail de leurs mains. Mais c'est encore là, pour Théophile, une nouvelle cause de ressentiment et de vengeance. Olympiade devra payer cher un jour cette participation à la charité de saint Chrysostome : l'évêque d'Alexandrie se souviendra de son dévouement, pour la confondre avec le saint dans la persécution dont il prépare les éléments.

Cette conduite généreuse et chrétienne du saint patriarche de Constantinople n'était, en réalité, qu'un acte de justice; elle était basée sur le témoignage même des émissaires de Théophile. Ces hommes étaient intègres et consciencieux. Ils étaient chargés par l'évêque d'Alexandrie d'aller offrir des présents aux officiers auxquels l'empereur venait de confier le gouvernement de la province d'Égypte. Théophile comptait enchaîner ainsi d'avance ces fonctionnaires à ses intérêts, en vue de l'exécution ultérieure de ses desseins. Il éprouvait le besoin de s'appuyer plus tard sur leur influence. Il convoitait l'appui de leur autorité contre les objets présents de sa haine et contre tous ceux qui ne pourraient pas, dans l'avenir, échapper au malheur de provoquer son déplaisir ou d'encourir sa disgrâce.

Tel était le but qu'il s'était proposé d'atteindre par l'envoi d'émissaires chargés de présents. La mission de ces envoyés, à l'époque où les grands frères chassés d'Égypte erraient de ville en ville, avait donc, au moins indirectement, pour but d'assurer à Théophile les moyens de fermer aux proscrits le chemin de leur patrie. Saint Chrysostome, avant de former son opinion, voulut les entendre; il avait besoin de s'assurer, par leur témoignage, de la nature et de la gravité des griefs que l'on opposait aux grands frères, et sur lesquels était basé leur arrêt de proscription.

En conséquence, il fait venir en sa présence les clercs d'Alexandrie; il leur demande s'ils reconnaissent les moines fugitifs. « Nous les connaissons parfaitement, ré« pondent-ils, et nous attestons qu'ils sont victimes d'une

« persécution injuste. Vous pouvez, seigneur, pour ne « point offenser notre évêque, leur refuser la participa- « tion aux saints mystères; mais il est juste de les traiter « d'ailleurs avec honneur et charité. » Faire une telle réponse, c'était sanctionner l'attitude et les sentiments du saint évêque

Ce langage courageux était l'hommage spontané d'une conscience sincère; il était l'expression de la vérité. Saint Chrysostome avait donc à défendre, dans cette circonstance, la cause de la justice et de la charité chrétiennes. Il n'hésite plus; il écrit au patriarche d'Alexandrie; il le conjure, au nom du lien d'amitié filiale et fraternelle qui les unit, de se laisser fléchir en faveur des grands frères et de suspendre ses mesures de rigueur. « Accordez-moi, lui « dit-il, cette grâce, à moi qui m'honore d'être votre fils « et votre frère. Rendez à ces infortunés toute votre affec- « tion d'autrefois. » Il ajoute même qu'il le prie d'admettre à la communion des hommes d'une conscience épurée, d'une foi pure et d'une vie sans reproches. Il lui déclare néanmoins, que si les grands frères se sont rendus coupables à ses yeux de quelques crimes qui soient de nature à les faire passer en jugement, il se fait un devoir de le prier avec instances et de leur choisir lui-même et d'envoyer à Constantinople des accusateurs.

L'heure était venue pour Théophile, que saint Jérôme appelait l'héritier de la paix du Seigneur, de donner au monde un éclatant témoignage de la justice de ses procédés et de la droiture de son âme. Il avait injurié, persécuté, chassé les moines de Nitrie; il était mis en demeure de faire leur procès : l'occasion était belle; il devait la saisir. Mais il se sent coupable; tous ses crimes lui viennent à la pensée; son orgueil le fait reculer devant la lumière qui lui fait peur. Il se replie d'abord en lui-même, garde le silence, puis s'abandonne à toute sa colère. C'en est fait; il est acculé désormais dans son iniquité, comme une bête féroce dans son repaire. Il faut ou qu'il étouffe la

lumière par l'anéantissement de saint Chrysostome qui la réclame, ou qu'il subisse la juste condamnation due à ses attentats. Dans cette alternative, ou Théophile sera marqué du stigmate indélébile de l'infamie, ou le protecteur de l'innocence et de la justice devra tomber sous ses coups. C'est ce dernier malheur qui devait frapper au cœur l'Église de Constantinople. L'évêque d'Alexandrie a mesuré toute l'étendue du danger. Il prend une résolution suprême, et désormais il va confondre dans un même sentiment de haine et de vengeance, et les grands frères, ses victimes, et le saint patriarche qu'il désespère de rendre jamais solidaire de ses injustices et de ses cruautés.

On dit qu'à cette époque, une fausse rumeur parvenue à ses oreilles, ou plutôt répandue par lui-même à l'occasion de la lettre de saint Chrysostome, accusait le saint patriarche d'avoir admis sans examen les grands frères à la participation des saints mystères. On ajoutait même qu'en tout état de cause, il se portait pour leur défenseur. Théophile reçut avec bonheur et se mit immédiatement en devoir d'exploiter cette ignoble calomnie. Il crut y voir un appoint important pour l'accomplissement de ses desseins. Il comprit que, dans les circonstances présentes, cette calomnie lui prêtait un merveilleux secours contre l'évêque de Constantinople, qu'elle pouvait impliquer avec les grands frères dans un lien apparent de solidarité. Les grands frères étaient poursuivis comme entachés des erreurs de l'origénisme ; saint Chrysostome, en les admettant sans examen aux saints mystères, devenait, aux yeux du monde entier, le complice volontaire de leurs aberrations.

A cette pensée, l'évêque d'Alexandrie se voit au comble de ses vœux et de ses espérances. Ses plans sont désormais arrêtés ; il va remuer l'enfer, non-seulement pour écraser Ammonius, Isidore et les grands frères, mais aussi pour chasser à jamais de son siége l'évêque de Constantinople.

Il ne daigne pas même alors répondre à son message ; mais il adresse immédiatement des lettres à tous les évêques de l'Orient. Il jette à leurs yeux, d'une main habile, un voile trompeur sur le but qu'il se propose d'atteindre. Il raconte, avec l'onction de la piété la plus sincère, tout ce qu'il a fait pour purger les solitudes de Nitrie de la présence des fauteurs de l'origénisme; puis il s'attache à signaler à la censure les écrits d'Origène et tous ceux qui s'en font avec complaisance les propagateurs.

Quand il s'est assuré de la sympathie des évêques, il choisit dans Alexandrie cinq moines de différentes nations, dont il se fait des créatures. Il n'hésite pas à les honorer, malgré leur indignité, l'un du caractère épiscopal, un autre du sacerdoce, et les trois autres de l'ordre du diaconat. Ensuite, il les façonne à l'indigne ministère auquel il les destine, et, quand il les trouve préparés, il frappe le grand coup; il les lâche comme une meute, à Constantinople, contre saint Chrysostome et contre les grands frères.

Cependant, la vertu des proscrits s'était fait jour dans la capitale; le saint évêque lui-même paraissait rendre hommage à leur sainteté. Le peuple et la cour, à l'exemple de l'évêque, avaient compris leur malheur, admiré leur patience. Ils ne pouvaient leur refuser leurs témoignages de respect et de vénération. Un jour, les compagnons d'Ammonius aperçoivent l'impératrice se promenant sur son char, entourée des dignitaires de l'empire. Ils osent s'avancer jusqu'auprès d'elle; ils lui demandent justice contre leur persécuteur. A leur vue, l'impératrice fait arrêter sa suite; elle s'incline en dehors de son char et les salue avec respect : « Priez, leur dit-elle, priez pour l'empereur, pour moi, pour nos enfants et pour l'empire. Je ferai bientôt convoquer un synode pour vous faire justice, et j'y ferai comparaître vos accusateurs. » Elle se mit, en effet, immédiatement en devoir de tenir sa promesse.

Mais les nouveaux émissaires de l'évêque d'Alexandrie

arrivent bientôt à Constantinople, chargés d'accusations sérieuses, surtout contre les malheureux exilés. Dans ces accusations, il était bien facile de reconnaître l'esprit, le cœur et la main de Théophile. Il ne pouvait rien entreprendre contre l'intégrité de vie et de mœurs des grands frères. C'eût été soulever imprudemment l'indignation des fidèles et révolter la conscience du peuple; car le peuple était témoin de leurs vertus. Ces envoyés, d'après les instructions du maître, se gardent donc bien de se heurter contre l'opinion publique. Ils s'abstiennent rigoureusement de toute allusion malsonnante contre la sainteté des proscrits; mais ils se mettent à jeter quelques nuages sur leur orthodoxie. Ils se hasardent à déverser le blâme sur la singularité de leur doctrine, et parviennent insensiblement à les représenter comme infectés d'abominables erreurs. De telles accusations, adroitement répandues, devaient opérer contre eux une réaction terrible : toute la population chrétienne de Constantinople et même les grands et les officiers de la cour en furent émus. Les grands frères commencèrent à baisser dans l'opinion publique. L'indifférence succéda bientôt à la sympathie qu'inspirait leur malheur; puis, ils se virent en face d'une attitude malveillante; et, peu de temps après, ils se virent montrés au doigt dans les rues comme de misérables jongleurs, comme de ténébreux sectateurs du sortilége et de la magie.

Une telle situation ne pouvait être longtemps tolérable; elle jetait des soupçons odieux sur les grands frères, et mettait saint Chrysostome en demeure de faire instruire au plus tôt leur procès. Il fait donc encore comparaître Ammonius et ses compagnons d'exil et d'infortune. Il exige une profession de foi claire et précise, et leur demande de nouvelles explications. Les grands frères protestent avec énergie de leur innocence, de la sincérité de leur cœur et de la pureté de leur doctrine. Ils repoussent avec indignation les soupçons injurieux et les insinuations mensongères dont on les poursuit; ils anathématisent

toutes les erreurs dont on les accuse. Enfin, exaspérés par la souffrance et par les attaques incessantes des envoyés de Théophile, ils se déterminent, pour leur propre défense, à révéler tous les crimes de leur persécuteur. Ils produisent des charges accablantes contre le patriarche d'Alexandrie.

Il est facile de comprendre l'importance que Théophile attachait à l'éloignement de ces religieux à la fois témoins et victimes de ses excès. Les grands frères signalaient contre lui des actes déshonorants de violence et de cruauté. Les écrits dans lesquels étaient consignées leurs accusations relataient, en outre, des faits de nature à flétrir d'un stigmate éternel de honte et d'infamie la mémoire de cet indigne patriarche. La seule pensée, dit Pallade, d'énoncer de telles horreurs en présence de consciences honnêtes, me fait monter la rougeur au front. A mes paroles, on ne pourrait répondre que par un mouvement irrésistible d'incrédulité. Le seul accueil qui pût leur être réservé, c'est l'indignation que provoque la calomnie.

Or, plonger imprudemment la main dans ce cloaque impur pour en faire exhaler la corruption, c'était chose trop dégoûtante. Saint Chrysostome en fut effrayé. Les conséquences d'un tel procès pouvaient faire éclater un grand scandale et jeter une étincelle de discorde au sein de l'Église. Il parle donc aux grands frères le langage de la concorde et de la charité. D'autres évêques présents à Constantinople sont invités à lui prêter l'appui de leur influence. Mais les exilés avaient à défendre leur foi, leur conscience et leur honneur. Ni leur amour de la paix, ni le respect dont ils étaient pénétrés pour la parole des évêques, ne pouvaient ni les empêcher de repousser la calomnie, ni les dispenser de mettre leur réputation à l'abri de soupçons odieux. Saint Chrysostome insiste ; il leur met sous les yeux les tristes conséquences que fait présager une telle procédure ; il les conjure de se confier à la justice divine et de se désister de leurs accusations. Il

semblait pressentir qu'il devait lui-même sombrer dans cette tempête qu'allaient soulever malheureusement les plaintes des grands frères. Ces hommes de Dieu comprenaient et goûtaient les sentiments qui faisaient parler le saint évêque leur défenseur. Ils eussent accueilli de grand cœur ses paroles de douceur et de miséricorde ; mais les émissaires de Théophile étaient toujours là, cherchant par toutes les voies possibles à provoquer contre eux des sentiments d'horreur. Ils remplissaient la ville et la cour d'accusations infâmes; ils faisaient appel contre eux à l'indignation, au mépris, à la haine publique. Se taire en présence de telles calomnies, c'était se vouer spontanément à l'exécration de tous les cœurs honnêtes et chrétiens. Il leur fallait donc élever la voix pour intimider, sinon pour étouffer celle de leurs indignes accusateurs.

Mais dans cette perplexité qu'allait faire saint Chrysostome ? Animé du désir de rétablir la paix, il se trouvait placé, par la détermination des grands frères, dans la douloureuse alternative, ou de condamner un frère, un dignitaire de l'Église, ou de lâcher les rênes à la persécution contre des religieux et des évêques innocents. Une seule résolution lui semblait avantageuse et possible, celle d'imposer d'abord un frein à la calomnie, d'arrêter la persécution et de calmer ensuite la juste indignation des victimes. Il écrit donc une seconde fois au patriarche d'Alexandrie, le seul auteur du mal. Il lui retrace la situation intolérable des grands frères. Il lui fait connaître les résolutions extrêmes auxquelles les ont entraînés leurs malheurs : « Ces hommes, lui dit-il, me paraissent exaspérés « par le chagrin et rongés par les privations et les souf- « frances. Ils sont en possession d'écrits nombreux qui « contiennent à votre charge de graves accusations. Veuillez « donc me mander, à ce sujet, la détermination qu'il vous « convient de prendre, car je ne puis leur persuader d'a- « bandonner leurs instances et de quitter la cour. »

Au lieu de rentrer en lui-même à la lecture de cette

lettre, Théophile s'abandonne à tous les mouvements de la plus vive colère. Le bien, l'honneur, l'édification de l'Église, les divisions profondes qui pouvaient résulter de son obstination, rien ne le touche ; il ne prête l'oreille qu'à la voix de la vengeance et de l'orgueil. Il dépose de son siége Dioscore, l'un des grands frères, vénérable vieillard dont la tête avait blanchi dans le sanctuaire, et dont le corps s'inclinait sous le poids des années et des travaux. Puis il écrit, dans un transport violent et mal dissimulé de sa colère, au saint évêque de Constantinople, qui ne transmet les réponses réciproques des adversaires qu'imprégnées de la douceur incomparable de sa charité.

« Je ne puis croire, lui dit-il, que vous ignoriez les dis- « positions des canons décrétés au concile œcuménique de « Nicée. Ils ne permettent point aux évêques de soumettre « à leur jugement les causes qui n'entrent pas dans les li- « mites de leur juridiction. Si ces règles vous sont incon- « nues, hâtez-vous d'en prendre connaissance, et gardez- « vous bien d'accueillir contre moi d'injustes accusations. « S'il me faut comparaître devant des juges, j'irai me pré- « senter à mes frères d'Égypte, et non devant votre tri- « bunal, dont je suis séparé par une distance de plus de « soixante-quinze journées. »

Les termes agressifs et violents de cette réponse plongèrent saint Chrysostome dans une étrange perplexité. Du côté de Théophile, le mal lui parut sans remède. A la vue de cet inflexible orgueil, il crut reconnaître qu'il n'existait pour lui qu'un seul parti conseillé par la prudence, celui de la temporisation ; car, insister encore auprès de l'évêque d'Alexandrie, c'était enflammer davantage sa colère. Le seul remède à cette situation inattendue, c'était d'attendre l'heure de l'apaisement et du pardon. Il ne lui restait donc plus d'espoir de conciliation que dans les sentiments de charité qui pouvaient encore animer les émissaires et les moines présents sur le théâtre de la lutte. En conséquence, il garde le silence sur la lettre du patriarche

d'Alexandrie, et cherche à calmer à la fois les exilés et leurs accusateurs. Il les exhorte, au nom de l'Église de Jésus-Christ, à l'union des cœurs, à la paix, à la mansuétude.

Mais les grands frères étaient en proie à l'exaspération d'une longue souffrance ; et, d'un autre côté, les envoyés de Théophile osèrent déclarer qu'ils ne se reconnaissaient pas le droit de faire la paix sans lui. Saint Chrysostome fait un effort suprême pour les calmer et gagner leur confiance ; et, lorsqu'il s'imagine avoir obtenu de ces âmes implacables quelques gages de paix, il leur ordonne de garder le silence ; et lui, tranquille sur ce point, s'abandonne sans réserve à d'autres soins, à la sollicitude pour pour son bien-aimé troupeau.

Mais les grands frères et les religieux d'Égypte voient avec douleur que le saint évèque ne leur fait pas une assez prompte justice. Ils se croient abandonnés. Ils n'ont plus en perspective qu'une persécution sans contre-poids ; ils se voient livrés sans défense. Dans leur découragement, ils vont porter leurs plaintes au pied du trône de l'empereur. Ils rédigent de longues requêtes ; ils accusent de calomnie les émissaires de Théophile ; et Théophile lui-même, par suite de l'exposé des faits dont ils furent témoins, se trouve représenté comme couvert de crimes. Avec ces pièces, ils arrivent en grand nombre dans l'église du martyre de Saint-Jean, où se trouvaient l'empereur et l'impératrice. Ils vont se jeter à leurs pieds ; ils demandent, au nom de la justice divine, que les calomnies des moines d'Égypte soient examinées par les préfets, et que l'évèque d'Alexandrie, leur persécuteur, soit sommé de se présenter et de se soumettre au jugement de saint Chrysostome, à la justice duquel ils s'abandonnent.

Cette fois, les justes plaintes des proscrits furent entendues ; l'empereur résolut enfin d'en finir. Il leur fait répondre qu'il fera droit à leur requête, et que bon gré mal gré, Théophile sera traîné par un officier de l'empire au tribunal de saint Chrysostome, pour répondre des faits ar-

ticulés contre lui. Quant à ses émissaires, ils auront à se présenter devant les magistrats, pour se disculper des accusations mensongères dont ils sont coupables, ou pour s'entendre condamner au juste châtiment des calomniateurs. Immédiatement, un dignitaire de la cour, Élaphius, reçoit ordre de partir pour Alexandrie et d'amener le coupable, pendant que les préfets sont saisis de l'accusation calomnieuse de ses députés contre les grands frères.

Arcadius lui-même écrit, par Élaphius, au gouverneur d'Égypte, pour lui reprocher ses lâches complaisances en faveur de Théophile. Il le rappelle au sentiment de dignité qui convient au représentant de la personne de l'empereur. « Pouvez-vous ignorer, lui dit-il, que l'audace et la « tyrannie ont plusieurs fois tenté de faire éprouver un « échec à la puissance impériale? et que ces tentatives « criminelles ont trouvé des échos dans toutes les nations? « Il nous arrive des rapports nous annonçant que votre « province vient d'être agitée par un fléau de cette nature. « Nous ne pouvons garder le silence en présence des énor- « mités qui s'accomplissent sous vos yeux, et qui tendent « à jeter une tache de honte sur notre pouvoir souverain. « Nous vous écrivons donc en notre nom personnel, à « vous le chef de notre armée et le représentant de notre « autorité; nous vous accusons d'avoir dédaigné de suivre « notre exemple. Vous avez ouvert un cœur mercenaire à « l'attrait des présents, et vous avez méprisé les ordres « augustes de l'empereur, votre maître. Sachez bien que « vous ne pourrez jamais échapper à notre juste indigna- « tion, après avoir déshonoré de votre dédain la majesté « sublime du chef de l'empire.

« Aussitôt que vous aurez entre les mains nos lettres « vénérables et sacrées, que nous vous adressons par « Élaphius, notre ami bien aimé, mettez-vous en devoir, « aux termes de notre ordre impérial, de vous emparer « sans retard et sans faiblesse du coupable Théophile, et « de nous l'envoyer sous escorte et sans honneurs; et gar-

« dez-vous bien d'user envers lui d'égards ou de condes-
« cendance.

« Sachez que si vous n'exécutez nos volontés avec « exactitude et rigueur, vous paierez de votre tête la « négligence que vous aurez apportée dans l'accomplisse- « ment de ce devoir. Envoyez-nous aussi Théodose et les « évêques et clercs accusateurs de Théophile.

« Un synode va s'assembler au nom des lois divines, « pour mettre en lumière toutes ces trames criminelles, et « faire subir au coupable un châtiment digne de ses mé- « faits. »

En même temps qu'il se faisait amener l'évêque d'Alexandrie, l'empereur écrivait au pape Innocent Ier, ainsi qu'à l'empereur Honorius, son frère, et convoquait à Constantinople les évêques de toutes les provinces de l'Orient. Il les invitait à venir s'asseoir au concile où devait comparaître le persécuteur des grands frères. Il était effrayé du mouvement que suscitait l'orgueil de Théophile, et qui pouvait embrasser le monde entier. Sa frayeur se manifeste dans la lettre qu'il adresse au souverain pontife.

« Arcadius, empereur, heureux, vainqueur et glorieux, « à notre père, salut. Nous adressons à Votre Paternité « nos lettres sacrées par l'entremise de Mulpentius, notre « représentant et coadjuteur fidèle, pour vous conjurer « de convoquer selon les lois de l'Église un synode d'évê- « ques, et de juger d'après les canons les troubles mal- « heureux de l'Église d'Alexandrie ; car il est nécessaire « que la déposition de Théophile soit décrétée dans une « forme régulière par les évêques de l'Occident.

« Nous avons écrit à cet effet à notre seigneur et frère, « Honorius, votre fils, pour qu'il vous supplie d'accomplir « au plus tôt cet acte de justice. Nous avons convoqué « dans notre ville impériale les évêques d'Égypte et de « Lybie, qui, de concert avec les clercs d'Alexandrie, ont « fait appel à votre sainteté, pour qu'ils rendent témoi-

« gnage des crimes qu'ils nous ont signalés. Nous avons « aussi mandé Théodose, qui fut témoin des causes et des « progrès de tous ces désordres.

« Si notre synode réuni par vos représentants, selon les « lois de Dieu, reconnaît avec certitude les excès de l'é« vêque Théophile, et que le coupable ne puisse par ses « allégations anéantir l'évidence des faits, nous deman« dons qu'il soit par vous dégradé du sacerdoce, et qu'il « subisse pendant le reste de ses jours la juste rigueur de « la justice temporelle, qui sera pour lui le prélude de la « rétribution qu'il a lieu d'attendre des vengeances di« vines; car il a souillé par l'indécence de sa vie l'honneur « et la sainteté de son ministère sacré. Vous daignerez « donc, Père vénéré, convoquer tous les évêques, et les « envoyer avec vos députés dans notre ville impériale; « car nous ne souffrirons point que tant de méfaits échap« pent par notre négligence à la vindicte des lois. »

Arcadius écrit encore dans le même sens à l'empereur d'Occident, son frère : « Que votre bienveillante fraternité, « lui dit-il, veuille supplier le grand pontife Innocent « d'envoyer des représentants à notre concile. »

Cependant, les préfets, sur l'ordre de l'empereur, avaient examiné la cause des grands frères. Ils avaient reconnu que les accusations des envoyés de Théophile n'étaient basées sur aucune preuve, et d'après les lois romaines, ces députés devaient payer de leur tête leur diffamation : tel était le châtiment des calomniateurs. Ils ne purent échapper à la mort qu'en établissant dans les débats la responsabilité de Théophile. Il ne leur était pas difficile en effet de démontrer que l'évêque d'Alexandrie avait surpris leur conscience, et qu'il avait lui-même donné la matière et dicté les termes de l'accusation. Cette affaire était, aux yeux de la loi, de la plus haute gravité. Malgré leurs moyens de défense, les envoyés durent subir une incarcération longue et cruelle. Les préfets refusèrent de les admettre à donner caution

pour obtenir leur liberté. Mais il fallait entendre l'évêque d'Alexandrie. La cause resta donc pendante. Ils furent plongés dans un cachot jusqu'à l'arrivée de Théophile. Plusieurs d'entre eux y succombèrent ; et ce ne fut qu'à prix d'argent que Théophile, à son arrivée, pût obtenir que ceux qui vivaient encore fussent exilés dans l'île de Proconèse, comme de vils calomniateurs.

A l'heure même où ces faits s'accomplissaient, un événement favorable au patriarche d'Alexandrie vint donner un nouvel aspect à la procédure, et modifier singulièrement les dispositions d'Arcadius. Pendant qu'Élaphius franchissait les mers pour se rendre en Égypte, Théophile, dans ses desseins de vengeance, n'était plus dominé que par une seule pensée, celle d'anéantir les grands frères, de flétrir saint Chrysostome et de le chasser ignominieusement de son siége. Son irritation et sa haine s'alimentaient sans cesse des faux bruits répandus à dessein parmi les évêques et les clercs. Saint Chrysostome était représenté comme son ennemi personnel et comme un fauteur de l'hérésie, qui ne craignait pas d'admettre les grands frères à la participation des saints mystères, et de couvrir leur doctrine de sa puissante protection.

Cette pensée ne lui laissait aucun repos. Que fait-il ? Il s'agite ; il soulève les Églises d'Égypte. Il s'apprête à frapper de nouveaux coups sur Isidore, Ammonius et Dioscore, les chefs des religieux proscrits. Mais comment les atteindre désormais sous la double et redoutable égide de l'empereur et du patriarche de Constantinople ? Comment atteindre le patriarche lui-même, dont l'éloquence et la sainteté remplissent l'empire d'Orient et l'univers entier d'admiration et de respect ? Il comprend toutes les difficultés qui s'opposent à l'accomplissement de ses desseins criminels ; mais la passion ne sait jamais reculer devant aucun obstacle.

A l'influence des grands frères, il va s'empresser d'opposer, aux yeux de l'empereur et de l'Église, la démons-

tration hypocrite d'un zèle apostolique et brûlant. A la sainteté de saint Chrysostome, il lui sera facile d'opposer une sainteté reconnue et vénérée de l'Église universelle. Tout alors semble marcher au gré de ses désirs; il s'est servi de l'origénisme comme d'un prétexte spécieux pour se livrer à de cruelles vindications contre les grands frères. Il s'empare encore de cet instrument d'agitation. Il rassemble dans Alexandrie, sa métropole, un concile d'évêques. Il les gagne à sa cause par de feintes démonstrations de zèle et d'amour pour l'intégrité de la foi. Par ces manœuvres, il se les identifie. Il obtient une condamnation solennelle des doctrines d'Origène et de ses écrits. Non point que cet acte de réprobation fût le but principal qu'il se proposât d'atteindre; une autre pensée moins pure alors l'agitait. Il nourrissait dans son esprit la secrète espérance que cette condamnation retomberait comme une flétrissure sur Ammonius, Dioscore et les grands frères. Heureux de ce premier succès, il s'en fait un point appui; puis une lettre synodale, adressée à tous les évêques, à toutes les communautés, à tous ceux qui peuvent le servir, achève de le poser dans l'opinion universelle comme la colonne de l'Église, l'athlète et le boulevard de la foi chrétienne.

Cet homme orgueilleux et passionné, mais infiniment habile, sut donner à son langage une telle empreinte de ferveur et de sincérité, que presque tous les évêques d'Orient furent dès lors gagnés à sa cause. Saint Jérôme luimême y fut trompé; saint Jérôme, le vrai flambeau de l'Église, qui brillait d'un éclat éblouissant même à côté de saint Augustin et de saint Chrysostome, ne put s'empêcher d'accorder un tribut d'éloges au prétendu zèle de l'évêque d'Alexandrie. Il voulut même doter l'Église latine d'une traduction de sa lettre synodale, qu'il considérait dans sa naïve sincérité comme un monument de l'apostolat chrétien et de la foi catholique, tandis qu'elle n'était, en réalité, qu'un monument d'astuce et d'infamie. Dans une

lettre particulière, Théophile adoucit encore sa parole; il lui parle ainsi :

« Au très-cher et bien-aimé frère, le prêtre Jérôme, « Théophile, évêque.

« Je ne doute point qu'en apprenant nos travaux et nos « fatigues en faveur de la foi, vous ne nous accordiez « votre approbation, et que vous ne preniez une vive et « large part à la gloire qui résulte pour nous de cette vic- « toire de l'Église.

« Des hommes égarés et furieux avaient tenté de semer « et de propager dans les déserts de Nitrie les doctrines « pernicieuses d'Origène; mais ils sont tombés ignomi- « nieusement sous la faulx du prophète, car nous nous « sommes souvenus du précepte de l'apôtre : Réprimez « leurs désordres avec sévérité.

« Hâtez-vous donc vous aussi, vénéré frère, de prendre « votre part dans ce triomphe, en apportant votre con- « cours dans la lutte, par l'exposition du vrai sens des « saintes Écritures. Notre ambition, c'est de voir la foi « catholique victorieuse et les saintes règles de l'Église « fidèlement observées par les peuples qui sont soumis à « notre juridiction épiscopale, comme notre désir ardent « est que toutes les nouvelles doctrines et leurs auteurs « soient plongés à jamais dans l'éternel sommeil de « l'oubli. »

Quel langage étrange! Ici le criminel, l'assassin, nous apparaît entouré de tout le prestige de l'apôtre et du héros de la foi chrétienne! Tel est l'ennemi mortel de saint Chrysostome.

Que devait faire et penser saint Jérôme en présence d'un tel langage qui ne pouvait point être contrôlé par l'exposé de faits? Il ne pouvait qu'admirer la sollicitude de l'évêque et la persévérance du défenseur de la foi. Théophile, par ses lettres habiles, avait donc complétement gagné les bonnes grâces et l'estime de saint Jérôme. Il s'était assuré de la sorte le puissant appui de son ap-

probation et de ses éloges auprès du pape et des évêques d'Occident. De la part de beaucoup d'autres évêques, il avait acquis la certitude, sinon d'obtenir une démonstration en sa faveur, du moins de pouvoir compter, en toute occasion, sur une neutralité bienveillante : c'était l'objet de tous ses désirs.

Assuré de cette importante sympathie, il se donne tout entier à la recherche de ses moyens d'agression. Il avait fondé de grandes espérances sur le cœur, le caractère et la coopération de saint Épiphane, évêque de Salamine. Saint Épiphane était l'homme de Dieu, le saint, le docteur que vénérait l'Église tout entière. Sa vertu brillait à tous les yeux d'un éclat sans tache, et sa renommée n'avait jamais rencontré de détracteur. C'était le seul homme que Théophile crût pouvoir opposer victorieusement à l'influence de saint Chrysostome. Il fallait donc le gagner à tout prix, l'identifier à sa cause et le pousser en avant, pour ouvrir la brèche et porter les premiers coups. La manœuvre était habile.

Il cherche d'abord à s'en faire un ami, lui qui l'avait autrefois accusé de dégrader la divinité par d'ignobles doctrines : il l'avait traduit devant le tribunal, souvent aveugle et toujours implacable, de l'opinion publique. Il l'avait représenté comme un esprit faible, qui se laissait entraîner à des aberrations ridicules, et qui donnait à Dieu des formes, un visage et des membres humains.

Et le voilà l'accusateur et le persécuteur des anthropomorphites, qui vient, pour assouvir sa haine contre les grands frères, renier pour la seconde fois son orthodoxie et jeter un nuage apparent sur la sincérité de sa foi. Saint Épiphane, à ses yeux, était anthropomorphite ; il accepte lâchement ses erreurs. Il va, dans son hypocrisie, s'humilier, se tordre et s'assouplir aux pieds du saint évêque, comme s'il avait à se repentir d'avoir professé sur l'essence de Dieu de trop sages doctrines. Ah ! c'est qu'il fallait se faire une créature, un instrument de celui qui n'é-

tait et ne voulait être que l'instrument fidèle de Dieu. Tel était le vrai motif de cette comédie; mais ce n'était pas tout. Le tromper, enflammer son zèle et le faire tomber dans ses piéges, tel était le complément nécessaire de cette manœuvre, qui devait avoir pour résultat de transformer l'évêque de Salamine, et d'en faire une vraie machine de guerre.

Pendant que ces manœuvres criminelles s'accomplissaient, et que saint Chrysostome, dans l'attente des événements, veillait en paix sur son Église et se consacrait tout entier au bonheur de son peuple, Élaphius, l'officier de la cour, arrivait en Égypte et portait à Théophile les ordres pressants de l'empereur. Ce fut un coup de foudre pour l'évêque d'Alexandrie; mais ce contre-temps terrible ne le prit point au dépourvu. Ses dispositions étaient faites; il avait écrit à toutes les Églises, et saint Chrysostome eut lieu de s'apercevoir que, même dans sa province, se tramaient des complots suscités par l'enfer, ayant pour but, selon l'expression de l'Écriture, de frapper le pasteur et de disperser les brebis du troupeau.

A la nouvelle des ordres de l'empereur, Théophile s'empresse de compléter ses mesures. Il n'a point de peine à s'emparer de l'esprit d'Élaphius, et de faire traîner en longueur l'exécution de son mandat. Il veut se faire précéder à Constantinople par le saint évêque de Salamine; il lui faut du temps et des précautions habiles; rien ne lui fait défaut. Il écrit :

« J'apprends avec douleur que des calomniateurs de la
« vraie foi catholique, Ammonius, Eusèbe, Euthymius et
« leurs frères, sont allés à Constantinople semer partout le
« poison de leur doctrine. Ils vont tendre des piéges aux
« fidèles et les entraîner dans l'erreur, pour les réunir à l'i-
« gnoble troupeau de l'hérésie. Hâtez-vous d'annoncer cette
« nouvelle aux évêques d'Isaurie, de Pamphylie et des pro-
« vinces voisines. Ranimez au plus tôt leur amour pour la
« foi. Si vous le jugez opportun, envoyez-leur une lettre,

« afin que, tous réunis dans un même esprit et soutenus « par la vertu toute-puissante de Notre-Seigneur Jésus-« Christ, nous puissions les livrer à Satan pour l'anéantis-« sement de l'impiété qui les possède.

« Et pour que votre lettre soit plus tôt parvenue à Cons-« tantinople, députez dans la ville impériale quelques « clercs habiles et pieux de votre Église, comme j'ai dé-« puté moi-même des moines et des abbés des monastères « de Nitrie, avec d'autres saints personnages, pour éclairer « le peuple de la grande cité, combattre l'erreur et pré-« parer le triomphe de la vérité.

« Mais, avant toutes choses, je vous en conjure, ne « cessez d'adresser à Dieu de ferventes prières, pour que « dans cette lutte il daigne nous accorder la victoire. Une « immense manifestation de bonheur vient de jaillir de « tous les cœurs dans Alexandrie et dans la population « entière de l'Égypte, à la nouvelle de l'expulsion d'un « petit nombre de moines, dont le départ purifie et laisse « désormais sans tache parmi nous le corps de la sainte « Église de Jésus-Christ. »

A cette lettre, à ces exhortations pressantes, Théophile a joint la lettre synodale de son concile d'Alexandrie. Il engage saint Épiphane, au nom de la miséricorde infinie de Jésus-Christ, d'assembler lui-même un concile des évêques de Chypre, pour anathématiser les erreurs d'Origène et condamner la lecture de ses écrits. Il le prie d'envoyer à tous les évêques, ainsi qu'à saint Chrysostome, la lettre synodale de ce concile pour les déterminer à suivre son exemple.

Proposer à saint Épiphane la condamnation des erreurs d'Origène, et signaler une prétendue diffusion de ces erreurs dans la province de saint Chrysostome, c'était assurément se faire de la personne du saint un puissant auxiliaire, un ardent coopérateur. Saint Épiphane était plein d'entraînement et de feu quand il s'agissait de défendre la doctrine de l'Église. Il avait lui-même autrefois, de con-

cert avec saint Jérôme, blâmé fortement l'insouciance de Théophile et ranimé son ardeur contre les doctrines supposées d'Origène. Théophile n'en avait pas perdu le souvenir; il savait qu'au nom d'Origène, saint Épiphane se lèverait pour marcher à sa suite et même devant lui, partout où l'appellerait l'honneur de l'Église.

« Saint Épiphane, dit l'historien Socrate, dans l'ardeur « et la sincérité de sa piété, dans la simplicité de son cœur « et l'ingénuité de sa foi, ne pouvait résister à l'entraîne« ment des lettres de Théophile. » Il donne en plein dans les piéges tendus à sa droiture. Le vaisseau de l'Église lui semble menacé d'un nouvel orage, ou près de s'abîmer sous les coups des ennemis de Dieu. Désormais, rien ne l'arrête; il s'empresse de convoquer un concile pour apporter, au secours de la foi menacée, la coopération de son influence et de ses efforts.

Les évêques de Chypre, sous la présidence du saint évêque, qu'ils entouraient de leurs respects, proscrivent d'un sentiment unanime les écrits d'Origène, en condamnent la lecture et, sous l'influence des exhortations de Théophile, écrivent une lettre synodale destinée à tous les évêques de l'Orient. Cette lettre, adressée également à saint Jérôme, devait avoir pour effet immédiat de faire partager à toutes les Églises leurs impressions et leurs erreurs. Saint Épiphane l'envoie lui-même au saint patriarche de Constantinople; il le supplie d'interdire aux fidèles la lecture des livres d'Origène, et d'assembler au plus tôt un concile pour sanctionner les décrets du synode de Salamine. Mais saint Chrysostome, dont le regard pénétrant n'apercevait aucun danger, ne pouvait partager des terreurs qu'il croyait sincères, sans doute, dans saint Épiphane, mais qu'il savait hypocrites et simulées dans l'évêque d'Alexandrie. Il ne jugea donc point que la situation fût assez grave pour motiver l'inquiétude et l'animation qui devaient résulter infailliblement de la convocation d'un concile. Mais, derrière tout ce tapage, il voyait

venir et grandir la conjuration de Théophile. Il avait deviné ses desseins; il en avait mesuré les conséquences. Il s'était soumis aux décrets de la miséricorde divine, et du fond de son cœur, il avait dit à son ennemi mortel : Hâtez-vous, car mon heure approche.

Il ne crut donc devoir accorder qu'une importance secondaire aux lettres, ainsi qu'aux exhortations de l'évêque et du synode de Salamine.

C'en était fait des projets criminels de l'évêque d'Alexandrie, si le parti des mécontents, ce troupeau stupide de l'ambition, qui va toujours jeter aveuglément son appoint dans le camp de la révolte, ne fût venu prêter main-forte à la haine impuissante de ses ennemis.

Rien n'égale ici-bas la pénétration des cœurs mauvais et la rapidité des rapports de sympathie qui les réunit, dès qu'ils se sont compris, dans les liens d'une solidarité commune. La seule attitude de l'évêque d'Alexandrie avait fait soupçonner aux grands seigneurs de Constantinople, dont saint Chrysostome ne cessait de censurer les vices, aussi bien qu'aux clercs mécontents, à qui pesait lourdement le joug de la discipline ecclésiastique, qu'il s'agissait de satisfaire leur rancune et de lâcher les rênes à leurs passions. Ils ne pensaient point que tant de bruit et d'agitation n'eussent pour but unique que la condamnation des grands frères. Ils virent qu'ils pouvaient attendre, pour conséquence finale de tous ces mouvements, la déposition et l'expulsion de leur censeur, de l'évêque de Constantinople.

C'en fut assez pour les déterminer à faire cause commune avec Théophile et ses adhérents. Saint Chrysostome soutenait les grands frères; ils s'en firent les accusateurs et les ennemis. Le saint reculait devant l'éclat inutile d'un concile; ils se mirent immédiatement à l'œuvre pour exploiter la situation, lui tendre des piéges, forger des calomnies et compromettre sa réputation. Enfin, pour lui créer des embarras, ils demandent que l'on réunisse dans

la capitale le plus grand nombre possible d'évêques. La conjuration était complète.

« Au moment, dit l'historien Théodoret, d'aborder le « récit de ces machinations ténébreuses qui vinrent en- « lever, non-seulement à la ville impériale, mais encore à « l'univers tout entier, ce trésor incomparable d'éloquence « et de sagesse, je ne sais quel sentiment inexprimable « vient agiter mon âme. Je ne puis entreprendre de ra- « conter la persécution cruelle dont ce grand homme fut « victime, sans me sentir en même temps pénétré d'un « sentiment spontané de vénération pour un grand nombre « de ses accusateurs. Dans une telle perplexité, je me gar- « derai bien d'appeler sur leurs noms et leur mémoire la « malédiction publique. Aveuglés et poussés qu'ils étaient « par une tempête de murmures et de calomnies, ils se « sont faits contre saint Chrysostome des instruments de « vengeance et de haine, sans daigner même ouvrir les « yeux sur l'éclat incomparable de ses vertus. »

Ces nobles sentiments n'étaient point ceux de l'évêque d'Alexandrie. Instigateur secret de ce mouvement général des ennemis du saint évêque, il le surveillait avec une anxiété passionnée. Il avait compris aussi lui que, autour de saint Chrysostome, le vent était à la révolte; il avait gagné saint Épiphane et tous les admirateurs de ses vertus. Il tenait dans la main les cœurs des évêques de sa province. Un moment, il se croit le plus fort. Pressé par Élaphius de partir pour Constantinople, il donne rendez-vous dans cette ville à tous ses suffragants d'Égypte. Il écrit à saint Épiphane de s'embarquer immédiatement avec tous ses évêques et de faire voile vers la ville impériale, pendant que lui-même compte suivre lentement le chemin de la Syrie et des provinces de l'Asie; son but est d'entraîner à sa suite tous les évêques chancelants, et de réunir ainsi, pour écraser saint Chrysostome, un nombre formidable de juges et d'accusateurs.

Pendant que la conjuration combinait ainsi ses mesures,

saint Chrysostome, par un dessein miséricordieux de la divine Providence, accomplissait, dans une profonde paix, les devoirs de son saint ministère. Il paraissait sans inquiétude en présence des complots qui se tramaient contre lui. Plein de confiance, il suivait d'un œil paisible toutes les péripéties de ces manœuvres criminelles. Il en voyait toute la portée; mais il ne pouvait en tenir compte, ni pour les étouffer par une résistance intempestive, ni même pour s'arrêter par la pensée à la détestation de ses ineptes persécuteurs. La sainteté qui se dévoue, le pasteur qui consacre son existence à son troupeau, ne peuvent se préoccuper des embûches d'ennemis qui ne sauraient demander plus que la vie, dont on a fait généreusement le sacrifice. Aussi, le saint évêque était-il dans une sécurité parfaite, lorsqu'une nouvelle inattendue se répand dans Constantinople : on apprend que le docile instrument de Théophile, le saint évêque de Constantia, vient d'aborder à l'Ebdomon, à sept milles de la capitale. Saint Épiphane, dans la candeur de son âme, avait cru devoir mettre à la voile immédiatement après l'invitation pressante de l'évêque d'Alexandrie. Il était venu directement par l'Hellespont. Il arrive ainsi le premier sur le théâtre de la lutte. Admirable disposition de la Providence, qui ne pouvait permettre que l'entrevue si pénible des deux saints fût profanée et convertie en scandale, par la présence du criminel auteur de leur mésintelligence !

Saint Épiphane, en mettant le pied sur le continent, se dirige vers l'église de Saint-Jean, à l'Édomon, pour adorer Jésus-Christ, lui recommander sa mission, et protester de la droiture et de la pureté de ses intentions. Il y célèbre les saints mystères : un diacre, qui réclame l'ordination, y reçoit de lui l'imposition des mains. Puis le saint évêque, après cette infraction aux lois de l'Église, se dispose à faire son entrée à Constantinople.

Saint Chrysostome avait pour saint Épiphane une sincère et profonde vénération. Dès qu'il apprend que le saint

docteur se dirige sur la ville impériale, il réunit tous les évêques, les prêtres et les clercs, et s'avance processionnellement au-devant de lui. C'était ne lui tenir aucun compte de l'ordination qu'il avait faite au mépris de la juridiction du titulaire, et contre toutes les lois canoniques. Saint Chrysostome, dans cette circonstance, n'était occupé que d'une seule pensée, celle de donner à son auguste visiteur un témoignage public de son respect.

Mais saint Épiphane ne craignit point de manifester hautement, dès son arrivée, les injustes préventions qu'il avait épousées contre le saint patriarche. Il vint se poser à Constantinople, non comme l'homme de la conciliation et de l'impartialité, comme l'ange de la paix, mais comme l'adversaire de saint Chrysostome, comme l'agent de ses ennemis et la dupe obstinée de ses calomniateurs. Saint Chrysostome l'invite à choisir pour demeure une de ses maisons ecclésiastiques; il refuse, pour complaire à Théophile, et va chercher dans une hôtellerie particulière le repos qu'un frère l'invitait à prendre dans la maison de Dieu.

Étrange et déplorable conséquence de la calomnie ! Deux hommes faits pour s'entendre et s'aimer, deux saints que l'Église a placés sur ses autels, ne peuvent ni se parler ni se comprendre. Avant même de se connaître, ils gardent entre eux, comme s'ils fussent ennemis, l'attitude sévère de la réserve et du silence. Saint Chrysostome ne pouvait souffrir qu'un homme qu'il jugeait digne de toute sa vénération conservât contre lui des sentiments de méfiance injuste et de gratuite hostilité. La circonstance était favorable; il voulut se mettre en relations avec saint Épiphane et s'expliquer avec lui. Mais saint Épiphane refuse obstinément toute communication, tout rapport avec un homme qu'il regarde comme infecté d'origénisme. Il refuse même de se trouver avec lui, tant qu'il n'aura pas anathématisé les écrits d'Origène. Il ne s'en tient pas là; la mission qu'il s'était donnée avait pour but de combattre

l'hérésie. Il apportait avec lui les actes du concile de Chypre, et le décret de condamnation du docteur d'Alexandrie. Il rassemble à Constantinople tous les évêques qui l'ont suivi. Bientôt viennent à son secours tous les mécontents de la province d'Asie, présents dans la capitale, ainsi que tous les partisans de Théophile. Il les réunit en synode, leur donne lecture de l'acte de condamnation d'Origène, et leur demande de le ratifier immédiatement par un suffrage unanime et solennel.

Ces exigences étaient énormes; l'assemblée eut un moment d'hésitation. On comprit alors qu'il s'agissait de frapper indirectement saint Chrysostome. Le cœur le moins honnête éprouve parfois spontanément un moment d'arrêt, avant la perpétration d'un acte criminel; tant d'âmes égarées ne pouvaient donc pas être privées du bienfait de cet avertissement céleste. On avait représenté saint Chrysostome comme le protecteur des grands frères et le fauteur de l'hérésie; tous l'avaient répété peut-être, mais pas un seul n'en était convaincu. Le frapper de réprobation sur de telles calomnies, par un décret synodal, c'était une mesure d'un résultat immense. En présence d'une aussi grave détermination, saint Épiphane lui-même enfin chancelait. Le cri de sa conscience ou peut-être de secrets avertissements l'arrêtaient sur le bord de ce précipice. L'impératrice est immédiatement informée de ses scrupules; elle l'appelle à son palais. « Très-vénéré Père, « lui dit-elle, l'évêque Jean est engagé dans l'hérésie. Tous « les Pères sont prêts à rendre leur décret, à souscrire à « sa condamnation et même à son expulsion de Constanti- « nople. N'hésitez donc point à souscrire avec vos frères. » Saint Épiphane, à ces paroles, sent en lui-même le réveil de ses nobles sentiments d'évêque. « Si l'évêque Jean est « coupable d'hérésie, il est juste qu'il soit frappé de notre « réprobation. Mais si Votre Majesté ne peut présenter « contre lui d'autres griefs que des injures personnelles, « un seul devoir lui reste à remplir, celui de la miséri-

« corde. Car elle aussi, bien souvent, a péché contre le roi « du ciel. » Cette réponse, digne d'un apôtre et d'un saint, ne fut accueillie que par un mouvement de colère : « Ou « vous m'obéirez, lui dit Eudoxie, en souscrivant avec « tous les Pères le décret du concile, ou bien je ferai fermer « vos églises et rouvrir les temples des idoles, afin que « tous nos sujets puissent aller leur offrir leurs prières et « leur encens. » Saint Épiphane grandit encore en présence de cette menace ; il lui répond avec une sérénité céleste : « Si vous pensez que ces énormités sacriléges puis- « sent apporter quelque mérite ou quelque soulagement à « votre âme, allez, et que rien ne vous arrête ; mais, sa- « chez-le bien, quand même tous les Pères du concile « souscriraient à votre demande, dans de telles conditions, « Épiphane ne souscrira jamais. »

Il souscrivit cependant, malgré ce mouvement spontané d'indépendance et de justice ; mais son exemple ne fut pas suivi par tous. Les opinions se partagèrent ; il se forma deux camps. Le respect et la vénération qui s'attachaient au nom du saint évêque entraînèrent un grand nombre de Pères ; mais beaucoup d'autres osèrent refuser leur assentiment. Le caractère et l'autorité de saint Chrysostome leur semblaient être, pour la foi chrétienne, une sauvegarde au moins aussi sûre que le zèle intempestif de l'évêque de Salamine.

Un de ces derniers évêques, Théotime de Scythie, que l'on trouve toujours partout où la religion, la justice et l'innocence ont besoin de défenseurs, eut le courage d'élever, au milieu des Pères, une voix ferme et pleine d'autorité. Par un accent de conviction qui revêtait toute l'énergie d'une émotion contenue, il put réduire facilement saint Épiphane au silence. « Il ne nous est pas permis, « Épiphane, ô mon frère, lui dit-il, de déverser la diffama- « tion et l'injure sur la mémoire d'un homme qui s'est en- « dormi du sommeil des justes, et qui, depuis déjà long- « temps, repose dans la tombe. Pourrons-nous échapper à

« la flétrissure qu'encourt à juste titre le blasphème, si « nous allons frapper de notre censure les sentiments de « nos ancêtres, et marquer leurs décrets du stigmate de « notre réprobation ? »

Après ces nobles paroles, Théotime leur met sous les yeux un livre d'Origène ; il leur en donne lecture, et leur démontre que ces livres peuvent concourir puissamment à l'édification comme au triomphe de l'Église. « Il arrive « souvent, ajoute-t-il en terminant, que le prétendu zèle « de ceux qui veulent infliger un blâme à ces écrits ne « peut éviter de contracter un caractère particulier d'i-« neptie et de stupidité. Car la réprobation dont ils veu-« lent flétrir la parole d'Origène ne peut que retomber « malheureusement sur la doctrine de Jésus-Christ lui-« même. » Ces réflexions d'un vénérable athlète de la foi produisirent dans tous les cœurs une profonde impression. Dieu permit ainsi que la conscience erronée de saint Épiphane reçut un avertissement sévère. Il voulait sans doute aussi que la mission qu'il s'était donnée éprouvât cet éclatant échec. Mais saint Épiphane était trop prévenu contre saint Chrysostome pour revenir en sa faveur à des sentiments moins injustes ; sa bonne foi même était le plus grand obstacle qui s'opposât à ce retour.

De son côté, saint Chrysostome, tout en déplorant son erreur, ne lui conservait pas moins au fond du cœur un sentiment profond d'attachement et de vénération filiale. Il cherche tous les moyens de lui dessiller les yeux ; il le conjure de venir avec lui partager sa maison, sa table, son église. Mais plus il le sollicite, plus Épiphane s'attache à son erreur. Il déclare à saint Chrysostome que jamais on ne le verra ni partager sa demeure, ni communiquer avec lui, ni même s'unir dans l'église à ses prières, s'il ne consent à condamner les écrits d'Origène, et ne bannit de Constantinople Ammonius, Dioscore et leurs frères. Saint Chrysostome ne pouvait accepter ces conditions, qui lui semblaient être entachées d'un caractère particulier d'in-

justice et de témérité. Les lois de l'équité ne lui permettaient pas de frapper d'une condamnation prématurée et téméraire des hommes qui réclamaient des juges, et dont la cause n'avait point encore été l'objet d'un sérieux examen de la part de l'Église. Il déclara qu'il ne pouvait abandonner son système de temporisation. Dans de telles dispositions réciproques, il était impossible de se rapprocher et de s'entendre.

Cependant, les circonstances semblaient exiger qu'ils prissent l'un et l'autre une prompte décision. On touchait à l'époque d'une solennité dans la basilique des Saints-Apôtres. Tout le clergé devait s'y réunir pour la célébration des saints mystères, et tout le peuple devait s'y présenter à la communion. Les ennemis de saint Chrysostome, qui redoutaient par-dessus toutes choses de voir tomber misérablement leur plan de révolte devant une réconciliation cordiale des deux saints, se hâtèrent d'exploiter la solennité présente. Ils formèrent le complot de les faire tomber dans leurs piéges et de les frapper l'un par l'autre, afin de demeurer maîtres de la situation. Parmi les expédients et les moyens qu'ose employer la révolte dans l'accomplissement de ses desseins de désordre et de persécution, il n'en est point de plus capable de soulever le cœur d'indignation et d'horreur, que l'attentat sacrilége qui transforme le culte de Jésus-Christ et son corps sacré lui-même en instruments de perturbation et de ruine; telle fut, dans cette circonstance, le crime des ennemis cachés du saint patriarche de Constantinople.

Ils se rendent auprès de saint Épiphane. Ils se présentent à lui le visage abattu par la douleur et portant un nuage de tristesse sur le front. Ils lui font un lugubre tableau de la situation présente. Ils font appel à son amour pour la sainte Église; ils lui persuadent qu'au jour de la communion publique, il ne peut, sans trahir la foi, s'abstenir de parler au peuple, de condamner en pleine assemblée les livres d'Origène, de confondre dans un même ana-

thème Ammonius, Dioscore et leurs compagnons d'exil, comme sectateurs obstinés de cette doctrine; enfin, de signaler à l'indignation publique l'évêque de Constantinople, comme leur coupable protecteur. Ils comptaient ainsi, dit l'historien Sozomène, anéantir son influence et le dévouer à la haine du peuple. C'était la veille de la grande solennité.

Le lendemain, saint Épiphane quitte avec empressement sa demeure, la tête remplie de ces projets. Il se rend à la basilique des Saints-Apôtres accomplir l'acte important convenu la veille avec les ennemis de saint Chrysostome. Il s'imaginait que cette intervention éclatante était nécessaire au triomphe de la cause de Dieu. Mais Dieu lui ménageait un avertissement qui devait lui faire ouvrir les yeux à la lumière. Lorsqu'il arrive à la porte de l'église, un homme vient à sa rencontre et l'arrête. C'était l'archidiacre Sérapion. Saint Chrysostome, instruit de tout ce qui s'était passé la veille, l'avait envoyé pour arrêter saint Épiphane dans l'accomplissement de ses desseins, et tenter une fois encore d'éclairer sa conscience et de lui dessiller les yeux.

Sérapion aborde avec respect le saint évêque de Salamine, qu'il voyait avec douleur se poser, dans son illusion, comme un instrument de haine et de vengeance. Il le supplie de jeter les yeux sur l'injustice et le danger de son intervention. « Vous avez donné bien des exemples « d'infraction aux saintes lois de l'Église, lui dit-il au « nom du patriarche; vous avez conféré les ordres sa- « crés dans les limites de ma juridiction. Vous avez « osé, de votre propre autorité, célébrer, à mon insu, les « saints mystères. Lorsque j'ai voulu vous faire cet hon- « neur, vous avez repoussé, non sans quelque mépris, « mes prévenances et mon invitation, tandis que, secrète- « ment, vous vous en arrogiez le pouvoir. N'avez-vous « pas à craindre de jeter imprudemment au peuple une « pierre d'achoppement, une étincelle de sédition et de

« discorde? Gardez-vous de provoquer cette explosion, « car vous pourriez en devenir la première victime. »

De telles considérations ne peuvent exercer aucun empire sur d'aveugles instruments des passions humaines; mais saint Épiphane n'était que le jouet involontaire d'une erreur. Dans la pureté de ses intentions, dans la droiture et la simplicité de son âme, il ne pouvait consentir à se faire bénévolement, lui pasteur, un brandon de discorde; il ne pouvait pas se faire spontanément le persécuteur d'un frère et le perturbateur de la paix de l'Église de Jésus-Christ. Aussi lui suffit-il que sa conscience s'éclaire; à la voix de l'envoyé de saint Chrysostome, il reconnaît humblement son imprudence et ne donne aucune suite à ses projets.

Saint Chrysostome souffrait toujours en silence; il ne voulait ni battre en brèche, même pour sa défense personnelle, la considération dont jouissait saint Épiphane, ni s'exposer à paralyser son ministère, en se soumettant, par une humiliation intempestive, à des reproches inconsidérés, à des exigences également réprouvées par la justice et par la charité. Son but unique était d'éclairer la conscience de l'évêque de Salamine, et de l'arracher au parti de ses ennemis. Une circonstance vint se présenter, qui sembla de nature à mettre un terme à cette déplorable situation.

A cette époque, le fils de l'empereur, le jeune Théodose, fut atteint d'une maladie qui fit concevoir des craintes pour son existence. C'était ce même enfant dont le sourire angélique avait gagné le cœur de saint Chrysostome en faveur de Sévérien, lorsque l'impératrice le plaça sur ses genoux dans l'église des Saints-Apôtres. Le saint avait confiance qu'une nouvelle intervention de l'enfant impérial, mais cette fois pour une juste et sainte cause, amènerait un résultat heureux, celui d'émouvoir encore et de rapprocher les cœurs. Il se flattait d'une vaine espérance.

L'impératrice dépêche un envoyé vers l'évêque de Salamine, l'instrument involontaire de ses intrigues. Elle le supplie d'adresser à Dieu de ferventes prières pour la conservation des jours du jeune empereur. Saint Épiphane, toujours fasciné par les émissaires de Théophile, toujours absorbé par la pensée de délivrer Constantinople et l'Orient du fléau de l'hérésie, saisit cette occasion d'intéresser l'impératrice et la cour au succès d'une cause imaginaire. Il n'ignorait pas que l'impératrice, ennemie personnelle de saint Chrysostome, ne partageait ni son illusion, ni ses autres griefs. Non-seulement il promet le secours de ses prières, mais encore il ose, dans un mouvement de confiance illusoire, assurer l'impératrice que son enfant ne peut échapper à la mort, qu'à la condition qu'elle s'empressera de retirer sa bienveillance et sa protection à Dioscore ainsi qu'aux autres grands frères. Il ne connaissait pas le caractère inflexible d'Eudoxie; l'opinion qu'il avait d'elle était encore une erreur. Malgré son opposition contre saint Chrysostome, l'impératrice conservait toujours pour les grands frères un sentiment sincère de commisération et de respect, qui ne pouvait pas s'effacer devant les exigences de l'évêque de Chypre; elle se garda bien de répondre à son invitation. Elle n'y vit qu'une preuve évidente de l'obstination du saint évêque. « S'il plaît à Dieu, lui dit-elle, d'appeler au ciel avec lui « l'enfant qu'il m'a donné sur cette terre, que sa volonté « soit faite et que son saint nom soit béni. Mais quant à « vous, vénéré Père, n'oubliez pas que si vous aviez le « pouvoir d'étendre les limites de la vie, ou de ressusciter « les morts, vous n'auriez point laissé, contre tous les « vœux de votre cœur, votre archidiacre bien-aimé des- « cendre si promptement dans la tombe. » L'argument était fort; il était serré, péremptoire et sans réplique. Saint Épiphane ressentait encore d'amers regrets de la perte de son archidiacre Crispion, qu'il avait beaucoup aimé. La réponse de l'impératrice déjouait tous ses plans

et le condamnait au silence; mais rien au monde ne pouvait le désabuser de son erreur. Il ne comprenait pas plus Eudoxie qu'il n'avait compris saint Chrysostome et Théophile. Tous ses échecs n'eurent pour conséquence immédiate que de le raffermir dans son aberration; et les espérances de paix du saint patriarche s'évanouirent encore.

Un autre parti restait à prendre, qui pouvait amener quelques chances sérieuses de conciliation; c'était de ménager une entrevue et de provoquer une explication entre l'auguste émissaire de Théophile et les grands frères. Tel était l'avis de l'impératrice Eudoxie qui conservait toujours aux moines sa puissante protection.

Sur sa recommandation, Ammonius, suivi de ses compagnons d'exil, va se présenter devant le saint évêque de Salamine. Saint Chrysostome, la cour et toute la population de Constantinople attendaient avec anxiété le résultat de cette dernière tentative en faveur du rétablissement de la paix. Saint Chrysostome, après tant de démarches infructueuses, ne comptait plus, de la part de saint Épiphane, que sur l'effet d'une inspiration divine en faveur des grands frères; et tout semblait motiver au moins le pressentiment de cette influence surnaturelle.

En effet, saint Épiphane interroge Ammonius avec toute la mansuétude et toute la charité d'un saint. « Quel est « votre nom et quels sont les hommes qui vous accompa« gnent? — O mon Père, répond Ammonius, vous voyez « devant vous les grands frères. Nous désirons savoir si « vous avez quelquefois entendu nos disciples ou jeté les « yeux sur nos écrits. — Jamais, répond le saint évêque. « — Comment donc, ô mon Père, avez-vous pu juger cou« pables d'hérésie, des hommes dont les disciples, les opi« nions et l'enseignement vous furent toujours inconnus? « — Vous avez été représentés comme tels dans l'opinion « publique. — Eh bien! quant à nous, telles n'ont point été « vis-à-vis de vous notre attitude et notre conduite. Nous « avons souvent rencontré vos disciples et médité vos

« écrits. Nous nous sommes surtout attachés à celui qui « porte pour titre : l'Ancre du salut dans la foi catholique. « Nous n'avons jamais cru pouvoir un instant adhérer aux « injures passionnées, aux critiques amères, aux accusa- « tions incessantes d'hérésie dont ils sont encore l'objet. A « toutes les attaques injustes, nous avons toujours opposé « les démonstrations de respect et d'amour qui convien- « nent à la mémoire d'un père. Et par notre ferme et filiale « adhésion, nous avons toujours fermé la bouche à vos « ignobles détracteurs. Mais vous, pouvez-vous donc, sur « un rapport calomnieux, flétrir de votre réprobation des « hommes et des écrits dont vous n'avez nulle connais- « sance? Quoi ! vous ne reculez pas devant le scandale, et « vous n'hésitez pas à persécuter vos fils et vos défen- « seurs ! Vous consentez à faire le mal en retour du bien « que l'on vous a fait ! Et vous donnez l'exemple de l'in- « fraction au premier précepte de l'Évangile ! » Ammonius était pénétré de la justice de sa cause ; il parlait avec force, assurance et fermeté.

Saint Épiphane parut touché de la vérité de ses observations et de l'énergie de son langage. Il crut devoir traiter désormais les grands frères avec moins de rigueur. Sans être entièrement convaincu de son erreur, il eut quelques soupçons des piéges dans lesquels il était tombé par suite de sa droiture. Il entrevit quelque chose de l'injuste persécution dont il s'était involontairement rendu l'instrument et le complice. Il lui sembla qu'à tous les points de vue, la pénible mission qu'il avait entreprise était impossible à remplir. Il se prit peut-être à regretter, par un retour de conscience ou par une impulsion divine, l'empressement et l'ardeur qu'il avait mis à seconder, de toute sa coopération, les desseins pervers de Théophile. Peut-être même se sentait-il appelé dans son Église par un secret pressentiment de sa fin prochaine. Dieu daigne souvent envoyer des communications intimes à ses saints. Sous l'empire de ce sentiment, saint Épiphane ne veut

point attendre plus longtemps l'évêque d'Alexandrie. Il se résout à partir au plus vite; il a soif désormais de rentrer au sein de son troupeau.

Mais Dieu qui permet quelquefois que les âmes les plus parfaites laissent éclater leur faiblesse, voulut aussi, dans cette circonstance, manifester, par un témoignage admirable, que les deux saints en mésintelligence, étaient néanmoins l'un et l'autre ses amis.

Au témoignage de l'Église entière de Constantinople, saint Chrysostome et saint Épiphane, au temps même de leur querelle, se révélèrent l'un à l'autre leurs malheurs et leur fin prochaine. Saint Chrysostome voyait que l'évêque de Salamine allait quitter la ville impériale, sans avoir même tenté de réparer son injustice. Il en fut touché de compassion, car il l'aimait et le vénérait. Il lui fit dire par un émissaire capable d'interpréter et de rendre ses sentiments de charité sacerdotale : « Épiphane, mon frère, vous « aussi, dans votre cœur, vous m'avez condamné sans « m'entendre; eh bien! sachez que vous cherchez vaine- « ment à gagner Salamine, votre Église; vous ne la re- « verrez jamais. — Et vous, Jean, athlète de Jésus-Christ, « répond saint Épiphane, soutenez fortement la lutte dans « laquelle vous êtes engagé; mais souvenez-vous que « vous ne mourrez point en évêque au sein de votre « Église. » Double prophétie qui remplit de douleur les témoins de leur mésintelligence, et qui s'accomplit sous leurs yeux.

Saint Épiphane mit à la voile et quitta Constantinople l'âme pleine de tristesse. Il s'éloigna pour toujours de cette ville et de ce rivage où Dieu ne l'avait point appelé. « Je pars, avait-il dit aux évêques qui l'avaient accom- « pagné jusqu'à la plage; je vous laisse la ville, le palais, « le théâtre; mais, pour moi, j'ai hâte, j'ai grande hâte de « revoir mon Église. » Il pressentait sa fin dernière.

Aussi, semblable à Moïse, à qui Dieu fit expier sa faute en plaçant sa tombe en vue de la terre promise qu'il ne

put atteindre, près des bords du Jourdain qu'il ne lui fut pas donné de franchir, le saint évêque de Salamine rendit son âme à Dieu, sur l'Océan, près du terme de son voyage. Son Église, qui réclamait sa présence, ne put recueillir de lui que ses restes inanimés. Ainsi s'accomplit la prophétie de saint Chrysostome. Quant à celle de saint Épiphane, elle n'était ni moins triste, ni moins certaine, bien qu'elle fût plus lente à s'accomplir.

Pendant ces tristes scènes, que faisait Théophile, lui seul instigateur de tout le mouvement? Il cabalait, chemin faisant. Il s'arrêtait dans toutes les églises de la Syrie; il faisait appel aux mauvaises passions; mais il se gardait bien d'arriver promptement sur le théâtre de la lutte. On le pressait cependant d'accélérer son voyage: les ordres de l'empereur étaient formels. Il était mandé seul, pour répondre aux accusations des grands frères. Mais il traînait le temps en longueur. Dans sa marche lente, il entraînait à sa suite presque tous les évêques de sa province, et tous ceux qu'il pouvait gagner sur son passage. Il amenait à sa suite des clercs de toutes les contrées, chargés d'or et d'objets précieux. C'étaient des présents destinés à lui faire des créatures. Il prenait donc son temps. Il attendait l'effet du voyage de saint Épiphane, et n'était agité par aucune appréhension; car il se sentait fort et de la haine qu'il avait créée à saint Chrysostome, et de la toute-puissante et secrète protection dont il était assuré de la part de l'impératrice Eudoxie.

Cette femme extraordinaire était, en réalité, depuis la chute d'Eutrope, le seul conseil, la seule autorité de l'empire. Elle ne pouvait tolérer la sainte liberté de l'évêque de Constantinople. Toujours son irréconciliable ennemie, elle l'approuvait, le flattait ou le persécutait selon les divers mouvements de ses passions. Mais, quelle que fût son attitude, qu'elle se posât en adversaire, ou qu'elle affectât les exagérations d'une admiration outrée, elle

venait toujours ou se faire confondre devant une humilité sublime, ou se briser contre une inaltérable impassibilité. Toujours vaincue, elle cherchait partout des éléments pour motiver sa haine. Elle ne cessait de rechercher à la fois contre lui des motifs et des instruments à ses projets de vindication. Elle avait excité clandestinement et favorisé l'ambition de Sévérien de Gabales; elle était l'âme des complots de ses ennemis et le soutien dissimulé de ses détracteurs. Elle avait caressé l'illusion et stimulé, mais indirectement, le zèle amer de saint Épiphane. Saint Chrysostome avait appris, après le départ du saint évêque de Salamine, que les plaintes incessantes des mécontents avaient exercé sur son esprit beaucoup moins d'empire, que les hypocrites alarmes et les discours passionnés de l'impératrice Eudoxie n'avaient excité de craintes et causé d'exaspération. Il avait donc à surmonter à la fois le foyer toujours allumé des passions, les machinations ténébreuses de ses ennemis, et l'insurmontable opposition de la puissance et de la majesté de l'empire.

Mais il avait Dieu pour point d'appui; rien ne pouvait ici-bas ni l'ébranler ni le confondre. Il était entouré d'ennemis mortels; il passait au milieu d'eux sans les flatter ni les craindre. Son ministère, le bonheur de son troupeau, l'extirpation des vices, l'établissement et la consolidation du règne de la vertu, suffisaient pleinement à l'ardeur de son âme. Il laissait à côté de lui, sans les contempler ni les entendre, toutes les agitations désordonnées, toutes les sourdes rumeurs de ses ennemis. Mais, pour tout embraser, il ne fallait qu'une étincelle dans ce foyer d'incendie; et le zèle ardent du saint évêque ne devait pas manquer de causer tôt ou tard une explosion. Cette explosion devait être terrible et lamentable.

Le saint pasteur se livrait surtout à l'exercice de son ministère par l'accomplissement de la plus impérieuse de ses obligations. Il avait réussi plusieurs fois à flétrir, dans ses homélies, le luxe effréné, les usages lascifs et les nu-

dités révoltantes des femmes de Constantinople; mais la légèreté des esprits, le peu de durée des impressions salutaires avaient toujours insensiblement ramené des abus incompatibles avec la sage discipline de la piété chrétienne. Il était tenu d'arrêter encore cette population sensuelle sur la pente du mal. Il fallait bien attaquer ces vices, arracher des cœurs tous ces germes de corruption, tous ces éléments de dégradation morale. Saint Chrysostome aborde donc ce sujet dangereux; mais il l'aborde avec toute l'impétuosité de son caractère, avec toute l'énergie de sa foi. L'effet de son discours est prodigieux; il démasque les tendances dissimulées de la passion, il anéantit tous les prétextes, et change une fois encore l'aspect de la population chrétienne de Constantinople.

Mais on rencontre parfois des foyers de corruption latente, qu'on ne saurait agiter sans donner l'essor à des exhalaisons pestilentielles. Malheur à celui qui s'expose à ces émanations fétides! Il sera bientôt saisi par l'influence mortelle du poison. Telle fut la condition de saint Chrysostome. Il avait remué d'une main vigoureuse cette sentine de putréfaction morale qui s'était acclimatée dans la ville impériale; il devait en ressentir les résultats les plus amers.

L'impératrice Eudoxie était vaine et frivole, comme une femme sortie des limites de sa sphère naturelle. Elle n'avait pas su puiser dans la vertu le complément obligé de son origine, pour s'élever, par son mérite personnel, au niveau de sa grandeur. Elle mettait un puéril orgueil à se poser en type absolu de la société romaine. Le luxe, l'excentricité, l'inconvenance sensuelle des parures étaient son œuvre; et la noblesse de l'empire se croyait dans l'obligation d'honorer, par une imitation servile, jusqu'à ses plus ridicules défauts. Saint Chrysostome frappait avec vigueur sur ces désordres insensés d'une vanité féminine. Il portait des coups d'autant plus sensibles, qu'ils étaient entendus et ressentis jusqu'au fond du palais impérial.

Toute la cour en était alarmée, et les ennemis du saint évêque ne manquaient pas d'exploiter cette intempérance de zèle au profit de leur injuste passion. La multitude elle-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les paroles de saint Chrysostome, en flétrissant les vices, devaient aller en frapper le principal auteur.

Une autre circonstance malheureuse vint encore assombrir cette situation si tendue, et porter jusqu'à ses dernières limites l'irritation de l'impératrice. « Un jour, dit « un historien, Eudoxie, à dessein ou par mégarde, entre « dans une vigne, voisine d'une propriété de la couronne. « Elle en détache une grappe de raisin. Cette vigne était « le patrimoine d'une pauvre veuve. Eudoxie se dit alors : « Le hasard m'a conduite dans cette vigne, qui ne peut « plus désormais rester la propriété de celle qui l'a reçue « de ses pères. Je la dédommagerai par une autre vigne « plus grande et plus fertile. » La justice pouvait être satisfaite par une telle compensation ; mais la délicatesse et la conscience ne pouvaient pas l'être.

La veuve ne veut point accepter la transaction proposée par sa souveraine. Elle s'adresse à saint Chrysostome, pour obtenir, par son intervention, la restitution de son bien.

Le saint va porter sa requête à l'impératrice elle-même. « Prenez pitié de cette veuve, lui dit-il ; rendez-lui le pa« trimoine de ses pères. » Mais Eudoxie s'y refuse ; elle s'appuie sur l'autorité des lois : « Toute propriété, lui « dit-elle, dans laquelle il nous plaît de pénétrer, pour en « cueillir un fruit, devient, par cela seul, la propriété de « l'empire ; mais je suis prête à donner à cette veuve une « autre vigne de son choix. »

Et la veuve repoussait toujours cette compensation offerte par l'impératrice. Elle ne laissait à saint Chrysostome aucun repos, et le saint ne cessait de fatiguer l'impératrice. Prières, supplications, paraboles, rien ne fut épargné, mais tout fut inutile.

Un jour, Eudoxie aperçut le saint évêque qui venait encore remplir sa mission de miséricorde et réclamer contre la spoliation ; elle ordonne aux gardes du palais de lui fermer la porte. Saint Chrysostome ne voit dans ce procédé brutal que l'effet d'une obstination temporaire. Il espère ramener l'impératrice aux sentiments de la charité chrétienne, par l'influence énergique d'une leçon. A son tour, il donne à ses serviteurs l'ordre de lui fermer les portes de l'église, en lui disant : tel est l'ordre de notre évêque. Il comptait lui rappeler ainsi le souvenir du grand Théodose. Mais Théodose n'avait pu laisser à sa famille que son empire : il n'avait pas légué sa foi. Cette leçon ne fut, pour Eudoxie, qu'une étincelle qui devait, sous sa direction, causer un vaste embrasement. Elle s'abandonne à toute sa colère ; et, dès ce moment, elle arrête le plan d'une horrible vengeance.

Cette disposition était parfaitement connue à la cour ; chacun s'empressait de servir le ressentiment de l'impératrice. On observait, dans saint Chrysostome, avec l'anxiété de la haine, et les imperfections de l'homme et les procédés du pasteur. Quand il eut donné son homélie sur le luxe et les parures, les mécontents trouvèrent l'occasion parfaite : ce fut pour eux un thème fécond d'injures et d'insinuations. Ils s'empressent d'agir ; ils défèrent ce discours au tribunal passionné d'Eudoxie. On envenime les paroles du saint ; on crée des allusions qui n'étaient point dans sa pensée, et la prédication vraiment évangélique du pasteur est représentée et travestie à la cour avec tous les caractères d'une invective et d'une diffamation. L'impératrice s'estimait heureuse de trouver enfin une occasion qui lui permît d'effacer du cœur de l'empereur, des grands et du clergé, les sentiments d'estime et de respect que provoquaient le nom et la vertu de saint Chrysostome. Elle s'empare avec ardeur de toutes ces accusations : elle va se jeter aux pieds d'Arcadius et se poser en victime. Elle est outragée, abreuvée d'ignominie : elle demande

vengeance pour elle, pour l'honneur de l'empire et pour la majesté de l'empereur lui-même. C'en est fait désormais : la vindication d'Eudoxie aura son cours. Cette femme implacable, une fois lancée dans la voie de la persécution, ne consentira plus à s'arrêter que devant le cercueil de saint Chrysostome. Indomptable dans ses passions, insatiable dans ses désirs, Eudoxie portait l'ambition jusqu'à la barbarie, et l'avarice jusqu'à l'atrocité. « Le palais, dit l'his-« torien Zozime, était rempli du fruit de ses rapines, la « cour de ses délateurs, et la capitale de ses innombrables « victimes. » Telle était Eudoxie. De la part d'une telle nature, tout devait être possible, et tout était à redouter.

Théophile, l'ennemi mortel de saint Chrysostome, n'avait point encore paru dans les murs de Constantinople. Cet appui lui manquait, mais elle avait sous sa main un autre ennemi du saint patriarche, moins puissant et moins habile que Théophile, mais peut-être plus pervers : c'était Sévérien de Gabales. Sévérien n'avait cessé de préférer le rôle de perturbateur de Constantinople à celui d'apôtre et de pasteur dans son église de Gabales en Syrie. Eudoxie l'avait apprécié depuis longtemps. Elle le fait venir à son palais et confère avec lui sur les moyens les moins odieux et les plus sûrs de se venger de saint Chrysostome. On sait que le saint est chéri du peuple, admiré de tout l'empire et vénéré de toute l'Église et du clergé. L'attaquer de front, dans de telles circonstances, et le prendre corps à corps était chose impossible ; saint Épiphane lui-même l'avait vainement tenté : on ne savait donc quel parti prendre.

Mais dans cette perplexité satanique, l'enfer lui-même, leur complice, vient à leur secours. Il leur suggère d'imprimer à leur conjuration une marche légitime et sûre ; il leur inspire la pensée de se couvrir du double manteau de l'amour de l'Église et du zèle de la foi. C'est par l'Église elle-même qu'il faut renverser le saint évêque. Au prestige de son éloquence, il faut opposer la froide impartialité des

décisions d'une assemblée nombreuse de pasteurs; il faut, par l'éclatante majesté d'un concile, étouffer, effacer le respect et la vénération que commandent ses vertus. Ce plan de conjuration et de cabale une fois arrêté, les conspirateurs se mettent immédiatement à l'œuvre; il ne s'agit plus que de gagner des évêques.

La tâche ne semblait pas offrir une grande difficulté. Plusieurs des compagnons de saint Épiphane de Salamine étaient restés à Constantinople; Sévérien avait ses créatures; l'or et les faveurs de la cour pouvaient encore leur gagner bien des cœurs. L'impératrice et ses agents n'épargnaient ni séductions ni largesses; on ne se donnait aucun repos. Eudoxie ne pouvait ni se croire heureuse, ni jouir en paix de sa brillante destinée, tant qu'elle aurait sous ses yeux, à ses côtés, un homme qu'elle abhorrait en raison même de la vénération qu'inspirait à tous sa sainteté. Sévérien, l'instrument aveugle de sa haine, se croyait, lui, l'homme et le héros de la situation présente. En servant l'impératrice contre le saint, il s'imaginait s'appuyer sur un levier qui devait, tôt ou tard, le faire asseoir victorieux sur le siége patriarcal de Constantinople. Chacun, dans cette mêlée, avait donc son ambition et ses vues particulières; et tous, avec une égale ardeur, se dévouaient au succès des plans de conspiration. C'est sur ces entrefaites qu'arriva Théophile.

Avant la malheureuse intervention du saint évêque de Salamine, un grand événement avait répandu l'espérance et la joie dans le monde entier. L'Église avait payé, par vingt jours de deuil, son tribut de douleur et de regrets à la mémoire du saint pontife Anastase. Après vingt jours d'interrègne, le trône pontifical est occupé par une des plus grandes figures des temps passés. Innocent Ier, né sur les collines d'Albanie, aux portes de Rome, est placé dans la chaire de saint Pierre par le suffrage unanime des évêques.

L'Église, alors, avait à se réjouir des vertus monastiques de Martinien, de Cœsarée en Palestine, du zèle victorieux de saint Pammachius, contre les donatistes d'Afrique, et des travaux importants de saint Augustin et de saint Jérôme.

Les discussions de saint Jérôme avec Rufin d'Aquilée, sur le livre des principes d'Origène, ses lettres à saint Augustin, et l'introduction dans l'Église latine de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Cœsarée, par la traduction de Rufin d'Aquilée, sont des avantages qui ne sont point effacés par les malheurs de l'irruption en Italie du sauvage Alaric, du destructeur du fameux temple d'Éleusis en Attique. Alaric ne fit que se montrer en Italie ; il fut obligé de s'enfuir honteusement devant l'épée victorieuse de Stilicon.

Pendant ces événements, saint Augustin prodiguait ses lettres et ses conseils à Possidius de Calame, ainsi qu'à Crispinus, évêque donatiste de la même ville; le concile général de Milève s'assemblait, sous la présidence d'Aurélius de Carthage, et jugeait Quod vult Deus, évêque de Centurie. En Orient, les grands frères arrivaient à Constantinople, et saint Épiphane tenait à Salamine un concile dans lequel il lançait, contre l'origénisme, des traits que Théophile, patriarche d'Alexandrie, dirigeait contre saint Chrysostome (402).

Saint Épiphane accomplit un voyage malheureux à Constantinople; il y tient concile contre les origénistes; il refuse de communiquer avec saint Chrysostome, puis, déconcerté par les grands frères, il reprend le chemin de son église et meurt sur la mer de Chypre, avant de pouvoir saluer et bénir son peuple.

Cette époque est triste et désastreuse pour l'Église d'Orient; les ennemis de saint Chrysostome s'acharnent à sa perte.

Théophile d'Alexandrie, son ennemi, le persécuteur, est mandé par l'empereur à Constantinople. On exige qu'il se justifie des accusations nombreuses portées contre lui ; mais il traîne le temps en longueur, traverse la Palestine et l'Asie Mineure, réunit à Chalcédoine, sur la Propontide, tous les ennemis de saint Chrysostome, et s'embarque pour Constantinople, avec tous les éléments d'une conspiration infernale. Arrivé dans la capitale, il assemble, contre le saint patriarche, tous les évêques, prêtres et clercs mécontents, puis il les entraîne à Chalcédoine auprès de l'évêque Gyrinus. On réunit, dans le faubourg du

Chêne, le conciliabule du même nom, sous la présidence de Paul, évêque d'Héraclée, ancienne église métropolitaine de Thrace.

En même temps, saint Chrysostome présidait, à Constantinople, un concile d'évêques fidèles, qui, plus nombreux que celui du Chêne, s'est laissé déborder par l'audace des compagnons de Théophile; tant il est vrai que le nombre, la vérité, la vertu, ne peuvent pas toujours tenir, dans ce monde, contre une minorité soutenue par l'injustice et la scélératesse. Les moyens honteux, familiers à l'injustice, seront toujours impossibles aux soutiens de la justice et de la vérité (403).

CHAPITRE XIV

Arrivée de Théophile à Constantinople. — Synode du Chêne, Accusations de l'archidiacre Jean et du faux moine Isaac,

Les événements qui précèdent l'arrivée de Théophile forment pour saint Chrysostome le prélude du sacrifice. Grande et belle destinée pour un homme, que celle d'être enrôlé dans la milice divine de Jésus-Christ, des Apôtres et des victimes de l'impiété ! Bien que séparé d'un siècle, dans la marche de l'Église, de l'âge normal du martyre, le saint n'en est pas moins compris moralement, dans cette légion d'apôtres, prédestinés comme Jésus-Christ lui-même à baigner la terre d'un sang viril et pur. C'est la réponse au sang d'Abel, et l'extension dans les justes de l'expiation du Fils de Dieu.

Dans l'accomplissement de cette glorieuse destinée, saint Chrysostome rencontra plus d'un Hérode et plus d'un Pilate au sein même de son Église. Mais Théophile et Sévérien devaient se réserver le rôle parricide de Judas. Théophile, mandé seul à Constantinople, avait compris que pour frapper un grand coup, il fallait s'appuyer sur l'imposante autorité d'un nombre considérable d'évêques. Tous ses suffragants d'Égypte, tous les évêques de la Mésopotamie et des Indes avaient été convoqués, plusieurs par lui-même et d'autres par ordre de la cour. Il s'était vanté, dans sa métropole et dans la province de Lycie, de n'aller à Constantinople que pour procéder à la déposition de

saint Chrysostome. Ses suffragants répondirent presque tous à son appel. Mais les évêques des Indes, dont l'éloignement offrait à ses accusations calomnieuses, par suite de la difficulté des communications, toute la sécurité possible, ne vinrent cependant qu'en petit nombre se réunir au troupeau naïf et crédule, dont il avait fait l'instrument de sa passion.

Parmi les évêques convoqués se trouvait Flavien, évêque d'Antioche. Ce vénérable vieillard, incliné sous le poids des années, connaissait parfaitement les dispositions hostiles et les complots de l'impératrice Eudoxie contre saint Chrysostome, son collaborateur, son fils et son ami. Les invitations de l'empereur et de Théophile lui parurent suspectes; il déclara que ses infirmités et ses années ne lui permettaient pas d'entreprendre une seconde fois un aussi long voyage. Mais il voulut que son Église eût à ce synode au moins un représentant. Il le fit accompagner de cinq évêques, parmi lesquels se trouvaient Acace de Béræe et Diogène d'Apamée. Sévérien qui, moins par son habileté que par les circonstances, s'était rendu nécessaire à la cour, obtint la convocation de Gemmulus de Samosate et de Théodose d'Édesse.

On vit arriver aussi Léonas d'Ancyre, qui professait une inimitié notoire contre saint Chrysostome. Tous ces évêques étaient les ennemis déclarés du saint. Ils attendaient impatiemment à Constantinople l'arrivée de l'évêque d'Alexandrie. Quant aux envoyés de Rome, ils n'apparaissaient nulle part.

Enfin un jeudi du mois de juin, Théophile arrivé depuis quelque temps à Chalcédoine, quitte le rivage de l'Asie, traverse le Bosphore de Thrace et, vers la sixième heure du jour, aborde à Constantinople. Sa réputation l'avait précédé dans la capitale; on savait qu'il se présentait en ennemi. Le clergé, prévenu de son arrivée, se garda bien d'aller à sa rencontre, et de l'accompagner pour lui rendre les honneurs dus à son caractère. Il trouva la cité muette,

inattentive. Les applaudissements et les cris des marins d'Égypte, qui venaient d'apporter des approvisionnements et dont les vaisseaux étaient encore stationnés près du rivage, apprirent seuls à la population, aux grands, à la cour, l'arrivée du patriarche d'Alexandrie. Théophile descendu de son vaisseau, passe devant le vestibule de l'église des Apôtres, sans daigner suspendre sa marche pour y rentrer selon l'usage. Il se sent repoussé du lieu saint par le cri de sa conscience, dit l'évêque Pallade. Il s'avance triomphalement à travers la ville, vers la demeure préparée à son intention par les ordres de l'empereur. C'était la maison placidienne, résidence impériale, que l'impératrice Placidie s'était fait construire en dehors de l'enceinte de Constantinople.

La cour ne pouvait point prendre le change sur les qualités morales du personnage auquel elle offrait une si splendide hospitalité. Le préfet d'Égypte, que l'empereur avait chargé de l'envoyer sans honneurs, avait eu plusieurs fois occasion de reconnaître à quel homme il avait affaire. Il s'aperçut un jour que Théophile avait dérobé l'argent des gentils, qu'un mandat impérial confiait à sa responsabilité. Théophile avait su parfaitement utiliser ce trésor auprès du préfet lui-même. Il avait fait d'amples largesses à son neveu Georgius, qui réussit à faire traîner le temps en longueur. C'est à la faveur de ces délais achetés avec l'argent du trésor, que Théophile put étendre ses relations jusque dans l'Inde, convoquer les évêques, les prêtres et les clercs, et recueillir une ample moisson d'objets précieux, dont il remplit ses vaisseaux pour les porter à Constantinople. Quant à lui, suivant la voie de terre, il était parvenu jusqu'à Chalcédoine, traînant à sa suite une troupe de mercenaires, accompagnés ou chargés de son butin. La cour n'ignorait aucune de ces choses; mais il était l'homme nécessaire aux yeux des grands et d'Eudoxie; il fallait donc lui donner du prestige et le recevoir avec grand honneur.

Quant à saint Chrysostome, il ne voyait en lui qu'un frère, et dans un mouvement spontané de son âme généreuse; il s'était porté cordialement à sa rencontre pour lui tendre les bras. Il s'était empressé de lui préparer une demeure digne d'un évêque, et pour sa suite, des logements convenables. Il le conjura longtemps de répondre à son invitation affectueuse et d'accepter, au moins pour les siens, l'hospitalité qu'il était heureux de lui offrir. Mais Théophile, splendidement établi dans la demeure impériale, ne crut devoir tenir aucun compte de ces démarches d'un cœur vraiment sacerdotal. Il repousse par un refus amer toutes les prévenances du saint évêque. Il déclare avec cruauté ne vouloir ni le voir, ni l'entendre, ni lui parler, ni s'associer à ses prières, ni même laisser soupçonner au peuple qu'il puisse avoir avec lui la moindre communication.

Pendant trois semaines, les deux évêques persistèrent ainsi, l'un dans ses instances empressées et sincères, et l'autre dans son inconcevable attitude de répulsion et de mépris. Théophile, évêque et patriarche, ne daigna pas même approcher de l'église, malgré les invitations pressantes de saint Chrysostome. Le saint ne cessait de le conjurer de s'y rendre, de consentir à le voir, au moins une fois, à l'entendre, à s'expliquer, ou du moins à faire connaître le sujet de son mécontentement. Il lui déclarait avec ménagement, que son abstention à cet égard, et leur division apparente étaient exploitées par les ennemis de la foi comme une matière de scandale, qu'ils devenaient ainsi l'un et l'autre, pour le peuple, un sujet d'affliction, et pour la piété même, une cause de froideur et de découragement. A de telles observations, un saint eût éprouvé des remords de conscience; mais Théophile était à l'épreuve des impressions de ce genre; et d'ailleurs il n'était point venu d'Égypte pour se laisser fléchir et désarmer. Ce cœur impassible et glacé ne voulut rien sentir, rien entendre, ni donner aucune réponse.

Le temps était venu cependant de parler. Il était urgent d'exposer ses intentions d'une manière explicite. Les grands frères, ses victimes et ses accusateurs, étaient là qui demandaient justice. Ils avaient la parole et les promesses de l'empereur; ils invoquaient l'autorité de saint Chrysostome; ils faisaient appel à sa conscience, et s'apprêtaient à traîner l'indigne Théophile au pied de son tribunal.

L'empereur sommé par eux de leur donner un juge légitime, ne se fit remarquer, dans cette circonstance comme toujours, que par une inconcevable faiblesse. Il était mis en demeure de faire juger les grands frères et de les faire confronter avec leur persécuteur. Il devait ou s'abstenir en matière ecclésiastique, ou n'intervenir que pour faire comparaître l'accusé devant son juge. Mais l'accusé, c'était l'évêque d'Alexandrie; et l'empereur redoutait son influence et plus encore son caractère altier. Il lui refusa constamment la faveur de paraître en sa présence; mais il ne pouvait prendre une détermination radicale contre lui, sans s'exposer à mécontenter quelques-uns des grands; et d'ailleurs, il craignait par dessus tout de déplaire à l'impératrice.

Cette femme était alors plus puissante que le chef même de l'État. Elle savait toujours lui faire assumer la responsabilité de ses intrigues. Dans les circonstances présentes, il s'agissait d'imprimer à l'attitude d'Arcadius un caractère marqué de bienveillance à l'endroit de ses instruments, les conspirateurs. Les grands frères avaient porté leurs plaintes aux pieds du trône; elle veut provoquer une mesure semblable de la part des siens. A son instigation, Acace, Sévérien et Porphyre réunissent tous les conjurés; et l'on arrête qu'ils iront adresser une requête à l'empereur, et faire un chaleureux appel à son amour pour l'Église. Ils se rendent en effet au palais impérial; et l'empereur, sans se rendre compte de la portée de cette faiblesse, subit la nécessité de les accueillir. « Seigneur, lui disent-

ils, sans vouloir porter atteinte aux droits sacrés du chef de l'Église universelle, nous vous supplions d'ordonner que tous les Pères, réunis dans votre ville impériale, puissent connaître de l'affaire en litige entre nous. Daignez nous donner des juges au choix de votre majesté. Les moines qui nous présentent contre Théophile des libelles accusateurs, sont des sectateurs de l'hérésie d'Origène. Il est nécessaire de soumettre à l'examen des évêques l'objet et la valeur de leurs accusations. »

Après l'exposé de cette requête, l'empereur, en leur donnant congé, leur réplique avec une bonté paternelle : « Savez-vous, mes Pères, que j'ai lu moi-même le livre « des principes d'Origène, et non sans m'être senti pénétré d'admiration ? » A ces paroles, les envoyés n'ont ni la force, ni le courage de rompre le silence. L'empereur les renvoie, quelque peu scandalisé de l'inconvenance de leur démarche ou de leur pusillanimité. La cause de saint Chrysostome, adroitement dissimulée derrière celle des grands frères et de l'origénisme, est donc devenue le but certain d'une conjuration complète, dont l'action marche avec une sorte de régularité. Tel est le plan de Théophile. En conséquence de la démarche des conspirateurs, Arcadius qui voit avec regret l'absence des députés de Rome, ordonne cependant aux évêques présents dans la capitale de se saisir immédiatement de cette affaire. Il leur donne pour assesseurs, Hesychius, préfet du prétoire, Diodore, chef de la milice, Maxence, le questeur, Aquilinus et plusieurs patriciens.

Tous se réunissent en dehors de la ville, dans un monastère gouverné par Dorothée, homme d'un grand caractère et d'une admirable vertu. C'est là que les conjurés veulent faire comparaître, juger et déposer saint Chrysostome du siége de Constantinople ; et pour accomplir ce dessein criminel, Arcadius, le jouet, et peut-être le complice secret de toutes ces cabales, est encore obligé de leur prêter l'appui de son intervention. Mais Théophile est

l'accusé. Saint Chrysostome ne peut se présenter qu'avec la mission d'un juge; la situation était difficile sans doute; mais tout était prévu.

L'empereur mande donc à son palais le saint évêque. Et lui, si faible devant Théophile, devant un criminel, devient impérieux et fier devant celui qu'il sait être un saint. C'est qu'il est assuré de trouver du bon vouloir, de la condescendance et du respect dans l'âme de saint Chrysostome. Il lui donne l'ordre de se rendre sans retard au lieu de réunion des conspirateurs, en dehors de l'enceinte de Constantinople, auprès de Théophile lui-même, pour entendre sa cause et rendre immédiatement un jugement. Théophile était accusé de s'être rendu coupable de violences, d'assassinats et de plusieurs autres crimes. Et c'est en quelque sorte dans sa demeure, au milieu de ses complices, que doit aller siéger son juge. Ce renversement singulier des lois ecclésiastiques et de toutes les convenances, n'eût point empêché le saint évêque d'obtempérer bénévolement à la demande de l'empereur, si des raisons plus graves ne l'eussent arrêté. La considération qu'il devait conserver pour Théophile malgré son indignité, les canons du concile de Nicée qui défendaient d'instruire et de juger les causes des évêques en dehors d'une légitime jurisdiction, et les lettres de l'évêque d'Alexandrie qui lui rappelaient cette loi de la discipline ecclésiastique, ne lui permettaient ni d'examiner les accusations portés contre lui, ni de rendre un jugement dans de telles circonstances. Telles furent les considérations qu'il fit valoir auprès d'Arcadius. Force fut donc à l'empereur de recourir à la temporisation et de laisser encore la cause pendante.

Pendant cette négociation infructueuse, d'autres événements s'accomplissaient aux portes mêmes de la capitale, à l'insu d'Arcadius. La lettre qu'il avait adressée au saint pontife Innocent Ier, n'était point restée sans résultat à Rome. Innocent s'était immédiatement choisi des députés,

pour le représenter au futur concile de Constantinople, et leur avait fait prendre en toute hâte le chemin de l'Orient. Mais Eudoxie avait intérêt à ce que ces hommes incorruptibles ne devînssent témoins, ni des désordres des conspirateurs, ses créatures, ni des actes irréguliers de son concile. Elle fit garder le port de Constantinople par Marianus, préfet de son palais; et lorsque les envoyés de Rome arrivèrent dans la capitale, pour s'associer aux Pères et prendre part à leurs travaux, elle leur fit enlever de vive force les lettres du souverain pontife, puis elle les fit exiler dans un port de Thrace. Ils furent emmenés dans la forteresse d'Athyre, plongés dans une noire prison et gardés par des soldats. Tel fut le sort de cette députation, dont la présence eût renversé les plans de l'évêque d'Alexandrie. Les conjurés purent donc tenir leur assemblée, et pousuivre leurs projets criminels, sans avoir à redouter les regards des députés de l'Occident.

Théophile savait admirablement profiter de tous ces avantages, qui lui venaient à la fois et des résultats de ses manœuvres clandestines et de la protection impériale. Il déployait une activité prodigieuse à Constantinople. Il utilisait, dans l'intérêt de sa passion, toute son influence et tous ses instants. Son but unique était de venger son orgueil humilié par les accusations des grands frères, et par suite de renverser, de chasser et d'immoler saint Chrysostome.

Avant de mettre le pied dans la ville impériale, cet implacable ennemi du saint patriarche, avait soulevé dans l'Asie Mineure tous les évêques frappés de ses censures, mécontents de son zèle, exaspérés par sa prétendue rigueur. A son passage à Chalcédoine, il avait accueilli leur plainte, excité leur ressentiment, et presque légitimé leur désir de vengeance ; puis il les avait réunis chez l'évêque Cyrinus pour arrêter ensemble le plan d'une vaste conspiration. Cyrinus, évêque de Chalcédoine, était d'origine égyptienne. Il avait enflammé d'ardeur tous les compa-

gnons de Théophile, par la véhémence de ses discours et par ses paroles pleines de fiel. C'était un puissant auxiliaire pour l'évêque d'Alexandrie. Mais Dieu n'avait pas permis qu'il vînt jusqu'à Constantinople, ajouter l'appoint de sa haine aux autres éléments de la conjuration. Maruthas, évêque de Mésopotamie, entraîné par erreur dans le complot de Théophile, fut l'instrument dont la Providence se servit pour lui rendre impossible ce voyage. Il lui marcha par mégarde sur le pied. Cet accident produisit une plaie dangereuse qui l'empêcha de partir, et qui dans la suite le conduisit au tombeau.

Théophile avait trouvé réunis à Constantinople un grand nombre d'évêques étrangers et faciles à séduire. Il se rapprocha de tous les mécontents; il s'attacha surtout à ceux qu'il jugeait capables de le servir et de seconder ses cabales. Un de ces derniers, Acace, évêque de Bérœe en Macédoine, ne gardait dans ses plaintes et dans ses murmures aucune réserve. Arrivé depuis quelque temps, il n'avait pas trouvé le logement offert par saint Chrysostome en rapport avec sa dignité. Le saint semblait n'avoir pas compris son importance personnelle. Acace attribuait cette indifférence au mépris. Son mécontentement s'accrut bientôt jusqu'à la haine; il se manifestait quelquefois par des accès de fureur. Il s'emporta jusqu'à dire à quelques-uns des clercs employés dans l'église : Votre évêque ne craint pas de me flétrir de son mépris, de m'abreuver de ses outrages. Eh bien! moi, je saurai lui faire savourer l'amertume d'un calice de mon choix.

A l'animosité de l'évêque de Bérœe, Théophile voyait avait plaisir se joindre l'ambition isolée de Sévérien de Gabales. Sévérien n'obéissait qu'à la voix d'un sordide intérêt. Près de lui, la cupidité d'Antiochus de Ptolémaïde offrait à la corruption un accès facile. Antiochus était un homme de perturbation qui ne rêvait que révoltes et complots. Il ne voyait dans Constantinople qu'un nouveau Pactole. Il ne donnait tête baissée dans tous ces mou-

vements que parce qu'il espérait y rencontrer de nouveaux moyens d'acquérir de l'or.

A côté de ces hommes passionnés vivait un être monstrueux dans l'humanité ; l'homme de l'infamie, semblable à ces oiseaux dévorants, dont la tête dépouillée dépèce et remue les entrailles des morts pour en savourer la corruption : c'était Isaac, faux moine de Syrie, homme d'un affaissement moral effrayant. Il se disait abbé d'un monastère qui n'existait dans aucune contrée. Il ne vivait que de ruines ; son atmosphère était la calomnie. Il ne cessait de parcourir tous les pays; il s'attachait comme un ulcère à la réputation des évêques; et tôt ou tard, il les faisait tomber sous le poids de ses accusations.

Longtemps avant l'arrivée de Théophile, tous ces hommes, qu'agitaient et poussaient les besoins impérieux de l'égoïsme et l'attrait maudit du mal, dont ils s'étaient fait une seconde nature, s'étaient enrôlés dans une conspiration latente contre saint Chrysostome, ou plutôt, dit Pallade, contre la gloire même du Sauveur des hommes. Ils avaient cherché, dans la vie du saint évêque, tout ce qui pouvait devenir dans leur main un instrument de persécution. Ils avaient envoyé des émissaires en Syrie, pour recueillir les souvenirs de fragilité qu'il avait pu laisser dans sa patrie. Mais dans leur infernale espérance ils avaient été honteusement déçus ; sa patrie ne leur avait offert que le magnifique témoignage d'une enfance austère, d'une jeunesse virile et d'une vie sans tache. Au sortir d'Antioche, les envoyés avaient fait voile pour Alexandrie ; et c'est par leur présence que Théophile, l'inventeur de conspirations, avait compris que la puissante coopération de tels hommes pourrait un jour le servir.

Le clergé de Constantinople offrait aussi, lui, pour l'accomplissement de ces complots impies, un contingent d'hommes inquiets, mécontents, exaspérés par la fermeté de saint Chrysostome. La réforme des mœurs, par laquelle il avait changé l'aspect de son vaste diocèse, la sévérité

de l'ancienne discipline ecclésiastique qu'il avait remise en vigueur, et les exemples permanents d'austérité qu'il leur offrait dans sa vie publique et privée, semblaient être pour le relâchement des évêques et des clercs un joug intolérable ; et celui qui n'était dans son troupeau qu'un pasteur exemplaire et dans sa famille qu'un père éclairé, prudent et sage, leur apparaissait sous les traits d'un maître sans cœur, avec l'attitude sévère et l'inexorable inflexibilité d'un tyran.

Avant l'arrivée de Théophile, ils maugréaient en silence. L'opposition de saint Épiphane ne leur avait pas paru d'une puissance assez grande pour offrir à leurs idées de révolte une complète sécurité. Mais à l'aspect du patriarche d'Alexandrie et des évêques de sa suite, ils pensèrent entendre sonner l'heure de la délivrance. La révolte et la licence avaient trouvé leur chef. Ils pensèrent qu'il était temps de porter la main sur l'arche sainte. Toutes leurs terreurs s'évanouirent et le masque tomba. Cinq diacres, deux prêtres, tentèrent de souffler l'esprit d'indépendance parmi les clercs, et de chercher contre leur évêque et leur pasteur des traîtres et des calomniateurs. Mais la masse du clergé s'empressa de serrer ses rangs et de se grouper autour de son chef et de son père. Elle s'empressa de répudier hautement toute connivence avec les agitateurs. Saint Chrysostome eut alors la consolation de reconnaître les siens, et de se reposer sur leur dévouement et leur affection.

Les instigateurs de la révolte, impuissants sur l'esprit de leurs frères, avaient trouvé plus d'échos en dehors de l'Église. Ils avaient surtout lieu de se féliciter de l'accueil sympathique de la cour. L'appui de l'impératrice, et le mécontentement de quelques seigneurs dont saint Chrysostome avait stigmatisé les vices, leur ouvrirent un accès jusqu'auprès des chefs de la milice ; ils en obtinrent des soldats pour la garde de Théophile, et pour la protection des exécuteurs de ses volontés.

Trois veuves d'un haut rang, femmes vaniteuses et légères, se firent un honneur de leur prêter leur appui féminin, appui tout-puissant dans les cabales. Ces femmes étaient Marca, veuve de Promotus, et Castricia, veuve de Saturninus, tous deux honorés de la dignité du consulat, mais tous deux enrichis par leurs exactions et leurs rapines. Eugraphia, la troisième, était veuve d'un grand seigneur dont on ignore le nom. Ces veuves, presque arrivées au terme de la vie, offraient encore avec affectation le ridicule exemple d'une mondanité puérile. Elles cherchaient à dissimuler sous leurs parures les traces ineffaçables des années, et l'ondoiement factice de leur cheveux dérobait à peine aux regards les aspérités et les rides de leurs front. Saint Chrysostome, à l'exemple de saint Paul, avait tenté plus d'une fois d'effacer de son Eglise, ces taches et ces infractions à la modestie chrétienne. Mais il avait fait des observations mal comprises ; il avait donné des leçons stériles, et s'était ainsi livré tout entier à leur éternel ressentiment.

A ce honteux mélange d'évêques, de prêtres, de femmes et de soldats, vint se joindre un auxiliaire plus dangereux et plus terrible, celui de la rancune des évêques simoniaques d'Asie, dépossédés de leurs siéges par le saint patriarche. Ces hommes flétris ne cessaient de promener de Chalcédoine à Constantinople leurs plaintes, leur haine et leurs desseins de vengeance. Théophile les accueillait avec une douceur compatissante ; il envenimait leurs cœurs ulcérés ; il exagérait leurs griefs et leur donnait des espérances. Il les confirmait ainsi dans leurs injustes sentiments de vindication. Cet homme, d'une habileté prodigieuse, portait l'art de la séduction jusqu'à ses dernières limites : il versait l'or à pleines mains ; tous les ennemis de saint Chrysostome avaient part à ses largesses. Il les faisait asseoir à sa table, toujours servie avec une inconvenante somptuosité. C'était une protestation contre ce qu'il appelait de la parcimonie, et ce que toutes les consciences

appelaient une sainte austérité, du moins de la part de sa victime. Pour assurer leur concours, il stimulait leurs pensées d'ambition ; il leur prodiguait ses caresses ; il ne cessait d'irriter par ses promesses, leur soif dévorante de places, de dignités et d'honneurs. Il ne craignait pas même de se faire ostensiblement le complice et le fauteur de leurs désordres. C'est ainsi qu'il parvint à distiller goutte à goutte la haine et le fiel dans leurs cœurs.

Deux diacres criminels furent introduits en sa présence. L'un avait ensanglanté ses mains par un infâme assassinat ; l'autre avait traîné son caractère sacré dans l'ordure du vice ; il s'était rendu coupable d'un adultère. Saint Chrysostome avait dû fermer à ces deux clercs sacriléges la porte du sanctuaire, et chasser le crime du lieu saint. Mais c'était le crime qu'il fallait à Théophile. Au lieu de refouler loin de lui ces deux hommes pervers, il saisit l'occasion présente. Il reconnaît en eux deux merveilleux instruments pour la réalisation de son horrible projet. Il les accueille avec une affectueuse bienveillance ; puis il leur demande leur coopération. Ils se sont compris sur l'heure, et Théophile leur dicte immédiatement les termes d'une requête qu'il se fait adresser à lui-même, contre leur évêque. Puis il les encourage par la promesse de leur rendre l'exercice de leurs charges, et de les rétablir, l'un et l'autre, dans tous les droits et priviléges de leurs anciennes dignités.

Cette requête, œuvre de Théophile, est un monument monstrueux de ce que peut la haine qui marche à l'accomplissement de ses desseins de vengeance. Requête indigne ! amas confus de mensonges ! mélange infâme d'inepties et d'iniquités ! Dans cette diatribe sacrilége, une seule assertion était l'expression de la vérité ; mais cette assertion présentait un témoignage irrécusable du respect et de la foi de saint Chrysostome dans la célébration de nos saints mystères. Elle était la preuve la plus touchante de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-

Christ, présent sur nos autels. On accusait l'évêque Jean d'engager tous les fidèles à prendre, après la communion, quelques pastilles ou même quelques gouttes d'eau pure, de peur qu'entraînées par la salive ou par une toux involontaire, les parcelles séparées des saintes espèces ne fussent exposées à la profanation. Ainsi les plus sages mesures, auxquelles il se soumettait lui-même, et qui n'avaient de raison d'être que dans sa prudence sacerdotale et dans son amour respectueux pour le corps du Sauveur, dans son oblation mystique, devinrent aux yeux de ses ennemis de justes sujets de réprobation. Frappons donc le juste parce qu'il est saint ! Tel est le sens moral de cette requête. Admirable caractère de ressemblance avec la victime du Calvaire, dont le saint évêque était ici-bas un des plus parfaits représentants.

Les deux diacres méritaient assurément leur salaire. Il leur fallait une récompense, pour avoir si bien mis leur conscience au service de la haine de Théophile. Cette récompense ne leur fit point défaut. Ils reçurent l'un et l'autre, après la consommation du grand crime, la réhabilitation complète que leur avait promise le patriarche d'Alexandrie.

Théophile s'était armé de leur requête avec moins de sécurité peut-être que Caïphe. Il voulut, à l'exemple du grand-prêtre, réunir aussi, lui, son conseil, pour procéder au jugement du saint.

Il appelle Sévérien. Ils délibèrent ensemble; puis ils convoquent Antiochus de Ptolémaïde, Acace de Béræe, et les mécontents. Tous, d'un commun accord, choisissent pour une réunion préparatoire la présidence et le domicile d'Eugraphia, la veuve aux cheveux ondoyants; c'est là qu'ils se donnent rendez-vous, pour arrêter définitivement leur plan de conduite, pour discuter et choisir les éléments de leur infâme procès et les moyens de le conduire à bonne fin. Mais il fallait surtout s'assurer de la comparution de saint Chrysostome; et cette comparution

était impossible avec le rôle de coupable qu'on voulait lui faire remplir.

Quand ils sont réunis, l'un d'eux croit avoir trouvé le seul moyen infaillible de vaincre la résistance du saint patriarche. Il propose de présenter à l'empereur une requête énergique, et de requérir main-forte pour s'emparer de la personne du saint. On l'amènerait ainsi de vive force à l'assemblée. Cette mesure avait pour effet de lui donner nécessairement l'attitude d'un criminel : tel fut le procédé des Juifs contre la personne adorée du Sauveur. Cet avis faisait appel à la violence ; il réunit donc tous les suffrages et fut admis avec acclamation. Mais saint Chrysostome était adoré du peuple ; il était placé sous l'égide impénétrable de la vénération et de l'amour de son clergé. Les difficultés étaient immenses aux yeux des conjurés. Il fallait briser les portes de cet asile moral, plus inattaquable que les murs d'une forteresse.

Théophile voyait sans crainte cette situation, qui n'était point à l'épreuve de son habileté. D'un seul coup d'œil, il avait embrassé tout l'ensemble des difficultés, des obstacles et des mesures à prendre pour les surmonter d'une manière victorieuse et complète. Il avait sous la main tous ses hommes, et tous ses moyens d'action étaient prêts ; il avait pour lui le cœur et les trésors de l'impératrice Eudoxie. Mieux qu'aucun de ses complices, il lisait dans la pensée de cette princesse et mesurait l'étendue de son ambition et de son orgueil. Il savait qu'elle ne pourrait jamais pardonner au saint évêque le discours véhément par lequel il avait flétri la vanité des femmes, et condamné l'abus scandaleux de leurs parures. Du reste, nul ne pouvait se méprendre sur ce point ; elle devait mettre sa puissance aux mains de celui qui pourrait lui promettre de la servir dans ses projets de vengeance. Théophile se crut donc heureux de pouvoir mériter sa gratitude, lorsqu'il n'avait à rechercher que sa complicité. Par elle il put puiser impunément cette fois dans la caisse de l'empire. Aussi,

l'or et l'argent formèrent-ils plus que jamais ses éléments de succès. Il multiplia d'une manière effrayante le désordre et l'indécence de ses prodigalités. L'adulation, les largesses, les promesses et les banquets ouvraient tous les cœurs, applanissaient tous les obstacles. Il parvint de la sorte à jeter des nuages sur les consciences naïves, et même à désarmer les plus fermes représentants de la justice et de l'autorité. Tous les dépositaires du pouvoir étaient enchaînés à sa cause, et tous s'estimaient également heureux de subir la fascination d'un charme satanique, d'un prestige infernal.

C'était l'heure suprême pour saint Chrysostome ; mais il se confiait en Dieu seul. Dans son abandon céleste, il voyait sans émotion se préparer autour de lui les préliminaires de sa chute. Il voyait, chose horrible pour la nature, il voyait avec bonheur la croix se dresser sur son calvaire ; mais il découvrait aussi les premières lueurs de l'éternité bienheureuse dans les préludes de sa fin.

Dans la pensée de Théophile et de l'impératrice, comme dans les plans des réunions clandestines de Constantinople, la prompte convocation d'un concile, mais d'un concile contraire aux formes traditionnelles et légales, occupait toujours le premier rang. C'était la manœuvre la plus puissante et la plus efficace pour flétrir et renverser saint Chrysostome. Il ne s'agissait plus que de choisir le lieu de la réunion. Constantinople était impossible. Les ordres de l'empereur prescrivaient le choix d'un autre lieu. D'ailleurs, la profonde vénération du peuple, et l'attachement inébranlable du clergé pour leur évêque, eussent promptement étouffé la voix des conjurés et déjoué leur cabale. Il leur fallait un lieu plus propice et plus sûr. L'isolement et la proximité de Chalcédoine, située sur l'autre plage de la Propontide, l'inimitié bien connue de l'évêque de cette Église, Cyrinus, contre saint Chrysostome, et la nécessité de l'intervention de cet évêque, qui dans ses emportements haineux le traitait

d'homme impie, insolent, inexorable, semblaient indiquer cette ville, comme le lieu le plus favorable à la cause qu'ils voulaient faire triompher. Ce fut donc là que Théophile convoqua tous ses adhérents et toutes ses créatures. Cyrinus mit à leur disposition le palais, le monastère et la magnifique basilique des Saints-Apôtres, que Rufin, homme consulaire et ministre de l'empereur, avait fait construire dans un des faubourgs de Chalcédoine. Ce faubourg était désigné sous le nom de faubourg du Chêne, nom qui lui venait d'un chêne séculaire, au pied duquel il s'étendait.

Théophile se mit donc à la tête de trente-six évêques de la province d'Égypte, qu'il avait entraînés à sa suite, et fit voile avec eux vers Chalcédoine. Là se trouvaient déjà réunis Sévérien de Gabales, Acace de Bérœe, Antiochus de Ptolémaide, Cyrinus de Chalcédoine et Paul d'Héraclée. Ce dernier fut choisi d'une voix unanime pour président du conciliabule, comme évêque de l'ancienne métropole de la province de Thrace, dont Byzance avait autrefois reconnu la suprématie et la juridiction. Le cœur souffre sans doute de voir tant d'hommes éminents, ligués dans une coalition sacrilége, pour le service d'une vile intrigue et d'une passion cruelle; mais cette souffrance du cœur devient un serrement secret et douloureux, et produit dans l'âme un frisson involontaire, quand, au milieu de ces hommes égarés, on aperçoit une des lumières naissantes de l'Église, une des gloires les plus pures de l'Orient. Là se trouvait en effet le jeune Cyrille, qui commençait sa glorieuse carrière, en payant un tribut à l'inexpérience de la jeunesse. Saint Cyrille était neveu de Théophile, du chef de la conspiration; il l'avait suivi jusqu'à Constantinople. Entièrement fasciné par l'évêque d'Alexandrie, il avait pris part à toutes ses luttes, et s'était associé par erreur à presque tous ses méfaits. Mais, assis lui-même un jour sur le siége d'Alexandrie, il secouera les illusions de sa jeunesse. Il réhabilitera la mémoire du patriarche

de Constantinople, et repandra sur l'univers entier le plus brillant et le plus pur éclat du talent, de la science et de la sainteté.

Le but ostensible de tous les évêques réunis à Chalcédoine, était la condamnation des livres d'Origène; mais le dessein secret de Théophile et des principaux agitateurs avait un autre but bien arrêté, celui de perdre saint Chrysostome. Le concile, une fois constitué, les évêques, au nombre de quarante-cinq, s'occupèrent en premier lieu de détacher de saint Chrysostome tous ses partisans, et de recueillir toutes les calomnies dont il pouvait être l'objet. Mais du triomphe de la doctrine, mais des livres d'Origène, il n'en fut plus question.

On fit d'abord comparaître les grands frères. Que les moines soient introduits avec leurs libelles accusateurs, s'était écrié le questeur Aquilinus, qui prenait au sérieux la mission qu'il avait acceptée de prêter main-forte à la justice, et de maintenir dans le concile la modération et l'impartialité. Les grands frères entrèrent en effet et parurent dans l'assemblée; mais ils n'étaient point en mesure de répondre tous à cet appel. La mort les avait visités dans leur détresse; Dioscore avait rendu son âme à Dieu. Sa dépouille mortelle reposait dans le temple du martyr Mocius, à Constantinople. Ammonius avait pu franchir le détroit; il était mort à Chalcédoine pendant les préparatifs du Concile.

Après avoir prédit le schisme et les malheurs de l'Église, abreuvé de chagrins et d'amertumes, depuis longtemps il tenait à peine aux fatigues de sa pénible situation; sa santé délabrée allait s'affaiblissant sans cesse. Il eut néanmoins le courage de se rendre à Chalcédoine, dans l'espérance d'obtenir enfin une réhabilitation; mais la mort ne voulut point attendre. Il n'apparut au faubourg du Chêne que pour y succomber. On lui fit une brillante sépulture. Ses restes furent déposés à côté des moines, ses frères d'Asie, dans l'Église des Saints-Apô-

tres, au monastère fondé dans le faubourg du Chêne, par le ministre Rufin.

Cette mort fut un coup de foudre pour la conscience de Théophile. On vit enfin en lui les cris de la haine étouffés par la voix plus puissante du remords. A la vue de cette froide dépouille qui lui rappelait ses iniquités, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Il s'écria, poussé par un sentiment spontané de justice, que parmi les moines du temps présent, pas un seul, à ses yeux, ne paraissait atteindre à la vertu d'Ammonius, bien qu'il le regardât comme l'auteur de tous ces troubles.

Lorsque les moines apparurent au concile, le questeur se sentit pénétré d'un sentiment profond de respect, à la vue d'une telle sainteté. Ces hommes lui semblaient être des victimes; et ce sentiment spontané de vénération fut accompagné d'une impression pénible à l'endroit de leurs oppresseurs. « Pourquoi donc, illustre pontife, dit-il à « Théophile, pourquoi, pour quel puissant motif avez-vous « fait appel aux armes, pourquoi n'avez-vous pas rougi « de livrer à la fureur des soldats des hommes de péni- « tence et de paix? Pourquoi les avoir dépouillés, fla- « gellés, chassés de leur demeure? Pourquoi n'avez-vous « pas craint de mettre tout en œuvre pour les exterminer, « eux et le prêtre Isidore, cet homme si digne de tous nos « respects? Ainsi tout a dû céder à votre vengeance; « ainsi vous vous êtes joué, dans votre colère, des juge- « ments éternels de Dieu! Vous n'avez même daigné tenir « aucun compte d'une autre justice, de celle des empe- « reurs, qui ne laisse jamais échapper les coupables! — « Seigneur, répond Théophile, des devoirs sacrés m'obli- « geaient à traiter ces hommes comme des hérétiques, « qui portaient partout dans mon Église la perturbation « et l'erreur. — Vous n'avez donc point lu, réplique le « questeur, cet admirable parole de l'apôtre saint Paul : « Donnez deux ou trois fois à l'hérétique vos avertisse- « ments fraternels, puis fuyez sa présence. » Mais gardez-

« vous de l'accabler de votre colère, et de le faire tomber « sous vos coups. » A ces paroles d'un simple fidèle, l'évêque d'Alexandrie sent la honte lui monter au visage ; il reste muet.

Le questeur alors s'adresse aux grands frères : « Et « vous, mes pères, qui, depuis de longues années, avez « soutenu tant de fois victorieusement les combats de « l'enfer, comment avez-vous pu déchoir de votre pa- « tience? comment avez-vous perdu la vigueur de votre « âme et le feu de votre foi?—Les tourments, répondent-ils, « la violence brutale, ont dépassé les forces de la nature. « Notre courage a disparu ; nous avons perdu toute espé- « rance et le malheur nous a fait décliner de notre cons- « tance d'autre fois. Nous avons habité quarante ans notre « solitude. Les illustres pères Pierre et Timothée sont « venus autrefois nous visiter dans notre désert. Ils ont « connu plusieurs de nos frères; ils les ont même honorés « de leur paternelle affection, et jamais ils n'ont manifesté « d'opposition contre nous ni contre nos doctrines. Mais « ils nous ont comblés de félicitations et d'honneurs. Ils « ont daigné réclamer le suffrage de nos prières, et dans « leurs lettres, ils se recommandent encore à notre sou- « venir.

« Mais quoi qu'il en puisse être de notre situation et de « nos souffrances, de notre exil et de nos tourments, nous « abandonnons nos maux passés à la miséricorde divine. « Nous n'avons à former qu'un seul vœu ; nous ne voulons « vous présenter qu'une seule requête : qu'on nous rende « notre solitude, nos marais et nos déserts; qu'il nous soit « accordé d'y suivre encore le cours de nos travaux et de « nos traditions de pénitence. » Aquilinus et les prêteurs les avaient écoutés avec un recueillement religieux ; ils furent émus de cette réponse. On fit réciproquement un appel à la conciliation, à la charité chrétienne, à la paix. Cet incident annonçait pour l'affaire des grands frères une solution inattendue, et Théophile voyait son horizon

s'éclaircir; car les moines, dans l'espoir d'être exaucés et de recouvrer leur solitude, semblaient être prêts à se désister de leurs accusations.

Le synode prend alors une détermination fort habile : il s'empresse de se prévaloir de cette concession. Le succès venait sanctionner les manœuvres accomplies; il ne s'agissait plus que de compléter l'heureux résultat que l'on venait d'obtenir. On accepte avec une hésitation simulée la déclaration des grands frères. Ils ont fait un pas dans la voie des concessions; on se croit en mesure d'obtenir davantage; on les exhorte avec ostentation à donner des preuves de repentir. A cette condition on leur fait la promesse d'oublier leurs injures; on leur donne l'assurance qu'il ne sera rien entrepris contre leur sécurité.

Théophile peut ainsi se soustraire à l'action de la justice; il l'a compris; aussi ses amis et lui s'empressent-ils de s'emparer de cette circonstance, pour donner à leur conciliabule tout le prestige et toute l'importance qui s'attachent aux grandes assemblées de l'Église. Ils prennent le ton et la solennité des défenseurs de la discipline et de la foi. C'est une réparation exemplaire qu'ils demandent. Ils portent, par leurs cris, l'intimidation au cœur des grands frères; il les obligent à s'humilier en présence des évêques, à se jeter à leurs pieds pour leur demander pardon. Mais c'est à Théophile, à leur persécuteur, qu'il appartenait de se laisser fléchir, dans cette comédie, et de leur accorder des témoignages d'indulgence; et l'on ne pensa point que l'on dût avoir à rougir d'oser leur promettre l'intercession du conciliabule, auprès d'un homme qui n'avait à leur pardonner que le seul crime d'avoir su se dérober à ses coups.

Les moines, étonnés et troublés, s'imaginent qu'il ne s'agit que de la coulpe traditionnelle de leur monastère. Il était bien naturel en effet de penser qu'en présence d'un si grand nombre d'évêques, l'humilité monastique pouvait leur faire l'obligation d'accomplir une formalité religieuse

à laquelle tout moine devait se soumettre en présence de ses supérieurs. Ils croient donc devoir rendre cet hommage au caractère sacré des pasteurs de l'Église. Ils s'inclinent profondément, selon les saintes traditions de leur communauté ; puis ils prononcent avec recueillement et respect les paroles consacrées par l'usage : « Si nous nous « sommes rendus coupables d'injures envers les évêques « nos pasteurs et nos pères, nous nous abandonnons à « leur paternelle indulgence, et nous les prions humblement « de daigner nous accorder leur pardon. »

Théophile triomphait, et le conciliabule semblait prendre le caractère spécial d'une assemblée régulière et légitime. Des hommes, des moines, dont tout l'empire vénérait les vertus, venaient de rendre un éclatant hommage à son autorité. Désormais les compagnons et les complices de l'évêque d'Alexandrie, les conspirateurs sacriléges de Constantinople, devenaient, aux yeux du peuple et de la cour, les vrais représentants de l'Église.

Ils ont hâte d'affecter une indulgence hypocrite. Ils pardonnent en termes pompeux et déclarent admettre les moines à la communion. Ce fut un premier et malheureux succès contre saint Chrysostome. Les moines se trouvaient écartés de la lutte; tous les efforts des conjurés allaient se porter contre lui. Les représentants de l'empereur, Aquilinus et les prêteurs acceptèrent avec une satisfaction naïve cette apparente magnanimité des évêques. Ils se prirent à la regarder comme un résultat inespéré de leur intervention. Ils envoient à la cour les moines réconciliés et les chargent de présenter à l'empereur une relation des actes du concile. Arcadius était bon ; il ne se prêtait au mal que par faiblesse. A la vue des moines, il se sent le cœur soulagé; l'Église lui semble délivrée du scandale. Il veut donner aux grands frères des preuves de sa munificence ; il leur fait offrir de riches présents. Mais les grands frères n'avaient à réclamer que l'air de la solitude et du désert ; ils ne veulent accepter aucune largesse. L'empereur alors

écrit au préfet d'Égypte de se mettre en mesure de reconstruire leur monastère, de disposer leurs cellules, et de tout préparer pour leur retour. Tel fut aussi l'ordre d'Eudoxie, leur constante protectrice.

Cette juste réparation, par suite de la réconciliation des grands frères avec Théophile, réduisait à néant la cause apparente et secondaire de tout ce mouvement. Théophile sortait ainsi de la catégorie des accusés et des coupables. Ses accusateurs avaient disparu ; il ne lui restait donc plus rien à tenter pour sa défense. Le sentiment de la conservation, qui pouvait autrefois excuser ses manœuvres, n'avait plus de raison d'être, et ne parlait plus. Le devoir alors lui commandait d'opérer sa réconcialion avec saint Chrysostome, et de reprendre la mer pour aller terminer sa carrière en bon pasteur au sein de son Église.

Mais ce n'est point ainsi que l'évêque d'Alexandrie envisage la situation présente ; il ne voit dans le résultat obtenu contre les grands frères, qu'un premier pas de fait vers le but secret, objet de toutes ses manœuvres et de tous ses efforts. Le sentiment de la conservation ne parle plus ; mais l'instinct du mal et la voix de la passion parlent encore. Il est sorti du rang des accusés ; désormais il veut s'asseoir au rang des juges. Il va tout tenter pour traîner son juge et son frère à ses pieds. Peu satisfait, mais fort de son premier succès, il va renverser saint Chrysostome de son siége, et ne croira pouvoir respirer en paix que lorsqu'il le saura descendu dans la tombe.

En effet, sous l'empire de son influence et de son autorité, les évêques de son conciliabule, enflés peut-être aussi de présomption par leur première victoire, prennent immédiatement une autre attitude et donnent une nouvelle direction à leurs débats. Ils convoquent tous les prêtres et tous les clercs de Constantinople. Ils menacent de déposition tous ceux des clercs qui refuseront d'obtempérer à cet ordre absolu. Théophile, de sa propre autorité, somme de comparaître l'archidiacre de l'Église de Cons-

tantinople ; comme si déjà cette Église était veuve de son pasteur.

L'archidiacre, d'une conscience peu timorée, s'estime tout heureux de l'importance que lui donne le concile ; peut-être même cette circonstance confirme-t-elle en lui la pensée et l'espérance d'obtenir un titre qui fait depuis longtemps l'objet secret de son ambition. Il veut répondre avec éclat à l'appel de Théophile ; il cherche donc à se former un cortége imposant. Il s'efforce de gagner les prêtres et les clercs pour les entraîner à sa suite. Il semble que ce prêtre indigne veuille aller déposer les hommages et la soumission de l'Église patriarcale tout entière au pied des évêques conjurés. Il porte ainsi le trouble et la désolation dans le troupeau du pasteur légitime.

Mais dans ses démarches sacriléges, il n'a point à se flatter d'avoir pu recueillir une ample moisson de prévaricateurs. N'importe, il arrive au conciliabule avec les quelques traîtres qu'il a pu ramasser sur son passage. Non-seulement il met son dévouement et ses services à la disposition de Théophile et des siens, mais encore il veut leur donner des gages d'un zèle ardent et généreux contre saint Chrysostome, son évêque et son père ; il demande à se porter contre lui comme premier accusateur. Et le conciliabule tout entier ne recule pas d'horreur à la seule énonciation de cette requête parricide. On accepte avec empressement. Théophile éprouve sans doute un secret frisson de douleur en voyant l'homme qu'il poursuit, mais qu'il vénère, vendu, couvert d'opprobre et traîné jusqu'à ses pieds par l'un des siens.

Le nouveau Judas paraît et parle avec assurance. Il propose contre saint Chrysostome, son protecteur, vingt-neuf chefs d'accusation. Le saint est accusé par lui d'orgueil, de violence, d'injustice, d'avarice, de sacrilége, de licence et d'immoralité. Ces accusations reposent sur d'indignes et flagrants mensonges, sur des faits dénaturés et sur des interprétations calomnieuses.

L'archidiacre présentait comme preuves de son orgueil :

La hauteur et le dédain avec lesquels il humiliait les prêtres et les clercs. Il accablait, disait-il, tous ses subordonnés de reproches et d'injures ; il les appelait des hommes de licence et de corruption ; il les affichait comme entachés et capables de tous les crimes, et disait hautement que leur mérite personnel ne s'élevait pas à la valeur de trois oboles.

Il avait composé contre eux des libelles remplis d'infâmes calomnies. C'est sous cette forme, que ces hommes de haine avaient l'impudeur de travestir son admirable traité contre les femmes sous-introduites, par lequel ils se sentaient particulièrement atteints.

On ajoutait qu'il avait indignement outragé le saint évêque de Béræe, Acace, auquel il n'avait pas daigné même adresser une parole.

Il avait représenté saint Épiphane comme un esprit radoteur. Il l'avait flétri d'une qualification injurieuse ; il avait osé lui donner le titre ridicule de petit démon. Cette qualification dont les personnages de l'antiquité se faisaient un honneur, ne pouvait plus, disait-on, avoir la même signification sous l'empire des doctrines chrétiennes ; et l'application qu'en faisait saint Chrysostome au saint évêque de Salamine, ne pouvait être qu'une comparaison avec les anges déchus, condamnés au supplice de l'enfer.

Pour justifier l'accusation de violence, portée contre le saint, l'archidiacre affirmait qu'un moine, nommé Jean, avait été par son ordre traîné, battu, chargé de fers, et plongé dans une sombre prison, avec les êtres bannis de la société chrétienne et possédés du démon.

Que des hommes intègres, en communion avec l'Église universelle, avaient été par lui condamnés à terminer leur existence, accablés de misère et de douleur, dans l'horreur d'un cachot ; et qu'il avait ajouté, sans remords, à ce sup-

plice, la cruauté de refuser à leur dépouille les honneurs de la sépulture. C'est ainsi que l'accusateur reportait sur le saint évêque la responsabilité du châtiment qu'eurent à subir, comme calomniateurs, les émissaires de Théophile.

Un autre fait était apporté pour démontrer qu'il ne respectait pas même le lieu saint, et que sa violence l'entraînait souvent jusqu'au sacrilége. Il n'a pas craint, disait l'archidiacre, de se laisser emporter au mouvement impétueux de la colère, jusqu'à frapper du poing, dans l'église des Saints-Apôtres, le prêtre Memnon. Et bien qu'il ait vu le sang jaillir de la bouche de sa victime, il n'en est pas moins allé tranquillement monter à l'autel pour offrir les saints mystères.

Des mensonges non moins odieux étaient habilement formulés, sans doute avec le secours de l'évêque d'Alexandrie, pour étayer l'accusation d'injustice.

L'archidiacre se plaignait avec amertume d'avoir été lui-même injustement frappé d'excommunication, pour avoir porté la main sur Eulalius, qu'il avait depuis longtemps à son service.

L'évêque Jean, disait-il, avait fait comparaître devant une nombreuse assemblée du clergé de la province, trois diacres, Acace, Edaphius et Jean, pour les couvrir de confusion par une imputation mensongère. Il les avait accusés, malgré leur innocence, d'avoir dérobé son pallium ; et ces trois clercs avaient subi la honte résultant d'un attentat sacrilége sur les insignes sacrés de l'autorité pastorale de leur évêque. Le pallium était un tissu de laine qui rappelait à l'évêque la toison de la brebis que va chercher le bon pasteur. Saint Chrysostome avait même osé leur demander s'ils se l'étaient approprié pour en faire un objet de profanation, en l'affectant à quelque autre usage.

Il avait eu la cruauté de livrer au ministre de l'empereur, au païen Eutrope, un prêtre d'Antioche, Porphyre qu'il avait laissé condamner à l'exil. Ce fait était présenté

par l'archidiacre sous de noires couleurs; mais l'indigne accusateur, dans son libelle, ne faisait nulle mention de la vie scandaleuse et déshonorante de Porphyre. Il rapportait le châtiment; les motifs impérieux qui légitimaient la condamnation, il les passait sous silence.

Le prêtre Vénérin était aussi représenté comme une victime des injustes procédés du saint.

Il avait formé contre l'évêque Sévérien de Gabales un complot odieux, dans lequel il avait entraîné les doyens et les clercs de l'Église. Ces doyens étaient les bas-officiers employés dans les fonctions ecclésiastiques. Ils ne jouissaient d'aucune influence dans le clergé; leur ministère se bornait aux cérémonies des sépultures.

Il s'était rendu coupable d'une délation révoltante contre le comte Jean. Ce comte avait donné lieu de concevoir des soupçons contre sa fidélité, dans une sédition militaire.

Enfin l'injustice de l'évêque éclatait surtout en ce que dans les causes ecclésiastiques les plus graves, il se portait comme accusateur, juge et témoin. C'est ainsi, disait-on, qu'il avait eu la témérité de procéder dans l'affaire de l'archidiacre Martyrius, et dans celle de Proérésius, évêque de Lycie.

L'accusation d'avarice avait un caractère particulier d'injustice et de stupidité; c'est chose révoltante. Il était notoire que saint Chrysostome avait consacré toute sa fortune au soulagement des pauvres. Les biens de son église, et ses propres ressources étaient considérés par lui comme le patrimoine des indigents. Ils étaient les membres les plus chers de sa famille ; il s'était réduit pour eux à la vie dure, à la condition misérable d'un mendiant. Comme l'oiseau du ciel, il recevait chaque jour le don de Dieu, sans s'occuper du lendemain qu'il abandonnait à la Providence. La générosité d'Olympiade était la seule ressource qui lui restât, pour subvenir aux frais de sa nourriture et de ses vêtements. Et l'archidiacre Jean, témoin de tant de sacrifices généreux, osait l'accuser d'avarice !

Il avait vendu, disait-il, les meubles, les objets précieux du trésor de l'Église et les colonnes de marbre acquises à grands frais par l'évêque Nectaire, son prédécesseur, pour l'ornementation du temple de l'Anastasie ou de la Résurrection.

Il avait également dissipé, par l'entremise de Théodule, la succession de Thècle, dont elle avait fait l'apanage de l'Église.

Que sont devenus, s'écriait l'archidiacre traître et calomniateur, les ressources et les revenus de l'église métropolitaine ?

Et tous ces yeux, aveuglés par la haine, ne voyaient pas les hospices et les œuvres innombrables de charité qui ne devaient l'existence qu'à la générosité du saint !

L'émule de Judas l'accusait encore, sur le chef de sacrilége, d'avoir ordonné des prêtres et des diacres sans autel, sans examen et sans attestations régulières.

D'avoir conféré la consécration épiscopale à quatre évêques, dans une seule ordination.

D'avoir honoré de la dignité de l'épiscopat un homme horrible, Antoine ; c'était un scélérat convaincu d'avoir fouillé dans les tombeaux.

D'avoir conféré l'ordre du sacerdoce à Sérapion, bien qu'il sût que cet homme dégradé s'était rendu coupable de plusieurs crimes.

L'évêque Jean avait, disait-on encore, tenté d'acheter à prix d'argent la conscience des évêques, auxquels il conférait l'ordination, dans la pensée de se servir de leur complaisance comme d'instruments dociles contre ses clercs.

Il avait imposé les mains et conféré les saints ordres à des clercs, sans aucun témoin.

Il entrait dans le lieu saint sans prier, et sans donner aucun signe de respect pour la présence de Jésus-Christ.

Il s'habillait sur son trône, pour la célébration des saints mystères, et s'y déshabillait.

il se permettait d'y prendre des pastilles. L'archidiacre lui faisait donc un crime de quitter dans le lieu saint, les vêtements spécialement consacrés au ministère de l'autel, et d'y prendre des mesures de prudence que lui suggérait son profond respect pour le corps de Jésus-Christ, qu'il avait reçu dans sa participation au saint sacrifice.

L'accusateur aborde ensuite avec l'assurance révoltante de l'impudeur et du cynisme, le honteux reproche de licence et d'immoralité.

Dans les établissements publics, dit-il, on prépare le bain pour lui seul. Et quand il se retire, Sérapion, son ami, s'empresse de fermer l'entrée; de peur qu'une indiscrétion étrangère ne vienne profaner ou souiller le mystère et la sainteté de ce lieu.

Des femmes sont admises dans sa maison à des rendez-vous solitaires; il fait sortir les personnes présentes, et là, seul à seul, en l'absence de tous témoins, il prolonge avec ces femmes des entretiens secrets.

Il mange seul dans ses appartements, comme un cyclope dans son antre. Il se donne ainsi toute la facilité de s'abandonner sans réserve à l'intempérance de ses penchants.

Tels furent les vingt-neuf chefs d'accusation, portés au conciliabule du Chêne, par l'archidiacre Jean, contre saint Chrysostome, son évêque. La calomnie ayant pour objet l'immoralité fut présentée avec toute l'énergie sauvage de la fureur. L'archidiacre avait compris qu'en accusant saint Chrysostome il avait joué sa carrière et sa conscience. Il lui fallait ou vaincre, ou consentir à ce que tout fût perdu pour lui. Mais il avait avec lui les évêques du Chêne et Théophile; avec de tels soutiens le triomphe pouvait lui paraître assuré, pourvu qu'il les servît avec toute l'énergie et tous les moyens en son pouvoir. Sa tâche était difficile et dangereuse; il avait cru devoir tout faire pour ne pas y faillir.

Il savait que le conciliabule voulait à tout prix renverser saint Chrysostome. Le saint était jugé d'avance; aux yeux

de tous les évêques il fallait qu'il succombât ; son heure était sonnée ; le juste devait périr.

On l'accusait à la face du ciel de conserver pour l'assouvissement de ses passions une femme sans pudeur, avec laquelle il s'abandonnait aux plus honteux excès de la lubricité. Cette invention de l'enfer était appuyée, auprès du clergé, par l'or et l'argent que Théophile ne cessait de puiser dans les caisses de l'empire. Saint Chrysostome ne pouvait laisser se propager sur sa réputation une telle infamie. Il avait donc à présenter sans retard une justification. Mais dans son dénûment évangélique que pouvait-il opposer à cette infernale calomnie ? On ne peut s'arrêter par la pensée, au seul moyen de défense qu'il pût présenter, sans se sentir l'âme agitée d'un frémissement d'horreur. Le seul moyen, en effet, qui lui restât pour repousser la tache immonde dont on voulait le flétrir, c'était de proposer à ses accusateurs l'inspection de l'état de langueur irréparable dans lequel l'avait plongé la rigueur des austérités de sa jeunesse.

Quelles que soient la foi, les opinions religieuses et les sympathies des cœurs non encore plongés dans des préjugés sauvages ; quels que soient de leur part la haine, le ressentiment, ou la colère ; est-il possible de ne pas se sentir l'âme soulevée d'indignation et d'horreur, à la vue d'une existence si pure, d'une sainteté si belle, réduite à de tels moyens de justification, pour se purifier aux yeux des hommes des imputations victorieuses de la vengeance, et repousser une infamie qui brûle et qui consume comme une écume de l'enfer !

On comparait la solitude de saint Chrysostome à la vie farouche des êtres fabuleux qu'ont chanté jadis les poëtes. Son recueillement habituel, son dégoût pour les entretiens du monde, ses repas sans témoins, ses habitudes solitaires étaient représentés avec un caractère sombre et barbare, et comme une reproduction de la vie brutale du cyclope dans sa caverne. Ils criaient bien haut qu'il s'en-

fermait ainsi pour s'abandonner sans gêne aux instincts de la brutalité.

« Mais, dit l'historien Fleury, c'était tout le contraire. » Il mangeait seul, sans doute ; mais il affectionnait cette solitude, pour n'être point obligé de faire infraction à ses longues habitudes d'austère frugalité. Jamais il ne faisait usage de vin, ni de liqueur fermentée d'aucune sorte, parce que l'action énergique de ces liqueurs était de nature à mettre obstacle à son application constante à l'étude des textes sacrés. Mais pendant les fortes chaleurs de l'été, sa faiblesse lui faisait une nécessité de prendre du vin passé par des roses. Il avait les intestins malades et l'estomac délabré. Les mets les mieux préparés ne provoquaient souvent en lui qu'une invincible répugnance, et la pensée de ceux qu'il ne pouvait pas avoir irritait des désirs impossibles à satisfaire. Souvent, l'esprit absorbé par les affaires ecclésiastiques ou par la prière, il oubliait de prendre sa nourriture. Il demeurait ainsi jusqu'au déclin du jour, plongé sans cesse dans la méditation des livres saints. Il ne voulait pas qu'une seule pensée des oracles divins lui fût étrangère. Ces études continuelles réclamaient une abstinence complète, ou du moins une constante et scrupuleuse sobriété. Dans ses réceptions, il traitait ses convives avec économie ; rien sur sa table n'était de nature à flatter leur sensualité. C'est qu'il regardait comme un sacrilége, la bienséance coupable qui se permet de diminuer la part du pauvre pour augmenter celle des hommes de plaisir. Il enlevait par cette parcimonie, à l'avidité des économes, toute occasion de fraude ou d'indélicatesse. Sa frugalité sévère ne leur permettait plus de décupler ses dépenses, à l'occasion d'un luxe superflu. D'ailleurs, il était convaincu qu'au milieu d'un si grand peuple, il était dans l'obligation, comme dispensateur de Jésus-Christ, ou de recevoir à sa table tous les grands dignitaires de la ville épiscopale, ou de n'en recevoir aucun. La vue seule de la licence impardonnable des banquets

officiels et des immenses ressources que réclament les besoins de l'indigence, lui firent concevoir un profond sentiment de répulsion pour ce genre de jouissance. Il dit donc adieu pour toujours au plaisir désordonné des festins.

Et comment d'ailleurs eût-il pu suffire à la voracité des convives, qui n'aspiraient qu'à la scandaleuse somptuosité des tables profanes? Comment eût-il pu livrer à l'appétit dévorant de l'intempérance les maigres aliments des malades et des indigents? S'il se fût abandonné sans réserve à cette hospitalité désordonnée, eût-il pu suffire aux exigences des grands et des dignitaires de l'empire? Eût-il pu seulement satisfaire les magistrats et les fonctionnaires privilégiés de cette immense cité? Chacun d'eux serait venu frapper à sa porte, l'un poussé par la vénération, l'autre par l'indigence, d'autres enfin par l'appétit brutal de la sensualité.

Que fussent devenus alors la méditation des mystères divins, la gestion des intérêts des pauvres, l'étude des livres sacrés, la surveillance des veuves, les secours spirituels aux anges terrestres de la virginité, le soin des infirmes, la consolation des cœurs affligés, la conversion des brebis égarées, les encouragements au repentir et la visite des prisonniers frappés par la justice? Car tels étaient les devoirs et les travaux de chaque jour, que s'imposait le saint évêque. Une telle existence était incompatible non-seulement avec l'agitation du monde, mais encore avec la pratique exagérée de l'hospitalité.

« C'est ainsi que parle de la vie de saint Chrysostome
« l'évêque Pallade, son ami, dit un historien moderne;
« mais le soin qu'il prend de le justifier sur cet article,
« fait voir que cette conduite était extraordinaire, à cause
« de l'hospitalité que l'on comptait, suivant saint Paul,
« pour un des devoirs des évêques. »

Voilà donc l'existence que les conjurés du Chêne voulaient flétrir au nom du ciel, comme une vie de débauche et d'immoralité!

Mais pendant que Théophile et ses évêques d'Égypte, dont il avait trompé la conscience, tenaient à Chalcédoine l'infâme conciliabule du Chêne; pendant qu'ils sommaient le saint évêque de Constantinople de comparaître devant eux comme un criminel, en apparence pour présenter sa justification, mais en réalité pour satisfaire la passion d'ennemis inexorables, ou plutôt pour entendre prononcer sa sentence de déposition, d'autres évêques étaient restés fidèles à la voix de leur conscience. Ils connaissaient la vie intime de saint Chrysostome; ils admiraient ses vertus. Ils approuvaient que par les traditions toutes sacerdotales qu'il avait reçues des ascètes, il tranchât d'une manière exemplaire avec le relâchement et la mondanité, que l'on voulait acclimater dans le clergé, contre les lois les plus sacrées de la discipline ecclésiastique. Une telle existence leur était chère. Aussi pendant qu'une partie de l'Orient se liguait pour la frapper d'un blâme haineux, se levèrent-ils comme un seul homme, pour opposer à cette tentative criminelle, à la face de l'Église tout entière, une éclatante protestation. Ils n'étaient tous animés que par cette seule pensée. Aussi l'indigne Théophile n'avait-il rencontré dans le clergé de la province de Constantinople qu'un petit nombre de cœurs passionnés et de consciences vénales; ses collègues d'Égypte et quelques mécontents formaient la presque totalité de son concile.

Ainsi donc à Constantinople quarante évêques de toutes les provinces se pressaient en rangs serrés autour de leur Patriarche bien-aimé, dont ils pressentaient la chute et les malheurs. C'étaient des hommes de foi, des vieillards blanchis dans les travaux du ministère apostolique, des amis de Dieu, dont la vie tout entière avait été consacrée au triomphe de l'Église. Réunis dans la salle synodale de la métropole, ils délibéraient sur les mesures à prendre en vue du péril qui menaçait leur chef, leur collègue et leur père. Ils ne pouvaient comprendre comment Théophile, appelé par l'empereur lui-même pour avoir à rendre

compte de ses crimes, avait pu sitôt intervertir les rôles et changer complétement la situation. Il leur était impossible, en effet, de concevoir par quelle bassesse cet homme avait pu s'emparer de l'esprit de l'empereur, et gagner les cœurs des courtisans et des grands de l'empire. Comment, en effet, eussent-ils pu comprendre que pour devenir tout puissant, il avait suffi de dire à l'impératrice Eudoxie : Je serai votre vengeur?

Ils semblaient frappés de stupeur à la vue de l'influence de cet homme indigne, que l'on voyait grandir de jour en jour. Ils s'étonnaient du succès de ses tentatives pour pousser à la révolte plusieurs membres influents du clergé de la métropole. Ils semblaient déjà le voir étendre sa domination sur une Église qu'il était venu plonger dans le deuil, en frappant le pasteur.

Saint Chrysostome, plus soumis aux décrets de la Providence, ne partageait ni leur étonnement ni leur alarmes. Il connaissait mieux la voie par laquelle doivent passer les saints. « Priez mes frères, leur dit-il, et si vous aimez Jé-
« sus-Christ, oh! je vous en conjure, qu'aucun de vous,
« à cause de moi n'abandonne son église. S'il faut qu'une
« victime soit frappée, je sais qu'il est écrit : Je suis près
« d'être immolé, le temps de ma dissolution approche. Je
« vois bien qu'il faut que je quitte cette vie; je vois qu'il
« me faudra passer par de grands tourments et par des
« afflictions amères. Je connais la conjuration ourdie con-
« tre moi; je sais qu'elle ne reculera devant aucun crime.
« Je suis du regard les complots de Satan. Il ne peut plus
« endurer la guerre que je lui fais chaque jour par la pa-
« role. Aujourd'hui son heure est arrivée; quand je n'y
« serai plus, souvenez-vous de moi dans vos prières. Ainsi
« Dieu soit pour vous bon et miséricordieux! »

Ces paroles empreintes de calme, de résignation et de tristesse, répandirent dans toute l'assemblée une impression, un sentiment inexprimables; tous les évêques fondaient en larmes. Quelques-uns restent à leurs places comme

affaissés sous le poids de la douleur et de la consternation ; d'autres non moins émus s'approchent du saint, lui baisent avec vénération le front, la bouche et les yeux ; puis s'éloignent en sanglottant. Saint Chrysostome les rappelle, plus ému de leur affection que de son propre danger. Asseyez-vous, mes frères, leur dit-il, cessez de pleurer et de m'attendrir davantage. Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un bien. Pourquoi donc ces larmes stériles?

La haine acharnée de ses ennemis avait accrédité le bruit, répandu dans toute la province, que le bourreau devait lui trancher la tête, à cause de l'indépendance de son ministère, et de la hardiesse de ses discours. Il ne l'ignorait point, et comptait sur sa fin prochaine ; fin bien heureuse et bien digne d'envie, puisqu'elle devait le couronner de l'auréole des martyrs !

Plein de cette pensée, le saint fait encore appel à la résignation, à la foi des évêques. « Souvenez-vous mes frères, leur dit-il, de ce que je vous ai souvent répété, dans des jours meilleurs, que cette vie n'est qu'une course continue et rapide vers l'éternité. Ses biens et ses maux s'enfuient également et nous échappent. Le siècle présent n'est qu'un lieu d'échange éphémère, et sans stabilité; nous achetons, nous vendons et nous nous effaçons comme des ombres. Et comment pourrions-nous prétendre échapper à cette commune loi? Comment pourrions-nous revendiquer une autre destinée? Avons-nous plus de valeur et de sainteté que les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres, pour aspirer, en ce monde, au privilége céleste de l'immortalité? »

Un des pères, les yeux pleins de larmes, surmonta sa sensibilité pour élever la voix. « Nous devons au moins pleurer, lui dit-il, sur nous-mêmes et sur l'Église notre mère. Nous pleurons et nous gémissons de voir, par votre mort, les évêques abandonnés, les prêtres et les clercs orphelins, l'Église veuve et dans le deuil, ses lois saintes foulées aux pieds, les pauvres dans la détresse, le culte

délaissé, le peuple plongé tout entier dans l'ignorance ; enfin l'ambition et l'impiété triomphantes s'emparant avec autorité du gouvernail de l'Église. »

Saint Chrysostome écoutait en silence ; il était absorbé par de douloureux pressentiments. Il semblait dominé par une impression profonde. Il se frappait machinalement la main gauche avec l'index de la main droite, ce qui n'avait lieu que lorsqu'il était plongé dans de graves préoccupations. Mais tout à coup il se ranime et reprend son énergie et sa vigueur ; il semble sortir d'un sommeil, et réveillé par le tableau des malheurs futurs de son Église. « Assez, dit-il, mon frère, assez, n'en dites point « davantage. Dieu tient les rênes de tous ces mouvements ; « mais, je vous en conjure encore, ne quittez pas vos égli- « ses. Jésus-Christ pour son œuvre n'a nul besoin de ma « coopération, ni de ma voix. La prédication de l'Évangile « n'a point commencé par ma parole ; elle ne s'éteindra « point avec elle. Après les enseignements de Moïse, n'a- « t-on pas entendu la voix puissante de Josué? Les chants « prophétiques du roi David ont-ils même attendu, pour « se faire entendre, que le prophète Samuel fût descendu « dans la tombe? Quand Jérémie a quitté cette terre, n'a- « t-il pas laissé son héritage au prophète Baruch ? Élisée « n'a-t-il pas recueilli miraculeusement le manteau du « prophète Élie ? Et quand enfin la hache a fait tomber la « tête de saint Paul, le zèle de l'apôtre n'est-il pas passé « tout entier dans Tite, Apollo, Timothée, et dans tous ses « autres disciples? » Gardez-vous donc de craindre pour l'Église ; l'Évangile marche sur la terre, et ni mon exil ni ma mort ne peuvent en arrêter les progrès.

Eulysius d'Apamée se lève ; « Oh ! sans doute, dit-il, en « bons pasteurs nous devons être à l'abri de toute crainte, « et nous ne devons point être même tentés d'abandonner « nos troupeaux. Mais si nous gardons nos siéges, on « viendra nous faire violence, pour obtenir de nous une « communication au moins apparente, avec vos persécu-

« teurs. On réclamera de nous une complicité criminelle. « On nous forcera peut-être même à souscrire à votre sen- « tence de mort ou de proscription. Ne refusez point, ré- « pond le saint évêque de communiquer avec mes ennemis, « afin que par cet acte de prudence et de charité, vous « puissiez sauver l'Église des troubles et des malheurs « d'un schisme ; mais ne souscrivez jamais à ma condam- « nation, car ma conscience ne me reproche aucun crime. « Je leur pardonne en présence des hommes et du ciel. » Mais qu'ai-je donc fait dans l'Église de Jésus-Christ, pour mériter une sentence de déposition ?

Pendant cet entretien sublime entre un père et des enfants, la veille d'un martyre, un autre colloque se tenait au Chêne entre les conspirateurs et les officiers de l'empereur Arcadius.

Le questeur Aquilinus, étonné de ne point rencontrer dans cette assemblée toutes les conditions d'un concile régulier, et de ne point voir arriver le nombre considérable d'évêques dont on avait annoncé la présence, élève enfin la voix pour exprimer sa surprise et son indignation. Il répugnait infiniment à cet homme de conscience et d'honneur de jouer auprès de Théophile un rôle de dupe. Il entendait que l'on tînt scrupuleusement aux représentants du pouvoir impérial ce qu'on leur avait promis. « Nous « avons reçu pour mission, dit-il aux conjurés, de nous « porter pour arbitres de vos querelles, et de prêter main- « forte au parti de la justice et de la vérité. Quand donc « nous ferez-vous paraître cette multitude d'évêques que « vous nous avez promise? Où sont vos titres et vos droits? « Où sont les ambassadeurs et les representants de la « vieille autorité romaine? Je vous vois ici réunis, et je « ne sais au nom de quel pouvoir. Je vous vois fouler aux « pieds sans souci toutes les lois de la discipline de l'É- « glise. Gardez-vous d'abuser de l'autorité, du respect et « de la condescendance de l'Empereur. » Ces reproches étaient violents ; ils étaient d'une force accablante ; car ils

étaient fondés sur la justice elle-même. Théophile restait muet.

Acace de Béroœ se lève et prend la parole : « La ma-« jesté sacrée de l'impératrice Eudoxie, répond-il, nous a « donné l'ordre de nous réunir en ce lieu pour terminer, « par une solution juste et convenable, toutes les difficultés « qui résultent de la scission malheureuse de l'évêque « Jean. — Eh ! quoi, répond Aquilinus avec indignation, « vous voulez rejeter sur la majesté sacrée de l'impéra-« trice la responsabilité d'une mesure insolite et témé-« raire ! Vous reprochez à l'évêque Jean des paroles qu'il « a prononcées dans la plénitude de son autorité d'évêque « et de pasteur. Est-il le seul qui se soit permis d'adres-« ser à sa majesté des observations pénibles et peut-être « blessantes ? Et quel est donc, dans cette circonstance, le « véritable sens d'une telle accusation ? Car vous-mêmes « ne vous rendez-vous pas, à cette heure, coupables d'une « flagrante et gratuite injure ? »

Une voix s'élève et dit : « Votre langage, seigneur, est « dicté par la sagesse et la raison ; et cependant il est vrai « que nous sommes assemblés ici par ordre de l'impéra-« trice. » Le prêteur irrité paraît ne rien entendre et s'adresse aux évêques présents : Vous ne pouvez rendre dans cette situation aucun décret légitime et convenable ; car les éléments les plus essentiels vous font défaut. « La « présence de l'évêque Jean vous est nécessaire, afin que « ce déplorable conflit reçoive sous ses yeux une solution « irrévocable. »

Ces paroles, dites avec toute l'énergie d'un homme de conviction et d'honneur, furent accueillies par les Pères avec déférence et respect ; du reste, elles rentraient complétement dans les vues de l'évêque d'Alexandrie. Il était assuré de conserver contre saint Chrysostome, de la part des évêques de son choix, la grande majorité des suffrages, et peut-être même l'unanimité. Faire comparaître le saint devant eux, c'était donc leur donner gain de cause ; c'était

procurer à la conjuration un de ses plus puissants moyens de succès.

On arrête donc immédiatement que deux clercs seront envoyés à Constantinople, pour inviter le saint patriarche à se rendre au concilabule,

C'était pendant que saint Chrysostome, entouré des évêques fidèles, leur parlait de sa fin prochaine et de ses tribulations. Comme autrefois saint Paul aux chrétiens d'Éphèse, il leur annonçait une persécution sanglante. Tous les Pères, soumis comme lui-même aux desseins impénétrables de Dieu, ne s'occupaient que des moyens à prendre pour conserver dans leurs églises la constance et la paix au fort de la persécution.

Tout à coup leur entretien fut interrompu par une nouvelle qui les frappa comme d'un coup de foudre. Des envoyés de Théophile étaient à la porte de l'assemblée et demandaient saint Chrysostome. Ce fut comme l'arrivée de Judas, l'émissaire de Caïphe, demandant Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Le saint leur fait ouvrir la porte et les reçoit avec affection. Il leur demande quel est le rang qu'ils occupent dans l'Église; ils répondent : nous sommes évêques. C'étaient Dioscore et Paul, deux jeunes clercs de Lybie, récemment élevés à l'épiscopat. Saint Chrysostome, par honneur pour leur caractère, les prie de s'asseoir, et leur demande quel est l'objet de leur mission. Nous n'avons, répondent-ils, qu'une « lettre à présenter « de la part des Pères du concile. » Saint Chrysostome les prie d'en donner lecture aux évêques présents. La députation était accompagnée d'un jeune homme, d'Égypte, domestique et créature de Théophile; il était chargé sans doute d'exercer une surveillance active sur les envoyés. C'est lui qui fut prié de lire la lettre du conciliabule. Elle était ainsi conçue : « Le saint concile du Chêne à « Jean, » sans daigner même l'honorer du titre d'évêque. « Nous avons reçu contre vous des libelles qui « contiennent un grand nombre d'accusations crimi-

« nelles; venez donc nous présenter votre justification.
« Faites-vous accompagner des prêtres Sérapion et Ti-
« grius ; car leur présence nous est nécessaire. » Tigrius était eunuque. Les envoyés demandèrent aussi le lecteur Paul. Ces trois noms étaient compris dans les accusations calomnieuses portées contre le saint évêque.

La lecture de cette lettre produisit dans l'assemblée un mouvement subit de terreur et d'indignation. Le coupable venait citer son propre juge à comparaître devant son tribunal. Les évêques assemblés autour de saint Chrysostome ne savaient à quel sentiment s'arrêter, en présence de tant d'audace et de tant d'impudence. Ils ignoraient comment Théophile avait été servi par des circonstances inattendues. Ils étaient accablés de douleur; ils voyaient la division, le schisme et le scandale s'implanter au sein de l'Église. Ils voulurent tenter avant tout de conjurer toutes ces calamités.

Ils choisissent donc trois évêques, Eulysius d'Apamée, Démétrius de Pessinonte et Lupicin d'Apiarée ; ils les envoient à Chalcédoine, avec les deux prêtres, Germain et Sévère et quelques amis fidèles. C'étaient des hommes d'une grande considération et d'une remarquable sainteté. Leur mission était d'aller exposer aux évêques du Chêne la situation réciproque des deux patriarches d'Alexandrie et de Constantinople. « Nous vous supplions, disent les
« Pères, dans leur déclaration, de ne point introduire le
« schisme et la désolation dans l'Église, pour laquelle Jé-
« sus-Christ a donné son sang sur la croix. Si vous per-
« sistez, au mépris des canons décrétés par le synode de
« Nicée, à vouloir juger vos frères, en dehors des limites
« légales de votre juridiction, veuillez au moins ne point
« chercher à nous entraîner au loin, comme Caïn entraîna
« son frère Abel; mais venez vous-mêmes comparaître
« devant nous à Constantinople, en une ville gouvernée par
« des lois empreintes de sagesse. Car nous avons sur vous
« la priorité. C'est donc à vous à venir nous mettre en me-

« sure de procéder à l'examen de votre cause ; c'est à « vous à venir entendre prononcer votre jugement. « N'est-il pas juste d'ailleurs que la minorité s'incline « devant l'opinion et le jugement du plus grand nombre, « surtout quand il représente l'autorité d'un plus grand « nombre de provinces et d'églises ? Notre assemblée est « plus considérable que la vôtre ; vous n'êtes que trente-« six évêques d'une seule province, et nous, nous sommes « quarante de diverses provinces, réunis sous la prési-« dence et les auspices de sept métropolitains. Nous « sommes assemblés au nom et par la grâce de Jésus-« Christ ; non, comme vous, pour le scandale et la per-« turbation de l'Église, mais pour le triomphe de la jus-« tice et pour le rétablissement de la paix. Nous avons « contre vous des mémoires authentiques, qui contiennent « soixante-dix chefs d'accusation, tous concernant des « crimes scandaleux et notoires. » C'est sur ces faits d'abord qu'il faut appeler le regard de la justice ; et vous, vous manquez de compétence et d'autorité pour les soumettre à votre jugement. Cette compétence, vous vous l'êtes enlevée à vous-mêmes ; « car nous avons encore sous « les yeux votre lettre, dans laquelle vous déclarez à notre « frère Jean qu'un évêque ne doit point exercer ses pou-« voirs en dehors des limites de sa juridiction. Ne « voyez-vous donc point dans vos propres paroles une « condamnation manifeste de votre conduite présente ? « Eh bien ! si, contre toutes les lois de la discipline et de « la conscience, vous vous livrez contre nous aux excès « d'une brutale tyrannie, elle ne vous sera d'aucun se-« cours ; et ni vous ni les vôtres, vous ne trouverez d'ap-« pui dans votre appel à la force des hommes, pas même « dans celle de l'enfer. »

Saint Chrysostome ne s'opposa point à ce que l'on fit à son ennemi mortel cet argument sans réplique. Il fut touché de la fermeté de cette réponse des Pères et de la justesse de leur observation. Mais il voulut joindre sa

protestation à la lettre qu'ils se proposaient d'adresser aux évêques du Chêne : « Protestez, leur dit-il, comme il vous « plaira, quant à moi, dans de telles conjonctures, je ne « puis me renfermer dans la réserve du silence et laisser « sans réponse la lettre de mes frères de Chalcédoine. »

Puis il s'adresse aux députés de Théophile : « Jusqu'ici, « leur dit-il, je n'ai point conscience que l'on ait à m'a- « dresser aucun reproche ; mais si vous voulez que je « consente à comparaître devant votre assemblée, com- « mencez par la purger de la présence de mes ennemis « personnels. Je n'oppose point de difficultés au choix du « lieu qu'il vous plaira de fixer pour l'examen de ma « cause, bien qu'assurément ce procès ne puisse être ins- « truit en dehors de l'enceinte de cette ville.

« Les juges que ma conscience et l'équité récusent, « sont : Théophile, patriarche d'Alexandrie. Je suis en « mesure de le convaincre d'avoir dit dans sa métropole « et dans la province de Lycie : Je vais à Constantinople, « procéder à la déposition de l'évêque Jean. Et cette in- « tention est devenue manifeste par tous ses procédés en- « vers moi, depuis son entrée dans la ville impériale ; car « il a constamment repoussé toute communication avec « moi ; malgré mes instances, il n'a pas même daigné « m'adresser une seule parole. Cet homme a donc, avant « l'instruction de la cause, manifesté contre moi des sen- « timents d'inimitié. Que ne dois-je donc point attendre « de son opposition et de son influence pour égarer la « conscience des juges? Je récuse encore Acace de Bérœe, « qui, même dans mon église, m'a fait la menace de me « préparer un plat de sa façon. Faut-il parler d'Antiochus « de Ptolémaïde et de Sévérien de Gabales? La Provi- « dence divine en fera bientôt justice. Les théâtres et les « lieux publics retentissent chaque jour des chants scan- « daleux, dans lesquels on célèbre les desseins prévus de « leur ambition et de leur vengeance. Si vous voulez « donc que j'aille exposer devant vous mes moyens de

« défense et présenter ma justification comme devant « mes frères, effacez ces quatre noms du nombre des « juges de votre concile. Mais si je ne dois rencontrer « en eux qu'une réunion d'accusateurs, et qu'ils demeu- « rent et persistent dans cette attitude menaçante, je ne me « présenterai jamais. Parlez donc! afin que je puisse savoir « s'il me faut entreprendre ma défense devant des juges, « ou s'il ne me reste plus qu'à me préparer au combat « contre des agresseurs. Hâtez-vous de faire droit à ma « juste demande; et si dans la droiture de votre cons- « cience, vous vous arrêtez à la résolution de purger « votre assemblée de la présence de mes ennemis, alors « j'irai me présenter avec abandon, non-seulement de- « vant mes frères, les évêques, mais s'il le faut, devant « un concile du monde entier. Et sachez-le bien, quand « même vous m'enverriez mille fois les sommations les « plus impérieuses, vous ne recevrez jamais d'autre « réponse. »

Déconcertés par la noble fermeté de ces paroles, les émissaires du conciliabule n'insistent plus; ils partent immédiatement pour rendre compte à Théophile de leur message.

Les évêques du Chêne se livrent alors à l'examen des calomnies soumises par eux-mêmes à leur appréciation. L'instruction, habilement conduite, suit une voie indirecte pour arriver à saint Chrysostome. On s'attache d'abord aux accusations du moine Jean, contre l'évêque Héraclide, élevé par le saint sur le siége métropolitain d'Éphèse. Puis on en vient à celles dont Pallade, évêque d'Hélénople, est aussi l'objet. Héraclide était accusé de larcin et d'origénisme; il avait, dit-on, dérobé les vêtements du diacre Aquilinus, et, malgré cette tache infamante, l'évêque Jean l'avait honoré du caractère sacré de l'épiscopat.

Pendant qu'on préludait ainsi, dans l'assemblée des conjurés du Chêne, à l'introduction sérieuse de la cause

du saint patriarche, d'autres incidents portaient le deuil au cœur des Pères du concile de Constantinople.

Ils commençaient à peine à se remettre de l'émotion causée par les premiers envoyés de Théophile, qu'une autre surprise venait faire succéder la terreur à l'indignation. On annonce un notaire de l'empereur. L'évêque d'Alexandrie avait fait agir secrètement auprès de la cour et de l'impératrice Eudoxie. Car il avait compris que pour étouffer la voix vengeresse de la justice, il ne suffisait pas d'abuser de l'ascendant de son caractère, pour retenir dans l'erreur les évêques, ses collègues, qui pourraient un jour ouvrir les yeux, mais qu'il fallait encore circonvenir le pouvoir, en faire son instrument, et s'appuyer sur la force. Le pouvoir alors flottait aux caprices d'une femme irritée. Il n'avait mis que trop d'empressement à répondre à son appel.

Le représentant de l'empereur, le questeur Aquilinus fit donc signifier au saint évêque qu'il eût à se rendre au concile du Chêne et que si, par une abstention obstinée, il s'opposait à ce que l'on entendît les deux parties, il serait traité comme déserteur de la loi ; mais que s'il consentait à se rendre, pour présenter sa justification et ses preuves, on saurait sévir avec rigueur contre les auteurs et les complices de la calomnie.

L'officier chargé de porter cet ordre au nom de l'empereur, aux Pères du concile de Constantinople, avait mission expresse et secrète de s'emparer de saint Chrysostome et de le contraindre par la force à comparaître comme un criminel, pour être jugé selon le bon plaisir de ses ennemis. Il ne s'agissait donc pour le saint que d'aller subir la sentence dont il plairait au conciliabule de le frapper. C'était chose depuis longtemps arrêtée et convenue.

Mais à l'aspect du saint patriarche et de cette assemblée de vieillards, le notaire ne put contenir un mouvement involontaire d'étonnement et de respect. Son mandat lui parut alors d'une exécution difficile et pénible. Il fallait

agir cependant ; il fit donc de vives instances. Il conjura le saint évêque d'obtempérer au désir de l'empereur, et même d'obéir à ses ordres. Mais le saint devait s'en tenir à la résolution première, qu'il avait prise devant les hommes et devant Dieu. Le représentant de la puissance impériale n'osa point pousser l'accomplissement de sa mission jusqu'à ses dernières limites. Il rencontrait la même indépendance et recevait la même réponse que les envoyés du conciliabule ; il crut devoir s'arrêter avec respect devant la même fermeté.

Son mandat était à peine rempli, que deux prêtres de saint Chrysostome, impliqués dans la conjuration, arrivent de la part de Théophile et demandent qu'on leur ouvre les portes de l'assemblée. C'était le prêtre Eugène, qui reçut pour récompense de sa trahison la consécration épiscopale, avec le siége d'Héraclée, et le moine Isaac, le calomniateur d'évêques, cet ulcère corrosif et toujours saignant de l'Église d'Orient. Ils s'adressent à saint Chrysostome sans égards ni convenances, avec cette hardiesse qui sait tout braver et ce front qui ne sait pas rougir. « Le concile, lui disent-ils brutalement, vous or-« donne de comparaître devant lui, pour présenter vos « moyens de défense contre vos accusateurs. » Ces procédés avaient quelque chose d'intolérable et d'insolite. Le saint ne pouvait pas même paraître accepter comme possible tant d'oubli des convenances, tant d'audace et tant de mépris.

Aussi, sans adresser à ces envoyés une seule parole, charge-t-il immédiatement trois évêques de porter au conciliabule sa réponse et l'expression d'un blâme sévère. « Quels sont donc, mes Pères, leur dit-il, vos procédés « envers moi ? Vous me donnez pour juges mes ennemis « les plus implacables, et vous me citez à votre tribunal « par l'entremise de mes clercs ! » Vit-on jamais dans l'Église de Jésus-Christ une infraction plus déplorable des lois qui prescrivent entre les dignitaires des Églises

une réciprocité constante d'égards, de respect et de déférence ?

Les amis les plus exaltés de Théophile ne purent entendre ces paroles sans se livrer à des accès de fureur. Ils tombent comme des bêtes féroces sur les évêques et les clercs porteurs de cette réponse de saint Chrysostome ; ils assouvissent leur rage sur l'un d'entre eux, en le frappant à coups redoublés. Ils se saisissent d'un autre ; ils mettent en pièces ses vêtements. Enfin ils s'emparent encore d'un troisième ; ils lui compriment le cou par une chaîne de fer qu'ils avaient destinée au supplice du saint évêque lui-même ; puis ils le jettent sans pitié dans un navire, pour aller mourir misérablement sur une plage inconnue. Tel est le signal et le début de cette persécution fratricide qui doit emporter saint Chrysostome, et faire rougir le paganisme de sa pusillanimité.

D'autres évêques échappent aux mains des complices de Théophile ; mais ils se gardent bien de retourner à Constantinople, dans la crainte de tomber infailliblement sous les coups des persécuteurs. Démétrius seul, accompagné de quelques clercs, vient rendre compte et des dangers qu'ils ont courus, et du peu de succès qu'on a lieu d'attendre de leur démarche auprès des conjurés du Chêne.

Théophile avait en main la force matérielle ; il voulut l'exploiter jusqu'à la fin pour en recueillir tous les avantages qu'il avait lieu d'en espérer. Il était outré de la fermeté de saint Chrysostome. Il fait encore des instances pour obtenir une nouvelle intervention de l'empereur Arcadius. Et le faible empereur, pour complaire à l'assemblée schismatique, fait encore auprès du saint évêque une démarche stérile. Il lui dépêche un notaire courrier ; mais ce nouvel émissaire vient se heurter contre l'inébranlable résolution des évêques fidèles. Ce fut encore une déception pour l'assemblée de Chalcédoine, et ce nouvel échec fit éclater parmi les associés de Théophile de vrais transports de fureur. Quel repaire que cette assemblée !

Voilà donc les hommes qui viennent se poser en juges de la justice et de la sainteté ! Qui viennent soumettre à leur appréciation, et souiller de leur regard impur, la vie la plus sainte et la plus céleste, par laquelle Jésus-Christ, depuis l'ère des martyrs, ait voulu consoler son Église affligée.

Et c'est par de tels hommes que le saint patriarche fut sommé jusqu'à quatre fois de venir dégrader son caractère sacré d'évêque, et de s'incliner devant une autorité dans laquelle sa conscience ne lui permettait de considérer que la puissance haineuse de Satan. Mais c'en était fait enfin ! Ils ne devaient plus, après toutes ses déclarations, recevoir de lui pour toute réponse, comme Hérode de Jésus-Christ, que la noble dignité de son silence.

Cette attitude de saint Chrysostome, commandée qu'elle était par le respect qu'il devait à Jésus-Christ dont il était le prêtre et l'image, ne paraissait cependant point de nature à présenter d'autre résultat que celui d'enflammer jusqu'à ses dernières limites la rage de ses ennemis. Le synode du Chêne s'irritait de plus en plus de ne pouvoir réussir à le faire comparaître. Il prit la résolution de passer outre, et de procéder immédiatement en son absence et malgré ses réclamations, à l'examen des vingt-neuf chefs de calomnies articulés contre lui par l'archidiacre Jean.

Mais Isaac, le calomniateur d'évêques, ne pouvait rester témoin de l'initiative de ce traître, sans lutter avec lui d'ardeur et de scélératesse. Il propose donc aussi lui ses accusations particulières. Il présente un libelle rempli de dix-huit chefs d'imputations calomnieuses. Mais il avait eu la mauvaise fortune de se laisser précéder par son rival ; ses accusations n'étaient que la reproduction habile de celles contenues dans le libelle de l'archidiacre Jean. Il avait cru cependant devoir ajouter à ses récits quelques particularités qui le missent personnellement en cause. Il avait besoin sans doute de se créer avec les ennemis du

saint un lien quelconque de solidarité. Mais c'est dans le dernier article qu'il voulut placer, par modestie, ce qui faisait l'objet de sa plainte particulière.

Il exposait les mauvais traitements qu'il avait endurés, disait-il, bien souvent de la part de son évêque.

Il ajoutait que saint Épiphane, dont la mémoire était en vénération dans l'Église universelle, avait constamment repoussé toute communication de paroles et de prières avec saint Chrysostome, à cause de son attachement à la doctrine d'Origène, et des liens d'amitié qui l'unissaient étroitement aux sectateurs de cette hérésie, Ammonius, Euthymius, Eusèbe, Héraclide et Pallade.

Il agit, disait-il, envers tous les évêques avec injure et dédain ; il leur prodigue l'insulte et l'outrage ; il les chasse indignement de sa maison.

Il a fait exercer contre le moine Jean une persécution cruelle ; il l'a fait plonger dans une prison, pour le seul motif qu'il manifestait une répulsion constante contre les fauteurs de l'hérésie d'Origène.

Il cherche à flétrir et déshonorer les clercs de son Église, par des humiliations d'origine barbare, et qui répugnent à nos mœurs.

Il exerce sa juridiction dans les provinces des évêques ses frères ; il ne craint pas d'aller à leur insu, célébrer les saints mystères dans leurs églises, et d'y conférer l'ordination, même à des évêques.

Il ordonne des clercs et des prêtres, sans réunir l'assemblée du clergé, même sans recueillir ses suffrages.

Il a conféré le caractère épiscopal, à des affranchis, à des esclaves encore sous la puissance de leurs maîtres, enfin à des hommes flétris et recherchés par la justice.

Il s'est fait l'ami complaisant des païens qui poursuivent les chrétiens d'une persécution injuste ; il les recueille ; il les retient dans son église ; il les entoure de sa protection puissante, et les soutient de toute son autorité.

Dans ses injustes préventions contre les Pères de Chal-

cédoine, il soulève le peuple par ses discours, et cherche à l'ameuter contre le concile.

Il fait usage de la force pour enlever des dépôts.

Il proclame dans l'église, au milieu de l'assemblée des fidèles, que la table des festins profanes est pleine de furies.

Et dans l'accès de ses frénétiques emportements, il s'écrie avec l'enthousiasme de la folie : Je suis dans le ravissement de l'amour et du délire. Qu'il vienne donc expliquer en présence des Pères ce qu'il veut dire et ce que l'on doit entendre par ces furies, ce délire et cet amour. Car dans l'Église de Jésus-Christ, l'oreille n'est point accoutumée à cet étrange et scandaleux langage. Isaac avait saisi dans ses homélies, quelques-unes de ses paroles, et les livrait isolément, comme autant d'éléments sérieux d'accusation.

Il reproduit les accusations de l'archidiacre Jean sur les repas solitaires du saint évêque et sur son infraction aux devoirs des évêques à l'endroit de l'hospitalité.

Mais de son propre chef, il l'accuse d'avoir accueilli des sectateurs de l'hérésie d'Origène et d'avoir refusé son concours pour rendre à la liberté des moines en communion avec l'Église universelle. Il lui reproche amèrement de les avoir laissés mourir, sans daigner leur accorder les dernières consolations des mourants.

Il lui fait encore un crime de favoriser l'insouciance et la faiblesse des pécheurs en leur accordant une aveugle confiance. Il lui reproche comme une impiété ces sublimes paroles qu'il adressait souvent aux pécheurs dans les plus beaux mouvements de sa charité : si vous vous sentez invinciblement emportés par la violence victorieuse des passions, faites pénitence et venez à moi ; venez, je suis prêt, je vous attends, pour vous guérir et vous rendre à la vie. Si mille fois vous sentez naître dans vos cœurs le repentir de vos iniquités, venez mille fois, recevoir le pardon de la miséricorde.

Cette ardente charité, dit l'historien Socrate, alla quelquefois, dans l'énergie et l'entraînement de sa parole, jusqu'à blesser l'oreille trop sensible de quelques auditeurs. Des amis, vrais et sincères, mais des amis à vues étroites et sans portée, dont le cœur froid et l'âme rampante ne pouvaient embrasser l'immensité de son amour de pasteur, ni ressentir la chaleur de son âme d'apôtre, avaient paru profondément affligés de l'étendue et de l'exagération de son zèle. Sisinnius, évêque des Novatiens, s'était même permis de lui faire à ce sujet d'amers reproches; mais saint Chrysostome savait mieux qu'eux tous, et comprendre et s'approprier l'esprit et le sens des devoirs apostoliques. La pénitence qu'il recommandait aux pécheurs, c'était le repentir du cœur et non point la pénitence publique et canonique, laquelle, d'après les décrets des conciles, ne pouvait être accordée qu'une seule fois.

Toutes ces imputations ne paraissaient point encore, aux yeux d'Isaac, être des charges suffisantes, pour motiver contre saint Chrysostome la condamnation qu'il se proposait d'obtenir. Il fallait surtout le représenter comme un impie et comme un blasphémateur, pour emporter d'assaut une sentence de déposition, objet de toutes leurs espérances.

Il l'accuse donc d'avoir fait tomber du haut de la chaire évangélique de sacriléges et d'impurs blasphèmes, contre la puissance et la sainteté du Sauveur. « Il a dit, s'écrie le « moine calomniateur, que la prière de Jésus-Christ ne « fut point entendue de son Père, parce qu'il n'a pas su « le prier d'une manière digne de lui. » C'était le comble de la démence et de l'imposture.

Mais à cette affreuse calomnie, Isaac en ajoutait encore une autre, dont la seule pensée révoltait l'âme de saint Chrysostome, et la soulevait d'indignation. « Pour m'ac« cabler plus sûrement, dit-il, dans un épanchement in« time de cœur avec l'évêque Cyriaque, on ne recule pas « devant les plus monstrueux mensonges : on m'accuse

« d'avoir livré le corps de Jésus-Christ à des fidèles qui « s'étaient présentés après avoir pris leur nourriture. Si « je me suis rendu coupable de ce sacrilége, que mon nom « soit effacé du livre des évêques. »

« Et que jamais il ne soit écrit dans le livre de la vraie « foi chrétienne. »

« On ne recule pas d'horreur, lui dit-il, devant une ca- « lomnie plus révoltante encore : on ose dire que je me « suis rendu coupable du crime dégradant de la fornica- « tion. Eh bien ! que l'on m'arrache mes vêtements, comme « au Sauveur, et l'on aura la preuve de ma mortification « corporelle et celle de mon innocence. »

L'accusation d'exciter le peuple à la révolte, et de soulever la masse de la population contre le synode du Chêne, était basée sur l'énergie et l'indépendance absolue de son langage dans ses sermons et ses allocutions aux fidèles. On eût voulu lui fermer les lèvres et l'empêcher de signaler à son troupeau, comme Jésus-Christ à ses disciples, l'heure solennelle du combat et de la domination définitive de l'empire des ténèbres.

« Voici, s'écrie-t-il, dans l'un de ses discours, une hor- « rible tempête. Mais ne nous laissons point aller à la « pusillanimité de la terreur. Nous ne serons point em- « portés par l'orage ; et nous n'avons point à craindre « d'être jamais submergés. La mer en courroux peut « s'abandonner à toute sa furie. Nous sommes fixés, im- « mobiles, sur le rocher ; que peut-elle contre la pierre « immuable de l'Église ? Là nous verrons venir, monter « et tomber sa rage ; de là nous verrons se briser ses flots. « Qu'elle soulève tant qu'elle voudra ses vagues mena- « çantes ; la barque paisible du Sauveur se jouera tou- « jours de ses inutiles efforts. » Telle est la destinée du vaisseau de l'Église.

« Que puis-je avoir à redouter, dites-moi ? Le supplice ? « Mais Jésus-Christ est ma vie, et devant lui pour moi, la « la mort ne peut être qu'un vrai bonheur. Aurais-je à

« craindre du moins les douleurs intolérables d'un long « exil? Mais la terre est l'œuvre et le marche-pied du « Seigneur, et les merveilles qu'elle contient forment son « apanage. Est-ce de la confiscation qu'on ose nous me- « nacer? Hélas! nous n'avons rien apporté sur cette terre, « et nous n'en rapporterons rien, quand il nous faudra « franchir le triste seuil de cette vie. Les calamités les plus « effroyables de ce monde me semblent n'être que des jeux, « et ses biens les plus précieux valent à peine un sourire. « La pauvreté, le dénûment ne m'inspirent aucune crainte, « ni les richesses aucun désir. Je suis inaccessible à l'hor- « reur de la mort, et les avantages de la vie d'ici-bas « n'excitent point mon envie. Ils n'ont aucun prix à mes « yeux, si ce n'est qu'autant qu'ils me permettent de me « consacrer tout entier à vous. Le bonheur de vos âmes, « voilà le seul lien qui m'attache à la vie et qui me fait un « devoir de vous exhorter à la confiance. Oh! ne vous « laissez point ébranler par la crainte; rien ici-bas ne « pourra jamais rompre l'union de nos cœurs; car les « liens que Dieu forme sur la terre, il n'est pas au pou- « voir de l'homme de les rompre. »

« Voyez donc! s'il n'est pas en votre puissance de scinder « sur la terre l'union de l'homme avec la compagne que « Dieu lui donne; comment oseriez-vous jamais espérer « pouvoir porter la division au cœur de l'Église? » Puis, il représente cette Église toujours invincible, éternellement assise sur ses immuables fondements. « Les flots « amoncelés, ajoute-t-il, n'auront jamais la puissance de « dissoudre le rocher. Ils ne peuvent que l'assaillir et le « blanchir de leur écume. Il n'est rien ici-bas, ô mortel, « d'aussi puissant que l'Église. Ou faites trêve à vos com- « bats, ou vous viendrez après un bruit éphémère vous « briser à ses pieds. Gardez-vous donc de vous attaquer « au ciel. Si vous faites la guerre à l'homme, vous n'aurez « en perspective que l'éventualité de recueillir le laurier « de la victoire, ou d'essuyer la honte de la défaite. Mais,

« contre l'Église, il ne saurait exister de victoire, car le « Dieu du ciel est plus fort que vous. L'Église! Dieu lui-« même l'a fondée; il l'a consolidée sur ses bases immor-« telles. Qui donc oserait maintenant tenter de la faire « vaciller? Elle a Dieu même pour garde et pour bouclier, « contre lui que pouvez-vous? Pensez-vous avoir le secret « de sa puissance? Il regarde la terre, et la terre vacille et « frémit. Il ordonne, et sous ses yeux, l'instabilité même « se fixe sur d'inébranlables fondements.

« Écoutez donc l'Église, elle est plus forte que le Ciel. « Si mes paroles, à cet égard, ne portent point la convic-« tion dans vos âmes, écoutez au moins la voix des faits, « et croyez-en les événements prodigieux qui s'accom-« plissent. Combien d'ignobles tyrans ont tenté d'opprimer « l'Église? combien de fourneaux ardents, de chaudières « bouillantes? combien de bêtes féroces et de glaives en-« sanglantés? Qu'ont-ils fait? où sont ces ennemis pleins « de rage? Ils sont entrés dans l'éternel silence de l'oubli. « Mais l'Église, elle est encore plus resplendissante que le « soleil. De ses ennemis, il ne reste plus aucune trace; « mais elle, sa constitution est immortelle. »

Puis il déclare et proteste que jamais rien ne pourra le séparer de son peuple; qu'aucune persécution n'est capable d'arracher de son cœur l'amour de son troupeau, qu'il portera jusque dans l'éternité. La pensée de leur affection est un charme pour sa vie. Il leur témoigne sa reconnaissance pour leur constante fidélité, par laquelle ils ne cessent de le consoler dans ses tribulations et d'adoucir l'amertume de ses épreuves.

Il aborde avec feu les calomnies atroces sous lesquelles on veut étouffer à la fois son zèle, son existence et son honneur. « Ils osent, poursuit-il, élever la voix et me « dire : Tu t'es gorgé d'aliments, et dans cet état d'indé-« cence, tu n'as pas craint de conférer le sacrement de « baptême. Si j'ai conféré ce sacrement après avoir pris « des aliments, que je sois impitoyablement frappé d'ana-

« thème. Si cependant, j'avais donné ce prétexte aux ac-« cusations de mes indignes agresseurs, oseraient-ils bien « condamner ma conduite, sans frapper de la même sen-« tence de réprobation, celle de saint Paul, qui conféra le « baptême aux gardiens de sa prison, après le repas du « soir ? Je puis même aussi le dire, peuvent-ils bien me « poursuivre pour ce fait, sans condamner Jésus-Christ « lui-même, qui donna la communion à ses Apôtres après « la manducation de l'Agneau pascal? » Car c'est après la dernière scène que s'accomplit cet ineffable mystère. Le saint s'attache particulièrement à la réfutation de cette calomnie, qui portait atteinte à l'intégrité de sa conscience dans l'accomplissement de l'un des plus saints de ses devoirs. Le sacrement de baptême et celui du corps et du sang de Jésus-Christ étaient inséparables, à cette époque de la discipline ecclésiastique, et l'imputation de prendre de la nourriture avant de conférer le baptême, impliquait nécessairement la violation du jeûne impérieusement exigé pour la participation au corps sacré du Sauveur.

« Vous n'ignorez point, mes frères, ajoute-t-il, pourquoi « mes ennemis s'acharnent à me faire déchoir du sacer-« doce, et demandent à grands cris ma déposition. Ah! « c'est que ma vie n'est pas leur vie ; c'est que j'ai répudié « la superfluité des tapis splendides et l'inutile ornemen-« tation de ma demeure ; c'est que ni la soie, ni les étoffes « précieuses, achetées à grand prix, ne prêtent leur éclat « à mes modestes vêtements. C'est qu'enfin, je ne saurais « leur offrir chaque jour une table garnie de mets rares « et somptueux. » Voilà pour quels motifs il faut que je meure ; voilà pourquoi mes ennemis me poursuivent de leur colère ; et tout concourt à me présager que je ne leur échapperai pas.

« Car la race de l'aspic, du reptile au venin mortel, « exerce encore sa domination sur la terre. Elle n'a pas « disparu sous l'influence réparatrice de la doctrine du « Sauveur. La postérité de Jézabel n'est pas descendue

« tout entière dans la tombe ; la grâce combat encore, « pour raviver la confiance et la force du prophète Élie. »

Après cet épanchement de l'oppression de son âme, en présence des préparatifs et des préliminaires de sa condamnation, le saint évêque trace le tableau du zèle et de la foi de saint Jean-Baptiste, de son martyre et de sa destinée glorieuse. « Hérodiade, dit-il, insouciante et crimi-« nelle, danse encore, et cherche encore la tête du Précur-« seur. Voici donc l'heure de la désolation et des larmes ; « voici l'heure de la victoire de Satan. Car tout ici-bas « est emporté comme par la tempête, vers la honte et l'in-« famie. »

Saint Chrysostome, dans cette confidence d'une âme ulcérée de douleur, dans cette expansion d'un juste, qui voit se dresser sous ses yeux l'instrument de son supplice, ne se contente pas de dévoiler le tourment anticipé de son agonie et de payer de la sorte un tribut temporaire à la faiblesse matérielle de l'humanité ; bientôt le cœur du pasteur se réveille ; la sollicitude du père et le feu de l'Apôtre, le raniment et l'élèvent au-dessus des craintes de la nature. Il expose aux fidèles les admirables paroles de David, contre les prospérités et les jouissances si trompeuses d'ici-bas. Il les conjure de se tenir en garde, à son exemple, contre l'influence et l'abus des richesses ; il les prémunit contre le danger de se laisser séduire et d'y coller leur cœur. Il leur représente l'exemple du saint roi, qui, bien loin d'abandoner son affection et sa destinée à l'indigne faiblesse par laquelle Salomon son fils a flétri sa gloire, sut toujours soustraire à l'influence de ses femmes l'honneur de sa couronne et l'administration de son empire. Il s'adresse aux généreux et nobles sentiments qui caractérisent les femmes chrétiennes, ces images vivantes du cœur de Dieu ; car il veut aussi leur donner une part dans ses dernières paroles. Il les engage à se tenir toujours à la hauteur où les a placés le Sauveur ; il les engage à se maintenir dans les nobles attributions qu'il leur

a faites, à demeurer toujours les anges consolateurs de la famille, à ne jamais faire dévier leurs époux du sentier de la sagesse, par l'imprudence et la légèreté de leurs conseils.

Ce discours fut comme un éclat de la foudre contre le saint évèque. On le travestit auprès de l'empereur, de l'impératrice et de la cour, sous les plus noires couleurs. Ce fut un crime de lèse-majesté. Dans Hérodiade et Jézabel, chacun se plut à voir l'impératrice Eudoxie. C'était elle, en effet, qui s'était elle-même stigmatisée aux yeux du peuple, par le crime de Jézabel, en s'emparant sans pitié de la vigne de la veuve; c'était elle encore, qui marchait d'elle-même sur les traces d'Hérodiade par sa haine et par sa persécution impie, non plus contre Jean le saint Précurseur, mais contre Jean le disciple et le représentant du Sauveur. On pouvait donc supposer que c'était vraiment elle qu'il dénonçait à l'indignation publique. On croyait même reconnaître une allusion au nom de cette princesse dans l'expression ἀδοξίας, employée par le saint, lorsqu'il déclare que tout semble converger vers l'infamie.

Il n'était que trop facile en outre, de faire comprendre au faible empereur, que saint Chrysostome avait eu l'intention téméraire d'établir un parallèle entre sa prétendue faiblesse et la sagesse du roi David. Que c'était ainsi l'accuser, à la face de l'empire et du monde entier, de se laisser conduire et gouverner au gré de l'impératrice. On osa même ajouter que sur les lèvres du saint, la race de l'aspic n'était autre chose que la famille d'Eudoxie, dont le père, Bauton, honoré de la dignité du consulat en 385, était un des héros de la nation barbare des Francs. Eudoxie en effet, ne démentait point son origine barbare; elle conservait au milieu de la civilisation romaine, toute l'insolence et toute la férocité de Bauton.

Tout ce qui, dans son palais, s'inclinait sous sa verge de fer, était comblé d'honneurs et de richesses; mais tous

ceux qui ne rampaient pas à son gré, se voyaient maltraités, persécutés, déportés à Thessalonique, et soumis au régime des criminels. Les évêques, les prêtres, les diacres, les moines, les clercs, les vierges et les femmes les plus illustres, tous ceux qui ne voulaient pas consentir à partager sa haine contre saint Chrysostome, étaient confondus par ses agents dans une même proscription. C'était chose lamentable de voir et d'entendre les tourments et les sanglots des amis du saint ; de voir des évêques, des prêtres, des moines et des clercs entraînés en exil par des hommes sanguinaires. On voyait avec exécration et douleur des moines et des vierges, soumis à la torture avec leurs habits religieux. Les laïques et les femmes pieuses étaient dépouillés de leur patrimoine. On vendait leurs biens aux enchères publiques ; leurs maisons étaient ouvertes et livrées au pillage. Telles étaient les rigueurs d'Eudoxie et de ses mercenaires contre tous les amis de saint Chrysostome.

L'impératrice, dans sa vindication, exerçait une tyrannie sanglante, et ce cœur d'airain trouvait étrange et criminel que saint Chrysostome, persécuté dans sa personne et dans celle de ses amis les plus chers, osât, d'une manière quelconque, exhaler son amertume et sa douleur. Elle voulait l'étouffer, mais sans entendre les gémissements de sa victime. C'était un crime à ses yeux que le cri de la souffrance ; mais un crime digne du plus cruel châtiment.

Aussi fit-on demander au saint évêque pourquoi, de ses lèvres de pasteur, étaient tombées des paroles insultantes contre la glorieuse impératrice. Mais l'homme de Dieu persécuté s'élève et plane de toute sa hauteur au-dessus des représentants de la force et des instruments de la persécution. « S'il m'est échappé, répond-il, quelques paroles contre Jésus-Christ, mon Seigneur, il saura bien « venger sa gloire. Mais s'il ne s'agit que d'un homme « ou d'une femme dont on m'accuse d'avoir blessé l'hon-

« neur, à cela, je n'ai rien à répondre. » Telle fut, à ce sujet, toute sa défense.

Ces malheureuses circonstances, et l'attitude de l'impératrice étayaient d'un puissant appui les conspirateurs du synode du Chêne. Leur victime était représentée comme un ennemi personnel de l'empereur et de la cour. La procédure était donc devenue facile; ils n'avaient plus, en quelque sorte, qu'à frapper. Ils voulurent, néanmoins, faire précéder leur sentence d'un simulacre de débat. Ils rougirent sans doute de n'avoir à délibérer que sur des calomnies d'une évidence parfaite. Mais il fallait se mettre immédiatement à l'œuvre : l'affaire était sérieusement engagée, et l'on attendait la solution.

On examine donc, avec une grande ostentation d'impartialité, quelques-unes des accusations portées contre saint Chrysostome; on soumet à la discussion des évêques deux des griefs du moine Isaac, puis on s'arrête au troisième chef d'accusation de l'archidiacre Jean. La vente des marbres et des meubles précieux de l'Église fut, de leur part, l'objet d'une longue discussion; puis, à l'occasion des reproches de cruauté, de colère, de calomnie, les trois diacres auxquels il attribuait, disait-on, la soustraction et la profanation de son pallium, eurent aussi l'honneur d'occuper l'attention du concile. On passa prudemment sous silence beaucoup d'autres imputations plus sérieuses; le cri de la conscience, ou plutôt les calculs habiles de la haine, ne leur permettaient pas de se faire trop ostensiblement les complices des calomniateurs.

Mais ils savaient bien que l'ardente charité de leur victime n'avait su reculer devant aucun sacrifice, et qu'il n'avait pas hésité, devant la misère publique, à dépouiller le temple matériel de Jésus-Christ pour revêtir son temple vivant, dans la personne des pauvres. C'était cet élan de charité qu'il leur était facile de travestir en attentat impie et sacrilége. Ils firent comparaître des témoins. Ce furent ses prêtres, ses coadjuteurs, les hommes de sa confiance,

les compagnons de ses peines et de ses travaux qui vinrent déposer contre leur évêque, et faire entendre le *tolle* contre leur père et leur bienfaiteur. Arsace, Atticus, ses deux successeurs sur le siége de Constantinople, Elpidius et l'indigne Acace viennent attester que saint Chrysostome a porté, sur les marbres et les ornements de l'église, une main impie, qu'il les a vendus, et qu'ainsi son avarice a porté la dévastation dans le lieu saint.

Deux autres témoins, non moins acharnés, Onésime et le prêtre Eudémon, viennent prêter main forte à ces trois accusateurs. Ils attestent les mêmes faits, sous la foi du serment, et réclament avec eux contre le saint une prompte sentence de déposition.

Paul, évêque de la ville d'Héraclée, ancienne église métropolitaine de Thrace, avant la transformation opérée par l'empereur Constantin, présidait avec regret, peut-être, le conciliabule du Chêne. Après l'audition de ces quelques traîtres, appelés comme témoins, il recueille les suffrages de tous les évêques. Ils étaient, dit Photius, au nombre de quarante-cinq. Le premier qui donna sa voix fut un évêque, nommé Gymnasius. Théophile d'Alexandrie vint le dernier apporter son vote, comme si déjà le remords l'eût forcé d'alléger le poids de sa conscience, en n'apportant dans la balance qu'un appoint inutile; car, lorsqu'il donna sa voix, le saint évêque de Constantinople était déjà condamné.

CHAPITRE XV

Exil de saint Chrysostome. — Ses adieux. — Son retour.
Continuation du conciliabule du Chêne.
Premier discours après le retour d'exil. — Fuite des conjurés.
Départ de Théophile.

Cette condamnation de saint Chrysostome fut une victoire, mais non pas un triomphe pour l'évêque d'Alexandrie. Il demeura confus et comme frappé de stupeur à la vue de son succès. Il parut comme une âme tombée, qui contemple sa chute après un grand crime. Quand la vengeance satisfaite n'a plus rien à réclamer et ne parle plus, elle commence à laisser la place vide à la torture du remords; tel fut, après la condamnation de saint Chrysostome, le supplice de Théophile.

La formule de déposition avait été rédigée par lui-même; elle semblait être l'œuvre d'un nombreux concile. Une fois cette sentence prononcée dans la forme des règles canoniques, le conciliabule s'empressa de porter à la connaissance des empereurs et du clergé de la province, le résultat désastreux de ses délibérations.

Ainsi commençait la lettre au chef de l'empire : « L'évê-
« que Jean, se voyant accusé de plusieurs crimes, et se
« sentant condamné par sa propre conscience, n'a pas osé
« venir affronter le regard de ses juges et subir la honte
« d'une condamnation. Les évêques, légalement assem-
« blés, ont eu, dans de telles conjonctures, à remplir un
« triste et pénible devoir, celui de le déposer de son siége

« et de le frapper ainsi de la sentence prescrite par les lois « canoniques. Mais aux crimes soumis à la juridiction du « concile, les libelles ajoutent un autre crime, celui de « lèse-majesté. Cet attentat à l'honneur des majestés im- « périales dépasse les limites de nos pouvoirs; il ne nous « est point permis d'en prendre connaissance. Votre « piété, seigneur, devra prendre des mesures. pour qu'une « prompte expulsion de la capitale vienne compléter le juste « châtiment que réclame une si criminelle insolence. »

« O vils et misérables persécuteurs, s'écrie l'évêque « Pallade, à la vue de cet inique décret, vous formez des « trames criminelles; vous vous enrôlez dans d'infâmes « complots; vous rendez sans pudeur d'horribles sen- « tences! Et vous rougissez d'assumer vous-mêmes la res- « ponsabilité de leur exécution cruelle. Vous reculez d'hor- « reur enfin devant le rôle de bourreau, ou plutôt vous re- « doutez un empiétement téméraire sur les droits du pou- « voir civil. Ainsi, vous ne ressentez dans votre cœur « aucune impression de respect pour le regard de Dieu « qui vous contemple; mais vous tremblez de frayeur en « présence de la justice des hommes! »

Après cette notification à l'empereur, on rédige une lettre synodale. qui renferme l'énonciation officielle de la déposition de l'évêque Jean du siége métropolitain de Constantinople; cette lettre est portée à la cour et publiée dans toutes les églises de la ville impériale.

Trois évêques, Géronce, Eugnomone et Faustin, qui se prétendaient injustement déposés par saint Chrysostome, au concile d'Éphèse, ne crurent point que cette sentence inique fût de nature à leur donner une entière satisfaction. Géronce était ce diacre d'Ambroise de Milan, qui s'était poussé par ses intrigues jusque sur le siége de Nicomédie. Ces trois hommes, moralement unis par le désordre, s'étaient vus confondus dans le même châtiment. Ils voulurent donc s'unir encore dans l'accomplissement de leurs desseins de vengeance. Il ne leur semblait pas que ce

fût assez pour le saint évêque d'être humilié, flétri, déposé ; leur vindication réclamait quelque chose encore. Ils présentent aux conjurés contre lui trois nouvelles requêtes ; requêtes inutiles, qui n'eurent pour résultat que de démontrer à tous les yeux l'insatiabilité de leur ressentiment. Ils eurent néanmoins l'adresse de faire comprendre que tant d'acharnement contre le saint et tant de zèle pour l'honneur du concile leur méritait une récompense éclatante. Aussi l'évêque d'Alexandrie se crut-il obligé, par reconnaissance, de les rétablir dans toutes leurs dignités.

La réponse de l'empereur au conciliabule ne se fit pas longtemps attendre. Ce prince faible et sans cœur avait cependant compris toute la vérité, sondé toute la profondeur du mal ; mais il ne se sentait pas la force de prendre en main la cause de l'innocence et de la justice. Il fit à la lettre des conjurés une réponse digne de leur audace et de leur hypocrisie. « Ce jugement, leur dit-il, est l'œuvre « de votre haine et de votre vindication. Je le laisse à « votre conscience. » Le reproche était amer; mais aux yeux des évêques, cette sortie spontanée d'Arcadius ne semblait point être de nature à les détourner de la pente de l'abîme sur laquelle ils s'étaient engagés ; elle désapprouvait la sentence, sans doute, mais elle leur laissait entendre, que devant une influence puissante, le faible souverain ne pourrait point même hésiter à leur accorder son appui. Le synode la reçut avec satisfaction. Ce malheureux prince allait s'abaisser bientôt, dans son illusion, jusqu'à rendre la couronne de Théodose et de Constantin solidaire du triomphe de la passion et de l'injustice.

La lettre synodale ne motivait la condamnation de saint Chrysostome que par le fait de contumace. Appelé quatre fois par le concile, disaient les évêques, il a constamment refusé de comparaître et de présenter ses moyens de justification. On y renouvelait avec complaisance une odieuse inculpation, celle d'avoir, dans l'un de ses discours, représenté l'impératrice Eudoxie sous les traits exécrés de

la reine Jézabel. Cette accusation, réfutée par Pallade, n'était point sans prétexte. Ses plus sincères amis n'avaient pu s'empêcher de reconnaître une allusion de ce genre, dans quelques-unes de ses paroles, au moment où la conjuration, toute puissante, ne cessait de vociférer contre lui des menaces de mort. Bien que prononcées dans le feu d'une émotion profonde, ces paroles ne portaient cependant en elles-mêmes aucun caractère de haine ni d'exagération oratoire. Il voyait arriver son heure, et l'enfer s'armer contre lui. Jésus-Christ, dans un moment suprême, a quelque part exhalé sa douleur par une pensée de même nature. Voici, dit-il avec tristesse aux compagnons de Judas, voici votre heure, et la domination des ténèbres. Caïphe et Pilate ne s'en sont point offensés; la haine ne porte pas toujours la barbarie jusqu'à vouloir étouffer les soupirs de sa victime.

Mais les ennemis de saint Chrysostome étaient obsédés par une pensée fixe et marquée au coin des conceptions de l'enfer. Ils voulaient voir tomber sa tête. Et pour la possibilité d'un tel genre de supplice, il leur fallait une inculpation atroce; il leur fallait un crime capital. Mais Dieu, qui du sein de son éternité, se joue comme il lui plaît de la perversité des hommes, daigna bientôt mettre à découvert la noirceur dissimulée de leur crime et fléchir en faveur du saint la colère de l'empereur et des grands; comme autrefois il adoucit la férocité des lions en faveur de Daniel, son prophète, qui succombait sous les coups de la fureur des hommes. Mais cependant les grands ne voulurent point, dans cette circonstance, s'élever tout à fait à la hauteur du docile instinct des lions du prophète; il en coûtait trop à leur orgueil de se laisser fléchir. Leur haine sans doute ne les emporta point jusqu'à consommer l'assassinat de leur victime; mais, sans se couvrir de cette honte, ils voulurent ajouter leur sanction à la sentence inique que les évêques avaient portée, sous l'influence visible de Satan.

En effet, le faible Arcadius ne crut point que ce fût assez, pour satisfaire l'impératrice, que cet acquiescement qui faisait incliner la majesté du trône impérial devant les prétentions et l'arrogance d'une passion forcenée. Il ne se contenta point de sa réponse aux réclamations du conciliabule du Chêne; il s'en fit avec complaisance l'humble et docile serviteur. Théophile et les siens exigeaient l'expulsion de saint Chrysostome. L'empereur s'empressa d'obéir. L'impératrice et les agens de l'évêque d'Alexandrie l'obsédaient sans cesse; on ne lui laissait aucun repos. On réclamait une exécution immédiate de la sentence. On avait hâte d'en finir au plus vite. Déjà l'opinion revenait en faveur de saint Chrysostome. Le moindre délai pouvait tout faire remettre en question; car saint Chrysostome s'en référait à la décision de l'Église. Il sollicitait la convocation d'un concile œcuménique, contre un jugement illégal et passionné. Qu'allait-il advenir, si l'Église, réunie en concile régulier, révisait la procédure, et mettait en lumière toute leur perversité? Force fut donc de prévenir cette calamité; force fut de frapper au plus vite avant que la voix du saint pût se faire entendre. Il fallait que l'Église universelle apprît au plus tôt sa condamnation et son châtiment, afin que ses justes réclamations ne pussent arriver aux oreilles des évêques, qu'avec la défaveur qui s'attache toujours aux éternelles protestations d'un condamné. Mais si les conjurés avaient hâte de frapper, leur victime de son côté ne se croyait point dans l'obligation d'accorder une déférence obséquieuse aux arrêts d'un tribunal sans compétence. Pendant deux jours entiers il résiste, et continue en paix le cours de ses pénibles travaux. Deux jours! c'était un siècle pour les conjurés et pour Eudoxie. On fait des instances réitérées autour du trône; on demande qu'il soit procédé sans retard à son expulsion.

L'empereur se met donc à l'œuvre; il charge de l'exécution de cet acte de barbarie Marianus, préfet du palais

de l'impératrice. Des clercs, chassés par leur évêque du lieu saint qu'ils souillaient de leur présence, sont envoyés à saint Chrysostome pour lui porter l'ordre du départ. Mais ni les clercs ni la cour n'avaient compris les sentiments qui doivent animer le vrai pasteur pour son Église; ils viennent se heurter contre la fermeté du saint évêque : « J'ai reçu cette Église de Jésus-Christ Notre-Sauveur, leur « répond saint Chrysostome, et je vous déclare que je ne « la quitterai pas. Vous ne parviendrez à m'en arracher « que par l'emploi de la force, et j'aurai toujours ce motif « de justification, que je livre à votre conscience : c'est « Jésus-Christ qui m'a confié cette Église, et c'est une « femme qui me la ravit. »

Marianus était un homme de résolution et d'énergie; cette réponse n'eut point la vertu de l'émouvoir, ni de paralyser son action dans l'accomplissement de son mandat. Homme de l'empereur, il ne connaît que ses ordres, et ses ordres ont pour objet de chasser saint Chrysostome; il se met en devoir de les exécuter.

Mais saint Chrysostome est adoré du peuple; et le peuple le sait en danger. Il veille sur lui comme un enfant sur les jours de son père; il le presse, il l'entoure comme pour lui faire un rempart impénétrable. Le saint qui prévoit qu'il lui faudra bientôt céder à l'orage et quitter pour toujours ce peuple bien-aimé, lui fait des adieux qui sont sans cesse interrompus par ses sanglots. « Une tempête « violente s'élève contre moi, leur dit-il; mais je suis sans « inquiétude et sans crainte; car je suis établi sur la pierre « inébranlable. Ni les coups de l'orage, ni la fureur des « flots amoncelés ne pourront faire sombrer le vaisseau de « l'Église de Jésus-Christ.

« Mais quelles sont donc les pensées de mes persécu-« teurs? Quelles sont leurs espérances? Se sont-ils ima-« giné qu'ils pourront me faire trembler par des menaces « de mort? Mais la mort m'est un bien inappréciable. Que « l'on m'entraîne en exil : je n'en ai nul souci; car la terre

« tout entière est au Seigneur à qui j'ai dévoué ma vie. » Il leur rappelle encore tous les motifs de confiance qui lui viennent des enseignements de la foi. « Jésus-Christ est « avec moi dans cette épreuve; que puis-je avoir à re- « douter? Oui, c'est avec bonheur que je le répète, en vain « suis-je assailli d'un violent orage; en vain suis-je en « butte à la fureur implacable des grands; tout cela, près « du Dieu qui me soutient, ne peut pas même offrir la ré- « sistance du travail d'un vil insecte.

« Je ne cesse de dire à Dieu : Seigneur, que votre vo- « lonté seule s'accomplisse! Je suis prêt, dans vos mains, « à faire, à souffrir avec bonheur, non jamais ce que dé- « sire ou que prépare la créature, mais ce qui découle de « votre miséricorde ou ce qu'a daigné prescrire votre « sainte volonté. Je trouve dans cette disposition de mon « âme une consolation céleste, une ressource inépuisable « dans toutes les angoisses de la persécution qui m'accable. « Oui, s'il faut subir les rigueurs de l'exil ou mourir, et « que telle soit la volonté divine, que cette volonté soit « faite! En quelque lieu que l'on me jette, je l'en bénis! »

Le saint martyr ajoute qu'il est prêt à faire mille fois, pour ses persécuteurs, le sacrifice de sa vie. Il déclare qu'il n'est en butte à la persécution que parce qu'il a fait la guerre à tous les ennemis du bonheur éternel de son troupeau. « Ce n'est point en effet pour des avantages tem- « porels, pour des richesses de ce monde que l'on me per- « sécute; s'il en était ainsi j'y verrais un éternel sujet de « regret et de douleur. Ce n'est point non plus que l'on ait « à me flétrir pour quelque méfait digne de la vindicte « publique. Non, tel n'est point le motif de leur insatiable « désir de vindication. Une autre pensée les anime; un « autre motif les arme contre moi. C'est que j'ai gagné « votre amour, en faisant de votre bonheur l'objet de ma « sollicitude; c'est que je vous arrache à l'influence du « mal, en me dévouant sans réserve à vos progrès dans « la pratique des vertus. C'est que j'éloigne avec empres-

« sement et que je frappe sans miséricorde tout ce qui « peut apporter le trouble et la perturbation dans mon « Église. C'est que je veille avec plus d'anxiété qu'un père « à la conservation de votre perfection dans les devoirs de « la famille et de votre simplicité naïve dans la foi. Tels « sont les motifs de leur haine et des calomnies dont ils « me poursuivent; telles sont les causes de mes dangers; « mais tels sont aussi les fleurons de ma couronne.

« Le malfaiteur, qui cherche à se couvrir de ténèbres, ne « va point choisir pour théâtre de ses exploits les lieux « abandonnés qui renferment le bois et la paille; mais il « se glisse dans l'ombre, au sein des palais où brillent l'ar- « gent et l'or. Ainsi le prince des enfers ne va point cher- « cher des conquêtes dans les assemblées impures où sié- « gent avec honneur le profane, l'avare et l'adultère. Mais « il vient en rampant, tendre des piéges à l'âme innocente « et sensible qui se livre avec une joie naïve à la contem- « plation des choses inconnues du ciel. Oui, voilà pour- « quoi le roi des ténèbres m'a déclaré cette guerre hypo- « crite et cruelle; voilà la raison d'être des embûches et « et des filets qu'il a tendus sous mes pas.

« Oh! mes frères bien-aimés, aurait-on pu parmi vous « concevoir d'autres soupçons téméraires? aurait-on pu « m'accuser d'avoir pris place dans la réunion des préva- « ricateurs? Oserait-on m'accuser d'avoir aiguisé mes « traits, pour en frapper sans respect et sans pitié notre « auguste souveraine? Oui, vous le savez tous, j'ai les « mains pures de tous ces désordres impies; je suis in- « nocent de tous ces attentats. Voilà pourquoi l'enfer « s'ingénie pour me faire tomber sous ses coups. Eh bien! « que l'on me frappe de proscription, et que l'on m'envoie « mourir sur une terre inhospitalière; je suis prêt, car « j'ai sous les yeux l'exemple et la docilité du prophète « Élie. Si l'on me plonge dans la fange, j'aperçois un « visage céleste, celui du prophète Jérémie, qui me con- « sole et me tend la main. Si l'on me précipite dans la mer,

« j'entends la voix de Jonas, qui ranime mon courage. Si « l'on me renferme avec les bêtes féroces dans une fosse « ténébreuse, Daniel l'ami de Dieu m'apparaît pour me « prodiguer sa confiance et ses consolations ; si l'on m'as- « somme sous les pierres, le ciel s'entr'ouvre devant moi, « comme au premier martyr de l'Église ; si ma tête enfin « se détache et tombe sous le tranchant d'une épée, je « m'envole avec le divin Précurseur dans les bras pater- « nels de Dieu. Dans les tribulations, sous les verges, dans « les tourments, j'ai sous les yeux le divin Paul et j'en- « tends sa voix céleste. Mais plutôt, que l'on me scie, « comme le prophète Isaïe ; et que l'on me scie avec un « instrument de bois ; je pourrai jouir alors de la destinée « du Sauveur ; je pourrai prendre ma part dans la croix « du Calvaire. Je pourrai donc dire avec le divin Paul : « J'ai soutenu de beaux combats ; j'ai rempli ma laborieuse « carrière ; j'ai conservé l'intégrité de ma foi. Je n'attends « plus à cette heure que la couronne de justice que me « rendra bientôt mon Sauveur et mon Juge. »

Ainsi parlait saint Chrysostome, ainsi s'épanchait son âme, au moment où l'impératrice et la cour armaient des traîtres et des bourreaux pour s'emparer de lui. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'inique sentence rendue par le brigandage du Chêne. Et les ministres de l'empereur n'osaient pas entreprendre de l'arracher de vive force à l'affection du peuple. Ce peuple aurait combattu jusqu'à la mort plutôt que de se séparer de son pasteur ; Arcadius ne l'ignorait pas.

Cependant il fallait agir devant les exigences de l'impératrice et de Théophile. L'empereur prend alors une suprême résolution ; il donne à Marianus plusieurs cohortes, comme s'il s'agissait d'aller livrer bataille à des hordes de barbares. Mais afin d'éviter une lutte sanglante, on choisit pour l'exécution de ce complot une heure avancée de la nuit, heure à laquelle le saint va prier à l'église ; on espère ainsi l'enlever à l'insu de la population de Constanti-

nople, dont l'attitude faisait redouter une sédition. Mais on s'est trompé; le saint n'est point seul; le peuple est là qui l'entoure.

Arrivés près de l'église, les soldats pénètrent dans le lieu saint. Saint Chrysostome, par ses paroles, et plus encore par une attitude de résignation et de sainteté qui commande le respect, impose le silence et la modération à la multitude venue pour le garder et le défendre. Les soldats, à la vue de ce front vénérable et de cette tête blanchie par les travaux du ministère et par les austérités de la pénitence, s'arrêtent tout à coup, le cœur saisi d'une impression profonde de vénération. Aucun d'eux ne se sent la force de lever la main et de faire violence au saint évèque; ce rôle était digne de l'ambition d'un ignoble serviteur de la cour. Un officier du nombre de ceux que l'on désigne sous le nom de curieux, s'avance en avant des cohortes, au milieu des fidèles; il lève une main sacrilége sur celui devant lequel, au signal du maître, dans d'autres circonstances, il se fût empressé de s'incliner respectueusement et même de tomber à genoux. Saint Chrysostome veut céder à la force; mais le peuple intervient, et s'oppose à ce qu'il se livre et s'abandonne aux mains des soldats. Il craint de voir entraîner son pasteur en dehors de l'église. Il laisse échapper des manifestations bruyantes d'indignation et de colère. L'autorité du saint a peine à le contenir, et les soldats se retirent sans avoir accompli leur mission. Mais le lendemain, vers la sixième heure du jour, saint Chrysostome, dans l'intérêt de la paix, s'abandonne à la tourmente; il se livre de lui-même aux émissaires de l'impératrice. Il se livre à l'insu du peuple, pour éviter les malheurs d'une sédition. On parvient à le soustraire à la sollicitude des fidèles, et l'on traverse clandestinement une partie de la ville. Arrivés au port, les soldats le jettent avec précipitation dans un vaisseau, qui le transporte, pendant une nuit obscure, sur le rivage opposé du Bosphore. On aborde au port d'Hiéron; les mandataires de

l'empereur le jettent sans souci sur le rivage. Là saint Chrysostome s'éloigne et marche à l'aventure, à la recherche d'un toit hospitalier. Il demeure quelque temps sans asile; mais enfin il aborde une maison de campagne non loin de Prénète, dans la province de Bithynie. Il y reçoit une généreuse hospitalité. Voilà donc le pasteur errant, loin de son Église. Le bercail abandonné semblait devoir ouvrir ses portes au premier mercenaire qui tenterait d'exploiter son dévouement et sa simplicité. Tel fut le résultat de l'action commune de la force unie à la scélératesse.

Mais ici-bas, le triomphe des méchants ne dure qu'une heure ; et leur gloire s'efface avec la rapidité d'un songe. Pendant que le conciliabule du Chêne, après ces premiers succès, continuait son œuvre de perturbation et de violence, le ciel même prenait en main la cause du juste persécuté. Dieu s'incline enfin avec amour et complaisance ; il va sécher les larmes du peuple et consoler son serviteur et son ami fidèle. On voit en effet Jésus-Christ, le souverain pasteur, manifester son intervention visible au fort de la persécution. Il souffle le zèle et la résolution au cœur de ce peuple, et couvre d'un voile de honte la gloire passagère de l'iniquité déçue. En effet, le lendemain de l'exil du saint évêque, la ville de Constantinople se soulève tout entière d'émotion et de douleur. La population n'aperçoit plus son évêque ; elle le redemande à grands cris ; elle réclame pour examiner et juger sa cause un concile composé d'un plus grand nombre d'évêques. La multitude descend dans la rue ; elle augmente sans cesse, et sa colère monte comme un orage menaçant. On se porte partout; on parcourt les rues; on fouille les maisons ; le désordre et la confusion se répandent jusque dans le palais de l'empereur. Des hommes d'agitation, en grand nombre, qui s'étaient tout d'abord acharnés à la perte de saint Chrysostome, se sentent tout à coup émus de compassion, à la vue de la sentence de proscription

dont on a frappé leur propre victime. La veille, ils ont demandé sa condamnation, et le lendemain ils excitent la foule dans ses emportements et ses clameurs. Tout ce peuple ameuté poursuit de ses malédictions l'empereur, le conciliabule et surtout Sévérien et Théophile, qu'il regarde et maudit comme les deux instigateurs de la conjuration.

Sévérien de Gabales était en effet un des principaux auteurs de ce tumulte. Il avait sans cesse l'œil au mouvement. Un moment il se croit l'homme de la circonstance. Il court à l'église au milieu des flots agités de la population ; il monte, non sans un certain froid au cœur, dans la chaire abandonnée de saint Chrysostome. Dieu se plaît quelquefois à frapper l'injustice et la haine d'un profond aveuglement. Sévérien se croit assez fort pour apaiser la colère du peuple. Il veut lui parler le langage de la modération ; il lui représente que l'évêque dont il réclame le retour est indigne d'un attachement si généreux et si sincère. Il cherche à flétrir saint Chrysostome ; il réprouve par une critique passionnée et ses habitudes de vie solitaire, et les actes les plus sages de son administration. Il ne s'aperçoit pas du frémissement d'indignation que provoquent chacune de ses paroles, et que peut à peine contenir le respect du lieu saint. Il se laisse emporter à toute la violence de sa haine : « Quand même, s'écrie-t-il dans « un mouvement préparé, l'évêque Jean n'aurait été convaincu d'aucun autre crime, la hauteur insolente de son « caractère n'était-elle pas seule une cause suffisante de « flétrissure et de déposition ? Toutes les autres faiblesses « ont lieu d'attendre de la miséricorde divine le pardon et « l'indulgence : mais le superbe est l'ennemi de Dieu, dit « l'Écriture ; Dieu résiste toujours aux prétentions insen« sées de l'orgueil. »

Ce discours fut un dernier coup qui mit le comble au tumulte. La cour elle-même reconnut avec effroi les symptômes d'une formidable sédition. On s'ameute autour du

palais de l'empereur ; une foule immense de peuple, comme une mer en fureur, entoure le palais et demande avec menace le retour de son pasteur exilé. L'inquiétude et la terreur ont changé l'aspect de Constantinople ; on dirait une ville sur le point d'être prise d'assaut. Les hommes seuls cependant s'agitaient alors autour du trône. Mais la nuit arrive, et pendant que les ténèbres enveloppent la cité, Dieu lui-même veut entrer dans la lice et faire entendre sa voix ; il veut apporter à la cause de l'évêque et du peuple l'appoint tout-puissant de son intervention.

Vers le milieu de la nuit, un bruit horrible se fait entendre. La cité s'éveille dans l'épouvante, le peuple quitte ses maisons, il se jette sur les voies publiques ; mais la terre tremble et vacille sous ses pieds ; les maisons s'écroulent et le palais de l'empereur est ébranlé. Constantinople offre alors de tous côtés un spectacle d'horreur. Toute la population, hommes, femmes, vieillards, enfants, s'agitent pêle-mêle dans la rue ; les cris de terreur et les gémissements des blessés, au milieu des ténèbres, ne formant plus de cette immense cité qu'un abîme de désordre et de confusion.

L'empereur vit alors les hommes de sa cour, autrefois si forts contre un évêque inoffensif, maintenant pâles, tremblants, sans résolution, sans paroles et frappés de stupeur. Dans cette confusion et cette épouvante universelle, une seule âme est assez puissante pour dominer la situation et donner un conseil de prudence ; c'est l'impératrice Eudoxie. Elle est effrayée, mais elle comprend. Elle seule a le sentiment du devoir qu'imposent les calamités présentes. Seule, elle cherche à sauver la capitale, à réparer l'injustice, à conjurer le danger. Elle impose immédiatement silence à son ressentiment, à sa haine. Elle reconnaît la main de Dieu qui s'appesantit ; elle sent que cette main vengeresse s'apprête à la frapper elle-même. Aussi sans plus tarder elle se met en mesure de fléchir la

colère divine. Elle parle aux courtisans, court à la demeure d'Arcadius, se jette à ses pieds, les inonde de ses larmes, et réclame avec l'autorité d'une épouse et d'une mère, le salut de ses enfants, de l'empereur et de l'empire, par le rappel immédiat de saint Chrysostome.

Cette femme sans entrailles avait voulu l'immoler à son ressentiment, et la voilà qui reconnaît enfin que le fléau du ciel n'est venu que pour l'arracher à sa vengeance. Elle comprend que la cause de sa victime est la cause même de Dieu. « Si l'évêque n'est rappelé, dit-elle, dans « sa frayeur, au faible Arcadius, nous n'avons plus de « couronne ni d'empire. » Cette parole eut un écho puissant et réparateur; mais elle n'était que le cri de la peur et non la voix de la justice.

Eudoxie devait à saint Chrysostome une grande réparation ; elle eut du moins le courage de l'entreprendre. Elle écrit de sa propre main au saint exilé ; mais ici l'égoïsme parle encore. C'est sa propre cause qu'elle va plaider. Elle s'excuse, elle se justifie ; comme si l'homme de Dieu, qu'elle a persécuté, tenait en ses mains et les volontés des hommes et les éléments déchaînés de la nature. Elle s'humilie et se met à ses genoux : « Que votre « sainteté, lui dit-elle, ne pense point que l'on m'ait « donné connaissance de la persécution dont elle est l'in- « nocente victime. Oui, ma conscience me rend ce témoi- « gnage, je suis innocente de l'effusion de votre sang. « Des hommes de corruption et de haine ont ourdi cet « infâme complot. Dieu, notre commun juge, est témoin « des larmes que ce crime m'a fait verser et que j'offre « sans cesse en sacrifice. Ah ! comment ne pas participer « à vos souffrances et ne pas pleurer vos malheurs, quand « j'ai toujours présent le souvenir que c'est en vos mains « sacrées que tous mes enfants ont reçu la grâce du « baptême ! » C'est pendant la plus grande extension du fléau dévastateur que s'accomplissait cet acte de réparation de l'impératrice. On était au fort de la terreur.

Dès que les premières heures du jour eurent révélé tous les désastres de cette nuit horrible, un spectacle lamentable s'offrit alors à tous les yeux : la consternation, la colère ou le remords agitaient en sens divers la multitude égarée. Tout Constantinople était plongé dans un chaos affreux. L'impératrice se hâte de réparer les ravages du fléau céleste. Elle envoie avec précipitation des officiers de la cour de l'autre côté du Bosphore, pour chercher la retraite de saint Chrysostome et lui porter son message. Les officiers avaient ordre de l'amener immédiatement, afin qu'il pût par sa présence et par son autorité, calmer l'irritation publique et conjurer la colère divine. Mais ils se livrèrent à des recherches inutiles ; ils revinrent à Constantinople. sans avoir pu découvrir la retraite du saint. On envoie de nouveaux émissaires; ils reviennent sans plus de succès. D'autres encore leur succèdent, et leur déconvenue vient ajouter d'une manière effrayante au péril de la situation. L'inquiétude et la terreur étaient au comble. La multitude remplissait la ville de ses vociférations et de ses menaces ; le palais impérial et la cour étaient dans le deuil. On voyait le Bosphore couvert de bâtiments de toutes sortes, remplis d'hommes, de femmes, d'officiers, de soldats, allant à la rencontre de leur évêque , ou revenant , après des efforts infructueux, porter à Constantinople le découragement et le désespoir.

Toute cette population agitée grondait comme l'Océan sous la tempête. Elle ne pouvait se contenir ni dans les temples, ni sur les places publiques ; elle se jetait partout et faisait retentir de ses malédictions, même les parties les plus reculées et les plus mystérieuses de la demeure des empereurs. Les ennemis eux-mêmes de saint Chrysostome, poussés par le cri de leur conscience, rendaient justice à sa sainteté, s'associaient aux imprécations du peuple contre le conciliabule du Chêne, maudissaient la conjuration de Théophile. et redemandaient leur évêque.

L'empereur ne pouvait plus tenir contre les déchirements intérieurs du remords. Il était d'ailleurs effrayé des ravages du fléau vengeur et des menaces croissantes de l'émeute. Il s'empresse enfin d'envoyer à la recherche de saint Chrysostome d'autres officiers de sa cour. L'eunuque Brison, notaire du palais, reçut l'ordre de prendre en main la direction des recherches jusqu'alors infructueuses, et de ne s'arrêter que lorsqu'il aurait découvert la retraite du saint. Brison aimait sincèrement saint Chrysostome ; il ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner sa profonde vénération. Il met donc dans ses recherches une ardeur, un zèle au-dessus de tout éloge. C'était le zèle du cœur. Il fait parcourir par ses agents toute la province de Bithynie. Enfin quelques-uns des envoyés rencontrent le saint dans le petit port de Prénète, à peu de distance de la ville de Nicomédie. Cette nouvelle se répand avec rapidité dans toute la province et parvient aussitôt à Constantinople. Immédiatement la population pousse des cris de joie ; tout le Bosphore et la Propontide se couvrent de voiles ; la multitude s'embarque ; tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, quittent la capitale. Les mères avec leurs enfants dans leurs bras, les vieillards se tenant à peine, veulent aller au-devant de leur saint, de leur pasteur, entendre sa parole, lui toucher les vêtements, et le ramener à Constantinople auprès du foyer de leur famille.

Ainsi revient saint Chrysostome, après trois jours d'exil. Il arrive au milieu des manifestations de bonheus de son peuple. Plus de trente évêques viennent à sa rencontre, l'accompagnent solennellement, et donnent par leur présence à son retour l'aspect d'un triomphe éclatant. Dieu qui ne saurait abandonner ses saints au fort de leurs épreuves, lui réservait sans doute cette juste réparation ; mais ce n'était qu'une consolation passagère, qu'une halte de courte durée sur le chemin des humiliations et du Calvaire. Il allait bientôt revenir à la croix ;

car il fallait qu'à l'exemple du Sauveur il épuisât toute la lie du calice. Cette première persécution ne fut en réalité que le prélude de plus grandes douleurs ; ce fut le premier pas de la victime vers l'autel de son sacrifice ; ce furent les premières étreintes de la mort.

Saint Chrysostome, en mettant le pied sur la terre de Constantinople, ne voulut point reprendre immédiatement possession de son siége. Il ne pouvait franchir sans autre formalité le seuil de son bercail. Une assemblée d'évêques l'avait déposé, banni, chargé de malédictions et d'opprobre ; sa réhabilitation ne devait être décrétée que par un concile et plus légitime et plus nombreux. En conséquence, au lieu de marcher vers Constantinople, où toute la population l'appelle, il s'arrête au faubourg de Marianne, à quelques milles de la capitale. Il est reçu dans une maison de l'impératrice Eudoxie. Mais le peuple impatient ne voulut accepter ni comprendre ces scrupules et lenteurs. Il s'était levé comme un seul homme pour replacer le saint dans son église ; il ne pouvait s'arrêter qu'après s'être donné satisfaction. Le torrent qui rompt ses digues ne saurait remonter vers sa source pour s'y comprimer encore. Ce peuple ameuté contre le pouvoir, et toujours dans le feu de sa colère, s'irrite contre ce nouvel obstacle. Il s'emporte contre l'empereur, contre le concile, contre la cour, et vient forcer saint Chrysostome à faire son entrée solennelle à Constantinople. Toute cette multitude, tenant à la main des cierges allumés, s'avance sur deux rangs à la rencontre de son pasteur ; elle chante des hymnes joyeux et des cantiques composés pour la circonstance.

De la part du saint, résister était chose impossible. Il fut obligé de céder. On le conduisit processionnellement jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, laquelle était splendidement ornée, comme aux plus grands jours de fête. Là, le peuple se replie, l'entoure, et veut le placer sur son siége épiscopal. Saint Chrysostome proteste encore ; mais

protestation stérile ! Il est porté par la foule, et l'on veut le forcer d'annoncer la paix. Il ne pouvait nullement se rendre à ces exigences, réprouvées à ses yeux par les lois de l'Église. Il leur représente donc qu'il a déjà trop fait pour leur complaire et qu'il ne peut, sans enfreindre les saints canons, ni remonter sur son siége, ni reprendre sans autre formalité les fonctions sacrées d'évêque et de pasteur. Il leur expose que frappé d'une injuste sentence de déposition, son premier devoir est d'en provoquer et d'en attendre la révocation. Mais la multitude était lasse et peu disposée à la temporisation ; c'était l'irriter que de lui demander de la patience. Elle s'emporte à la vue de tous ces délais ; des cris confus s'élèvent de toutes parts et couvrent la voix de saint Chrysostome : Parlez, parlez, annoncez-nous la paix ; nous voulons vous entendre. Le peuple en colère, comme un lion irrité, n'obéit plus qu'à l'instinct aveugle de ses caprices ; il ne reconnaît plus qu'une seule loi, celle de ses volontés. Le saint évêque fut donc obligé de céder encore une fois.

Il monte à l'ambon et se présente à la vue du peuple. Dès que cette tête blanchie par les tribulations et les travaux s'élève au milieu de ces flots de population, le mouvement s'arrête, le bruit tombe, et tous les regards se fixent sur elle. Le saint improvise alors cet incomparable discours de réconciliation que nous admirons encore. « Que vous dire ? que vous annoncer ! Et comment « vous exprimer les transports de mon âme ? Que le saint « nom de Dieu soit à jamais béni ! Telles ont été mes pa- « roles d'adieu, quand je vous ai quittés, en partant pour « l'exil, telles sont aussi les paroles par lesquelles je « vous ai salués à mon retour, sur cette terre arrosée de « mes sueurs et fécondée par la miséricorde divine ; et « lorsque je rentre en possession de mon Église, je ne « puis vous faire entendre que le même accent de bon- « heur. Que le saint nom de Dieu soit béni pour l'éter- « nité !

« Lorsque j'étais proscrit, je bénissais Dieu pour vous, « mon peuple ; à mon retour, je le bénis encore. Oui, « béni soit Dieu qui permet le règne des persécuteurs et « les angoisses de l'exil ! Mais aussi, béni soit Dieu qui « confond les manœuvres impies et qui fait décréter le « retour du pasteur ! Béni soit Dieu qui déchaîne la tem- « pête ! Béni soit Dieu qui dissout la glace de l'hiver et « qui réprime la fureur des vents, pour faire régner à « leur place, le calme, la sérénité, la paix ! »

Puis le saint revient à son Église ; il se complaît avec délices dans l'éloge de la constance et de l'héroïsme de son troupeau. Son Église lui paraît couronnée d'une auréole céleste. Il l'embellit des richesses inépuisables de son imagination orientale. Cette Église, cette épouse, c'est Sara chaste et pure dont la beauté réveille la passion effrénée du roi d'Égypte. Pharaon, à ses yeux, revit avec toutes ses bassesses et toute sa brutalité. Le contempteur des droits sacrés du patriarche, il le voit dans toute sa laideur sous les traits de l'évêque d'Alexandrie. Théophile, en effet, a tenté de distiller le poison corrupteur dans le cœur de son épouse, de son Église, de son cher troupeau.

« Ce malheur incalculable, leur dit-il, c'est celui qui « vient de répandre le deuil et la douleur parmi vous. Le « roi d'Égypte, en effet, n'est-ce pas cet ennemi que l'É- « gypte vient d'envoyer sur notre plage ? L'un était à la « tête de ses soldats armés de lances, et l'autre s'est en- « touré d'une armée de dignitaires et de protecteurs. « L'un s'est laissé prendre aux charmes de Sara, l'autre « a tenté de porter la souillure sur la beauté sans tache de « l'Église. »

Puis il semble se reposer avec confiance et bonheur dans la pensée de l'affection, du dévouement et de la ferveur de son peuple. « O mon peuple, s'écrie-t-il, les enne- « mis ont tendu des piéges sous vos pas ; ils vous ont fait « une guerre cruelle, et vous les avez vaincus. Mais com-

« ment vous ont-ils fait la guerre? Avec quelles armes « vous ont-ils livré leurs assauts meurtriers? Avec des « instruments de flagellation, avec des armes terrestres. « Et comment les avez-vous vaincus? Par votre patience « et par vos prières. O peuple de Constantinople, qu'est-il « besoin de paroles pour célébrer votre triomphe et pour « exalter vos vertus? Vos louanges sont gravées en tout « lieu ; les pierres les proclament, les murs de la cité les « célèbrent, les mers, les palais, les montagnes, les dé- « serts, tout retentit du bruit de votre victoire. »

Après cet éloge de son peuple, de son ami, saint Chrysostome offre un tribut de reconnaissance à l'empereur, pour son bienfait ; mais surtout il s'attache à rendre un éclatant hommage au zèle de circonstance de l'impératrice Eudoxie. Depuis l'exil du saint, le peuple la détestait. Il n'ignorait pas que c'était surtout au ressentiment de cette princesse qu'il devait attribuer l'exil de son évêque. C'est elle qui, par sa trame criminelle, avait attiré sur la ville le châtiment terrible dont Dieu venait de la frapper. Ce souvenir trop récent pouvait encore enflammer ces têtes ardentes ; ou bien il pouvait rester comme un souvenir amer au fond des cœurs. Saint Chrysostome voulut éteindre à jamais ce foyer permanent d'incendie ; il voulut tenter d'effacer complétement de ces âmes chrétiennes un sentiment si peu conforme à la charité de Jésus-Christ.

L'impératrice était sa mortelle ennemie ; mais le saint ne connaissait que des pécheurs et des brebis égarées ; il ne connaissait point d'ennemis. Il n'éprouvait pour Eudoxie que le dévouement d'un pasteur, que la charité d'un apôtre. Il n'oublie rien, dans son discours, de tout ce qu'a fait cette princesse pour accélérer son retour dans son Église ; il leur donne connaissance de la lettre, dans laquelle elle le conjure de revenir. Il leur cite les paroles gracieuses qu'elle lui fit porter à son arrivée à Constantinople ; il leur expose les démarches, les prières et les instances qu'elle daigna faire auprès de l'empereur, pour

obtenir la révocation de l'arrêt de proscription injustement porté contre lui.

« Maintenant, ajoute-t-il, il me reste à vous révéler un « secret de mon âme : J'ai traversé la mer, seul, dans un « abandon déchirant ; mais en moi, dans le fond de mon « cœur, je portais mon Église tout entière ; car l'amour, « l'attachement du cœur, ne peut être accessible à la « compression de la tyrannie. L'étroit vaisseau qui m'em- « portait, me présentait un vaste et long espace ; car vous « ne sauriez jamais vous trouver à l'étroit avec votre pas- « teur. Je m'éloignais sur les flots, l'esprit occupé de « vous et de vos âmes. Séparé de vous par le corps, mais « enchaîné par le cœur avec vous, dans une étroite union, « je partais, et du milieu des flots j'adressais à Dieu pour « vous ma prière. J'étais seul, mais tout rempli de votre « pensée et de votre charité ; seul, mais délibérant avec « moi-même sur votre perfection et sur votre bonheur. « Tout à coup, une nuit horrible porte l'épouvante dans « la capitale de l'empire ; et, dès les premières lueurs du « jour, notre auguste et très-pieuse souveraine m'adresse « une lettre que je confie à votre charité. « Que Votre « Sainteté, me dit-elle, veuille ne point penser que l'on « m'ait donné connaissance de la persécution dont vous « êtes l'innocente victime. Ma conscience me rend le té- « moignage que je ne suis point coupable de l'effusion de « votre sang ; des hommes corrompus et pervers ont formé « cette trame criminelle. Dieu, notre commun juge, est « témoin des larmes que j'ai répandues et que je lui pré- « sente dans l'oblation de mes sacrifices. »

« Quelle sublime oblation ! Elle offrait à Dieu ses larmes ; « elle était prêtre et sacrificateur, notre auguste souveraine. « Elle s'était elle-même conféré pieusement le caractère « sacerdotal. Elle offrait au ciel un sacrifice de larmes ; elle « offrait la confession et le repentir, non pour le prêtre « proscrit, mais pour l'Église en deuil et pour les brebis « dispersées sous les coups de la persécution. Elle rappe-

« lait dans son esprit, elle gardait dans sa mémoire le « souvenir de ses enfants et de leur baptême. Oh ! je ne « saurais oublier, me dit-elle, que c'est par vos mains que « mes enfants ont reçu de Dieu le bienfait de la régénéra- « tion chrétienne !

« C'est ainsi que sait parler notre impératrice. Les prê- « tres, aveuglés par de viles passions, ignoraient le lieu « de ma retraite. C'est elle, chose admirable, c'est elle qui « saisie de crainte, et le cœur plein d'anxiété comme sur « le sort de son propre fils, envoyait de tous côtés ses « agents et ses soldats. Elle ignorait le lieu de mon exil, « mais elle couvrait la province tout entière de ses en- « voyés, de peur que le pasteur ne vînt à donner dans « les embûches préparées par les hommes de désordre. « Elle tremblait de l'exposer à succomber sous leurs coups.

« De toutes parts, les ennemis m'entouraient de leurs « piéges ; ils travaillaient sans relâche à ma ruine ; ils « voulaient me faire tomber dans leurs mains. Mais elle, « elle allait présenter à l'empereur ses supplications, se « jeter à ses genoux pour lui faire partager ses terreurs « et sa sollicitude. Tel fut autrefois Abraham auprès de « Sara la Chaldéenne, telle Eudoxie auprès de l'empereur « son époux. Nous avons perdu, lui dit-elle, notre pas- « teur ; il faut le ramener et le rendre à son Église. Il ne « nous reste plus aucun espoir de sauver l'empire, si le « saint n'est bientôt rappelé dans son troupeau. Quant à « moi, je ne puis avoir aucune communication avec les « criminels qui l'ont frappé sans l'entendre.

« Et ces paroles étaient accompagnées d'un torrent de « larmes. Elle s'adressait à l'empereur, au ciel ; elle fai- « sait appel à tous les éléments ; elle mettait en mouve- « ment tous les ressorts pour obtenir notre rappel et notre « délivrance.

« Nul de vous n'ignore avec quelle affectueuse bienveil- « lance elle nous a tendu les bras comme à l'un des mem-

« bres chéris de sa famille. Vous avez appris avec quelle « énergie elle a pris part à toutes vos terreurs ; vous l'avez « accueillie dans ses paroles et dans ses œuvres de répa- « ration comme une mère bien-aimée de l'Église, comme « une protectrice des ordres religieux, comme la patrone « des saints et comme le bâton de la vieillesse et de l'in- « digence. Ici, la combler de louanges, c'est exalter la « gloire du Sauveur, c'est ajouter un nouvel éclat à la « couronne de l'Église. »

« Parlerai-je devant vous de son ardente charité? vous « dirai-je sa généreuse sollicitude dont je suis devenu « l'objet? Hier encore, elle m'adressait ces affectueuses « paroles : Mes vœux sont accomplis ; je suis exaucée dans « ma requête. Je suis aujourd'hui couronnée d'une au- « réole auprès de laquelle je vois pâlir l'éclat de mon dia- « dème impérial. J'ai reçu mon père ; à l'Église de Dieu « j'ai rendu son chef, au vaisseau son pilote, au troupeau « son pasteur. J'ai rétabli dans la maison nuptiale l'époux « et le chef de la famille. »

Ce discours, relevé par l'accent et l'émotion d'un exilé qui revoit son foyer, d'un père qui retrouve ses enfants, d'un évêque qui peut encore parler le langage du cœur à son Église, souleva toutes les âmes d'admiration et de bonheur et fit couler des larmes de tous les yeux. La joie du peuple, enfin satisfait, s'échappait en bruyants transports qui couvraient souvent la voix du saint évêque. Les applaudissements qui s'élevaient à chacune de ses paroles, l'obligeaient souvent de s'arrêter, de refouler ses pensées et de comprimer l'expression de ses sentiments ; il se vit même dans la nécessité de tronquer son discours et de nous laisser une œuvre inachevée.

Ce triomphe de saint Chrysostome, ces hommages et cette affection du vrai peuple, du peuple au cœur droit, simple et sincère, ce fut pour lui, sur le chemin de son martyre, ce que fut pour Jésus-Christ son entrée triomphale dans les murs de Jérusalem ; ce fut l'Hosanna

bruyant des enfants d'Israël ; un éclair de bonheur avant la nuit du supplice.

Pendant que Constantinople et la cour, rappelés par Dieu même à des sentiments de justice et de réparation, frappaient par la base l'œuvre de destruction de Théophile, le conciliabule du Chêne continuait toujours. Appliqué sans cesse à démolir l'édifice élevé par saint Chrysostome, il recherchait avec persévérance tous les actes de son administration, pour les flétrir d'une réprobation injuste et passionnée; il exhumait toutes ses œuvres mystérieuses de charité, pour les réduire à néant. Rien ne pouvait échapper aux agents dévastateurs de cette indigne assemblée; ils portaient leurs investigations jusque dans la vie intime du saint ; ils allaient fouiller dans ses habitudes solitaires, pour en faire jaillir quelque prétexte de blâme ou de condamnation.

Pendant son long séjour en Asie, saint Chrysostome, après le jugement et la déposition des évêques convaincus du crime de simonie, avait engagé le concile d'Ephèse dans une voie de paix, de justice et de réparation; il avait placé sur le siége de la métropole un homme digne de sa confiance et capable de réparer le scandale dont l'évêque Antonin avait affligé cette Église. Cette ordination n'avait pu ni satisfaire tous les esprits ni faire tomber toutes les prétentions rivales. Pour les prétendants évincés, la plaie n'était pas encore guérie. La mesure du saint leur avait imposé silence, mais n'avait nullement déconcerté leur orgueil. Il était donc facile aux conjurés du Chêne de faire appel à ces ambitions déçues, et de recueillir de leur part un témoignage passionné qui leur permît de ruiner l'œuvre réparatrice du saint patriarche.

L'occasion était favorable et belle : Théophile s'empressa de la saisir. L'élu de saint Chrysostome avait créé, par ses réformes, une faction de mécontents, un foyer d'opposition permanente ; car il n'avait pu tenter de porter un remède au relâchement et de bannir les abus, sans

blesser bien des cœurs que le moindre prétexte pouvait armer contre son autorité. Théophile va porter la main dans ce cloaque et remuer ces passions qui fermentent encore. Il les soulève contre l'évêque réformateur. Il espère frapper indirectement saint Chrysostome par la déposition d'Héraclide d'Éphèse.

On se met donc à l'œuvre avec grand bruit. On fait appel à la haine; on cherche des accusateurs. La matière était préparée; au premier appel, les accusateurs arrivent. Alors se présentent Macaire, évêque de Magnésie, Isaac, le moine au monastère inconnu, le démolisseur d'évêques, enfin un autre personnage, vivant du fruit de la calomnie, et connu sous le nom de Jean. Ces trois hommes, après s'être concertés, vont présenter au Chêne, contre l'évêque d'Éphèse, d'atroces calomnies. Les conjurés admettent ces accusations sur leur parole, et sans même appeler Héraclide à présenter sa justification. L'évêque d'Éphèse était absent; il ne pouvait donc pas se défendre. Il ne pouvait pas non plus prendre la défense du saint patriarche qui l'avait ordonné. Théophile pouvait donc frapper à la fois sans crainte sur Héraclide et sur saint Chrysostome. Pas une seule voix ne pouvait s'élever en leur faveur.

Macaire, Isaac et Jean accusaient Héraclide de s'être abandonné plusieurs fois à la brutalité de l'emportement et de la colère. C'était le thème général sur lequel il était le plus facile de faire porter une accusation. Il avait, disait-on, cruellement frappé des personnes inoffensives; il les avait fait inhumainement charger de fers; puis il les avait fait traîner sans pitié par les rues, au milieu de la population de la ville d'Éphèse. C'était chose facile à constater, que de tels faits, si l'on eût admis les victimes à présenter leurs témoins. Mais ce n'était pas là ce que voulaient les meneurs du concile; il leur fallait encourager le mensonge, qui venait servir leur cause et fermer ainsi la bouche à la vérité. Les accusateurs ajoutaient qu'avant son élévation à l'épiscopat, Héraclide avait été convaincu

de larcin à Cæsarée de Palestine. Sous le voile de cette lâche calomnie, il était facile d'apercevoir l'intention d'accuser saint Chrysostome, qui, malgré ce prétendu crime de son ami, n'avait pas craint de lui conférer solennellement l'ordre de l'épiscopat.

Tous ces faits honteux, affirmés sans preuves, étaient accueillis avec une visible satisfaction par le conciliabule et par l'évêque d'Alexandrie. Mais c'en était assez aux yeux de la justice de Dieu; la mesure était comble; ce surcroît d'infamie fut le dernier acte de l'assemblée du Chêne, et le dernier effort de la première campagne de Théophile.

Héraclide était accusé pendant son absence; il ne pouvait rien opposer aux accusations de ses calomniateurs. Quant à saint Chrysostome, il ne soupçonnait pas même la possibilité d'une attaque sur ce point; ils étaient donc l'un et l'autre livrés, jugés et condamnés sans défense. Mais leur cause était celle de la religion et de la vertu persécutées. Dieu prit en main cette cause abandonnée, et leur suscita d'énergiques défenseurs.

Le conciliabule du Chêne n'était point une assemblée d'âmes vendues et criminelles. Des consciences égarées, des cœurs purs dans l'illusion, ne peuvent se faire toujours les aveugles instruments de la vengeance. D'ailleurs, la haine était devenue sensible et flagrante. L'injustice et l'irrégularité du procès d'Héraclide, étaient, même seules, de nature à dessiller bien des yeux. Quelques évêques timorés s'aperçoivent donc que, sous prétexte de venir combattre l'hérésie, ils se sont constitués, à leur insu, non des juges, mais des complices. Ils rougissent ostensiblement du rôle qu'on leur donne à remplir; ils élèvent la voix pour demander que l'on suspende le procès d'Héraclide, et refusent énergiquement toute participation à ce qu'ils appellent une iniquité.

Dès lors la vérité se fait jour dans l'assemblée. On entrevoit l'heure du triomphe de la justice, et la cause de

Théophile commence à péricliter. L'évêque d'Alexandrie perd confiance ; il s'efforce vainement de ranimer ses amis. Il voyait enfin arriver la lumière, et la lumière devait jeter un jour terrible sur ses méfaits. Toutes ses protestations et ses efforts ne purent prolonger l'illusion de ses collègues ; rien désormais n'était capable de conjurer la ruine de ses projets. Il veut néanmoins tenter un effort suprême ; il fait demander par ses créatures la continuation du procès. Mais les amis d'Héraclide et de saint Chrysostome leur résistent avec courage. On discute avec ardeur et passion, et l'assemblée des évêques menace de devenir un champ clos.

La lutte misérable engagée derrière les murs du monastère du Chêne, ne devait pas rester longtemps concentrée entre les évêques. Au dehors, le peuple était inquiet. Il prêtait une oreille attentive aux bruits de diverses natures qui s'échappaient du monastère et du palais. Aussi, vit-on bientôt la querelle franchir le seuil de l'enceinte du concile. Les noms de saint Chrysostome et d'Héraclide réveillaient, dans toutes les âmes honnêtes, des souvenirs d'héroïques vertus. Lorsque la division des Pères à leur sujet a donné l'éveil, le peuple, qui les vénère, s'aperçoit que dans l'assemblée leur existence est en cause. Il ne peut voir sans émotion les signes avant-coureurs d'une persécution. Il se lève plein de colère ; il s'agite aux abords de l'enceinte et menace d'envahir le palais. Théophile avait semé partout l'or et l'argent dérobés au gouverneur d'Égypte ; il s'était fait des créatures dans la population du Chêne. Il cherche à stimuler leur ardeur ; il veut créer une opposition aux manifestations qui menacent l'assemblée. Dans cette circonstance encore, il n'eut que trop de succès. Ses amis, animés par ses largesses, se mettent en mesure de s'opposer sérieusement aux mouvements du peuple. Mais le peuple s'enflamme ; un combat s'engage entre les populations de Chalcédoine et de Constantinople et les matelots d'Alexandrie et d'Égypte. Le sang coule :

et bientôt les Pères du conciliabule se voient forcés de quitter leurs siéges pour aller panser des blessés et recueillir des morts.

Telle fut l'horrible sanction des intrigues de Théophile. Ses trames et ses cabales ne pouvaient avoir pour conséquence que l'effusion du sang.

A la vue de cette scène sauvage, Sévérien et les autres agitateurs, ces héros de la conjuration, se sentirent saisis d'horreur et prirent la fuite. Un grand nombre d'entre eux, en fuyant ce théâtre ensanglanté de leurs désordres, obéirent à la voix de leur conscience, bien plus qu'au sentiment de la peur. Ils étaient indignés de l'injustice et de la cruauté qui caractérisaient à leurs yeux les actes de leur assemblée. Ils quittaient avec soulagement ce théâtre d'infamie, comme un criminel s'enfuit à la vue des suites lamentables de son forfait. Ils fuyaient l'invasion dans l'Église de l'ambition et du crime, qui tendaient à tout anéantir, comme le feu dévorant d'un incendie. Et, par leur fuite, ils laissaient aux amis de saint Chrysostome, ainsi qu'aux chrétiens de Chalcédoine, le soin de réparer les tristes résultats de leur ambition.

Mais la vue du sang n'était point de nature à calmer la fureur du peuple; il était comme un lion en furie. Sa colère s'enflammait à l'aspect de ses propres excès. Il se portait partout; il remplissait le ciel de ses vociférations et de ses violences. Il mettait du sang-froid et de la raison jusque dans ses emportements et sa fureur. Il n'en voulait point aux évêques de l'assemblée du Chêne. Il savait que, entraînés et trompés par des mensonges et des menaces, ils n'avaient fait que prêter, à regret, leur coopération matérielle à la conjuration ourdie contre saint Chrysostome. Il cherchait surtout le principal moteur de toutes les calamités : il demandait à grands cris le traître Théophile; il proférait contre lui des malédictions et des menaces de mort. Il voulait le jeter à la mer, et noyer dans les flots son ambition, ses complots et sa haine.

Théophile entendait ces clameurs du peuple : il en fut épouvanté. Le moment était arrivé, cependant, de prouver ostensiblement à l'Église que son amour pour elle était supérieur à la crainte de la mort. Il avait quitté l'Égypte et son troupeau, disait-il, pour défendre l'intégrité de la foi contre les erreurs d'Origène. Il était venu loin de sa patrie ; il avait exposé ses jours pour se faire le champion de la vérité. Dans la Lycie, il avait annoncé qu'il venait purifier l'Église de Constantinople des prétendus crimes de saint Chrysostome. Son concile du Chêne et ses partisans avaient été manifestement incapables d'accomplir ces grands desseins de réparation. Car ses adhérents avaient pris la fuite, et le concile n'avait eu pour résultat qu'une sentence condamnée par le ciel même, et, pour conséquence finale, que le meurtre et la sédition. La place était vide ; tous s'étaient enfuis ; il restait seul désormais sur le théâtre de sa défaite. Que ne tenait-il jusqu'à la fin? La mort même est un devoir quand elle vient prendre la place du succès, dans la défense d'une cause sainte et nécessaire. Si l'âme de l'évêque d'Alexandrie eût été dévorée du zèle de la maison de Dieu, son courage se fût montré toujours à la hauteur de sa noble mission.

Dailleurs rien n'était encore perdu pour la cause prétendue de la justice. Tous concouraient à le soutenir, à lui tendre la main. Saint Chrysostome, sa victime, en réclamant la convocation d'un concile œcuménique, venait en quelque sorte, lui-même, se ranger sous sa bannière et lui prêter un cordial appui. Cette circonstance mettait Théophile en demeure, et lui faisait une absolue nécessité de ne pas reculer devant la lumière et de donner une démonstration éclatante de sa sincérité.

Quant au patriarche, entraîné par le peuple dans la capitale, il n'avait fait que céder momentanément à la force. Il ne pouvait continuer d'occuper son siége tant qu'il resterait sous le coup d'une sentence quelconque de déposition. Il se trouvait placé dans une perplexité singulière ; il

ne devait point, à ses yeux, d'après les règles de l'Église, reprendre l'exercice de ses fonctions de pasteur; et cependant, suspendre son ministère et se condamner à l'inaction, était pour lui chose impossible; car le peuple qui l'avait ramené dans son Église ne connaît point d'appel contre ses décisions. Il fallait sortir au plutôt de cette situation critique. Dans cette pensée, il s'était hâté d'aller trouver l'empereur. Il avait fait les plus vives instances; il avait réclamé l'intervention de son autorité, pour la convocation immédiate d'un nombreux concile qui pût examiner la sentence portée par l'assemblée du Chêne et prononcer entre Théophile et lui.

Saint Chrysostome était plein de confiance. Il pouvait avoir à redouter les décisions d'un parti; mais il appelait et pouvait appeler de tous ses vœux la lumière et les investigations de l'Église. Car l'Église est une mère; et la mère possède un instinct céleste dans lequel l'innocence trouve toujours un défenseur. La voix du saint fut entendue de l'empereur. Arcadius, malgré les secrètes influences et les passions déçues qui grondaient sourdement à la cour, ne put s'empêcher de se rendre à sa requête. Il écrivit à tous les évêques de l'empire, pour les inviter à se réunir en synode à Constantinople, afin d'examiner les actes du concile du Chêne et d'entendre la justification du saint. Théophile, comme tous les autres, reçut les lettres impériales; il était convoqué; la question en litige était son œuvre; plus que tout autre, il avait intérêt à provoquer une éclatante et juste solution.

Mais il redoutait par dessus tout le triomphe de saint Chrysostome, qui devait sortir glorieux de cette épreuve. Il voyait par anticipation toute son influence personnelle s'éclipser auprès de l'auréole du saint évêque, qui rayonnait d'un pur éclat dans toutes les Églises de l'Orient. Il savait que sur toutes les lèvres et dans toutes les pensées, saint Chrysostome était le juste qui souffre avec grandeur

d'âme, et que lui, Théophile, n'était représenté qu'avec le caractère d'un vil persécuteur. Cette pensée lui causait d'horribles angoisses. D'ailleurs il redoutait la lumière. Sa cause, à ses propres yeux, n'était pas celle de Dieu ; que pouvait-il attendre désormais d'un concile ? La honte et la confusion. Et puis des menaces de mort retentissaient à ses oreilles. Dans son anxiété, la fuite était son seul refuge, le seul remède à ses terreurs. Il s'arrêta donc à ce parti, le seul qui pût convenir à la position qu'il s'était faite.

On était alors au fort de l'hiver. Partir subitement à cette époque, c'était affronter un pénible et dangereux voyage. N'importe ; à Chalcédoine, il avait en perspective la confusion et la mort, tandis qu'en partant, il sauvait sa vie et fuyait la honte de sa défaite. Puis son absence pouvait empêcher la réunion du concile, et laisser ainsi saint Chrysostome sans aucun moyen de réhabilitation. Dans de telles conjonctures sa résolution est bientôt prise.

Il se fait accompagner d'Isaac, le fidèle coopérateur de ses cabales ; et tous deux font à l'insu du peuple leurs préparatifs de départ. Partir en plein jour était chose impraticable. L'émeute se fût emparée de leur personne ; et bientôt elle eût fait justice de leur attentat. Ils cherchent donc à profiter des ténèbres d'une nuit sombre. Un vaisseau se tenait prêt ; ils s'embarquent précipitamment, et font voile vers l'Égypte. Le lendemain, la nouvelle de leur départ se répand dans la ville ; et la population rentre sans peine dans le repos.

Ainsi s'accomplit la première partie de la prophétie d'Ammonius, l'un des grands frères persécutés par Théophile. Ce saint religieux s'était rendu, sur l'avis de saint Chrysostome, pour présenter au Chêne ses moyens de défense. Pendant les débats dont il n'avait été que le prétexte et non la cause, il fut atteint d'une maladie mortelle. C'est alors que Dieu lui révéla les malheurs qui de-

vaient suivre sa mort. Il dit aux moines qui priaient et pleuraient autour de sa couche : Vous serez témoins d'une grande persécution. Un schisme désolera l'Église ; mais on verra bientôt la révolte tomber étouffée dans la honte, et l'ignominie couvrira le front de tous les conspirateurs. L'Église alors relèvera la tête ; elle pourra désormais respirer dans l'union et la paix. Après ces paroles inspirées, cet homme d'une patience héroïque avait rendu son âme à Dieu, qui daigna l'honorer des larmes tardives de son persécuteur.

Ce Théophile au caractère fougueux, cet adversaire irréconciliable des écrits d'Origène, cet impitoyable bourreau des moines et des grands frères, n'avait cherché sous le masque hypocrite de ce zèle outré qu'un prétexte plausible d'attaquer et d'immoler le saint patriarche de Constantinople. Il se chargea lui-même d'en donner au monde une démonstration. Dès qu'il eut rencontré dans son concile du Chêne assez d'accusateurs contre saint Chrysostome, la persécution contre les grands frères n'eut plus d'objet à ses yeux ; car elle n'offrait plus à sa haine aucun appoint indispensable. Il mit donc fin à la guerre qu'il leur avait faite ; il leur tendit une main sincère et les admit à la communion. Les écrits d'Origène cessèrent même, à son avis, de mériter la réprobation de l'Église ; il en fit désormais l'objet constant de ses lectures et de ses plus chères méditations. Ses clercs, scandalisés, lui demandèrent comment il pouvait chérir ces livres, et concilier sa prédilection présente avec la guerre acharnée qu'il leur avait faite et la proscription générale dont il avait voulu les frapper. « Les livres d'Origène, leur répondit-il, « sont pour mon esprit une prairie fertile ; je passe en « courant les ronces et les épines, et je ne m'arrête que « pour en cueillir les fleurs. »

Cette transformation scandaleuse était plus que suffisante pour révéler à tous les yeux les véritables desseins de cet homme extraordinaire. La bonne volonté la plus

robuste ne pouvait plus prendre le change sur son zèle affecté pour l'intégrité de la foi. Non, il n'avait point quitté les rivages du Nil, assemblé le concile du Chêne et persécuté saint Chrysostome, pour purger l'Église de Constantinople des erreurs d'Origène. Son seul but avait été de renverser le saint évêque, et de placer sur le siége patriarcal une de ses dociles créatures, pour se faire avec ostentation le protecteur officiel de l'Église, et l'arbitre de l'Orient. Mais Dieu dans sa justice a fait parler la grande voix du peuple ; et par cette voix incorruptible, il a démasqué ses complots, déjoué sa haine et changé son orgueil en confusion.

Par le départ de l'évêque d'Alexandrie, la conjuration se trouvait sans chef; elle fut bientôt anéantie. Saint Chrysostome put enfin jouir pendant quelque temps du bienfait inestimable de la paix. Il se livra tout entier à ses travaux apostoliques. Il entra plus profondément que jamais dans le cœur du peuple, dont l'amour pour lui s'était accru de toute la sollicitude et de toutes les terreurs qu'il avait éprouvées au fort de la persécution.

La fuite précipitée de Théophile révélait à l'Église tout entière le peu de confiance qu'il avait en sa propre cause. Il fuyait devant l'éventualité d'un concile; il ne tenait aucun compte de la lettre de convocation qu'il avait reçue de l'empereur. Mais saint Chrysostome avait besoin de faire régulariser sa situation présente. Il ne se laisse donc point décourager par ce mauvais vouloir ; il insiste pour la convocation d'un concile œcuménique. Des envoyés de l'empereur vont signifier à Théophile ainsi qu'aux évêques d'Égypte, d'avoir à se rendre au plus tôt à Constantinople, pour rendre compte des injustices et des excès du conciliabule du Chêne. On lui déclare qu'il ne lui suffit pas, pour sa justification, d'avoir fait porter contre saint Chrysostome une sentence de déposition; de l'avoir fait juger sans l'entendre, et de l'avoir ainsi fait condamner contre toutes les lois de l'Église. Il est sommé de comparaître et de rendre

compte des atteintes qu'il a portées à la discipline ecclésiastique. Théophile reçoit les envoyés avec honneur; mais il met en avant de faux prétextes qui semblent légitimer complétement son refus.

Il leur expose qu'une sédition violente, occasionnée par un excès d'attachement à sa personne, l'oblige à ne point s'éloigner de sa ville épiscopale. C'était encore un outrage à la vérité, car une disposition toute contraire s'était manifestée parmi le peuple à son arrivée de Constantinople. La multitude s'était portée à sa rencontre pour l'accabler de malédictions. Mais ce mensonge le sauvait d'une situation critique; il parvint donc encore à se dérober aux investigations de la justice.

Les autres évêques, et quelques-uns de ses partisans se montrèrent moins rebelles aux ordres d'Arcadius. Antiochus, Sévérien et les évêques de Syrie s'empressèrent de se rendre à l'invitation impériale. Ils revinrent immédiatement à Constantinople. On vit alors arriver avec eux dans la capitale un grand nombre d'évêques de toutes les contrées, qui s'étaient fait un devoir de répondre à l'appel de l'empereur. Il s'assemblèrent au nombre de soixante, pour révoquer, et flétrir comme nulle et scandaleuse la sentence de déposition portée par l'assemblée du Chêne contre saint Chrysostome. Ils décrétèrent que l'évêque Jean était exempt de toutes censures, et dûment réintégré dans ses droits et dans les fonctions de son ministère. En conséquence, le saint reprit avec confiance le cours de ses anciens travaux.

L'Église d'Héraclée, en Thrace, avait perdu son évêque; il conféra le caractère épiscopal à Sérapion, qui fut le premier objet de la haine de Sévérien et de Théophile, et lui confia la direction de cette Église. On respirait enfin à Constantinople, et tout semblait marcher dans l'ordre et dans la paix; mais un orage plus terrible que le précédent allait agiter encore le vaisseau de l'Église, emporter le pilote et plonger la capitale de l'empire dans le deuil et

la consternation. Dès ce moment la carière de saint Chrysostome touchait à sa fin. Son heure était sonnée; il marchait à la mort.

Pendant les longues et cruelles tribulations de l'Église de Constantinople, pendant qu'un schisme insolent déposait saint Chrysostome, et que les éléments semblaient se déchaîner contre la capitale de l'empire, des événements et des travaux importants s'accomplissaient dans les trois parties du monde.

En Égypte, saint Nilamon obtenait de Dieu la faveur d'atteindre prématurément la fin de sa carrière, pour échapper au lourd fardeau de l'épiscopat. Saint Jérôme de Palestine continuait, avec saint Augustin d'Afrique, sa discussion sur les textes des saintes Écritures. Le concile de Carthage repoussait les erreurs des donatistes, et le pape Innocent Ier réclamait, auprès de l'empereur Honorius, l'emploi des clercs dans les fonctions civiles. Saint Télémaque, solitaire d'Orient, veut séparer des gladiateurs, et tombe frappé de mort : il répand ainsi dans l'arène le dernier sang qui l'ait rougie depuis le rétablissement de ces combats par l'empereur Constance.

Alors saint Victrice, malgré la persécution dont il est l'objet, provoque, de la part du souverain Pontife Innocent Ier, la restauration de la discipline ecclésiastique. Innocent envoie de salutaires conseils au concile de Tolède, qui combat avec succès le schisme et les discordes des chrétiens.

En Orient, saint Jérôme se console du deuil causé par la mort de sainte Paule, en se livrant tout entier à la défense de la foi, contre les erreurs de Vigilance et des autres hérétiques. Dans sa lettre à Riparius, il venge le culte des saints et les pratiques les plus salutaires de la vie chrétienne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Avant-propos. v
Auteurs consultés. xxi
I. État général de l'époque. — Naissance, éducation, premières années de saint Chrysostome. 1
II. Dispositions de saint Chrysostome. — Il s'attache à Mélèce d'Antioche. — Il prend pour maîtres et pour modèles Carterius et Diodore. — Il revient chez Anthuse. — Se livre aux luttes du barreau. — Ses nouveaux amis. — Ses dangers. 22
III. Amis chrétiens : Évagre, Basile, Maxime et Théodore, saint Mélèce. — Baptême. — Ordination. — Exhortations à Théodore. 38
IV. Résultat des exhortations à Théodore. — Instances de Basile. — Plaintes d'Anthuse. — Élection de Basile. — Traité du sacerdoce. 58
V. Vie cénobitique. — Pratiques et travaux des moines. — Découragement du saint. — Ses études. — Son entrée dans une caverne. — Le travail de la solitude. — Maladie. 89
VI. Maladie. — Mélèce. — Diaconat. — Concile de Constantinople. — Flavien. — Sacerdoce. 110
VII. Guerre de Maxime. — Impôt. — Révolte d'Antioche. — Mission de Flavien. — Zèle de saint Chrysostome. — Ses homélies. 142
VIII. Élection de saint Chrysostome au siége de Constantinople. — Réforme des mœurs. 182

IX. Communautés de vierges, de veuves. — Sainte Olympiade. — Hospices. — Réforme de mœurs. — Femme macédonienne. 209
X. Lois pour l'Église. — Loi contre les asiles — Rivalité d'Eutrope et de Gaïnas. — Chute d'Eutrope. . . . 250
XI. Conséquences de la disparition d'Eutrope. — Tentative des ariens. — Saint Chrysostome s'occupe des Églises de Thrace, de Pont, des provinces d'Asie et de Scythie, de Palestine, etc. — Révolte de Gaïnas. — Intervention de saint Chrysostome — Chute et fin de Gaïnas. 271
XII. Événements qui préparent les combats et les souffrances de saint Chrysostome. — Situation de l'Église. — Théophile, Isidore et les grands frères. — Eusèbe de Valentinianople, Antonin d'Éphèse. — Concile d'Éphèse. — Géronce de Nicomédie. — Sévérien de Gabales; ses intrigues. — Intervention de l'impératrice Eudoxie. — Réconciliation. 299
XIII. Grands frères. — Théophile. — Saint Épiphane de Salamine à Constantinople. 344
XIV. Arrivée de Théophile à Constantinople. — Synode du Chêne. — Accusations de l'archidiacre Jean et du faux moine Isaac. 393
XV. Exil de saint Chrysostome. — Ses adieux. — Son retour. — Continuation du conciliabule du Chêne. — Premier discours après le retour d'exil. — Fuite des conjurés. — Départ de Théophile. 452

PARIS, IMPRIMERIE DIVRY ET Cie
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

